Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

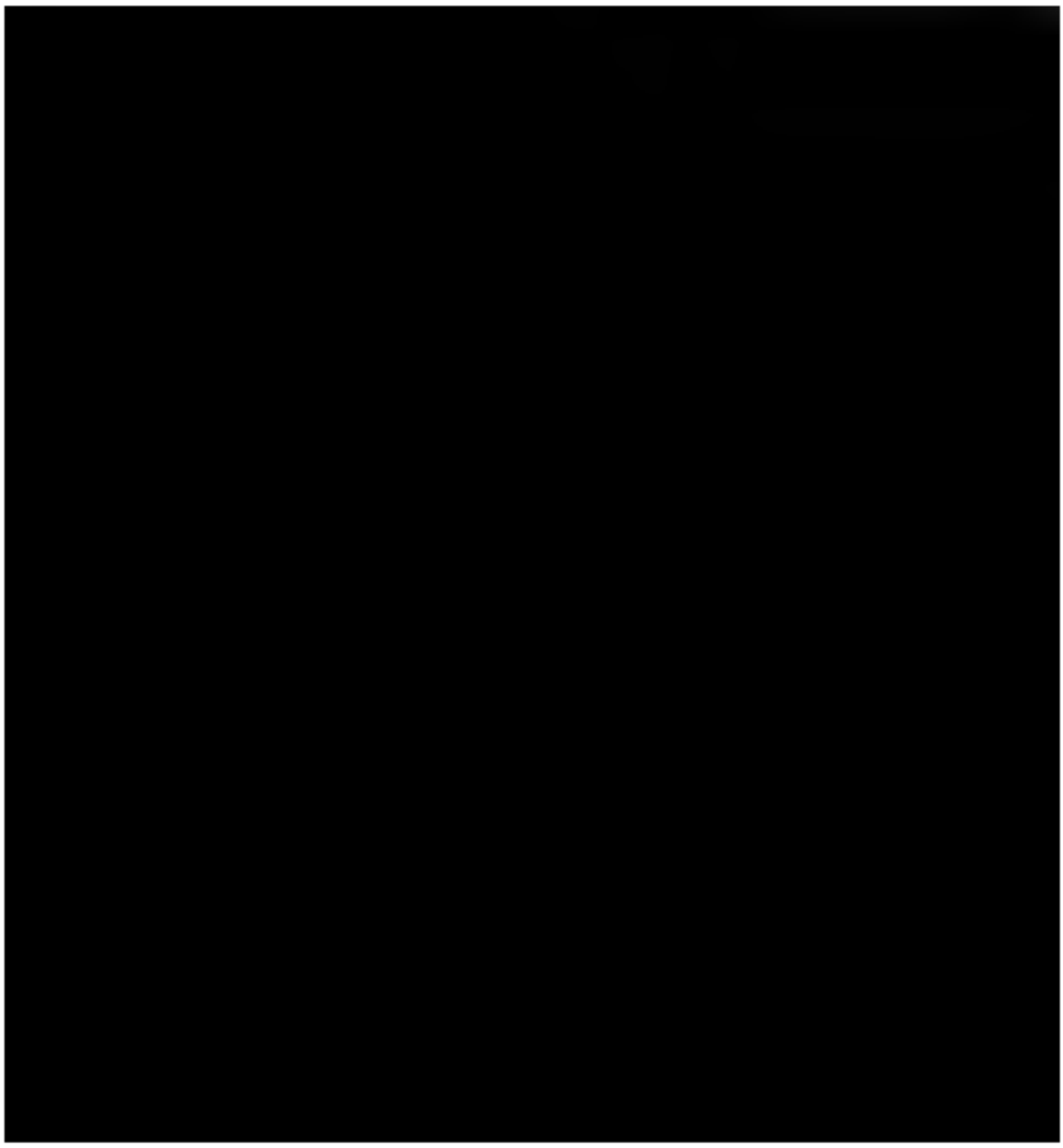
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

600026401J



ANECDOTES ITALIENNES,

DEPUIS

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE ROMAIN

EN OCCIDENT,

JUSQU'A NOS JOURS.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue S. Severin.

M DCC LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

223. k. 25.

AVERTISSEMENT.

*ON ſera peut-être ſurpris qu'une hiſtoire auſſi vaſte, & auſſi compliquée que celle de l'Italie, n'occupe ici qu'un volume ; mais on ne peut manquer d'être court, quand on ne s'attache qu'à recueillir les faits intéreſſans & dignes de la poſtérité. Cet ouvrage, malgré ſes bornes étroites, comprend ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus important dans l'Hiſtoire d'Italie, & doit paroître d'autant plus utile, que cette portion ſi conſidérable de l'Europe a juſqu'à préſent été négligée par nos hiſtoriens. Une Hiſtoire complette d'Italie eſt un ouvrage qui manque à notre langue & à notre littérature. Perſonne n'eſt, ſans doute, plus en état de remplir ce vuide, que l'Auteur exact & judicieux de l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire d'Italie ; *mais le vaſte plan qu'il s'eſt tracé, n'eſt pas encore près d'être rempli ; &, quand il le ſeroit, notre ouvrage auroit encore ſon utilité. La forme de l'*Abrégé chronologique *fait aſſez voir que ſon auteur n'écrit que pour les érudits. D'ailleurs la diſpoſition typographique de cet ouvrage demande des yeux fort exercés à la lecture, & fait acheter un peu cher l'inſtruction qu'on y trouve. Nous*

croyons que le grand nombre des lecteurs nous ſçaura toujours gré d'avoir trouvé un moyen de l'inſtruire, ſans fatiguer ni ſon eſprit ni ſes yeux.

Pour plus grande clarté, nous avons diviſé nos Anecdotes en deux parties. La premiere comprend l'Italie, formant un ſeul Etat; & la ſeconde comprend cette même Italie, formant un aſſemblage de differens Etats. Dans celle-là nous préſentons l'Hiſtoire des Rois & des Empereurs, maîtres de l'Italie; & dans celle-ci, l'Hiſtoire des Papes, l'Hiſtoire des Rois de Sicile, celle de Florence, celle de Milan, qui toutes ont un article à

ANECDOTES ITALIENNES,

DEPUIS LA DESTRUCTION de l'Empire Romain en Occident, juſqu'à nos jours.

L'ITALIE, conſidérée comme un ſeul Etat, ſous la domination des Rois Goths, des Rois Lombards, des Empereurs d'Allemagne.

PREMIERE PARTIE.

AVANT la fondation de Rome, l'Italie étoit partagée, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, en pluſieurs petits Etats indépendans les uns des autres, & gouvernés, ſelon leurs loix particulières, ſoit par des ſouverains, ſoit par des magiſtrats.

Une troupe de pâtres & de brigands, conduits par Romulus, éleva, au milieu de ces peuples divers, une ville dont la foiblesse fut d'abord un objet de mépris, mais qui, se fortifiant par degrés, absorba bientôt toutes les villes voisines, & soumit à ses lois l'Italie entière avec la plus grande partie de l'univers. Lorsque l'empire Romain, devenu trop vaste & trop puissant, ne put plus être gouverné par un seul maître, l'Italie eut un empereur particulier, qui prit le titre d'*empereur d'Occident*. Enfin cette Rome, autrefois maîtresse du

ODOACRE.

[476.]

L'EMPEREUR Zénon régnoit en Orient, Julius Népos en Occident, lorſqu'Odoacre, quittant les pays connus aujourd'hui ſous les noms de *Poméranie*, de *Hongrie*, d'*Autriche*, &c. entra dans l'Italie par la vallée de Trente, ſuivi d'un nombre prodigieux d'Hérules, de Turcilinges & d'autres Barbares. La terreur & l'effroi précedent cet heureux conquérant. Tout fuit, tout ſe diſſipe à ſon approche. Les campagnes ſont déſertées; les villes ouvrent leurs portes. Odoacre s'empare de Milan. Il entre victorieux dans Pavie, & l'abandonne au pillage. Ravenne n'oppoſe qu'une foible réſiſtance. Il marche de-là vers Rome, où le peuple & le ſénat le reçoivent comme leur maître.

Odoacre n'avoit de barbare que le nom. Par uné modeſtie peu ordinaire dans un conquérant, il refuſa le titre de *roi d'Italie*, que ſes troupes lui avoient donné, & ſe contenta de celui de *patrice*, qui lui fut déféré par le ſénat de Conſtantinople. Il ne voulut paroître aux yeux de ſes nouveaux ſujets, que comme le lieutenant de

leurs empereurs. Il ne ſe para jamais des ornemens de la royauté ; jamais il ne ſe vêtit de pourpre ; & ne porta ni ſceptre ni couronne. Son règne, qui fut celui de la juſtice & de la bonté, méritoit d'être plus long.

[488.]

Théodoric, roi des Oſtrogoths, avoit rendu de grands ſervices à l'empereur Zénon, qui lui avoit cédé pour récompenſe quelques terres dépendantes de l'Empire. Mais, peu content de ce partage, il tourna ſes vues vers l'Italie, & pria l'empereur de lui permettre d'attaquer Odoacre. « Quel » que ſoit le ſuccès de mon entrepriſe, lui » dit-il, elle ne peut être qu'avantageuſe » pour vous. Elle vous délivrera d'un allié » qui vous eſt à charge, & d'un peuple dont » le voiſinage peut vous cauſer quelque in- » quiétude. » Zénon accepte avec joie la propoſition. Théodoric entre en Italie ; défait Odoacre, & le force à ſe retirer dans Ravenne : après un ſiége de trois ans, cette ville eſt contrainte de ſe rendre à Théodoric. Le roi des Goths fut traité, pendant quelques jours, avec tous les égards dûs à ſa dignité ; mais ce n'étoit qu'un artifice pour le perdre plus ſûrement. Ce prince, digne d'un meilleur ſort, fut maſſacré bientôt après, avec ſon fils Télane, par l'ordre de Théodoric.

THÉODORIC.

[493.]

ADMIRATEUR & protecteur de la vertu, Théodoric la récompenſoit juſques dans ſes ennemis. Il ſollicitoit depuis long-tems Libérius, gouverneur de Céſene, de lui remettre cette place qu'il défendoit avec un courage invincible, depuis même la mort d'Odoacre. Ayant enfin perſuadé cet illuſtre ſénateur de ſe rendre à ſes ſollicitations, il lui ſçut gré de ſa fidélité pour ſon premier maître, & le nomma préfet du prétoire d'Italie. « Vous » vous rappellez, dit Théodoric au ſénat » dans une de ſes lettres, que Libérius s'acquit » notre eſtime, lors même qu'il étoit no- » tre ennemi.... Fidele à ſon devoir, il » attendit avec fermeté l'effet des décrets » de Dieu, & ne voulut reconnoître un » nouveau maître, qu'après avoir perdu » l'ancien. Nous récompensâmes avec plai- » ſir les ſervices même qu'il avoit rendus » à notre ennemi; & plus il nous avoit été » contraire, plus il nous parut digne de » notre amitié.... Nous nous hatâmes de » le nommer préfet du prétoire; & la ma-

» niere dont il s'acquitta de cette charge, » nous donna lieu d'être ſurpris de voir » tant d'attachement pour nous dans un » homme qui nous avoit été ſi oppoſé. » Ainſi s'exprimoit un prince barbare.

[495.]

Les habitans de la Campanie ayant fait repréſenter à Théodoric les pertes qu'ils avoient ſouffertes par une éruption du mont Véſuve, & prié ce prince de leur remettre le tribut qu'ils avoient accoutumé de payer, il leur accorde volontiers leur demande. Pénétrés de reconnoiſſance, les Napolitains érigent à leur bienfaiteur, au milieu de leur ville, une ſtatue faite de petits cailloux de différentes couleurs, & ſi artiſtement joints enſemble, qu'ils repréſentoient Théodoric au naturel. Cette ſtatue merveilleuſe fut regardée, dans la ſuite, comme un préſage de la deſtruction de l'empire des Goths en Italie. Si l'on en croit Procope, la tête de la ſtatue tomba peu de jours avant la mort de Théodoric. Lorſque ſon ſucceſſeur Athalaric fut proche de ſa fin, le ventre de la ſtatue ſe briſa de lui-même. Quelque tems après, les parties deſtinées à la génération tomberent; & l'on apprit la mort d'Amalaſonte, fille de Théodoric, & *mere* du feu roi. Enfin, lorſque Juſtinien

déclara la guerre aux Goths, les mains & les pieds de la ſtatue tomberent, & parurent annoncer la chute de l'empire des Goths.

[497.]

Théodoric, quoiqu'Arien, avoit un miniſtre Catholique qu'il aimoit beaucoup, & auquel il accordoit toute ſa confiance: ce miniſtre crut pouvoir s'aſſurer de plus en plus les bonnes graces de ſon maître, en renonçant à ſa religion. Il embraſſa l'Arianiſme. Théodoric, l'ayant appris, lui fit trancher la tête : « Si cet homme, dit-il, » eſt infidele à Dieu, me ſera-t-il fidele à » moi, qui ne ſuis qu'un homme? »

[500.]

Théodoric fait ſa premiere entrée dans Rome, avec une magnificence égale à celle des anciens triomphes. Tous les ordres de l'Etat ſortent à ſa rencontre. Le roi des Goths ſe rend d'abord à la baſilique de S. Pierre; & après y avoir fait ſa priere, il va prendre ſéance au ſénat. Il aſſure les ſénateurs de ſa bienveillance, & leur promet de faire obſerver exactement les loix des empereurs. Il renouvelle enſuite ces promeſſes dans l'aſſemblée du peuple.

Le premier gage qu'il en donne, eſt la célébration des fameux jeux du cirque, dont il ſçavoit que les Romains avoient été de tout tems fort avides. Ces ſpectacles ſont ſuivis de libéralités vraiment royales. Théodoric aſſigne au peuple vingt-cinq mille muids de bled par an, & en fait graver la promeſſe. Il aſſigne auſſi deux cens livres d'or, pour relever les murs de la ville, & pour réparer le palais impérial. Le ſénat reconnoiſſant, fait élever à ce prince une ſtatue de bronze doré.

[510.]

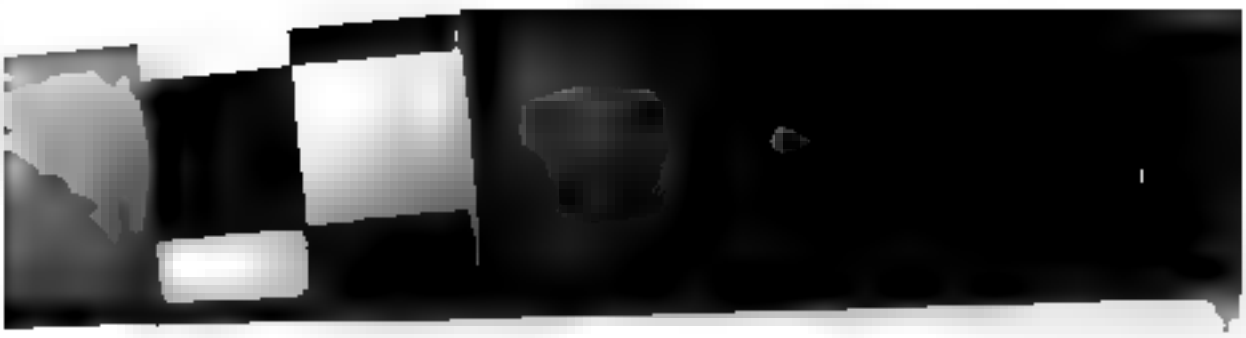
Une veuve étant venue ſe plaindre à ce prince, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un ſénateur, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement, Théodoric fait ſur le champ appeller les juges : « Si vous ne » terminez demain cette affaire, leur dit-il, » je vous jugerai vous-mêmes. » Le lendemain, la ſentence eſt rendue, & la veuve vient remercier le prince, un cierge allumé à la main. Théodoric mande auſſi-tôt les juges : « Pourquoi, leur dit-il avec in- » dignation, avez-vous prolongé pendant » trois ans une affaire qui ne vous a coûté » qu'un jour de diſcuſſion ? » Après ce reproche, il leur fait trancher la tête.

[522.]

Tolonic, miniſtre & confident de Théodoric, reçoit de ſon ſouverain une preuve d'affection bien extraordinaire. Ils étoient proche d'Aquilée, & traverſoient enſemble une riviere, mais dans des barques différentes, lorſque tout-à-coup il s'éleve un vent furieux, qui renverſe la barque de Tolonic, & engloutit ſes rameurs. Théodoric avoit déja gagné le bord, lorſqu'il voit le danger de ſon ami. Auſſi-tôt, oubliant ſon rang & ſa dignité, il ſe jette dans l'eau pour le ſecourir; mais, dans ce moment, le courageux Tolonic, nageant d'une main & ſoutenant ſon fils de l'autre, gagne heureuſement le rivage.

[525.]

Le pape Jean eſt envoyé par Théodoric à Conſtantinople, en qualité d'ambaſſadeur. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit un pape revêtu de ce titre. Le ſujet de ſon ambaſſade étoit ſingulier. Le chef de l'égliſe Catholique alloit prier l'empereur Juſtin de révoquer les édits qu'il avoit portés contre les Ariens. Auſſi s'acquitta-t-il très-mal d'une commiſſion ſi peu convenable à ſon caractere, & reprit le chemin de



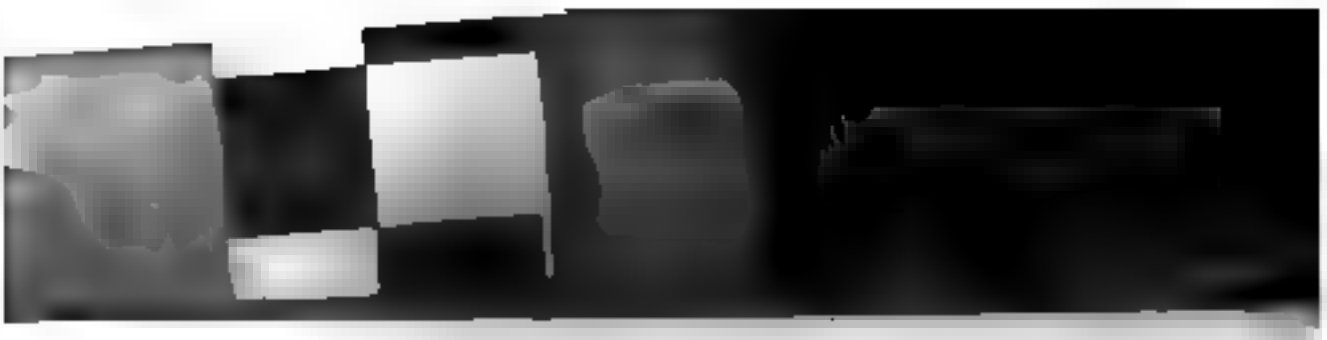
ATHALARIC.

[526.]

CE jeune prince, alors âgé de dix ans, ſuccede à ſon pere. Amalaſonte ſa mere, eſt chargée de la régence, ſous le nom de *reine*.

[528.]

Amalaſonte vouloit donner à ſon fils une éducation digne d'un prince ; elle avoit chargé d'excellens maîtres Romains de l'inſtruire dans les ſciences. Théodoric avoit, ſans doute, approuvé lui-même ce plan d'éducation ; mais Amalaſonte, ayant un jour ſurpris ſon fils dans quelque faute grave, lui donna un ſoufflet. Athalaric s'enfuit de ſa chambre en pleurant, & alla ſe plaindre à quelques ſeigneurs Goths de ſa cour. Ses plaintes furent écoutées ; les grands murmurerent. Ils n'étoient pas contens que le prince reçût une éducation ſi différente de la leur. Il leur falloit un guerrier plutôt qu'un ſçavant. Ils accuſerent la reine d'avoir deſſein de faire mourir ſon fils de chagrin, pour s'emparer de l'autorité, & déclarerent qu'ils ne vouloient plus voir Athalaric entouré de pédans ; qu'il falloit plutôt lui donner pour compagnie de jeunes ſeigneurs avec leſquels il ſe formât aux exercices militaires. La reine, craignant une révolte, fut contrainte d'abandonner ſes projets d'éducation, & de faire élever ſon fils à la maniere des Barbares.



THÉODAT.

[534.]

ATHALARIC meurt après un règne de huit ans. Amalasonte, pour conserver son autorité, épouse Théodat, neveu de Théodoric, homme dont l'esprit étoit cultivé par la philosophie & par les plus belles connoissances, mais dont le cœur étoit faux & traître. Amalasonte n'eut pas lieu

Quelques jours après, il la fit étrangler dans le bain, par ſes ſatellites.

[535.]

Véranilde, dame illuſtre parmi les Goths, avoit perdu ſes biens, ſous le règne de Théodoric, parce qu'elle avoit abjuré l'Arianiſme. Théodat, à la recommandation de l'empereur Juſtinien, releve, par ſes libéralités, la fortune de cette dame, & fait enſorte qu'elle n'a point à ſe repentir d'avoir changé de religion. Ce prince écrit enſuite à l'empereur, pour lui rendre compte de ce *qu'il* a fait en faveur de *Véranilde*. On trouve dans ſa lettre ces paroles remarquables : « Puiſque Dieu permet » qu'il y ait pluſieurs religions, nous n'oſons » forcer nos ſujets à ne pratiquer que la » même ; nous nous ſouvenons d'avoir lu » qu'on doit ſacrifier au Seigneur volontai- » rement, & ſans être contraints par les or- » dres d'un maître : quiconque agit contre » cette maxime, s'oppoſe ouvertement » aux ordres du ciel. »

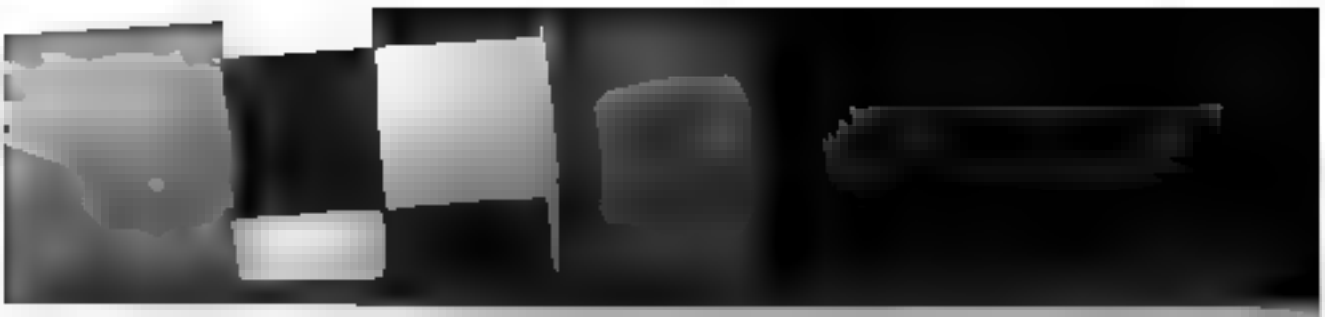
[536.]

Juſtinien, ſous prétexte de venger la mort d'Amalaſonte, déclare la guerre à Théodat ; & Béliſaire remporte ſur ce

prince lâche & peu guerrier des avantages conſidérables. Procope attribue la lâcheté de Théodat à la frayeur qu'il conçut d'un préſage ſiniſtre. Ce prince ayant conſulté un Juif, qui paſſoit pour un fameux devin, ſur le ſuccès de la guerre dont il étoit menacé, cet impoſteur lui répondit que, pour ſçavoir ce qu'il deſiroit, il falloit qu'il eût trente porcs; qu'il les renfermât dix par dix, dans trois étables différentes, & donnât à chaque dixaine le nom de *Goths*, de *Romains* & de *Grecs*. Théodat exécuta fidelement les ordres du Juif, & laiſſa les porcs ainſi renfermés pendant un certain tems. Le terme étant expiré, le prince, accompagné du devin, entra dans les étables, & trouva les porcs qu'il avoit nommé *Goths*, tous morts, à l'exception de deux: parmi les porcs Romains, il n'y en avoit que cinq de morts; mais le poil leur étoit tombé à tous. Les porcs Grecs furent trouvés vivans, & en bon état, à l'exception d'un très-petit nombre; ce qui fit comprendre à Théodat que les Goths périroient preſque tous dans cette guerre; que Rome perdroit ſon ancienne ſplendeur avec la moitié de ſes citoyens, & que les Grecs demeureroient vainqueurs.

Les Goths, indignés de la lâcheté de Théodat,

Théodat, &, ne pouvant ſouffrir à leur tête un chef ſi mépriſable, ſe choiſiſſent un autre roi, & proclament Witigès, écuyer de Théodat, homme brave & expérimenté. Théodat prend la fuite; mais Octani, ſon ennemi particulier, le pourſuit par l'ordre de Witigès, l'atteint & le tue, après l'avoir renverſé de deſſus ſon cheval.



WITIGÈS.

[536.]

LA guerre continue ſous ce nouveau roi. Bélisaire marche vers Rome, qui lui ouvre ſes portes ; il envoie à l'empereur les clefs de cette ville. Son premier ſoin eſt de réparer les fortifications, & de ſe diſpoſer à ſoutenir un ſiége.

priſe eſt extrême, en voyant l'ennemi venir à lui; mais, pour ne pas augmenter le courage des Goths, par une retraite précipitée, il s'arrête, & les reçoit à la tête de ſa petite troupe. Ici la valeur & les exploits de Béliſaire tiennent du prodige; &, pour les raconter, l'hiſtoire ſemble avoir emprunté les ornemens de la fable. Au plus fort de la mêlée, le brave chef des Romains eſt reconnu par quelques transfuges, qui le font remarquer aux ennemis: il ſe voit auſſi-tôt aſſailli de tous côtés; il eſt en bute à tous les traits. Mais ſes ſoldats le défendent avec tant d'ardeur, qu'il n'en eſt point atteint: leur courage redoublant avec le danger, ils enfoncent les Barbares & les repouſſent juſqu'à leurs retranchemens qu'ils oſent entreprendre de forcer; mais, repouſſés à leur tour, ils gagnent une hauteur voiſine. Le combat recommence en cet endroit. Sur le point d'être accablés par le nombre, les Romains ſe retirent vers les murailles de la ville. On leur en ferme les portes, dans la crainte que l'ennemi n'entre avec eux. En vain Béliſaire fait entendre ſon nom aux habitans, & leur crie d'ouvrir leurs portes. Perſuadés, d'après le rapport de quelques fuyards, qu'il avoit péri dans le combat, & ne pouvant d'ailleurs le reconnoître, à cauſe

du ſang & de la pouſſiere qui lui couvroient le viſage, ils n'ont aucun égard à ſes ordres. Dans cette extrémité, notre héros anime ſes gens & ſe retourne avec fureur vers l'ennemi qui commençoit à le ſerrer de près. Les Goths, s'imaginant qu'il étoit à la tête de troupes fraîches, ſorties de la ville, lâchent le pied & regagnent leur camp. Bélifaire, ne jugeant pas à propos de les pourſuivre, rentre triomphant dans la ville. Cette action, ſi glorieuſe pour Bélifaire, n'a pas échappé à la cenſure de quelques écrivains judicieux, qui penſent

ques gouttes d'eau, qui rappellerent ſes ſens; le leverent de terre, & le tranſporterent dans le camp. Il vécut encore pluſieurs années, eſtimé & honoré parmi les Goths.

Dès le commencement du ſiége de Rome, le peuple du Samnium prévit, dit-on, qu'il devoit être funeſte aux Goths. Voici ce qui donna lieu à cette eſpece de prédiction. Quelques enfans, jouant enſemble dans la campagne, choiſirent les deux plus robuſtes d'entr'eux, pour les faire combattre enſemble, & donnerent à l'un le nom de *Witigès*, à l'autre celui de *Béliſaire*. Le premier fut vaincu par ſon adverſaire, & ſes camarades le pendirent, ou plutôt l'attacherent aux branches d'un arbre. Sur ces entrefaites, un loup ſortit d'une forêt voiſine. Ils prirent tous la fuite, & laiſſerent le malheureux Witigès, qui fut dévoré par le loup.

Pendant ce fameux ſiége, on admira la valeur d'un cavalier Maſſagete, nommé *Chorſamandas*, qui ſe battit ſeul aſſez longtems contre ſoixante-dix cavaliers Goths; en tua pluſieurs, & mit les autres en fuite.

Witigès, à la faveur d'une fauſſe attaque, fut ſur le point de ſurprendre Rome du côté du Mole ou Tombeau d'Adrien, appellé depuis *le château S. Ange*. Les Goths devoient s'en emparer pour paſſer le Tibre. Déja, malgré les traits qu'on leur lan-

çoit, ils avoient appliqué les échelles, & commençoient à monter, lorſque ceux qui défendoient le Mole, s'aviſerent de briſer les ſtatues de marbre, dont on avoit orné ce monument, & en firent rouler les morceaux ſur la tête des aſſiégeans, qui, par ce moyen, furent renverſés de deſſus les échelles, & contraints d'abandonner leur entrepriſe.

Un Goth, remarquable par la grandeur de ſa taille, & fameux par ſes exploits, couvert de la cuiraſſe, le caſque en tête, s'avança hors des rangs, vis-à-vis la porte

n'étoit pas éloigné, accoururent vers la foſſe. Le Goth leur cria de lui jetter une corde, pour l'aider à ſortir de cette foſſe. Les Goths ayant jetté la corde, le Romain s'en ſaiſit & remonta en haut : il dit aux Goths étonnés, qu'il étoit convenu, avec le compagnon de ſon infortune, de monter le premier, de crainte que, s'il reſtoit le dernier, les Goths, après avoir ſauvé leur compatriote, n'abandonnaſſent leur ennemi. Le Goth, retiré de la foſſe, confirma le rapport du Romain, qui fut renvoyé libre vers les ſiens.

Witigès, fatigué de la vigoureuſe réſiſtance de Béliſaire, ſe détermine, après un an & un jour, à lever le ſiége de Rome.

Le pape Silvère étant devenu odieux à l'impératrice Théodora, protectrice des Eutichiens, un diacre, nommée *Vigil*, engage cette princeſſe à lui procurer le pontificat, à condition de caſſer tous les décrets contre les Eutichiens, & de lui donner, en outre, deux cens livres d'or. Animée par la haine & par la cupidité, l'impératrice envoie le diacre à Rome, avec une lettre pour Béliſaire qu'elle chargeoit de faire dépoſer Silvère, & de mettre Vigil à ſa place. Béliſaire ne tarde pas à ſervir le caprice de Théodora. Des ſcélérats apoſtés ayant dépoſé que Silvère étoit d'intelligence avec les Goths, pour leur

livrer incessamment une des portes de Rome; le général mande aussi-tôt ce pontife; lui reproche sa prétendue trahison; &, sans vouloir l'entendre, le fait dépouiller de ses habits pontificaux, & revêtir d'un froc: il le remet, en cet état, dans les mains de soldats charges de le conduire en exil. Il envoie ensuite signifier au clergé d'élire pape le diacre Vigil. Ce nouveau pontife, se voyant en possession de ce qu'il desiroit, refusa de payer les deux cens livres d'or qu'il avoit promises.

ſant, une chèvre qui, depuis peu, avoit mis bas ſes petits, accourut promptement; &, voyant ce petit malheureux, s'empreſſa de le ſecourir: elle s'approcha de lui; lui préſenta la mammelle; prit ſoin d'écarter les chiens & les autres bêtes, & lui continua long-tems ce charitable office. Les habitans de ce village, revenus de leur frayeur, étant rentrés dans leur pays, quelques femmes apperçurent cet enfant, & s'étonnerent qu'il fût encore plein de vie. Pluſieurs d'entr'elles, qui étoient récemment accouchées, voulurent l'alaiter, mais l'enfant, accoutumé au lait de chèvre, detournoit la tête, & pouſſoit des cris perçans. La chevre, ſa nourrice, accourut; & l'enfant prit à ſa mammelle ſa nourriture ordinaire, en préſence de toutes ces femmes qui ne pouvoient revenir de leur étonnement. « J'ai vu moi-même ce prodige, » dit l'hiſtorien Procope, qui raconte ce » fait. Etant dans le Picentin, on me mon» tra cet enfant, comme la merveille du » pays. On l'irrita exprès, en ma préſence, » pour le faire crier; & je vis auſſi-tôt ac» courir à ſes cris la chèvre bienfaiſante, » qui l'alaita devant moi. »

[539.]

Béliſaire, après avoir enlevé à Witigès la plus grande partie de ſes places, le

tenoit bloqué dans Ravenne, lorſque deux ſénateurs arriverent de Conſtantinople, chargés par l'empereur Juſtinien de faire la paix avec Witigès. Béliſaire ne put voir ſans indignation, qu'on vînt lui ravir l'honneur d'achever la conquête de l'Italie. Il fit tous ſes efforts pour empêcher la concluſion du traité. Sous différens prétextes, il amuſa les ſénateurs, & preſſa de plus en plus le ſiége. Cependant, par le moyen des traîtres qu'il entretenoit dans Ravenne, il y faiſoit ſemer des bruits déſavantageux à Witigès. Tout-à-coup, au milieu d'une nuit, le feu prend aux principaux magáſins de Ravenne & conſume toutes les proviſions. Les Goths, ſe croyant trahis par Witigès, envoient propoſer à Béliſaire de le reconnoître pour roi d'Italie. Ce grand homme pouvoit ſans crainte accepter cette couronne. Il eût été aſſez puiſſant pour la conſerver, malgré l'empereur; mais, fidele à ſon maître, il ne feint d'agréer une propoſition ſi flatteuſe, que pour ſe rendre plus promptement maître de Ravenne. Des ambaſſadeurs viennent, de la part de Witigès & des Goths, lui offrir publiquement de ſe rendre aux conditions qu'il lui plaira d'impoſer. Béliſaire entre dans Rávenne, ſans permettre qu'on y cauſe le moindre dégât. Il s'aſſure de la perſonne de Witigès, & l'envoie à l'empe-

reur avec tous ſes tréſors. Lorſque l'armée Romaine entra dans Ravenne, elle parut ſi peu conſidérable, que les femmes des Goths ne purent s'empêcher de cracher aux viſages de leurs maris & de les traiter delâc hes.

[540.]

Juſtinien rappelle Béliſaire, qui ſe diſpoſe à obéir, malgré les inſtances continuelles qu'on lui fait pour accepter la couronne. Les Goths, le voyant réſolu de partir, s'aſſemblent à Pavie, qui leur appartenoit encore, & choiſiſſent pour roi *Ildobald*, neveu de *Theudis*, roi des Viſigoths. Le nouveau roi députe encore à Béliſaire, pour le ſupplier d'accepter la couronne, l'aſſurant qu'il eſt près d'aller dépoſer la pourpre à ſes pieds. Béliſaire répond qu'il ne conſentira jamais d'être roi, tant que Juſtinien vivra. Il part, au bout de quelques jours, comblé de gloire, après avoir conquis avec douze à quinze mille hommes la plus grande partie de l'Italie, &, ce qui eſt plus admirable, après avoir refuſé une couronne. Il retourne à Conſtantinople, pour être aſſez mal reçu de l'empereur *.

* Witigès fut mieux reçu que ſon vainqueur. L'empereur le créa patrice ; le retint à ſa cour, & le mit en état d'y vivre ſelon ſa dignité.

ILDOBALD.

[541.]

CE prince ſignale les commencemens de ſon règne par pluſieurs combats heureux, & regagne toutes les villes de la Ligurie & de la Vénétie; mais ſon imprudence borne bientôt ſa vie & ſes exploits.

La femme de Vraïas, le plus riche & le plus puiſſant ſeigneur qu'il y eût parmi les Goths, alloit un jour au bain, magnifiquement parée & ſuivie d'un nombreux cortége: elle rencontra la reine vêtue très-ſimplement, avec peu de ſuite; &, lui coupant fièrement le paſſage, elle ne daigna pas même la ſaluer. La reine, irritée de cet affront, porta ſes plaintes à ſon époux, qui, pour ſe venger, fit accuſer Vraïas de crimes ſuppoſés, &, ſous ce prétexte, lui fit perdre la vie. Cette injuſtice contribua beaucoup à indiſpoſer les Goths contre lui.

Wilas, Gépide, qui ſervoit dans ſes gardes, avoit été forcé de quitter une femme qu'il étoit près d'épouſer, pour marcher contre les ennemis. Pendant ſon abſence, Ildobald contraignit cette femme d'en épouſer un

tre. Wilas, de retour, n'écouta que ſon reſſentiment, & réſolut de ſe venger. Un jour que le roi donnoit un repas aux grands de la nation, Wilas, qui ſe tenoit derrière ce prince avec les autres gardes, lui fit voler la tête ſur la table d'un coup de ſabre. Les Goths, ſaiſis d'étonnement, demeurerent en ſilence : Wilas eut le temps de s'enfuir.

ERARIK, Ruge de nation, eſt élu roi ; & cinq mois après, il eſt aſſaſſiné par les Goths peu contens de ſon gouvernement. Badwella ſurnommé *Totila*, neveu d'Ildobald, monte ſur le thrône.

TOTILA.

[541.]

PLUSIEURS généraux de l'empereur Juſtinien marchent à Vérone, avec huit mille hommes, comptant de ſurprendre cette ville dans laquelle ils entretenoient des intelligences ſecrettes. Ils font prendre les

& des bleſſés couvre les chefs de honte & de confuſion. Au lieu d'uſer de la plus grande diligence, ils s'étoient amuſés à diſputer entr'eux ſur le partage du butin qu'ils comptoient faire dans Vérone. Ayant donc manqué leur coup, ils ſe retirent du côté de Faënza où ils rencontrent Totila ſuivi ſeulement de cinq mille hommes. Artabaſe étoit d'avis qu'il ne falloit pas mépriſer l'ennemi quoiqu'inférieur en nombre; & qu'il étoit à propos de l'attaquer avant que toute ſon armée eût paſſé la riviere de Lamone, ſur laquelle la ville de Faënza eſt ſituée. Mais, les chefs n'étant pas d'accord entr'eux, Totila paſſe la riviere ſans obſtacle. Pendant que les deux armées s'approchent en ordre de bataille, un Goth d'une taille giganteſque, nommé *Valiaris* s'avance hors des rangs, & défie au combat le plus brave des Grecs. Artabaſe accepte le défi: il court à toute bride, ſur ce terrible adverſaire, & lui perce le côté droit avec ſa lance. Le Goth demeurant ferme ſur la ſelle, Artabaſe lui porte un ſecond coup dans le ſein; mais la lance de Valiaris le bleſſe & lui coupe une artere. Il retourna vers les ſiens, perdant une grande quantité de ſang, & mourut trois jours après. Ce combat ſingulier fut ſuivi d'une bataille générale, dont le roi des Goths eut l'honneur, après avoir fait un grand carnage des ennemis.

[542.]

On dit que Totila, passant par la Campanie, fut curieux de voir S. Benoît, dont la renommée publioit des choses merveilleuses. Il prit le chemin de son monastere ; &, s'étant arrêté assez loin, il fit donner avis de son arrivée. Voulant ensuite éprouver le saint, il envoya vers lui Riggon, un de ses écuyers, auquel il fit prendre sa chaussure & ses habits royaux, & qu'il fit accompagner de trois seigneurs, les plus distingues de sa cour. Riggon entra dans le monastere avec ce cortege. Benoît, qui étoit assis, le vit de loin ;

la place, eſt fait priſonnier. Le roi des Goths preſſe vivement le ſiége; &, pour intimider la garniſon, il fait conduire, la corde au col, Démétrius juſqu'au pied des murailles, & le force de dire aux aſſiégés que l'empereur n'eſt plus en état de leur envoyer aucun ſecours. Les Napolitains, preſſés par la famine, prennent le parti de ſe rendre. Totila fit éclater ſa prudence & ſon humanité dans la maniere dont il pourvut aux beſoins de ces gens affamés. Il fit fermer toutes les portes, & ordonna qu'on diſtribuât à chaque habitant une petite quantité de nourriture, qu'il fit augmenter chaque jour, juſqu'a ce qu'ils eurent entièrement repris leurs forces.

[543.]

Les vainqueurs étoient occupés à démolir les fortifications de Naples, lorſqu'un Calabrois vint ſe plaindre à Totila, qu'un de ſes officiers avoit violé ſa fille. Cet officier étoit un brave homme: toute l'armée s'intéreſſa pour lui; mais Totila, ſévere obſervateur de la juſtice, fit mourir le coupable, & confiſqua tous ſes biens au profit de la fille qu'il avoit outragée.

[544.]

Juſtinien renvoie Béliſaire en Italie, pour

s'oppoſer aux efforts de Totila. Cette ſeconde expédition ne pouvoit être bien glorieuſe à ce général : il manquoit de tous les ſecours néceſſaires pour la faire réuſſir. Il partit de Conſtantinople, n'étant preſque accompagné que de ſes gardes ; & tout l'argent qu'il avoit, fut à peine ſuffiſant pour raſſembler quatre mille volontaires. Se voyant hors d'état de faire face aux ennemis, il écrivit à l'empereur en ces termes :

» Je ſuis venu dans ce pays ſans trou-
» pes, ſans armes & preſque ſans ar-
» gent. Privé de ces ſecours, je ne puis
» rien faire. Si vous n'avez eu deſſein
« que d'envoyer Béliſaire en Italie, vous
» devez être ſatisfait : Béliſaire eſt au mi-
» lieu de l'Italie ; mais ſi vous voulez qu'il
» repouſſe vos ennemis, fourniſſez-lui
» les ſecours néceſſaires pour vaincre.

[545. 56...]

Totila forme le blocus de la ville de Rome, & fait enſorte qu'il n'y puiſſe entrer de vivres, ni par terre ni par mer. Il fait barrer le Tibre à l'endroit où ſon lit avoit le moins de largeur, par le moyen de pluſieurs longues poutres placées d'un bord à l'autre, & fait élever, aux deux extrémités, des tours de bois qu'il remplit de ſoldats. Déja la famine étoit plus grande à Rome

qu'elle ne l'avoit été pendant le dernier ſiége. Les chefs qui, de longue-main, avoient fait des proviſions conſidérables, abuſant, pour s'enrichir, de la miſere du peuple, vendoient fort cher leur bled aux riches, & laiſſoient les pauvres périr de faim. Ils faiſoient payer ſept écus d'or le boiſſeau de farine. On ne ſe nourriſſoit communément dans la ville que de chevaux, de chiens, de rats & d'herbes ſauvages. Un pere ayant cinq enfans près de mourir de faim, & n'ayant pas de quoi leur donner un morceau de pain, les mena ſur un des ponts de la ville, & ſe précipita dans le Tibre, en leur préſence.

Béliſaire fait conſtruire un grand nombre de barques, garnies tout autour de planches, pour mettre les ſoldats à couvert des traits de l'ennemi. Ces planches étoient percées d'eſpace en eſpace, pour leur donner la facilité de lancer des fléches. Il fait charger ces barques d'une grande quantité de vivres; monte ſur la premiere; &, conduiſant quelques brûlots, il remonte le Tibre, & brûle une des tours des ennemis. Mais, ſon entrepriſe n'étant pas ſecondée par les habitans, il ne peut réuſſir à faire entrer des vivres dans la ville. Le chagrin d'avoir manqué ſon coup lui cauſa une maladie dangereuſe.

Quelques ſoldats d'une compagnie Iſaurienne, qui gardoit la porte Aſinaria, s'étant coulés la nuit le long des remparts, par le moyen d'une corde, viennent offrir à Totila de lui livrer la ville. Le roi, s'étant aſſuré de la ſincérité de ces ſoldats & de la poſſibilité de la choſe, envoie, avec les Iſauriens, quatre Goths des plus braves & des plus vigoureux, leſquels, étant montés dans la ville, ouvrent une porte, & introduiſent toute l'armée de Totila. Beſſas, qui commandoit dans la ville, s'enfuit avec ſes Grecs, dès la premiere allarme. Les

les de leurs maiſons toutes nues. On vit pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction réduites à mendier leur pain de porte en porte. On trouva dans la maiſon de Beſſas des tréſors immenſes, qu'il avoit amaſſés pendant le ſiége, en vendant du bled à un prix exorbitant.

[547.]

Totila ſe diſpoſoit à démolir Rome. Il avoit déja fait abbatre le tiers des murs; & il alloit mettre le feu aux plus ſuperbes édifices de la ville, lorſqu'il reçut une lettre de Béliſaire, qui le detourna de ce deſſein. Béliſaire lui repréſentoit qu'en détruiſant une ville ſi ancienne & ſi illuſtre, il ſeroit regardé comme l'ennemi du genre humain, puiſqu'il anéantiroit les monumens de la valeur & de la vertu des plus grands hommes. « Si les Goths, ajoûtoit-il, » s'aſſurent la conquête de l'Italie, vous ne » vous pardonnerez jamais d'avoir détruit la » plus belle ville de vos Etats, pour ne pas » dire de toute la terre; & ſi, dans le cours » de cette guerre, la fortune vous aban- » donne, le vainqueur vous aura l'obliga- » tion de lui avoir conſervé une place ſi » importante, & vous traitera avec bien » plus de douceur. » Totila, perſuadé par

ces raiſons, ſuivit le conſeil de Béliſaire. Il ſe contenta de dépeupler la ville de Rome, dans laquelle il ne laiſſa pas un ſeul habitant. Quarante jours après la retraite de Totila, Béliſaire ſe tranſporta à Rome, dans le deſſein de repeupler cette fameuſe ville, & d'en réparer les ruines. Il rappella les habitans qui ſe trouverent dans le voiſinage; &, par ſes travaux continuels, il mit bientôt Rome en état de ſoutenir un nouveau ſiége. A cette nouvelle, le roi des Goths accourut; &, pendant trois jours, il livra ſucceſſivement pluſieurs aſſauts à la ville; mais Béliſaire le repouſſa, & le força de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde.

[548.]

Totila fait encore une fois le ſiége de Rome. Diogènes, qui y commandoit, avoit fait ſemer du bled dans l'enceinte des murs, ce qui eût ſuffi pour nourrir longtems la garniſon; mais la ville fut encore trahie par les Iſauriens. Les ſoldats de cette nation, mécontens de n'avoir point reçu leur paye depuis quelques années, & ayant appris que leurs compatriotes avoient été magnifiquement récompenſés par Totila, réſolurent de ſuivre leur exemple. Ils convinrent, avec le roi des Goths,

ouvrir la porte confiée à leur garde; ce qu'ils exécuterent. Au tems marqué, Totila fit ſonner les trompettes, vers la partie des murailles oppoſée à celle par laquelle il entroit dans la ville. Auſſi-tôt la garniſon accourut, où le danger paroiſſoit le plus preſſant; &, par cet artifice, les Goths ne trouverent aucune réſiſtance.

Maître de Rome pour la ſeconde fois, Totila ne ſonge qu'à embellir une ville qu'il avoit voulu détruire lui-même, quelque tems auparavant *. Il rappelle le ſénat, & rend à cette compagnie ſon ancienne ſplendeur. Il invite les citoyens à rentrer dans leurs biens; &, après avoir peuplé Rome d'Italiens & de Goths, il fait repréſenter les jeux du cirque, avec une pompe digne des empereurs Romains.

[552.]

L'eunuque Narsès, général des armées de l'empereur Juſtinien, arrive en Italie, pour

* Totila ayant fait demander à Théodebert, roi des Francs, ſa fille en mariage; ce prince répondit qu'il ne vouloit accorder ſa fille qu'à un roi, & que Totila ne l'étoit pas, puiſqu'il n'étoit pas capable de conſerver ſa capitale, & avoit été obligé d'en démolir une partie, & d'abandonner le reſte à l'ennemi. Totila fut ſenſible à ce reproche; &, devenu une ſeconde fois maitre de Rome, il s'appliqua à l'embellir.

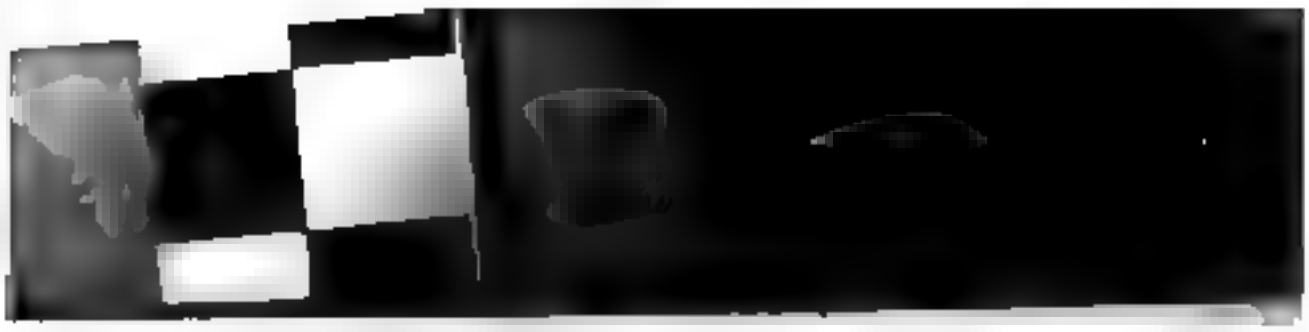
s'oppoſer aux progrès de Totila. Son deſſein étoit de ne point s'arrêter à des ſiéges, & de terminer la guerre par une action déciſive. Il arrive au pied de l'Apennin, & ſe campe dans un endroit appellé *les Tombeaux des Gaulois*, où le célebre Camille avoit autrefois défait une puiſſante armée de cette nation. Totila s'avance à ſa rencontre. Les deux armées en viennent aux mains. Pendant la chaleur du combat, Totila, faiſant des prodiges de valeur, eſt bleſſé mortellement par un général des Gépides, nommé *Asbades*. Les Goths prennent auſſi-tôt la fuite. Leur roi, contraint de s'arrêter à Capra, pour faire panſer ſa bleſſure, expire quelque tems après, & eſt enterré ſecrettement. Telle fut la fin du fameux Totila, qui doit tenir un rang diſtingué parmi les plus grands rois que vante l'hiſtoire. Théïa, officier d'une rare valeur, fut choiſi par les Goths, pour lui ſuccéder.

THEÏA.

[553.]

CE nouveau roi ſignale les commencement de ſon règne par une horrible cruauté. Totila, quittant Rome, pour aller au-devant de Narsès, avoit amené, comme ôtages, les enfans des principaux Romains, au nombre de trois cens, & les avoit envoyés au-delà du Pô. Théïa, les ayant trouvés dans cet endroit, les fait tous paſſer au fil de l'épée.

Ce prince en vient aux mains avec Narsès. Les Goths ſe battent en déſeſperés; Théïa les anime par des actions d'une valeur extraordinaire. Envain les ennemis réuniſſent contre lui tous leurs efforts. Animé par le danger, il pénetre de plus en plus dans leurs rangs; renverſe tout ce qui ſe préſente ſur ſon paſſage, & reçoit une grêle de traits ſur ſon bouclier. Déja la nuit s'approche, & la victoire paroît pencher du côté des Goths, lorſque l'intrepide Théïa, qui avoit déja changé deux fois de bouclier, eſt atteint au pied d'une flèche, au moment qu'il en prend un



les coups. Les assiégés éclatent en regrets; & paroissent se reprocher le triste sort de leurs compatriotes. Mais le spectacle, dont ils venoient d'être témoins, n'étoit qu'une vaine illusion. Narsès, qui n'étoit pas cruel, avoit fait garnir le col des ôtages de colliers de bois rembourrés, & les avoit instruits de ce qu'ils devoient faire. Ne doutant plus du succès de son artifice, il envoie promettre aux Lucquois de rendre la vie à leurs compatriotes, s'ils consentent à tenir leur engagement : tous le promettent. Au même instant, les prétendus morts se relevent, & jettent les assiégés

emporte Leutharis avec toute ſon armée. Buccelin eſt attaqué par Narsès, près de Capoue; & quoique ſupérieur en nombre *, il eſt totalement défait. Lui-même eſt tué dans le combat. Il ne ſe ſauve que cinq hommes, de plus de trente mille qui compoſoient l'armée Allemande.

[555.]

Cinq mille Goths, qui s'étoient retirés dans le château de Conza, s'y trouvoient bloqués par Narsès. Le commandant, nommé *Regnaris*, lui fait demander une entrevue: Narsès y conſent. Après quelques conteſtations, ils ſe ſéparent ſans rien conclure. Regnaris, en remontant à la

* Narsès n'avoit que dix-huit mille hommes: Buccelin en avoit plus de trente mille; mais les Grecs étoient bien diſciplinés & bien armés. Les Allemands combattoient en deſordre, & étoient, pour la plûpart, armés à la legere. L'uſage de la cuiraſſe leur étoit inconnu. Ils n'avoient point de caſque, & étoient nuds juſqu'à la ceinture: des caleçons de toile, ou de cuir, leur deſcendoient juſques ſur les pieds. Leurs armes étoient l'épée, qu'ils manioient de la main gauche, le bouclier qu'ils portoient ſur le bras droit, une petite hache à deux tranchans, & des angons, eſpece de traits dont le bois étoit fort court & couvert de fer, le bout garni de pluſieurs pointes tranchantes & recourbées en maniere d'hameçon.

place, lance contre Narsès une flèche qui le manque. Auſſi-tôt les Grecs irrités font pleuvoir ſur ce perfide une grêle de traits dont il eſt bleſſé à mort. Les Goths, voyant leur chef mort, ne diffèrent point à ſe rendre.

[563.]

Le comte Widin, ſeigneur Goth, un de ceux qui s'étoient établis en Italie, du conſentement de l'empereur de Conſtantinople, ſe révolte & prend les armes. Mais, n'ayant pas beaucoup de troupes, il de-

lie. Il gouvernoit depuis quinze ans cette grande province, avec autant d'équité que de douceur : il ne put cependant réuſſir à contenter les Romains. Le ſénat, accoutumé depuis long-tems à n'être plus ſous les yeux de ſes ſouverains, trouvoit mauvais qu'il eût choiſi Rome pour le lieu de ſa réſidence. La préſence de Narsès abſorboit toute ſon autorité. Les principaux citoyens de Rome ſe plaignirent à l'empereur du gouvernement de Narsès, & demanderent un autre maître. On prétend que l'impératrice Sophie, qui ne l'aimoit pas, dit, à cette occaſion, qu'il étoit tems qu'un eunuque tel que lui vînt filer avec les femmes dans le palais. On ajoûte que Narsès, inſtruit de ces paroles, dit, dans ſa colere, qu'il ſçauroit bien ourdir une trame que l'impératrice ne pourroit jamais demêler, & que, pour ſe venger, il invita Alboin, roi des Lombards, à venir faire la conquête de l'Italie.

Le chagrin, que ce grand homme conçut de l'ingratitude des Romains, & du mépris de l'impératrice, abbrégea ſes jours. Il mourut à Rome, à l'âge de quatre-vingt quinze ans.

LONGIN, Exarque de Ravenne.

ALBOIN, Roi des Lombards.

[568...69...70...71.]

LONGIN, nommé pour ſuccéder à Narſès, arrive en Italie, & choiſit Ravenne pour le lieu de ſa réſidence : il prend le titre d'*Exarque*, que l'on donnoit ordinairement au gouverneur général d'Afrique.

On remarque que, durant les premiers mois de cette année, les plaines d'Italie furent auſſi couvertes de neige que l'eſt ordinairement le ſommet des Alpes, & que la récolte fut enſuite plus abondante qu'elle ne l'avoit jamais été.

Le premier d'Avril 568, jour de Pâques, Alboin, roi des Lombards, quitte la Pannonie avec toute ſa nation, hommes, femmes, vieillards, enfans, & vient en Italie chercher un climat plus heureux. Pluſieurs autres peuples ſe joignent à lui, & groſſiſſent ſon armée. Ce torrent de Barbares ſe répand d'abord dans la Vénétie. Ils s'emparent d'Aquilée, de Vicence, de Vérone, & s'approchent de Mantoue dont ils ne tardent pas à ſe rendre maîtres.

Ils

Ils s'étendent dans les autres cantons de l'Italie & y portent le ravage; la ſeule ville de Pavie oſe les arrêter; Alboin en forme le ſiége avec une partie de ſon armée, tandis qu'avec l'autre il continue ſes courſes dans l'Italie.

[572.]

Pavie ſe rend enfin après un ſiége de trois ans. Alboin, indigné de la réſiſtance opiniâtre de cette ville, avoit juré de faire paſſer tous les habitans au fil de l'épée; mais, lorſqu'il y entroit, plein d'impatience de voir exécuter cet ordre barbare, il arriva un prodige qui le fit changer de réſolution. Le cheval, ſur lequel il étoit monté, s'abbatit ſous lui à la porte de la ville; &, quelques efforts que l'on employât pour le relever, on ne put en venir à bout. » Seigneur, lui dit alors un de ſes ſoldats, » Pavie eſt peuplée de Chrétiens; ſi vous » ne révoquez le ſerment que vous avez » fait, il ne vous ſera jamais poſſible d'y » entrer. « Alboin ayant promis de donner la vie aux citoyens, le cheval ſe releve auſſi-tôt & prend de lui-même le chemin du palais où le peuple ſe rend en foule, pour lui prêter ſerment de fidélité.

[573.]

Alboin ne ſongeoit qu'a s'aſſurer de ſes

Ils s'étendent dans les autres cantons de l'Italie & y portent le ravage; la ſeule ville de Pavie oſe les arrêter; Alboin en forme le ſiége avec une partie de ſon armée, tandis qu'avec l'autre il continue ſes courſes dans l'Italie.

[572.]

Pavie ſe rend enfin après un ſiége de trois ans. Alboin, indigné de la réſiſtance opiniâtre de cette ville, avoit juré de faire paſſer tous les habitans au fil de l'épée; mais, lorſqu'il y entroit, plein d'impatience de voir exécuter cet ordre barbare, il arriva un prodige qui le fit changer de réſolution. Le cheval, ſur lequel il étoit monté, s'abbatit ſous lui à la porte de la ville; &, quelques efforts que l'on employât pour le relever, on ne put en venir à bout. » Seigneur, lui dit alors un de ſes ſoldats, » Pavie eſt peuplée de Chrétiens; ſi vous » ne révoquez le ſerment que vous avez » fait, il ne vous ſera jamais poſſible d'y » entrer. « Alboin ayant promis de donner la vie aux citoyens, le cheval ſe relève auſſi-tôt & prend de lui-même le chemin du palais où le peuple ſe rend en foule, pour lui prêter ſerment de fidélité.

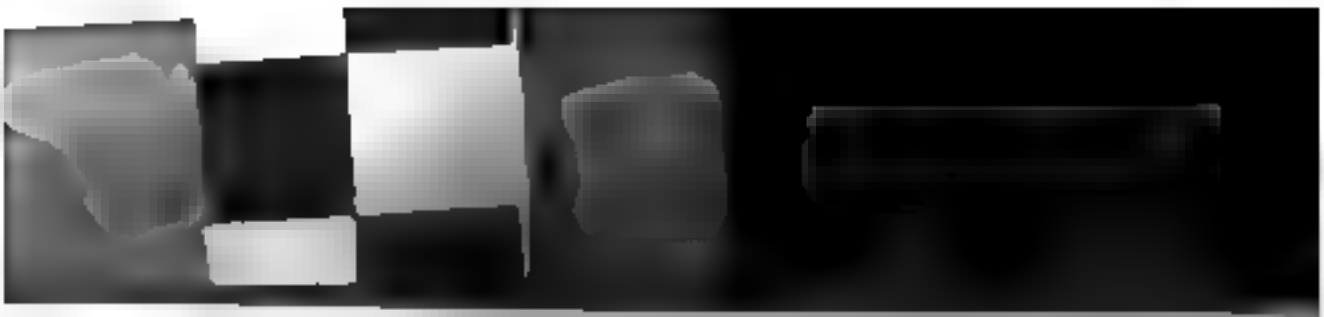
[573.]

Alboin ne ſongeoit qu'à s'aſſurer de ſes

conquêtes, en faiſant régner par-tout la paix & le bon ordre, lorſqu'il périt par la trahiſon de la reine ſon épouſe. Ce prince, avant que d'entrer en Italie, avoit remporté ſur les Gépides une victoire éclatante, & tué dans le combat leur roi Gunimond: il avoit même pouſſé la férocité juſqu'à changer le crâne de ce roi malheureux en une coupe dans laquelle il buvoit ordinairement. Un jour qu'à Vérone il donnoit un grand feſtin aux principaux officiers de ſes troupes, dans la chaleur de la débauche, il força Roſemonde ſon épouſe, fille de Gunimond, de boire dans le crâne de ſon pere; cette princeſſe conçut une ſi grande horreur de cette violence, qu'elle réſolut de ſe venger. Elle communiqua ſon projet à l'écuyer d'Alboin, nommé *Elmigiſe*: celui-ci tâcha d'engager Péridée, homme d'une force ſinguliere, à tuer le roi; mais il ne put venir à bout de corrompre ce ſujet fidele: il fallut que la reine eût recours à un artifice indigne d'elle. Cette princeſſe ſçavoit que Péridée entretenoit un commerce de galanterie avec une de ſes femmes: elle prit, ſecrettement, & dans l'obſcurité, la place de la maîtreſſe de Péridée; &, lorſquelle eut paſſé la nuit avec lui, elle ſe fit connoître, & lui déclara qu'après la maniere dont il en avoit uſé avec elle, il falloit qu'il ôtât la vie à Alboin,

lui qu'Alboin le fît périr. Péridée, ſaiſi de crainte, ſe détermina enfin à ſeconder la vengeance de Roſemonde. Quelques jours après, cette princeſſe ayant remarqué que le roi s'étoit endormi dans ſa chambre, après dîner, elle eut ſoin d'en ôter les armes, & n'y laiſſa que ſon épée qu'elle attacha de maniere qu'on ne pût la tirer du fourreau. Elle éloigna tout le monde de l'appartement du roi, ſous prétexte de ne pas troubler ſon repos, mais en effet pour que perſonne n'accourût au bruit. Après toutes ces précautions, elle fit entrer Péridée dans l'appartement. Alboin, ſe ſentant frapper, ſe réveille en ſurſaut, vole à ſon épée; mais il ne peut la tirer du fourreau. Dans ſon déſeſpoir, il ſaiſit un tabouret qu'il rencontre, & s'en ſert pour défendre encore quelque temps ſa vie; mais il ſuccombe enfin ſous les coups de Péridée, & tombe noyé dans ſon ſang. Paul Diacre, qui rapporte ce fait, aſſure avoir vu lui-même cette affreuſe coupe que le prince Ratchis montroit dans un feſtin à tous les convives.

Roſemonde, délivrée d'un époux odieux, épouſe Elmigiſe, & fait quelques tentatives pour le placer ſur le thrône; mais cette démarche la rend ſuſpecte aux Lombards, qui l'accuſent d'avoir attenté à la vie du roi, de concert avec ſon nouvel époux.



Roſemonde, pour ſe dérober à la fureur des Lombards, s'enfuit, pendant la nuit, à Ravenne avec Abſwinde ſa fille, Elmigiſe & Péridée, & demande un aſyle à l'exarque Longin, qui lui fait un accueil favorable. Il ne tarde pas à concevoir de l'amour pour la reine, & lui fait entendre qu'il eſt prêt à l'épouſer, pourvu qu'elle ſe défaſſe d'Elmigiſe, époux peu digne d'elle. Roſemonde, aveuglée par l'ambition, & déja endurcie par le meurtre de ſon premier mari, prépare au ſecond le même ſort. Un jour qu'Elmigiſe ſortoit du bain,

grandeur. L'empereur, craignant qu'un tel homme ne formât quelques entrepriſes contre lui, ordonna qu'on lui crevât les yeux. Peridée, irrité de ce cruel traitement, ne ſongea qu'aux moyens de ſe venger. Il ſe pourvut de deux poignards qu'il cacha dans ſes deux manches, & ſe rendit au palais impérial, demandant à parler à l'empereur, & aſſurant qu'il avoit des ſecrets importans à lui révéler. L'empereur envoya vers lui deux de ſes favoris chargés d'entendre ce qu'il avoit à dire. Péridée s'approcha d'eux comme pour leur parler en ſecret; & lorſqu'il ſentit qu'il étoit à portée, il prend dans chacune de ſes mains un poignard, & les enfonce en même temps dans le cœur des deux courtiſans, qui tomberent mort. Ainſi, dit l'hiſtorien des Lombards, cet autre Samſon vengea la perte de ſes deux yeux, en privant l'empereur de ſes deux plus fideles amis.

Après la mort d'Alboin, les principaux de la nation des Lombards s'aſſemblent à Pavie, & choiſiſſent pour roi Clef ou Cléſon, en lui préſentant une pique. Tel étoit l'uſage des Lombards, dont les rois ne ſe faiſoient point couronner.

LONGIN, Exarque.

CLEF, Roi des Lombards.

[575.]

CLEF, auſſi cruel qu'Alboin étoit doux, ſe rend odieux à ſes ſujets: grand homme de guerre, il étend les limites de la domination des Lombards en Italie, & fait trembler Rome & Ravenne. Après un

LONGIN, Exarque.

ARISTOCRATIE chez les Lombards.

[575 & ſuiv.]

PENDANT neuf ans que dura l'ariſtocratie, les ducs Lombards ne ſongerent qu'à leur aggrandiſſement particulier. Ils firent pluſieurs excurſions dans le pays des Gaules ; mais, rebutés par le mauvais ſuccès de leurs tentatives, ils ſe bornerent à l'Italie où ils firent de nouvelles conquêtes. Ils porterent le fer & la flamme à l'extrémité de la Toſcane, dans les environs de Ravenne, & dans le voiſinage de Rome. L'empereur Maurice, craignant qu'ils ne lui enlevaſſent ce qu'il poſſédoit encore en Italie, envoie une ambaſſade ſolemnelle aux rois de France, pour les engager à faire la guerre aux Lombards. Childebert, roi d'Auſtraſie, perſuadé par un préſent de cinquante mille écus d'or, promet de porter la guerre en Italie. Les ducs Lombards, allarmés de cette nouvelle, ſe déterminent à choiſir un roi. Leur choix tombe ſur Autharic, fils de Clef.

SMERALDE, Exarque.

AUTHARIC, Roi des Lombards.

[584.]

CE prince commence par prendre le nom de *Flavius*, & ſtatue qu'il ſera porté, à l'imitation des empereurs Romains, par tous les rois Lombards, ſes ſucceſſeurs. Conſidérant auſſi que les ducs,

pereur Maurice, paſſe les Alpes avec une armée conſidérable. Autharic s'enferme dans Pavie, & laiſſe les François ravager la campagne ; mais Childebert eſt bientôt rebuté par la multitude des ſiéges qu'il lui faut entreprendre. Les préſens d'Autharic achevent de le dégoûter de ſon expédition. Il s'en retourne dans ſes Etats, emportant avec lui l'argent de l'empereur, & celui du roi des Lombards. En vain on lui redemanda, pendant deux ans, les cinquante mille écus d'or, qu'il avoit reçus : il ne voulut *jamais* rien entendre ſur cet article.

[588.]

Childebert recommence la guerre en Italie, mais avec un ſuccès qui ne lui donne pas envie d'y revenir. Autharic s'avance à ſa rencontre ; lui livre bataille, & fait un horrible carnage de ſes troupes.

Autharic, vainqueur de ſes ennemis, fait demander en mariage Théodelinde, fille de Garibald, duc de Baviere, & l'obtient. Il envoie auſſi-tôt une ſeconde ambaſſade, pour régler les articles du contrat ; &, voulant connoître par lui-même la princeſſe qu'il alloit épouſer, il ſe met au nombre des ambaſſadeurs. Il arrive, ſous ce titre, à la cour de Garibald. Le chef de l'ambaſſade n'a pas plutôt expoſé ſa com-

miſſion, qu'Autharic prend la parole, & dit qu'il a des ordres particuliers du roi des Lombards de voir la princeſſe, afin de pouvoir lui rendre un compte fidele de ſes charmes : on fait paroître Théodelinde. Autharic, après l'avoir conſidérée quelque tems en ſilence : « Madame, dit-il, le roi » des Lombards ſera trop heureux d'avoir » une épouſe ſi accomplie ; & ſes peuples » béniront le ciel de leur avoir donné une » ſi belle reine. » Il demande enſuite que, ſuivant l'uſage de leur nation, il ſoit permis aux ambaſſadeurs de recevoir le vin des mains de la princeſſe ; ce qui lui eſt accordé. Théodelinde, après avoir offert une coupe remplie de vin au chef de l'ambaſſade, s'avance vers Autharic, & la lui préſente. Ce prince, naturellement galant, en rendant la coupe à la princeſſe, lui prend adroitement la main, ſans qu'on s'en apperçoive, la ſerre amoureuſement, &, ſous prétexte de baiſer la coupe, ſe la porte ſur le front & ſur les joues. Théodelinde ſe ſent émue. Elle a quelque ſoupçon du déguiſement d'Autharic. Il étoit bien fait, & à la fleur de l'âge ; ſes beaux cheveux blonds, flottans ſur ſes épaules ; la beauté mâle & guerriere, qui décoroit ſon viſage, font deſirer à Théodelinde de ne pas ſe tromper dans ſes conjectures.

[589.]

Le mariage d'Autharic & de Théodelinde ſe célebre dans la plaine de Sardi, près de Vérone, avec une magnificence extraordinaire, & un concours prodigieux de Lombards.

Childebert, toujours importuné par l'empereur qui lui redemandoit ſes cinquante mille écus, envoie en Italie trois de ſes plus braves généraux avec une armée de vingt mille hommes; mais, auſſi malheureux que ce prince, ils ſont battus en pluſieurs rencontres; & l'un d'eux y perd la vie. La maladie s'étant miſe dans leur armée, ils ſont contraints de s'en retourner. Les François ſe trouvent réduits, ſur la route, à de telles extrémités, que la plûpart ſont contraints de vendre leurs habits, & même leurs armes, pour avoir de quoi ſubſiſter.

[590.]

Autharic, délivré de la crainte d'un ſi redoutable ennemi, ſe jette dans le Samnium; &, ne trouvant aucun obſtacle, il ſe rend maître de tout ce pays. Encouragé par le ſuccès, il traverſe toute la Calabre; s'avance juſqu'à Rhege, la pointe la plus reculée de toute l'Italie; pouſſe ſon che-

val dans la mer ; &, frappant de ſa lance un pilier ſitué ſur le rivage : « Ce ſeront-» là, dit-il, les bornes de l'empire des » Lombards. » Ce pilier ſubſiſtoit encore du tems de l'hiſtorien Paul Diacre qui raconte ce fait ; & il s'appelloit *le Pilier d'Autharic.*

Ce prince goûtoit à peine les douceurs du repos, lorſqu'une mort ſubite l'enleva dans Pavie, le 5 de Septembre. Le bruit courut qu'on l'avoit empoiſonné. S. Grégoire attribua ſa mort à une autre cauſe. Il écrivit aux évêques d'Italie, que Dieu avoit ôté du monde l'exécrable Autharic, pour le punir d'avoir défendu que les enfans des Lombards fuſſent baptiſés dans la religion Catholique.

ROMAIN, Exarque.

AGILUF, Roi des Lombards.

[591.]

AGILUF, duc de Turin, eſt proclamé roi, dans la diète générale des Lombards. Théodelinde, veuve d'Autharic, avoit prévenu tous les ſuffrages, en le choiſiſſant pour époux. Ce prince avoit toutes les qualités qui font les grands rois. Il étoit guerrier & politique; &, ce qui fit pencher la balance en ſa faveur, il étoit très-bel homme. Il ſe montra digne du choix de Théodelinde. Les premieres années de ſon règne furent ſignalées par pluſieurs avantages qu'il remporta ſur les ducs, ſes vaſſaux, & ſur l'exarque de Ravenne.

[595.]

Le pape Grégoire I envoie l'évêque Félix, & l'abbé Ciriaque, pour travailler à la converſion des idolâtres qui reſtoient encore en Sardaigne. Ce pontife, dévoré du zèle de la Maiſon du Seigneur, & s'imaginant que la foi pouvoit être le fruit de la violence, écrit, à ce ſujet, à l'évêque de

Cagliari, que ſon intention eſt que l'on force les payſans payens, ſerfs de l'égliſe, à ſe convertir, & qu'on les accable de nouveaux impôts, juſqu'à ce qu'ils ayent abjuré le paganiſme.

[601.]

Ariulf, duc de Spolete, remporte une grande victoire ſur Callinique, exarque de Ravenne, ſucceſſeur de Romain. Pendant la bataille, on vit, dit-on, un guerrier inconnu combattre en faveur des Lombards, avec une valeur extraordinaire. Ariulf vainqueur voulut ſçavoir quel étoit ce guerrier dont la valeur lui avoit été ſi utile; mais n'ayant pu parvenir à le connoître, il reprit, en triomphe, le chemin de Spolete. Il y avoit dans cette ville une égliſe dédiée au martyr S. Savin. Ariulf, paſſant devant cette égliſe, demanda ce que c'étoit que cette maiſon. Il étoit payen, & ne connoiſſoit guères les égliſes des Chrétiens. On lui répondit que c'étoit le lieu où repoſoit le corps du martyr S. Savin, dont les Chrétiens avoient coutume d'implorer le ſecours, lorſqu'ils alloient à la guerre. Ariulf, ne concevant pas trop quel ſecours un mort pouvoit donner aux vivans, deſcend de cheval, & entre dans l'égliſe, pouſſé par la ſimple curioſité. Il

examine avec attention les tableaux dont elle étoit décorée : une figure, qui repréſentoit S. Savin, le frappe & fixe ſes regards. Il la conſidere de près, & la reconnoît pour celle du guerrier inconnu, qui avoit combattu en ſa faveur.

[611.]

Le Khan des Abares fait une irruption dans le Frioul, à la tête d'une nombreuſe armée. Giſulf, duc de Frioul, fait fortifier à la hâte toutes les places de ſes Etats ; &, raſſemblant tout ce qu'il peut de troupes, il vient préſenter la bataille aux Abares. Son armée eſt taillée en piéces, & lui-même reſte parmi les morts. Les vainqueurs, ne trouvant plus d'obſtacles, ravagent la campagne ſur leur paſſage, & s'avancent vers la capitale du Frioul. Romilde, veuve de Giſulf, s'étoit renfermée dans cette place, avec ſes quatre fils Taſon, Caccon, Rodoald & Grimoald, & ſes quatre filles. Le Khan, voulant reconnoître la place, s'avance pour en faire le tour. Il étoit jeune & bien fait. Romilde, du haut des remparts, le voit ; le conſidere ; oublie en un inſtant tous les maux qu'elle en a reçus, & conçoit pour lui la plus violente paſſion. Elle envoie propoſer à ce prince de lui livrer la ville, s'il conſent à l'épou-

ſer. Le Khan diſſimule l'horreur que lui cauſe une pareille propoſition, & feint de l'accepter. Mais, dès qu'il ſe voit maître de la ville, il l'abandonne au pillage & aux flammes. Il part, après cette expédition, emmenant avec lui Romilde, ſes enfans, & la plûpart des habitans. Pendant la marche, les fils de Giſulf trouvent le moyen de ſe ſauver. Grimoald, le plus jeune de tous, ayant été renverſé par les ſecouſſes de ſon cheval, Taſon, un de ſes freres, ſe diſpoſoit à le percer de ſa lance, pour qu'il ne tombât pas vivant entre les mains de l'ennemi; mais, attendri par les pleurs de cet enfant, il lui tend la main, & le place ſur la croupe de ſon cheval. Cependant une troupe d'Abares pourſuivoit vivement ces jeunes fugitifs. Un Abare, qui avoit devancé les autres, frappé de la beauté du jeune Grimoald, l'enleve de deſſus le cheval de ſon frere, le remet ſur le ſien; &, content de cette priſe, il tourne bride auſſi-tôt. Grimoald, qui avoit un courage & une préſence d'eſprit au-deſſus de ſon âge, ſe ſaiſit adroitement du poignard qui pendoit au côte du Barbare, & lui en donne un coup aſſez fort, qui le renverſe par terre. Il ſe met enſuite en ſelle, & rejoint ſes freres. On verra ce jeune homme devenir un des plus fameux rois des Lombards.

De

De retour en Pannonie, le Khan des Abares fait maſſacrer tous les hommes qu'il avoit emmenés du Frioul, & réſerve pour la ſervitude les femmes & les enfans. Voulant tenir, en quelque façon, ſa parole à Romilde, il paſſe une nuit avec elle; & le lendemain, il l'abandonne à la brutalité de ſes ſoldats, « pour contenter, diſoit-il, » la paſſion favorite de cette reine. » Après ces outrages, il la fait empaler, & lui dit, en lui montrant le pieu qui devoit être l'inſtrument de ſon ſupplice : « Voilà l'é- » poux qui convient à tes ſemblables. »

Les quatre filles de Romilde, plus vertueuſes que leur mere, & conſervant dans l'eſclavage les ſentimens d'honneur que leur inſpiroit leur naiſſance, eurent ſoin de cacher toujours dans leur ſein de la chair cruë, afin que l'odeur infecte, qui en ſortiroit, écartât ceux qui voudroient attenter à leur vertu. Leur ſtratagême réuſſit : les Abares, voulant s'approcher d'elles, ne purent ſoutenir l'horrible puanteur qu'elles exhaloient. Ils crurent que cette odeur leur étoit naturelle, & ſe retirerent, en diſant groſſièrement, que toutes les Lombardes exhaloient une mauvaiſe odeur. Ces princeſſes furent, dans la ſuite, rachetées par leurs freres, qui les marierent comme il convenoit à leur naiſſance.

[602.]

Théodelinde écrit au pape Grégoire; pour lui faire part de la naiſſance de ſon fils. Grégoire lui répond pour la féliciter, & joint à ſa lettre des Philacteres pour le jeune prince. C'étoit une Croix contenant du bois de la vraie Croix, avec une leçon de l'Evangile, enfermée dans une boëte de Perſe. On donnoit le nom de *philactères* à des reliques enchaſſées dans diverſes matieres. On les portoit dévotement ſur ſoi; & l'on étoit vivement per-

LÉMIGIUS, Exarque.

ADALOALD, Roi des Lombards.

[615.]

AGILULF étant mort, on proclame roi ſon fils Adaloald, alors âgé de treize ans. Théodelinde eſt chargée de la régence, pendant la minorité du jeune prince.

La lèpre, maladie contagieuſe, juſqu'alors inconnue, ou du moins extrêmement rare, commence cette année à ſe répandre dans l'Italie où elle devint enſuite très-commune.

[619.]

L'exarque Lémigius fait voir par ſa conduite combien l'ambition aveugle les hommes ſur leurs défauts. Ce vil eunuque, à peine digne d'être compté parmi les hommes, oſe concevoir le deſſein de ſe faire empereur d'Occident; ſes tréſors & ſes careſſes gagnent l'armée: il la conduit à Rome pour s'y faire proclamer & couronner; mais les ſoldats ſont à peine

éloignés de quelques milles de Ravenne, qu'ils font réflexion ſur la baſſeſſe du maître qu'ils vont ſe donner. Honteux d'avoir pu concevoir un ſi lâche projet, ils maſſacrent l'ambitieux eunuque & envoient ſa tête à Conſtantinople. Le patrice Iſaac lui ſuccede.

[625.]

L'illuſtre Théodelinde eſt enlevée, cette année, à l'Italie: cette princeſſe fut principalement célèbre par ſes pieuſes libéralités. Elle fit bâtir à Monza, petite ville voiſine de Milan, une ſuperbe baſilique, ſous l'invocation de S. Jean-Baptiſte, patron des Lombards. Elle orna cette égliſe de préſens magnifiques, dont quelques-uns ſubſiſtent encore aujourd'hui. On remarque ſur-tout trois couronnes d'or, de chacune deſquelles pend une croix d'or, enrichie de pierres précieuſes. Au dedans du cercle d'une de ces couronnes, on lit cette inſcription: » Agilulf, par la gra-» ce de Dieu, homme glorieux, roi de » toute l'Italie, l'offre à S. Jean-Baptiſte » dans l'egliſe de Monza. » Une autre de ces couronnes eſt appellée *la couronne de fer*, parce que le bas du cercle d'or eſt garni par dedans d'un cercle de fer, que les habitans de Monza prétendent, depuis

quelques ſiecles, avoir été fait d'un des clous de la croix du Sauveur.

Ce fut par les exhortations de cette pieuſe reine, que le roi Agilulf abjura l'Arianiſme, & rentra dans le ſein de l'egliſe : ce fut elle auſſi qui l'engagea à donner des terres conſidérables, & à accorder de grands priviléges aux égliſes, ſur-tout aux monaſtus ; exemple dangereux pour ſes ſucceſſeurs.

ISAAC, Exarque.

ARIOALD, Roi des Lombards.

[616.]

ARIOALD, gendre de Théodelinde, avoit, auſſi-tôt après la mort de cette princeſſe, uſurpé la couronne ſur le roi ſon beau-frere. Adaloald avoit été demander du ſecours à l'exarque de Ravenne,

d'une pareille propoſition, lui crache au viſage & lui reproche ſon inſolence. Adalulf ſe retire confus & déſeſpéré; mais, craignant que la reine ne ſe plaigne à ſon époux de ſa témérité, il va promptement trouver le roi, & lui dit qu'il a découvert que la reine a, depuis trois jours, des entretiens ſecrets avec Taſon, duc de Frioul; qu'elle a même réſolu de l'épouſer & de le placer ſur le thrône; que, pour accomplir ſon deſſein, elle doit bientôt empoiſonner le roi. Arioald, ſans autre examen, fait enfermer la reine dans le château de Lomello.

[632....]

Dagobert, roi France, envoie des ambaſſadeurs à Arioald, pour lui demander raiſon du mauvais traitement qu'il faiſoit éprouver à la reine Gondeberge, ſa parente. Arioald répond qu'il eſt convaincu que la reine eſt coupable; ſur quoi les ambaſſadeurs des Francs, conformément à leurs inſtructions, propoſent de décider la queſtion par un combat ſingulier, entre l'accuſateur & un des amis de la reine, ſuivant l'uſage des Lombards. Le roi y conſent. Piſton, domeſtique de Gondeberge, ſe préſente pour être le champion de la princeſſe. Il combat & tue Adalulf ſon accuſateur. Gondeberge eſt re-

connue innocente, & recouvre la confiance de ſon époux.

Les ſoldats Romains, n'ayant point été payés depuis longtemps, éclatoient en murmures, & demandoient à grands cris leur ſolde à l'exarque Iſaac. Celui-ci ordonne en ſecret au cartulaire Maurice de leur dire que l'exarque n'avoit point de fonds, mais que le tréſor de S. Jean de Latran étoit plein de richeſſes; que l'empereur avoit envoyé pluſieurs fois de l'argent pour leur paye, & que le pape l'avoit toujours fait dépoſer dans ce tréſor. Les ſoldats, animés par ce diſcours, volent au palais de Latran: tous les officiers du pape & les ſerviteurs de l'Egliſe prennent les armes, & défendent l'entrée du tréſor. Les ſoldats s'obſtinent, pendant trois jours, à reſter dans le palais. Enfin Maurice entre dans le tréſor, & appoſe le ſcellé ſur toutes les armoires. L'Exarque, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, vient à Rome: il envoie en exil, ſous divers prétextes, les principaux eccléſiaſtiques; fait garder le pape à vue; &, libre déſormais, il fait enlever les vaſes d'or & d'argent, les ornemens précieux, & les dons ſuperbes dont tant de princes avoiens enrichi la baſilique de Latran. Il envoie une partie de ce butin à l'empereur qui en profite, ſans trop s'informer d'où il vient.

[635.]

L'exarque de Ravenne payoit, tous les ans, au roi des Lombards trois cens écus d'or, pour le renouvellement de la trève commencée en 603. Arioald remet à l'Exarque cette eſpece du tribut, à condition qu'il ſe défera des ducs de Frioul, Taſon & Caccon, dont la puiſſance l'inquiétoit. L'exarque communique ce projet au patrice Grégoire, qui gouvernoit pour l'empereur quelques villes voiſines du Frioul, & le prie de l'aider à l'exécuter. En conſéquence, Grégoire qui vivoit en bonne intelligence avec les ducs de Frioul, invite le duc Taſon à le venir voir dans la ville d'Oderzo, lui propoſant de l'adopter, en lui coupant la barbe, à la maniere des Romains. Taſon, ne ſe défiant de rien, ſe rend auprès de Grégoire, accompagné de ſon frere Caccon, & d'une ſuite convenable; mais à peine eſt-il entré dans la ville d'Oderzo, qu'il reconnoît ſon imprudence. On ferme les portes, & l'on fond de toutes parts ſur lui & ſur ſa troupe. Accablés par le nombre, ils ſont tous taillés en piéces, après s'être défendus juſqu'à la derniere extrémité. Grégoire, par une raillerie barbare, ſe fait apporter la tête de Taſon, &, pour remplir ſa promeſſe, lui coupe la barbe.

ISAAC, Exarque.

ROTHAR, Roi des Lombards.

[636.]

APRÈS la mort d'Arioald, les Lombards firent à Gondeberge le même honneur qu'ils avoient fait à Théodelinde, en lui laiſſant le choix libre d'un roi. Gondeberge choiſit Rothar, duc de Breſcia ; mais ce prince ingrat, oubliant qu'il lui devoit le thrône, dépouilla ſa bienfaitrice de toutes les marques de ſa dignité ; la relégua dans un appartement reculé du palais de Pavie, & ſe livra tout entier à des concubines.

[643.]

Les Lombards n'avoient point eu juſqu'alors de loix écrites. Ils avoient toujours ſuivi les coutumes qu'ils avoient reçues de leurs peres par tradition. Rothar fut leur premier légiſlateur. Il convoque, cette année, une diète générale à Pavie ; &, du conſentement des nobles, il y fait pluſieurs loix qu'on rédigea par écrit, &

dont on forma la matiere d'un édit. Cet édit, contenant 386 loix, fut publié, l'année ſuivante, dans toutes les provinces ſoumiſes à ſa domination. On liſoit à la tête de l'édit la préface ſuivante :

» Ici commence l'édit que, de l'avis » de mes principaux conſeillers, j'ai fait » dans la crainte de Dieu, moi Rothar, » ſeptieme roi de la nation des Lombards, » la huitieme année de mon règne, & la » ſoixante-ſeptieme depuis l'arrivée des » Lombards dans la province d'Italie, ſous » Alboin, roi en ce temps-là, par la grace » de Dieu. Donné à Pavie, dans le palais. » L'édit ſuivant fera voir combien je m'in- » téreſſe au bonheur de mes ſujets. »

[652.]

Rothar meurt âgé de quarante-ſept ans, & eſt enterré dans la baſilique de S. Jean, à Monza. Paul Diacre rapporte à ce ſujet une hiſtoire aſſez peu croyable, mais qu'il aſſure avoir appriſe de témoins oculaires. C'étoit la coutume des Lombards d'enſevelir les rois & les grands ſeigneurs, avec leurs armes & les marques de leur dignité. Long-temps après la mort de Rothar, un voleur, pouſſé par le deſir du gain, ouvrit ſon tombeau, & s'empara de toutes les choſes précieuſes qui y étoient renfer-

mées. Il ſe retiroit à la hâte avec ſon butin, lorſqu'il rencontra S. Jean-Baptiſt qui lui fit les plus vifs reproches, & lu déclara qu'il étoit le protecteur de Rothar & que, pour venger l'outrage qu'il lui avoi fait, il lui interdiſoit l'entrée de ſon égliſe, En effet, depuis ce jour, lorſque le voleu vouloit entrer dans la baſilique de S. Jean, il ſentoit comme la pointe d'une épée qui, s'appuyant ſur ſa gorge, le forçoit à s'éloigner.

OLYMPIUS, *Exarque.*

RODOALD, Roi des Lombards.

652.

RODOALD, fils de Rothar, ſuccede à ſon pere: ſon règne ne dura que cinq à ſix mois. Ayant violé la femme d'un Lombard, l'époux furieux lava ſa honte dans le ſang de ce prince.

L'empereur Conſtant II avoit publié, en 648, un édit par lequel il étoit défendu de diſputer ſur les matieres de religion. L'héréſie des Monothélites, qui régnoit alors, y avoit donné lieu. Le pape Martin I. condamna, dans un concile, l'édit de Conſtant. L'empereur indigné chargea l'exarque Olympius de s'aſſurer de la perſonne du pape. Olympius, après avoir paſſé en vain une grande partie de cette année à Rome, ſans avoir pu trouver les moyens de ſe ſaiſir du pape, réſolut de l'aſſaſſiner en trahiſon. Sous prétexte de recevoir la Communion de la main du pontife, il ſe rendit dans l'égliſe de ſainte Marie majeure, où Martin officioit ſolemnellement.

mées. Il ſe retiroit à la hâte avec ſon butin, lorſqu'il rencontra S. Jean-Baptiſte qui lui fit les plus vifs reproches, & lui déclara qu'il étoit le protecteur de Rothar, & que, pour venger l'outrage qu'il lui avoit fait, il lui interdiſoit l'entree de ſon égliſe. En effet, depuis ce jour, lorſque le voleur vouloit entrer dans la baſilique de S. Jean, il ſentoit comme la pointe d'une épée qui, s'appuyant ſur ſa gorge, le forçoit à s'éloigner.

OLYMPIUS, Exarque.

RODOALD, Roi des Lombards.

[652.]

RODOALD, fils de Rothar, ſuccede à ſon pere : ſon règne ne dura que cinq à ſix mois. Ayant violé la femme d'un Lombard, l'époux furieux lava ſa honte dans le ſang de ce prince.

L'empereur Conſtant II avoit publié, en 648, un édit par lequel il étoit défendu de diſputer ſur les matieres de religion. L'héréſie des Monothélites, qui régnoit alors, y avoit donné lieu. Le pape Martin I. condamna, dans un concile, l'édit de Conſtant. L'empereur indigné chargea l'exarque Olympius de s'aſſurer de la perſonne du pape. Olympius, après avoir paſſé en vain une grande partie de cette année à Rome, ſans avoir pu trouver les moyens de ſe ſaiſir du pape, réſolut de l'aſſaſſiner en trahiſon. Sous prétexte de recevoir la Communion de la main du pontife, il ſe rendit dans l'égliſe de ſainte Marie majeure, où Martin officioit ſolemnellement.

mées. Il ſe retiroit à la hâte avec ſon butin, lorſqu'il rencontra S. Jean-Baptiſte qui lui fit les plus vifs reproches, & lui déclara qu'il étoit le protecteur de Rothar, & que, pour venger l'outrage qu'il lui avoit fait, il lui interdiſoit l'entrée de ſon égliſe. En effet, depuis ce jour, lorſque le voleur vouloit entrer dans la baſilique de S. Jean, il ſentoit comme la pointe d'une épée qui, s'appuyant ſur ſa gorge, le forçoit à s'éloigner.

[654.]

Martin étant arrivé à Conſtantinople, on le laiſſe au port, depuis le matin juſqu'à quatre heures après-midi, couché dans le vaiſſeau ſur un grabat, expoſé en ſpectacle à tout le monde. Vers le coucher du ſoleil, on le tire de la barque, & on le porte ſur un brancard dans une priſon, où il demeure trois mois ſans parler à perſonne. Au bout de ce tems, il eſt interrogé par le ſacellaire; &, ſes réponſes n'ayant pu ſatisfaire des ennemis acharnés à ſa perte, il eſt livré entre les mains du préfet de Conſtantinople, qui lui fait ſouffrir les plus indignes traitemens. Les bourreaux ſe ſaiſiſſent de ſa perſonne; lui ôtent ſon pallium ſacerdotal, & le dépouillent de tous ſes habits. Dans cet état ils lui mettent un carcan de fer au col, & le traînent inhumainement par toutes les rues de la ville. Après avoir été ainſi expoſé aux inſultes de la populace, il eſt chargé de chaînes, & reconduit en priſon. On le traînoit avec tant de violence, qu'en montant les degrés, qui étoient hauts & rudes, il s'écorcha les jambes & les jarrets, & enſanglanta l'eſcalier. Le froid étoit alors exceſſif. Deux femmes, qui gardoient les clefs de la priſon, touchées de compaſſion

pour ce vénérable vieillard, le mirent dans un lit, & le couvrirent bien pour le réchauffer. Après trois mois d'une rigoureuse captivité, Martin fut envoyé en exil dans la Chersonnèse où il mourut.

[661.]

Aripert meurt, après avoir régné neuf ans. Avant sa mort, il avoit partagé ses Etats entre ses deux fils Pertharit & Gondebert, qui prirent aussi-tôt possession de la part qu'il leur avoit assignée.

THÉODORE CALLIOPAS, Exarque.

PERTHARIT & GONDEBERT, Rois des Lombards.

[662.]

L'AMBITION ne tarde pas à désunir les deux freres ; chacun vouloit régner seul. Gondebert, se sentant peut-être plus foible, envoie Garibald, duc de Turin, demander du secours à Grimoald, duc de Bénevent. Garibald, abusant de la confiance de Gondebert, exhorte Grimoald à profiter de la querelle des deux freres, pour s'emparer lui-même du thrône. Ce conseil flattoit trop l'ambitieux Grimoald, pour qu'il ne le suivît pas. Il se met en marche à la tête d'une armée considérable, & se hâte de joindre Gondebert. Cependant Garibald, continuant de jouer son rôle, conseille à Gondebert de loger le duc de Bénevent dans son palais ; mais il lui fait entendre qu'il ne doit pas se fier aveuglément à lui, ni se trouver avec le duc, sans avoir des armes sous ses habits. Gondebert approuve ce dangereux avis ; mais, lorsque les deux princes se voient, pour la

premiere fois, Grimoald, s'appercevant que Gondebert étoit armé, le perce de son épée, & le laisse étendu mort sur la place. Il s'empare ensuite de Pavie, & des autres Etats de ce prince. Pertharit, prince foible & timide, apprenant le funeste sort de son frere, prend la fuite avec précipitation; & moins soigneux que le pieux Enée, il laisse au pouvoir de l'ennemi la femme Rodelinde, & son fils Cunibert. Grimoald délivré de ses deux rivaux, se fait proclamer roi à Milan; & pour couvrir son usurpation, il fait asseoir avec lui sur le thrône la sœur de Pertharit & de Gondebert.

jet de réunir l'Italie à ſon empire. Il s'embarque à Conſtantinople, ſur une flotte conſidérable, & vient aborder à Tarente. Son arrivée répand la frayeur chez les peuples voiſins. Il profite de cette premiere impreſſion, & aſſiége Bénevent. Romoald, fils de Grimoald, chargé par ſon pere du gouvernement de ſes Etats, ſe voyant vivement preſſé par l'empereur, envoie Séſuald, ſon gouverneur, demander du ſecours à ſon pere. Grimoald ſe hâte d'aſſembler une armée. Arrivé ſur les frontières du duché de Bénévent, il envoie Séſuald annoncer à ſon fils, qu'il approche. Séſuald eſt pris en chemin par les Grecs. L'empereur le fait conduire ſous les murs de la ville, & lui ordonne, ſous peine de la vie, de dire aux aſſiégés, qu'ils n'ont aucun ſecours à eſpérer. Mais Séſuald, appercevant Romoald, s'écrie de toutes ſes forces : « Ayez bon courage, mon prince, » votre pere eſt arrivé ſur les bords du San» gro, & va bientôt attaquer vos ennemis. » Prenez ſoin, je vous en conjure, de ma » femme & de mes enfans. Les Grecs vont » me faire payer de ma tête l'avis que je » vous donne. » En effet l'empereur irrité fait trancher la tête à ce fidele officier, & la fait lancer dans la ville, à l'aide d'une machine. Romoald l'arroſa de ſes larmes, & la fit enſevelir avec honneur.

L'empereur, ne jugeant pas à propos d'attendre Grimoald, leve le ſiége de Bénevent, & ſe retire vers Naples. Dans ſa retraite, ſon arriere-garde eſt taillée en piéces par un détachement de l'armée Lombarde. Ce prince, quelque tems après, ſe rend à Rome. Il y avoit long-tems que cette capitale n'avoit joui de la préſençe d'un empereur. On fit à Conſtant la réception la plus magnifique. Le pape & le clergé allerent au-devant de lui, à ſix milles des portes, & le conduiſirent comme en triomphe dans la baſilique de S. Pierre. Ce prince laiſſa de riches préſens à cette égliſe, & à celle de ſainte Marie majeure.

meux, auquel ils rendoient un culte ſuperſtitieux. Une des cérémonies principales de ce culte conſiſtoit à ſuſpendre un cuir aux branches de cet arbre. Enſuite, montant à cheval, & courant à toute bride, ils lançoient, par-deſſus l'épaule, des dards contre ce cuir, ſans le voir. Ceux qui étoient aſſez heureux pour arracher avec leurs dards quelques lambeaux de ce cuir ſacré, les conſervoient précieuſement, & les regardoient comme un préſervatif aſſuré contre toutes ſortes de dangers. Lorſque l'empereur Conſtant vint mettre le ſiége devant Bénevent, un ſaint prêtre, nommé *Barbatus*, ſaiſit cette occaſion pour détruire ce reſte odieux du paganiſme. Il fit promettre au duc Romoald d'abolir cette cérémonie ſuperſtitieuſe, ſi Dieu ſauvoit la ville de la fureur des Grecs. Dès que le ſiége fut levé, Barbatus, accompagné de quelques zélés Catholiques, courut abbatre cet arbre ſacrilége, & couvrit d'un monceau de terre la place où il avoit été.

[664.]

Le malheureux Pertharit s'étoit retiré auprès du Khan des Abares. Grimoald, ne ſe croyant pas en ſûreté ſur le thrône, tant qu'il auroit à craindre un ſi dangereux rival, envoya prier le Khan de le lui

livrer. Le Khan répondit aux ambaſſadeurs : « Les dieux ſont témoins des ſer-» mens que j'ai faits. Ils me puniroient, » ſi j'oſois les violer. » Mais, lorſque les ambaſſadeurs lui déclarerent qu'il devoit s'attendre à la guerre, s'il s'obſtinoit à garder Pertharit dans ſes Etats, le Khan, allarmé de cette menace, pria Pertharit de ſe choiſir un aſyle plus ſûr.

Ne ſçachant où porter ſes pas, le malheureux monarque prend une réſolution bien étrange. Il avoit entendu vanter la clémence de Grimoald ; il oſe en faire l'épreuve, & part, dans le deſſein de ſe remettre lui-même entre les mains de l'uſurpateur. Lorſqu'il eſt près de Pavie, il envoya Unulf, le plus fidele de ſes ſerviteurs, en donner avis à Grimoald. Ce prince avoit l'ame grande & généreuſe : frappé de la démarche hardie de Pertharit, il jure qu'il ne lui ſera fait aucun mal. Pertharit, ſur ſa parole, ſe rend à la cour. Lorſqu'il aborda Grimoald, il voulut ſe jetter à ſes pieds ; cette baſſeſſe ne dut pas plaire à Grimoald : il ne voulut pas ſouffrir qu'un prince s'humiliât devant lui juſqu'à ce point. Il embraſſa Pertharit, lui jura une amitié ſincere, & lui donna un magnifique palais dans Pavie.

La généroſité de Grimoald ne ſe ſoutint pas. Jaloux de l'affection que les grands &

le peuple témoignoient à Pertharit ; effrayé d'ailleurs par les ſoupçons de ſes miniſtres, il réſolut de s'aſſurer de la perſonne de ce prince. Il engagea Pertharit à donner à ſes amis un magnifique repas, dont il fit lui-même la dépenſe, eſpérant que ce prince s'enyvreroit, & que, pendant ſon yvreſſe, il ſeroit aiſé de l'enlever. Pertharit fut averti des funeſtes deſſeins de Grimoald. Il ſçut ſi bien tromper les convives, qu'il parut boire autant de vin que les autres, quoiqu'il n'eût bu que de l'eau pendant tout le repas ; &, lorſqu'il alla ſe coucher, on le crut auſſi yvre que les autres. A peine ſe fut-il *mis* au lit, que le palais fut inveſti. Alors le fidele Unulf le déguiſa ſous les habits d'un eſclave ; le chargea de quelques meubles, & le fit marcher devant lui, en lui diſant des injures, & lui donnant même quelques coups de bâton. Les gardes trompés le laiſſerent ſortir du palais. Il conduiſit ainſi ſon maître vers un endroit des remparts, où il avoit ordonné à quelques domeſtiques de l'attendre. Ils ſe gliſſerent, le long du mur, avec des cordes ; monterent ſur des chevaux, qu'ils trouverent dans une prairie voiſine, & prirent la route de Turin, pour ſe rendre en France.

Cependant Grimoald, croyant avoir Pertharit en ſa puiſſance, ordonne qu'on

amene ce prince. On va frapper à ſon appartement. Un valet de chambre, qui y étoit reſté, répond, ſans ouvrir, que ſon maître repoſe, & qu'il a tant bu qu'il ne peut rien entendre. On rapporte cette réponſe à Grimoald, qui perſiſte à vouloir qu'on le lui amene ſur le champ. Le valet de chambre ne voulant pas ouvrir, on enfonce la porte; on cherche par-tout Pertharit, mais en vain. Le domeſtique déclare enfin que ſon maître n'eſt plus dans Pavie. On le traîne auſſi-tôt devant Grimoald, auquel il raconte la maniere dont Pertharit s'eſt ſauvé. Grimoald demande alors à ſes courtiſans ce qu'ils penſent qu'on doit faire de cet homme. Tous prononcent qu'il mérite la mort: «Vous vous

fortune. Le valet de chambre ayant fait paroître les mêmes ſentimens, Grimoald leur permet d'emporter tout ce qu'ils ont de plus précieux, & d'aller joindre leur maître; enviant le ſort de Pertharit, qui, dans ſa diſgrace, trouvoit encore des ſerviteurs ſi fideles.

[666.]

Grimoald, voulant châtier la rebellion de Loup, duc de Frioul, engage le Khan des Abares à faire des courſes dans le Frioul. Le Khan fait plus que Grimoald ne demande. Il bat le duc de Frioul dans une grande bataille où ce prince laiſſe la vie, & porte le fer & le feu dans les bourgs & dans les villages. Grimoald l'ayant fait prier de ſe retirer, il répond qu'il a fait la conquête du Frioul, & qu'il prétend la conſerver. Auſſi-tôt Grimoald leve des troupes, & entre dans le Frioul. Le Khan lui ayant envoyé des ambaſſadeurs, il leur fit attendre long-tems ſa réponſe. Tous les jours il faiſoit en leur préſence la revue de la plus grande partie de ſon armée. Quoiqu'elle fût aſſez peu nombreuſe, il trouva le ſecret de la leur faire paroître fort conſidérable. Il en faiſoit paſſer chaque fois devant eux divers corps, toujours les mêmes, mais deguiſés ſous des habits & des armes différentes. Il les ren-

voya enſuite à leur maitre, les chargea de lui dire que, s'il ne s'en retournoit promptement dans ſes Etats, lui-même iroit lui en montrer le chemin, avec toute cette multitude qu'ils avoient vue. Le Khan, ſur le rapport de ſes ambaſſadeurs, n'eut rien de plus preſſé que de vuider le Frioul.

Le pape Vitalien avoit exigé de Maur, archevêque de Ravenne, un acte de ſoumiſſion. L'archevêque avoit répondu qu'il étoit ſurpris de la prétention du pape, qu'ils étoient convenus de ne point s'inquiéter l'un l'autre; qu'il avoit l'acte de cette convention, ſigné de la main de Vi

auparavant, en abbattant un arbre, reſte de l'idolatrie des Lombards, jouiſſoit d'un grand crédit auprès de Théoderade, épouſe de Romoald, duc de Bénevent; il s'en ſervit pour abolir juſqu'aux moindres veſtiges du paganiſme. Sçachant que Romoald conſervoit dans ſon cabinet une vipere d'or, idole qui lui avoit été tranſmiſe par ſes ancêtres, & ſoupçonnant le duc de lui rendre quelque culte, un jour que ce prince étoit à la chaſſe, il pria la ducheſſe de lui remettre cette idole, & la briſa ſur le champ. Il en employa le métal à faire un calice & une patene d'une grandeur extraordinaire.

[663.]

Les duels judiciaires étoient en uſage chez les Lombards. Un homme, accuſé d'un crime, ſe battoit contre ſon accuſateur; s'il etoit vainqueur, il étoit réputé innocent. On prétend que les Lombards furent les premiers peuples, qui s'aviſerent de chercher la vérité par cet étrange moyen. Grimoald, ne pouvant abolir entièrement cette coutume barbare, ſe contenta d'ordonner que, dans les queſtions d'état, & lorſqu'il s'agiroit de poſſeſſion de biens, les duels ne ſeroient plus permis après trente ans.

[670.]

Les Eſclavons font une irruption dans le

Frioul, & veulent ſurprendre Cividal, capitale de ce duché. Vectaris, duc de Frioul, informé de leur arrivée, s'avance avec vingt-cinq chevaux, juſqu'au pont de la riviere de Natiſone, de l'autre côté de laquelle les Barbares étoient campés. Ceux-ci, voyant venir à eux cette petite poignée de gens, commencent à crier par dériſion: » Voici le patriarche qui vient nous com-» battre avec ſon clergé. » Le duc, les entendant, leve auſſi-tôt la viſiere de ſon caſque. Les Abares le reconnoiſſent, & s'imaginent que ſon armée le ſuit à quelque diſtance. Ils prennent auſſi-tôt la fuite.

GREGOIRE, Exarque.

PERTHARIT rétabli.

[671.]

GRIMOALD laiſſoit un fils, encore enfant, nommé *Garibald*, qui fut proclamé roi ; mais Pertharit, informé de la mort de Grimoald, s'avança auſſi-tôt ſur les frontieres du royaume. Dès qu'il parut, les Lombards ſe déclarerent en ſa faveur. Tous les officiers du palais, ſuivis d'une foule de peuple, vinrent au-devant lui, & le conduiſirent à Pavie. Ainſi Pertharit remonta ſur le thrône, après neuf ans d'exil, & trois mois après la mort de Grimoald. Sa femme & ſon fils, lui furent rendus par Romoald I, duc de Bénevent, à qui Grimoald en avoit confié la garde.

[672.]

Maur, archevêque de Ravenne, célébre par ſes diſputes avec l'évêque de Rome, meurt, cette année, dans la diſgrace du ſiége apoſtolique. Lorſqu'il ſentit ſa fin approcher, il fit aſſembler ſon clergé autour de ſon lit, & demanda pardon à tous ſes

prêtres du ſcandale qu'il pouvoit leur avoir cauſé ; mais, en même tems, il leur recommanda inſtamment de ſe conſerver toujours indépendans de l'évêque de Rome, & de ne jamais rentrer ſous le joug qu'il prétendoit impoſer à toutes les égliſes.

[677.]

Rodelinde, épouſe de Pertharit, acheve, cette année, la nouvelle égliſe qu'elle faiſoit élever à Pavie. Il y avoit auprès de cette baſilique un fameux cimetière où les nobles Lombards ſe faiſoient enterrer.

ſe faire rétablir dans ſon ſiége. Il paſſa par Pavie, où il fut très-bien reçu du roi Pertharit. Ce prince, dans une converſation qu'il eut avec l'archevêque, lui dit qu'on lui avoit offert de grands préſens, pour qu'il le retînt priſonnier & qu'il l'empêchât d'aller à Rome: « Mais, ajoûta-t-il, en lui racontant la maniere dont il avoit été traité lui-même par le Khan des Abares, qui n'avoit jamais voulu le livrer à Grimoald, » vous êtes en ſûreté dans mes Etats. » Si les droits ſacrés de l'hoſpitalité ont eu » tant de pouvoir ſur le cœur d'un prince » barbare & idolâtre, ne dois-je pas, à » plus forte raiſon, les reſpecter, moi qui » connois & adore le vrai Dieu? Non, » pour tous les thréſors du monde, je ne » voudrois point perdre mon ame. » Pertharit garda pluſieurs jours Wilfrid à ſa cour; le combla de careſſes, & le fit eſcorter juſqu'à Rome.

[679.]

On voit par une lettre du pape Agathon, combien l'ignorance étoit grande alors, en Italie, parmi les eccléſiaſtiques. ce pontife, envoyant à l'empereur de Conſtantinople des légats pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé dans un concile tenu à Rome, s'excuſe ſur le choix

de ces légats, & dit qu'ils ſont tels qu'il a pu les trouver dans une province réduite en ſervitude, & déchirée par des guerres continuelles. Il ajoûte : « Des hommes, habitans au milieu des Barbares, » forcés de ſe procurer par le travail de » leurs mains leur ſubſiſtance journaliere, pourroient-ils acquérir la ſcience » que leur état ſemble exiger? »

L'exarque Théodore II, ayant perdu ſon ſecrétaire, cherchoit par-tout quelqu'un qui fût capable d'écrire les lettres qu'il étoit obligé d'adreſſer à l'empereur. Quelques nobles de Ravenne lui préſenterent un citoyen de cette ville, d'une très-petite taille, & difforme de viſage, nommé *Joannice*. Théodore, à la vue de cet homme, dont l'extérieur n'annonçoit rien de bon, dit à ceux qui le lui avoient amené : » Vous m'offrez-là un ſecrétaire de bien mauvaiſe mine. » On lui propoſa de faire l'eſſai de ſon ſçavoir. L'exarque ſe fit apporter une lettre écrite en grec, qu'il avoit reçue de l'empereur, & la mit entre les mains de Joannice, qui lui demanda s'il vouloit qu'il la lût en grec ou en latin? Alors l'exarque lui donna une lettre latine, qu'il lui dit de lire en grec. Joannice le fit avec un ſuccès qui ſurprit Théodore : il le retint pour ſon ſecrétaire.

[1680.]

L'Italie eſt affligée d'une horrible peſte qui fait ſur-tout de grands ravages à Pavie. Quelques perſonnes crédules, à qui la crainte du danger avoit troublé la tête, s'imaginerent voir un diable, qui, durant la plus grande violence de la peſte, frappoit aux portes des maiſons avec un dard; & remarquerent qu'il mouroit dans chacune autant de perſonnes qu'il avoit frappé de coups. Quelques-uns aſſurerent qu'il leur avoit été révélé que le moyen de faire ceſſer la peſte, étoit d'ériger un autel en l'honneur de S. Sébaſtien dans l'égliſe de S. Pierre-aux-Liens, à Pavie. La crainte rend les hommes ſurperſtitieux. On s'empreſſa d'exécuter ce que preſcrivoit la prétendue révélation. On n'élevoit point alors d'autels, qu'on n'y mît des reliques du Saint auquel ils étoient conſacrés: on fit donc venir de Rome des reliques de S. Sébaſtien; on les plaça dans l'autel qui fut érigé avec les ſolemnités ordinaires. Auſſitôt après, la peſte ceſſa: on ne crut pas pouvoir attribuer la fin de ce fléau à une autre cauſe qu'au pouvoir de S. Sébaſtien; & depuis ce temps, ce Saint fut toujours invoqué en Italie, dans les temps de peſte.

[684.]

Adoption ſinguliere des fils de l'empereur Conſtantin Pogonat, par le pape Benoît II. Elle conſiſtoit à recevoir honorablement quelques boucles des cheveux des perſonnes qu'on vouloit adopter. L'empereur, voulant donner au ſouverain pontife une nouvelle marque de ſa bienveillance, lui fit remettre en même tems un acte authentique, par lequel il diſpenſoit à l'avenir les papes de faire confirmer leur élection.

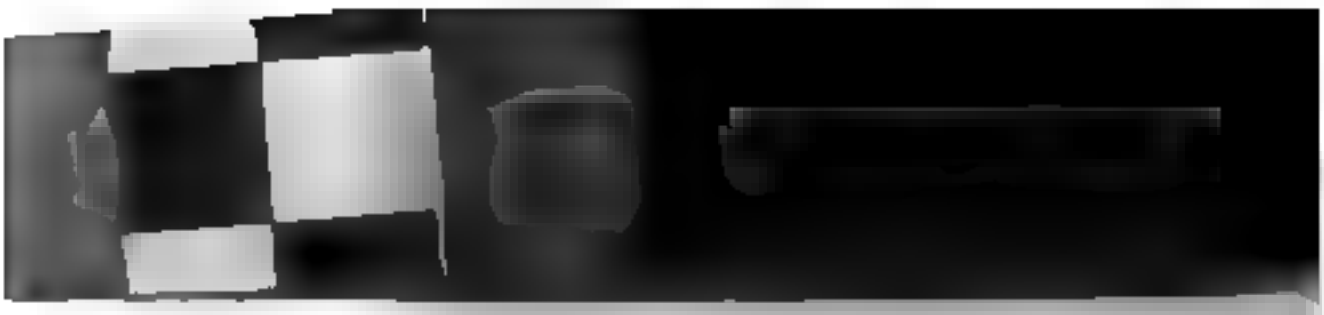
JEAN PLATYN, Exarque.

CUNIBERT, Roi des Lombards.

[690.]

ALACHIS, un des plus puiſſans vaſſaux de Cunibert, entre, à la tête d'une armée, dans la ville de Pavie, pendant l'abſence du roi des Lombards; ſe rend maître du palais, & ſe fait proclamer roi. Cunibert, n'ayant pas aſſez de troupes pour tenir tête à l'uſurpateur, ſe retire dans l'iſle de Comacine & s'y fortifie.

L'avarice imprudente d'Alachis lui ravit bientôt le fruit de ſon crime. Ses principaux amis étoient deux freres, nommés *Aldon* & *Grawſon*, les plus riches citoyens de Breſcia, qui avoient beaucoup contribué à l'élever ſur le thrône. Dès qu'il ſe vit parvenu au rang qu'il avoit ambitionné, il oublia les ſervices de ſes deux amis, & ne ſongea qu'à s'emparer de leurs biens. Aldon avoit un jeune fils, qui étoit page à la cour. Alachis comptant un jour, ſur une table, des écus d'or, en laiſſa tomber un; le fils d'Aldon le ramaſſa & le lui rendit: « Oh! dit Alachis à cet en-



» sant, ton pere en a beaucoup, & j'ef-
» pere qu'il me les donnera bientôt. »
Ce discours ayant été rapporté aux deux freres, ils se hâterent de prendre des mesures pour leur sûreté. Ils commencerent par conseiller à Alachis de ne pas toujours rester enfermé dans Pavie : « Il faut, lui disent-ils, témoigner plus de confiance à
» vos sujets, pour mieux vous assurer de
» leur fidelité. Absentez-vous, pour quelque
» temps, de la ville : jouissez du plaisir de
» la chasse : nous veillerons en votre ab-
» sence à la garde de Pavie. » Sur leur pa-

ſer, & ſe place en embuſcade. Comme elles défiloient par pelotons, il tombe ſucceſſivement ſur chacun ; ſe fait prêter ſerment de fidélité par les officiers & par les ſoldats, empêchant ſur-tout qu'aucun ne retourne en arriere ; &, par ce ſtratagême, il ſe voit à la tête d'une armée deſtinée à le combattre. Alors il s'avance vers Pavie, & ne tarde pas à rencontrer Cunibert, qui l'attendoit dans une grande plaine près de Côme. Cunibert lui propoſe de vuider leur différend par un combat ſingulier ; mais il le refuſe, alléguant, pour raiſon que Cunibert étoit bien plus robuſte & plus vigoureux que lui *. Tandis que les deux armées ſe rangent en bataille, Zénon, diacre de l'égliſe de Pavie, demande à parler à Cunibert ; il étoit de la même taille que le roi des Lombards : « Prince, lui dit-il, » lorſqu'il fut en ſa préſence, de votre » vie dépend le deſtin de l'Etat ; nos en- » nemis, dans la bataille, ne s'attacheront » qu'à vous faire périr ; ſouffrez que je » prenne vos armes ; que je combatte en

* La preuve qu'il en donna, ce fut que, lorſqu'étant enfans l'un & l'autre, ils jouoient enſemble dans le palais de Pavie, Cunibert ſaiſiſſoit de très-gros moutons par la laine, & les levoit en l'air d'une ſeule main ; ce qu'Alachis n'avoit jamais pu faire.

» votre place, & ſous votre nom. La vie » d'un prêtre obſcur comme moi, ne peut » être mieux employée qu'à conſerver des » jours auſſi précieux que les vôtres. » Cunibert, ſenſible à cette marque d'affection ſi extraordinaire dans un eccléſiaſtique, lui refuſe d'abord la grace qu'il lui demande; mais les inſtances de toute ſa cour le forcent enfin à la lui accorder. Zénon, revêtu des armes de Cunibert, attire ſur lui ſeul tous les coups des ennemis. Alachis, accompagné des plus braves de ſon armée, le cherche de toutes parts. Enfin le prétendu roi, accablé des traits qu'on lui lance, tombe mort. Ala-

Cunibert remporte une victoire complette. Ce prince, en reconnoiſſance, fit élever un ſuperbe mauſolée devant la porte de la baſilique de S. Jean.

[694.]

Il eſt quelquefois dangereux de rendre de trop grands ſervices. Aldon & Grawſon l'éprouverent. Cunibert, rétabli par leur moyen ſur le thrône, ne tarda pas à redouter la puiſſance de deux ſujets capable de déthrôner & de rétablir des rois à leur gré. Il s'entretenoit un jour tête-à-tête avec ſon grand écuyer ſur les moyens de ſe défaire de ces deux hommes trop puiſſans. Il croyoit la converſation bien ſecrette; elle fut cependant entendue. Les deux freres, inſtruits des funeſtes projets du roi, ſe réfugient dans une égliſe, & ſe cachent derriere l'autel. Cunibert s'entretenoit encore avec ſon écuyer, lorſqu'on vint lui dire qu'Aldon & Grawſon avoient pourvu à leur ſureté, & cherché un aſyle aux pieds des autels. Etrangement ſurpris à cette nouvelle, & ne pouvant s'imaginer par quel moyen les deux freres avoient pu pénétrer ſes deſſeins, il les envoie chercher, & leur donne ſa parole qu'il ne leur ſera fait aucun mal. Après quelques explications, il reconnoît leur innocence,

& les reçoit dans ſes bonnes graces ; mais il s'obſtine à leur demander par qui ils ont appris ſa converſation avec l'écuyer. Alors les deux freres lui font un portrait bizarre d'une perſonne abſolument inconnue. Le roi, ſimple & crédule, s'imagine bonnement que c'eſt quelque mauvais génie qui ſe plaît à le perſécuter, & ne fait pas d'autre recherche.

[696.]

A Ravenne, les habitans avoient cou-

ſuccès n'en fut pas plus heureux pour ceux de la Poterne, qui furent encore vaincus, & dont un grand nombre reſta ſur la place, parce que les combattans s'étoient ſervis, non-ſeulement de pierres, mais auſſi de bâtons & d'épées. Les vaincus, déſeſpérans de pouvoir ſe venger de leurs ennemis par la force ouverte, formerent le projet de la plus noire trahiſon. Ils feignirent de ſe réconcilier ſincérement avec les vainqueurs : mais, le dimanche ſuivant, après l'office du matin, chacun des hommes du quartier de la Poterne en invita un du quartier de Trigur à venir déjeûner chez lui. *Ils* étoient convenus entr'eux d'aſſaſſiner chacun leur hôte ; ce qu'ils exécuterent, ſans qu'il en échappât un ſeul. Pour cacher leur crime, ils enfouirent ſecrettement les cadavres dans la terre, ou les jetterent dans les égouts. Lorſqu'on s'apperçut dans la ville, qu'il manquoit un ſi grand nombre de citoyens, ſans qu'on pût ſçavoir ce qu'*ils* étoient devenus, la déſolation ſe répandit dans toutes les familles qui avoient part à cette perte. Damien, archevêque de Ravenne, ordonna, pendant trois jours, un jeune ſolemnel & une proceſſion générale. Il y aſſiſta, précédé des eccléſiaſtiques & des moines vêtus de ſacs, & couverts de cendres. Les habitans de la ville, de tout âge & de toute condition, y mar-

choient enſuite, les cheveux épars, & portans le cilice. Les femmes, les veuves & les filles ſuivoient en habits de deuil, avec toutes les marques de la plus vive douleur. Les trois jours étant expirés, les cadavres des Triguriens furent découverts; & leurs meurtriers furent punis du dernier ſupplice. On fit mourir avec eux leurs femmes & leurs enfans; &, pour abolir juſqu'aux moindres traces de ce crime, on détruiſit leurs maiſons, & l'on en conſuma les démolitions par le feu: le quartier qu'ils habitoient fut appellé *le quartier des aſſaſſins*.

à la ville; fit venir Théodote au palais, & la trouva disposée à écouter sa passion: il entretint ainsi avec elle un commerce secret pendant quelque temps; mais il ne tarda pas à s'en dégoûter. Il la fit entrer au monastere de Sainte Marie, dont elle fut abbesse.

[700.]

Le roi Cunibert meurt, aussi regretté que son pere. Son fils Liutpert lui succede; mais, sa jeunesse ne lui permettant pas encore de gouverner par lui-même, Ansprand, son tuteur, est chargé de la régence du royaume.

[701.]

Mécontent de cette disposition, Ragombert, duc de Turin, fils de Pertharit, se prépare à faire valoir ses droits à la couronne. Il s'avance à la tête d'une armée vers Pavie; défait Liutpert dans une bataille, & s'empare du thrône. Sa mort, arrivée huit mois après, y fait monter son fils Aripert.

THÉOPHYLACTE, Exarque.

ARIPERT II, Roi des Lombards.

[702.]

ANSPRAND fait de nouveaux efforts pour rétablir ſur le thrône le jeune Liutpert : il eſt battu une ſeconde fois. Liutpert, bleſſé dans le combat, eſt fait priſonnier. Aripert, pour s'aſſurer le thrône, ôte la vie à ce jeune prince. Il fait auſſi périr, par différens ſupplices, la femme, les enfans & les principaux amis d'Anſprand, & ne fait grace qu'à Liutprand, ſon ſecond fils.

[706...]

ment quelques chefs des Eſclavons, ſes voiſins, à faire une irruption dans le Frioul. Les Barbares ne ſe le font pas dire deux fois. Ils ſe jettent en très-grand nombre ſur les terres du duc; enlevent les troupeaux, & portent par-tout le fer & la flamme. Le Sculdaïs, ou juge du canton qu'ils avoient ravagé, s'étoit hâté de faire prendre les armes aux habitans; mais, comme un torrent rapide, les Eſclavons n'avoient fait que paſſer; & ce fut inutilement qu'il ſe mit à leur pourſuite: il ne put jamais les atteindre. Ferdulf, homme auſſi peu meſuré dans ſes diſcours, que préſomptueux dans ſes entrepriſes, voyant revenir le Sculdaïs ſans avoir rien fait, lui dit qu'il étoit fort bien nommé, & qu'il n'étoit en effet qu'un poltron: le Sculdaïs s'appelloit *Argaïd*, & le mot *Arga*, dans la langue des Lombards, ſignifioit *poltron*. Il eſt aiſé de juger combien une pareille injure, chez cette nation guerrière, étoit outrageante pour un homme de qualité, comme étoit Argaïd: auſſi ſon reſſentiment éclata-t-il auſſi-tôt. Il répondit fiérement au duc, qu'il ſouhaitoit pouvoir trouver, avant que de mourir, une occaſion, qui fît voir lequel étoit le plus poltron, du duc, ou de lui. Cette occaſion ne tarda pas à ſe préſenter. Les Eſclavons étant revenus dans le Frioul, quelques jours

après, Ferdulf s'empresse d'aller les attaquer. Argaïd le joint en chemin, & lui dit: » Voici le moment de faire voir qui de nous » deux est le plus brave. Périsse celui qui, » de vous, ou de moi, se présentera le der» nier aux ennemis! » Aussi-tôt les deux rivaux piquent leurs coursiers, & s'avancent à toute bride, suivis de toute la noblesse. Les Esclavons, qui s'étoient postés sur une montagne, les laissent approcher; &, profitant de leur aveugle imprudence, ils les accablent de traits & de pierres. Argaïd & Ferdulf périssent [illegible]

contre les Eſclavons, & les fait élever avec ſes propres fils. Il avoit épouſé une ſimple payſanne, nommée *Rathberge*, qui n'étoit pas jolie, & qui n'avoit rien de recommandable que ſes vertus. Elle n'avoit jamais oublié ſon premier état; &, lorſqu'elle vit ſon époux devenu duc, elle le preſſa pluſieurs fois de la répudier, pour prendre une autre femme, dont la naiſſance fût plus digne du rang qu'il occupoit.

L'empereur Juſtinien II, ayant appris que les habitans de Ravenne s'étoient réjouis des diſgraces qu'il avoit eſſuyées dans ſon expédition contre les Saraſins, envoie ordre au patrice Théodore, gouverneur de Sicile, d'en tirer vengeance. Théodore fait auſſi-tôt embarquer des troupes, & les conduit lui-même à Ravenne; mais, ne voulant point entrer dans la ville, il fait dreſſer, à quelque diſtance, un camp magnifique, au milieu duquel étoit ſon pavillon. Tous les nobles de Ravenne ſe hâtent d'aller lui faire leur cour. On les admet deux à deux à l'audience. A meſure qu'ils entrent, des ſoldats apoſtés ſe jettent ſur eux; leur mettent des bâillons; les chargent de chaînes, & les traînent ſecrettement dans les vaiſſeaux. Théodore entre enſuite dans

Ravenne. Il livre cette ville au pillage; & lorſque la brutalité de ſes ſoldats eſt aſſouvie, il fait mettre le feu dans les principaux quartiers. Pour couronner ce bel exploit, il fait maſſacrer tous les priſonniers qu'il avoit ſur ſa flotte, & retourne, triomphant, à Conſtantinople.

[712.]

L'empereur Philippicus, ſucceſſeur de Juſtinien II, écrit à Rome, pour y donner avis de ſon avènement au thrône. Par ſa lettre il ſe déclaroit ouvertement protec-

ne le mettra point à la tête des actes ; enfin que la monnoie frappée à ſon coin n'aura point de cours.

[712.]

Anſprand, celui-là même à qui les Lombards, en 700, avoient confié la régence du royaume, pendant la minorité de Liutpert, entreprend de rétablir ce prince ſur le thrône. Il avoit, pour cet effet, emprunté des troupes à Théodebert, duc de Baviere. S'étant mis à leur tête, il s'avance vers Pavie. Aripert en ſort avec ſon armée. Les Lombards & les Bavarois en viennent aux mains; mais, après un combat auſſi long qu'opiniâtre, ceux-ci rebutés, ou peut-être ſe trouvant plus foibles que les Lombards, ſe diſpoſent à retourner dans leur pays. Aripert eſt inſtruit de ce deſſein par ſes eſpions ; &, ſe croyant débarraſſé d'un ennemi redoutable, il décampe dès la nuit même. Cependant, animés par leurs chefs, les Bavarois s'étoient préparés à recommencer le combat au point du jour. Surpris de ne plus trouver les ennemis, ils attribuent leur retraite à défaut de courage, & ſe mettent auſſi-tôt en marche, pour les joindre. Aripert n'avoit pas prévu ce changement. Sa retraite, qui n'étoit qu'un effet de ſa prudence, paroît alors

aux yeux des Lombards une lâcheté méprisable : ils ne veulent plus combattre en ſa faveur, & proteſtent qu'ils reconnoiſſent Anſprand pour leur roi légitime. Dans ce péril extrême, l'infortuné monarque ſort ſecrettement de Pavie, après s'être chargé d'autant d'or qu'il en pouvoit porter. Cette précaution lui fut des plus funeſtes ; car ayant voulu paſſer le Téſin à la nage, pour gagner la France, il fut entraîné par le poids de l'or, & ſe noya.

Anſprand eſt élu ſolemnellement roi des Lombards ; mais, trois mois après être monté ſur le thrône, il paye le tribut à la nature. Son fils Liutprand lui ſuccède.

PAUL, Exarque.

LIUTPRAND, Roi des Lombards.

[714.]

UN des proches parens de ce prince, nommé *Rotharis*, forme une conſpiration contre ſa vie & ſon thrône. Liutprand, en ayant eu quelque ſoupçon, le fait venir en ſa préſence. Il apperçoit que ce ſeigneur a des armes cachées ſous ſes habits, & lui en fait de vifs reproches. Rotharis, piqué, tire ſon épée pour en percer le roi; mais un des gardes le ſaiſit & l'arrête. Les autres, accourus au bruit, ſe jettent ſur le perfide, & le font expirer ſous leurs coups.

A peine échappé de ce danger, Liutprand tombe dans un autre; mais ſi, dans le premier, il fut redevable de ſon ſalut à la fortune, ſon courage & ſon intrepidité l'arracherent au ſecond. Deux de ſes écuyers vouloient l'aſſaſſiner. Inſtruit de leur noir complot, il les mene ſeuls avec lui, ſous prétexte d'une promenade, dans un bois fort épais; & là, tirant ſon épée: « Je ſcais, » dit-il, que vous voulez m'aſſaſſiner;

» voyons si vous aurez le courage de pro-
» fiter de l'occasion que j'ai voulu vous
» en donner moi-même. » Frappés d'une démarche aussi hardie, les deux écuyers tombent aux pieds du roi qui, non moins généreux que magnanime, leur accorde le pardon qu'ils lui demandent.

[722.]

Liutprand, dès la premiere année de son règne, avoit revu les loix anciennes, & y en avoit ajoûté de nouvelles. Il en publie vingt-quatre cette année. La premiere de

nent aux mains ; & Pemmon voit avec plaiſir ſes jeunes éleves ſignaler leur coup d'eſſai par une triple victoire. Un vénérable vieillard, nommé *Sigwald*, qui avoit perdu deux fils dans la premiere irruption des Eſclavons, ſous le duc Ferdulf, ſe ſignala, malgré ſon âge, dans les trois combats qui furent livrés aux Barbares, & vengea la mort de ſes fils ſur pluſieurs des ennemis qu'il tua de ſa main. Le duc Pemmon voulant l'empêcher de ſe trouver au troiſieme combat, le généreux vieillard lui répondit : « J'ai vengé ſuffi-» ſamment la mort de mes fils dans les » deux combats précédens, & je ne veux al-» ler au troiſieme, que pour y trouver une » mort glorieuſe, qui me réuniſſe avec eux.» Ses vœux furent accomplis ; &, s'il en faut croire quelques hiſtoriens, il fut le ſeul qui périt dans ces trois combats.

[727.]

L'empereur, Léon l'Iſaurien, venoit de donner un édit, pour abolir le culte des images. Le pape Grégoire II lui écrit, à ce ſujet, des lettres très-vives, dans leſquelles il lui repréſente avec fermeté le ſcandale que ſa conduite cauſe à toute l'Egliſe. Léon n'en devient que plus furieux : il menace le pape de le dépoſer, s'il ré-

ſiſte à ſes ordres. Alors Grégoire, né croyant plus devoir rien ménager, inſtruit par ſes lettres tous les peuples d'Italie des attentats de l'empereur contre la religion, & les exhorte à ſoutenir avec zèle les anciens uſages de l'Egliſe. Il prend enſuite des meſures pour ſe mettre à couvert du reſſentiment de Léon. Ses précautions ne furent pas inutiles. Peu de tems après, on découvrit que l'empereur avoit envoyé trois de ſes principaux officiers, pour ſe défaire du pape. Paul, exarque de Ravenne, devoit les aider de ſes conſeils & de ſes troupes; mais les Romains ayant appris ce qui ſe tramoit contre leur pontife, ſe ſouleverent & mirent en pièces deux des conjurés: le troiſieme ſe ſauva dans un monaſtere où il demeura le reſte de ſes jours. L'exarque Paul, qui s'étoit approché de Rome avec toutes ſes troupes, ne réuſſit pas mieux. Il fut attaqué vivement, & contraint de faire une prompte retraite.

[728.]

Les troubles occaſionnés par l'héréſie des Iconoclaſtes offrent à Liutprand, roi des Lombards, une occaſion favorable de reculer les bornes de ſes Etats. Ce prince, quoique très pieux, n'a garde de la laiſſer échapper. Il leve des troupes nombreuſes;

& le premier effort de ſes armes va tomber ſur la ville de Ravenne dont il ſe rend maître par la trahiſon d'un des habitans. Cet heureux ſuccès eſt ſuivi de pluſieurs autres : la plûpart des villes & châteaux de l'Exarchat & de la Pentapole le reçoivent de gré ou de force. Il en enleve des richeſſes immenſes ; après quoi, pour ſanctifier en quelque ſorte ſon expédition, il fait préſent à l'égliſe Romaine de pluſieurs de ces places conquiſes, qu'il avoit abandonnées. Une pareille donation, faite à toute autre puiſſance, eût ſans doute été plus à charge qu'avantageuſe, puiſqu'elle ne pouvoit ſubſiſter longtems ; mais elle devint pour Rome une ſource féconde de prétentions, que les papes ſçurent bien faire valoir dans la ſuite.

[729....]

Eutychius, ſucceſſeur de l'Exarque Paul, ne tarde pas à chaſſer les Lombards de leurs dernieres conquêtes. Il fait ſa paix avec Rome, après l'avoir dépouillée de ce qu'elle tenoit de la libéralité de Liutprand.

[733.]

L'empereur Léon, indigné de la réſiſtance que le pape & les peuples d'Italie continuoient d'oppoſer à ſes ordres, en-

voie le duc Manez avec une flotte nombreuſe, pour les forcer à obéir ; mais une tempête furieuſe briſe la plûpart des vaiſſeaux, & met le duc hors d'état d'exécuter les intentions de ſon ſouverain. Ne voulant pas cependant s'en retourner ſans rien faire, il raſſemble les débris de ſa flotte, & s'avance, par le Pô, juſques ſous les murs de Ravenne qu'il ſe flatte de ſurprendre. L'exarque Eutychius en étoit abſent ; &, ſoit qu'il fût mécontent des Ravennates, ſoit que ceux-ci, lui demeurant fideles, ne fuſſent pas pour cela plus

journée, & s'abſtinrent, dit-on, pendant ſix ans, de manger du poiſſon de ce bras du Pô.

[735.]

Charles Martel, qui régnoit en France, ſous le titre de *maire du palais*, envoie ſon fils aîné, Pépin, à la cour de Liutprand. Ce prince lui coupe les cheveux à la maniere des Lombards; l'adopte pour fils, & le renvoie chargé de riches préſens. On a déja vu que ces ſortes d'adoption, qui étoient des témoignages d'honneur & d'eſtime, étoient alors en uſage.

[740.]

Ratchis, duc de Frioul, fils & ſucceſſeur de Pemmon, ſignala ſa valeur dans la guerre que Liutprand fit, cette année, à Thraſimond, duc de Spolete. Il étoit à l'arriere-garde de l'armée Lombarde, avec ſon jeune frere Aïſtulf. Les Spolétains étant venus fondre ſur ſa troupe, il les reçut avec la derniere bravoure, & les repouſſa vigoureuſement. Dans cette occaſion, un Spolétain, nommé *Berthon*, s'avança ſeul à la tête des autres, & dit à Ratchis, qu'il n'en vouloit qu'à lui. Ratchis l'attendit de pied ferme; &, lorſqu'il le vit à portée, il le renverſa de cheval d'un coup de lance. Quelques ſoldats vouloient l'achever; mais Ratchis s'y oppoſa & laiſſa Berthon ſe

traîner comme il put hors de la mêlée. Quelques jours après, paſſant ſur un pont avec ſon frere, celui-ci fut attaqué par derriere, par deux autres hommes de Spolete. Ratchis ſe retourne promptement; &, d'un revers de ſon épée, précipite l'un des aſſaſſins en bas du pont. En même tems, il fait face à l'autre, & le tue.

[741.]

Le pape, alors Grégoire III, ſucceſſeur de Grégoire II, ſe voyant perſécuté par l'empereur d'Orient, & redoutant d'ailleurs la puiſſance du roi des Lombards,

point de ſecours à attendre de l'empereur; elle finiſſoit par ces mots : « Nous vous » conjurons, par le Dieu vivant & véritable, & par les clefs très-ſacrées de la confeſſion de S. Pierre, leſquelles nous vous » envoyons comme les marques de la ſouveraineté, de ne point préférer l'amitié » du roi des Lombards à celle du prince » des apôtres. » Charles reçut cette ambaſſade avec beaucoup de magnificence; mais on ne voit pas qu'elle ait produit alors un grand effet. Le pape Zacharie, ſucceſſeur de Grégoire III, eut l'adreſſe de conclure une paix avantageuſe avec les Lombards, moyennant une donation en forme de pluſieurs villes & territoires que fit Liutprand à l'égliſe Romaine.

[744.]

Liutprand meurt dans la trente-deuxieme année de ſon règne. Aucun roi Lombard n'avoit occupé le thrône avec tant de gloire, ni pendant un ſi longtems. Il fut infiniment cher à ſes peuples, dont il fit le bonheur. Hilprand, ſon neveu, qui lui ſuccéda, contribua beaucoup à le faire regretter. Les Lombards, le jugeant indigne du thrône, le dépoſerent après ſept mois de règne, & lui ſubſtituerent Ratchis, duc de Frioul, prince célebre par ſa valeur, & qui marcha ſur les traces de Liutprand.

EUTYCHIUS, Exarque.

RATCHIS, Roi des Lombards.

[747.]

CARLOMAN, duc d'Auſtraſie, ſecond fils de Charles-Martel, change, cette année, ſes Etats contre un froc. Après avoir inſtitué ſon frere Pépin ſon héritier, il ſe rend à Rome, & reçoit des mains du pape l'habit de moine. Il ſe re-

les racheta de ſes propres deniers, & les affranchit tous : il prit, en même temps, des meſures, pour faire ceſſer à l'avenir ce honteux trafic.

[749.]

Ratchis met le ſiége devant Pérouſe, ville du duché de Rome. Allarmé de cette entrepriſe, le pape Zacharie va trouver le roi Lombard, & fait tant, par ſes préſens & par ſes prieres, qu'il l'engage à ſe retirer. Il fait plus : il lui peint, ſous des couleurs ſi vives, la vanité des biens terreſtres, & la réalité des éternels ; que ce prince renonce, dès ce moment, au monde, &, quelque temps après, abdique la couronne. Suivi de ſa femme Taſie, & de Ratrude ſa fille, il alla demander au pape l'habit monaſtique, & ſe retira au mont Caſſin. Les princeſſes fonderent un monaſtere de religieuſes, pour y finir leurs jours. Tel étoit l'eſprit de ces ſiécles. Il n'étoit pas rare alors de voir des Souverains paſſer ſubitement du thrône dans le cloître, & pieuſement abandonner à la Providence leurs états & leurs peuples. Aïſtulf, frere de Ratchis, eſt choiſi pour lui ſuccéder.

EUTYCHIUS, Exarque.

AÏSTULF, Roi des Lombards.

[752.]

CE prince exécute, dès le commencement de ſon règne, ce que ſes prédéceſſeurs avoient pluſieurs fois tenté ſans ſuccès. Il détruit la puiſſance des exarques en Italie, après s'être emparé de Ravenne, de la Pentapole & de toutes les villes de l'exarchat. Il tourne enſuite ſes armes contre le duché de Rome, & fait trembler cette capitale.

[753.]

La ſituation des affaires de l'Orient ne permettant pas à l'empereur d'envoyer des troupes en Italie, il charge le pape Etienne d'aller en perſonne demander du ſecours à Pépin, roi de France. Le pape, malgré la vigilance d'Aïſtulf, ſe rend à la cour de Pépin, qui le reçoit avec les plus grands honneurs; mais ce pontife, oubliant ſa commiſſion, ne s'occupe que des intérêts de ſon ſiége. Au nom du clergé, de la nobleſſe & du peuple Romain, il déclare Pépin & ſes

ſes fils, Carloman & Charles, Patrices des Romains, c'eſt-à-dire Seigneurs & Souverains de Rome, & de ſon duché. Pépin, en reconnoiſſance, & conformément au projet du pontife, donne à l'égliſe Romaine la ville de Ravenne, l'Exarchat & la Pentapole. Le nouvel hiſtorien d'Italie fait à ce ſujet la réflexion ſuivante : « Voilà, » dit il, de ces faits dont il ſe trouve peu » d'exemples dans l'hiſtoire. Un ambaſſa- » deur, chargé de négocier avec un prince » étranger la conſervation d'une partie » des Etats de ſon maître, fait deux lots » de cette portion d'Etats, & vend l'une » à ce prince étranger, à condition que ce » prince lui donnera l'autre, quand il en » ſera maître. »

[755.]

Pépin, l'année précédente, avoit paſſé les Alpes, & forcé Aïſtulf à faire un traité par lequel il s'obligeoit à rendre Ravenne, & toutes les places dont il s'étoit emparé; mais Pépin n'eſt pas plutôt retourné en France, que le roi des Lombards, oubliant ſes ſermens, ravage les environs de Rome, & vient mettre le ſiége devant cette ville. Le pape Etienne, « uſant, en cette » extrémité, dit M. l'abbé Fleuri, d'un arti- » fice ſans exemple, devant, ni après, » dans toute l'hiſtoire de l'égliſe, écrivit

» au roi, & aux François une lettre, au
» nom de S. pierre, le faiſant parler lui-
» même, comme s'il eût encore été ſur
» la terre. Le titre, imité des Epîtres ca-
» noniques, commence ainſi: *Pierre ap-*
» *pellé à l'apoſtolat par Jeſus-Chriſt, Fils*
» *du Dieu vivant.* Il fait parler avec lui
» la Vierge, les anges, les martyrs &
» tous les autres ſaints, afin que les Fran-
» çois viennent promptement au ſecours
» de la ſource de leur régénération, &
» de leur mere ſpirituelle. *Je vous conjure*,
» dit-il, *par le Dieu vivant, de ne pas*
» *permettre que ma ville de Rome & mon*
» *peuple ſoient plus long-temps déchirés*
» *par les Lombards, afin que vos corps &*
» *vos ames ne ſoient pas déchirés dans*
» *le feu éternel, ni que les brebis du trou-*
» *peau que Dieu m'a confié, ſoient diſ-*
» *perſées, de peur qu'il ne vous rejette &*
» *vous diſperſe comme le peuple d'Iſraël.*
» Et enſuite: *Si vous m'obéiſſez prompte-*
» *ment, vous en recevrez une grande ré-*
» *compenſe en cette vie; vous ſurmonterez*
» *tous vos ennemis; vous vivrez long-tems,*
» *mangeant les biens de la terre, & vous*
» *aurez ſans doute la vie éternelle. Autre-*
» *ment, ſçachez que, par l'autorité de*
» *de la ſainte Trinité, & la grace de mon*
» *apoſtolat, vous ſerez privés du royaume*
» *de Dieu, & de la vie éternelle.* Cette

lettre, ajoûte l'hiſtorien, eſt importante pour connoître le génie de ce ſiécle-là, » & juſqu'où les hommes les plus graves » ſçavoient pouſſer la fiction, quand ils » la croyoient utile. »

Pépin, ſenſible aux prieres de S. Pierre, repaſſe les Alpes, & force Aïſtulf à lui remettre les places dont il s'étoit emparé. Fulrad, abbé de S. Denis, eſt chargé d'en prendre poſſeſſion au nom de Pépin: les officiers d'Aïſtulf lui en remettent les clefs qu'il emporte à Rome, où il les poſe ſur l'autel de S. Pierre, avec l'acte de la donation que le roi de France en avoit faite au ſaint apôtre. Ainſi les papes ſe virent ſeigneurs de Ravenne, & de plus de vingt autres villes, par la libéralité d'un roi de France. Ainſi furent jettés les fondemens de la puiſſance temporelle de l'Egliſe Romaine. Pépin cependant conſervoit la ſuzeraineté ſur Rome & ſes dépendances.

[756.]

Ratchis, du fond de ſon cloître, ayant appris la mort d'Aïſtulf, ſent tout-à-coup l'ambition ſe réveiller dans ſon cœur. Il ſort de ſon monaſtere; leve des troupes, & diſpute le thrône à Didier, duc d'Iſtrie, l'un des principaux prétendans à la couronne de Lombardie. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il fit toutes ces démarches

avec l'habit de moine, qu'il ne quitta jamais. Il pria le pape de le ſoutenir dans ſon entrepriſe, promettant de lui reſtituer quelques villes qu'Aïſtulf n'avoit pas rendues ; mais il n'étoit pas décent au chef de l'Egliſe de favoriſer l'apoſtaſie d'un moine ambitieux. Le pape conſeilla à Ratchis de rentrer dans ſon couvent ; ſes conſeils furent inutiles. Ratchis ſe maintint quelque temps en Toſcane ſous le titre de Prince des Lombards ; & ce ne fut que lorſqu'il ſe vit abſolument ſans reſſource, qu'il retourna dans ſon cloître, cacher ſa honte & ſes regrets. Didier fut proclamé roi des Lombards.

PÉPIN, Patrice de Rome.

DIDIER, Roi des Lombards.

[757.]

L'ORGUEIL & la vengeance ſont les paſſions des dévots. Lorſque le pape Etienne partit pour la France, Sergius, archevêque de Ravenne, n'alla point à ſa rencontre: Aiſtulf, alors maître de Ravenne, *ne* le lui eût pas permis. Le pape, ſans avoir égard à cette raiſon, fut choqué de la prétendue incivilité du prélat, & commença la vengeance qu'il en vouloit tirer, en exemptant le monaſtere de ſaint Hilaire de la juriſdiction de l'archevêque. Son reſſentiment ne ſe borna pas à une peine ſi légere. Lorſqu'il fut de retour à Rome, il n'oublia aucune occaſion de mortifier Sergius, qui n'évita de plus grandes diſgraces, que par la protection du roi des Lombards. Mais, quand Etienne ſe vit maître de Ravenne, le premier uſage qu'il fit de ſa puiſſance, fut de ſe procurer le plaiſir d'une vengeance ſavoureuſe. Quelques citoyens zélés de la ville de Ravenne enleverent Sergius, & le conduiſirent à Rome où

le pape le fit mettre en priſon. L'infortuné prélat languit trois ans dans les fers, pendant qu'on lui faiſoit ſon procès. Il n'étoit pas aiſé de lui trouver de crimes. Enfin le pape s'aviſa de l'accuſer de s'être fait ordonner évêque, quoiqu'il fût marié; mais c'étoit lui-même qui avoit ſacré Sergius, quoi qu'il n'ignorât pas alors qu'il fût engagé dans les liens du mariage. Les évêques, aſſemblés en concile pour juger cette affaire, ſentirent combien cette accuſation étoit frivole. Etienne, aveuglé par le deſir de la vengeance, voyant que les juges n'entroient pas dans ſa paſſion, dit tout en colere qu'il dégraderoit le lendemain Sergius; mais il n'en eut pas le temps: il mourut ſubitement la nuit même; ſans doute que l'emportement extrême de ce pape vindicatif excita dans ſes humeurs une révolution funeſte. On ne voit guères d'exemple d'un reſſentiment ſi vif & ſi conſtant pour une cauſe ſi légere:

[769.]

Après la mort du pape Paul I, en 767, Conſtantin, ſeigneur Romain, avoit forcé les cardinaux de l'élire à ſa place, & s'étoit emparé du palais de Latran; mais le clergé, la nobleſſe & le peuple avoient proteſté contre cette élection illégitime; &, l'année *d'après*, ils avoient élu pape, d'un com-

mun accord, le prêtre Etienne, qui fut le troiſieme de ce nom. Conſtantin avoit été arraché du palais de Latran, & on lui avoit crevé les yeux. Au mois d'Avril de cette année, Etienne aſſemble un concile, pour y faire confirmer la dépoſition de Conſtantin. Ce malheureux, quoiqu'aveugle, fut amené dans le concile. On lui demanda pourquoi, étant laïc, il avoit oſé ſe faire élire & conſacrer pape? Conſtantin répondit, ſans s'étonner, qu'il avoit ſuivi l'exemple de l'archevêque Sergius & de quelques autres, qui, quoique laïcs, & même mariés, avoient été ſacrés évêques, & reconnus pour légitimes. Cette réponſe embarraſſa les peres du concile. Pour ſe tirer d'affaire, ils firent donner des ſoufflets à Conſtantin, & le chaſſerent ignominieuſement de l'aſſemblée.

[770.]

La reine Berthe, femme de Pépin, mere de Carloman & de Charles, avoit formé le projet de marier les deux rois de France, ſes fils, avec Ermengarde & Deſiderate, filles de Didier, roi des Lombards; & leur ſœur Giſelle, avec le fils de ce même roi. Le pape Etienne, qui avoit deſſein de détruire en Italie la puiſſance des Lombards, s'oppoſa fortement à cette alliance. Il écrivit

aux deux princes, pour les en détourner, ſous prétexte qu'ils étoient engagés déja l'un & l'autre. On s'imagine, ſans doute, que Carloman & Charles étoient mariés: la vérité cependant eſt que ces deux princes n'avoient aucune femme légitime. Ils vivoient chacun avec une concubine, ſelon l'uſage reçu chez toutes les nations ſorties du nord. Etienne donc, aveuglé par ſon ambition, ne vouloit pas qu'ils abandonnaſſent leurs concubines pour épouſer les filles d'un roi Catholique. Il ne ſentoit pas combien il étoit indécent à un pape d'approuver ces ſortes d'unions peu ſolides, qui

la répudia l'année ſuivante ; mais c'eſt qu'il craignoit qu'elle ne fût un obſtacle à la conquête du Royaume des Lombards, qu'il méditoit dès-lors.

[773.]

Le pape Adrien I, ſucceſſeur d'Etienne, ſe voyant menacé par le roi Didier, appelle à ſon ſecours Charles, qui, depuis la mort de Carloman ſon frere, étoit ſeul roi des François. Ce prince, ayant fait deux corps d'armées de ſes troupes, donne le commandement de l'un à ſon oncle Bernard, & ſe met lui-même à la tête du ſecond. Ils prennent l'un & l'autre le chemin des Alpes, par des routes différentes. Didier, ſecondé de ſon fils Adelchis qu'il avoit aſſocié au thrône, veut en vain s'opoſer au paſſage du monarque François. Les deux rois ſont contraints de prendre la fuite, & de ſe retirer, Didier à Pavie, Adelchis à Vérone : ces deux villes étoient les principales du royaume des Lombards. Charles, ne trouvant rien qui l'arrête, ſe rend maître de toutes les villes de Lombardie, ſituées entre les Alpes & le Pô. Il vient enſuite mettre le ſiége devant Pavie ; & ne pouvant l'emporter d'aſſaut, il en forme le blocus.

[774.]

Charles laiſſe ſon oncle Bernard devant Pavie, & va faire le ſiége de Vérone : après une vigoureuſe défenſe, Adelchis voyant la place ouverte de toutes parts, en ſort ſecrettement, emportant avec lui toutes ſes richeſſes.

Après s'être aſſuré de Vérone, Charles prend le chemin de Rome, ſuivi d'un cortége magnifique, à deſſein de paſſer les fêtes de Pâques dans cette capitale du monde chrétien. Le pape, qui prévoyoit tous les avantages qu'il pouvoit tirer de ce voyage, avoit fait, pour recevoir dignement ce prince, les plus grands préparatifs. Il envoya tous les magiſtrats de Rome, avec la banniere, près de dix lieues au-devant du monarque François ; &, quand il fut à un mille de Rome, il le fit recevoir par toutes les compagnies de la milice, & par tous les étudians qui portoient des palmes & des rameaux d'oliviers, & chantoient des litanies en l'honneur de Charles. « Ce prince, dit M. l'abbé Fleuri, étoit » alors âgé de vingt-ſept ans, de la plus » grande taille, les yeux grands & vifs, » le nez aquilin, le viſage gai... Si-tôt qu'il » vit les croix que l'on portoit à ſa ren» contre, il deſcendit de cheval, avec les

» ſeigneurs qui l'accompagnoient, & s'a-
» vança à pied, juſqu'à l'égliſe de S. Pierre.
» Le pape étoit venu dès le grand matin,
» & l'attendoit avec ſon clergé ſur les de-
» grés que le roi baiſa tous; puis il em-
» braſſa le pape & le prit par la main. Ils
» entrerent ainſi dans l'égliſe, le roi ayant
» la droite ſur le pape; & tout le clergé
» commença à chanter à haute voix: *Béni*
» *ſoit celui qui vient au nom du Seigneur!* »

Une réception ſi magnifique, & telle qu'on la faiſoit aux exarques de Ravenne, lorſqu'ils venoient à Rome pour la premiere fois, avoit uniquement pour but d'intéreſſer la reconnoiſſance & la libéralité de Charles. Le lendemain des fêtes de Pâques, le pape Adrien, accompagné des principaux du clergé, des magiſtrats & des chefs de la nobleſſe, va trouver le roi à S. Pierre, & le ſupplie de vouloir bien confirmer la donation faite, par ſon pere Pépin, à l'égliſe Romaine: Charles en fait faire la lecture; &, l'ayant approuvée, il ordonne à ſon notaire d'en dreſſer une pareille. Le pape profite de cette diſpoſition, & ſa politique adroite obtient, dit-on, de Charles une augmentation conſidérable de villes & de provinces. L'acte, devenu beaucoup plus ample que celui de Pépin, eſt revêtu de toutes les formalités néceſſaires, & dé-

posé, de la propre main de Charles, sur le corps de S. Pierre. Comblé d'honneurs & de bénédictions, le roi retourne devant Pavie, & ſerre cette ville de ſi près, que les habitans preſſés par la famine, ſont enfin forcés de ſe rendre. Didier fut envoyé priſonnier en France, avec la reine ſon épouſe.

Ainſi finit en Italie le royaume des Lombards, après avoir duré deux cens ſix ans. Charles joignit aux titres de *Roi des François* & de *Patrice des Romains*, celui de *Roi des Lombards*.

CHARLEMAGNE, *Patrice de Rome* & Roi des Lombards.

[774.]

TANDIS que ce prince étoit encore en Italie, les Saxons, déja plus d'une fois vaincus, avoient repris les armes, & porté le ravage dans les pays de la domination de Charles en Allemagne. Ces nouvelles le déterminèrent à partir auſſi tôt, quoique ſa préſence fût encore néceſſaire en Italie, où le duc de Bénevent, nommé *Arégiſe*, très-puiſſant ſeigneur parmi les Lombards, avoit refuſé de ſe ſoumettre au monarque François, & s'étoit érigé en prince ſouverain.

[775.]

L'anonyme de Salerne rapporte qu'une femme de Bénevent étrangla, pendant la nuit, ſon mari, par le ſecours d'un homme avec qui elle entretenoit un commerce criminel. Cette femme, après avoir commis cet aſſaſſinat, pouſſa des cris affreux: les voiſins allarmés accoururent au bruit; elle leur dit que ſon mari venoit de mourir d'apoplexie: on la crut ſur ſa parole, & l'on procéda aux funérailles du défunt.

Arégiſe, prince de Bénevent, ayant été promptement inſtruit de cette aventure; & ſçachant d'ailleurs que cette femme ne jouiſſoit pas d'une bonne réputation, ſoupçonna qu'elle pouvoit être coupable de la mort de ſon mari. Il fit venir en ſa préſence l'homme qui paſſoit pour être ſon amant, & l'intimida tellement par ſes menaces, que ce miſérable, vaincu par la crainte de la mort, avoua ſon crime. Arégiſe ordonna auſſi-tôt qu'on l'attachât tout vivant ſur le cadavre du mari défunt. On le laiſſa, pendant trois jours, dans cette ſituation, au bout deſquels on le détacha, & l'on trouva, (choſe merveilleuſe!) que le mort avoit rongé le nez & le viſage de ſon

conquis ; & en même tems, il le chargea particulièrement de veiller à la garde de la frontière ou de la Marche du Frioul, appellée autrement *la Marche Tréviſane*. Ce nouvel emploi fit donner au duc de Frioul le nouveau titre de *marquis* ; nom qui équivaut à celui de *margraven* chez les Allemands, & qui ſignifie *ſeigneur* ou *commandant de la frontiere*. Les ducs de Frioul prirent ſouvent indifféremment le titre de *duc*, ou celui de *marquis*, quelquefois même tous les deux titres à la fois.

Cette même année, l'hiver étant très-froid dans le Frioul, Charles portoit, pour s'en garantir, une bonne peliſſe de peau de mouton.

Ses courtiſans, plus magnifiques, avoient acheté nouvellement à des marchands Vénitiens des étoffes de ſoie, & des pelleteries précieuſes, dont ils s'étoient fait faire des habits ſuperbes. Charles, voulant les convaincre du ridicule de leur magnificence, leur dit, un jour de fête, au ſortir de la meſſe, qu'il partoit pour une partie de chaſſe. Tous le ſuivirent auſſi-tôt, mais fâchés intérieurement de n'avoir pas été prévenus. Ils s'étoient parés de leurs beaux habits. Le tems paroiſſoit fort incertain : cependant la chaſſe fut longue ; & Charles, que ſa cour ne quittoit point, s'enfonça pluſieurs fois à deſſein dans le

plus épais des taillis. Pour comble de malheur, il survint une pluie très-froide La pelisse grossiere du monarque résistoit à tout ; mais les fines étoffes de nos chasseurs souffroient autant de l'eau que des broussailles. Quand on fut de retour, le roi les fit approcher d'un grand feu, dont la chaleur contribua encore à gâter leurs habits. Il leur dit, en les congédiant, qu'ils eussent à paroître le lendemain à la cour, avec ces mêmes habits : on juge en quel état ils devoient être. Charlemagne les railla d'abord sur la partie de chasse, & leur représenta ensuite sérieusement, com-

pour lui ſuccéder. Il y avoit déja plus d'un an, que l'égliſe de Conſtantinople étoit gouvernée par ce patriarche d'une eſpece nouvelle, lorſque le diable apparut, pendant la nuit, à Arégiſe, prince de Bénevent, & lui dit: « Que fais-tu, Arégiſe? » Le prince ſe réveille, ſaiſi de frayeur; & le diable continue: « Je vais te dire ce que » j'ai fait moi; j'ai donné une femme pour » patriarche aux habitans de Conſtantino- » ple. « Arégiſe envoya, dès le lendemain, quelques-uns de ſes officiers à Conſtantinople, pour y faire leur rapport de cette viſion. En conſéquence, le prétendu patriarche fut viſité, & reconnu pour femme. On ne rapporte cette fable ridicule, que parce qu'elle eſt l'origine du conte auſſi ridicule, mais beaucoup plus célébre de la papeſſe Jeanne.

[784.]

Arégiſe, prince de Bénevent, ayant appris que Charlemagne ſe diſpoſoit à marcher contre lui, avec toutes ſes troupes, envoie ordre à tous les prélats du duché de Bénevent de venir le trouver à Salerne, ville très-forte, dans laquelle il s'étoit retiré. Lorſqu'ils furent arrivés, il les fit aſſembler dans ſon palais, demanda leurs bénédiction, & leur dit: « Bienheureux pe- » res, cherchons par quel moyen nous

» pourrons éloigner de nos frontieres le » redoutable Charles. » Après avoir tenu, pendant quelque tems, conſeil entr'eux, les évêques réſolurent d'aller ſe jetter aux pieds de Charles, & de tâcher par leurs prieres de fléchir ſon courroux. Ils ſe couvrirent tous de cilices; monterent ſur des ânes, & s'avancerent vers le roi, dans ce triſte équipage, ne s'occupant que de la priere pendant tout le chemin. Ils ſe hâtoient d'arriver à Capoue, & paſſoient rapidement le fleuve Vulturne, lorſqu'ils rencontrerent un homme qui leur dit : « Bon » voyage, Meſſeigneurs! Où allez-vous?... » Nous allons trouver le roi Charles, lui » répondirent les évêques.... Dirigez vo- » tre route vers un lieu nommé *Garillan*, » repartit cet homme; vous y trouverez » Charles campé avec toutes ſes forces. » Les prélats profiterent de cet avis, & firent une ſi grande diligence, qu'ils ne tarderent pas à atteindre le terme de leur voyage. Dès qu'ils apperçurent le camp de Charles, ils deſcendirent de leurs ânes, & firent marcher devant eux les clercs portant le bâton paſtoral. Le roi fut ſurpris de cette ambaſſade d'une eſpece nouvelle. Il dit : » Que viennent faire ici les évêques du » Béneventin, puiſqu'ils ont couronné leur » prince? » Pendant qu'il parloit ainſi, les *prélats*, s'étant avancés, ſe proſternerent la

face contre terre, & attendirent pour ſe relever, que le roi le leur eût dit trois fois. Lorſqu'ils eurent enfin quitté cette humiliante poſture, le roi leur dit: « Je vois » des paſteurs ſans leurs brebis! » Les évêques, ayant repris courage, répondirent: » Le loup eſt venu, & a diſperſé les bre- » bis.... Quel eſt-il ce loup, reprit Char- » les, piqué de l'allégorie?... Vous-même, repliquerent hardiment les évêques.... » Vous vous trompez, leur répondit d'un ton humble & doux le pieux monarque. » Quelque vil que je ſois, j'ai reçu le bap- » tême & le glorieux nom de Chrétien; » j'ai ſoin de me munir ſouvent du ſigne » de la croix: ainſi je ne ſuis point un » loup.... Nous ne vous faiſons point » d'injure, repartirent les prélats, en vous » comparant à cette bête cruelle. Si vous » étiez entré les armes à la main dans le » Samnium, vous euſſiez fait un affreux » carnage des malheureux chrétiens, » comme un loup dévorant, qui entre dans » une bergerie, égorge & déchire les ten- » dres brebis. » Charles parut recevoir avec ſoumiſſion les remontrances des évêques. Il ajoûta cependant: « Comment » puis-je faire pour renoncer à mon en- » trepriſe; j'y ſuis engagé par ſerment: j'ai » juré de mourir, ſi je ne frappois de mon

» ſceptre la poitrine d'Arégiſe.... Cal-
» mez votre inquiétude, lui dirent les évê-
» ques ; nous vous donnerons nous-
» mêmes un moyen d'accomplir votre
» ſerment & nous nous engageons, ce
» jour même, de remettre Arégiſe en
» votre pouvoir; daignez ſeulement nous
» accompagner. » Charles ſauta, plein de joie, de ſon thrône, & ſuivit les évêques qui le menerent dans une égliſe dédiée à S. Etienne, premier martyr. Les prélats, après avoir fait leurs prieres, conduiſirent le roi dans un coin de l'égliſe, où ils lui montrerent un portrait d'Arégiſe. Le roi, enflammé de colere de ſe voir ainſi joué, éclata en reproches contre les évêques, qui, malgré ſes menaces, lui dirent d'un ton ironique : « Accompliſſez votre ſerment
» ſur cette peinture ; car vous ne verrez
» Arégiſe, lui-même, qu'au jour du juge-
» ment. » Le roi, voyant qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, ſe jetta comme un furieux contre ce tableau ; le frappa de ſon ſceptre, & briſa l'endroit où la couronne étoit repréſentée ſur la tête d'Arégiſe. Après avoir ainſi contenté ſon courroux, Charles, à la priere des évêques, conſentit à la paix, à condition qu'Arégiſe lui donneroit ſon fils Grimoald en ôtage; ce qui fut exécuté.

[787.]

Au mépris de la paix & de ſes ſermens, Arégiſe tramoit encore une nouvelle rebellion, lorſque la mort arrêta ſes projets. Il fut le ſeul, de tous les ducs d'Italie, qui oſa réſiſter à la puiſſance de Charlemagne, & qui ſe maintint indépendant durant quelques années. Il aima les ſciences & les arts; & l'on comptoit à ſa cour juſqu'à trente-deux philoſophes: nom que l'on donnoit alors aſſez communément aux ſçavans. Parmi les loix qu'il publia, on remarque celle par laquelle il ſupprima les Biſoques, eſpece de religieuſes qui vivoient ſeules dans leurs maiſons, ſans dépendre d'aucun ordre ni d'aucun monaſtere. Leur inſtitut avoit été approuvé par le roi Liutprand; mais les abus, qu'on y remarqua, engagerent Arégiſe à l'abolir.

On ne croyoit pas que Charles dût rendre aux Béneventins le fils de leur prince, qui vraiſemblablement ne ſeroit pas plus ſoumis que ſon pere; mais une flatterie adroite du jeune Grimoald déconcerta la politique de Charles. Il avoit fait mander ce prince, au moment qu'il avoit appris la mort d'Arégiſe; & il lui dit que ſon pere n'étoit plus en vie: « Grand roi, » répondit Grimoald, je ne puis croire ce

» que vous m'apprenez ; la ſanté de mon » pere me paroît meilleure que jamais, » & ſa gloire devient, chaque jour, plus » éclatante. Puiſſe-t-elle croître ainſi de » ſiécle en ſiécle !... Rien n'eſt plus vrai » que ce que je vous dis, reprit le roi ; » votre pere eſt mort.... Seigneur, repliqua » Grimoald, je ne connois point d'autre pere » que vous. Du moment qu'on ma remis » entre vos mains, je n'ai plus penſé que » j'euſſe un pere, une mere, ni des pa- » rens. » Charles, enchanté de cette réponſe, embraſſa tendrement Grimoald, & le nomma Prince de Bénevent.

[788.]

Le bruit s'étant répandu que les Abares ſe diſpoſoient à faire une irruption en Italie, Charlemagne ordonne auſſi-tôt qu'on rétabliſſe les fortifications de Vérone, qui étoient en très-mauvais état. A l'occaſion de cet ordre, il s'éleva une très-vive diſpute entre les eccléſiaſtiques & les bourgeois. Il s'agiſſoit de ſçavoir lequel de ces deux ordres devoit contribuer davantage à la dépenſe de cette réparation. Cette conteſtation fut décidée par une cérémonie que l'on appelloit le *jugement de la Croix*. On choiſit deux champions ; l'archiprêtre Arégas, pour la bourgeoiſie ; l'ar-

chidiacre Pacifique pour le clergé. Celui qui pouvoit tenir plus long-tems ſes bras en croix, devoit être vainqueur. Ils ſe placerent tous les deux debout, vis-à-vis d'un autel où l'on célébra la meſſe. Lorſqu'elle fut achevée, le prêtre lut la Paſſion ſelon S. Matthieu ; mais à peine étoit-il à la moitié, que le champion des bourgeois, ne pouvant plus réſiſter à la fatigue, baiſſa les bras inſenſiblement ; &, accablé de laſſitude, ſe laiſſa enfin tomber par terre ; mais Pacifique, plus vigoureux, ſoutint juſqu'au bout une poſture ſi gênante, & fut proclamé vainqueur. En conſéquence, le clergé ne paya que le quart des réparations.

[797.]

Le pape Léon III, élu pour remplacer Adrien, dès l'an 795, n'avoit eu garde de s'écarter de la politique de ſon prédéceſſeur, dans la conduite qu'il tenoit envers Charlemagne. Il avoit eu ſoin d'envoyer à ce prince, ſi-tôt après ſon exaltation, des légats chargés des clefs de la confeſſion de S. Pierre, & de l'étendard de la ville de Rome, avec d'autres préſens. Ces témoignages tout-à-la-fois de ſoumiſſion & bienveillance lui mériterent, de la part de Charles, une protection conſtante & des richeſſes conſidérables. « On croit, dit

» l'hiſtorien eccléſiaſtique, que ce fut de
» ces préſens du roi Charles, que le pape,
» au commencement de ſon pontificat, fit
» faire tant de vaſes & d'ornemens pré-
» cieux pour les égliſes de Rome. On y
» exprime, entr'autres, des couloires d'argent
» doré, ſervant à purifier le vin qui de-
» voit être conſacré. On remarque une
» grande ſalle dans le palais de Latran,
» (elle fut achevée cette année,) qu'il fit
» incruſter de marbre, & orner de colom-
» nes & de peintures en moſaique. Il en
» reſte une encore aujourd'hui, où ſaint
» Pierre eſt repréſenté aſſis, ayant trois
» clefs ſur ſes genoux, & à ſes côtés le
» pape Léon à droite, le roi Charles à

vouloit lui en accorder la permiſſion, il étoit prêt d'aller dans le camp ennemi reconnoître les forces des François, & qu'il eſpéroit revenir lui en rendre compte. Grimoald, charmé de ſon courage, lui dit: « Allez à » mes écuries; choiſiſſez le meilleur cheval, » & partez. » Le Béneventin ſe rend aux écuries du prince, donne ſur la porte un grand coup de bâton, & choiſit le cheval auquel la frayeur du coup fait lever la tête le premier. La fortune ſeconde ſon entrepriſe. Il pénètre dans le camp des François; &, après avoir tout examiné, il revient avec le même bonnheur auprès de Grimoald, auquel il fait un rapport exact de ce qu'il a vu. Le prince, voulant récompenſer une ſi belle action, lui demanda ſi le cheval qu'il avoit choiſi, lui avoit paru bon? Le Béneventin lui ayant témoigné qu'il en avoit été très-content: » J'en ſuis bien-aiſe, ajoûta Grimoald, il eſt à vous. » Quelque temps après, un particulier vint dire en ſecret à Grimoald, que ce même citoyen, dont il eſtimoit tant le mérite, avoit conſpiré contre ſa vie, & ajoûta qu'il en étoit bien certain, puiſqu'il étoit lui-même un des complices. Grimoald, après avoir mûrement peſé la choſe, commença par faire mourir le délateur. Il manda enſuite l'accuſé, & lui dit qu'il pouvoit choiſir, ou d'avoir les yeux crevés, ou les mains coupées.

Celui-ci, voulant faire ce choix avec connoiſſance de cauſe, voulut d'abord eſſayer lequel desdeux états lui ſeroit le plus incommode, celui d'aveugle ou celui de manchot. Dans cette idée, il ſe fit d'abord lier les mains, & reſta deux jours entiers en cet état. Il ſe fit enſuite bander les yeux, & demeura dans cette ſituation le même eſpace de temps. Après cet examen, il prit un parti que peu de perſonnes auroient pris en ſa place, & demanda qu'on lui crevât les yeux.

L'hiſtoire fait mention d'un ſtratagême dont le même Grimoald ſe ſervit pour chaſſer les François de ſes Etats. Il ſortit ſecrettement de ſon camp, pendant la nuit.

plongés dans le ſommeil, Grimoald accourut & les égorgea preſque tous, ſans aucune peine.

Cette même année voit éclater une conjuration contre le pape Léon. Le ſacellaire Campule, neveu d'Adrien I, & le primicier Paſchal en étoient les chefs. Le 25 d'Avril, jour de S. Marc, pendant la proceſſion des grandes litanies, des gens armés, placés en embuſcade près du monaſtere de S. Etienne & de S. Silveſtre, parurent tout-à coup, & ſe jetterent ſur le pape. Saiſis d'épouvante, le peuple & le clergé prennent auſſi-tôt la fuite. Les aſſaſſins renverſent le ſouverain pontife de ſon cheval, & le dépouillent, en déchirant ſes habits pontificaux, pendant que les autres conjurés le chargent d'une grêle de coups, & s'efforcent de lui arracher la langue & les yeux. Ils le laiſſent à demi-mort, & baigné dans ſon ſang, au milieu de la rue, croyant l'avoir rendu aveugle & muët; mais la crainte d'avoir manqué leur coup les fait revenir un inſtant après. Emportés par une fureur aveugle, ils font ſouffrir au malheureux pape de nouveaux affronts & de nouvelles douleurs. Ils le traînent dans l'égliſe du monaſtere; & là, ſur les marches même de l'autel, ils s'efforcent encore de lui arracher les yeux & la langue; l'accablent de

coups de pied & de bâton, & le forcent à jetter, en cet état, dans une étroite prison du monastere de S. Erasme, voisin de celui de S. Silvestre. Ils avoient pris cette précaution, dans la crainte qu'on n'enlevât le pontife la nuit suivante; mais elle fut inutile. Albin, camérier du pape, & d'autres personnes fideles forcerent le monastere; en tirerent le pontife, qu'ils firent descendre par les murailles de la ville, & le menerent au Vatican. Le peuple le croyoit mort, ou tout au moins aveugle & muet; on fut étrangement surpris de le voir reparoître le lendemain,

les évêques, les abbés & toute la nobleſſe Françoiſe & Romaine ; &, Charles étant préſent, il fait à haute voix la proteſtation d'innocence dont on vient de parler. A voir le grand nombre des prélats qui ſe trouvoient alors à Rome, on eût dit qu'il ne s'agiſſoit rien moins que d'un concile ; & quelques hiſtoriens en parlent en effet de cette maniere. Mais, & la juſtification du pape, & la curioſité de voir la cour du roi Charles, ſuffiſoient pour les avoir attirés dans la capitale du monde Chrétien. Le concours des Italiens & des étrangers n'étoit pas moins prodigieux. Le jour de Noël, Charles ſe rend à S. Pierre pour y entendre la meſſe. Comme il faiſoit ſa priere debout devant l'autel, le pape lui poſe ſur la tête une couronne d'or ; & tout le peuple de Rome, prévenu ſans doute, quelques momens auparavant, de la cérémonie, fait retentir la baſilique du Vatican de ces cris : *A Charles Auguſte, couronné de la main de Dieu, grand & pacifique empereur des Romains, vie & victoire !* Après les acclamations, le pape ſe proſterne devant le nouvel empereur, pour marquer qu'il le reconnoît pour ſon ſouverain. Il ſe releve, & lui fait l'onction de l'huile ſainte. La meſſe eſt enſuite célébrée par le ſouverain pontife, & Char-

les y reçoit les honneurs impériaux. Les magiſtrats, le clergé, la nobleſſe & le peuple confirmerent à Charles le titre d'Empereur, par un décret d'élection, qu'ils ſignerent tous. Son fils Pépin fut ſacré roi d'Italie.

» Charles, dit M. l'abbé Fleuri, d'a-
» près Eginhard, hiſtorien & chancelier
» de Charlemagne & témoin oculaire
» de ce qu'il écrit, s'attendoit ſi peu à ce
» couronnement, que d'abord il y eut une
» extrême répugnance, & proteſta que,
» nonobſtant la ſolemnité de la fête, il ne
» ſeroit pas venu à l'égliſe ce jour-là, s'il
» avoit pu prévoir le deſſein du pape.

» tinople étoit gouvernée par une femme,
» à qui ils croyoient indigne d'obéir; car
» la choſe étoit ſans exemple. Il étoit donc
» juſte de réunir le nom d'Empereur à la
» puiſſance effective; & l'exécution s'en
» fit par les mains du pape, à qui ſa di-
» gnité donnoit à Rome le premier rang.
» Ainſi le nom d'Empereur Romain, éteint
» en Occident, l'an 476, fut rétabli après
» 324 ans. »

CHARLEMAGNE, *Empereur.*

[801.]

CE prince s'applique, comme il avoit déja fait, à rétablir le bon ordre, la paix & la juſtice dans l'Italie. Il y laiſſe ſon fils Pépin pour continuer la guerre contre Grimoald, prince de Bénevent, qui refuſoit de ſe ſoumettre, & reprend, avec toute ſa cour, le chemin de ſes Etats d'Allemagne & de France.

[806.]

L'empereur, déja vieux, fait à Thionville, dans une diète nombreuſe, le partage de ſes Etats entre ſes trois fils, Charles, Pépin & Louis. Pépin devoit avoir l'Italie, outre une grande partie de l'Allemagne;

Il en deſtine une portion conſidérable pour les pauvres. Il partage enſuite le reſte en vingt & une parts pour les vingt & une égliſes métropoles de ſes Etats, ſçavoir, Rome, Ravenne, Milan, Aquilée, Grado, Cologne, Mayence, Saltzbourg, Trèves, Sens, Beſançon, Lyon, Rouen, Reims, Arles, Vienne, Tarentaiſe, Embrun, Bordeaux, Tours & Bourges. Parmi les curioſités du tréſor de l'empereur, on admiroit ſur-tout, une table d'or, & trois d'argent maſſif, avec leurs pieds auſſi d'argent : l'une de ces dernieres, qui étoit quarrée, & dont la gravure offroit la deſcription de la ville de Conſtantinople, devoit être donnée à l'égliſe de Rome ; une autre, auſſi d'argent, ronde & repréſentant la ville de Rome, étoit deſtinée pour l'égliſe de Ravenne ; la troiſieme table d'argent & la table d'or devoient être partagées entre les héritiers de Charles, & les pauvres.

[812.]

Pépin, roi d'Italie, étoit mort à Milan, au mois de Juillet 810, ne laiſſant que des fils naturels, dont l'aîné s'appelloit *Bernard*. Charlemagne, dans une diète d'Aix-la-Chapelle, déclare ce prince, ſon petit-fils, roi d'Italie.

Au mois de Janvier, Charlemagne meurt

de pleurésie, dans la soixante & douzieme année de son âge, la quarante-cinquieme de son règne en France, & la treizieme de son empire. « Il fut regretté, dit l'historien » Ecclésiastique, non-seulement de ses su- » jets, mais des étrangers & des Payens » même; & la postérité l'a tellement re- » connu pour grand, qu'elle en a fait le » nom de Charlemagne, qui lui est pro- » pre. Plusieurs églises particulieres l'invo- » quent comme saint, quoiqu'en d'autres, » comme à Metz, on fasse tous les ans un » service pour le repos de son ame; & il » faut avouer que la multitude de ses fem- » mes & de ses concubines a donné quel- » que atteinte à sa réputation. » Il eut pour successeur son fils Louis, qu'il avoit déclaré, l'année précédente, empereur d'Occident & roi des François & des Lombards.

LOUIS LE DEBONNAIRE, *Empereur.*

[816.]

LE pape Léon III étant mort au mois de Juin, Etienne IV lui ſuccede dix jours après. Ce pontife fait prêter ſerment de fidélité par tout le peuple Romain, en faveur de Louis; &, le mois d'Août ſuivant, il ſe met en chemin, pour paſſer en France. Il eſt reçu ſur les frontieres du royaume par quelques ſeigneurs qui le menent à Reims, où l'empereur avoit réſolu de l'attendre. Là pluſieurs évêques, accompagnés d'un grand nombre d'eccléſiaſtiques, vont au-devant d'Etienne. Louis lui-même s'avance à ſa rencontre, à quelque diſtance. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils deſcendent tous deux de cheval. L'empereur, plein de reſpect pour le chef de l'Egliſe, ſe proſterne, à trois repriſes différentes, aux pieds du pape qui le releve la troiſieme fois, & l'embraſſe. Ils marchent enſuite vers la cathédrale, précédés de tout le clergé, pour y chanter le *Te Deum*. Le lendemain, l'empereur donne un feſtin ſuperbe au pape qui, le jour d'après, traite à ſon tour magnifiquement l'empereur,

Enfin, le dimanche ſuivant, le clergé & le peuple s'étant raſſemblés en foule dans la cathédrale, Etienne y ſacre ſolemnellement l'empereur, & lui met ſur la tête une couronne d'or, enrichie de pierreries, qu'il avoit apportée exprès. Il en met une autre ſur la tête d'Ermengarde, qu'il déclare impératrice. Cette cérémonie étoit l'unique but du voyage qu'il avoit fait en France. Ce pape vouloit ſans doute aſſurer à ſes ſucceſſeurs le droit de couronner les empereurs.

cie à l'empire Lothaire, ſon fils aîné. Ber-
nard, roi d'Italie, & neveu de l'empereur,
ne peut voir ſans chagrin l'élevation de Lo-
thaire. Séduit par de mauvais conſeils, il
met ſur pied une armée nombreuſe, &
leve l'étendard de la révolte; mais, ap-
prenant bientôt que l'empereur, ſon on-
cle, s'avance avec toutes ſes troupes, pour
le punir, il reconnoît, quoiqu'un peu tard,
ſon imprudence. L'impératrice Ermen-
garde, qui ne l'aimoit pas, envoie à ce jeune
prince quelques ſeigneurs François, qui
lui conſeillent d'avoir recours à la clé-
mence de ſon oncle, & lui promettent les
bons offices de l'impératrice, pour ob-
tenir le pardon de ſa faute. Bernard, tou-
jours aveuglé, va trouver l'empereur à
Châlons-ſur-Saône; ſe jette à ſes pieds, &
le prie humblement de lui pardonner ſon
crime. Il l'eût aiſément obtenu d'un prince
auſſi bon que Louis; mais l'impératrice
détermine ſon époux à donner aux rebel-
les des commiſſaires qui ſe hâtent de les
condamner à mort. Cette peine ayant été
commuée en celle de perdre la vue, la
cruelle Ermengarde, ſans attendre les
ordres de l'empereur, ſans même l'en aver-
tir, fit arracher les yeux à Bernard, avec
tant de violence, que ce prince infortuné
en mourut le troiſieme jour. Ermengarde
ne s'applaudit pas long-tems de ſon crime;

une fiévre violente l'emporta quelques mois après. L'empereur pleura long-tems la mort de Bernard. Il s'en reconnut coupable en préſence des évêques; reçut d'eux la pénitence, & fit de grandes aumônes pour l'expiation de ſa faute.

[828.]

Les Maures ou Sarafins d'Afrique avoient fait une deſcente en Sicile dès l'an 820, & s'étoient emparés de Palerme. Ils en avoient été chaſſés bientôt après. Cette année, ils rentrent dans cette iſle, & voici

Barbares ſe rendirent à cette invitation; & s'étant répandus dans l'iſle, commandés par différens chefs, ils y exercerent d'affreux ravages. Dans l'eſpace de quelques années, la Sicile paſſa toute entiere ſous leur domination.

[829.]

Landulf l'Ancien, comte de Capoue, vaſſal du prince de Bénevent, ayant fait bâtir ſur une montagne, voiſine de Capoue, une nouvelle ville très-bien fortifiée, invita Sicon, prince de Bénevent, à la venir voir. Le prince s'y rendit; &, après l'avoir examinée, il demanda quel nom on lui donneroit? Les courtiſans, par flatterie, lui répondirent qu'on la nommeroit *Sicopolis*, (c'eſt-à-dire *ville de Sicon*;) mais un d'entr'eux s'aviſa de dire qu'il falloit plutôt l'appeller *Rebellopolis*, (c'eſt-à-dire *ville rebelle.*) Sicon, choqué de ce diſcours, lui demanda pourquoi il propoſoit de lui donner ce nom? Le courtiſan lui répondit: « C'eſt parce que les Capouans, ayant une place auſſi forte, ſeront plus diſpoſés à ſe révolter, & moins » ſoumis à vos ordres. »

[830.]

L'empereur Louis, malgré ſon âge

avancé, malgré la piété ſcrupuleuſe dont il faiſoit profeſſion, s'étoit laiſſé ſéduire par les charmes de Judith, & l'avoit épouſée, quoiqu'il eût déja trois princes de ſon premier mariage. Charles, fruit de ſon union avec Judith, devint l'objet de toute ſa tendreſſe. Il falloit donner à cet enfant chéri un apanage digne de ſa naiſſance; mais Louis avoit déja partagé ſes Etats entre les trois princes du premier lit, Lothaire, Pépin & Louis. Dans la diète tenue à Worms, cette année, il fit un nouveau partage, & donna l'Allemagne à ſon fils Charles. Lothaire & Pépin, mécontens

pire, & de ſe faire moine ; mais ce prince fait ſecrettement demander du ſecours à ſon troiſieme fils, Louis de Baviere, qui le délivre de la tyrannie de ſes freres. Louis, devenu en état de donner la loi, ne voit plus dans ſes ennemis que des enfans qui lui ſont toujours chers. Il les fait venir en ſa préſence ; leur reproche avec une douceur paternelle leur conduite denaturée, & leur pardonne en les embraſſant.

[833.]

Toujours aveuglé par ſon amour pour Judith & pour ſon fils Charles, Louis ôte à *Pépin* le royaume d'Aquitaine, qui lui étoit échu en partage, & en inveſtit ce fils bien-aimé. Lothaire & Louis de Baviere s'arment pour venger l'injuſtice faite à Pépin. Louis marche contr'eux à la tête de ſes troupes, & les rencontre dans une plaine auprès de Rouffiac. Les trois freres travaillent ſecrettement à débaucher les ſoldats de leur pere, & y réuſſiſſent. Louis, abandonné des ſiens, reſte au pouvoir de ſes fils. Judith eſt exilée à Tortone en Italie, & Charles dans l'abbaye de Prum en Allemagne. Les trois freres partagerent entr'eux tous les Etats de la monarchie. La plaine de Rouffiac, qui étoit le théatre d'une ſi étrange ſcène, fut nommée *le champ du menſonge*.

Les deux freres, Louis & Pépin, retournerent dans leurs Etats. Lothaire conduisit son pere à Soissons, & l'y tint étroitement renfermé, ne souffrant pas que personne lui parlât, excepté ceux qui le servoient. On ne peut lire, sans un attendrissement mêlé d'indignation, les outrages qu'essuya ce malheureux prince, dont le plus grand défaut fut une excessive bonté. Des ministres du Seigneur, abusant de sa piété simple & crédule, le forcerent à s'avouer coupable des crimes qu'il plut à son fils de lui imputer. Vendus à l'ambition de Lothaire, ils firent entendre au

dant pas oublié qu'il étoit leur pere. Ils furent indignés du traitement barbare, qu'il éprouvoit de la part de Lothaire & s'unirent enſemble pour lui rendre la liberté. Lothaire, au premier bruit de leur marche, s'enfuit en Italie, laiſſant ſon pere dans l'abbaye de S. Denis ; mais, toujours foible & ſcrupuleux, Louis n'oſa reprendre la ceinture militaire, & les ornemens impériaux, qu'il n'eût auparavant reçu l'abſolution des évêques. Après que ce prince innocent eut été abſous de ſes crimes imaginaires, par des prélats hypocrites, il ſe joignit à ſes fils Louis & Pépin, & marcha contre Lothaire qui perſiſtoit toujours dans ſa révolte. Ce fils denaturé, touché des avis de l'évêque de Paderborn, vint, avec Hugues ſon beau-pere, & pluſieurs complices de ſa rebellion, ſe proſterner aux pieds de l'empereur, & lui demander pardon de ſon crime. L'empereur, accompagné de ſes deux autres fils, le recut dans une tente ouverte, en préſence des deux armées. Là, n'écoutant que les mouvemens de ſa tendreſſe, ce tendre pere lui tendit la main ; lui pardonna tous les outrages qu'il en avoit reçus, & n'exigea de lui qu'un nouveau ſerment de lui être fidèle.

[836.]

Lothaire fait baptiſer à Pavie, avec beau-

coup de magnificence, ſa fille Rotrude et Ermengarde, femme de Lothaire, fut préſente à la cérémonie, & fit voir, dans cette occaſion, qu'elle n'étoit pas fort ſcrupuleuſe. Avant la meſſe, qui fut célébrée par l'archevêque de Ravenne, ſe ſentant preſſée de la ſoif, elle ſe fit apporter une grande taſſe de vin étranger qu'elle but en cachette ; ce qui ne l'empêcha pas de communier à la meſſe.

Sicard, prince de Bénevent, aſſiégeoit la ville de Naples, qui refuſoit de lui payer le tribut ordinaire. Les Napolitains, preſſés par la famine, lui députerent un moine qui, ſe jettant à ſes pieds, le con-

remplis d'un vin exquis, mais qui en effet étoient pleins de ſous d'or. Roffred, de retour dans le camp de Sicard, lui rapporta que la ville étoit abondamment fournie de proviſions; &, ſur ce rapport, le prince leva le ſiége, content que les Napolitains ſe fuſſent engagés par un nouveau traité à payer exactement le tribut.

[840.]

L'empereur Louis, deſtiné à être la victime de ſa bonté & de ſa tendreſſe, apprend que ſon fils Louis de Baviere, qui avoit toujours paru plus modéré que ſes freres, s'étoit révolté contre lui; étoit entré en Allemagne, & y avoit été reconnu roi. Ce pere infortuné étoit déja malade: cette nouvelle acheve de l'accabler. Affoibli par la maladie & par les années, il eſt obligé de ſe traîner au-devant d'un fils rebelle, qui devoit être la conſolation de ſa vieilleſſe. Louis, informé que ſon pere marche contre lui, ne juge pas à propos de l'attendre, & regagne ſes Etats. Une éclipſe de ſoleil, ſurvenue, dans ces circonſtances, parut être dans ce ſiécle d'ignorance le préſage de quelque grand malheur. L'empereur, toujours crédule & ſuperſtitieux, fut ſi frappé de ce phénomene, que ſa maladie en augmenta conſi-

dérablement. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter dans une isle du Rhin, au-dessous de Mayence, & vis-à-vis du château d'Ingelheim. Il partagea ses meubles & ses bijoux entre les églises, les pauvres & ses fils. Il envoya des seigneurs en Italie porter à Lothaire sa couronne, l'épée & le sceptre d'or garni de pierreries. L'évêque de Metz, en lui présentant le Viatique, lui demanda s'il pardonnoit à son fils Louis? « Je lui pardonne de bon cœur, » répondit l'empereur; mais je vous prie » de l'exhorter à se repentir de ses fautes, » & sur-tout d'avoir réduit son pere à » mourir de douleur. » Ainsi mourut l'empereur Louis, qui eut sur le thrône toute

» parloit le latin comme ſa langue natu-
» relle, & entendoit le grec. Il avoit ap-
» pris en ſa jeuneſſe des poëſies latines;
» mais, depuis, il ne vouloit ni les lire
» ni les entendre. Au contraire, il étoit
» fort inſtruit de l'Ecriture ſainte, & ſça-
» voit le ſens ſpirituel, le moral & l'ana-
» logique. Tous les matins, il alloit à l'é-
» gliſe, ſe mettre à genoux, touchant le
» pavé de ſon front, & demeuroit long-
» tems en prieres, quelquefois avec lar-
» mes. Tous les jours, il donnoit l'aumône
» avant ſes repas; &, par-tout où il étoit,
» il y avoit des logemens pour les pau-
» vres. Il étoit ſobre dans le boire & dans
» le manger. Jamais on ne le vit éclater
» de rire; &, dans les fêtes ſolemnelles
» où les muſiciens & les bouffons jouoient
» pour divertir le peuple, il contenoit les
» autres par ſon ſérieux. Il s'habilloit mo-
» deſtement, excepté les grandes fêtes, où,
» à l'exemple de ſes peres, il étoit tout
» couvert d'or, portant la couronne en
» tête, & le ſceptre à la main. Il étoit
» très-libéral, & donna en proprieté à
» des particuliers quantité de terres de ſon
» domaine. Il ne faiſoit rien ſans conſeil;
» mais il donnoit tant de tems au chant
» des pſeaumes & à la lecture, qu'il aban-
» donnoit trop les affaires à ſes confidens.

» Il entretint la mauvaiſe coutume, déjà » établie, de faire évêques des gens de » condition ſervile, qui ne manquoient » pas d'affranchir leurs parens & de les éle- » ver, ou par les lettres, ou par les al- » liances avec les nobles. Tel fut ce prince, » que l'on compte pour le premier roi de » France, du nom de *Louis*; & ſa facilité » à pardonner, lui a fait donner le ſur- » nom de *Débonnaire*. »

LOTHAIRE, *Empereur.*

[840.]

ON a vu ci-deſſus que la domination des Lombards en Italie avoit été réduite à la principauté de Bénevent, dont Charlemagne avoit eu beaucoup de peine à ſe faire reconnoître ſuzerain. Grimoald III, fils du prince Arégiſe, rendu, par Charlemagne, aux Bénéventins, moyennant un traité qui le faiſoit vaſſal de l'empire, n'avoit pas laiſſé de gouverner en maître indépendant ſa principauté. Grimoald IV, Sicon & Sicard, ſes ſucceſſeurs, avoient fait de même. Sicard, prince de Bénévent, depuis 832, ayant voulu violer la femme de Naninghon, noble Bénéventin; celui-ci ſe plaignit au peuple de l'outrage qu'il avoit reçu: les Bénéventins prirent auſſi-tôt les armes; coururent au palais, & maſſacrerent Sicard.

Ce prince s'étoit rendu d'ailleurs odieux aux Bénéventins par ſes cruautés & par ſon avarice. Il eſt à croire que l'aventure ſuivante avoit ajoûté beaucoup à la haine publique.

Adelchiſe, femme de Sicard, ayant été vue, par hazard, toute nue dans une tente, par un citoyen de Bénevent, elle réſolut de s'en venger. Quelque tems après, elle invita toutes les femmes de la ville, à ſe rendre au palais, comme pour leur donner une fête. Lorſqu'elle les eut en ſon pouvoir, elle leur fit couper à toutes leurs vêtemens juſqu'au-deſſus de la ceinture, & les fit promener, en cet état, dans les rues & dans les places de la ville.

Radelgiſe, thréſorier de Sicard, élu pour lui ſuccéder, ſignale ſon avènement à la principauté, par une violence qui lui fait

» fenêtres ! » Il ſe hâte de ſe fortifier dans ſa nouvelle ville de Sicopolis, & arbore enſuite l'étendard de la révolte.

Dawfre, beau-pere du feu prince Sicard, également indigné du traitement fait à Adelgiſe, ſort de Bénevent avec ſes fils, qui étoient au nombre de cinq, & fait ſoulever la ville de Salerne. A cette nouvelle, Radelgiſe envoie ſon confident Adelmaire, pour tâcher d'appaiſer les mécontens; mais Adelmaire, trahiſſant la confiance de ſon maître, approuve la démarche de Dawfre, & s'enferme avec lui dans Salerne. Il fait dire enſuite à Radelgiſe qu'il peut ſe préſenter devant la place, & qu'il ſçaura l'en rendre maître, ſans coup férir. Radelgiſe, plein de confiance, va ſe préſenter aux portes de Salerne : il les voit s'ouvrir auſſi-tôt, ne doutant pas que ce ne ſoit pour le recevoir ; mais Dawfre & ſes fils, ſecondés d'Adelmaire, ſortent tout-à-coup à la tête des bourgeois armés; &, ſe précipitant ſur les troupes de Radelgiſe, ils en font un carnage horrible.

Après cette action, Dawfre & ſes fils perſuadent aux habitans de Salerne d'élire pour prince Siconulf, qui languiſſoit depuis long-tems dans la priſon de Tarente, où il avoit été confiné par l'ordre de ſon frere Sicard.

On fait choix, pour le délivrer, de quelques

jeunes gens adroits & déterminés, qui ſe déguiſent en marchands, & ſe rendent, par différens chemins, à Tarente. Il ſe réuniſſent le ſoir, près de la priſon; &, feignant d'arriver dans le moment, ils prient les geoliers de les loger pour cette nuit. Il n'y avoit point alors d'hôtelleries dans les villes d'Italie. Les géoliers font entrer ces jeunes gens, qui, ſous prétexte de reconnoître leur politeſſe, leur font boire d'excellent vin, & les enyvrent. Lorſqu'ils les virent enſevelis dans le vin & dans le ſommeil, ils forcerent les portes de la priſon, & en tirerent Sicoulf, qu'ils conduiſirent à Sa-

précieux dans ſon égliſe, qu'il avoit dépouillée de toutes ſes richeſſes & de tous ſes ornemens. Trois cens chevaux marchoient à ſa ſuite, chargés de ce riche butin & d'une grande quantité d'or & d'argent. Ce n'étoit pas l'intérêt de la paix, qui conduiſoit George en France. Son deſſein étoit de ſe ſouſtraire de la dépendance de l'évêque de Rome, à l'exemple de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs. Il eſpéroit que l'empereur Lothaire, ſéduit par ſes préſens, confirmeroit les priviléges que les empereurs avoient accordés à Maur & à quelques autres archevêques de Ravenne. L'ambitieux prélat ne déſeſpéroit pas même d'obtenir avec ſon or la dignité de ſouverain Pontife, & c'étoit dans cette pieuſe intention qu'il avoit pillé ſon égliſe. Lorſqu'il fut arrivé avec les légats au camp de Lothaire, il trouva ce prince entièrement éloigné de tout accommodement. Il réſolut, avant de rien demander à l'empereur, d'attendre la déciſion de la bataille qui devoit ſe livrer; croyant que, ſi ce prince remportoit la victoire, la joie qu'il reſſentiroit d'un ſi heureux ſuccès, lui feroit écouter plus favorablement les propoſitions qu'il avoit à lui faire. Cependant, pour s'attirer de plus en plus la bienveillance de Lothaire, *il déclamoit* indiſcrettement dans le

camp contre ſes deux freres. La veille de la bataille, il lui échappa de dire : « Quand » je verrai Charles vaincu paroître avec les » bras liés, je me déganterai pour lui cou- » per les cheveux, & le faire clerc ; & je » l'emmenerai dans mon diocèſe. » Le 25 de Juin, la bataille ſe livra près de Fontenai, dans le comté d'Auxerre ; & Lothaire fut entièrement défait. Les légats prirent la fuite : George en fit autant ; mais, ſoit l'effet de ſa mauvaiſe fortune, ſoit que l'attirail qu'il traînoit après lui, fût un obſtacle à ſa retraite, il tomba entre les mains de quel-

ne consentit même à lui donner audience, que pour lui reprocher son avarice, sa cupidité, son ambition : « Je devrois, ajoûta » ce prince, punir les discours téméraires » que tu as tenus contre moi ; mais je veux » bien respecter un caractere que tu desho- » nores. Retourne à ton siége. » Charles, après lui avoir parlé ainsi, le renvoya avec mépris, & lui fit donner de l'argent pour son voyage. Plusieurs des prêtres de l'archevêque, qui l'avoient accompagné, furent dépouillés de tout ce qu'ils avoient, & renvoyés nuds en chemise. Ils furent obligés de demander l'aumône, & se virent plusieurs fois en danger de mourir de faim. Comme ils approchoient des Alpes, ils rencontrerent leur archevêque auquel ils demanderent quelque léger secours, avec promesse de lui rendre à Ravenne le double de ce qu'il voudroit bien leur prêter ; mais George, naturellement dur, leur refusa toute assistance, quoiqu'il le pût, sans se gêner beaucoup.

[843.]

Les Sarasins, maîtres de la Sicile, infestoient souvent l'Italie, & se rendoient, de jour en jour, plus redoutables dans le continent. Siconulf, prince de Salerne, voulant se garantir de leurs ravages, ne

crut pas pouvoir mieux faire que de s'allier avec eux. Il prit à ſon ſervice Apollafar, un de leurs chefs. Au retour d'une expédition dans laquelle ce Maure l'avoit très-bien ſervi, Siconulf, montant avec lui les degrés du palais de Salerne, le prit dans ſes bras; le porta juſqu'en haut; le poſa à terre, & l'embraſſa. Apollafar s'offenſa de ce jeu qu'il prit pour une inſulte. Il rompit l'alliance qu'il avoit contractée, & alla offrir ſes ſervices à Radelgiſe, prince de Bénevent.

Siconulf & Gui, ſon beau-frere, duc de Spolete, faiſoient de concert le ſiége

dans le Tibre, & s'avancent juſqu'aux portes de Rome, qu'ils trouvent fermées. Ils ſe contentent de ravager les environs, & pillent, entr'autres lieux, les égliſes de ſaint Pierre & de ſaint Paul, qui étoient hors des murs. Ils en emportent des richeſſes immenſes, parmi leſquelles on regretta ſurtout l'autel d'argent maſſif, poſé ſur le ſépulcre de ſaint Pierre. De Rome, ils ſe rendent à Fondi qu'ils livrent au pillage & aux flammes, après en avoir égorgé ou fait eſclaves les habitans. Quelques troupes Françoiſes, en garniſon dans Spolete pour l'empereur Lothaire, ayant tenté d'arrêter ces Barbares, elles ſont taillées en pieces, & pourſuivies juſqu'au mont Caſſin. La vue de ce riche monaſtere ne manque pas de réveiller la cupidité des vainqueurs; mais, comme il étoit tard, ils remettent au lendemain matin à le piller. Un ſeul ruiſſeau les ſéparoit du mont Caſſin, qui n'avoit, dit-on, d'ailleurs aucunes défenſes. Les moines, n'enviſageant plus qu'une mort certaine, vont en proceſſion à l'égliſe de ſaint Benoît; & là, couverts de ſacs & de cendres, ils paſſent la nuit dans les plus ferventes prieres. Tout-à-coup le ciel ſe couvre de nuages épais, & verſe un déluge d'eau ſur tous les environs du monaſtere. Les Sarafins en ſont fort incommodés. Au point du jour, comme ils ſe

préparent à passer à gué le ruisseau qui les séparoit des moines, ils le trouvent si prodigieusement gonflé par la pluie, qu'ils sont contraints de demeurer sur les bords, &, peu de temps après, de se retirer.

[855.]

L'empereur Lothaire tombe malade; &, n'espérant pas d'en guerir, il partage ses Etats de France & d'Allemagne entre ses deux fils Lothaire & Charles; sans doute qu'il crut son fils aîné Louis assez bien

LOUIS II, *Empereur.*

[860.]

CETTE année eſt remarquable par le froid exceſſif, qui ſe fit ſentir pendant l'hyver en Italie; pays qui, par ſa ſituation, ſemble à l'abri de pareils accidens. Pendant pluſieurs mois, la terre fut couverte d'une prodigieuſe quantité de neige; la gelée fit périr les ſemences & les vignes, & glaça même le vin dans les tonneaux. On prétend que la mer, choſe inouïe! fut priſe en quelques endroits, & qu'à Veniſe on fit uſage de traîneaux & de charrettes, où l'on ne s'étoit jamais ſervi que de barques & de gondoles. Nos peres ont pu voir à-peu-près toutes ces choſes en 1709; &, depuis quelques années, nous commençons nous-mêmes à les trouver moins ſurprenantes.

[864.]

L'empereur Louis II marche à Rome, avec des troupes, pour faire caſſer une ſentence donnée par le pape Nicolas I. Voici ce qui donna lieu à cette expédition.

Lothaire, roi de Lorraine, frere de l'empereur, avoit épouſé, en 857, Thietberge, fille de Boſon, Comte d'une partie de la Bourgogne. S'en étant bientôt dégoûté, il s'attacha à une concubine nommée *Valdrade*, qui l'excita à chaſſer de ſon palais ſon épouſe légitime. La reine Thietberge avoit un frere nommé *Hubert*, qui avoit été ordonné ſous-diacre, mais qui, s'étant enſuite livré à la débauche, ſcandaliſoit toute la France par ſes déréglemens. On accuſa cette princeſſe d'avoir commis avec ſon frere Hubert un inceſte abominable. Thietberge le nia; &, comme il n'y avoit point de preu-

Nicolas n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya deux nonces à Lothaire, pour l'obliger à réparer un ſcandale auſſi grand. Les nonces étoient Rodoald évêque de Porto, & Jean évêque de Cervia. Que de reſſources n'offrent point les richeſſes ! Corrompus par l'argent de Lothaire, les deux prélats aſſemblerent à Metz un concile compoſé d'évêques vendus comme eux au prince, & par qui le divorce avoit été ci-devant approuvé. La ſentence déja rendue, fut confirmée tout d'une voix; & le mariage de Lothaire avec Valdrade fut déclaré légitime, d'une maniere plus ſolemnelle. Les archevêques de Mayence & de Cologne ſe rendirent enſuite à Rome, dans le deſſein de ſurprendre le pape par leurs fauſſes relations; mais Nicolas, ayant appris comme les choſes s'étoient paſſées, excommunia, dans un concile qu'il tint à Rome, les archevêques de Mayence & de Cologne, & caſſa tout ce qu'ils avoient fait dans le conciliabule de Metz.

L'empereur Louis étoit alors dans le duché de Bénevent. Les prélats excommuniés l'allerent trouver, & ſe plaignirent de la rigueur avec laquelle le pape les avoit traités, au mépris de la famille impériale, & contre les formes ordinaires de la juſtice. Louis, quoique naturellement équitable, prêta l'oreille à des

discours pleins de vraisemblance, & prit le chemin de Rome avec son armée, dans le dessein de faire casser, de gré ou de force, la sentence du souverain pontife. Au bruit de sa marche, Nicolas avoit ordonné des jeûnes, des processions, & des prieres, pour qu'il plût à Dieu d'inspirer à l'empereur de meilleurs sentimens, & plus de respect pour le saint siége. La procession commençoit à monter les degrés du Vatican, lorsque l'empereur arriva. Ses soldats se jetterent aussi-tôt sur le peuple & sur le clergé; les chargerent de coups de bâton, & rompirent les croix & les bannieres, sans épargner une croix d'or donnée à l'église de Latran par sainte

punition du Ciel. Il envoya prier le pape de le venir trouver ; & la conférence, qu'il eut avec ce pontife, rétablit entr'eux la paix. Louis voulut que les deux archevêques retournaſſent en France, dégradés comme ils étoient ; & lui-même, ſe voyant guéri de ſa fiévre, quitta Rome quelques jours après.

[866.]

Les Sarafins faiſoient des ravages continuels dans les principautés de Salerne & de Bénevent. Le prince de Bénevent, & Landulf, évêque-comte de Capoue, profitant du voiſinage de l'empereur, envoient prier ce prince de les aider à chaſſer ces Barbares. Louis ſe met auſſi-tôt en marche à la tête d'une puiſſante armée. Il entre dans la principauté de Bénevent. L'évêque de Capoue le joint ſur la route avec les troupes de ſes Etats, après toutefois s'être muni d'un ſtratagême dont il ne croyoit pas être lui-même la dupe. Peu de jours s'étoient écoulés depuis cette jonction, lorſqu'on s'apperçut que les troupes du prélat déſertoient par pelotons ; & ce déſordre continua au point qu'il ne reſta pas même un ſeul ſoldat Capouan dans l'armée impériale ; mais l'évêque demeura, pour ne point laiſſer ſoupçonner la part

qu'il avoit à cette manœuvre. Il fit ſes excuſes à l'empereur qui, feignant de les recevoir, donna des ordres ſecrets pour faire marcher l'armée à Capoue. Il fondit tout-à-coup ſur cette ville ; en fit le ſiége, & s'en rendit maître, malgré la réſiſtance courageuſe des habitans : elle fut traité avec la derniere rigueur ; après quoi, Louis ayant remercié l'évêque-comte de ſes ſervices, conduiſit ſes troupes victorieuſe à Salerne. Waifre s'étoit nouvellement emparé de cette principauté ſur Ademaire qu'il avoit confiné dans une obſcure priſon. La premiere choſe que l'empereur exige du nouveau prince, eſt qu'il lui remette Ademaire qu'il aimoit. » Eh ! ſei- » gneur, répondit Waifre, qu'en voulez- » vous faire ? Il eſt aveugle. » Auſſi-tôt il envoya ſecrettement des gens crever les yeux au malheureux Ademaire.

Les maladies & le ſiége de Capoue ayant conſidérablement diminué l'armée impériale, Louis s'occupe à la recruter, & fait faire dans toute l'Italie des levées extraordinaires d'hommes & d'argent. Il vouloit employer toutes ſes forces pour exterminer des ennemis auſſi acharnés que les Saraſins ; mais ces grands préparatifs produiſirent d'abord fort peu d'effet ; & ce ne fut que cinq ans après que l'empereur s'em-

s'empara enfin de Bari, place forte où ſe retiroient les Sarafins, qui furent obligés de ſortir d'Italie, après l'avoir perdue.

[868.]

Le pape Adrien II, élu pour ſuccéder à Nicolas I, en 867, étoit engagé dans les liens du mariage, lorſqu'il embraſſa l'état eccléſiaſtique; & ſa femme Stéphanie vivoit encore, quand il parvint au ſouverain pontificat. Une fille d'une rare beauté, fruit de leur union, étoit l'unique objet de leur tendreſſe, & de leurs ſoins. Adrien l'avoit depuis peu fiancée avec un jeune homme d'une des plus illuſtres familles de Rome. Eleuthère, ſeigneur Romain, éperdument amoureux de la fille du pape, trouva le moyen de la ſéduire; & lui ayant inſpiré du dégoût pour le mariage auquel elle étoit deſtinée, il l'enleva de ſon conſentement; mais le pape en fit une ſi vive recherche, qu'il arracha ſa fille des mains du raviſſeur. Tranſporté de rage, Eleuthère courut à la maiſon de Stéphanie, & poignarda la mere & la fille. Il fut arrêté ſur le champ, & mis en priſon. Adrien obtint de l'empereur des commiſſaires, qui jugerent Eleuthère, ſuivant les loix Romaines, & le condamnerent à mort.

[871.]

L'empereur Louis, après s'être emparé de la ville de Bari sur les Sarasins, & de Tarente sur les Grecs, va passer quelque tems avec sa cour à Bénevent dont le prince ou duc, nommé *Adelgise*, feignoit de lui être fidele, quoiqu'il eût excité sous main les derniers troubles que Louis avoit heureusement appaisés. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, les troupes, qu'il avoit amenées avec lui, ne manquerent pas, comme il arrive ordinairement, de commettre quelques désordres au dedans & au dehors. Adelgise crut, ou

garde ordinaire. Le 25 d'Août, lorſqu'il dormoit ſur le midi, le perfide Adelgiſe ſe rend au palais, ſuivi d'une troupe de conjurés armés de toutes piéces ; en fait briſer les portes que les gardes avoient fermées à la hâte, & court à la chambre de l'empereur, pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. Mais, au bruit du tumulte, ce prince s'étoit ſauvé dans une tour, avec l'impératrice, ſa fille Ermengarde, & quelques domeſtiques. Adelgiſe la fait aſſiéger auſſi-tôt, & Louis s'y défend pendant trois jours ; mais il couroit riſque d'y périr bientôt par la famine, ſi l'évêque de Bénevent n'eût obtenu d'Adelgiſe, qu'on lui rendroit la liberté, moyennant un ſerment que l'empereur, l'impératrice, leur fille & tous leurs gens feroient ſur les reliques des ſaints, de ne jamais tirer vengeance par eux, ou par d'autres, de cet attentat du prince de Bénevent. Louis, ayant approuvé ce traité, jure avec toute ſa cour ; ſort de la ville ; marche à Ravenne, & fait dire au pape de l'y venir trouver pour l'abſoudre de ſon ſerment.

[872.]

Vers les fêtes de la Pentecôte, l'empereur ſe rend à Rome. Il fait déclarer par le ſénat Adelgiſe criminel de lèſe-Ma-

jetté. L'année ſe paſſe en préparatifs de guerre.

Les Sarafins, chaſſés de Bari, leur plus forte place en Italie, avoient demandé du ſecours aux Sarafins d'Afrique. Tandis que ceux-ci diſpoſoient tout pour une nouvelle expédition, Waifre, prince de Salerne, reçut un jour une lettre d'un de ces Barbares, auquel il avoit autrefois rendu quelque ſervice, & ſçut, par cette voie, que les Sarafins devoient bientôt venir fondre ſur Salerne. Il profita de cet avis, pour fortifier ſa capitale, & n'eut pas lieu de s'en repentir. Trente mille Sarafins viennent débarquer, cette année, à la côte de

pour ſucceſſeur Jean VIII, qui tint le ſiége pendant dix ans.

[873.]

Abiméleck, ſucceſſeur d'Abdila, ſe voit forcé par ſes propres troupes de lever le ſiége de Salerne. L'empereur Louis s'avançoit au ſecours de cette ville. Son approche répandit l'épouvante parmi les Sarafins. En vain Abiméleck eſſaya de ranimer leur courage. Ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne ; lui lierent les mains, & le porterent dans un navire. Enſuite ils s'embarquerent tous, & allerent ravager la Calabre.

L'empereur, délivré de la guerre contre les Saraſins, ſonge à ſe venger du prince de Bénevent ; mais Adelgiſe n'avoit pas attendu juſqu'alors à prendre ſes précautions. Il avoit fait offrir à Baſile, empereur d'Orient, de lui faire hommage de ſes Etats ; & ce prince s'étoit engagé réciproquement à lui fournir des ſecours conſidérables. Ainſi Louis eut à peine tourné ſes armes contre le duc, qu'il eut avis qu'une flotte Grecque étoit abordée ſur les côtes d'Italie, & qu'un grand nombre de troupes s'avançoit pour défendre Bénevent. Ce contre-tems ayant rompu toutes ſes meſures, il ne s'occupa plus que des

moyens de ſauver ſon honneur. Il eut, pour cet effet, recours au nouveau pape qu'il ſçavoit être ami d'Adelgiſe dont il avoit tenu un enfant ſur les fonts de baptême; &, l'ayant fait venir à Capoue, il fit, par ſon entremiſe, la paix avec le duc. Mais, depuis ce tems, la principauté de Bénevent ne reconnut plus les empereurs François pour Souverains, & rentra ſous la domination des empereurs Grecs.

[875.]

Louis meurt à Breſcia, le dernier jour du mois d'Août. Il ne laiſſoit point d'au-

CHARLES LE CHAUVE, *Empereur.*

[877.]

LA princeſſe Ermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, & la plus riche héritiere qu'il y eût alors en Europe, s'étoit retirée, auſſi-tôt après la mort de ſon pere, à la cour de Bérenger, duc & marquis de Frioul, auprès de la princeſſe Giſele, ſa grand'-tante, mere de ce duc. Boſon, duc de Milan, & beau-frere de l'empereur, prince ambitieux & intriguant, qui ne ſongeoit qu'aux moyens d'augmenter ſa fortune, oſa jetter les yeux ſur Ermengarde, & ſe propoſa de l'avoir pour épouſe. Comptant ſur la protection de l'empereur, & ſur l'amitié de Bérenger, il ſurmonta tous les obſtacles, qui paroiſſoient s'oppoſer à ce mariage. Il étoit marié : le poiſon le délivra de ſa femme. Auſſi-tôt, de concert avec Bérenger, il ſe tranſporte à Tréviſe, ſous prétexte du ſervice de l'empereur; enleve Ermengarde, & l'amene en Lombardie, dans le tems que le pape & l'empereur venoient de ſe rencontrer à Verceil. Le mariage de Boſon & d'Ermengarde fut célébré dans cette ville.

L'empereur en voulut faire les frais, & créa Boſon, duc de Provence.

Charles le Chauve, attaqué de la fiévre, meurt dans une cabane, au pied du mont Cénis. On prétend qu'il fut empoiſonné par un Juif, nommé *Sédécias*, ſon médecin & ſon favori. Quoiqu'on eût embaumé ſon corps, à deſſein de le tranſporter à l'abbaye de S. Denis en France, l'odeur inſupportable, qu'il exhaloit, obligea de l'enterrer au monaſtere de Nantua, près de Lyon; mais, quelques années après, on tranſporta ſes os à S. Denis. Ce prince, à qui la France eſt redevable du rétabliſſement des lettres, commencé par Charle-

CARLOMAN, *Roi d'Italie, pendant la vacance de l'Empire.*

[877.]

CARLOMAN, fils d'aîné de Louis le Germanique, mort à Francfort, l'année précédente, étoit en Italie, à la tête d'une armée, pour diſputer l'empire à ſon oncle, Charles le Chauve, lorſque ce prince mourut, comme on vient de le voir. Il n'eut pas de peine à ſe faire proclamer roi d'Italie. Il écrivit enſuite au pape, qu'il étoit obligé de faire un petit voyage en Allemagne, pour conférer avec ſes freres, & qu'il iroit à Rome, dès qu'il ſeroit de retour, pour y recevoir la couronne impériale. Il finiſſoit, en lui promettant de travailler plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs à relever l'Egliſe Romaine. On voit, par la réponſe du pape, qu'il cherchoit à vendre l'empire, & à tirer encore de Carloman quelque donation qui pût frayer à la cour de Rome un chemin à l'indépendance : « Quand vous ſerez revenu de vo-» tre conférence avec vos freres, dit le pape » dans ſa lettre, nous vous enverrons les » articles de ce que vous devez accorder » à l'Egliſe Romaine, & enſuite une léga-» tion plus ſolemnelle, pour vous amener

» à Rome, avec la décence convenable; » & traiter enſemble du bien de l'Etat & » du ſalut du peuple Chrétien. » L'intérêt particulier du pape marche, comme l'on voit, avant celui de la religion. Telle étoit la politique de la cour de Rome.

Il eſt à préſumer que le pontife ne trouva pas ſon compte avec Carloman. Il s'en détacha, l'année ſuivante; parcourut la France & l'Italie, offrant ſucceſſivement l'Empire à Louis le Begue, fils de Charles le Chauve, & à Boſon, duc de Provence, ſelon les avantages qu'il croyoit pouvoir en retirer. Mais enfin, obligé de renoncer à de vains projets, il ſe récon-

CHARLES LE GROS, *ou* LE GRAS, *Empereur.*

[881.]

CARLOMAN étant mort en 880, le pape Jean traita de l'Empire avec ſon frere Charles. On ignore quelles furent les conditions arrêtées entr'eux. Charles reçut à Rome la couronne impériale, le 2 de Février.

[882.]

Cette année eſt remarquable par la fin tragique du pape Jean VIII, ſuivant quelques hiſtoires, quoique la plûpart le faſſent mourir naturellement. Un de ſes parens, dit-on, avide de poſſéder ſes thréſors, lui fit prendre un breuvage empoiſonné; mais, craignant qu'il n'en rechappât, il lui donna ſur la tête pluſieurs grands coups de marteau, juſqu'à ce qu'il le vît expiré. On joint le merveilleux au tragique; & l'on dit encore que l'auteur de l'aſſaſſinat, épouvanté par les cris de la populace qu'on avoit informée du malheur arrivé à Sa Sainteté, tomba mort, ſans avoir reçu ni coup ni bleſſure.

Les princes foibles & incapables de gouverner par eux-mêmes, ne ſçauroient trop ſe rendre difficiles ſur le choix d'un miniſtre : leur repos & leur gloire en dépendent. Charles le Gros en fit la triſte expérience. Il s'étoit entièrement démis du ſoin des affaires entre les mains de Liutward, évêque de Verceil, prélat qui, dans le miniſtere, ne voyoit qu'un moyen facile de ſatisfaire ſon avarice ſordide, & qui deshonora ſon maître, en ſe deshonorant lui-même. Charles voulant ſecourir la Germanie inférieure, en proie aux ravages des Normands, avoit mis le ſiége devant une place forte, qui ſervoit d'aſyle à leurs chefs

mands. C'étoit par de pareilles actions, dont il n'étoit que l'inſtrument, que l'infortuné Charles s'attiroit le mépris du peuple, & contribuoit lui-même à la diſgrace qui devoit le priver du thrône.

[887.]

L'avarice n'étoit pas le ſeul défaut de Liutward : il étoit encore dominé par une paſſion honteuſe pour un prélat, & dont la honte rejailliſſoit toute entiere ſur l'empereur, doublement deshonoré par ſon miniſtre. Pour parler plus clairement, Liutward entretenoit un commerce galant avec l'impératrice Richarde, & ménageoit ſi peu les apparences, que quelques courtiſans, jaloux de ſa faveur, firent naître dans l'eſprit de l'empereur de violens ſoupçons; &, quoique l'impératrice offrît de prouver ſon innocence par les épreuves ordinaires, Charles s'obſtina à la croire coupable. Plus jaloux de l'honneur de ſon lit, que de celui de ſon thrône, il exila ce même Liutward qui, quelques années auparavant, l'avoit couvert d'opprobre à la face de tout l'Empire, par le traité honteux qu'il lui avoit fait conclure.

Liutward, plein de dépit & de colere, ne s'occupa, dans ſon exil, que des moyens

de se venger de l'empereur. Il fit soulever contre ce prince son neveu Arnoul, duc de Carinthie, & fils le Carloman. Dans une diète assemblée à Tribur, Arnoul fit déposer son oncle ; mais les Allemands furent les seuls qui eurent part à cette déposition ; & Charles fut toujours reconnu par les Italiens, comme empereur & roi d'Italie. Ce titre ne le garantit pas de l'indigence. Ce prince, vieux & infirme, tomba dans une si grande misere, qu'il fut redevable de sa vie & de sa subsistance à la charité de l'évêque de Mayence.

donna des batailles très-vives entre ces deux princes, dont l'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre. Le pape Etienne V décida ce que le sort des armes avoit laissé indécis. Il protegeoit Gui, & le sacra empereur à Rome, le 21 de Février 891.

GUI, *Empereur.*

[893.]

LE nouvel empereur, à qui sa dignité avoit donné lieu d'augmenter ses forces, étoit sur le point d'accabler son rival Bérenger, lorsque celui-ci eut recours à Arnoul, & en reçut un puissant renfort de Bavarois, commandé par Zuentebald, fils d'Arnoul. Gui, sans s'étonner, atten-

dit près de Pavie son adversaire qui vint

ritoient ſes bravades inſolentes: il fut attaqué & terraſſé par le vaillant Ubald qui, par cette victoire s'acquit une gloire immortelle; vengea l'honneur de ſa patrie; déconcerta les Bavarois, & leur fit prendre la fuite, ainſi qu'à leur chef.

[893.]

Bérenger, abandonné de ſes alliés, demeure ſeul expoſé aux attaques de l'empereur; il eſt bientôt obligé d'abandonner la partie. Il ſe réfugie en Baviere, auprès du même Arnoul, qui l'avoit déja inutilement ſecouru. Arnoul, ſe piquant d'honneur, ſe rend en perſonne en Italie, accompagné de Bérenger. Il ſe fait proclamer roi d'Italie; &, pour ſignaler ſa priſe de poſſeſſion, il ſe rend maître de pluſieurs places importantes. Mais il n'a pas plutôt le dos tourné, que Gui les reprend toutes.

[894.]

Au milieu de ſes proſpérités, Gui fut attaqué d'un vomiſſement de ſang, dont il mourut, laiſſant pour ſucceſſeur ſon fils Lambert qu'il avoit déja aſſocié à l'Empire, dès ſon vivant. Dans ces tems de troubles, les empereurs ne faiſoient que ſe montrer ſur la ſcène, & diſparoiſſoient auſſi-tôt.

LAMBERT, *Empereur.*

[896.]

LAMBERT étoit jeune & ſans expérience. Il ſembloit devoir bientôt ſuccomber ſous les efforts d'Arnoul; mais le jeune empereur trouva dans la prudence & la fermeté de ſa mere Ageltrude un ſecours capable de ſuppléer à la foibleſſe de ſon âge. Cette princeſſe, enfermée dans Roune avec ſon armée, inſpira tant de fraveur au roi Arnoul qui venoit pour af-

la ville de Spolète ; mais l'artificieuſe princeſſe trouve le moyen de faire donner à ſon ennemi un certain breuvage qui produiſit ſur lui les mêmes effets qu'une attaque d'apoplexie, & qui contraignit Arnoul à retourner en Baviere. Pendant ſon abſence, l'empereur Lambert eut le tems de rétablir ſes forces, & de ſe préparer à une vigoureuſe défenſe.

[896.]

Le lecteur ſera ſans doute étonné qu'un crime, auſſi noir que celui que nous allons raconter, ait pu entrer dans le cœur d'un vicaire de Jeſus-Chriſt & d'un chef de l'Egliſe. Après la mort du pape Formoſe, un des ennemis de ce pontife fut élevé ſur le thrône apoſtolique, ſous le nom d'*Etienne VI.* Le premier ſoin de ce miniſtre de paix fut d'aſſouvir ſa haine ſur le cadavre inanimé de ſon prédéceſſeur, auquel il n'avoit pu nuire pendant ſa vie. Le pape Formoſe, avant d'occuper le ſiége de Rome, avoit été évêque de Porto. Ce changement de ſiége, condamné par les Canons, ſervit de prétexte au nouveau pape, pour ſe venger de ſon ennemi. Il fit aſſembler un concile, compoſé de ſes créatures, devant lequel il fit citer le pape défunt, comme coupable d'avoir

violé les Canons. L'accuſé, bien empêché de comparoître, fut condamné ſans être entendu. Le concile, à l'inſtigation de l'implacable Etienne, ordonna qu'on exhumât le cadavre de l'infortuné Formoſe, & qu'on l'apportât dans la ſalle du concile, couvert de ſes habits pontificaux. A ce ſpectacle, le pape, ne pouvant plus contenir ſa rage, apoſtropha ce corps inſenſible, comme s'il eût parlé à ſon ennemi vivant. « Pourquoi, lui dit-il, mortel ambitieux, as-tu quitté le ſiége de Porto, » pour envahir le thrône de S. Pierre? » On conçoit que le mort ne dut faire aucune réponſe à cette accuſation. Etienne

que le corps de ce malheureux pontife fut trouvé, dans la ſuite, par des pêcheurs, & porté dans l'égliſe de S. Pierre de Rome, & qu'à ſon arrivée, pluſieurs ſtatues de ſaints baiſſerent la tête, comme pour le ſaluer, le regardant comme un ſaint, leur confrere. Il aſſure avoir appris cette particularité de pluſieurs perſonnes de piété, qui étoient alors à Rome. L'horrible inhumanité du pape Etienne excita l'indignation des Romains. Ils conſpirerent contre ce barbare pontife ; ils l'arrêterent priſonnier, & lui firent expier, en l'étranglant, le crime affreux qu'il avoit commis.

Adalbert, duc & marquis de Toſcane, prince naturellement peu guerrier, mais excité par les ſollicitations continuelles de l'ambitieuſe Berthe, ſon épouſe, leve une armée, & vient diſputer l'Empire à Lambert. Ce prince, ſans ſoupçonner aucun danger, chaſſoit alors dans la forêt de Marengo. Il n'eut pas plutôt appris quel étoit le rival qui le menaçoit, qu'il courut promptement l'attaquer avec mille chevaux ſeulement, ne jugeant pas qu'un ſi foible adverſaire valût la peine qu'il raſſemblât ſon armée, pour lui faire tête. Il ne ſe trompoit pas : il ſurprit Adalbert au milieu de la nuit & du ſommeil : tous ſes ſoldats endormis furent égorgés comme des moutons, à l'exception de quelques-uns qui

furent assez heureux pour s'échapper, du nombre desquels fut Adalbert lui-même, qui se réfugia dans une étable, saisi de frayeur. Mais il ne put si bien se cacher, que les soldats de Lambert ne le découvrissent : ils le conduisirent devant ce prince qui l'accabla de railleries ameres, & plaisanta beaucoup sur le lieu de sa retraite. « C'est » avec raison, lui dit-il, que Berthe votre » épouse disoit qu'elle feroit de vous, ou » un roi, ou un âne : elle n'a pu vous faire » monter sur le thrône ; elle vous envoie » à l'étable. »

Ce fut le dernier exploit de Lambert. Il périt quelque tems après, par la trahison de Hugues, fils de Magnifred comte de Milan. Ce comte s'étoit révolté contre l'empereur, qui l'avoit fait décapiter, & avoit donné à son fils Hugues le gouvernement de Milan. Charmé des rares qualités, qu'il découvroit dans ce jeune homme, il n'avoit épargné ni caresses ni bienfaits pour lui faire oublier qu'il étoit le meurtrier de son pere ; &, croyant y avoir réussi, il l'admit à tous ses plaisirs, & se comporta, à son égard, plutôt en ami qu'en roi. Se trouvant un jour seul à chasser avec lui, ce prince, après avoir attendu long-tems un sanglier au passage, accablé de fatigue, se livra au sommeil, confiant la garde de sa personne

à ſon plus cruel ennemi. Hugues, voyant une ſi belle occaſion de venger la mort de ſon pere, oublia dans un moment tous les bienfaits de Lambert, & fut aſſez barbare pour aſſommer à coups de bâton un prince, auquel il devoit tant de reconnoiſſance. Lorſqu'il fut de retour, il fit accroire au peuple que l'empereur s'étoit tué en tombant de cheval.

[899.]

La mort enleve l'empereur Arnoul, le 29 de Novembre de cette année. Par ce moyen, le thrône impérial demeure vacant; & Bérenger, ſe voyant ſans concurrens, conçoit quelque eſpérance d'y monter. Mais, à peine délivré de deux puiſſans adverſaires, il eſt attaqué par un troiſieme, qui ſemble arriver exprès d'au-delà des Alpes, pour lui ravir la couronne impériale. C'étoit Louis, roi d'Arles, ou de Provence, fils de Boſon & d'Ermengarde, petit-fils, par ſa mere, de l'empereur Louis II. Ce prince fut couronné empereur, en 901, par le pape Benoît IV.

LOUIS III, *Empereur.*

[901.]

SANS se donner le tems d'affermir son autorité, Louis étoit parti pour la Provence; démarche imprudente dont Bérenger sçut bien profiter. Lorsque l'empereur voulut retourner en Italie, il apprit que Bérenger, pendant son absence, s'étoit emparé de toute la Lombardie; &, comme il etoit naturellement timide, cette nouvelle lui fit juger qu'il étoit beaucoup plus

l'empereur Louis. Ce prince étant allé rendre viſite au duc Adalbert, auquel il avoit tant d'obligation, & qui faiſoit ſa réſidence à Lucques, il en fut reçu avec une pompe & une magnificence ſi extraordinaires, qu'il en fut plus choqué que flatté. Les princes foibles ſont toujours défians. Louis ne put ſe défendre d'un ſecret mouvement de jalouſie, en voyant l'éclat & la ſplendeur de la cour d'Adalbert. Il lui échappa même de dire qu'un tel faſte conviendroit mieux à un roi, qu'à un marquis; & que ſi Adalbert n'avoit pas le titre d'Empereur, il en avoit les richeſſes & la puiſſance. Ce propos imprudent parvint aux oreilles d'Adalbert qui, jugeant qu'il n'avoit point de tems à perdre, s'il vouloit prévenir les mauvais deſſeins de l'empereur, ſe ligua ſecrettement avec Bérenger, pour détruire le même prince qu'il avoit contribué lui-même à rétablir quelque tems auparavant. Bérenger ſçut habilement profiter du reſſentiment d'Adalbert, & conduiſit ſon intrigue avec tant de ſecret & de bonheur, qu'il entra dans Vérone, tandis que Louis, qui réſidoit dans cette ville, n'avoit encore aucun ſoupçon de ce qui ſe tramoit contre lui. Son arrivée fut un coup de foudre pour ce foible empereur: ſes troupes, auſſi conſternées que leur chef, n'oſerent ſe montrer à l'en-

nemi. Louis chercha un aſyle dans une égliſe ; mais les ſoldats de Bérenger découvrirent ſa retraite. Ce malheureux monarque, après avoir été quelque tems priſonnier, eut les yeux crevés par l'ordre de Bérenger, & fut honteuſement renvoyé en Provence. Cependant, malgré ſa diſgrace, il s'obſtina toujours à conſerver le vain titre d'Empereur, quoiqu'il n'y eût perſonne en Italie, qui le reconnût pour tel.

[904.]

Sergius, cardinal-diacre & comte de Tuſculum, élu pape, en 898, mais forcé de céder la place à Jean IX, ſon compétiteur, remonta, cette année, ſur la

leur commerce naquit un fils, nommé *Jean*, qui, dans la ſuite, devint pape.

[914.]

Théodora, ſœur de la fameuſe Maroſie, ne lui cédoit point en beauté ni en crédit, & la ſurpaſſoit encore par ſes déréglemens. Etant devenue amoureuſe d'un jeune clerc, nommé *Jean*, que l'archevêque de Ravenne envoyoit ſouvent à Rome vers le pape, elle le ſéduiſit & l'engagea à un commerce criminel. Elle ſongea enſuite à élever ſon amant aux dignités eccléſiaſtiques. Elle le pourvut d'abord de l'évêché de Bologne. Peu de tems après, elle le fit élire archevêque de Ravenne. Enfin, le ſiége de Rome étant devenu vacant par la mort de Landon, Théodora fit tant par ſes intrigues, que ſon amant fut élu pape, ſous le nom de *Jean X.* Mais ce pontife, dit Baronius, qui s'étoit élevé au ſiége apoſtolique par le moyen d'une courtiſane, en fut dépoſſédé par une autre courtiſane.

En 926, Maroſie, mécontente de ce pape, réſolut de s'en défaire. Un jour qu'il étoit dans le palais de Latran, peu accompagné, elle envoya des ſoldats qui ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le mirent en priſon. Jean y mourut, deux ans après, étouffé ſous un couſſin, à ce qu'on prétend.

[915.]

Les Africains exerçoient depuis longtems de fréquens ravages dans la principauté de Bénevent, & ſur les terres de l'Egliſe, lorſqu'un jeune Africain, mécontent de ſes compatriotes, vint trouver le pape, & lui dit : « Je ſçais un moyen facile pour » vous délivrer des incurſions des Afri» cains ; donnez-moi ſeulement une poi» gnée de jeunes gens les plus agiles qui » ſe pourront trouver : qu'ils n'ayent pas » d'autres armes que l'épée, le javelot & » un léger bouclier, avec une petite pro» viſion de vivres. Mettez-moi à leur tête, » & je vous réponds du ſuccès. » Le pape ajoûta foi aux diſcours de l'Africain. Il lui donna ſoixante jeunes gens d'élite, avec leſquels il alla ſe mettre en embuſcade dans des défilés par où il ſçavoit que les Africains devoient paſſer. Lorſqu'il vit ces brigands revenir en déſordre, chargés de butin, il ordonna aux jeunes gens de ſa ſuite de lancer contr'eux leurs javelots, ſans ſe découvrir. Les Africains ſe ſentant bleſſés, ſans voir la main d'où partoient les coups, furent ſaiſis d'épouvante : alors les jeunes gens, ſortant de leur embuſcade, fondirent ſur eux, & en firent un grand carnage.

BÉRENGER, *Empereur.*

[916.]

LEs Romains ne ſe preſſoient pas d'élire un empereur. Ils avoient deſſein de ſe rendre indépendans, & de former une république. Les papes, qui aſpiroient toujours à la ſouveraineté abſolue, ſongeoient encore moins à ſe donner un maître. Bérenger lui-même ſembloit avoir moins d'ardeur pour l'Empire, depuis qu'il ne voyoit plus perſonne qui le lui diſputât : peut-être, par un raffinement de vanité, attendoit-il qu'on le lui offrît. Son attente en ce cas ne fut point trompée. Les ravages continuels des Saraſins forcerent les Romains & le pape à renoncer, pour un tems, à leurs projets particuliers. Ils n'étoient pas capables de repouſſer ces Barbares par leurs propres forces : il leur falloit un chef ſur lequel ils puſſent ſe repoſer du ſoin de leur défenſe. Le pape Jean X envoie de riches préſens à Bérenger; implore ſon ſecours, & l'invite à venir à Rome recevoir la couronne impériale.

Le ſamedi ſaint, 23 de Mars, Bérenger ſe rend à Rome. Son entrée fut accompagnée des mêmes cérémonies déja décrites dans cet ouvrage. On n'y remar-

qua rien de particulier, que des têtes de bêtes féroces, que les Romains portoient au bout de leurs bâtons & de leurs piques. On n'oublia pas de lui faire confirmer les donations faites à l'Egliſe par ſes prédeceſſeurs. Bérenger ſe diſtingua, dans cette occaſion, par une libéralité vraiment digne d'un grand prince. Outre les préſens magnifiques, qu'il fit aux égliſes, & à tous les ordres de l'Etat, il fit jetter une grande quantité d'argent dans les rues & dans les places publiques.

Le vicaire d'un Dieu de paix marche, le fer en main, à la tête des troupes qu'il avoit levées dans Rome & dans ſes autres Etats. Il attaque les Sarafins, & les preſſe ſi vivement, qu'il les contraint de ſe retrancher dans leur camp, & les y tient bloqués. Les Barbares, à qui la famine commençoit à ſe faire ſentir, mettent eux-mêmes le feu à leurs retranchemens. Animés par le déſeſpoir, ils s'ouvrent un paſſage, le ſabre à la main, à travers l'armée des Chrétiens; gagnent une montagne voiſine, & en occupent les défilés. Le pape ne les laiſſe pas reſpirer: il les harcele ſans ceſſe par de petits combats; & parvient enfin à les exterminer, de maniere qu'il n'en reſte pas un ſeul. Le pape retourne triomphant à Rome, & y fait une entrée plus convenable à un héros profane qu'à un pontife de l'Egliſe Romaine.

[921.]

Bérenger ne put jouir tranquillement de l'Empire qu'il avoit acheté au prix de tant de combats & de travaux. Il ſe forma contre lui une conſpiration d'autant plus dangereuſe qu'elle avoit pour chefs les principaux officiers de ſon palais, & ſon gendre même. Oldéric, comte du ſacré palais, le comte Gilbert, Adalbert, marquis d'Yvrée & gendre de Bérenger: tels étoient ceux qui en vouloient à la vie de ce prince. Le complot ne put être ſi ſecret, qu'il n'en tranſpirât quelque choſe. Sur le premier ſoupçon qu'il en eut, Bérenger s'aſſura d'abord de la perſonne d'Oldéric; & ne voulant pas faire ſubir à ce ſeigneur l'ignominie de la priſon, avant que ſon crime fût avéré, il le mit entre les mains de Lambert, archevêque de Milan, qu'il regardoit comme un de ſes plus fideles ſujets. Il ſe trompoit. Lambert avoit toujours conſervé un ſecret reſſentiment contre l'empereur, qui n'avoit pas voulu confirmer ſon élection, à moins qu'il ne lui donnât une ſomme d'argent exorbitante. Le prélat vindicatif ſaiſit cette occaſion de lui en faire payer les intérêts. Ainſi, lorſque Bérenger, après avoir fait les informations néceſſaires, demanda à Lambert qu'il lui remît le priſonnier qu'il lui avoit confié; le prélat

répondit qu'il n'étoit pas permis à un ecclésiastique de livrer à la mort un malheureux qui étoit sous sa protection. Cependant les autres conjurés, qui avoient pris l'allarme, du moment qu'Oldéric avoit été arrêté, avoient assemblé une armée, & demandé du secours à Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane. Oldéric, relâché par Lambert, se joignit à eux. Mais, avant que Rodolphe eût pu les joindre, ils furent attaqués & vaincus par Bérenger. Oldéric, qui croyoit avoir échappé à la vengeance de l'empereur, fut le seul des seigneurs conjurés, qui périt dans le combat. Adalbert se tira d'affaire par son adresse. Voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être pris par les soldats de Bérenger, il se déguisa sous l'habit d'un simple soldat, & dit aux ennemis, qui se saisirent de sa personne, qu'il étoit un archer de la suite d'un homme d'armes. Il leur nomma un château où il demanda d'être conduit, assurant que ceux qui habitoient ce château payetoient sa rançon. Les soldats le crurent sur sa parole, & le menerent dans l'endroit qu'il leur avoit désigné. C'étoit un château appartenant à un de ses vassaux, qui, pour une somme d'argent assez modique, acheta la liberté du marquis.

Le comte Gilbert ne fut pas à beaucoup près

près ſi heureux ; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la vie ſous les coups de bâton qu'il reçut. Pour comble d'ignominie, on le mena devant l'empereur, tout nud, & couvert de bleſſures. Bérenger, voyant ſon ennemi dans un ſi triſte équipage, ſe crut aſſez vengé : il le fit habiller, & lui rendit la liberté. Gilbert ne s'en ſervit que pour ſe rendre auprès de Rodolphe & le preſſer d'entrer en Italie. Ce prince s'y rendit enfin au mois de Septembre. Il s'empara de Pavie ; ſe fit proclamer roi d'Italie, & fut couronné par l'archevêque Lambert.

[924.]

Bérenger, vaincu par Rodolphe, l'année précédente, appelle les Hongrois à ſon ſecours ; mais il ne tarde pas à s'en repentir. Ces Barbares aſſiégerent Pavie ; l'emporterent d'aſſaut, & réduiſirent en cendres cette ville, la plus riche de l'Italie. Un peuple innombrable périt dans cet embraſement. Deux cens perſonnes, échappées aux flammes & au carnage, furent obligées de racheter leur vie & les murailles de leur patrie, en donnant à leurs ennemis huit boiſſeaux de piéces d'argent ; foible reſte de tant de richeſſes qu'ils avoient eu bien de la peine à recueillir au milieu des ruines de leur ville.

Pendant que la ville la plus floriſſante de ſon Empire étoit en proie à la fureur des Hongrois, il ſe formoit contre Bérenger une nouvelle conſpiration à Vérone, dont il fut enfin la victime. Les auteurs de ce complot étoient quelques habitans de cette ville, qui avoient à leur tête un nommé *Flambert*. Bérenger, ayant appris ce qui ſe trâmoit contre lui, fut d'autant plus ſurpris de la perfidie de Flambert, qu'il avoit comblé ce traître de bienfaits, & lui avoit même fait l'honneur d'être le parrein de ſon fils. La prudence demandoit que Bérenger s'aſſurât de Flambert, & le mît hors d'état de rien entreprendre; mais

gliſe. Flambert & ſes complices l'attendirent dans cette égliſe. Bérenger, ſans défiance, s'y rendit à minuit, comme à ſon ordinaire, & tomba ſous les coups de ſes ennemis, victime de ſa clémence & de ſa généroſité.

Quoique les déréglemens de la célèbre Maroſie euſſent éclaté publiquement dans Rome, cependant Albéric, duc & marquis de Spolete, ſeigneur plus ambitieux que délicat, ne fit aucune difficulté d'épouſer une proſtituée, ſe promettant de dominer dans Rome, par ſon moyen. Ses eſpérances ne furent point trompées. Il acquit en effet une autorité preſque ſouveraine dans Rome; mais elle lui fut fatale. Le pape Jean X, ne pouvant ſouffrir que, dans ſes propres Etats, Albéric osât lui faire la loi, fit aſſaſſiner cet ambitieux ſeigneur. Cependant, loin de recouvrer ſon autorité par la mort d'Albéric, le pontife ne fit que changer de maître: il eut même la honte de ſe voir ſoumis à une femme. Maroſie, auſſi ferme & auſſi courageuſe dans les affaires, qu'elle étoit foible & tendre dans les plaiſirs, arma tous les adorateurs qui compoſoient ſa cour; &, marchant à leur tête, ſe rendit maîtreſſe du Mole d'Adrien, connu aujourd'hui ſous le nom de *Château-Saint-Ange*; &, en dépit

du pape, continua de donner des loix aux Romains, du haut de cette forteresse.

[925.]

Ermengarde, femme d'Adalbert, marquis d'Yvrée, avoit acquis un grand crédit dans toute l'Italie, par les mêmes moyens que Marosie avoit employés pour se rendre maîtresse dans Rome. Elle vendoit publiquement son honneur à tous les princes & seigneurs d'Italie, & ne dédaignoit pas même de se livrer aux hommes les plus vils, dès qu'ils pouvoient servir à ses desseins. Rodolphe, roi d'Italie, s'étoit

cinq milles de Pavie, au confluent du Pô & du Téfin. Alors Ermengarde, ayant recours à ſes artifices ordinaires, envoya, pendant la nuit, un meſſager ſecret à Rodolphe, avec une lettre conçue en ces termes : « Si je voulois vous perdre, il y a » long-tems que vous ne ſeriez plus. Tou» tes les troupes, qui vous environnent, » n'attendent que mon conſentement pour » vous abandonner, & pour paſſer dans » mon parti ; & ſi je diſois ſeulement un » mot, vos ſoldats ſe ſaiſiroient de votre » perſonne, & vous feroient priſonnier dans » votre camp. Profitez de cet avis qu'un » reſte d'amitié pour vous m'arrache. » Le foible & crédule Rodolphe fut ſaiſi de la plus vive frayeur à la lecture de cette lettre : il fit répondre à Ermengarde qu'il s'abandonnoit entièrement à ſes conſeils. La nuit ſuivante, à l'inſçu de tous ſes gens, il ſe déroba de ſa tente ; monta dans une barque, & ſe rendit auprès d'Ermengarde. Le lendemain, les troupes, raſſemblées autour de la tente du roi, attendoient ſes ordres en ſilence. Les principaux officiers, ſurpris que le roi s'éveillât ſi tard, contre ſa coutume, entrerent dans ſa tente ; &, ne le voyant point, reſterent fort étonnés. Les uns croyoient qu'on l'avoit enlevé ; les autres, qu'il avoit été tué. Pendant qu'ils flottoient dans cette incertitude, un cou-

rier, envoyé par Ermengarde, vint leur annoncer que Rodolphe étoit passé du côté des ennemis. A cette nouvelle, les soldats épouvantés se débanderent, & s'enfuirent en désordre à Milan. Alors Lambert, archevêque de cette ville, & partisan de Hugues, lui manda qu'il étoit tems de se rendre en Italie. Rodolphe méprisé par les uns, abandonné par les autres, n'attendit pas l'arrivée de son compétiteur, & repassa dans son royaume de Bourgogne. Burkard, duc de Souabe, son beau-pere, dont il avoit imploré le secours, entra en Italie, à la tête d'une puissante armée, pour soutenir les droits de son gendre, pendant

coup la chaſſe, il l'invita à venir prendre ce divertiſſement ſur ſes terres ; mais, pendant que Burkard n'étoit occupé que de ſes plaiſirs, les ſeigneurs voiſins, excités par le prélat, complottoient ſa perte. Ils placerent une embuſcade ſur le chemin de Milan, par où ils prévoyoient que Burkard devoit paſſer. Ce prince ne ſçachant rien de ce qui ſe paſſoit, donna en effet dans le piége que ſes ennemis lui tendoient. Les troupes, qui l'accompagnoient, furent taillées en piéces ; & lui-même n'échappa au carnage, que pour aller périr dans le foſſé de Novare, où ſon cheval épouvanté le précipita. Les freres d'Ermengarde, qui ſurvinrent au moment de ſa chute, le percerent à coups de lance.

[926.]

Hugues arrive en Italie, & débarque à Piſe. Il trouve tout paiſible & diſpoſé à le recevoir. Les nonces du pape, & la plûpart des princes d'Italie viennent lui offrir la couronne. Il eſt proclamé roi à Pavie, & couronné à Milan, des mains de l'archevêque.

[927.]

Liutprand, pere de l'hiſtorien qui porte ce nom, fut envoyé par le roi Hugues, en

qualité d'ambaſſadeur à la cour de Conſtantinople. Liutprand fut très-bien reçu par l'empereur Romain Lécapene, & lui préſenta deux grands chiens d'Italie, d'une eſpece inconnue dans le Levant. Il arriva à cet ambaſſadeur le même accident qu'au chaſſeur, dont parle La Fontaine dans une de ſes Fables, qui offrit au roi un faucon. Les chiens, accoutumés à voir des Italiens vêtus à la mode de leur pays, furent très-ſurpris de l'habillement étranger du prince Grec. Ils le prirent, ſans doute, pour quelque monſtre; & tout-à-coup entrant en fureur à ſa vue, ils s'élancerent ſur lui, ſans aucun reſpect pour la majeſté impériale, & l'auroient mis en piéces, ſi l'on ne s'étoit hâté de le ſecourir à propos.

[928.]

Les Grecs étant venus attaquer Landulf I, prince de Bénevent, Théobald, duc de Spolete, marche à ſon ſecours, avec une puiſſante armée, & taille en piéces les troupes Grecques. Il fait faire autant d'eunuques de tous les priſonniers qui tombent entre ſes mains, & les renvoie ainſi mutilés au général des Grecs, les chargeant de lui dire que le duc de Spolete, ſçachant combien l'empereur de Conſtantinople eſtimoit les eunuques, il prenoit la liberté de

lui faire préſent de ceux-ci, & qu'il eſpéroit, dans peu de tems, lui en envoyer un plus grand nombre. Le traitement que Théobald faiſoit aux priſonniers Grecs, donna lieu à une ſaillie très-plaiſante de la femme d'un de ces captifs, que Liutprand raconte en ces termes :

» Théobald, ayant un jour fait pluſieurs » priſonniers dans un combat contre les » Grecs, leur faiſoit faire l'opération ordi- » naire, lorſque la femme d'un de ces mal- » heureux, inquiète du ſort de ſon mari » qu'elle aimoit avec paſſion, accourut, les » cheveux épars, ſe déchirant la poitrine » avec ſes ongles, & fit retentir ſes cris plain- » tifs autour de la tente de Théobald... » Femme, lui dit ce prince, quelle eſt la » cauſe de vos larmes?.... Il eſt bien » étrange, lui répondit-elle en ſanglottant, » que des héros comme vous, s'abbaiſſent » à faire la guerre à de pauvres femmes. » Aucune de nous n'eſt iſſue du ſang des » Amazones. Uniquement adonnées aux » paiſibles travaux de Minerve, nous n'a- » vons jamais appris à manier les armes... » Et quel eſt, lui répartit Théobald, le hé- » ros qui ait jamais été aſſez fou pour com- » battre contre des femmes, ſi ce n'eſt » dans le tems des Amazones?... Vous- » même, reprit vivement cette femme dé-

» ſolée, qui, par une cruauté injuſte, nous
» raviſſez le plus grand bien que nous ait
» accordé la nature, & le précieux inſtru-
» ment de notre fécondité. Vous qui en-
» levez à nos maris ce qui n'eſt pas à eux,
» & ce qui nous appartient à ſi juſte titre.
» Souvent vos ſoldats m'ont enlevé mes
» brebis & mes géniſſes; j'ai ſupporté pa-
» tiemment cette perte : je ne ſuis jamais
» venue vous importuner par mes plain-
» tes, & vous redemander mes troupeaux;
» mais aujourd'hui qu'on veut m'enlever
» le ſeul bien qui me conſole de toutes
» mes pertes, je viens le réclamer à vos
» pieds, & vous demander juſtice. Dieu tout-
» puiſſant, détournez de moi ce funeſte
» malheur! » Un long éclat de rire ſuivit cette harangue. Théobald, charmé de la naïveté de cette femme, lui rendit ſon mari ſain & entier. Elle s'en retournoit bien joyeuſe, lorſque Théobald lui envoya demander, quel traitement elle vouloit qu'on fît à ſon mari, s'il étoit pris une ſeconde fois les armes à la main? « Mon mari, répon-
» dit-elle, a des yeux, des oreilles, des
» pieds & des mains; tous ces membres lui
» appartiennent : que votre général les lui
» faſſe couper, s'il le mérite; mais qu'il
» épargne ce qui appartient de droit à ſa
» très-humble ſervante. »

[930.]

Hugues, par ſa prudence, diſſipe une conjuration dangereuſe, qui ſe tramoit contre lui à Pavie, & dont les chefs étoient Ewrard & Gualbert, deux magiſtrats de cette ville, également diſtingués par leur naiſſance & par leurs richeſſes. Les conjurés étoient en ſi grand nombre, qu'ils formoient une armée redoutable. Hugues ayant appris qu'ils ſe diſpoſoient à l'attaquer, & ne ſe ſentant pas en état de leur faire tête, eut recours à l'artifice. Il envoya des gens affidés faire de ſa part aux conjurés des propoſitions de paix, & les aſſurer qu'il étoit prêt de les ſatisfaire ſur tous les ſujets de mécontentement, qu'ils pouvoient avoir. Ces promeſſes rallentirent la premiere ardeur des conjurés, qui ſe diſperſerent inſenſiblement. Hugues, craignant qu'ils ne ſe raviſaſſent, ne perdit point de tems. Il leva des troupes, le plus ſecrettement qu'il lui fut poſſible; donna quelques ordres particuliers à l'évêque de Pavie, qui étoit dans ſa confidence; &, lorſque tout fut diſpoſé pour l'exécution de ſon deſſein, il ſortit de la ville, ſous quelque prétexte; raſſembla ſes troupes, & revint à leur tête vers Pavie. Tous les nobles, ſuivant l'uſage ordinaire, apprenant que le roi approchoit, ſortirent de la ville,

& allerent au-devant du prince ; mais ils n'eurent pas plutôt mis le pied hors de Pavie, que l'évêque en fit fermer les portes, comme il en étoit convenu avec le roi. Alors les deux magiſtrats, Ewrad & Gualbert, furent arrêtés avec tous les autres conjurés. Ewrard eut les yeux crevés, & la langue coupée : on trancha la tête à Gualbert. Pour les autres complices, ils furent tous précipités dans des cachots.

[932.]

Maroſie, après la mort d'Albéric, avoit épouſé Gui, duc de Toſcane, frere de Hugues ; &, depuis quelque tems, elle étoit veuve de ce ſecond époux. Malgré l'opprobre de ſes mœurs, l'ambition lui donna un troiſieme mari dans la perſonne de Hugues, ſon beau-frere. Ce prince, qui aſpiroit à l'Empire, crut que le plus ſûr moyen de parvenir à ſon but, étoit d'épouſer Maroſie, qui jouiſſoit toujours dans Rome d'une autorité abſolue ; mais il ſe trompa dans ſes vues ; & de ce mariage flétriſſant & inceſtueux, Hugues ne recueillit que de la honte. Un jour, lorſqu'on étoit prêt à ſe mettre à table, Maroſie ordonna au marquis Albéric, ſon fils, de donner à laver à ſon beau-pere. Le marquis, ſans doute, peu flatté de cet office, s'en acquitta d'une maniere qui mar-

quoit ſon dépit ; peut-être y eut-il plus de mal-adreſſe que de méchanceté de ſa part. Quoi qu'il en ſoit, Hugues irrité lui donna un ſoufflet : cet affront enflamma le reſſentiment d'Albéric. Il ſortit auſſi-tôt de la maiſon, ſans ſonger à ſe mettre à table, & alla porter ſes plaintes aux chefs de la nobleſſe Romaine. Il leur fit entrevoir ce qu'ils avoient à craindre d'un prince auſſi violent & auſſi emporté. Le courroux dont Albéric étoit animé, paſſa dans tous les cœurs. On fit ſonner les cloches. Le peuple courut aux armes, & ferma les portes de la ville. Hugues ſe réfugia dans le château Saint-Ange ; mais, avant qu'il eût eu le tems d'y faire entrer des troupes, il s'y vit aſſiégé. Saiſi de crainte, il ne trouva point d'autre moyen d'échapper au danger qui le menaçoit, que de ſe gliſſer, à l'aide d'une corde, le long des murs de la fortereſſe, à la faveur des ténèbres de la nuit, & de s'enfuir avec précipitation en Lombardie. Les Romains profiterent de cette circonſtance, pour ſecouer le joug honteux qu'une infâme proſtituée leur impoſoit depuis long-tems. Ils déférerent au marquis Albéric la dignité de Conſul & de Patrice, & reconnurent ce jeune ſeigneur pour leur ſouverain. Le premier uſage que ce prince fit de ſon autorité, fut de confiner dans une priſon ſa mere Maroſie.

[933.]

Le mariage deshonorant que Hugues avoit contracté avec Marosie, l'avoit rendu odieux à tous les princes d'Italie. Sa cruauté envers son frere Lambert, acheva d'irriter tous les esprits contre lui. Le roi, jaloux des grandes qualités de Lambert & de la gloire dont il se couvroit tous les jours, craignit que les princes d'Italie ne se liguassent pour lui donner une couronne dont il étoit digne par son mérite. Pour perdre ce rival dangereux, Hugues commença par le désavouer pour son frere, & fit répandre le bruit que Lambert étoit un enfant supposé. Ce prince, indigné de cette calomnie, demanda qu'il lui fût permis de faire voir la fausseté de cette imputation, par un combat particulier. La coutume générale, reçue alors, ne permit pas à Hugues de le lui refuser; & il eut le chagrin de voir son frere sortir victorieux du combat, après avoir fait mordre la poussiere au champion qu'on lui avoit mis en tête. Mais ce mauvais succès ne fit que rendre le roi plus ardent à chercher le moyen de perdre son frere; & l'occasion qu'il cherchoit, ne tarda pas à s'offrir. L'infortuné Lambert eut le malheur, quelque tems après, de tomber entre les mains de Hu-

gues, qui lui fit impitoyablement crever les yeux.

[936.]

Boſon, duc de Toſcane, autre frere de Hugues, éprouva auſſi la cruauté de ce prince. Wille, femme de Boſon, dominée par la paſſion des richeſſes, avoit amaſſé des thréſors immenſes. Hugues, non moins avare, fut tenté de s'en emparer. Il fit ſemer le bruit que Boſon & ſa femme, aveuglés par leur ambition, cabaloient ſecrettement pour le déthrôner ; & cette ſeule accuſation vague lui parut ſuffiſante pour faire arrêter Boſon, & le renfermer dans une étroite priſon. Hugues envoya enſuite des gens de confiance, pour enlever les richeſſes de Wille. Il leur recommanda ſur-tout de ſe ſaiſir d'un grand baudrier d'or, enrichi d'un grand nombre de pierreries qu'il ſçavoit appartenir à Boſon ; mais toutes les recherches furent inutiles : ce précieux baudrier ne ſe trouva point. Le roi, l'ayant appris, donna ordre qu'on le cherchât avec ſoin dans les hardes de Wille, dans tous ſes coffres, & juſques dans le couſſin qu'elle mettoit ſous elle, quand elle alloit à cheval. « Si vous ne le trouvez pas encore, » ajoûta-t-il, voyez ſi cette princeſſe adroite » ne l'auroit pas caché ſous ſes habits, & ne

» craignez point de la dépouiller, même » toute nue. » L'ordre du roi fut ponctuellement exécuté. Après avoir inutilement cherché de tous côtés, on dépouilla la princeſſe qui reſta expoſée à la vue de tout le monde dans l'état le plus indécent. Tandis que ceux auxquels il reſtoit quelque ſentiment de pudeur, détournoient les yeux en rougiſſant; un eſclave effronté, qui ne perdoit rien d'un ſi honteux ſpectacle, fit une découverte auſſi humiliante pour la princeſſe, que ſatisfaiſante pour l'empereur, à qui l'on envoya ſur le champ le baudrier, qu'on avoit juſqu'alors inutilement cherché.

[939.]

La plûpart des moines, engraiſſés des bienfaits des fideles, vivoient alors dans une licence effrénée. Hildebrand & Campon, deux moines de l'abbaye de Farfa, dans la Sabine, empoiſonnerent Ratfred leur abbé, dans le deſſein de partager entr'eux les biens de l'abbaye. Hildebrand ſe contenta, pour ſa part, de quatre prieurés qui étoient de la dépendance de l'abbaye; & il fut arrêté entr'eux, que Campon auroit le reſte des biens de l'abbaye, avec le titre d'*abbé*. Ce marché conclu, Hildebrand ſe chargea d'aller trouver le roi Hugues, *dont* l'avarice étoit connue, & de lui demander

mander l'abbaye de Farfa, pour ſon confrere Campon, moyennant une groſſe ſomme d'argent. L'intérêt, qui unit pour un tems les ſcélérats, ne tarda pas à les diviſer. Hildebrand, mécontent de ſon partage, envahit le monaſtere de Farfa avec une compagnie de ſoldats qu'il avoit ſoudoyés; mais Campon débaucha les troupes mercénaires de Hildebrand, en leur offrant une plus forte paye; & par ce moyen, recouvra ſon abbaye, dont il chaſſa ſon rival. Campon, ſe voyant paiſible poſſeſſeur du monaſtere, ſe plongea dans les plaiſirs & dans la débauche; & les fruits de ſes criminels amours peuplerent bientôt l'abbaye. A l'exemple des rois, qui partageoient leurs Etats entre leurs enfans, Campon diſtribua aux ſiens tous les biens de ſon abbaye. Albéric, qui prétendoit être ſeigneur de la Sabine, entreprit en vain de réformer les déſordres de l'abbé de Farfa. Quelques moines zélés, qu'il envoya dans ce deſſein, furent ſi mal reçus qu'ils ne purent ſauver leur vie, que par une prompte fuite. Albéric réſolut enfin, cette année, d'y envoyer des troupes qui chaſſerent Campon de l'abbaye; il y établit enſuite pour abbé un homme d'une rare ſainteté, nommé *Dagilbert*. Mais les moines, qui regrettoient la liberté dont ils avoient joui ſous le gouvernement de Campon, ſe défirent,

cinq ans après, d'un abbé dont la vertu leur étoit odieuse.

[942.]

Le pape Etienne VIII, ayant reçu dans une ſédition quelques bleſſures qui le défiguroient, n'oſa plus ſe montrer en public, & conçut un ſi violent chagrin, qu'il en mourut.

[943.]

Hugues avoit cherché à faire périr Bérenger, marquis d'Yvrée, dont la puiſſance lui donnoit de l'ombrage. Ce prince s'étoit réfugié auprès d'Otton I, roi de Germanie, qui lui avoit donné un aſyle à ſa cour. Hugues avoit en vain fait offrir à Otton des préſens conſidérables, pour qu'il lui livrât Bérenger. Ce monarque avoit répondu qu'il étoit trop riche pour recevoir des préſens des autres, & trop généreux pour abandonner ceux qui ſe mettoient ſous ſa protection. Bérenger, ne reſpirant que la vengeance, envoie, cette année, en Italie un de ſes gentilshommes, nommé *Amédée*, dont il connoiſſoit l'attachement & la prudence, & le charge de ſonder les diſpoſitions du peuple & des ſeigneurs, qui gémiſſoient depuis longtems ſous la domination tyrannique de Hugues. Amédée, pour n'être point re-

connu, ſe déguiſe ſous les haillons d'un mendiant; prend un bourdon à la main, & charge ſon dos d'une beſace. Dans cet équipage, il s'aſſocie avec de pauvres pélerins qui alloient à Rome viſiter les tombeaux des ſaints apôtres. Arrivé en Italie, il trouve aiſément, à la faveur de ſon déguiſement, les moyens de conférer ſecrettement avec pluſieurs évêques & ſeigneurs, & de les diſpoſer à favoriſer le parti de ſon maître. Hugues entretenoit un ſi grand nombre d'eſpions, de tous les côtés, que, malgré ſon étrange métamorphoſe, Amédée fut ſoupçonné de n'être pas ce qu'il paroiſſoit. On voulut même s'aſſurer de ſa perſonne; mais il ſçut prendre à propos mille formes différentes, pour donner le change à ceux qui l'épioient: tantôt on le voyoit avec une tête chenue, & une barbe blanche; tantôt il paroiſſoit ſous la figure d'un jeune homme. Quelquefois il marchoit à l'aide d'un bâton, & contrefaiſoit l'eſtropié: un autre jour, il ſe faiſoit conduire dans les rues comme un aveugle; par ſon adreſſe, il échappoit à toutes les pourſuites. Il oſa même paroître en préſence du roi, confondu dans une multitude d'autres pauvres, & reçut comme eux les aumônes de ce prince. Après avoir arrangé en Italie les affaires de ſon maître, le fidele Amédée

cinq ans après, d'un abbé dont la vertu leur étoit odieuse.

[942.]

Le pape Etienne VIII, ayant reçu dans une sédition quelques blessures qui le défiguroient, n'osa plus se montrer en public, & conçut un si violent chagrin, qu'il en mourut.

[943.]

Hugues avoit cherché à faire périr Bérenger, marquis d'Yvrée, dont la puissance lui donnoit de l'ombrage. Ce prince s'étoit réfugié auprès d'Otton I, roi de Germanie, qui lui avoit donné un asyle à sa cour. Hugues avoit en vain fait offrir à Otton des présens considérables, pour qu'il lui livrât Bérenger. Ce monarque avoit répondu qu'il étoit trop riche pour recevoir des présens des autres, & trop généreux pour abandonner ceux qui se mettoient sous sa protection. Bérenger, ne respirant que la vengeance, envoie, cette année, en Italie un de ses gentilshommes, nommé *Amédée*, dont il connoissoit l'attachement & la prudence, & le charge de sonder les dispositions du peuple & des seigneurs, qui gémissoient depuis longtems sous la domination tyrannique de Hugues. Amédée, pour n'être point re-

connu, ſe déguiſe ſous les haillons d'un mendiant; prend un bourdon à la main, & charge ſon dos d'une beſace. Dans cet équipage, il s'aſſocie avec de pauvres pélerins qui alloient à Rome viſiter les tombeaux des ſaints apôtres. Arrivé en Italie, il trouve aiſément, à la faveur de ſon déguiſement, les moyens de conférer ſecrettement avec pluſieurs évêques & ſeigneurs, & de les diſpoſer à favoriſer le parti de ſon maître. Hugues entretenoit un ſi grand nombre d'eſpions, de tous les côtés, que, malgré ſon étrange métamorphoſe, Amédée fut ſoupçonné de n'être pas ce qu'il paroiſſoit. On voulut même s'aſſurer de ſa perſonne; mais il ſçut prendre à propos mille formes différentes, pour donner le change à ceux qui l'épioient: tantôt on le voyoit avec une tête chenue, & une barbe blanche; tantôt il paroiſſoit ſous la figure d'un jeune homme. Quelquefois il marchoit à l'aide d'un bâton, & contrefaiſoit l'eſtropié: un autre jour, il ſe faiſoit conduire dans les rues comme un aveugle; par ſon adreſſe, il échappoit à toutes les pourſuites. Il oſa même paroître en préſence du roi, confondu dans une multitude d'autres pauvres, & reçut comme eux les aumônes de ce prince. Après avoir arrangé en Italie les affaires de ſon maître, le fidele Amédée

retourna auprès de lui ; & pour n'être point suivi dans sa route, il se fraya un passage à travers des chemins escarpés & inconnus. Bérenger, sur son rapport, se hâte de passer en Italie. Il y est reçu par le plus grand nombre des seigneurs, comme un libérateur long-tems attendu. Vérone & Modène lui ouvrent leurs portes. Il se rend ensuite à Milan. Hugues, allarmé des progrès de Bérenger, envoie à Milan son fils Lothaire. Ce jeune prince fait assembler le peuple & les seigneurs dans la grande église ; & là, prosterné aux pieds de la croix, il les conjure d'avoir pitié de sa jeunesse ; de ne pas le punir des fautes de son pere, en lui ravissant une couronne qu'il ne desire de conserver, que pour réparer les malheurs de l'Italie. Ce discours excite la pitié de l'assemblée qui lui confirme le titre de roi. Mais, dans cette proclamation, il ne fut point parlé de Hugues ; ce qui fit croire à ce prince que l'assemblée l'avoit, en quelque maniere, deposé. Dans cette idée, il se disposoit à emporter ses trésors, & à passer les Alpes, lorsque Bérenger lui envoya dire qu'il pouvoit conserver sa couronne. Cette démarche étoit un coup fort adroit de la politique de Bérenger. Il craignoit avec raison, que, s'il laissoit échapper Hugues avec toutes ses richesses, ce prince ne s'en servît pour as-

ſembler une armée au-delà des monts, & ne revînt enſuite l'accabler en Italie. Hugues conſentit à un accommodement, dont le réſultat fut que Bérenger auroit toute l'autorité, tandis que Hugues & ſon fils conſerveroient le vain titre de *rois*.

[947.]

Hugues, après avoir fait d'inutiles efforts pour relever ſon parti, voyant la puiſſance de Bérenger s'accroître de jour en jour, avoit fait paſſer ſecrettement ſes richeſſes en Provence, & s'étoit retiré dans ſon comté d'Arles, ſe conſolant avec ſes thréſors de la perte de ſa couronne; mais, avant ſa mort, cette derniere conſolation lui fut encore ravie. Raimond, prince d'Aquitaine, conçut un violent deſir de faire paſſer dans ſes coffres les richeſſes que Hugues avoit emportées d'Italie; &, pour y réuſſir, il eut recours à un artifice digne d'un prince Gaſcon. Il fit à Hugues les plus belles offres de ſervice. Il s'engagea de lui fournir des troupes aſſez conſidérables, pour l'aider à le rétablir ſur le thrône. Hugues, qui ne connoiſſoit pas ſans doute le caractere des Gaſcons, crut cette propoſition ſincere. Il ouvrit ſes thréſors à l'officieux Raymond, lequel, après y avoir puiſé à pleines mains, ne fit aucune dé-

marche en faveur de ſon trop crédule ami. On rit beaucoup, à la cour de Bérenger, de la gaſconnade de Raymond, & de la ſimplicité de Hugues. Ce malheureux prince ne ſurvécut pas long-tems à la perte de ſes richeſſes. Il mourut la même année.

[951.]

Lothaire, fils de Hugues, qui étoit reſté en Italie, avec le titre de *roi*, étant allé rejoindre ſon pere, empoiſonné, à ce qu'on prétend, par Bérenger; la couronne avoit été déférée en même tems à Bérenger & à ſon fils Adalbert. Bérenger ne ſe vit pas plutôt ſur le thrône, qu'il s'aſſura de la perſonne de la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, princeſſe diſtinguée par ſa beauté, ſes richeſſes & ſes vertus, & qui lui paroiſſoit redoutable avec tant de qualités réunies. Il voulut la contraindre à épouſer ſon fils Adalbert; mais cette généreuſe femme ne voulut jamais conſentir à prendre pour époux le fils de celui qu'on accuſoit d'avoir empoiſonné ſon premier mari. Bérenger, indigné de ce refus, fit éprouver à la princeſſe Adélaïde les plus indignes traitemens; &, trouvant ſa conſtance à l'épreuve de tous les outrages, il la confina dans une tour du château de Garde, au fond d'un ſombre cachot, ne lui laiſſant

pour toute compagnie qu'une ſeule fille. Mais la fortune lui envoya un libérateur dans la perſonne d'un prêtre nommé *Martin*. Ce généreux eccléſiaſtique trouva le moyen de pratiquer au pied de la tour une ouverture par laquelle il la fit ſortir, déguiſée en homme, ainſi que la fille qui la ſervoit. Ils trouverent heureuſement une barque de pêcheur, ſur laquelle ils monterent. Ils vinrent aborder à l'entrée d'une forêt qui leur ſervit d'aſyle, pendant quelques jours. Là, reduits à la derniere miſere, & dénués des choſes les plus néceſſaires à la vie, ils ſeroient morts de faim, ſans un pêcheur charitable, dont ils reçurent quelques poiſſons. Adélaïde ſortit enfin de cette affreuſe retraite, & ſe réfugia auprès d'Albert-Azzon, qui lui donna un aſyle dans la fortereſſe de Canozza, dont il étoit ſeigneur. Cette fortereſſe, bâtie ſur la cime d'un rocher, qui s'élevoit juſque dans les nuës, étoit environnée de murailles très-épaiſſes, flanquées de bonnes tours. Le ſeul ſentier, par où l'on pût y parvenir, étoit eſcarpé, & preſqu'impraticable. La reine, ſe voyant en ſûreté dans cette citadelle, députa le prêtre Martin vers Otton I, roi de Germanie, pour lui faire ſçavoir la triſte ſituation où elle ſe trouvoit. Otton, qui avoit entendu vanter le mérite de cette princeſſe, réſolut d'aller l'épouſer.

Il lui en fit faire la propoſition par le prêtre Martin, & lui envoya, par la même voie, de magnifiques préſens. Il ſe rendit lui-même en Italie, à la tête d'une puiſſante armée; s'empara de Pavie; y fit amener Adélaïde; & ſon mariage y fut célébré avec la plus grande pompe.

[952.]

Otton étoit le maître de s'emparer du royaume d'Italie; Bérenger n'étant pas en état de lui réſiſter. Mais voyant que, dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il lui ſeroit preſqu'impoſſible de conſerver cette conquête, il aima mieux la laiſſer entre les mains d'un prince, qui lui en feroit hommage, & le reconnoîtroit pour ſon ſeigneur ſuzerain. Il aſſembla donc une diète à Augsbourg, à laquelle aſſiſterent Bérenger & Adalbert. Il y fut arrêté que Bérenger & ſon fils conſerveroient le royaume d'Italie, à condition qu'ils ſe reconnoîtroient vaſſaux du roi de Germanie, & lui prêteroient, en cette qualité, le ſerment ordinaire. En effet les deux princes rendirent publiquement hommage à Otton, & ſe reconnurent ſes feudataires: ils reçurent de ſa main un ſceptre d'or, en ſigne de l'inveſtiture du royaume d'Italie; mais en leur rendant ce royaume, Otton leur ôta Aquilée & Vérone qu'il

donna à ſon frere Henri. Ainſi fut renouvellée & confirmée la ſuzeraineté des rois de Germanie ſur le royaume d'Italie. Elle avoit commencé du tems de Bérenger I, qui avoit fait hommage de ſa couronne à Arnoul; &, depuis, elle avoit été ſuſpendue, ſous ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Bérenger II.

[956.]

Bérenger avoit mis le ſiége devant la forteresſe de Canozza, pour ſe venger d'Albert-Azzon qui avoit donné retraite à la reine Adélaïde. Otton envoie à ſon ſecours le prince Liutulf, ſon fils, à la tête d'une armée nombreuſe. Aux approches de Liutulf, Bérenger, naturellement peu courageux, ſe hâte prudemment de lever le ſiége. Adalbert, plus brave que ſon pere, livre bataille à Liutulf; mais il eſt vaincu, & tombe au pouvoir de l'ennemi. Le vainqueur, charmé de ſon courage, lui rend la liberté.

Bérenger s'étoit enfermé dans la forteresſe de S. Jules, où il attendoit impatiemment quelle ſeroit ſa deſtinée; mais le château imprenable, qui lui ſervoit d'aſyle, ne put lui être d'aucun ſecours contre les traîtres qui l'environnoient. Ses propres domeſtiques, dont il s'étoit fait autant d'ennemis, le livrerent à Liutulf qui traita

le pere auſſi généreuſement que le fils, & renvoya Bérenger libre, ſans vouloir abuſer de ſon malheur.

[958.]

Dominique, chapelain de la femme de Bérenger, homme que la nature n'avoit pas fait pour plaire, ſçut, malgré ſa difformité, gagner le cœur de cette princeſſe, qui ſoupçonnoit peut-être en lui des qualités plus ſolides que celles de la figure. Elle noua avec lui une intrigue galante, dont, pendant quelque tems, on n'eut aucun ſoupçon, mais qui fut enfin découverte

devoit être embarraſſé de la réponſe, prit la parole pour lui, & dit avec une préſence d'eſprit, dont les femmes ſeules ſont capables, qu'il ne falloit pas douter que le chapelain ne fût amoureux de quelqu'une de ſes filles, à laquelle il rendoit ainſi des viſites nocturnes. Dominique, tremblant d'être découvert, n'eut pas le courage de démentir la reine. On le confina dans une priſon, où il eût payé de ſa vie l'honneur dangereux d'avoir été l'amant chéri d'une reine, ſi cette princeſſe eût trouvé quelqu'un qui voulût la défaire du ſeul homme qui pût découvrir ſon infidélité, & ſa fourberie. Bérenger, de retour, fut auſſi-tôt régalé de cette anecdote, fort plaiſante pour tout autre que pour lui; mais ſa femme employa tant d'adreſſe à calmer ſes ſoupçons, & ſçut donner un tour ſi favorable à la choſe, que Bérenger reſta convaincu que ſa femme étoit innocente, & méritoit plus que jamais tout ſon amour. Le prêtre ne fut pas ſi heureux: on lui retrancha impitoyablement l'inſtrument de ſon péché, de peur qu'il n'y retombât à l'avenir.

[961.]

Bérenger, que ſes diſgraces précédentes n'avoient pas rendu plus ſage, perd enfin une couronne dont il n'étoit pas di-

gne. Les prélats & les ſeigneurs d'Italie, ne pouvant plus ſupporter ſon gouvernement tyrannique, s'uniſſent avec le pape qui lui-même avoit ſujet de ſe plaindre des uſurpations de Bérenger; &, de concert, ils envoient des députés en Germanie ſupplier Otton de venir délivrer l'Italie de la domination d'un tyran. Otton ſe rend en Italie, à la tête de ſon armée : dès qu'il paroît, tous les évêques & les comtes ſe rangent auprès de lui, & le conduiſent comme en triomphe à Pavie. De-là ils l'accompagnent à Milan, où la diète s'aſſemble. Bérenger & ſon fils y ſont ſolemnellement dépoſés. Otton eſt proclamé roi, & couronné par l'archevêque

OTTON I, *Empereur.*

[963.]

LE pape Jean XII, oubliant qu'il avoit lui-même appellé Otton en Italie, ſe révolte contre ce prince, & ſe ligue avec Adalbert, fils de Bérenger.

Otton ſe rend à Rome, & y aſſemble un concile dans lequel Jean XII eſt accuſé de pluſieurs crimes, entr'autres, d'avoir ordonné un diacre dans une écurie, d'avoir abuſé de ſa niéce, & d'avoir invoqué, en jouant aux dés, le ſecours de Jupiter, de Vénus & des autres faux dieux. Sur ces griefs, il eſt ſolemnellement dépoſé; & Léon VIII eſt élu pape.

[964.]

A peine Otton a-t-il quitté Rome, que Jean XII trouve le moyen de s'introduire dans cette ville, par le crédit de ſes partiſans qui étoient en grand nombre. Il aſſemble auſſi-tôt un concile compoſé de ſes créatures, devant lequel Léon eſt cité de comparoître. On l'accuſe d'avoir uſurpé le ſiége apoſtolique; & ſur ce grief, on prononce ſa dépoſition. Jean exerce en-

ſuite la vengeance ſur pluſieurs illuſtres Romains. Par ſon ordre, l'archiviſte Azzon a la langue & deux doigts coupés. Le cardinal Jean & Othger, évêque de Spire, éprouvent auſſi le reſſentiment du pape. On coupe la main au premier : le ſecond eſt ignominieuſement battu des verges ; outrage dont la honte rejaillit ſur l'empereur lui-même, dont ce prélat étoit commiſſaire. Otton eût, ſans doute, tiré une vangeance éclatante de cet affront ; mais une mort prompte déroba le pape Jean à ſa colère. Ce pontife, étant une nuit hors de Rome, dans une partie de débauche, reçut un coup ſi rude dans les temples, qu'il en mourut huit jours après, ſans avoir reçu les ſacremens de l'égliſe.

Auſſi-tôt après la mort de Jean, les Romains, ſans en donner avis à l'empereur, éliſent pape le cardinal Benoît, quoiqu'ils ſe fuſſent engagés, par ſerment, de n'élire aucun pape, ſans le conſentement de l'empereur. Otton irrité marche promptement vers Rome, à la tête de ſes troupes. Les habitans lui ferment les portes de la ville ; & il eſt obligé d'en faire le ſiége. Les Romains, qui n'avoient pris aucune précaution, & qui étoient fort mal pourvus de vivres, ne tarderent pas à reſſentir les incommodités de la diſette. Malgré les menaces de Benoît, Otton ne ceſſe de

preſſer la ville ; &, la famine augmentant tous les jours, les Romains ſont enfin obligés de ſe rendre. Le vainqueur les traita avec une bonté à laquelle ils n'avoient pas droit de s'attendre. Son premier ſoin fut de rétablir dans ſa dignité le pape Léon VIII. Ce pontife ſe hâta d'aſſembler un concile devant lequel il fit citer ſon compétiteur Benoît; & l'anti-pape y comparut devant l'aſſemblée, avec tous les ornemens pontificaux. Alors Benoît, cardinal-archidiacre, lui fit les plus vifs reproches ſur ſon uſurpation : « De quelle auto» rité, lui dit-il ? de quel droit, ô uſurpa» teur ! t'es-tu attribué ces ornemens ponti» ficaux, pendant la vie du vénérable pape » Léon que nous voyons ici, & que tu as » choiſi avec nous, après avoir rejetté Jean ? » L'anti-pape répondit avec une ſoumiſſion & une humilité qui toucherent tous les cœurs. Il s'avoua coupable ; témoigna le plus vif regret de ſa faute, & conjura les peres du concile d'avoir pitié de lui. Otton, attendri, pria lui-même l'aſſemblée d'avoir égard au repentir & à la réſignation du coupable, & de lui pardonner ſa faute. Benoît, pénétré de reconnoiſſance, ſe proſterne, la face contre terre, devant l'empereur ; puis il quitte les habits pontificaux, dont il ſe reconnoiſſoit indigne, & met en-

tre les mains de Léon le bâton paſtoral dont les papes avoient alors coutume de ſe ſervir. Léon rompt ce bâton en pluſieurs morceaux, qu'il montre au peuple. Il fait aſſeoir Benoît à terre; lui ôte la chaſuble & l'étole, & dit aux évêques: « Nous » privons de tous honneurs du pontificat » & de la prêtriſe Benoît uſurpateur du » ſaint ſiége; mais, en conſidération de » l'empereur, nous lui permettons de gar» der l'ordre de diacre, à condition qu'il » ne demeurera plus à Rome; mais qu'il » ira en exil. »

C'eſt dans le même concile que fut rendu le fameux décret, par lequel le pape Léon, de concert avec tout le clergé & le

tous les écrivains Ultramontains ſoutiennent que c'eſt une fable inventée, dans les ſiécles ſuivans, par les partiſans des empereurs, pendant la querelle des inveſtitures entre les empereurs & les papes. Ils alleguent pour raiſon, que ce décret accorde aux empereurs des priviléges exceſſifs & exorbitans; mais cette raiſon eſt frivole. Le droit de confirmer l'élection des papes étoit inhérant à l'Empire : Charlemagne & ſes ſucceſſeurs en avoient joui. Il eſt vrai que les papes, qui aſpiroient à ſe rendre ſouverains, avoient tenté pluſieurs fois de les en dépouiller. La foibleſſe des derniers empereurs leur avoit donné occaſion d'abolir preſqu'entièrement un droit qui leur étoit odieux; mais Léon, en le renouvellant, renverſa un ouvrage qui avoit coûté à ſes prédéceſſeurs plus d'un ſiécle & demi de travaux & d'intrigues. On ne ſera point ſurpris du déſintéreſſement & de la bonne foi de ce pape, ſi l'on conſidere que Léon étoit laïc, avant d'être élevé au pontificat; qu'il n'étoit point encore imbu des maximes, qui avoient ſervi de règle à la conduite des autres papes, & qu'il ſuivoit tout ſimplement les lumieres de la raiſon & de l'équité.

[973.]

Otton I meurt à Miminleve ou Menleben, en Thuringe. On lui fit des obſéques magnifiques dans l'égliſe cathédrale de Magdebourg. Ce prince mérita par ſes vertus le ſurnom de *Grand*. Son fils, qu'il avoit depuis long-tems aſſocié au thrône, reſta, par ſa mort, ſeul empereur, roi d'Italie & de Germanie.

OTTON II, *dit* LE ROUX, *Empereur.*

[975.]

DIFFÉRENTES séditions s'étoient élevées en Italie, & sur-tout à Rome. Otton irrité se rend dans cette ville. Le peuple se plaint à lui que son repos est sans cesse troublé par les factions des grands, & lui apprend quels sont les principaux chefs de ces discordes civiles. Après cet éclaircissement, Otton donne un festin magnifique, où il invite tous les princes & les grands de Rome, entre lesquels se trouvoient ceux qui avoient excité les troubles. Au milieu du repas, lorsque la gaieté commençoit à animer les convives, il fait prononcer publiquement une sentence de mort contre les coupables, & la fait exécuter sur le champ. Pendant qu'on tranchoit la tête à ces malheureux, les autres convives demeuroient immobiles d'étonnement & de crainte, n'osant faire aucun mouvement, parce que les gardes de l'empereur environnoient la salle du festin. Après cette sanglante exécution, l'empereur, s'adressant aux convives, leur dit avec un sang froid barbare : « Il ne faut pas que » cette bagatelle vous empêche d'achever » gaiement le repas. »

[982.]

Théophanie, fille de l'empereur Nicéphore, & femme de l'empereur Otton II, princeſſe ambitieuſe, & d'un génie élevé, n'avoit ceſſé d'exciter ſon époux à ravir aux empereurs Grecs les pays qu'ils poſſédoient encore en Italie. Otton ſe diſpoſe donc, cette année, à chaſſer les Grecs de la Pouille & de la Calabre; mais cette entrepriſe eſt ſuivie du plus malheureux ſuccès. Il eſt vaincu par les Grecs & les Sarafins, que ceux-là n'avoient pas eu honte d'appeller à leur ſecours.

[984.]

OTTON III., *Empereur.*

[996.]

LE gouverneur de Modène reçoit dans une maiſon, qu'il avoit auprès de cette ville, l'impératrice Marie, femme d'Otton III. Ce ſeigneur, ſpirituel & bienfait, gagne le cœur de la princeſſe, qui ne lui fait point un myſtere de ſes ſentimens. Mais, plus honteux que fier d'une conquête ſi aiſée, il veut, comme un autre Joſeph, ſe dérober par la fuite aux inſtances de ſon amante; Marie, auſſi ardente dans ſa paſſion que la femme de Putiphar, s'efforce envain de le retenir par ſes habits; elle ne peut avoir que ſon manteau, qui lui reſte entre les mains. Indignée de voir ſon amour mépriſé, elle va trouver l'empereur, & ſe plaint amèrement du gouverneur de Modène, qui, diſoit-elle, avoit voulu employer la violence pour lui ravir l'honneur. Otton, ſenſiblement piqué d'un outrage de cette nature, ne ſe donne pas le tems d'examiner la vérité du fait; &, dans ſa colere, il fait trancher la tête au vertueux gouverneur; mais la cruelle impératrice ne s'applaudit

pas long-tems de ſon injuſte vengeance. La femme du gouverneur, inſtruite de l'aventure, alla ſe jetter aux pieds de l'empereur; lui fit un fidele récit de tout ce qui s'étoit paſſé entre l'impératrice & ſon mari, & s'offrit à ſubir l'épreuve du feu, pour faire voir la vérité de ce qu'elle avançoit. L'empereur lui ayant permis de prouver par cette voie l'innocence de ſon époux, cette courageuſe femme marcha ſur des ſocs rougis au feu, ſans en recevoir aucune atteinte. Otton, convaincu par cette preuve, de la calomnie de ſon épouſe, la punit par le ſupplice du feu.

Otton reçoit cette année la couronne

yeux, & lui couperent le nez & la langue. Ils le firent enſuite monter ſur un âne, le viſage tourné vers la queue; &, dans cet équipage ridicule, ils le conduiſirent par toutes les rues de Rome.

[999.]

Gilbert eſt élevé ſur la chaire de ſaint Pierre, & prend le nom de *Sylveſtre*. C'eſt le premier François qui ſoit parvenu au ſouverain pontificat. Il fit honneur à ſa patrie, & fut un des plus grands papes que le ſaint ſiége eut eus depuis long-tems. Ses connoiſſances l'avoient mis ſi fort au-deſſus de ſon ſiécle, que, dans ces tems d'ignorance, on attribua l'étendue de ſon ſçavoir à quelque pacte avec le diable. Sylveſtre avoit fait ſa principale étude des mathématiques: peut-être que les lignes & les triangles, dont on le voyoit occupé, parurent aux yeux du vulgaire, une eſpece de grimoire, & contribuerent à faire paſſer le ſçavant pontife, pour un négromant, & un magicien. Ce ne fut pas ſeulement le peuple groſſier qui donna dans cette idée abſurde. Platine, auteur des Vies des papes, dit ſérieuſement que Sylveſtre, poſſedé du deſir d'être pape, eut recours au diable, & conſentit à lui appartenir après ſa mort,

pourvu qu'il lui fit obtenir cette dignité. Lorſque, par cette voie déteſtable, ajoûte le même auteur, il ſe vit élevé ſur le thrône apoſtolique, il demanda au diable, combien de tems il jouiroit de ſa dignité? Le diable lui répondit, par cette équivoque digne de l'ennemi du genre humain : « Tu en jouiras » tant que tu ne mettras pas le pied dans » Jéruſalem.» La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé quatre ans le thrône apoſtolique, au commencement de la cinquieme année de ſon règne, célébra les divins Myſteres dans la baſilique de ſainte-Croix en Jéruſalem, & ſe ſentit attaqué, auſſi-tôt après, d'un mal qu'il reconnut être mortel. Alors, déchiré de re-

[1000.]

Otton étant allé en Germanie, où ſes affaires l'appelloient, ſe rend à Aix-la-Chapelle, pendant les fêtes de la Pentecôte. Ce jeune prince, qui avoit ſouvent entendu vanter les exploits du fameux Charlemagne, conçut un violent deſir de voir le lieu où l'on avoit inhumé ce héros. Pour le ſatisfaire, on ouvrit le caveau dans lequel étoient renfermés les foibles reſtes d'un ſi grand monarque. On y trouva encore quelques morceaux de ſes vêtemens, qui avoient échappé à la corruption. Otton les prit, comme des reliques, avec une petite croix d'or, que cet illuſtre défunt avoit à ſon col.

[1002.]

Otton meurt le 23 de Janvier, âgé de vingt-quatre ans. Auſſi-tôt que ſa mort fut rendue publique, les évêques, les princes & les autres ſeigneurs Italiens s'aſſemblerent à Pavie, pour lui nommer un ſucceſſeur. Soumis depuis long-tems à la domination étrangère des princes Allemands, ils crurent qu'ils ſeroient plus heureux ſous le gouvernement d'un prince de leur nation. Dans cette idée, ils déférerent la couronne à Ardouin, marquis d'Yvrée; mais

ils ne tarderent pas à s'en repentir. Ardouin étoit violent & emporté. Peu de tems après ſon élection, il découvrit ſon caractere par un trait de brutalité, plus indigne du dernier des hommes, que d'un ſi grand prince. Mécontent de quelques diſcours que lui tint l'évêque de Breſcia, il ſe jetta ſur ce prélat, écumant de colere, & le terraſſa. Les ſeigneurs Italiens, jugeant, par cette action, ce qu'ils devoient attendre des emportemens d'un tel prince, appellerent en Italie Henri, roi de Germanie.

HENRI II, *Roi d'Italie*, puis *Empereur*.

[1004.]

CE prince, ſur l'invitation des princes & des ſeigneurs Italiens, paſſe en Italie, à la tête d'une armée. Ardouin marche à ſa rencontre juſqu'à Vérone, dans le deſſein de lui livrer bataille ; mais, trahi par les principaux ſeigneurs de ſon armée, & voyant ſes troupes déſerter en foule, il eſt forcé de ſe retirer & de laiſſer le champ libre à ſon concurrent. Henri fait une entrée triomphante à Vérone. Il en part auſſitôt pour ſe rendre à Bergame, & reçoit dans cette ville le ſerment de fidelité, que lui prête l'archevêque de Milan. Enſuite, accompagné de pluſieurs princes & prélats, il prend la route de Pavie où il eſt couronné roi d'Italie.

[1005.]

Les Saraſins, enfermés dans Reggio, y ſont aſſiégés par les habitans de Piſe, qui prennent cette ville d'aſſaut, & font un grand carnage de tous les Muſulmans. Mais, pendant qu'ils s'occupoient à maſſacrer les infideles, ils ne ſongeoient pas

occaſion, une fidélité ſurprenante à rempſir leur promeſſe. On les voit, cette année, ſe rendre en Italie par diverſes routes, & déguiſés en pélerins. Leur nombre étoit aſſez conſidérable pour former un corps de troupes ; mais ils n'avoient point d'autres armes que leurs bourdons. Mêle eût ſoin de les en pourvoir ; & conduiſant au combat ces braves étrangers, il commença la guerre avec quelque ſuccès. Telle eſt l'origine du nouveau royaume que la valeur des princes Normands va bientôt former en Italie.

[1021.]

Le brave Mêle ayant perdu une grande

que ce prince, en conſidération de ſon frere, fermeroit le paſſage à ſes ennemis; mais un malheureux ne trouve guères d'amis fideles, lorſque ſes ennemis emploient contre lui l'appas invincible de l'or. Datte ſe vit abandonné par l'abbé Aténulf, auquel Bugien fit préſent de la ſucceſſion d'un riche citoyen de Bari, qui appartenoit de droit à l'empereur des Grecs. Pandulf, ſéduit par une groſſe ſomme d'argent, laiſſa l'armée Grecque paſſer librement ſur ſes terres. La tour, qui ſervoit de retraite à l'infortuné Datte, fut ſi vivement aſſiégée, que la garniſon, après trois jours de réſiſtance, ſe rendit à diſcrétion. Bugien ne fit aucun mal aux Normands, & les renvoya libres. Datte éprouva ſeul toute la colere du général Grec. Ce brave homme, chargé de chaînes, fut mis ſur un âne, & conduit à Bari. Il fut enſuite couſu dans un ſac, & précipité dans la mer, par ordre de Bugien.

[1022.]

L'empereur ayant appris la déplorable mort de Datte, ſe diſpoſe à punir l'infâme trahiſon de l'abbé Aténulf & de ſon frere Pandulf. Aténulf, pour ſe dérober à la vengeance de Henri, s'embarque

pour Conſtantinople ; mais il fait naufrage & trouve dans les eaux le châtiment de ſon crime. Pandulf, qui connoiſſoit les diſpoſitions des Capouans, à ſon égard, n'attend pas qu'ils le livrent à l'ennemi. Il va ſe remettre lui-même entre les mains de l'empereur, qui le fait charger de chaînes, & renfermer dans un obſcur cachot. L'empereur met enſuite le ſiége devant Troia, ville appartenante aux empereurs Grecs, & force les habitans à ſe rendre.

CONRAD, *Empereur.*

[1027.]

HENRI le Noir, étant mort en 1024, Conrad, dit *le Salique*, duc de Franconie, ſon parent, avoit remplacé ce prince au royaume de Germanie; & malgré les brigues de pluſieurs ſeigneurs Italiens, qui ne vouloient plus de rois Allemands, il s'étoit fait élire auſſi roi d'Italie. Il ſe rend à Rome, cette année, & ſe fait couronner empereur par le pape Jean XIX.

Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, meurt cette même année. Ce ſaint, né à Ravennes, de parens illuſtres, réſolut d'embraſſer la vie d'hermite, & ſe mit ſous la conduite d'un pieux ſolitaire, nommé *Marin*. Cet homme ne comptoit pas la douceur parmi ſes vertus; & ſa dureté étoit capable de rebuter un éleve, moins affermi dans ſa vocation que Romuald. Toutes les fois que ſon diſciple faiſoit quelque faute en liſant, l'impitoyable Marin lui donnoit un grand coup de baguette ſur la tête, du côté gauche. Romuald ſouffrit long-tems ce traitement rigoureux avec

une patience héroïque. Enfin il dit un jour à Marin : « Mon maître, je ſuis preſ-» que devenu ſourd du côté gauche ; je » vous prie d'avoir la bonté de me frapper » déſormais du côté droit. » Ces paroles adoucirent un peu la rigueur de Marin.

Romuald, accoutumé à être rudement traité, contracta quelque choſe de la dureté de ſon maître. Il fit lui-même un acte de ſévérité, qui alloit ſans doute fort au-delà des préceptes de la correction fraternelle. Ayant été informé que ſon pere Sergius, après avoir embraſſé la vie monaſtique, ſongeoit à quitter le cloître pour retourner dans le monde, Romuald, enflammé d'un zèle qui n'étoit pas réglé par

à concevoir le luxe qu'il étala pendant trois mois que durerent ſes nôces. Elles furent célébrées à Marégo, ville du Mantouan. Les moulins conſtruits ſur les rivieres voiſines broyoient, dit-on, au lieu de bled, des graines aromatiques, qui parfumoient l'air aux environs. Le vin le plus exquis ſe puiſoit comme l'eau dans les puits. Les ſceaux, dont on ſe ſervoit, étoient attachés à des chaînes d'argent, & ces chaînes pendoient à des cordes tiſſues d'or & d'argent; toute la vaiſſelle qui couvroit les tables, étoit des mêmes métaux. La muſique & les ſpectacles concouroient à l'agrément de ces fêtes; & toutes les perſonnes, qui s'y trouverent, éprouverent la libéralité du duc, qui les renvoya chargés de riches préſens.

[1038.]

Abutafar & Abucab, deux freres, chefs des Saraſins, qui gouvernoient conjointement la Sicile, ayant eu quelque différend, & s'étant déclaré la guerre, l'empereur de Conſtantinople ſonge à profiter de leur diſcorde pour recouvrer cette belle province que ces Barbares lui avoient enlevée. Par ſon ordre, George Maniacès, un de ſes plus braves capitaines, ſe rend en Sicile à la tête d'une armée qui ne tarde pas à s'accroître conſidérablement par une multitude de

Lombards & de Normands qui s'y joignent. Parmi ces derniers, on distinguoit Guillaume, fils de Tancrede de Hauteville, qui s'immortalisa par des actes héroïques de valeur, aux siéges de Messine & de Syracuse, & contribua beaucoup à la prise de ces deux places importantes. Ses exploits lui méritèrent le surnom de *Bras-de-fer*. Cependant Maniacès, maître des deux villes principales de la Sicile, présenta la bataille aux Sarasins dont l'armée étoit composée de cinquante mille hommes. Un vent impétueux, qui s'éleva au commencement de l'action, & qui leur donnoit dans le visage, contribua beaucoup

HENRI II, *Roi d'Italie*, puis *Empereur*.

[1039.]

L'EMPEREUR Conrad, célébrant, dans la ville d'Utrecht, la fête de la Pentecôte, eſt ſubitement ſaiſi de douleurs aiguës, & meurt le lendemain. Henri le Noir, ſon fils, d'autres diſent ſon gendre, eſt reconnu pour ſon ſucceſſeur.

[1043.]

Henri II épouſe, en ſecondes nôces, Agnès, fille de Guillaume IV, duc d'Aquitaine, & comte de Poitiers. Les bouffons, les joueurs de gobelets, les charlatans accoururent de toutes parts pour ſe trouver à la célébration de ce mariage. Ils eſpéroient que leurs farces ſeroient payées par de riches préſens, ſelon l'uſage de ce tems-là : « Mais, dit Muratori *, Henri ne voulut point s'aſſervir à cet uſage mépriſable ; & tous ces vils hiſtrions s'en retournerent triſtement comme ils étoient venus, maudiſſant le roi, & chantant ſon épithalame ſur un ton nouveau. »

* Annal. d'Ital. Tome VI, p. 132.

[1046.]

La puiſſance & les richeſſes du duc & marquis Boniface éclatent, cette année, aux yeux de Henri, d'une maniere capable d'exciter la jalouſie de ce prince. Etant à Pavie, où il avoit aſſemblé une diète; un jour qu'il étoit à table avec les principaux ſeigneurs de la cour, il lui arriva de ſe plaindre de la difficulté de trouver en Italie d'excellent vinaigre. Boniface fut inſtruit de ce diſcours, ou peut-être l'entendit. Il fit auſſi-tôt conſtruire un chariot dont toutes les parties, & juſqu'aux roues même, étoient d'argent. Il fit charger deſſus

c'eſt l'égliſe Romaine ; les trois maris ſont les trois papes, Benoît IX, Sylveſtre III & Grégoire VI, élus par des voies illicites. Henri ſe conforma à l'avis qu'il recevoit. Etant arrivé à Rome, il fit élire canoniquement Suidger, évêque de Bamberg, qui prit le nom de *Clément II*, & reçut des mains de ce nouveau pontife la couronne impériale.

[1047....]

Un nouveau trait de la puiſſance du marquis Boniface réveille la jalouſie de l'empereur. Ce prince étant à Mantoue, Albert, vicomte de cette ville, c'eſt-à-dire y commandant au nom du marquis, lui offrit un magnifique préſent qui conſiſtoit en deux cens vautours & cent chevaux. Rien n'étoit plus capable de faire éclater l'opulence de Boniface, que celle de ſes officiers, qui pouvoient faire de tels préſens. Henri, par reconnoiſſance, ayant invité Albert à manger à ſa table, ce ſeigneur lui témoigna qu'il n'oſoit accepter cet honneur, ſans la permiſſion de Boniface, à la table duquel il n'avoit jamais mangé. Albert ayant obtenu le conſentement de ſon ſeigneur, dîna avec l'empereur, dont il reçut en préſent pluſieurs fourrures d'un très-grand prix.

Henri, redoutant la puiſſance de Boniface, & craignant que ce vaſſal dangereux ne lui raviſſe la couronne d'Italie, veut lui perſuader de paſſer en Allemagne, & d'établir ſa réſidence à ſa cour, où il lui offre les dignités les plus flatteuſes ; mais Boniface, pénétrant le motif de ces offres, trouve toujours des prétextes pour ſe diſpenſer de les accepter. L'empereur prend donc la réſolution de s'aſſurer de ſa perſonne : pour exécuter un tel projet, il falloit avoir recours à la ruſe. Boniface étoit plus puiſſant que Henri dans Mantoue. L'empereur envoie prier ce ſeigneur de vouloir bien ſe rendre dans ſon palais, ſous prétexte qu'il veut conférer avec lui ſur quelques matieres d'Etat, où ſa prudence

n'en étoit pas plus tranquille, & ſe donnoit, de ſon côté, tous les mouvemens néceſſaires pour aſſurer ſa liberté & ſa vie, contre les tentatives de l'empereur, dont il n'ignoroit pas le mécontentement & la jalouſie. Il ne voulut point manquer d'aller au palais, de peur de ſe rendre ſuſpect; mais il y alla ſi bien accompagné, qu'il étoit impoſſible de le ſurprendre. Ses plus fideles officiers, ayant des armes cachées ſous leurs habits, marchoient à ſes côtés: pluſieurs autres, prenant différentes routes, firent enſorte qu'ils arriverent en même tems que lui aux portes du palais. Boniface entra. Ses gens ſe préſenterent pour le ſuivre; mais les gardes, ſelon l'ordre qu'ils avoient reçu, leur refuſerent l'entrée. Sur ce refus, la ſuite de Boniface donna quelques ſoupçons à ſes gens. Ils paſſerent ſur le ventre aux gardes, & ſuivirent leur maître juſqu'à l'appartement de l'empereur. Ce prince, qui s'attendoit à voir entrer Boniface ſeul, demeura bien ſurpris. Il prit le parti de la diſſimulation, & reçut ce ſeigneur de l'air le plus gracieux. Boniface, diſſimulant à ſon tour, affecta de ſe plaindre de l'inſolence des gardes qui avoient refuſé l'entrée du palais à ſa ſuite; ce qui lui avoit paru une nouveauté odieuſe & ſurprenante. L'empereur en rejetta la faute ſur ſes miniſtres; &, pour que Boniface ne

ſoupçonnât pas la véritable raiſon pour laquelle il avoit été mandé, il le prit en particulier, lui fit une fauſſe confidence, le pria d'avoir toujours le même zèle pour la gloire & les intérêts de l'Empire, & le renvoya, en l'accablant de marques d'honneur & d'eſtime, dont le motif n'échappa pas à Boniface.

Honteux d'avoir manqué ſon coup, & craignant tout du reſſentiment de Boniface, Henri veut faire une ſeconde tentative contre ce ſeigneur. Il lui fait dire qu'ayant beſoin d'employer ſes gardes dans un autre endroit, il le prie de venir lui-même avec les gens de ſa ſuite, veiller, pendant la nuit, à la ſûreté du palais. Le projet de l'empereur étoit de faire cacher les gardes en différens endroits des environs, & de ſe ſaiſir ainſi du marquis, à la faveur des ténébres. Boniface, perſuadé que c'étoit une nouvelle ruſe pour le perdre, ne voulut cependant point refuſer la commiſſion; mais la maniére dont il s'en acquitta, fit voir qu'il n'étoit pas ſans défiance. Outre les gens armés qui devoient monter la garde au palais avec lui, il en poſta ſecrettement un grand nombre d'autres en différens endroits voiſins du palais, d'où ils ſeroient à portée de lui donner un prompt ſecours au beſoin. Lorſque l'heure fut venue, Boniface prit le chemin du palais; mais, crai-

gnant plus que tout l'obſcurité, il fit marcher devant lui un très-gros fanal : outre cela, chaque ſoldat avoit ſur la pointe de ſa pique un grand nombre de lumieres, dont la clarté étoit ſuffiſante pour faire appercevoir toutes les embûches qu'on eût pu tendre pendant la nuit. L'empereur vit bien, par les précautions de Boniface, qu'il avoit pénétré ſon intention. Il n'oſa rien entreprendre contre lui, & perdit dès-lors l'eſpérance de pouvoir jamais opprimer un vaſſal ſi puiſſant & ſi redoutable.

[1052.]

L'empereur eſt enfin délivré, cette année, des craintes continuelles que lui cauſoit la préſence de Boniface. Un des ennemis de ce ſeigneur s'étant mis en embuſcade dans un bois épais, qui ſe trouvoit ſur le chemin de Mantoue à Crémone, Boniface, en traverſant ce bois, ſe ſentit percé d'une fléche, ſans ſçavoir d'où elle étoit venue ; & cette bleſſure le conduiſit au tombeau deux jours après.

[1053.]

Les Normands faiſoient de grands progrès en Italie, & travailloient tous les jours à s'aggrandir. Le pape Léon IX réſolut de chaſſer de l'Italie ces étrangers. Il demanda pour cet effet quelques troupes à l'empereur. Divers princes d'Allemagne lui en

envoyerent. Avec ce ſecours, il compoſa une armée, qui ſe trouva fort augmentée par un grand nombre de volontaires, de bandits & de ſcélérats qui s'y joignirent. Le pontife la conduiſit lui-même contre les Normands, qui n'avoient que trois mille hommes de cavalerie, avec très-peu d'infanterie ; mais, s'ils étoient inférieurs en nombre, ils l'emportoient de beaucoup ſur les troupes du pape, par leur courage & leur diſcipline. Avant que d'en venir aux mains, ils députerent au ſouverain pontife, pour le prier de leur permettre d'employer leurs armes à ſon ſervice, plutôt que de les obliger à les tourner contre lui ; de recevoir l'hommage qu'ils faiſoient de toutes leurs conquêtes à l'égliſe Romaine, & de les

réponſe du pape, qu'en attaquant vivement ſon armée. Les Italiens furent renverſés du premier choc, par l'impétuoſité de Richard, comte d'Averſe, qui commandoit l'avant-garde. Les Allemands firent plus de réſiſtance ; mais Humfroi, comte de Pouille, ſecondé par Robert-Guiſcard, ſon frere, les tailla en piéces. Tous ces aventuriers, dont l'armée du pape étoit remplie, oſerent à peine enviſager l'ennemi, & ſe diſperſerent par la fuite. Pendant qu'on ſe battoit, Léon étoit en prieres, à l'écart. La déroute de ſes gens l'obligea de s'enfuir vers Civitella, ville voiſine du champ de bataille ; mais les habitans lui en refuſerent l'entrée ; & le ſeul parti qui lui reſta, fut de ſe livrer lui-même aux Normands. A la vue du vicaire de J. C. les armes tomberent des mains de ces pieux vainqueurs. Ils baiſerent humblement ſes pieds, & lui demanderent ſa bénédiction. Le pape demanda d'être mené à Bénevent. Les Normands l'eſcorterent juſqu'à cette ville, lui rendant toujours tous les hommages dûs au chef de l'Egliſe. Herman Contract, moine Allemand, dit que « cette diſgrace du pape doit être attribuée à un ſecret jugement de Dieu, qui voulut avertir par-là le pontife qu'il ne devoit connoître que les combats ſpirituels, & laiſſer aux princes ſéculiers les guerres qui n'avoient pour objet que des avantages temporels. »

[1055.]

Pluſieurs hiſtoriens, entr'autres Muratori, rapportent qu'un ſous-diacre, ennemi du pape Victor II, forma le projet de l'empoiſonner, dans le tems qu'il célébreroit la meſſe, & mit à cet effet du poiſon dans le calice, mais que le ciel découvrit par un prodige ce crime atroce. Le pontife voulant, ſelon la coutume, élever le calice après la conſécration, il lui fut impoſſible ſeulement de le remuer : une force inviſible retenoit le calice attaché ſur l'autel. Victor, étonné de cette merveille, eut recours à la priere, & invita tout le peuple à s'unir avec lui. Auſſi-tôt le diable paſſa dans le corps du malheureux ſous-diacre, & le força de confeſſer ſon crime. Victor fit conſerver ce calice tel qu'il étoit, pour perpétuer le ſouvenir de cet évènement, & commença de nouveau à prier Dieu, pour lui demander la délivrance du ſous-diacre, qui lui fut accordée.

[1056.]

L'empereur Henri II meurt le 5 d'Octobre, laiſſant un fils, âgé de ſix ans, qui fut reconnu roi d'Italie, & futur empereur. L'impératrice Agnès, ſa mere, fut déclarée régente & tutrice du jeune prince, & gouverna pendant ſa minorité.

HENRI

HENRI III, *Roi d'Italie.*

[1058.]

LE pape Etienne IX, ayant beſoin d'argent, réſolut de ſe ſervir des immenſes thréſors que poſſédoient les moines du Mont-Caſſin, & leur envoya ordre de les tranſporter à Rome, avec promeſſe de les leur reſtituer dans peu de tems avec uſure. Cet ordre répandit la conſternation & l'allarme parmi les moines. Il fallut cependant obéir; mais, pendant qu'ils ſe diſpoſoient triſtement à porter, dans des mains étrangeres, leur cher thréſor, il arriva, le plus heureuſement du monde, qu'un d'entre eux eut une viſion qu'ils réſolurent de raconter au pape, dont l'eſprit ſimple & crédule ajoûtoit foi à ces chimères, ne doutant pas que cette viſion ne fut très-propre à le détourner du deſſein funeſte qu'il paroiſſoit avoir. Ils allerent donc avec confiance porter au pape leurs richeſſes; mais, en les lui préſentant, ils n'oublierent pas de lui raconter la viſion que leur confrere avoit eue. Ce récit produiſit ſur l'eſprit d'Etienne l'effet qu'ils en avoient attendu. Le pontife, pour ſoulager ſa conſcience, ſe hâta

de rendre aux moines les thréſors auxquels ils étoient ſi fort attachés.

Les déſordres les plus honteux, dit un hiſtorien Milanois*, s'étoient introduits dans le clergé de Milan. Les eccléſiaſtiques ne ſe diſtinguoient des ſéculiers, que par une vie plus licentieuſe encore, & des mœurs plus corrompus. Les uns, déterminés chaſſeurs, ne s'occupoient que de leurs chiens, & paſſoient leur vie dans les forêts. Les autres, pour s'enrichir, tenoient des hôtelleries, où ils rançonnoient les étrangers. Pluſieurs prêtoient à uſure; tous entretenoient un commerce public & ſcandaleux avec les femmes; tous faiſoient un trafic honteux & criminel des bénéfices. Il n'y avoit aucune charge dans l'égliſe, quelque peu conſidérable, qui ne ſe vendît comme une denrée au marché. Ariald & Landulf, diacres de Milan, célébres par leur naiſſance & par leur piété, furent enflammés d'un ſaint zèle à la vue de ces déſordres. Ils commencerent à déclamer contre les vices du clergé dans les rues de Milan. Le peuple, avide de nouveautés, s'aſſembla en foule autour de ces réformateurs; & leurs prédications firent une impreſſion ſi vive ſur

* *André*, abbé de Vallombreuſe, *Vie d'Ariald*, Chap. 3.

les esprits, que les bourgeois de Milan, ne voyant plus dans ces ecclésiastiques, autrefois l'objet de leurs respects, que d'infâmes scélérats qui deshonoroient la religion, prirent les armes, & résolurent de les exterminer comme des ennemis du bien public. Mais le zèle amer & imprudent des deux diacres pensa leur être funeste. Les clercs maltraités, outrés de dépit & de rage, résolurent de sacrifier à leur vengeance Landulf, qui étoit le plus considérable par sa naissance & par son crédit. Le plus hardi d'entre eux se chargea de l'assassiner. Pour exécuter son dessein, il se munit d'un grand sabre de bourreau, selon l'expression de l'historien, & l'empoisonna avec une certaine liqueur. Il s'appliqua ensuite à chercher un moment favorable pour l'exécution de son dessein; & trouva enfin, le lundi de pâques, Landulf qui prioit seul dans son église. Il saisit cette occasion pour le frapper avec son sabre empoisonné, & voulut s'enfuir aussi-tôt; mais il fut arrêté à la porte par un mendiant boiteux, qui seul avoit vu commettre le crime. Le peuple accourut, & se saisit du meurtrier, qui fut conduit à la maison de Landulf. Ce saint diacre lui accorda généreusement le pardon de son crime, & le renvoya libre. Soit que la liqueur dont le clerc avoit frotté son sabre ne fût pas véritablement empoi-

ſonnée, ſoit que le ciel voulût faire un miracle en faveur du pieux Landulf, il guérit parfaitement quelques jours après. Ariald, inſtruit par le malheur de ſon confrere, prit ſi bien ſes meſures, que ſes ennemis ne purent lui faire aucun mal. Ils continuerent cependant tous les deux à prêcher avec une nouvelle ardeur & un ſuccès prodigieux.

Un prêtre ayant obtenu, par ſimonie, un bénéfice conſidérable, Ariald plein de zèle, court chez le ſimoniaque, lui repréſente vivement l'horreur de ſon crime, & le preſſe de renoncer à un bénéfice acquis par une voie ſi injuſte. Le prêtre allègue qu'il s'eſt ruiné pour l'obtenir, & que ſans doute on ne voudra pas lui rendre ſon argent. Ariald, ne trouvant point de réponſe à une raiſon ſi forte, pouſſe le zèle juſqu'à offrir de lui rembourſer la ſomme que le bénéfice lui a coûté, pourvu qu'il s'en démette; & le prêtre accepte la propoſition. De pareils exemples étoient plus capables de réformer les abus que les déclamations & les invectives.

[1059.]

Le pape Nicolas II tient cette année un concile à Rome, dans la baſilique de Latran. Il y fut rendu un décret touchant

l'élection des papes, qui mérite d'être remarqué, comme une entrepriſe des plus hardies de la cour de Rome, contre l'autorité des empereurs. Dans ce décret, Nicolas, après avoir réglé la maniere dont on doit procéder à l'élection d'un pape, ajoûte ces paroles : « Sauf l'honneur & le reſpect dû » à notre cher fils Henri, qui maintenant » eſt roi, que l'on eſpere, Dieu aidant, de » voir bientôt empereur, à qui nous avons » accordé le droit de confirmer l'élection » d'un nouveau pape par ſon conſentement, » droit que non-ſeulement lui, mais encore » ſes ſucceſſeurs doivent avoir à perpétuité. »

» On fait ici paſſer, dit l'abbé Fleury, » pour un privilége perſonnel, le droit de » l'empereur, pour approuver l'élection du » pape, quoique dans la ſuite de cette hiſ- » toire, nous avons vu ce droit établi de- » puis pluſieurs ſiécles. Il ſemble que la » cour de Rome vouloit ſe prévaloir de » la minorité du roi Henri. »

On remarque une autre clauſe de ce décret, qui y établit, qu'en certain cas les cardinaux-évêques, avec quelques clercs & quelques laïcs, pourront élire le pape, en quelque lieu qu'ils ſoient aſſemblés, & que leur élection ſera légitime. Le but de cette clauſe paroit être de priver le clergé du ſecond ordre, & le peuple, du droit de parti-

ciper à l'élection des papes, ce que l'on peut regarder comme un des moyens que la cour de Rome mettoit en œuvre, pour parvenir au pouvoir deſpotique.

[1062.]

L'impératrice Agnès, chargée de l'adminiſtration des affaires du royaume d'Italie, pendant la minorité de ſon fils, ne faiſoit rien que par le conſeil de Henri, évêque d'Augsbourg. Les autres prélats & ſeigneurs, jaloux de l'autorité dont Henri jouiſſoit à leur préjudice, accuſerent hautement la reine d'un commerce criminel avec cet évêque. Ils ne s'en tinrent pas à de ſimples diſcours. L'archevêque de Cologne, par le conſeil d'Otton, duc de Baviere, & du comte Robert, couſin germain du roi, ſe rendit à l'iſle de S. Suibert, ſur le Rhin, où le jeune Henri tenoit alors ſa cour. Ce prélat, ſaiſiſſant un jour le monarque dans un moment de gaieté & de belle humeur, l'invita de venir voir une barque magnifique, & d'un travail curieux & recherché, qu'il avoit fait conſtruire nouvellement. Le roi, qui avoit encore la ſimplicité de l'enfance, accepte la propoſition : à peine a-t-il mis le pied dans la barque, que les rameurs fendent les eaux, avec leurs rames; la barque vole avec la

rapidité d'un trait, & ſe trouve dans un clin d'œil au milieu du fleuve. Le jeune roi, ſe voyant ainſi emporté, loin du rivage, craignit qu'on n'en voulut à ſa vie; &, dans le premier mouvement de ſa peur, ſe précipita dans les eaux, qui l'euſſent bientôt étouffés ſi le comte Erbert ne lui eût donné un prompt ſecours. Ce ſeigneur ſe jetta auſſi-tôt à la nage; arracha le roi du fond de l'eau, au péril de ſa propre vie, & le remit dans la barque. On eſſaya de raſſurer ce jeune prince par toutes ſortes de careſſes, & on le débarqua à Cologne. L'impératrice, dégoutée du gouvernement par cet événement, renonça au monde, & ſe retira à Rome, où elle cacha ſon chagrin dans une maiſon religieuſe.

Robert Guiſcard, prince Normand, avoit promis de céder à ſon frere la moitié de la Calabre; mais, peu fidele à ſes engagemens, il n'avoit point voulu ſe défaire de ſa conquête. Roger poſſédoit ſeulement la ville de Mélito. Après avoir long-tems preſſé Robert de ſatisfaire à ſa parole, il le menaça de l'y contraindre par les armes. Robert ne répondit à ſa menace qu'en aſſiégeant Mélito. Les habitans de cette ville firent une vigoureuſe défenſe, qui fit traîner le ſiége en longueur. Il falloit que Roger fût bien ſûr de la ville & des habitans, puiſque, pendant une nuit, il eut

la hardieſſe de ſortir de Mélito, de traverſer le camp de Robert, pour aller s'emparer de Giérace, ville où il entretenoit des intelligences depuis quelque tems. Robert l'y ſuivit auſſi-tôt. Un des principaux citoyens, nommé *Baſile*, le fit entrer ſecrettement dans la ville. Malgré le capuce, qui lui couvroit la tête & le viſage, quelques habitans le reconnurent & l'arrêterent. Cette nouvelle ſe répandit bientôt dans toute la ville, le traître Baſile & ſa femme furent les premieres victimes de la fureur du peuple : peu s'en fallut que Robert lui-même ne fût mis en piéces ; mais il ſçut appaiſer le peuple, de maniere qu'il en fut quitte pour la priſon. Il obtint depuis la liberté, à la priere de ſon frere ; &, pour reconnoître ce bienfait, il conſentit enfin à lui céder la moitié de la Calabre.

[1063.]

Ariprand, chancelier de l'égliſe métropolitaine de Milan, ayant obtenu, à prix d'argent, l'abbaye de S. Ambroiſe, le fameux diacre Ariald va le trouver, eſcorté d'une foule de clercs, imitateurs de ſon zèle, & repréſente vivement au nouvel abbé, que ſa conduite eſt contraire aux loix les plus ſacrées de l'égliſe. L'abbé, qui avoit déja pris poſſeſſion de l'abbaye, ré-

pond froidement : « Vous venez un peu » tard : il eſt impoſſible préſentement de » revenir ſur ce qui eſt fait. ... Vous êtes » toujours libre, réplique le diacre, de » quitter un bénéfice que vous poſſédez » par une voie injuſte, & je vous conjure » de ne pas balancer à le faire... Et moi, » reprend l'abbé, je vous conjure auſſi de » vous donner la diſcipline devant moi... » Volontiers, répond Ariald, » & à l'inſtant même, il met dans la main d'un de ſes diſciples une poignée de verges, & lui ordonne de le fouetter ſans ménagement, ce qu'il exécute ; mais cette pieuſe flagellation ne produiſit pas l'effet qu'Ariald attendoit. L'abbé, homme dur, ne fut point touché du zèle généreux de ce diacre, qui ſe faiſoit fouetter pour le ſalut de ſon prochain, & ſe retira, réſolu de garder l'abbaye.

[1065.]

Le cardinal Hildebrand, prélat ambitieux & intriguant, qui fut depuis pape, ſous le nom de *Grégoire VII*, régnoit à Rome, avec un pouvoir abſolu : rien ne s'y faiſoit que par ſon ordre, & il étoit plus maître dans cette ville, que le pape même. Pierre Damien, ſon intime ami, compoſa à ce ſujet, deux diſcours aſſez mordans. Voici le ſens : « Je reſpecte le

» pape, comme je le dois ; mais, proſterné » contre terre, je vous adore : vous le fai- » tes ſeigneur, il vous fait dieu. Voulez- » vous vivre à Rome, dites à haute voix, » j'obéis plus au ſeigneur du pape, qu'au » ſeigneur pape. »

Papam, vite colo, ſed te proſtratus adoro,
Tu facis hunc dominum, te facit ille deum :
Vivere vis Romæ, clara depromito voce,
Plus domino papæ, quam domno pareo papæ.

[1067.]

Landulf, fameux diacre de l'égliſe de Milan, étant mort au milieu de ſes travaux apoſtoliques, Ariald, ſon digne compagnon, continuoit toujours d'invectiver contre les déreglemens des clercs. Il étoit ſecondé par Herlembald, noble Milanois, qui, par un zèle plus qu'évangélique, avoit oſé entreprendre de réformer les eccléſiaſtiques, quoiqu'il ne fût que ſéculier. On ne pouvoit pas dire qu'il prêchoit ſans miſſion. Le pape avoit approuvé ſon entrepriſe ; il lui avoit mis entre les mains l'étendard de S. Pierre, & l'avoit armé chevalier de l'égliſe Romaine, le chargeant de redreſſer les torts du clergé de Milan. Ariald, ſoutenu du pieux Herlembald, prêchoit dans la ville de Milan, avec une ardeur incroyable. Il avoit à combattre

un puiſſant adverſaire, dans la perſonne de Gui de Velate, archevêque de Milan, qui donnoit lui-même à ſon clergé l'exemple de l'incontinence & de la ſimonie. Le diacre, emporté par un zèle indiſcret, oublia que ce prélat, malgré l'irrégularité de ſa conduite, étoit toujours un ſupérieur qu'il devoit reſpecter ; il le fit excommunier par le pape, & lui envoya inſolemment ſignifier l'excommunication, par ſon compagnon Herlembald. Il ne s'en tint pas là : il anima la populace contre ſon archevêque ; & peu s'en fallut que ce prélat, au milieu de ſon égliſe cathédrale, ne ſuccombât ſous les coups d'une troupe de fanatiques. La témérité d'Ariald ne demeura pas impunie. Il n'avoit pour ſoutien que le petit peuple, auſſi inconſtant que furieux dans ſes caprices : quelques libéralités, répandues à propos, parmi des gens de cette ſorte, leur firent aiſément abandonner le parti d'Ariald, qui demeura preſque ſeul expoſé au juſte reſſentiment de l'archevêque. Celui qui s'étoit dechaîné, avec tant de fureur, contre le clergé, fut trahi par un curé chez lequel il s'étoit réfugié, & mis à mort par deux clercs, dans une iſle déſerte du lac Majeur. Son ſupplice fut long & douloureux : ſes aſſaſſins lui couperent tous les membres, l'un après l'autre. A chaque membre ils lui demandoient, s'il re-

connoiſſoit leur maître pour l'archevêque, & le diacre répondoit toujours que non.

[1076.]

Pierre, fils de Theuzon-Mezza-Barba, d'une famille diſtinguée dans Pavie, ayant été placé ſur le ſiége épiſcopal de Florence, fut violemment ſoupçonné d'avoir obtenu cette dignité par ſimonie. Il s'éleva contre lui une foule de gens zèlés & jaloux de s'ériger en réformateurs; mais les principaux moteurs de cette cabale, furent l'abbé de Vallombreuſe & ſes moines. Ils ne s'en tinrent pas aux déclamations & aux invectives: ils offrirent de prouver, par le jugement de Dieu, c'eſt-

reparoître à l'autre bout ſain & ſauf, ſans qu'aucun de ſes vêtemens, ni même le poil de ſes pieds, eût reçu la moindre atteinte du feu. Une preuve de cette nature ne laiſſa plus dans les eſprits aucun doute ſur le crime de l'évêque de Florence, & le pape, inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, le dépoſa.

[1076.]

Grégoire VII, dit très-bien un auteur moderne, avoit conçu une fauſſe idée de l'autorité pontificale. Il prétendoit avoir le droit de diſpoſer à ſon gré des couronnes, & s'étoit fait un point de religion & de conſcience de dominer les empereurs & les rois. Henri III, prince livré à tous les égaremens d'une bouillante jeuneſſe, & enyvré par la proſpérité, faiſoit très-peu de cas des décrets du pontife. Il étoit déja indiſpoſé contre lui, parce qu'il s'étoit oppoſé au divorce qu'il vouloit faire avec la reine Berthe. Il communiquoit ſans ſcrupule avec les excommuniés; nommoit les évêques & les abbés, & rempliſſoit les ſiéges vacans, ſans la participation du pape. Il favoriſoit la ſimonie & le concubinage des clercs. Tous ces griefs avoient engagé Grégoire VII dans une démarche hardie & téméraire. Il avoit oſé, l'année précédente, citer ſon ſouverain à

comparoître à Rome, pour répondre aux accuſations intentées contre lui, ſous peine d'être excommunié & retranché du corps de l'égliſe. Henri, juſtement irrité de l'audace du pontife, avoit fait aſſembler une diette à Worms, dans laquelle Grégoire avoit été dépoſé. Un clerc de Parme, nommé *Roland*, eſt chargé, cette année, d'aller ſignifier à Grégoire ſa dépoſition. Roland arrive à Rome, la veille de l'ouverture du concile, auquel le roi avoit été ſommé de comparoître. Le lendemain, il paroît fièrement dans l'aſſemblée, & préſente au pape les lettres du roi & du concile de Worms. « Le roi mon maître, dit-il, » & tous les évêques Ultramontains & Ita» liens, vous ordonnent de quitter pré» ſentement le ſaint-ſiége, que vous avez » uſurpé. » Alors Jean, évêque de Porto, ſe leve, & s'écrie : *Qu'on arrête cet inſolent !* Auſſi-tôt le préfet de Rome, avec la milice, ſe jettent ſur Roland, l'épée à la main, & l'euſſent mis à mort, ſi le pape, le couvrant de ſon corps, ne lui eût ſauvé la vie. Grégoire, après avoir fait une exhortation pathétique aux peres du concile, leur montre un œuf de poulle, trouvé près de l'égliſe de S. Pierre, autour duquel on voyoit en relief un ſerpent, armé d'une épée & d'un écu, qui, voulant s'élever au haut de l'œuf, étoit forcé de ſe replier en

bas. « Voici, leur dit-il, un ſigne que Dieu » nous a donné la victoire de ſon égliſe. » Il faut maintenant employer le glaive de » la parole, pour frapper le ſerpent à la tête, » & vanger l'honneur de la religion : nous » n'avons eu que trop de patience. » Tout le concile approuve cet avis, & l'on conclut qu'Henri mérite d'être privé de la dignité royale, & anathématiſé avec tous ſes complices. Grégoire prononce alors ces paroles foudroyantes, qui n'étoient jamais ſorties de la bouche d'aucun pontife : « De la » part de Dieu tout-puiſſant, je défends à » Henri, lequel a eu l'audace d'inſulter l'E- » gliſe ſa mere, de gouverner le royaume » Teutonique & l'Italie. J'abſous tous ſes » ſujets du ſerment de fidélité qu'ils lui ont » prêté, & je défends à toute perſonne de » lui obéir comme à un roi, parce qu'il a » mépriſé les avis que je lui avois donnés » pour ſon ſalut ; je le charge d'anathême. » C'eſt la premiere fois qu'une telle ſentence a été prononcée contre un ſouverain.

[1077.]

L'excommunication du roi Henri avoit fait une grande impreſſion ſur l'eſprit des princes Allemands. Ils s'étoient aſſemblés à Tribur, réſolus de dépoſer leur ſouverain. Ce prince avoit oublié tout-à-coup

ſa fierté naturelle; & le deſir de conſerver ſon thrône l'avoit rendu ſi foible & ſi lâche, qu'il avoit offert aux ſeigneurs aſſemblés de renoncer abſolument à l'adminiſtration des affaires, pourvu qu'ils lui laiſſaſſent ſeulement le nom & les marques de la royauté ; mais ils avoient rejetté cette propoſition. Ils avoient ſeulement conſenti de s'en rapporter au jugement du pape, qu'ils engagerent de venir à Ausbourg. Sur leur invitation, Grégoire ſe met en chemin pour l'Allemagne, accompagné de la comteſſe Mathilde. Henri, ne jugeant pas à propos d'attendre l'arrivée du pape, dont le jugement ne pouvoit guères lui être favorable, part de ſon côté pour ſe rendre en Italie, dans le deſſein de prévenir le pape, & d'en obtenir ſon abſolution, à quelque prix que ce ſoit. Malgré la rigueur de l'hyver, il fait une diligence incroyable. Le pape, qui étoit en chemin pour l'Allemagne, apprend avec ſurpriſe que le roi eſt déja en Italie. Ne ſçachant ſi ce prince vient en pénitent contrit, ou bien en monarque irrité, il demeure quelque tems incertain de ce qu'il doit faire, & cede enfin aux conſeils prudens de Mathilde, avec laquelle il va ſe renfermer dans la fortereſſe de Canoſſa. Henri obtient une conférence de la comteſſe Mathilde, & la ſupplie d'employer en ſa faveur ſon crédit auprès

du

du pape. Grégoire, après avoir réſiſté long-tems, ſe laiſſe enfin fléchir, & dit qu'il vienne, & qu'il répare, par ſa ſoumiſſion, l'injure faite au ſaint ſiége. Le roi ſe rend en effet à Canoſſa ; &, laiſſant dehors toute ſa ſuite, il entre dans la forteresſe qui avoit trois enceintes de murailles. On le fait demeurer dans la ſeconde, ſans aucune marque de ſa dignité, pieds nuds, & n'ayant ſur le corps qu'une tunique de laine. Il paſſe tout le jour ſans manger juſqu'au ſoir, attendant l'ordre du pape ; le ſecond & le troiſieme jour s'écoulent de même. Enfin, le quatrieme jour, le pape permet qu'il vienne en ſa préſence ; & après pluſieurs diſcours de part & d'autre, il conſent de lui donner l'abſolution, aux conditions ſuivantes : que Henri ſe préſentera à la diette générale des ſeigneurs Allemands, au jour & lieu qui ſeront marqués par le pape, & y répondra aux différens griefs qui ſeront propoſés contre lui ; qu'il gardera le royaume, ou y renoncera, ſelon qu'il paroîtra innocent ou coupable ; que, juſqu'au jugement définitif de la cauſe, il ne pourra ſe parer d'aucuns des ornemens royaux, & ne prendra aucune part au gouvernement de l'Etat ; que, s'il ſe juſtifie & demeure roi, il ſera toujours ſoumis & obéiſſant au pape. Enfin que l'abſolution ſera

nulle, s'il manque à quelqu'une de ces conditions. Henri les accepte, quelque dures qu'elles lui paroiſſent. Grégoire lui donne l'abſolution, & célébre enſuite les divins myſteres. Avant de communier, il prend en main la ſainte Hoſtie, & ſe tourne vers le peuple, qui s'approche en foule de l'autel ; puis, adreſſant la parole à Henri, qui s'étoit approché comme les autres : « Vous » m'avez accuſé, lui dit-il, d'avoir uſurpé » le ſaint ſiége, & d'avoir commis pluſieurs » crimes qui me rendoient indigne des or- » dres ſacrés. Dans ce moment, que Jeſus- » Chriſt ſoit mon juge. Que ce Corps » ſacré, dont je vais me nourrir avec con- » fiance, manifeſte à vos yeux mon inno-

moins hardi que Grégoire, eſt ſurpris & embarraſſé de cette propoſition, & répond au pape qu'il ne veut ſe juſtifier qu'en préſence de ſes accuſateurs.

Henri ne ſe hâte pas d'accomplir les conditions auxquelles il avoit été abſous. Sa conduite équivoque allarme les princes Allemands, qui, d'ailleurs, haïſſoient ce prince.

Ils s'aſſemblent à Forcheim; &, ſans égard pour l'abſolution accordée à Henri par le pape, ils éliſent pour roi, Rodolfe, duc de Souabe. Le pape n'eut aucune part à cette élection.

[1080.]

Grégoire, voyant que Henri ne tenoit aucune de ſes promeſſes, lance contre ce prince une nouvelle excommunication. Lorſqu'on en apprit la nouvelle à ſa cour, les évêques & les ſeigneurs de ſon parti s'aſſemblerent, & dépoſerent Hildebrand, & élurent en ſa place, Guibert, archevêque de Ravenne. Cet antipape prit le nom de *Clément III*, & marcha en Italie, revêtu des marques de ſa nouvelle dignité.

[1084.]

Le roi étoit venu, avec l'antipape Guibert, mettre le ſiége devant Rome, & s'étoit emparé de la partie de la ville où

le vatican eſt ſitué. Pendant ce ſiége, ce prince alloit tous les jours dans une égliſe, où il avoit choiſi un endroit retiré, pour prier avec plus d'attention. Un de ſes ennemis ayant obſervé ce lieu, mit une groſſe pierre ſur la poutre qui ſoutenoit le lambris auquel il fit une ouverture, & prit bien ſes meſures avec un corde, pour faire tomber la pierre préciſément ſur la tête du roi. S'étant donc caché la nuit ſur le lambris, quand il vit le roi en priere, il pouſſa la pierre; mais elle l'entraîna par ſon poids. Il tomba; & Henri, qui s'étoit heureuſement retiré, n'eut aucun mal. Le bruit de cet accident s'étant bientôt répandu dans

livrer de l'eſpece de captivité, où il étoit retenu dans le château Saint-Ange.

[1085.]

Le pape Grégoire tombe malade à Salerne, &, dans peu de tems, eſt réduit à l'extrémité. Les évêques & les cardinaux qui étoient auprès de lui, le voyant proche de ſa fin, lui demanderent s'il vouloit uſer de quelque indulgence envers ceux qu'il avoit excommuniés. Il répondit : « Excepté le prétendu roi Henri, l'antipape » Guibert, & leurs principaux partiſans, » J'abſous & je bénis tous ceux qui croyent » que j'en ai le pouvoir. » Il expira en prononçant ces dernieres paroles : « J'ai aimé » la juſtice & haï l'iniquité ; c'eſt pourquoi » je meurs en exil. »

Ce pape eut toutes les vertus qui font les grands hommes. On ne lui reproche qu'une ambition effrénée, plus digne d'un conquérant profane, que d'un pontife Chrétien. Grégoire, comme un autre Alexandre, prétendoit aſſervir toute la terre. Il ne faut que parcourir ſes lettres, pour voir qu'il croyoit avoir des droits réels ſur tous les royaumes de l'Europe.

[1093.]

Le pape Urbain II adopta les maximes de Grégoire VII, & déclara, dès ſon avè-

nement au pontificat, qu'il vouloit ſuivre le plan que cet illuſtre pontife avoit tracé. Henri, de ſon côté, toujours ferme dans la réſolution de ne rien relâcher de ſes droits, étoit un grand obſtacle à l'ambition de la cour de Rome. Pour abbaiſſer ce puiſſant adverſaire, les partiſans du pape eurent recours à un moyen réprouvé par la nature & par la religion, & capable de décréditer la cauſe qu'ils ſoutenoient. Ils ſéduiſirent l'eſprit du jeune Conrad, fils de Henri, prince qui joignoit à une ambition déméſurée un eſprit très-borné, & une dévotion crédule. Ils allarmerent ſa conſcience, en lui faiſant entendre qu'il encourroit l'excommunication, en communiquant avec ſon

de ſon fils Conrad, aſſemble une diette à Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce jeune prince eſt déclaré coupable de félonie, & en conſéquence, déchu de tous ſes droits à la ſucceſſion de ſon pere. Henri, ſecond fils de l'empereur, eſt déſigné ſon ſucceſſeur, & nommé dès ce moment ſon collégue à l'Empire. On donne à ce jeune prince le titre de Roi des Romains, & il eſt le premier qu'il l'ait porté. La diette lui fit prêter ſerment de demeurer toujours ſoumis à ſon pere. On va voir comment il fut fidele à cet engagement.

[1105.]

Le jeune Henri, aveuglé par ſon ambition, entreprend de ſe ſouſtraire à l'autorité paternelle. Voulant couvrir ſa révolte du ſpécieux prétexte de la religion, il envoie des députés à Rome, au pape Paſcal, pour l'aſſurer qu'il ſe ſoumet à l'Egliſe, & qu'il abjure le ſchiſme introduit par ſon pere. Il lui fait demander par la même voie, ſi, dans une pareille occaſion, où il s'agit de la gloire de Dieu, il eſt tenu d'obſerver le ſerment qu'il a fait de reſter ſoumis à ſon pere. Le pape lui répond d'une maniere équivoque, ſelon la coutume de la cour de Rome, & l'exhorte à tenir une conduite digne d'un roi Chrétien & d'un

véritable fils de l'Egliſe. Henri interprete cette réponſe au gré de ſon ambition, & ſe révolte ouvertement contre ſon pere. L'empereur, à la tête d'une armée, marche promptement contre les rebelles, & arrive ſur les bords de la riviere de Regen, près de Ratisbonne; ſon fils, campé de l'autre côté de la riviere, s'abſtient pendant trois jour de livrer bataille, comme n'oſant attaquer ſon pere; mais il emploie ce tems à débaucher les principaux ſeigneurs de ſon armée, entr'autres le duc de Bohême, & le marquis Léopold. Lorſque l'empereur veut en venir à une action, ces deux ſeigneurs lui déclarent que tous les princes qui ſont dans ſon armée re-

le jeune Henri conſeille à ſon pere de ſe retirer dans un château voiſin, parce que l'archevêque de Mayence ne voudra pas le recevoir dans ſa ville, tant qu'il ſera excommunié. L'empereur y conſent; mais à peine eſt-il entré dans ce château, qu'il eſt arrêté avec quatre de ſes gens qui l'avoient ſuivi, & conſtitué priſonnier. On lui fait mille outrages, & on lui déclare, de la part de ſon fils, que s'il veut ſauver ſa vie, il faut qu'il renonce à l'empire. Le malheureux prince envoie donc à Mayence la couronne, le ſceptre, la croix, la lance & l'épée, pour marque de ſon abdication. Ce récit eſt tiré d'une lettre que l'empereur écrivit au roi de France, pour ſe plaindre de la violence qu'on lui avoit faite.

[1106.]

L'empereur Henri faiſoit des préparatifs pour recouvrir la puiſſance, à laquelle on l'avoit contraint de renoncer, lorſqu'il eſt attaqué d'une maladie dangereuſe, cauſée par la fatigue & le chagrin. Prévoyant que ſa mort n'étoit pas éloignée, il s'y prépare de la maniere la plus édifiante, & s'accuſe publiquement de ſes péchés, avec toutes les marques d'une ſincere douleur. Il accorde à ſon fils le pardon de ſa révolte, & meurt âgé de cinquante-ſix ans,

pluſieurs ſortes d'enſeignes, des croix, des aigles, des lions, des loups & des dragons. Il y avoit cens religieuſes, portant des flambeaux, & une multitude infinie de peuple tenant en main des palmes, des rameaux & des fleurs. Après les cérémonies ordinaires, le pape ſomma Henri d'accomplir les conventions. Alors le roi ſe retira à l'écart vers la ſacriſtie, pour conférer avec les ſeigneurs de ſa ſuite, ſur un point de cette importance. Les ſeigneurs laïcs conſeilloient au roi d'exécuter ce qu'il avoit promis ; mais les prélats, qui perdoient à ce marché leurs plus beaux droits, ſe récrierent contre l'injuſtice d'un tel accord. Comme le tems ſe paſſoit, le pape envoya demander au roi l'exécution de la convention. Alors un des gens de ſa ſuite s'avança vers le pape, & lui dit : » A quoi bon tant de diſcours ? Sçachez que » l'empereur notre maître veut recevoir la » couronne, comme l'ont reçue Charles, » Louis & Pépin. » Le pape ayant déclaré qu'il ne pouvoit la donner ainſi ; le roi, toujours perſuadé que le pape ne cherchoit qu'à le tromper, ſe mit en colere, &, par le conſeil de quelques évêques, fit arrêter le pontife par ſes ſoldats. On ſe ſaiſit auſſi de pluſieurs clercs & laïcs, qui avoient été au-devant de l'empereur : les uns furent tués, les autres maltraités & empriſon-

nés. Dans le tumulte, les Allemands pillerent tous les ornemens précieux, qu'on avoit exposés pour honorer l'entrée du roi. Cependant les Romains, ayant appris qu'on avoit arrêté le pape, firent main basse sur tous les Allemands qu'ils rencontrerent. Ils sortirent ensuite de la ville; attaquerent les gens du roi; &, après un furieux combat, les mirent en déroute. Henri, lui-même, fut renversé de dessus son cheval, & blessé dans la mêlée. Ce prince, ne voulant pas s'exposer à une seconde défaite, s'enfuit avec précipitation, content d'avoir le pape dans sa puissance, & se promettant de tirer parti d'un tel prisonnier. Le pontife résista long-tems à tous les outrages qu'on lui fit, pour le forcer à accorder ce que le roi désiroit; mais il se rendit enfin & consentit que le roi jouît du droit des investitures. L'empereur rendit la liberté au pontife, & à tous ceux qu'il retenoit prisonniers avec lui. Il fut ensuite couronné dans l'église de S. Pierre.

[1122.]

Le pape Calixte II, voulant réparer le tort que Paschal avoit fait au saint siége par son traité avec Henri, avoit vivement pressé l'empereur de renoncer aux investitures, &, sur son refus, l'avoit excommunié,

Henri, ſe voyant ſur les bras une guerre fâcheuſe en Allemagne, & ſoupçonnant que la cour de Rome ſemoit la diviſion dans ſes Etats, pour trouver une occaſion de le dethrôner, ſongea ſérieuſement à ſe réconcilier avec le pape. Il ſe ſouvenoit que la cour de Rome l'avoit aidé à déthrôner ſon pere ; & il jugeoit par-là de ce qu'il avoit à craindre lui-même. Il réſolut donc de céder au tems & à la néceſſité : dans une diète générale, aſſemblée à Worms, il renonça ſolemnellement au droit des inveſtitures, par un acte authentique.

LOTHAIRE III, *Roi des Romains.*

[1130.]

LE pape Honorius II étant mort, quelques cardinaux, aſſemblés ſecrettement, & comme à la dérobée, élurent pour ſon ſucceſſeur, le cardinal Grégoire, qui prit le nom d'*Innocent II.* Les autres cardinaux, qui formoient la plus grande partie du ſacré collége, voulurent à plus juſte titre, faire auſſi leur élection. Leur choix tomba ſur le cardinal Pierre, qui ſe fit appeller *Anaclet.* Ces deux élections étoient illégitimes, parce qu'elles avoient été faites avant les obſeques du pape défunt, ce qui étoit contraire aux canons; mais celle d'Innocent étoit la plus défectueuſe, parce qu'elle avoit été faite furtivement, par un petit nombre de cardinaux. Cependant le parti de ce pape prévalut en France, par l'autorité de Hugues, évêque de Grenoble, qui reconnut Innocent pour légitime pape, dans le concile du Pui. Son ſentiment n'eut cependant pas du paroître d'un grand poids. Hugues étoit alors agé de ſoixante-dix-huit ans, & ſes infirmités avoient tellement altéré ſon eſprit, que, peu de tems après, il tomba

dans une eſpece d'imbécillité & d'enfance. Quoiqu'il en ſoit, le jugement qu'il porta en faveur d'Innocent engagea ce pontife à mettre au nombre des ſaints l'évêque de Grenoble, deux ans après ſa mort.

[1131.]

Innocent ſe rend à Liège, où Lothaire tenoit alors ſa cour. Lorſque le pontife approche de la Cathédrale, le roi vient à pied à ſa rencontre ; écarte la foule du peuple avec une verge, & conduit par la bride le cheval du pape, juſqu'à la porte de l'égliſe. Il aide le pontife à deſcendre ; le prend ſous les bras, & le ſoutient juſqu'à ce qu'il ſe mette à genoux. Tous

[1137.]

Lothaire avoit reçu la couronne impériale des mains du pape Innocent II, en 1133; il ne jouit que quatre ans de cette nouvelle dignité. Etant en chemin pour retourner en Allemagne, il tomba malade, & fut contraint de s'arrêter dans une vile chaumiere où il mourut le 31 de Décembre. Conrad, duc de Franconie, neveu de l'empereur Henri IV, qui, du vivant même de Lothaire, s'étoit fait couronner roi d'Italie, lui ſuccéde aux royaumes de Germanie & d'Italie.

Henri de Welf-Eſte, prince auſſi puiſſant en Allemagne qu'en Italie, & genre du feu empereur, paroiſſoit avoir des droits bien fondés à la couronne de Germanie; mais le pape, redoutant la puiſſance d'un prince qui poſſédoit en Italie le duché de Toſcane, toutes les terres de la comteſſe Mathilde, avec une partie des biens de la maiſon d'Eſte, en Allemagne les grands duchés de Saxe & de Baviere, lui fit donner l'excluſion, & fit élire Conrad. Cette préférence ne ſervit qu'à rallumer la haine qui régnoit, depuis long-tems, entre la maiſon de Conrad héritière des empereurs Henri du ſang Ghibellin, & celle du duc Henri iſſue du ſang Italien des princes d'Eſte, héritiere en Allemagne de la maiſon des Welfs. Cette remarque généalogique

n'eſt point inutile, puiſqu'elle ſert à découvrir la véritable origine des factions Guelfe & Ghibeline, qui déchirerent l'Italie pendant ſi long-tems. A la bataille de Vinsbergs qui ſe donna après la mort du duc Henri, entre ſon frere, le duc Welf & Conrad, les Bavarois ſe ſervirent pour cri de guerre, du nom de leur général Welf, & les impériaux firent entendre le nom de Wiblingen, chef lieu du patrimoine des empereurs de la maiſon de Franconie. Ces deux noms furent enſuite appliqués au parti de Conrad, & à celui de Welf. L'uſage s'en répandit inſenſiblement en Italie, où, dans un ſens plus étendu, l'on appella *Ghibellins*, le parti des empereurs, & *Guelfes*, celui des papes.

CONRAD IV, *Roi des Romains.*

[1139.]

ON condamne, dans le concile de Latran, un hérétique d'une eſpece nouvelle. Arnaud, ſurnommé *de Breſſe*, du lieu de ſa patrie, après avoir long-tems étudié en France, ſous le fameux Abailard, étoit revenu en Italie, dans le deſſein de ſe diſtinguer par quelque opinion nouvelle. Il commença par déclamer contre le faſte des évêques & des abbés, contre les déréglemens & la vie licencieuſe des clercs & des moines; il n'épargna pas même le pape. Après avoir irrité les eſprits contre le clergé, par ſes invectives, il alla plus avant, & ſoutint que les clercs ne devoient point avoir de biens en propriété; que les dixmes & les offrandes du peuple devoient être leur unique richeſſe. Ces diſcours furent reçus avidement du public, qui ne voyoit qu'avec indignation le luxe inſultant des eccléſiaſtiques. Encouragé par le ſuccès de cette premiere tentative, Arnaud ſe rendit à Rome, & oſa attaquer le ſouverain pontife lui-même. Il diſoit par-tout hautement que le pape

n'avoit reçu de Dieu qu'une autorité ſpirituelle, & que c'étoit injuſtement qu'il s'arrogeoit un pouvoir temporel. Il exhortoit les Romains à rebâtir le capitole, à rétablir le ſénat, l'ordre des chevaliers & toute la forme de l'ancienne république. On conçoit bien qu'on ſe hâta d'impoſer ſilence à un hérétique ſi dangereux, qui, ſans bleſſer en rien la foi de l'Egliſe, faiſoit tant de tort à ſes miniſtres; mais Arnaud, protégé par des ſeigneurs puiſſans, & qui goutoient ſes opinions, continua de les débiter dans toute l'Italie avec un grand ſuccès, ſe mocquant des excommunications lancées contre lui.

[1145.]

Animés par les diſcours d'Arnaud de Breſſe, les Romains s'étoient révoltés contre le pape; &, s'étant aſſemblés au capitole, ils avoient rétabli le ſénat, dont il n'étoit plus queſtion depuis long-tems. Le pape Luce II, par une témérité qui lui devint funeſte, monte au capitole, ſuivi de quelques ſoldats, & veut chaſſer les ſénateurs de cette fortereſſe; mais le peuple prend les armes pour ſoutenir ſon ouvrage, & fait reculer les troupes du pape; lui-même eſt bleſſé dangereuſement dans la mêlée, & meurt quelques jours après. Eugène III, ſon ſucceſſeur,

fut obligé de ſortir de Rome, parce que les Romains ne vouloient pas qu'il fût conſacré, à moins qu'il ne confirmât l'érection de leur nouveau ſénat. Pendant ſon abſence, Arnaud de Breſſe vint, par ſes diſcours, allumer encore le feu de la révolte; il exhorta vivement les Romains à n'obéir au pape, que dans les choſes ſpirituelles, & les anima ſi bien, par ſes déclamations ſéditieuſes, que les rebelles renverſerent les palais des cardinaux, &, pour tenir lieu du préfet de Rome, dont ils abolirent la dignité, créérent un patrice nommé *Jourdain*, auquel ils contraignirent tous les ſeigneurs Romains de prêter ſerment d'obéiſſance. Eugène, après avoir inutilement eſſayé les voies de la douceur, pour ramener les Romains, excommunia Jourdain; mais ſe défiant avec raiſon du ſuccès de ces armes ſpirituels, il raſſembla des troupes, & preſſa ſi vivement les Romains, qu'ils furent contraints de ſe ſoumettre. Eugène rétablit la dignité de préfet de Rome, & abolit celle de patrice, qui étoit l'ouvrage des ſéditieux; mais il permit que le ſénat ſubſiſtât tel qu'il avoit été dans les ſiécles précédens.

[1146.]

Roger II, premier roi de Sicile, ayant envoyé faire des propoſitions de paix à

Manuel, empereur de Conſtantinople ; ce prince, ſans reſpect pour le droit des gens, avoit fait arrêter & mettre en priſon les ambaſſadeurs du roi de Sicile. Roger, irrité de cet affront, fait équiper une puiſſante flotte, qui ſous la conduite de ſes généraux, va ſaccager pluſieurs villes & contrées de l'Empire Grec. On fit priſonniers dans ces villes un grand nombre d'ouvriers en ſoie, qui furent tranſportés en Sicile. Roger, uniquement occupé des moyens de rendre ſon nouveau royaume floriſſant, donna des établiſſemens à ces ouvriers, & favoriſa leur talent. Juſqu'alors on avoit ignoré en Italie l'art de fabriquer des étof-

[1155.]

Frédéric marche à Rome, pour s'y faire ſacrer empereur. Le pape Adrien IV s'avance à ſa rencontre: arrivé près de la tente du roi, le pontife attend, pour deſcendre de cheval, que ce prince vienne lui tenir l'étrier. Pluſieurs empereurs avoient donné cette marque de reſpect au ſouverain pontife; mais Frédéric ne jugea pas que l'exemple de ſes prédéceſſeurs fût une loi pour lui; le pape attendit envain. Les cardinaux qui l'accompagnoient, n'augurant rien de bon de la fierté de Frédéric, prirent la fuite, & laiſſerent le pontife avec quelques-uns de ſes domeſtiques. Adrien deſcendit enfin de cheval, & s'aſſit dans un fauteuil préparé pour lui. Alors Frédéric vint lui baiſer les pieds, & s'approcha enſuite pour recevoir le baiſer de paix; mais le fier pontife le lui réfuſa, & n'eut pas honte de lui reprocher qu'il n'avoit pas ſuivi l'uſage de ſes prédéceſſeurs. Frédéric prétendit qu'il n'étoit point obligé d'obſerver une pareille cérémonie; & cette conteſtation ſcandaleuſe dura quelque tems entre le pape & le roi; mais enfin Frédéric voulut bien ſe laiſſer perſuader, & ſe remit en marche. Le lendemain, Adrien vint à cheval au-devant de lui: dès que le roi

l'apperçut, il deſcendit & alla tenir l'étrier de Sa Sainteté, qui l'admit alors au baiſer de paix ; puis ils s'avancerent enſemble vers Rome, où Frédéric fut ſacré & couronné empereur.

Cette même année, Frédéric ayant livré le fameux Arnaud de Breſſe au pape Adrien, ce pontife le remit au préfet de Rome, ſon procès lui fut bientôt fait. De l'avis du clergé, il fut pendu & brûlé ; ſes cendres furent jettées dans le Tibre.

FRÉDÉRIC, *Empereur.*

[1157.]

ON avoit fait peindre à Rome l'empereur Lothaire II, proſterné devant le pape. Au bas de ce tableau, étoient deux vers, plus injurieux encore que la peinture, dont le ſens étoit, que l'empereur étoit l'homme ou le vaſſal du pape, & ne tenoit que de lui ſa couronne. Frédéric s'étant plaint au pape Adrien de ce qu'il permettoit qu'une telle peinture fût expoſée dans Rome, le pontife avoit promis de la faire effacer ; mais il n'avoit pas encore ſongé à tenir ſa promeſſe. Dans une aſſemblée de ſeigneurs, qui ſe tint à Beſançon cette année, le diſcours tomba ſur ce ſujet. Deux légats du pape, qui étoient venus apporter une lettre de ſa part à l'empereur, entendant la maniere dont on parloit de leur maître, défendirent ſa cauſe avec beaucoup de châleur ; & l'un d'eux, échauffé par la diſpute, eut l'inſolence de dire hautement : « De qui donc l'empe-» reur tient-il ſa couronne, ſi ce n'eſt pas » du ſeigneur pape ? » Otton, comte Palatin de Baviere, irrité de l'impudence du légat,

mit auſſi-tôt l'epée à la main, & fondit ſur ce téméraire ; mais Frédéric s'oppoſa à ſon reſſentiment, & fit échapper le légat.

[1162.]

Cette année eſt célébre par la deſtruction de la plus floriſſante ville de l'Italie. Milan, qui, depuis long-tems, accabloit ſes voiſins du poids de ſa puiſſance, fut enfin détruite elle-même par les mains de ceux qu'elle avoit tyranniſés. Crémone, Lodi, Pavie, Novare, Côme, & quelques autres villes ennemies des Milanois, s'étoient liguées contre eux avec l'empereur Frédéric. Ce prince, quelques années auparavant, avoit envoyé un officier à Milan, chargé

Frédéric laiſſa la vie & la liberté aux habitans, avec ce qu'ils purent emporter de meubles ſur leurs épaules ; mais il fit abbatre les murs, les édifices publics, & toutes les maiſons de Milan. Toutes les villes de la Lombardie, effrayées de cette exécution, s'empreſſerent d'envoyer des députés à ce prince, pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion.

[1168.]

Les officiers, appellés *Podeſta*, que Frédéric avoit laiſſés dans les villes d'Italie, s'y comporterent comme dans des places priſes d'aſſaut. Ils vexerent par leurs rapines, & par leurs extorſions, les malheureux habitans, & les réduiſirent au déſeſpoir. Les villes mêmes qui s'étoient unies avec l'empereur, n'étant plus animées par leur haine contre les Milanois, commencerent à avoir pitié du ſort de leurs compatriotes, & en craignirent un pareil pour elles-mêmes. Toutes enſembles réſolurent de ſecouer le joug inſupportable des officiers de l'empereur, & de recouvrer leur liberté, au prix de leur ſang. Elles commencerent par ramener les Milanois dans leur ville déſerte & ruinée. Elles les aiderent à la rebâtir, &, par leurs ſoins, elle ſe trouva bien-tôt en état de défence. L'empereur étant cette année, à Pavie, & apprenant

que l'armée des villes confédérées s'assem-bloit pour marcher contre lui, résolut de sortir de l'Italie. Il emmena avec lui un grand nombre d'ôtages, que ces villes lui avoient donnés pour garans de leurs soumissions, & se rendit à Suze. Etant près d'arriver dans cette ville, il fit périr un citoyen distingué de Brescia, qui étoit au nombre des ôtages, sous prétexte qu'il étoit l'auteur de la ligue des villes confédérées; mais cette cruauté pensa lui devenir funeste: étant entré dans Suze avec les autres ôtages, les habitans à son arrivée, coururent aux armes, & lui enlevèrent ces ôtages. Frédéric jugea qu'il n'étoit pas sûr pour lui de rester dans cette ville;

flateur, ſe croyoit maître du monde entier, s'échappe furtivement de l'Italie, dans l'équipage le plus vil des hommes.

Pour tenir en reſpect la ville de Pavie, qui étoit toujours reſtée fidèle à l'empereur, quelques-unes des villes confédérées bâtirent, dans ſon voiſinage, une nouvelle ville; &, pour braver Frédéric, qui avoit été excommunié par Alexandre III, ils donnerent à leur ville le nom de ce pape, & l'appellerent *Alexandrie*. La précipitation & le défaut de matériaux furent cauſe que les maiſons de cette nouvelle ville ne furent d'abord couvertes que de paille, ce qui donna lieu aux railleries des ennemis des confédérés, qui appellerent cette ville *Alexandrie de la Paille*, nom qu'elle a conſervé juſqu'à-préſent.

[1175.]

L'empereur continue cette année le ſiége qu'il avoit mis, l'année précédente, devant Alexandrie, réſolu d'exterminer cette ville, dont le nom ſeul étoit une inſulte pour lui. Les habitans lui oppoſent une vigoureuſe réſiſtance; mais rien ne peut le rebuter. Malgré la rigueur d'un hyver très-rude, il n'interrompt pas ſes travaux un ſeul inſtant. Il fondoit le principal ſuccès de ſon entrepriſe ſur une mine qu'il avoit

fait creuſer fort avant ſous la ville, à l'inſçu des habitans. Il étoit animé d'une haine ſi violente contre cette ville, qu'il faiſoit mettre à mort tous les habitans qui tomboient en ſon pouvoir. Il fit cependant un jour un acte de clémence, qui mérite d'être rapporté. On lui amena trois priſonniers, qu'il condamna auſſi-tôt à avoir les yeux crevés. Deux de ces malheureux ſubirent d'abord ce ſupplice. Lorſqu'on vint au troiſieme, l'empereur, touché de ſa grande jeuneſſe, lui demanda ce qui l'avoit engagé à ſe ſoulever contre ſon ſouverain. « Sei-» gneur, lui répondit le jeune homme, je » n'ai fait, en cela, que ſuivre les ordres du » maître que je ſers dans la ville : de quel-

tifice. Le jeudi ſaint, il fait dire aux aſſiégés, qu'il leur accorde une trève juſqu'au lundi de Pâques, afin qu'ils ayent le tems de ſatisfaire à leur dévotion. Tandis que, comptant ſur ſa parole, ils repoſent dans une ſécurité profonde, Frédéric choiſit deux cens ſoldats, parmi les plus braves de ſon armée; les fait deſcendre, au milieu de la nuit, dans la mine qu'il avoit fait creuſer, avec ordre de lui ouvrir une des portes de la ville, lorſqu'ils s'y ſeront introduits par cette voie. Pour lui, tenant ſes troupes ſous les armes, & prêtes à tout évènement, il attend le ſuccès de ſa ruſe. Déja quelques-uns des ſoldats avoient heureuſement pénétrés dans la ville, lorſque les ſentinelles les apperçurent, & donnerent auſſi-tôt l'allarme aux habitans. Le peuple ſe réveille, & court aux armes. Les ſoldats, déja ſortis de la mine, ſont égorgés ſur le champ; les autres, qui n'étoient pas encore ſortis, périſſent étouffés par la terre qui s'éboule ſur eux. Dans l'ardeur qui les anime, les aſſiégés font une vigoureuſe ſortie ſur les troupes de Frédéric; les taillent en piéces, & mettent le feu à ſa tente. L'empereur, confus du mauvais ſuccès de ſes artifices, leve le ſiége, & ſe hâte de conclure un accommodement avec les Lombards.

[1176.]

Le deſſein de Frédéric, en traitant de la paix, avoit été de gagner du tems. Ayant reçu des renforts d'Allemagne, il recommence les hoſtilités. Les villes confédérées, irritées de la mauvaiſe foi de l'empereur, raſſemblent une puiſſante armée. On en vient aux mains. On ſe bât de part & d'autre, avec un acharnement opiniâtre; mais la victoire ſe déclare en faveur de ceux qui défendent leur liberté. Frédéric combattit dans cette journée comme un ſimple ſoldat, & s'expoſa aux plus grands dangers; mais, voyant que toute ſa valeur étoit inutile, il tourna le dos, &

à Pavie, au moment qu'on l'attendoit le moins. Ce prince, humilié par ſa défaite, renonce enfin au projet d'aſſervir les villes d'Italie, & recherche ſincérement la paix.

[1190.]

L'empereur Frédéric, enflammé d'un ſaint zéle, avoit pris la croix, & étoit parti pour la Terre-Sainte, à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes. Au printems de cette année, ayant paſſé le détroit de Gallipoli, il ſe rend en Arménie. Etant arrivé ſur le bord du fleuve Salef, que quelques-uns croyent être le fleuve Cydnus, dans lequel Alexandre ſe baigna, Frédéric, invité par la pureté des eaux de ce fleuve, & par la châleur exceſſive du jour, veut auſſi s'y baigner; mais la fraîcheur de l'eau le ſaiſit tout-à-coup, &, plus malheureux qu'Alexandre, il meurt quelques heures après.

[1191.]

Henri V, fils aîné de Frédéric, qui, du vivant de ſon pere, avoit été couronné roi d'Italie, ſe hâte de ſe rendre à Rome, pour y recevoir la couronne impériale. Le pape, Céleſtin III, le reçut avec les formalités ordinaires; mais il introduiſit dans la cérémonie de ſon couronnement une nou-

veauté qui dût paroître bien injurieuſe au nouvel empereur. Roger de Hoveden, hiſtorien Anglois, rapporte que le pape Céleſtin s'aſſit dans la chaire pontificale, tenant entre ſes pieds la couronne d'or qui ſervoit au couronnement des empereurs; que Henri & Conſtance ſon épouſe, à genoux devant le pape, baiſſerent humblement la tête, & que le pontife leur plaça la couronne avec ſes pieds. Il ajoûte qu'au moment que la couronne fut miſe ſur la tête de l'empereur, le pape la renverſa par terre d'un coup de pied, voulant, par cette action, faire comprendre au nouvel empereur, qu'il étoit le maître de le précipiter du thrône, s'il s'en rendoit indigne. Les cardinaux s'empreſſerent de relever la couronne, & la remirent avec reſpect ſur la tête de l'empereur. Ce récit, qu'on ne peut lire qu'avec indignation, pourroit paroître ſuſpect, n'étant rapporté que par un ſeul hiſtorien, ſi les entrepriſes continuelles des papes ſur le temporel des rois, ne le rendoient plus que vraiſemblable.

HENRI, V du nom en Italie, & VI en Allemagne, *Empereur.*

[1194.]

CE prince avoit épouſé Conſtance, fille de Roger, roi de Sicile; &, ſelon les conventions ſtipulées dans le contrat, la Sicile devoit appartenir à cette princeſſe, ſi Guillaume, ſon neveu, qui régnoit en Sicile, lorſque ſon mariage fut célébré, ne laiſſoit point d'héritiers. Guillaume étant mort ſans enfans, Henri avoit voulu faire valoir les droits de ſa femme; mais les Siciliens, qui redoutoient la domination d'un prince Allemand, avoient élu Tancrède, couſin germain du roi défunt. Ce brave prince s'étoit défendu avec ſuccès contre toutes les forces de l'empire, & avoit conſervé ſon royaume. Mais étant mort, ſans autre héritier qu'un prince encore enfant ſous la tutelle de ſa mere, Henri ſaiſit habilement cette occaſion favorable : il aſſembla une puiſſante armée, & ſe rendit maître des villes principales de la Sicile. La veuve de Tancrède ſe tenoit renfermée dans le château de Palerme, qui étoit très-fort, & avoit envoyé ſon fils dans le château de Catabellota. Henri, jugeant

qu'il lui ſeroit trop difficile de s'emparer de ces deux fortereſſes, eut recours à l'artifice. Il envoya propoſer à la reine de lui céder le royaume de Sicile, offrant de laiſſer à ſon fils Guillaume la principauté de Tarente, & le comté de Lécée. La reine, qui n'eſpéroit pas pouvoir ſe ſoutenir long tems, accepta cette offre; elle ſe livra elle même à l'empereur avec ſon fils. Henri, après s'être fait couronner roi de Sicile, ne ſongea qu'à trouver un prétexte pour dégager ſa parole, & s'aſſurer le thrône par la mort de ſes ennemis. Dans ce deſſein, il ſuppoſa des let-

[1196.]

L'empereur Henri ſignale ſon arrivée à Capoue par un nouvel acte de cruauté. Richard, comte d'Acerra, un des plus fameux généraux du roi Tancrède, languiſſoit dans les priſons de cette ville. Ce ſeigneur, redoutant avec raiſon la cruauté de Henri, avoit tenté de s'enfuir quelque tems avant ſon arrivée; mais, trahi par un moine auquel il s'étoit confié, il fut arrêté & commis à la garde du comte Diopol, un des officiers de l'empereur. Henri fit faire le procès au brave Richard, dont le ſeul crime étoit d'avoir bien ſervi ſon maître. Ce ſeigneur fut condamné à être attaché à la queue d'un cheval, & traîné dans les ruiſſeaux de toutes les places de la ville: il fut enſuite pendu par les pieds; & on le laiſſa expirer dans cet état. Son cadavre reſta expoſé ſur la potence comme un monument de la cruauté de Henri, & il n'en fut ôté que l'année ſuivante, après la mort de ce prince barbare.

[1197.]

Henri laiſſoit un fils nommé *Frédéric*, âgé de deux ans & quelques mois. Sa mere Conſtance envoya demander au pape Céleſtin III l'inveſtiture du royaume de Sicile pour ce jeune prince. Céleſtin, qui avoit

autrefois excommunié Henri, refusa d'abord de permettre que son fils fût couronné; mais dix mille marcs d'argent applanirent toutes les difficultés que le pontife eut pu faire; & Fréderic fut couronné solemnellement roi de Sicile. Constance, étant morte l'année suivante, laissa la tutelle de son fils, & la régence du royaume au pape Innocent III, successeur de Célestin: cette démarche étoit un coup de la plus fine politique. Innocent III, entêté des prérogatives de son siége, n'eut pas manqué de se prévaloir de la minorité de Frédéric, & de l'excommunication lancée contre son pere, pour s'emparer de la Sicile, sur laquelle il prétendoit avoir le droit de suzeraineté; mais, malgré toute son ambition,

FRÉDÉRIC II, *Empereur.*

[1220.]

DEPUIS dix ans, Frédéric règnoit en Allemagne, d'abord en concurrence d'Otton IV, élu pour ſuccéder à l'empereur Henri VI, puis ſeul, par la renonciation de ce prince à l'Empire. Il avoit été créé roi des Romains, en 1196, du vivant de ſon pere; & il ne lui reſtoit plus qu'à s'aller faire couronner empereur à Rome. Cette année, après avoir pacifié l'Allemagne, & fait élire roi des Romains, ſon fils Henri, Frédéric paſſe les Alpes, & ſe rend à Rome. Il y reçoit la couronne impériale d'Italie, des mains du pape Honorius III, ſucceſſeur d'Innocent III.

[1229.]

Il y avoit déja long-tems que Frédéric avoit pris la croix, & s'étoit engagé, par un vœu, à paſſer à la Terre-ſainte; mais il avoit toujours différé de l'accomplir ſous divers prétextes, malgré les preſſantes ſollicitations du pape Honorius. Il réſolut enfin de partir, craignant d'être excommunié, s'il différoit davantage. Il s'embarqua à Brindes, & ſe rendit à Otrante;

mais une maladie, dont il fut attaqué dans cette ville, l'empêcha de continuer son voyage. Grégoire IX, successeur d'Honorius, pontife dont le zéle impétueux n'étoit pas toujours réglé par la prudence, n'eut aucun égard aux raisons solides qui retardoient Frédéric : il eût voulu que ce prince s'exposât, malade comme il étoit, à passer de la Pouille en Syrie; en conséquence, il l'excommunia solemnellement. Cette conduite bizarre eût, sans doute, rebuté un prince moins sensé que Frédéric, & lui eût fait renoncer entiérement au voyage de la Terre-sainte; mais l'empereur, sans s'embarrasser beaucoup d'une excom-

la fidélité des moines doit être ſuſpecte dans un Etat. Les freres mineurs, répandus dans les différentes villes de la Pouille, étoient autant d'émiſſaires du pape, qui portoient ſes lettres aux prélats qu'il vouloit attirer à ſon parti : ils firent même courir le bruit que Frédéric étoit mort. Les moines du Mont Caſſin ſe diſtinguoient auſſi par leurs cabales contre leur ſouverain. Renaud de Spolete, qui commandoit en l'abſence de Frédéric, chaſſa les uns & les autres du royaume.

L'implacable Grégoire faiſoit à Frédéric une autre eſpece de guerre dans l'Orient. Ce prince avoit été reçu par-tout comme un excommunié : le patriarche de Jéruſalem, le clergé, le peuple, tous refuſoient de communiquer avec lui : lorſqu'il donna ordre de marcher contre les Infideles, les chevaliers des ordres militaires firent difficulté de lui obéir : on en vint à des explications mortifiantes pour lui, & à des accommodemens odieux. Enfin les chevaliers conſentirent de marcher, à condition que l'expédition ne ſe feroit point au nom de Frédéric, mais au nom de Dieu & de la république Chrétienne. L'empereur, malgré les chagrins qu'il avoit à eſſuyer, pouſſoit la guerre avec ſuccès, lorſqu'il apprit que le pape étoit entré dans la Pouille les armes à la main, & ravageoit

ſon royaume. Allarmé de cette nouvelle, il ſe hâte de conclure avec le Soudan un accommodement par lequel le Saraſin lui cédoit les villes de Jéruſalem, de Béthléem, de Nazareth & de Sidon. Réſervant ſeulement pour lui le temple de Jeruſalem, & le ſaint ſepulchre, Frédéric marche enſuite vers Jéruſalem, pour en prendre poſſeſſion. Il viſite le ſaint ſepulchre; &, voyant que tout le monde le fuyoit comme un excommunié, que perſonne n'oſoit le couronner, il prend lui-même la couronne, après l'avoir miſe ſur l'autel, & ſe couronne de ſes propres mains : il s'embarque enſuite promptement, & revient dans ſes Etats. Il ne tarde pas à reprendre les places qu'on lui avoit enlevées, & force les troupes du pape à ſortir de la Pouille. Le pontife, ſans conſidérer qu'il étoit lui-même la cauſe du retour de Frédéric, lui prodigue les noms de *lâche* & de *traître*, pour avoir laiſſé le *vénérable ſepulcre de J. C. entre les mains des chiens.*

[1236.]

Frédéric ajoûtoit foi aux chimeres de l'aſtrologie judiciaire; il avoit coutume de mener avec lui une troupe d'aſtrologues, qu'il ne manquoit pas de conſulter dans les occaſions importantes. Ce prince ayant réſolu de quitter Vicenze, ville de la Lom-

bardie, qui s'étoit révoltée, & qu'il avoit priſe d'aſſaut, demanda à un de ſes aſtrologues ſi, par le ſecours de ſon art, il pourroit bien lui dire par quelle porte de la ville il devoit paſſer le lendemain. L'aſtrologue, homme ſubtil & ruſé, donna au roi un billet bien cacheté, lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après qu'il ſeroit ſorti de la ville. Frédéric, pour mettre à l'épreuve la ſcience de l'aſtrologue, fit abbatre, pendant la nuit, une partie du mur de la ville, & ſortit par l'ouverture qu'il y avoit fait faire. Il s'empreſſa enſuite d'ouvrir le billet de l'aſtrologue, & fut bien ſurpris, lorſqu'il lut ces mots : *Le roi doit ſortir par la porte neuve.* Il admira le profond ſçavoir du devin, & lui témoigna toujours depuis une grande eſtime.

[1248.]

La diſcorde, qui régnoit entre le pape & l'empereur, répandoit la déſolation dans l'Italie. Frédéric, furieux, pilloit & ſaccageoit les villes de l'état eccléſiaſtique : ſes ſoldats laiſſoient dans tous les endroits de leur paſſage des traces de leur fureur. La ville de Parme fut la ſeule qui pût arrêter ſa courſe : elle étoit une des plus conſidérables de l'Etat de l'Egliſe. Le pape & ſes alliés s'empreſſerent de la ſecourir. De ſon côté l'empereur ſe fit un point d'honneur de ne point

ſe retirer qu'il ne l'eût priſe. Il avoit dix mille hommes de cavalerie, & une infanterie très-nombreuſe : cependant, prévoyant que le ſiége ſeroit long, il fit détruire toutes les maiſons du territoire; en fit tranſporter les matériaux à ſon camp, & s'en ſervit pour faire bâtir une petite ville à l'oppoſite de Parme, à laquelle il donna le nom de *Vittoria*, & qui fut pour lui comme une eſpece de camp fortifié. Il pouſſa enſuite avec vigueur le ſiége de Parme; mais les attaques furent toujours repouſſées. Le ſiége traînant en longueur, l'hyver arriva, ſans qu'il eût fait aucun progrès. La rigueur de la ſaiſon ne lui permettant pas de preſſer le ſiége avec la même ardeur, il ſe livra aux plaiſirs dans ſa ville de Vittoria, pour charmer l'ennui qui commençoit à le gagner. Un ſoldat Milanois, nommé *Baſalupo*, ayant reconnu que la garniſon de Vittoria étoit conſidérablement diminuée, & que l'empereur avoit coutume d'en ſortir, lorſqu'il faiſoit beau, pour aller à la chaſſe du faucon, exercice qu'il aimoit paſſionnément, conſeilla aux principaux officiers d'attaquer la ville de Vittoria. Son avis fut goûté. On choiſit un jour où l'empereur étoit à la chaſſe; & les troupes, qui étoient dans Parme, vinrent donner un furieux aſſaut à la ville de Vittoria. Les Impériaux, quoique ſupérieurs en nombre, furent ſi épou-

vantés de cette attaque, à laquelle ils ne s'attendoient pas, qu'ils ne firent qu'une foible réſiſtance, & ſe laiſſèrent tailler en piéces. Les Parmeſans mirent le feu à la ville de Vittoria, & la réduiſirent en cendres. L'empereur, qui chaſſoit alors à trois mille de l'endroit, étant averti de ce qui ſe paſſoit, s'enfuit à Crémone, plein de rage & de douleur.

[1250.]

Frédéric ne ſurvécut que deux ans à la honte que lui cauſa l'échec reçu devant Parme. Etant au château de Fiorentino dans la Pouille, il fut attaqué d'une dyſſenterie dont il mourut le 13 de Décembre. Quelques hiſtoriens rapportent que Manfred, ou Mainfroi, ſon fils naturel, l'étouffa par le moyen d'un oreiller qu'il lui mit ſur la bouche.

Il ne faut pas juger de ce prince par le portrait qu'en ont fait les partiſans des papes. Frédéric eut, ſans doute, de grandes vertus. Courageux & prudent, modéré dans la proſpérité, ferme dans les diſgraces, il n'eut d'autre défaut que ſa dureté pour les peuples, qu'il accabla d'impôts. Ce prince ſçavoit pluſieurs langues. Il avoit une connoiſſance aſſez étendue des ſciences, & compoſa même quelques ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle; mais ſon principal

mérite eſt d'avoir bien connu & ſçu faire valoir les droits impreſcriptibles du diadême, dans un tems où, contre toutes les loix, les papes aſpiroient à cette ſcience.

Conrad, fils & ſucceſſeur de Frédéric, étoit en Allemagne, lorſque ſon pere mourut. Mainfroi, fils naturel de Frédéric, ſe chargea, pendant ſon abſence, de l'adminiſtration du royaume. Le pape Innocent IV, qui prétendoit que la Sicile lui étoit dévolue par l'excommunication de Frédéric, défendit aux villes du royaume de reconnoître d'autre ſouverain que le ſaint ſiége. Mainfroi paroiſſant diſpoſé à combattre les prétentions du pontife, un frere Précheur, nommé *Guillaume Elka*, fut chargé par le pape de publier une croiſade contre ce prince; de promettre aux fideles qui combatteroient contre lui, les graces ſpirituelles, accordées pour la guerre de la Terre-ſainte : ceux qui aſſiſtoient aux prédications ſéditieuſes de ce moine, devoient jouir, en outre, de quarante jours d'indulgence.

Conrad ſe rend en Italie à la tête d'une puiſſante armée. Il met le ſiége devant la ville de Naples qui s'étoit ſoumiſe au pape, & l'emporte d'aſſaut. Dans le premier mouvement de ſa colere, il la livre au pillage, & fait abbatre ſes murailles. Ces marques de cruauté le rendirent odieux. Mainfroi,

par une conduite toute oppoſée, s'efforçoit de gagner les cœurs des peuples, & marquoit dans ſes actions beaucoup de douceur & de clémence. Conrad, naturellement défiant, en conçut de la jalouſie, & le priva d'une partie des biens que Frédéric lui avoit laiſſés. Mainfroi diſſimula ſon reſſentiment. La mort de Conrad, qui arriva deux ans après, lui donna lieu de faire éclater ſes deſſeins ambitieux.

[1262.]

Sous prétexte de conſerver le royaume à Conradin, fils de Conrad, jeune prince âgé de deux ans, qui étoit en Allemagne, auprès de ſa mere, Mainfroi continue de travailler pour lui même. Il ſe rend maître de Capoue; ſoumet la Pouille & la Calabre. Le bruit s'étant répandu que le jeune Conradin étoit mort, il profite de cette fauſſe nouvelle, pour s'approprier ſes conquêtes, & ſe fait ſolemnellement proclamer roi à Palerme. Elizabeth de Baviere, mere de Conradin, lui fait repréſenter qu'il dépouille injuſtement ſon fils d'une couronne qui lui appartient. Mainfroi répond que le royaume doit lui appartenir à bien plus juſte titre, puiſqu'il a ſçu l'arracher des mains de deux papes, Innocent IV, & Alexandre IV.

Mainfroi, n'ayant point d'enfans mâles,

veut appuyer ſon uſurpation par une alliance puiſſante; il traite du mariage de ſa fille Conſtance avec Pierre, fils-aîné de Jacques I, roi d'Aragon. Le pape Urbain IV veut en vain s'oppoſer à ce mariage. L'eſpérance d'une couronne rend le roi d'Aragon ſourd aux repréſentations du pontife. Cette alliance eſt la ſource des droits de la maiſon d'Aragon ſur la couronne de Sicile.

La révolution, qui arriva dans le gouvernement politique de l'Italie, vers le milieu du treizieme ſiécle, preſcrit à cet ouvrage une forme nouvelle. Les papes, enfin parvenus au but où tendoit leur ambition depuis tant d'années, règnent dans Rome en ſouverains indépendans. Les empereurs, trop foibles pour ſoutenir leur autorité contre les efforts de preſque toutes les villes d'Italie, qui aſpirent à la liberté, vendent à prix d'argent les plus beaux droits de la dignité impériale. Florence obtient le titre de *république*; Naples & la Sicile, la ſeule portion de l'Italie que les Grecs euſſent conſervée, forment une monarchie particuliere; Milan & la Savoye ſont gouvernées par leurs ducs. Nous allons donner un article ſéparé de chacune de ces puiſſances élevées ſur les débris de l'autorité impériale.

Fin de la premiere Partie.

ANEC-

ANECDOTES ITALIENNES,

DEPUIS LA DESTRUCTION de l'Empire Romain en Occident, juſqu'à nos jours.

L'ITALIE, conſidérée comme un aſſemblage de différens Etats, ſous la domination des Papes, des Ducs, des Marquis, & autres petits Souverains.

SECONDE PARTIE.

ROME.

LES papes, parvenus enfin par leurs intrigues à ſe rendre ſouverains indépendans de la ville de Rome & des autres villes qu'ils tenoient de la libéralité de quelques empereurs, furent cependant toujours les princes les moins puiſſans de l'Italie, eu égard aux forces particulières de leur Etat; mais leur titre de *Chef de l'Egliſe*, dont ils ſçavoient étendre fort loin les pré-

rogatives, la politique raffinée dont ils faiſoient profeſſion, les foudres ſacrés dont ils étoient dépoſitaires, les égaloient, en effet, aux Souverains les plus redoutables. On trouve dans l'hiſtoire peu de guerres intéreſſantes, peu d'événemens remarquables, auxquels ils n'ayent pris part, ſoit comme alliés, ſoit comme médiateurs. Un coup d'œil rapide, ſur les principales actions des pontifes Romains, fera voir au Lecteur avec quelle adreſſe ils ſçurent toujours, quoique très-foibles, conſerver une autorité ſi grande, & faire ſouvent trembler des monarques beaucoup plus puiſſans qu'eux.

»dignité, dont nous venons d'être revêtus, »ne vous engage pas à vouloir marier votre »ſœur au-deſſus de ſon état : nous ne vous »aiderons point dans ce projet ambitieux. »Nous conſentons ſeulement qu'elle épouſe »le fils d'un ſimple chevalier ; &, dans ce »cas, nous lui donnerons trois cens tour»nois d'argent, (ce qui revient à cin»quante écus de notre monnoie.) En un »mot, nous ne prétendons pas que notre »élévation ſerve de prétexte à aucun de»nos parens, pour s'élever au-deſſus de la »médiocrité de ſa condition. »

Depuis que les princes Normands avoient fait hommage à l'égliſe de leurs conquêtes, les papes prétendoient être ſeigneurs ſuzerains du royaume de Naples & de Sicile. Conrad étant mort excommunié, ils regardoient ce royaume comme dévolu au ſaint ſiége, & cherchoient tous les moyens d'en chaſſer l'uſurpateur Mainfroi. Clément vint à bout de cette entrepriſe, dans laquelle quelques-uns de ſes prédéceſſeurs avoient échoué. Il donna l'inveſtiture de ce royaume à Charles, comte d'Anjou & de Provence, à des conditions très-avantageuſes au ſaint ſiége. Charles vainquit l'uſurpateur, ſe fit couronner roi de Naples ; & Clément eut l'honneur d'avoir placé ſur le thrône un prince illuſtre, dont la famille régna long-tems avec gloire dans ce

royaume. Voilà ce que ſon pontificat offre de plus remarquable.

[1268.]

Clément meurt à Viterbe, le 29 de Novembre. Ce pontife ne ſe diſtingua pas moins par ſa piété que par ſa ſcience. Il ne dédaigna pas d'annoncer lui-même aux fideles la parole de Dieu ; & ſon auſtérité fut ſi grande, que, pendant un très-long eſpace de tems, il s'abſtint de manger de la viande ; coucha ſur la dure, & ne porta point de linge. Sous ſon pontificat, fut érigée la premiere confrérie, qui ſervit de modèle à toutes les autres : elle prit ſon nom de la banniere qu'elle portoit aux proceſſions, qu'on appelloit le *gonfanon*. Elle avoit pour but d'honorer particulièrement la ſainte Vierge.

[1271.]

Le ſaint ſiége, long-tems vacant par les intrigues des cardinaux, eſt enfin rempli par l'élection de l'archidiacre Théalde, de l'illuſtre famille des Viſconti, qui prend le nom de *Grégoire X*. Ce pontife s'occupa beaucoup de la délivrance de la Terre ſainte. Il donna ſes ſoins à la réunion de l'égliſe grecque avec l'égliſe latine. Il s'efforça auſſi d'appaiſer les diſſenſions qui déchiroient l'Italie ; mais ſes pieuſes intentions ne furent point ſecondées par le ſuccès.

[1273.

Grégoire étend fort loin ſa vigilance paſtorale ; & ſon zèle ne craint point de s'élever contre les têtes couronnées. Le roi de Portugal en reſſentit les effets. On voit, par une Lettre du pontife, pleine de reproches amers, qu'il n'approuve pas que le monarque faſſe uſage du pouvoir ſouverain envers les eccléſiaſtiques, les Juifs, les Saraſins de ſon royaume, ni même envers ſes autres ſujets laïques.

Henri, évêque de Liége, prélat ſcandaleux & corrompu, reçoit auſſi du pape une Lettre très-vive : « Nous avons appris avec » la plus vive douleur, lui dit Grégoire, que » vous avez eu pluſieurs enfans devant & » après votre promotion à l'épiſcopat : une » abbeſſe de l'ordre de S. Benoît eſt votre » concubine publique, & vous vous êtes » vanté dans un feſtin d'avoir eu quatorze » enfans en vingt-deux mois. Vous avez » établi un ſerrail dans une de vos maiſons » nommée *le Parc*, & vous y retenez une » religieuſe avec pluſieurs autres femmes. » Lorſque vous allez à cette maiſon, tous » les gens de votre ſuite reſtent dehors, & » vous y entrez ſeul. »

[1275.]

Jacques, roi d'Aragon, quoique fort

mais elle en fut chaſſée de ſes parens. Ainſi rebutée, elle alla demander aux Freres Mineurs de Cortone l'habit du tiers-ordre de S. François. Ces bons religieux, ſurpris de la jeuneſſe & de la beauté de Marguerite, voulurent éprouver la ſincérité de ſa converſion, & différerent à lui accorder ſa demande... Dans cet intervalle, elle revint à Laviane, lieu de ſa naiſſance; &, un dimanche, pendant la meſſe, ayant mis ſa ceinture autour de ſon col, elle fit à genoux un aveu public de ſes crimes, en préſence de tout le peuple. Enfin les Freres Mineurs, touchés de ſa perſévérance, lui donnerent l'habit qu'elle avoit deſiré.

Le pape Jean jouiſſoit d'une ſanté parfaite, & ſe promettoit une longue vie, lorſqu'un accident imprévu le conduiſit au tombeau. Etant dans une chambre neuve qu'il avoit fait faire auprès du palais de Viterbe, le bâtiment s'écroula tout-à-coup; & les débris le bleſſerent ſi dangereuſement, qu'il en mourut ſix jours après. Ce pontife étoit ſçavant, & on l'appelloit, en ſtyle du tems, *Clerc univerſel*, parce qu'il avoit étudié dans toutes les facultés. Il ſe diſtingua particulièrement dans la médecine. Il a même laiſſé ſur cette ſcience un Traité qui eſt imprimé ſous le titre de *Tréſor des pauvres*. On lui reproche cependant d'avoir été peu diſcret & inconſidéré dans ſes paroles.

[1278.]

Jean Gaëtan des Urſins eſt élevé ſur la chaire de S. Pierre. C'étoit un homme d'une prudence & d'une maturité admirables, très-bien fait de ſa perſonne, & ſi modeſte, qu'on l'appelloit *le Compoſé*. Il prit le nom de *Nicolas III.*

Abaka, Khan des Tartares, avoit envoyé, l'année précédente, une célèbre ambaſſade au pape Jean XXI. Ces ambaſſadeurs avoient paſſé par la France, où on les avoit pris pour des eſpions : le pape Nicolas regarda cette ambaſſade comme très-ſérieuſe. Il écrivit au prince Tartare, pour l'exhorter à ſe faire Chrétien, & lui envoya même cinq Freres Mineurs chargés de travailler à ſa converſion & à celle de ſon peuple ; mais il ne paroît pas que cette miſſion ait été fort utile.

Nicolas eut grand ſoin d'affermir & d'étendre la puiſſance temporelle du ſaint ſiége. Il obtint de Charles, roi de Sicile, pluſieurs conceſſions avantageuſes, & fit confirmer à Rodolphe, roi des Romains, toutes les donations faites à l'égliſe par les empereurs. Rodolphe en paſſa un acte authentique. On dit que, pour l'engager à lui céder Bologne & la Romagne, le pape le diſpenſa de ſon vœu de la Terre ſainte.

Nicolas aimoit beaucoup ſes parens ; & ; pour les élever, il ſe porta aux actions les plus injuſtes, & employa même la ſimonie. Quoique ſa vie ait été très-courte, il les laiſſa, en mourant, les plus riches des Romains.

[1280.]

Le pape eſt frappé d'apoplexie, & meurt ſubitement, le 22 d'Août. Ce pontife ſe diſtingua par ſon goût pour les bâtimens. L'égliſe de S. Pierre lui doit une partie de ſa ſplendeur. Il y fit placer le premier les portraits des papes. Auprès de l'égliſe de S. Pierre, il fit élever un palais magnifique & vaſte, dans lequel tous ſes officiers avoient leur logement.

Nicolas rouloit dans ſa tête de grands projets. Il avoit concerté avec le roi Rodolphe de partager tout l'empire en quatre royaumes. Celui d'Allemagne étoit deſtiné aux deſcendans de Rodolphe. Celui de Vienne en Dauphiné devoit être la dot de Clémence, fille de Rodolphe. La Lombardie & la Toſcane devoient former en Italie deux autres royaumes. La mort imprévue du pontife fit avorter ce grand deſſein.

Les cardinaux s'étoient aſſemblés à Viterbe, pour élire un pape. Les Urſins, parens de Nicolas III, vouloient un pape

favorable à leur parti ; mais la faction, qui leur étoit oppoſée, avoit pour chefs Charles, roi de Sicile, & Richard Annibaldi, dont la famille étoit la plus puiſſante de Rome. Richard ayant ôté le gouvernement de Viterbe à Urſo des Urſins, neveu du pape Nicolas, les deux cardinaux de cette famille, Matthieu Roſſo & Jourdain, empêchoient l'élection du pape juſqu'à ce que leur parent fût rétabli ; mais Richard, de concert avec le roi Charles, fit ſoulever les habitans de Viterbe. On ſonna les cloches. Le peuple furieux, courut en armes vers le palais épiſcopal, où les cardinaux étoient aſſemblés. Il en tira de force les deux cardinaux Urſins, &, après les avoir indignement maltraités, les empriſonna dans une chambre du même palais. Cette violence intimida les autres cardinaux, qui ſe preſſerent d'élire un pape. Leur choix tomba ſur le cardinal Simon, François d'origine, né à Montpincé, en Brie, longtems chanoine & thréſorier de l'égliſe de S. Martin de Tours ; ce qui lui fit prendre le nom de *Martin IV.*

[1281.]

Le peuple Romain s'aſſemble, au ſon de la cloche, devant le capitole. Alors deux ſénateurs, Pierre de Conti, & Gentil des Urſins, avec le conſentement unanime du

peuple, déférent au nouveau pape le gouvernement du sénat de Rome & de son territoire, pendant tout le temps de sa vie, avec un pouvoir très-étendu. On a lieu d'être surpris que Martin ait consenti à cette élection. Il est rare qu'un prince souverain reçoive de ses sujets une simple magistrature dans sa ville capitale.

Martin se rendit redoutable aux monarques de son tems. Il excommunia l'empereur Paléologue qui favorisoit le schisme des Grecs. Il accabla d'anathêmes Pierre d'Aragon, parce qu'il faisoit la guerre à Charles, roi de Sicile. Il osa même le déposer & le priver du thrône; mais l'Aragonnois se

qui étoit alors en Italie la pomme de diſcorde. Sous ſon pontificat, il ſe tint un concile à Forli, dans lequel on condamna les jongleurs, eſpece de bouffons, qui chantoient & jouoient des inſtrumens, accompagnant leurs chanſons de danſes & de geſtes ridicules. C'étoit un uſage en Italie que, lorſqu'un ſeigneur ſe marioit, ou ſe faiſoit armer chevalier, il faiſoit venir des jongleurs & des bouffons, pour rendre la fête plus amuſante. Il envoyoit enſuite ces bouffons auprès de ſes parens eccléſiaſtiques, afin qu'ils pourvuſſent à leur ſubſiſtance. Le concile s'éleva contre cet abus, & défendit que les biens de l'égliſe fuſſent employés à nourrir ces ſortes de gens.

[1288.]

Honorius étant mort l'année précédente, le cardinal Jérôme d'Aſcoli eſt élevé ſur le ſaint ſiége, & ſe fait appeller *Nicolas IV*, après avoir renoncé deux fois à ſon élection. C'eſt le premier pape de l'ordre des Freres Mineurs. Il leur accorda des priviléges exceſſifs; entr'autres, il les déclara immédiatement ſoumis au ſaint ſiége, & abſolument exempts de toute autre juriſdiction.

[1290.]

Le pape condamne certains prétendus religieux qui prenoient le nom d'*Apoſto-*

liques. Le chef de cette ſecte étoit un nommé *Gérard Ségarelle*, natif de Parme, homme d'une naiſſance obſcure, d'un eſprit très-borné, fort ignorant, & ſans aucune éducation. Vers l'an 1246, étant encore fort jeune, il ſe préſenta pour être reçu dans l'ordre des Freres Mineurs. Ayant été refuſé, il s'obſtinoit à demeurer dans leur égliſe, & s'occupoit à conſidérer attentivement une peinture où les apôtres étoient repréſentés enveloppés de manteaux avec des ſandales au pied, ainſi qu'on a coutume de les peindre. Ce tableau fit naître à Ségarelle un deſſein bizarre : il réſolut d'imiter la vie des apôtres. Il laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux ; ſe fit faire un habit groſſier ; s'enveloppa d'un manteau blanc ; prit une corde pour ceinture, & marcha avec des ſandales. Il vendit enſuite une petite maiſon qu'il avoit ; &, lorſqu'il en eut reçu l'argent, il monta ſur une pierre qui ſervoit autrefois de tribune au podeſtat de Parme, lorſqu'il haranguoit le peuple. Il jetta ſon argent dans la place, en criant : « Prenne qui voudra, » c'eſt pour lui. » Quelques gueux, qui s'amuſoient à jouer près de-là, accoururent, & ramaſſerent promptement les eſpeces. Ils retournerent enſuite à leur jeu, en blaſphémant le nom de Dieu. Après cet exploit, Ségarelle fit quelques proſélytes dont

le nombre s'accrut beaucoup par la licence qu'il leur donnoit.

[1292.]

Nicolas reçoit la triſte nouvelle de la priſe d'Acre, & de la perte de la Terre ſainte. Son zèle ſe réveille. Il écrit à tous les princes de l'Europe, pour les engager à marcher contre les infideles; mais tous ſes projets de croiſades ſont arrêtés par la mort, qui le ſurprend le 4 d'Avril.

[1293.]

Pendant la vacance du ſaint ſiége, il s'éleva dans Rome une ſédition violente au ſujet des ſénateurs qu'il falut renouveller au commencement de cette année. Rome fut, près de ſix mois, en proie à tous les déſordres d'une guerre civile. Il n'y avoit dans la ville ni ſénateurs ni magiſtrats dont l'autorité pût réprimer les ſéditieux. On enfonçoit les portes; on brûloit & l'on pilloit impunément les maiſons des riches. Les citoyens s'égorgeoient les uns les autres. L'unique remede à tant de maux étoit l'élection d'un pape; mais les cardinaux, diviſés en pluſieurs factions, ſacrifioient le repos public à leur ambition particuliere, & différoient toujours de donner un chef à l'égliſe.

[1294.]

Les cardinaux s'accordent enfin, & choiſiſſent, comme par inſpiration du ciel, le cardinal Pierre de Mouron. Ce ſaint homme étoit alors retiré dans une petite cellule ſituée ſur une montagne eſcarpée, près de Sulmone. Il y vivoit dans la pratique de la plus auſtere pénitence, lorſque les honneurs le vinrent chercher dans cette humble retraite. Les cardinaux lui envoyerent cinq députés pour lui apprendre ſon élection. Ces députés étant arrivés avec beaucoup de peine à la cellule du pieux ſolitaire, il ouvrit une petite fenêtre grillée au travers de laquelle il leur donna audience. Ils virent un vieillard de ſoixante-douze ans, plus affoibli par les auſtérités que par les années, & qui répandit un torrent de larmes lorſqu'ils lui annoncerent qu'il étoit élu pape. Il prit par ſa fenêtre le décret d'élection, & ſe proſterna enſuite pour conſulter Dieu ſur ce qu'il avoit à faire. S'étant relevé, il déclara aux députés qu'il acceptoit la charge qui lui étoit impoſée. Il ſe rendit enſuite dans la ville d'Aquila. Il y fit ſon entrée, monté ſur un âne; deux rois en tenoient la bride à droite & à gauche. Les ſpectateurs, en le voyant, ſe rappelloient l'entrée de Jeſus-Chriſt dans Jéruſalem.

ſalem. Les plus ſenſés blâmerent cette oſtentation d'humilité, & jugerent qu'il eût mieux fait de ſuivre l'uſage de ſes prédéceſſeurs.

Le nouveau pape, qui avoit pris le nom de *Céleſtin V*, étoit un homme doué de toutes les vertus qui font les ſaints, mais ſans éducation, ſans lettres, & ſans aucune connoiſſance des affaires. Il craignoit toujours qu'on n'abusât de ſon ignorance, pour le tromper; & cette défiance même lui faiſoit commettre une infinité de fautes. Il conſultoit peu les cardinaux, & ſe livroit à des juriſconſultes laïques, qui n'avoient qu'une très-légere connoiſſance des affaires eccléſiaſtiques. Sa conduite faiſoit murmurer tout le ſacré collége. Céleſtin, inſtruit de leurs plaintes, & voyant que, malgré ſes bonnes intentions, il n'étoit pas capable de remplir les obligations que lui impoſoit ſa dignité, réſolut de s'en démettre, après avoir conſulté des gens habiles, pour ſçavoir s'il pouvoit le faire en conſcience. Les moines dont il étoit fondateur, connus dans la ſuite ſous le nom de *Céleſtins*, firent tous leurs efforts pour le détourner de ce deſſein; mais ils ne purent y réuſſir. Le 13 de Décembre, il aſſembla les cardinaux, & parut dans le conſiſtoire, revêtu de tous les ornemens pontificaux. Lorſque chacun eut pris ſa place, il tira

un papier qu'il lut à haute voix, & qui étoit conçu en ces termes. « Moi Céleſtin, » pape, cinquieme du nom, conſidérant » mon incapacité & mes infirmités corpo- » relles ; deſirant retrouver dans la ſolitude » le repos & la conſolation de ma vie » paſſée, je quitte librement & volontai- » rement la papauté, donnant dès à pré- » ſent au ſacré collége la pleine & libre » faculté d'élire canoniquement un paſteur » à l'égliſe univerſelle. » Il ſortit enſuite du conſiſtoire ; ſe dépouilla promptement de toutes les marques de la papauté, & reprit ſon habit de moine. Les cardinaux, dix jours après, élurent en ſa place le cardinal Benoît Caïetan, qui fut nommé *Boniface VIII.*

[1295.]

Le nouveau pape, craignant qu'on n'abusât de la ſimplicité de ſon prédéceſſeur, pour lui perſuader de reprendre la dignité qu'il avoit quittée, veilloit particulièrement ſur ſa conduite; mais le bon vieillard, voulant retourner à ſa cellule de Sulmone, trouva le moyen de s'échapper. Le pape fit courir après lui. Il fut reconnu, malgré ſon déguiſement, & ramené à Boniface, qui le fit renfermer dans un château de la Campanie.

[1297.]

Deux cardinaux de l'illuſtre famille des Colonnes cabaloient ſourdement contre Boniface. Ils ſoutenoient que le pape Céleſtin n'avoit pas pu renoncer à ſa dignité, & demandoient que cette difficulté fût éclaircie dans un concile. Boniface, en étant inſtruit, cita les deux cardinaux à comparoître devant lui; mais ils ſe garderent bien d'obéir. Le pape, ſur leur refus, les excommunia, & les déclara déchus du cardinalat. Il fit abbatre les palais & les maiſons qu'ils avoient dans Rome. Il fit prêcher contr'eux la croiſade, & leva des troupes pour les chaſſer de Paleſtrine & des autres places dont ils étoient maîtres. Les Colonnes, ſe voyant incapables de réſiſter aux forces du pape, allerent ſe jetter à ſes pieds, & implorerent ſa clémence. Le pontife leur pardonna, & leur donna l'abſolution des cenſures; mais il exigea qu'ils lui remiſſent la ville de Paleſtrine; &, lorſqu'il en fut le maître, il la fit abbatre & ruiner entièrement.

[1300.]

C'étoit une opinion commune parmi le peuple de Rome, que, chaque centieme année, ceux qui viſitoient l'égliſe de ſaint Pierre, gagnoient une indulgence pléniere

de leurs péchés. On ne trouvoit cependant rien dans les anciens livres, qui pût l'autoriſer. Boniface fit venir en ſa préſence un vieillard, âgé de cent ſept ans, qui dit devant pluſieurs témoins : « Je me ſouviens qu'à »l'autre centieme année, mon pere, qui »étoit laboureur, vint à Rome, & y de»meura, pour gagner l'indulgence, juſqu'à »ce qu'il eût conſumé les vivres qu'il avoit »apportés. Il me recommanda d'y venir à »prochaine centieme année, ſi j'étois en»core en vie; ce qu'il ne croyoit pas.» Le pape Boniface autoriſa, cette opinion par une bulle, qui fut reçue avec une extrême joie. On vit accourir à Rome, de tous les pays de l'Europe, une multitude innombrable de perſonnes de tout âge & de tout ſexe. Les infirmes & les vieillards y arrivoient portés dans des litieres. Un Savoyard, âgé de plus de cent ans, ſe fit remarquer au milieu de cette foule d'étrangers. Il étoit porté comme en triomphe par ſes enfans, & il ſe ſouvenoit d'avoir aſſiſté à la cérémonie de l'autre centieme année.

Philippe le Bel, roi de France, avoit publié un édit, en 1296, qui défendoit à toute perſonnes de tranſporter hors du royaume ni or, ni argent, ni bijoux, ni vivres, ni chevaux, ni munitions de guerre. Le pape fut choqué de cette ordonnance

qui s'étendoit ſur tous les ſujets du roi, & même ſur les gens d'égliſe. Il prétendit que Philippe avoit violé en cela la liberté eccléſiaſtique, & encouru les cenſures. Peu touché des réponſes ſolides du roi de France, il lui écrivit, à ce ſujet, pluſieurs Lettres très-vives, & finit par l'excommunier. Philippe, piqué de l'inſolence du pontife, tint à Paris une aſſemblée de prélats dans laquelle on accuſa Boniface de pluſieurs crimes, & on appella au futur concile de toutes les procédures qu'il pourroit faire. Il fit enſuite paſſer ſecrettement en Italie Guillaume de Nogaret, avec ordre de tâcher de ſe ſaiſir de la perſonne de Boniface, & de le conduire à Lyon. Le 7 de Septembre, Nogaret, ſçachant que le pape étoit alors à Anagni, ſe rendit dans cette ville, accompagné de Sciarra Colonne & de quelques ſeigneurs du pays. Ils étoient à la tête de trois cens chevaux, & d'un grand nombre de gens de pied, payés par le roi de France, qui crioient : *Meure le pape Boniface ! Vive le roi de France !* Le peuple d'Anagni, ſoulevé par le podeſtat de cette ville, ſe joignit à eux. Après quelque réſiſtance, ils ſe rendirent maîtres du palais du pape. Les cardinaux, épouvantés, prirent la fuite. Boniface, abandonné de tous ſes gens, s'écria : » Puiſque je ſuis trahi comme J. C.

» je veux au moins mourir en pape. » Il ſe revêtit de tous les ornemens de ſa dignité, & s'aſſit ſur la chaire pontificale. Nogaret le fit inveſtir par des gens armés. Sciarra Colonne l'accabla d'injures, & voulut le forcer à renoncer au pontificat ; mais Boniface, offrant ſa tête à couper, s'écria qu'il perdroit plutôt la vie. Ce pontiſe ne reſta qu'un jour au pouvoir de ſes ennemis. Les habitans d'Anagni ſe repentirent bientôt d'avoir abandonné le pape. Ils ſe ſoulevérent contre les François &, prenant les armes, commencerent à crier : *Vive le pape !* & *Meurent les traîtres !* Les François furent chaſſés de la ville, & le pape recouvra ſa liberté. Il partit auſſi-tôt

de Prato étoient les chefs de l'autre parti. Les premiers demandoient un pape Italien, favorable au parti de Boniface. Les ſeconds vouloient un pape François, ami de Philippe le Bel. Le cardinal de Prato, pour concilier les deux partis, propoſa qu'une des factions nommât trois cardinaux Ultramontains, & que l'autre choisît pour pape un des trois. On goûta la propoſition. La faction du cardinal Mathieu nomma trois ſujets qu'elle connoiſſoit pour être ennemis du roi de France. Le premier des trois étoit Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Le cardinal de Prato, ſçachant que c'étoit un homme ambitieux, prêt à tout ſacrifier au deſir d'être pape, manda promptement au roi de France, qu'il dépendoit de lui de faire pape l'archevêque de Bordeaux, & qu'il ſe réconciliât promptement avec ce prélat, s'il vouloit ſe réconcilier lui-même avec l'égliſe. Philippe auſſi-tôt demanda une conférence à Bertrand de Got, & lui dit : « Il eſt en » mon pouvoir de vous faire pape, & je » m'engage à vous procurer cette dignité, » ſi vous voulez m'accorder quelques gra- » ces que j'ai à vous demander. » L'ambitieux prélat promit tout. Le roi exigea de lui, qu'il levât l'excommunication lancée contre lui & ſes partiſans ; qu'il lui accor-

dât les décimes de ſon royaume, pendant cinq années; qu'il anéantît la mémoire de Boniface, & qu'il retablît dans leur dignité les cardinaux Jacques & Pierre Colonne. Bertrand de Got jura d'accomplir toutes ces conditions, & donna ſon frere & deux de ſes neveux, pour garans de ſa fidélité. Philippe lui promit, de ſon côté, de le faire élire pape; & ils ſe ſéparerent très-bons amis. Sur les avis qu'il reçut du roi de France, le cardinal de Prato fit aſſembler les deux factions; &, après avoir prononcé un diſcours convenable au ſujet, il élut, au nom de tous, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Ainſi furent trompés les partiſans de Boniface, qui croyoient avoir pour pape l'homme le plus dévoué à leurs intérêts.

Le nouveau pape, qui ſe fit appeller *Clément V*, fut couronné à Lyon. Le roi de France conduiſit ſon cheval par la bride. Une foule innombrable contemploit avec des yeux avides cette brillante cérémonie, lorſqu'une vieille muraille, trop chargée de ſpectateurs, s'écroula, dans le moment que le pape paſſoit auprès. Il fut renverſé de ſon cheval, ſans cependant recevoir aucun mal; mais douze perſonnes de ſa ſuite en furent bleſſées mortellement. La ſecouſſe de ſa chute fit tomber la couronne

de deſſus ſa tête, & il s'en détacha un eſcarboucle qu'on eſtimoit valoir ſix mille florins.

[1308.]

Le 6 de Mai, le feu prend à l'égliſe de S. Jean de Latran. Il commença par la ſacriſtie; s'éleva par degrés juſqu'au toît de la grande nef, & conſuma l'autel des chanoines & le chœur. Les bâtimens d'alentour furent auſſi réduits en cendres. La violence du feu fit fondre le tabernacle d'argent, qui couvroit le grand autel. Un autel de bois, qui étoit en grande vénération, parce qu'on croyoit que S. Pierre y avoit offert le ſaint Sacrifice, n'eût pas échappé à cet incendie, ſi quelques perſonnes pieuſes n'avoient eu le courage de le retirer du milieu des flammes. Cet accident répandit la conſternation dans Rome; & l'on y fit des proceſſions publiques pour appaiſer la colere céleſte dont cet incendie paroiſſoit être un effet.

Au commencement du printems de cette année, le pape ſe rend à Avignon. Les cardinaux, & toute la cour de Rome l'y accompagnent. Telle eſt l'époque du long ſéjour que les papes firent à Avignon.

[1312.]

Clément V caſſe & annulle l'ordre

militaire des Templiers, lesquels étoient accusés de plusieurs crimes atroces. Il réserve leurs biens & leurs personnes à sa disposition. Ainsi fut aboli cet ordre fameux, qui avoit subsisté cent quatre-vingt-quatre ans, depuis son approbation au concile de Troyes, en 1128.

[1314.]

Le pape, s'appercevant que sa santé souffroit un notable dérangement, se faisoit transporter à Bordeaux, dans l'espérance que son air natal lui apporteroit quelque soulagement; mais la mort le surprend à la Roquemaure, sur le Rhône, près d'Avignon. Un historien très-grave dit que ce pontife aima

» vous assistez à l'office divin, particulière-
» ment à la Messe, vous parlez tantôt à l'un,
» tantôt à l'autre, & que vous ne donnez
» pas l'attention requise aux prieres qui se
» font pour vous & pour le peuple. Vous
» devriez aussi, depuis votre sacre, prendre
» des manieres plus graves, & porter
» le manteau royal, comme vos ancêtres.
» On dit que, dans vos Etats, le dimanche
» est profané, & que, dans ce saint jour, on
» rend la justice, on fait les cheveux & la
» barbe; ce que nous vous avertissons de
» ne pas souffrir. »

[1318.]

Il s'étoit formé contre le pape plusieurs conspirations, dans lesquelles on employoit la magie, alors fort à la mode. Jean donne commission à quelques prélats d'informer contre les auteurs de ces maléfices, & leur écrit en ces termes : « Ils ont préparé des
» breuvages pour nous empoisonner, nous
» & quelques cardinaux; &, n'ayant pas pu
» réussir à nous les faire prendre, ils ont
» fait faire des images de cire, sous nos
» noms, pour attaquer notre vie, en pi-
» quant ces images avec des enchante-
» mens magiques & des invocations de
» démons; mais Dieu nous a préservés, &
» a fait tomber en nos mains trois de ces
» images. »

Dans une autre commiſſion, le pape s'exprime ainſi : « Nous avons appris que » Jean de Limoges, Jacques, dit *Brabançon*, » Jean d'Aman, médecin, & quelques au- » tres, s'appliquent, par une damnable » curioſité, à la nécromancie & à d'autres » arts magiques, dont ils ont des livres; » qu'ils ſe ſont ſouvent ſervis de miroirs & » d'images conſacrées à leur maniere. Se » mettant dans des cercles, ils ont ſouvent » invoqué les malins eſprits pour faire périr » les hommes, par la violence de l'enchan- » tement, ou leur envoyer des maladies qui » abrégent leurs jours. Quelquefois ils ont » enfermé des démons dans des miroirs, » des cercles, ou des anneaux, pour les

de pluſieurs prélats, clercs, religieux, juges & avocats. Le nouvel empereur étoit aſſis au haut des degrés de l'égliſe, revêtu des ornemens impériaux, la couronne en tête, le ſceptre d'or à la main droite, & la pomme, ou le globe, à ſa gauche. Un Auguſtin, nommé *Nicolas de Fabriano*, s'avance, & crie trois fois d'une voix haute : » Y a-t-il ici quelque procureur qui veuille » défendre le prêtre Jacques de Cahors, » qui ſe fait nommer *le pape Jean?* » Perſonne n'ayant répondu, on lit une ſentence fort longue, par laquelle, après une énumération très-ample des crimes du pape, il eſt déclaré déchu du pontificat, comme notoirement convaincu d'héréſie. Quatre jours après la promulgation de cette ſentence, Jacques Colonne ſe préſente dans la place de S. Marcel; &, devant plus de mille Romains aſſemblés, il dit hautement: » Je m'oppoſe à ce qui a été fait par Louis » de Baviere, ſoi-diſant empereur; & je » ſoutiens que Jean eſt Catholique, & pape » légitime. » Il offre enſuite de prouver, l'épée à la main, ce qu'il avance, & va promptement afficher de ſa main une bulle du pape contre Louis de Baviere, à la porte de l'égliſe de S. Marcel; puis il monte à cheval, & s'éloigne de Rome. L'empereur envoya pluſieurs cavaliers à ſa pourſuite; mais ils ne purent jamais l'atteindre.

[1334.]

La ville de Boulogne ſe révolte contre le pape, & chaſſe le légat Bertrand Poïet, cardinal évêque d'Oſtie. La mort, qui ſurprit le pape Jean, l'empêcha de punir les Boulonnois. Ce pontife expira le 4 de Décembre, âgé de quatre-vingt-dix ans. Après ſa mort, on trouva dans le tréſor de l'égliſe, la valeur de dix-huit millions de florins en or monnoyé; &, en vaiſſelle, croix, couronnes, mitres, & autres joyaux, la valeur de ſept millions. L'hiſtorien Villani, qui rapporte cette anecdote, dit à ce ſujet: »Le bon homme ne ſe ſouvenait pas de

[1338.]

Le grand Khan des Tartares envoie des ambaſſadeurs au pape avec une Lettre, dans laquelle il prend le titre d'*empereur des empereurs*, & s'exprime en ces termes : » Nous envoyons notre nonce André Franc » avec quinze compagnons au pape, ſei- » gneur des Chrétiens en France, au-delà » des ſept mers, où le ſoleil ſe couche, » pour le prier de nous envoyer ſa béné- » diction, & de ſe ſouvenir de nous dans » ſes ſaintes prieres. Qu'ils nous amenent » auſſi d'Occident des chevaux & d'autres » merveilles. » La Lettre eſt datée de Cambalec ou Cambalu. On voit ici, dit l'hiſtorien eccléſiaſtique, quelle idée du pape les miſſionnaires avoient donnée à ce prince, qui le nomme, non le Pere, ou le Pontife, mais le *Seigneur* des Chrétiens.

Martin de la Scala, que nous diſons plus communément *de l'Eſcale*, ſeigneur de Vérone, ayant appris que Barthelemi de l'Eſcale, ſon parent, évêque de cette ville, avoit deſſein de la livrer aux Vénitiens, & de l'aſſaſſiner lui-même, forme le projet de s'en venger. Ayant rencontré le prélat ſur la porte de ſon palais épiſcopal, il ſe jette ſur lui ; &, ſecondé d'Alboin de l'Eſcale, il le perce de pluſieurs coups, & le renverſe mort. Le pape, inſtruit de

ce meurtre, procede contre les coupables avec la derniere rigueur. Martin de l'Eſcale & ſon complice Alboin implorent la clémence du pontiſe, ſe ſoumettant à toutes les peines qu'il lui plairoit de leur impoſer. Benoît, touché de leur repentir, donne commiſſion à l'évêque de Mantoue de les abſoudre, à condituon qu'ils accompliront la pénitence ſuivante : « Huit jours » après leur abſolution, ils iront à pied, » en chemiſe, & nue tête, depuis l'entrée » de la ville de Vérone juſqu'à l'égliſe ca- » thédrale, portant chacun à la main une » torche allumée du poids de ſix livres, » & en feront porter devant eux cent au- » tres ſemblables. Etant arrivés à l'égliſe,

» jeûneront tous les vendredis. Quand on » fera le paſſage général à la Terre ſainte ; » ils enverront vingt cavaliers qu'ils en- » tretiendront pendant un an ; &, s'il n'y » a point de paſſage, de leur vivant, ils char- » geront leurs héritiers d'accomplir cette » partie de leur pénitence. » Pour ſatisfaire à ces conditions, il n'étoit pas néceſſaire d'être converti de cœur ; il ne falloit qu'être riche.

[1342.]

Le pape étoit attaqué depuis long-tems d'un ulcere à la jambe, qui ſervoit d'écoulement aux mauvaiſes humeurs. Cet écoulement étant devenu plus conſidérable qu'à l'ordinaire, ſes médecins voulurent l'arrêter, & par-là cauſerent la mort du pontife. Il eut pour ſucceſſeur le cardinal Pierre Roger, Limouſin, de l'ordre de S. Benoît, qui prit le nom de *Clément VI*.

[1347....]

Au commencement du pontificat de Clément VI, les Romains envoient des députés à Avignon, pour ſupplier ce pontife de revenir à Rome, qui étoit en proie aux factions & à la tyrannie des grands, depuis le ſéjour des papes en provence. Parmi ces députés, étoit le fameux Nicolas

Gabrini, connu ſous le nom de *Rienzi*, un de ces hommes rares que la fortune ſe plaît quelquefois à tirer du ſein de la baſſeſſe, pour les élever au plus haut de ſa roue. Son pere, nommé *Laurent Gabrini*, étoit cabaretier; ſa mere, porteuſe d'eau & lavandiere. Il reçut une éducation fort au-deſſus de ſon état. Il cultiva, par une étude conſtante, ſes talens naturels, & ſe rendit ſurtout habile dans la connoiſſance de l'hiſtoire & des antiquités. Ce fut dans la lecture réfléchie des anciens auteurs Latins, qu'il puiſa le projet extravagant de rétablir dans Rome la forme de l'ancienne république. Il ſe promenoit ſouvent parmi les débris de l'ancienne Rome. On le voyoit s'extaſier ſur quelque buſte ou quelque reſte de ſtatue; &, feignant de ne pas s'appercevoir de la foule qui l'environnoit, il affectoit de s'écrier : « Où ſont ces vieux »Romains? Qu'eſt devenue toute leur gran»deur? Que n'ai-je vécu dans ces beaux ſiécles! » Il avoit une taille avantageuſe, un air grave & impoſant, une éloquence vive & hardie qui entraînoit tous les cœurs. Son caractere eſt aſſez difficile à définir : la nature avoit réuni dans ſa perſonne des vertus & des vices, qui ſembloient ſe contredire, & formoient un mêlange ſingulier. Il étoit à la fois ſpirituel & groſſier, fourbe & ſimple, hardi & timide, fier & ſouple,

prudent & aventurier. Etant arrivé à Avignon, il charma le pape, dès la premiere audience, par ſon éloquence naturelle; mais ſes invectives, contre les ſeigneurs Romains, penſerent lui être funeſtes. Il fut diſgracié pendant quelque tems, & tomba dans la miſere & dans l'oubli; la fortune ne tarda pas à le tirer de cet état. Le pape lui rendit ſes bonnes graces; le fit notaire apoſtolique, & le renvoya à Rome, comblé de faveurs, ſans toutefois lui rendre de réponſe préciſe ſur le ſujet de ſa commiſſion.

Rienzi, de retour à Rome, commence d'exercer les fonctions de ſa charge, avec une affectation de juſtice, qui lui acquit un grande réputation : il ſe hazarde enſuite à déclamer en public contre les vexations des ſeigneurs de Rome. Il faiſoit des peintures pathétiques de la miſere du peuple, & le portoit à deſirer un état plus heureux. Quelquefois, par des tableaux allégoriques qu'il affichoit dans les lieux les plus fréquentés de la ville, il mettoit ſous les yeux des Romains l'eſclavage triſte & honteux dans lequel ils languiſſoient. On voyoit ſouvent aux portes des égliſes des écriteaux de ſa façon, dans leſquels il annonçoit que tout alloit changer de face, & que Rome recouvreroit bientôt ſa ſplendeur premiere. La populace, avide de nouveautés, regardoit

ces prédictions comme des oracles, & Rienzi comme ſon libérateur. Les grands ne voyoient dans lui qu'un fanatique & un inſenſé, dont les extravagances étoient plus propres à les réjouir qu'à les effrayer. Les ſeigneurs les plus diſtingués ſe faiſoient une fête de l'avoir chez eux pour réjouir la compagnie par ſes bruſques incartades. Rienzi ne cherchoit point à cacher ſes projets. Dans ſon enthouſiaſme, il annonçoit clairement ſa grandeur future. « Si » je ſuis roi ou empereur, diſoit-il, je fe» rai le procès à tous ces grands qui m'é» coutent ; je ferai pendre celui-ci, & tran» cher la tête à celui-là : » il les déſignoit tous en leur préſence. Ils s'amuſoient de ces ſaillies. Rienzi ne leur paroiſſoit qu'un bouffon ; & ce prétendu fou dupoit par ſa folie tout ce qu'il y avoit de têtes ſenſées à Rome.

Après avoir long-tems préparé les eſprits à la révolution qu'il méditoit, Rienzi s'ouvre enfin à un petit nombre de mécontens ; puis, s'étant aſſuré de leur fidélité, il les aſſemble ſecrettement ſur le mont Aventin ; leur fait une peinture énergique du malheur de leur ſituation & des déſordres qui règnent dans Rome, & leur fait ſigner un ſerment de concourir avec lui au rétabliſſement de ce qu'il appelloit *le bon état*. Il a même l'adreſſe de ſéduire

l'évêque d'Orviette, vicaire du pape, qui ne voit rien dans le projet de Rienzi, qui ne ſoit très-favorable aux intérêts du pontife. Peu de jours après, il fait publier à ſon de trompe, dans toutes les rues de la ville, que chacun ait à ſe trouver ſans armes, la nuit du lendemain, dans l'égliſe du château Saint-Ange, au ſon de la cloche, afin de pourvoir au *bon état*. Rienzi eſt ſans doute le premier chef des conjurés, qui ſe ſoit aviſé de faire trompetter ſa conjuration, & ce fait forme une époque unique dans l'hiſtoire.

Le 20 de Mai, ſur les neuf heures du matin, Rienzi, environné d'une foule innombrable de peuple, marche vers le capitole; entre dans le palais; monte ſur la tribune, & harangue les aſſiſtans avec ſa véhémence ordinaire. Il fait enſuite lire les réglemens qu'il avoit dreſſés pour le rétabliſſement du *bon état*; aſſurant les Romains que, s'ils ſont fideles à les obſerver, ils recouvreront bientôt leur ancienne gloire. Ces réglemens rouloient ſur la maniere d'adminiſtrer la juſtice, & ſur les moyens de pourvoir à la ſûreté publique. Ils étoient pleins de ſageſſe & d'équité, & ſur-tout très-avantageux pour le peuple, qui les reçoit avec de grands applaudiſſemens. Rienzi eſt déclaré ſouverain de Rome, du conſentement unanime des

aſſiſtans, & on lui confère une autorité ſans bornes dans toute l'étendue du territoire du peuple Romain. L'artificieux Rienzi demande pour collegue le vicaire du pape. Cette déférence ſpécieuſe qui, dans le fond, ne lui ôtoit rien de ſon autorité, la rendoit plus ſolide, & pouvoit contribuer à lui rendre le pape favorable. Il congédie enſuite le peuple, & s'empare du palais du capitole, où, depuis ce jour, il fit ſa demeure.

Cependant Etienne Colonne, gouverneur de Rome, qui étoit alors à Cornéto, château peu éloigné, apprenant ce qui ſe paſſoit à Rome, y revient promptement; & trouvant que tout étoit tranquille, il ſe retire dans ſon palais, pour réfléchir à loiſir ſur ce qu'il doit faire. Dès le lendemain matin, Rienzi lui envoie ſignifier un ordre par écrit de ſortir de Rome. Le gouverneur indigné déchire l'écrit, & dit en colere, qu'il fera jetter ce fou par les fenêtres du capitole; mais Rienzi ayant fait ſonner l'allarme, le peuple accourt de tous les quartiers, les armes à la main, & force Colonne de ſortir de la ville. Rienzi, ſans perdre de tems, envoie ordre à tous les nobles de ſortir de Rome; ils obéiſſent à l'inſtant. Le lendemain, il ſe rend maître de toutes les avenues de la ville, & met des gardes à la tête des ponts. Il établit enſuite

des officiers pour rendre la juſtice en ſon nom, & fait exécuter pluſieurs criminels.

Rienzi, toujours plein de ſes idées républicaines, veut renouveller en ſa perſonne la dignité de tribun, autrefois ſi chere au peuple Romain. Ce titre lui eſt déféré d'un conſentement univerſel. Auſſitôt après, il fait publier un édit par lequel il cite les ſeigneurs à ſon tribunal, pour y prêter entre ſes mains ſerment de fidélité à la république. Ces grands, autrefois ſi fiers, viennent humblement ſe préſenter aux ordres du tribun. On remarqua parmi eux François Savelli, ſeigneur particulier de Rienzi, qui vint prêter ſerment entre les mains d'un homme, naguères ſon vaſſal.

Voyant ſon autorité bien affermie par la ſoumiſſion des grands & du peuple, Rienzi ne s'applique plus qu'à rendre exactement la juſtice. Dans les cauſes ordinaires, il faiſoit obſerver la loi du Talion; mais les crimes, qui regardoient l'Etat & la ſûreté publique, étoient punis de mort. Il n'avoit égard ni à la naiſſance ni au rang des coupables, & il fit exécuter publiquement quelques ſeigneurs des plus diſtingués de Rome. Pétrarque nous apprend quels furent les heureux effets de la ſévérité du tribun. Ecrivant à ce ſujet au roi des Romains: » Il s'eſt élevé, dit-il, depuis peu à Rome

» un homme ſingulier, de race plébéienne, » qui s'eſt aviſé de ſe donner pour reſtaura- » teur de la liberté Romaine. Le ſuccès a été » ſi prompt, que cet homme s'eſt concilié » la Toſcane & toute l'Italie. Déja il met » en mouvement l'Europe & le monde en- » tier ; &, pour tout dire en un mot, j'at- » teſte, comme témoin oculaire, qu'il nous » a ramené la juſtice, la paix, la bonne foi, » la ſécurité, & tous les veſtiges de l'âge » d'or. »

Rienzi faiſoit faire le ſiége de la citadelle de Reſpampano, appartenant à Jean de Vic, gouverneur de Viterbe. Une nuit, le tribun, étant endormi, s'écria d'une voix forte : « Laiſſe, laiſſe-moi. » Ses gens accourent à ce cri, & lui demandent ce qu'il veut. Rienzi, s'étant éveillé, leur répond qu'il vient de voir en ſonge un moine blanc, qui lui a dit : « Prends ta roche de » Reſpampano ; je te la rends, » &, en même tems, lui avoit ſerré la main ; ce qui l'avoit fait crier. Le lendemain, on vit avec ſurpriſe l'accompliſſement de ce ſonge : le gouverneur de Viterbe rendit la citadelle, par l'entremiſe d'un chevalier de l'ordre des Hoſpitaliers, nommé *frere Acuto d'Aſſiſe*, qui, touché des ravages que l'armée faiſoit dans le pays, avoit négocié cet accommodement Ce religieux vint à Rome, le même jour, pendant que Rienzi, aſſis ſur ſon

tribunal, donnoit audience au peuple : il étoit vêtu de blanc, & monté ſur un âne qui avoit une houſſe blanche ; il portoit des rameaux d'olivier en ſigne de paix. Dès que Rienzi l'apperçut, il dit à ſes gens : » Voilà le moine de mon ſonge. » Le moine s'étant approché du tribun, lui dit : « Prends » ta roche de Reſpampano, je te la rends ; » après quoi, il ſe retira.

Enyvré de ſa proſpérité, Rienzi commence d'étaler aux yeux des Romains un luxe odieux, & ne ſe montre plus qu'avec l'appareil des Souverains. Aveuglé par ſon ambition, il voulut être admis dans le corps de la nobleſſe, qu'il avoit toujours pris à tâche d'humilier, & joindre le titre de Chevalier à celui de Tribun ; cette cérémonie ſe fit dans l'égliſe de S. Jean de Latran. Rienzi n'avoit rien oublié pour la rendre brillante. Il commença par prendre le bain dans cette fameuſe cuve de marbre, où l'on croyoit que l'empereur Conſtantin s'étoit baigné, après avoir été guéri de la lèpre par le pape Sylveſtre. On trouva mauvais que le tribun eût oſé ſouiller un monument pour lequel les Romains avoient la plus grande vénération. Il ſe fit enſuite ceindre l'épée par le chevalier Vic Scuotto ; puis il s'alla coucher dans un endroit de l'égliſe, fermé de colonnes, & nommé *les Fonts de S. Jean*. On remarqua que le

lit, quoique neuf, fondit ſous lui, lorſqu'il y entra ; ce qui, dans ce ſiécle ſuperſtitieux, fut regardé comme un préſage ſiniſtre. Le lendemain matin, il ſe revêtit d'une robe de pourpre, & de nouveau ſe fit ceindre l'épée & attacher les éperons d'or. Il ſe fit dans l'égliſe un concours prodigieux, chacun voulant voir le tribun en équipage de chevalier. Il étoit aſſis ſur un thrône, entouré de barons Romains & de barons étrangers, ſoutenant très-bien ſon perſonnage par la fierté de ſa contenance. On commença enſuite à chanter une meſſe ſolemnelle, avec toute la pompe qu'on emploie au ſacre des rois. Rienzi ſe leva au milieu de la célébration des ſaints Myſteres ; & s'avançant vers le peuple, il dit à haute voix : « Nous citons à notre tribunal le » pape Clément, & lui ordonnons de ve» nir demeurer à Rome où eſt ſon ſiége ; » nous citons pareillement tout le ſacré col» lége. » Il tira enſuite ſon épée dont il frappa l'air, vers les trois parties du monde, comme en diſant : « Cela eſt à moi, cela » eſt à moi, cela eſt à moi. »

Rienzi, réſolu d'exterminer la nobleſſe, fait un jour venir dans ſon palais, ſous divers prétextes, les principaux chefs des plus illuſtres familles de Rome ; les fait arrêter & jetter dans d'obſcures priſons. Son deſſein étoit de les faire mourir ; mais il ne peut

jamais faire approuver au peuple ce projet, malgré toute ſon éloquence & ſon crédit. Dans la crainte que le meurtre de tant d'illuſtres Romains ne le rende à jamais odieux, il ſe contente de les effrayer par les préparatifs du ſupplice, & leur rend la liberté, au moment qu'ils croyoient qu'on les menoit à la mort. Tous ces ſeigneurs ſe retirent pleins de rage & de dépit. Réſolus de ſe venger à quelque prix que ce ſoit, ils uniſſent leurs forces & leur reſſentiment; levent une armée, & commencent à faire d'horribles dégâts ſur le territoire de Rome. Rienzi leur réſiſte d'abord avec beaucoup de vigueur; mais, comme il n'étoit pas brave naturellement, ſon ardeur ne tarde pas à ſe rallentir. Le peuple, fatigué d'une guerre civile, qui le tenoit comme aſſiégé dans ſes murs, témoigne ſon mécontentement; les troupes, mal payées, font éclater leurs murmures. Quelques gentilshommes, aſſurés de la diſpoſition des eſprits, en donnent avis à Etienne Colonne, chef des ſeigneurs ligués, & lui promettent de lui ouvrir les portes de la ville, s'il veut ſe préſenter avec une armée. Sur cet avis, les Colonnes & les autres ſeigneurs raſſemblent leurs troupes, & s'avancent vers Rome; mais le tribun eſt inſtruit du complot, & prend ſes précautions. Il encourage le peuple par de pré-

tendues visions qui lui promettoient la victoire, & se dispose ensuite à se défendre. L'armée des seigneurs, étant arrivée au monastere de S. Laurent, s'y arrête : le vieux Colonne, quoique malade, s'avance vers la ville, suivi de deux valets de pied. Lorsqu'il est près de la porte dont on étoit convenu, il appelle par son nom celui qui devoit en avoir la garde ; mais la sentinelle lui crie : « Retirez-vous ; celui que vous » avez appellé n'est plus de garde. » Colonne, se voyant trahi, retourne fort triste vers son armée. Sur son rapport, on juge qu'il faut faire une retraite honorable : on partage les troupes en trois corps qu'on fait défiler le long des murs,

meure fermé ; ce qui fait croire au jeune Colonne que la porte avoit été forcée par ceux de ſon parti, qui étoient dans Rome. Dans cette idée, il pique ſon cheval, &, la lance en arrêt, s'avance à toute bride dans la ville, ſans s'appercevoir qu'il n'eſt ſuivi de perſonne. Cette action hardie ſurprend tellement les troupes Romaines, qu'elles prennent d'abord la fuite devant lui, ſe croyant pourſuivies par toute une armée ; mais bientôt revenues de leur frayeur, & n'appercevant qu'un ſeul homme, elles inveſtiſſent de toutes parts le jeune Colonne, & le maſſacrent ſans pitié pour ſa jeuneſſe. Etienne Colonne, qui ſuivoit, ne voyant plus ſon fils, pouſſe ſon cheval juſques ſous la porte, & le voit étendu à terre au milieu des ennemis : il s'avance comme pour le ſecourir ; mais, s'appercevant qu'il étoit mort, il ne ſongeoit qu'à ſe ſauver lui-même, lorſqu'une énorme machine, tombe de deſſus la tour de la porte, ſur ſes épaules, & ſur la croupe de ſon cheval qui ſe cabre avec tant de violence, que le vieillard en eſt renverſé par terre. Ceux qui le pourſuivoient, ſe jettent alors ſur lui, & le percent de mille coups. Les Romains ſortent enſuite de la ville, ſans attendre aucun ordre ; tombent ſur les troupes qui défilent, & en font un grand carnage.

Cette victoire, à laquelle Rienzi n'avoit

contribué en aucune maniere, redouble tellement ſon orgueil, que ſa domination, ſi chere autrefois aux Romains, leur devient inſupportable. Jean Pépin, palatin d'Altomuro, & comte de Minorvino, ſeigneur du Royaume de Naples, forme une conſpiration contre le tribun. Il n'avoit que cinquante hommes avec leſquels il s'empare du quartier de la poiſſonnerie, & s'y retranche : il fait enſuite ſonner le tocſin à l'égliſe voiſine. Le tribun eſt plus allarmé de cette conſpiration qu'il ne devoit l'être : la peur le ſaiſit tellement, qu'il n'emploie pour ſa défenſe aucune des reſſources qui lui reſtent. Il ſe démet du gouvernement en préſence du peuple, & ſe retire au château Saint-Ange, d'où il part un mois après, pour ſe rendre à Naples. Il ne demeura pas long-tems dans cette ville : il parcourut déguiſé divers endroits de l'Italie. Le pape, qui avoit déja lancé contre lui les foudres de l'égliſe, le fit chercher avec tant de ſoin, que Rienzi fut obligé de ſe cacher dans un hermitage, où il demeura un an parmi les hermites, ſous un habit de pénitent.

[1350.]

Le concours prodigieux d'étrangers, que le jubilé de cette année attiroit à Rome, donne occaſion à Rienzi de s'introduire

dans cette ville. On prétend qu'il tenta de faire aſſaſſiner le légat du pape, pour profiter du deſordre qu'occaſionneroit cet attentat. En effet, ce prélat, allant viſiter les égliſes de Rome, & étant à cheval au milieu de la rue, accompagné d'un nombreux cortège, on lui tira d'une fenêtre grillée deux fléches, dont l'une ne l'attrapa point, & l'autre s'arrêta dans ſon chapeau, ſans le bleſſer. On ne put jamais découvrir les meurtriers, & le coup fut attribué à Rienzi ; ce qui l'obligea de ſortir de Rome où il n'y avoit plus de ſûreté pour ſa perſonne. Il ſe déguiſa en cordelier, & ſe rendit à Prague auprès de Charles IV, roi des Romains. Ce prince, après l'avoir aſſez bien traité pendant quelque tems, l'envoya au pape, qui le fit auſſi-tôt mettre en priſon.

[1352.]

Le pape Clément VI meurt à Avignon. On reproche à ce pontife ſa paſſion pour les femmes, qu'il fit éclater publiquement. Les dames entroient dans ſes appartemens, auſſi librement que les prélats ; c'étoit la comteſſe de Turcano, qui diſpenſoit les graces à ſa cour. Etant malade, il ſe faiſoit ſervir par des femmes. Le cardinal Etienne Aubert lui ſuccede, ſous le nom d'*Innocent VI*.

[1353.]

La retraite de Rienzi fit place à pluſieurs petits tyrans, qui exercerent dans Rome les plus horribles cruautés, pendant pluſieurs années. Le plus fameux fut François Baroncelli, qui prit le titre de ſecond Tribun & Conſul de Rome. Les excès de ce nouveau tyran allerent juſqu'à un tel point, que le pape, pour s'en délivrer, jugea à propos de lui oppoſer Rienzi dont la mémoire étoit toujours chere aux Romains, eſpérant que, corrigé par une priſon de trois ans, il ſe comporteroit avec plus de modération. Rienzi avoit déja perdu toute eſpérance, lorſque le pape le fit ſortir de ſa priſon, & lui communiqua ſon projet. Après avoir aſſuré le pontife de ſon zèle & de ſa ſoumiſſion, il leva à la hâte un petit corps de troupes, & marcha vers Rome. On lui fit la plus magnifique réception. La cavalerie Romaine alla à ſa rencontre, portant en main des branches d'olivier. On dreſſa des arcs de triomphe. Les rues étoient jonchées de fleurs; on étendit même ſur ſon paſſage des tapis & des vêtemens, & l'on cria : *Béni ſoit le libérateur qui vient à nous.* Le tyran Baroncelli n'étoit déja plus. Le peuple, ne pouvant plus ſupporter ſes violences, s'étoit ſoulev-

ſoulevé contre lui, & l'avoit maſſacré ; quelque tems avant l'arrivée de Rienzi. Le tribun rentra donc ſans obſtacle dans l'exercice de ſa dignité. Il joignit à ſes titres celui de Sénateur, qui lui avoit été accordé par le pape. Ses premiers ſoins furent d'abaiſſer la nobleſſe, qu'il redoutoit ; mais les Colonnes, ſes anciens ennemis, refuſerent de ſe ſoumettre, & prirent les armes contre lui. Rienzi aſſiégea Paleſtrine, place forte dans laquelle ils s'étoient retirés ; & ce ſiége l'occupa, pendant tout le tems de ſon adminiſtration.

[1354.]

Aigri par ſes diſgraces paſſées, Rienzi étoit devenu ſombre, ombrageux & défiant. Il étoit toujours prêt à ſacrifier ſes plus chers amis au moindre ſoupçon : il croyoit aſſurer ſa vie, en répandant le ſang de tous ceux qui lui étoient ſuſpects, & ce fut ce qui hâta ſa perte. Ses cruautés le rendirent odieux aux Romains ; ce peuple inconſtant ne trouvoit plus d'ailleurs dans Rienzi les charmes de la nouveauté, qui l'avoient ſéduit : lui-même avoit perdu une partie des qualités qui l'avoient d'abord rendu ſi cher aux Romains. Les Colonnes, inſtruits de cette diſpoſition du peuple, formerent une conſpiration dans Rome, contre le ſénateur. Le 8 d'Octobre au matin,

Rienzi étant encore au lit, on entendit au loin crier : *Vive le peuple !* Ces clameurs séditieuses furent suivies de quantité de gens armés, qu'on vit arriver par pelotons dans le marché. Dès qu'ils se furent réunis, ils commencèrent à crier : *Meure le tyran Rienzi !* La populace se joignit aux séditieux ; les gardes même, établis par le sénateur dans ses différens quartiers de la ville, se tournerent contre lui. Rienzi, pour cacher la frayeur dont il étoit saisi, voulut affecter une vaine sécurité ; mais, lorsqu'il vit que le capitole étoit désert, & que tous ses gens l'avoient abandonné, à la reserve de trois personnes, il ne put plus déguiser sa peur. Il alla cependant prendre son armure de chevalier, & s'en revêtit, avec une apparence de résolution & d'intrépidité. Dans cet équipage, il monta dans la grande salle du capitole ; &, s'avançant sur le balcon, il y arbora l'étendard du peuple : puis étendant les mains vers la foule, il voulut essayer si son éloquence pourroit appaiser la sédition ; mais les cris de la populace ne lui permirent pas de se faire entendre : on fit même voler sur le balcon une grêle de fléches dont une l'atteignit à la main. Il se retira désespéré, & les séditieux mirent le feu au capitole.

Pendant que la flamme étendoit ses ravages, le sénateur, en proie aux plus

cruelles agitations, avoit ſans ceſſe la mort devant les yeux. Enfin, lorſque l'incendie commençoit à le gagner, entendant le fracas des poutres embraſées & des planchers brûlans qui fondoient ſous la flamme, il ſongea aux moyens de s'évader. Il ſe dépouilla de ſes armes; ſe coupa la barbe; ſe barbouilla le viſage de charbon; endoſſa une mandille qu'il trouva chez ſon portier; ſe couvrit la tête & les épaules d'un matelas & de pluſieurs couvertures, &, dans cet état, s'avança vers la porte la plus prochaine qui étoit enflammée. Déja il avoit paſſé aſſez heureuſement à la faveur des débris : il ne lui reſtoit plus que le dernier eſcalier à franchir, & il étoit ſauvé; mais un homme, l'ayant apperçu ſur les degrés, & l'ayant regardé fixement, le prit par le bras, & lui dit : « Où vas-tu? Arrête. » Il lui arracha en même tems un oreillet qui lui enveloppoit la tête. Rienzi avoit oublié d'ôter les bracelets d'or qu'il portoit aux bras; ce qui le fit aiſément reconnoître malgré ſon déguiſement. On s'attroupa autour de lui; & le malheureux ſénateur, pétrifié par la crainte, demeura expoſé aux regards de la populace, ſans oſer prononcer un ſeul mot. Un reſte de reſpect, que l'on conſervoit encore pour un homme ſi redouté, empêcha long-tems qu'on ne lui fît aucun mal, juſqu'à ce qu'un des plus furieux

conjurés, craignant que la haine du peuple ne ſe rallentît, tira bruſquement ſon épée, & la lui plongea dans le ventre. Ce coup réveilla la fureur prête à s'éteindre dans tous les cœurs. Le peuple ſe jetta ſur Rienzi, & chacun voulut avoir l'honneur de le frapper. Son cadavre fut traîné dans les rues, & enſuite pendu par les pieds à un poteau devant le palais des Colonnes. De-là il fut tranſporté dans le quartier des Juifs qui le brûlerent à petit feu.

[1362.]

Le pape Innocent VI, conſumé de vieilleſſe & de maladie, meurt le 12 de Septembre, regretté ſur-tout des gens de lettres, qu'il favoriſa & qu'il prit ſoin d'avancer.

Pierre Grimaud, abbé de S. Victor de Marſeille, eſt élu ſous le nom d'*Urbain V.*

[1367.]

Il y avoit ſoixante-trois ans que les papes faiſoient leur ſéjour dans la ville d'Avignon, au grand regret des Romains, qui ne ceſſoient de les conjurer de revenir à Rome. Urbain céde enfin à leurs ſollicitations preſſantes, & revient dans cette capitale du monde Chrétien. Il y fait ſon entrée le 16 d'Octobre, un ſamedi. Le palais du Vatican, ſi long-tems inhabité, tom-

boit preſque en ruines ; il prit le ſoin de le rétablir.

[1369.]

L'empereur Jean Paléologue paſſe en Italie, pour demander du ſecours aux princes d'Occident, contre les Turcs. Il vient à Rome, où le pape lui rend de grands honneurs, cependant, comme le remarque l'auteur de l'Hiſtoire eccléſiaſtique, un peu moins que ſi c'eût été l'empereur d'Occident. L'empereur fait ſa profeſſion de foi dans l'égliſe du Saint-Eſprit, en préſence de quatre cardinaux députés pour la recevoir. Elle étoit entiérement conforme à la croyance de l'Egliſe catholique.

Il donne cette profeſſion en grec, ſouſcrite de ſa main en vermillon, & ſcellée en or. Les cardinaux le reçoivent enſuite au baiſer de paix. Le dimanche ſuivant, le pape, revêtu de ſes habits pontificaux, accompagné de tous les cardinaux & des prélats parés des ornemens de leurs dignités, s'aſſied dans une chaire au haut des degrés de l'égliſe de S. Pierre. L'empereur Grec vient auſſi-tôt. Dès qu'il apperçoit le pape, il fait trois génuflexions ; puis il s'approche, & lui baiſe les pieds, la main & la bouche. Le pape ſe leve ; le prend par la main, & commence le *Te Deum*. Ils en-

trent enſemble dans l'égliſe, où le pape chante la meſſe.

[1370....]

Sainte Brigide, fameuſe par ſes révélations, avoit prédit au pape que, s'il retournoit à Avignon, il y mourroit à ſon arrivée. Au mépris de la prédiction, Urbain quitte l'Italie; mais il n'eſt pas plutôt arrivé à Avignon, qu'il eſt attaqué d'une maladie conſidérable qui le conduit au tombeau. Urbain fit bâtir le palais d'Avignon, qu'il décora d'un très-beau jardin. On vante l'intégrité de ſes mœurs, ſon zèle pour la juſtice, & ſa charité pour les pauvres. Il fonda un collége à Montpellier pour douze étudians en médecine; &, pendant tout ſon pontificat, il entretint mille étudians en différentes univerſités, leur fourniſſant des livres au beſoin. Pierre Roger, cardinal de Beaufort, ſon ſucceſſeur, ſe fit nommer *Grégoire XI.* Il revint à Rome, en 1376; &, depuis cette année, les papes y ont toujours tenu leur cour. Son pontificat n'offre que des bulles, & des hérétiques condamnés. Il mourut de la gravelle, le 5 de Février 1378, n'ayant pas encore atteint ſa quarante-ſeptieme année.

[1378.]

Cette année voit éclorre le fameux ſchiſme

d'Occident, qui déſola ſi long-tems l'Egliſe. Barthelemi de Prignano, Napolitain, archevêque de Bari, fut choiſi pour ſuccéder à Grégoire XI. Son élection paroiſſoit très-canonique. Quoique le conclave eût été fort tumultueux, cependant le plus grand nombre des cardinaux lui avoit donné librement leurs ſuffrages ; mais le nouveau pontife, homme dur & violent, ſe rendit ſi odieux par ſa groſſièreté, que pluſieurs cardinaux, preſque tous François, ſe retirerent à Anagni, fort mécontens, & ſous prétexte de quelques troubles excités, pendant le conclave, par la populace Romaine, qui vouloit un pape Romain. Ils proteſterent contre l'élection d'*Urbain VI*, comme faite par la violence, & ſe diſpoſerent à élire un autre pape. Ils jetterent les yeux ſur Robert de Genève, qui prit le nom de *Clément VII*, & établit ſon ſiége à Avignon, voyant que ſon compétiteur étoit maître de Rome. On trouvera quelques particularités ſur ce ſchiſme à l'article de NAPLES.

[1386.]

Urbain étant à Gènes, un hermite François, accompagné de quatre domeſtiques, ſe préſente pour lui parler, s'annonçant comme un homme envoyé de Dieu. Il paroît devant le pape, vêtu de noir en habit

long, avec une grande barbe noire & un air grave. Il déclare qu'il ne ſçait pas le latin, & dit en françois : « Seigneur, je viens vous » annoncer ce que Dieu m'a révélé pour » l'union de l'Egliſe. Depuis quinze ans, » retiré dans le déſert, j'y vaque à la con- » templation : or une révélation céleſte m'a » appris que notre ſaint pere le ſeigneur Clé- » ment eſt le vrai pape, & que vous n'êtes » qu'un intrus. » Urbain fit mettre en priſon ce fanatique, avec deux de ſes domeſtiques; car les deux autres prirent la fuite. Il les fit appliquer tous trois à la queſtion, ſéparément ; & l'hermite avoua ſon impoſture. Urbain n'oſa pas le faire mourir. Le premier dimanche de carême, il le fit ſortir de priſon : on lui raſa la barbe, & on le conduiſit à l'égliſe où il révoqua publiquement ce qu'il avoit dit contre Urbain. Quelques jours après, il s'en retourna en France.

[1389.]

Urbain meurt, le 15 d'Octobre ; & les cardinaux de ſon obédience éliſent pour ſon ſucceſſeur Pierre Tomacelli, Napolitain, âgé d'environ quarante-cinq ans, diſtingué par la richeſſe de ſa taille, & la beauté de ſon viſage, mais abſolument dénué des qualités néceſſaires au chef de l'égliſe.

[1390.]

Un Grec, nommé *Paul Tigrin*, homme pauvre & de baſſe naiſſance, s'étant aſſocié avec quelques miſérables de ſon eſpece, s'embarque, dans le deſſein de ſe faire paſſer pour le patriarche de Conſtantinople. Il vient premierement aborder à l'iſle de Chypre, où ſon impoſture lui réuſſit ſi bien, que le roi de cette iſle ſe fait couronner de ſa main, & lui donne trente mille florins d'or. De tous côtés, on venoit lui demander des graces comme au pape; mais le fourbe les vendoit au poids de l'or, &, par ce moyen, ramaſſa d'immenſes richeſſes. Enflé par ſes premiers ſuccès, Tigrin eut l'audace de venir à Rome, pour y jouer le même perſonnage pendant le pontificat d'Urbain; mais ſa fourberie fut découverte par quelques perſonnes qui lui ſoutinrent en face que, la même année, ils avoient vu en Grèce le véritable patriarche de Conſtantinople. Urbain le fit mettre en priſon, & confiſqua ſes tréſors. Au couronnement de Boniface IX, Tigrin fut mis en liberté avec les autres priſonniers, ſuivant la coutume. Il ſe rendit dans les Etats du comte de Savoye; &, ſçachant que ce prince étoit parent du véritable patriarche de Conſtantinople,

il l'alla trouver, & lui montra une fauſſe généalogie, qui lui en impoſa. Le comte traita ce fourbe comme ſon parent; lui donna un équipage convenable à la dignité d'un patriarche, & l'envoya au pape Clément, qui le reçut avec de grands honneurs. Le roi de France fut auſſi la dupe de cet impoſteur, qui, après avoir trompé une partie de l'Europe, s'embarqua avec ſes richeſſes.

[1394.]

L'univerſité de Paris écrit au pape Clément, pour lui repréſenter le ſcandale que le ſchiſme cauſoit à l'Egliſe, & pour lui propoſer quelques moyens de le faire ceſſer. Sans doute que ces moyens ne furent pas du goût de Clément. Après avoir lu la Lettre, il ſe leva tout en colere, & dit: » Ces Lettres ſont empoiſonnées, & tendent à diffamer le ſaint ſiége. » Il n'y fit aucune réponſe; &, depuis ce jour, on le vit triſte & penſif. Quelque tems après, il fut attaqué d'un mal aſſez léger, qui ne l'obligea pas même à garder le lit; mais un jour, après avoir entendu la meſſe, étant rentré dans ſa chambre, & s'étant aſſis, il fut frappé d'apoplexie, & mourut ſubitement. Le cardinal Pierre de Lune lui ſuccéda ſous le nom de *Benoît XIII.*

[1398.]

Le roi de France, s'intéreſſant vivement à la paix de l'Egliſe, fait propoſer au pape Benoît d'abdiquer le pontificat. Le pape répond à l'évêque de Cambrai, qui lui fait cette propoſition, qu'il eſt pape légitime, & qu'il veut juſqu'à la mort conſerver ſa dignité. L'évêque s'étant retiré avec cette réponſe, le maréchal de Boucicaut, qui avoit ordre, en cas de refus, de contraindre le pontife à ſe prêter aux vues du roi de France, fait avancer des troupes devant Avignon, & en forme le ſiége. Il fait dire aux habitans que, s'ils n'ouvrent leur ville, il brûlera leurs vignes & leurs maiſons de campagne. Les Avignonois allarmés, de concert avec les cardinaux, ſe hâtent de traiter avec le maréchal de Boucicaut, & conviennent de le laiſſer entrer dans la ville, à condition qu'il ne ſera fait aucun mal, ni aux habitans, ni aux cardinaux, ni à leurs gens. Benoît, quoique vivement affligé de ce traité, perſiſte dans ſa réſolution, & ſe tient enfermé dans ſon palais qui étoit abondamment pourvu de vivres. Il écrit à Martin, roi d'Aragon, pour lui demander du ſecours; mais ce prince, après avoir lu la

Lettre du pape, dit à ſes courtiſans : « Ce » prêtre croit-il que, pour lui aider à ſou- » tenir ſes chicanes, je doive entreprendre » la guerre contre le roi de France ? » Benoît demeure, tout l'hiver, aſſiégé dans ſon palais. Enfin, voyant que ſes proviſions diminuoient ſenſiblement, il parle d'accommodement. Le roi de France lui envoie des ambaſſadeurs avec leſquels il convient de certains articles. Il a, dès ce moment, toute liberté dans ſon palais, mais ſans en pouvoir ſortir qu'avec la permiſſion du roi & des cardinaux, juſqu'au rétabliſſement de l'union dans l'Egliſe.

» Boniface, dit M. l'abbé Fleuri, réſerva » pour la chambre apoſtolique les pre-

brique, où l'on avoit mêlé du ſang, & que l'on avoit humectées d'huile; enſorte qu'elles paroiſſoient ſuer pendant la chaleur de l'été. Ils diſoient qu'un d'entr'eux étoit le prophete Elie, revenu du paradis, & que le monde alloit périr par un tremblement de terre. Ils exciterent de grands mouvemens de dévotion, preſque dans toute l'Italie, & à Rome même. On vit par-tout dans cette ville des proceſſions de gens revêtus de longs habits de toile, avec des capuces couvrant le viſage, & ayant ſeulement des ouvertures pour les yeux, comme ſont les ſacs des Pénitens blancs, dans les provinces méridionales de la France.

[1403.]

Benoît XIII étoit enfermé, depuis plus de quatre ans, dans ſon palais d'Avignon, d'où il ne devoit ſortir que quand l'union ſeroit rétablie dans l'Egliſe. Ennuyé de cette longue captivité, il concerte avec un gentilhomme Normand, nommé *Robinet de Bracquemont*, les moyens de s'échapper. Il s'aſſure d'une eſcorte de cinq cens hommes, qui devoit l'attendre hors de la ville; &, comme Robinet de Bracquemont venoit ſouvent le voir les ſoirs, il prend cette heure pour ſortir avec lui, déguiſé,

dinaux, au nombre de quatorze, aſſemblés dans le conclave, avant de procéder à l'élection d'un nouveau pape, dreſſent un acte par lequel chacun d'eux s'engage, s'il eſt élu pape, de renoncer à cette dignité, pourvu que l'anti-pape y renonce également, & de ſe prêter à tous les moyens de rétablir l'union dans l'Egliſe. Après avoir tous juré & ſouſcrit cet acte, ils éliſent Ange Corradio, Vénitien, âgé de ſoixante-dix ans, homme recommandable par ſa ſainteté & par l'auſtérité de ſa vie. On ne ſoupçonnoit pas qu'un ſi vertueux perſonnage pût ſacrifier à ſon ambition le repos de toute l'Egliſe. Il témoignoit le plus grand déſintéreſſement & un deſir ſincere pour l'union. « Oui, diſoit-» il, je me rendrai au lieu de la confé-» rence pour concerter avec mon compé-» titeur les moyens de finir le ſchiſme, » quand je devrois y aller à pied, un bâ-» ton à la main, ou, par mer, dans la » moindre petite barque. » *Gregoire XII* n'avoit pas encore goûté les délices de la papauté, lorſqu'il tenoit ce généreux diſcours.

[1409.]

Il falloit ne pas connoître les hommes, pour eſpérer que deux papes, déja vieux, renon-

renonceroient de concert à une dignité, qui étoit alors, à tous égards, la premiere du monde. On attendoit, dans le même tems, deux exemples de la plus héroïque modération, tandis que l'hiſtoire en offre à peine un ſeul dans l'eſpace d'un ſiécle. Les deux papes amuſerent long-tems l'Europe par des Lettres réciproques, dans leſquelles ils s'exhortoient à quitter un titre que l'un & l'autre vouloit conſerver. On découvrit enfin leur mauvaiſe volonté. Il s'aſſembla dans la ville de Piſe un concile qui, repréſentant l'égliſe univerſelle, condamna Pierre de Lune & Ange Corrario, comme ſchiſmatiques, opiniâtres & hérétiques, & les déclara déchus de tout honneur & de toute dignité. On procéda enſuite à l'élection d'un nouveau pape; & tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Pierre de Candie, cardinal de Milan, qui ſe fit nommer *Alexandre V.* Il étoit Grec de nation, né dans l'iſle de Candie. Il ne ſe ſouvenoit pas même d'avoir jamais connu ſes parens. Un jour qu'il demandoit l'aumône, étant encore enfant, un moine Italien, de l'ordre des Freres Mineurs, le prit en affection, & lui apprit le latin. Il le fit enſuite entrer dans ſon ordre où le jeune homme ſe diſtingua par ſes talens, & s'éleva par degrés aux dignités eccléſiaſtiques.

[1409.]

Les deux papes, condamnés par le concile, continuoient toujours de porter un titre qui ne leur appartenoit plus. Grégoire, Vénitien d'origine, s'étoit réfugié à Udine, ville du diocèse d'Aquilée, appartenant aux Vénitiens; mais ayant donné quelque sujet de mécontentement à ses compatriotes, il craignit qu'ils ne le fissent arrêter, & manda l'embarras où il se trouvoit à Ladislas, roi de Naples, qui favorisoit son parti. Ce prince lui envoya deux galeres à un port voisin d'Austria, & près de cinquante hommes d'armes, pour l'escorter jusques-là.

cade, croyant avoir trouvé leur homme, ſe jetterent ſur Paul ; mais ils reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés. Paul leur dit que celui qui avoit paſſé ſeul à cheval, avec deux hommes à pied, étoit Grégoire. Auſſi-tôt quelques-uns ſe détacherent de la troupe, pour courir après ; mais, n'ayant pu l'atteindre, ils rejoignirent leurs camarades. Ils dépouillerent Paul de ſon habit rouge, & trouverent cinq cens florins d'or couſus dans ſon pourpoint. Un d'entr'eux ſe revêtit de l'habit rouge ; &, marchant à cheval, il donnoit au peuple des bénédictions comme le pape.

[1410.]

Le pape Alexandre, accablé d'infirmités, meurt à Bologne, âgé de ſoixante-onze ans. Il étoit doux, libéral, amateur de la bonne chere, ennemi de toute application. Il confia le ſoin des affaires au cardinal Balthazar Cozza, Napolitain, homme adroit & intriguant, adonné aux plaiſirs, mais, en même tems, très-verſé dans les affaires, & qui, par ſes cabales, ſe fit élire pour le ſucceſſeur d'Alexandre, ſous le nom de *Jean XXIII.*

[1415....]

Il s'étoit aſſemblé à Conſtance un nouveau concile, qui devoit porter le dernier

coup au ſchiſme, lequel duroit toujours par l'opiniâtreté des deux papes condamnés au concile de Piſe. Pour les engager plus efficacement à renoncer à leurs prétentions, on voulut forcer Jean XXIII de leur donner l'exemple, & de rendre, par ſa démiſſion, la paix à l'Egliſe. Allarmé de ce deſſein, Jean réſolut de quitter la ville de Conſtance, ce qui n'étoit pas aiſé, parce qu'on l'obſervoit de près. Mais Frédéric, duc d'Autriche, ami du pontife, trouva un expédient pour faciliter ſon évaſion. Il indiqua la célébration d'un tournoi, pour le 20 de Mars après-midi. Les principaux champions étoient le duc d'Autriche lui-même, & le fils du comte de Lil-

gliſe ; qu'il menoit une vie ſcandaleuſe & mondaine. Sur ces griefs, le concile le déclare dépoſé & privé abſolument du pontificat, & défend à tous les fideles de le reconnoître à l'avenir pour pape, & de le nommer tel. Des commiſſaires ſont députés pour ſignifier à Jean la ſentence de ſa dépoſition. Il la lut ſans rien dire ; puis, après s'être retiré, pendant environ deux heures, pour penſer à ce qu'il devoit faire, il déclara qu'il ſe ſoumettoit aux ordres du concile ; &, mettant la main ſur ſa poitrine, il jura qu'il renonçoit librement & de bon cœur au pontificat. Il fit, en même tems, ôter de ſa chambre la croix pontificale, ajoûtant que s'il avoit eu un autre habit pour changer, il auroit auſſi-tôt quitté en leur préſence les ornemens pontificaux.

Cette même année, Grégoire XII renonce enfin à toutes ſes prétentions au pontificat. Cet exemple ne put vaincre l'opiniâtreté de Benoît XIII, qui vouloit abſolument avoir l'honneur de mourir pape. Ce fut en vain que le concile le fit ſommer de ſe démettre de ſa dignité : ce vieillard, âgé de ſoixante-dix-huit ans, ſe moqua des menaces du concile. Pluſieurs princes, choqués de ſon obſtination, ſe retirerent de ſon obéiſſance. Benoît s'en allarma très-peu, & s'amuſa à lancer des

excommunications contre eux & contre le concile de Conſtance.

[1417.]

Le concile, après avoir cité pluſieurs fois Benoît XIII, voyant qu'il perſiſtoit dans ſon opiniâtreté, le déclare contumace, & le dépoſe ſolemnellement. On ne ſonge plus enſuite qu'à élire un nouveau pape. Otton Colonne, Romain, iſſu de l'illuſtre famille des Colonnes, eſt élevé ſur le thrône apoſtolique, d'un conſentement unanime. Il prend le nom de *Martin V*, en l'honnneur de S. Martin, évêque de Tours, dont on célébroit la fête ce jour-là. Le jour de ſon couronnement, les Juifs de Conſtance allerent avec des flambeaux à la main lui rendre hommage. L'un d'eux portoit les livres de Moyſe, qu'il préſenta au ſouverain pontife ; le pape ayant refuſé de les recevoir, l'empereur les prit, & dit aux Juifs que leurs loix étoient juſtes & bonnes, & qu'ils devoient les obſerver avec plus de ſoin qu'ils n'avoient coutume de faire.

[1419.]

Balthazar Cozza, retenu priſonnier depuis près de quatre ans, ayant enfin été remis en liberté, ſe rend aux environs de Parme

chez quelques-uns de ſes anciens amis, qui l'excitent à reprendre les habits pontificaux, & à diſputer la tiare à Martin; mais Cozza rouloit dans ſa tête un projet bien différent. Il ſe rend preſque ſeul à Florence, ſans prendre aucune ſûreté pour ſa perſonne, & va ſe jetter aux pieds de Martin V, implorant ſa miſéricorde, & le reconnoiſſant comme le véritable & ſeul vicaire de J. C. Tous les aſſiſtans furent attendris de ce ſpectacle. Le pape fit relever avec bonté Balthazar Cozza; lui donna mille témoignages d'affection, & s'efforça par ſes bienfaits de lui faire oublier la perte de la papauté.

[1424.]

Pierre de Lune, dit *Benoît XIII*, meurt dans le château de Paniſcole, âgé de près de quatre vingt-dix ans. On prétend qu'un moine, qui poſſédoit toute ſa confiance, l'empoiſonna dans des confitures qu'il prenoit ordinairement à la fin du repas; mais il y a lieu de croire que ſon grand âge fut la véritable cauſe de ſa mort. Son corps fut enterré très-ſimplement dans l'égliſe de la fortereſſe de Paniſcole; &, ſix ans après, il fut trouvé tout entier, répandant une odeur fort agréable. Le comte Jean de Lune, ſon neveu, le fit tranſporter à Igluéra, ville d'Aragon, où l'on aſſure qu'il eſt demeuré

juſqu'à préſent incorruptible ; ce qui ne doit pas être regardé comme une preuve de ſa ſainteté. Ce pontife, dont l'obſtination fit durer ſi long-tems le ſchiſme, voulut encore le prolonger après ſa mort. Il fit promettre avec ſerment aux deux cardinaux, qui ſeuls compoſoient ſa cour, de lui donner un ſucceſſeur après ſa mort. Les deux cardinaux, fideles à leurs engagemens, élurent Gilles Mugnos ou de Munion, gentilhomme Aragonnois, chanoine de Barcelone, qui n'accepta que malgré lui cette dignité, & prit le nom de *Clément VIII.* Perſuadé que ſon élection n'étoit pas ſoutenable, il abdiqua ſolemnellement en 1429, &, par ſa démiſſion, mit fin à ce

rent tellement épouvantés, qu'ils ſe hâterent de prendre la fuite ; &, dans ce tumulte, un évêque fut foulé aux pieds, & en mourut.

Les Colonnes, parens du défunt pape, excitent une ſédition dans Rome, à l'occaſion de la recherche d'un grand thréſor qu'on diſoit avoir été laiſſé par Martin V. Étienne Colonne prend les armes ; mais ſon entrepriſe ne lui réuſſit pas, & il eſt obligé de prendre la fuite. Un religieux Cordelier, nommé *Maſius*, qui avoit engagé le pape Eugene à faire la recherche de ce thréſor, convaincu d'avoir attenté à la vie du ſouverain pontife, & d'avoir même voulu livrer aux Colonnes le château Saint-Ange, eſt condamné à être écartélé. Son corps partagé en quatre quartiers, fut expoſé en quatre endroits de la ville.

[1432.]

Le pape Eugene, ſe voyant univerſellement haï des Romains, avoit fait venir à Rome le général Sforce, pour le ſoutenir contre les entrepriſes des ſéditieux. Sforce, quoique plein de valeur & d'expérience, fut cependant obligé de céder aux embûches & aux armes de Paul des Urſins. Etant ſorti de Rome, il alla camper à Aldige, où le cardinal de Sainte-Croix, de la famille des Colonnes, le vint trouver de la part du

pape, pour le raſſurer & l'inviter à revenir à Rome. « Hé quoi ! lui dit ce cardinal, le »grand Sforce peut-il craindre un ours, »ayant pour appui une ſi ferme colonne ?» faiſant alluſion au nom des Urſins, & à celui de ſa famille ; mais Sforce lui répondit qu'on pourroit avec raiſon l'accuſer de folie, ſi, pendant qu'il imploroit en vain le ſecours d'un marbre inanimé, il ſe laiſſoit ſurprendre par un animal d'une grandeur extraordinaire, qui pouvoit l'attaquer des dents & des ongles, & marcher vers lui à grands pas, déſignant par ces paroles le ſecours peu aſſuré des Colonnes, & les forces préſentes de Paul des Urſins.

[1434.]

Philippe, duc de Milan, ayant tourné ſes armes contre le pape, envoie deux de ſes généraux avec des troupes, pour piller la campagne de Rome, avec ordre de ſe ſaiſir, s'ils le pouvoient, de la perſonne du pontife. Dans un ſi preſſant danger, Eugene affecte une ſécurité hors de ſaiſon, & ne s'oppoſe point aux troupes du duc. Cette inaction irrite les Romains, déja mal diſpoſés en faveur du pape : ils ſe ſoulevent, & prennent la réſolution de l'arrêter. Il chaſſent d'abord ſes magiſtrats, & en créent ſept nouveaux. Eugene, craignant

pour ſa perſonne, ſort de Rome, ſous un habit de moine, & gagne avec bien de la peine l'embouchure du Tibre. Il ſe rend à Florence, où le duc de Milan tenta de le ſurprendre l'année ſuivante; mais, heureuſement pour le pape, le complot fut découvert.

[1438.]

Le patriarche de Conſtantinople vient à Ferrare, pour aſſiſter au concile qui devoit ſe tenir dans cette ville, & dans lequel on devoit traiter de la réunion des Grecs avec les Latins. On ſe trouva fort embarraſſé pour régler le cérémonial qui devoit s'obſerver dans l'entrevue du patriarche avec le pape, qui étoit alors à Ferrare. Le patriarche ne vouloit point convenir de la primauté du pape: ſa dignité étoit la premiere de l'égliſe d'Orient. Il ne prétendoit point céder au chef de l'Egliſe Latine. Il ne vouloit point ſur-tout entendre parler de baiſer les pieds du pape. Eugene, pour le bien de la paix, fut obligé de ſe relâcher ſur cet article. Lorſque le patriarche entra dans la chambre du pape, le pontife ſe leva de ſon thrône pour le recevoir: ils s'embraſſerent & ſe donnerent le baiſer de paix; après quoi, le pape s'étant remis ſur ſon thrône, on fit aſſeoir à ſa gauche le

patriarche, ſur un ſiége ſemblable à ceux des cardinaux.

[1439.]

Le concile aſſemblé à Baſle, après avoir fait le procès au pape Eugene, prononce la ſentence de ſa dépoſition, dans laquelle il eſt traité de perturbateur du repos de l'Egliſe, de ſimoniaque, parjure, hérétique & ſchiſmatique. On ſe hâte enſuite de lui nommer un ſucceſſeur. On tire de ſa retraite le fameux Amédée, duc de Savoie, qui vivoit dans la pratique de la pénitence dans ſon hermitage de Ripailles *. Les honneurs, auxquels il avoit ſi généreuſement renoncé, vinrent le chercher juſques dans ſa ſolitude ; & il les accepta, dans la crainte ſans doute de réſiſter à la volonté de Dieu. On obſerve que, lorſqu'on le revêtit des habits pontificaux, il ne voulut jamais conſentir qu'on coupât ſa barbe qui étoit très-longue & très-épaiſſe, & pour laquelle il avoit une affection ſinguliere ; on la lui laiſſa pour lors. Mais, étant à l'oſ-

* On a cru que l'amour d'une vie molle, oiſive, & délicate avoit engagé le duc à ſe choiſir cette retraite. Et c'eſt de-là qu'eſt venu le proverbe, *faire ripailles*, pour dire *faire bonne chere*.

fice la veille de Noël, cette barbe extraordinaire fut l'objet de mille plaiſanteries, & parut à pluſieurs une nouveauté peu convenable à la majeſté de la religion. Le nouveau pape, qui ſe fit nommer *Félix V*, de l'avis des gens ſenſés, ſe réſolut enfin à faire le ſacrifice de ſa barbe.

[1447.]

Eugene, quoique dépoſé par le concile de Baſle, avoit toujours exercé les fonctions de ſa dignité. Pluſieurs princes étoient reſtés dans ſon obéiſſance. Il avoit excommunié ſon rival, qui lui avoit rendu la pareille : il l'emportoit même ſur lui par le nombre de ſes partiſans, qui croiſſoit de jour en jour. Félix n'avoit déja plus dans ſon obédience, que la Savoie & les Suiſſes, & paroiſſoit diſpoſé à renoncer au pontificat. Eugene ſe voyoit à la veille d'être reconnu ſeul & légitime pape, lorſqu'il tomba dangereuſement malade. Son mal devenant de jour en jour plus conſidérable, l'archevêque de Florence va le trouver avec les ſaintes huiles, pour lui adminiſtrer le ſacrement de l'Extrême-Onction. Le pape, le voyant entrer, lui dit d'un ton ferme & aſſuré : « Pourquoi venez-vous ici ſans mes » ordres ? Que n'attendez-vous que je vous » mande pour recevoir les Sacremens ? »

s'efforçoit par ce langage de cacher à ceux qui l'environnoient le péril où il étoit ; mais la mort, s'avançant à grands pas, confondit bientôt cette intrépidité apparente. Eugene, après avoir fait une exhortation pathétique aux cardinaux, finit ſes jours le 23 de Février. Ce pontife eut de grandes qualités mêlées de beaucoup de défauts. On lui reproche ſur-tout ſon ambition. L'évènement le plus remarquable de ſon pontificat eſt la réunion de l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Latine, à laquelle il contribua beaucoup. Son ſucceſſeur fut Thomas de Sarſane qui prit le nom de *Nicolas V.*

[1449.]

verneur de la ville ; mais Porcario, ayant trompé la vigilance du cardinal par une feinte maladie, retourna ſecrettement à Rome, & ſe joignit au parti qu'il avoit formé, lequel n'attendoit plus, pour éclater, qu'une occaſion favorable. Ils étoient convenus de prendre les armes le jour de l'Épiphanie, & d'exciter le peuple à ſe ſaiſir du pape lorſqu'il célébreroit la meſſe dans l'égliſe de S. Paul. Porcario avoit même préparé une chaîne d'or pour lier le pontife ; mais Nicolas, informé du complot, fit chercher dans Rome ce chef des conjurés. On le trouva enfermé dans un coffre. Son procès lui fut fait ſur ſon propre aveu, & il fut pendu aux murailles du château Saint-Ange. Ses complices eurent le même ſort, à l'exception d'un nommé *Baptiſte Sciecra*, qui s'ouvrit un paſſage, l'épée à la main, à travers les troupes du pape, & prit la fuite.

[1455.]

Nicolas ſe diſpoſoit à envoyer une nombreuſe armée contre les Turcs, qui s'étoient emparés de Conſtantinople, lorſque la mort interrompit ſes projets. Ce pontife embellit la ville de Rome de ſuperbes édifices. Il recueillit avec grand ſoin les plus beaux manuſcrits grecs & latins, dont il enrichit ſa bibliotheque. Sa générosité en

ce genre alla ſi loin, qu'il promit cinq mille ducats à celui qui lui apporteroit l'Evangile de S. Mathieu en hébreu.

Pendant le conclave, qui ſe tint après la mort de Nicolas, Alphonſe Borgia, Eſpagnol, âgé de ſoixante-dix-huit ans, diſoit à tout le monde qu'il ſeroit pape. Il fit vœu de faire la guerre aux Turcs; &, dans la formule de ce vœu, il prit le titre de *ſouverain Pontife*, & le nom de *Calixte III.* Cette conduite, ſi contraire à celle des autres cardinaux, qui cachoient avec grand ſoin le deſir qu'ils avoient d'être papes, faiſoit regarder Alphonſe Borgia comme un vieillard imbécille & radoteur; mais on vit, par l'évènement, que ſon prétendu radotage étoit une prédiction très-juſte.

Alphonſe, roi de Naples & d'Aragon, vouloit traiter de pair avec le pape, & prétendoit même le rendre, en quelque ſorte, dépendant de lui. Il envoya des ambaſſadeurs au nouveau pontife, pour lui demander de quelle maniere Sa Sainteté vouloit vivre avec le roi d'Aragon. Calixte, irrité de cette demande, répondit: « Qu'il gou-» verne ſon royaume, & qu'il me laiſſe » gouverner l'égliſe. »

[1456.]

Callixte, toujours occupé des ſoins de la

la guerre contre les Turcs, fondoit le ſuccès de cette expédition ſur les armes Françoiſes. Il diſoit ordinairement que, ſi le ſecours de la France ne lui manquoit pas, il ſe flattoit d'abolir entièrement la ſecte de Mahomet. Il crut qu'à la faveur de ces éloges, il pouvoit impunément impoſer des décimes ſur le clergé de France, pour l'entretien des Croiſés; mais l'univerſité de Paris ne fut pas la dupe des louanges intéreſſées de Callixte, & appella de ſa bulle au futur concile.

[1458.]

Callixte meurt âgé de quatre-vingt-un ans. Enée Picolomini, appellé communément *Ænéas Sylvius*, lui ſuccéda ſous le nom de *Pie II.* Il étoit pauvre, infirme, & goutteux, entièrement livré à l'étude qui étoit ſa plus grande paſſion.

[1460.]

Le nouveau pape avoit de grands démêlés avec la cour de France, au ſujet de la pragmatique ſanction qu'il prétendoit abolir. Charles VII, roi de France, charge ſon procureur-général Dauvet de faire une proteſtation en forme contre tout ce que le pape avoit dit & fait contre la France,

dans le cours de cette querelle. Ce fameux appel étoit conçu en ces termes : « Puiſque » notre ſaint pere le pape, à qui la toute- » puiſſance a été donnée pour l'édification » de l'égliſe, & non pas pour ſa deſtruc- » tion, veut inquiéter & accabler le roi » notre ſeigneur, les eccléſiaſtiques de ſon » royaume, & même les ſéculiers ſes ſujets, » je proteſte, moi Jean Dauvet, procu- » reur-général du roi, de la nullité de tels » jugemens ou cenſures, ſelon les décrets » des ſaints canons, qui déclarent nulles, » en pluſieurs cas, ces ſortes de ſentences » & de cenſures émanées des paſteurs & » des juges, en ſoumettant néanmoins tou- » tes choſes au jugement du concile uni- » verſel, auquel notre roi très-chrétien » prétend avoir recours, & auquel j'ap- » pelle en ſon nom. »

[1463.]

Le pape avoit été, dans ſa jeuneſſe, ſecrétaire du concile de Baſle, dans lequel Eugene IV avoit été dépoſé, & il en avoit rédigé les actes; mais, ſe voyant élevé ſur la chaire de S. Pierre, & craignant peut-être que quelque concile ne s'avisât de l'en faire deſcendre, il ſe rétracta, & condamna le même concile qu'il avoit autrefois reconnu pour légitime. Il ſe garda

bien de dire que c'étoit ſa nouvelle dignité qui lui faiſoit changer de ſentiment ; &, dans ſa bulle de rétractation, adreſſée à l'univerſité de Cologne, il s'exprime ainſi : » Croyez-moi plutôt, maintenant que je » ſuis vieillard, que quand je vous parlois » en jeune homme ; faites plus de cas d'un » ſouverain pontife que d'un particulier ; » récuſez Ænéas Silvius, & recevez Pie II.

[1464.]

Après avoir exhorté tous les princes de l'Europe à la guerre contre les Turcs, Pie II avoit pris la réſolution de s'embarquer lui-même pour cette expédition, malgré ſon âge & ſes infirmités. On faiſoit à Ancone de grands préparatifs pour ſon départ ; ſa mort les rendit inutiles. Pie II, auſſi fier que ſes prédéceſſeurs, prodigua les excommunications aux têtes couronnées. Il fut très-avare envers les ſçavans de ſon ſiécle, quoique fort ſçavant lui-même. Il ſe diſtingua d'ailleurs par ſon zèle pour la religion & par l'intégrité de ſes mœurs.

Pierre Barbo, Vénitien, cardinal du titre de *S. Marc*, réunit en ſa faveur tous les ſuffrages, & fut élu pape. On lui demanda quel nom il vouloit prendre ? Il dit qu'il vouloit s'appeller *Formoſe*. Ce nom ſignifie

beau ; &, comme le nouveau pape étoit, en effet, un très-bel homme, qui n'avoit alors qu'environ quarante-huit ans, les cardinaux lui repréſenterent qu'on pourroit le ſoupçonner d'avoir pris ce nom par vanité. Il voulut prendre celui de *Marc ;* mais les cardinaux ne l'ayant pas approuvé, il ſe fit appeller *Paul II.*

[1466.]

L'évènement le plus remarquable du règne de ce pontife eſt l'excommunication qu'il lança contre Podgiébrac, roi de Bohême, qu'il dépoſa, & priva de ſon royaume, parce que, malgré Sa Sainteté, ce prince vouloit punir un de ſes ſujets Catholiques, accuſé de pluſieurs crimes.

[1467.]

C'étoit un crime aux yeux de Paul II d'avoir été en faveur auprès du dernier pape. L'hiſtorien Platine, honoré des bienfaits de Pie II, fut dépouillé de tous ſes biens par ſon ſucceſſeur. Après avoir long-tems cherché les moyens de parler au pape, ſans pouvoir en obtenir une ſeule audience, Platine lui écrivit une Lettre très-vive, dans laquelle il ſe plaignoit de ſon injuſtice, & le menaçoit d'un concile. Paul, irrité, le fit mettre en priſon ; mais,

quatre mois après, il lui rendit la liberté à la priere du cardinal de Mantoue.

[1470.]

Platine & quelques autres ſçavans de Rome, s'étant aviſés de prendre des noms grecs, Paul II s'imagine qu'ils forment une conſpiration contre lui, & que, pour n'être pas connus, ils déguiſent ainſi leur nom. Il fait mettre en priſon, & appliquer enſuite à la torture Platine & un de ſes amis, nommé *Callimaque*. La violence des tourmens ne pouvant arracher à Platine aucun aveu, le pape le fait accuſer d'héréſie. On examine ſes écrits avec rigueur; mais on n'y trouve rien qui puiſſe le convaincre; & Platine, après un an de priſon, eſt encore remis en liberté. Cet auteur a écrit les Vies des papes depuis J. C. juſqu'à la fin du pontificat de Paul II.

[1471.]

Le pape meurt d'apoplexie, pendant la nuit, ſans que perſonne le voie expirer, & puiſſe lui donner aucun ſecours. Ce pontife pleuroit fort aiſément: lorſqu'il n'avoit point de bonnes raiſons pour perſuader ce qu'il diſoit, les larmes étoient ſon dernier argument. Pie II l'appelloit, en raillant, *Notre-Dame de Pitié*. Les Proteſtans ont eſſayé de noircir ſa mémoire. Ils pré-

tendent qu'il fut étranglé par un homme qui le trouva couché avec une femme.

Les cardinaux s'étoient renfermés dans le conclave pour élire un nouveau pape. Un ſoir que le cardinal Beſſarion étoit occupé à l'étude dans ſa cellule, ſans s'embarraſſer des intrigues de ſes collégues, trois cardinaux vinrent frapper à ſa porte, & demanderent à lui parler. Ils étoient les chefs des différentes brigues du conclave, &, s'étant accordés pour l'élection du cardinal Beſſarion, ils venoient lui faire part de leur intention; mais Nicolas Perrotti, ſon conclaviſte, s'imaginant que ces cardinaux ne vouloient que briguer les ſuffrages de ſon maître, & ſçachant combien leurs ſollicitations ſeroient inutiles auprès d'un homme tel que Beſſarion, ne jugea pas devoir interrompre, pour un ſi frivole ſujet, les occupations ſérieuſes de ſon maître. Ce fut en vain que les cardinaux lui firent les plus vives inſtances : il refuſa toujours de les introduire & d'avertir ſon maître qu'ils le demandoient. Son obſtination rebuta la patience des cardinaux. Ils jugerent qu'il n'étoit pas de leur intérêt de placer ſur le ſaint ſiége un homme qui ne leur ſçauroit aucun gré de ſon élection, & qui leur feroit eſſuyer les caprices de ſes gens, lorſqu'ils viendroient pour lui parler. Ils réſolurent donc de tourner leurs

vues ſur un autre ſujet, & choiſirent le cardinal de la Rovere, jadis Cordelier, qui prit le nom de *Sixte IV*. Ainſi, par le zèle mal entendu de ſon conclaviſte, Beſſarion perdit la papauté. Lorſqu'il en fut inſtruit, il n'en témoigna aucun regret, il dit ſeulement à Perrotti : « Vous m'avez empê-» ché de vous faire cardinal. »

Le nouveau pape n'étoit pas de l'illuſtre famille de Rovere, ſelon le plus grand nombre des hiſtoriens : il avoit, comme le premier des papes, exercé la profeſſion de pêcheur.

Son premier ſoin fut d'élever au cardinalat ſes deux neveux Julien de la Rovere, & Pierre Riario, Cordelier. Ce dernier n'édifia pas l'égliſe dans ſa nouvelle dignité. Faſtueux & prodigue, il dépenſa deux cens ſoixante mille écus en deux ans. Il nourriſſoit dans ſon palais plus de cinq cens perſonnes, tant évêques, que docteurs, poëtes, orateurs, & autres gens à talens. Il diſoit ordinairement qu'il étoit le pere nourricier des honnêtes gens. Ses débauches abrégerent ſes jours. Il mourut, deux ans après qu'il eut été fait cardinal, n'ayant encore que vingt-huit ans.

[1478.]

L'amour que Sixte IV avoit pour ſa

famille, lui fit entreprendre de l'élever ſur les ruines de la maiſon de Médicis, dont la puiſſance lui portoit ombrage. Il fut le premier auteur de la conjuration des Pazzi. On verra quel en fut le ſuccès à l'article de FLORENCE.

[1484.]

Sixte meurt cette année, âgé de ſoixante-onze ans. Ce pontife fit réparer à Rome le pont du Tibre, qui porte ſon nom, au lieu de celui d'Antonin, qu'il avoit auparavant. Il enrichit d'un grand nombre de manuſcrits & de livres la bibliothèque du Vatican, dont il donna l'intendance à l'hiſtorien Platine. Le faſte, ou plutôt l'envie d'égaler les Médicis, eurent plus de part qu'un véritable goût pour les lettres, aux ſoins que Sixte prit d'augmenter ſa bibliothèque. On en jugera par le trait ſuivant.

Théodore Gaza, l'un de ces ſçavans Grecs, qui ſe retirerent en Italie après la priſe de Conſtantinople, ayant achevé ſa traduction de Cicéron en grec, en préſenta une copie faite de ſa main au pape Sixte IV. Il s'adreſſoit fort mal. Sixte, qui avoit demeuré cinquante ans parmi les Cordeliers, & n'avoit jamais étudié que les formalités de Scot, avoit le goût trop dépravé pour

ſentir la beauté de cet ouvrage : il le reçut d'un air froid & dédaigneux, & le jetta dans un coin de ſa chambre. Il appella enſuite ſon camérier, & le chargea de faire donner à l'auteur une ſomme ſi modique, qu'elle ne ſuffiſoit pas même pour payer le velin ſur lequel l'ouvrage étoit écrit. Cet affront, le plus ſenſible que pût recevoir un homme de lettres, cauſa un dépit mortel à Gaza. Dans le premier mouvement de ſon indignation, il lui échappa un proverbe grec, dont le ſens eſt que les ânes n'ont de goût que pour les chardons. Heureuſement pour lui, le pape n'entendoit pas la langue.

La mort de Sixte IV cauſa de grands déſordres dans Rome, qui ne furent appaiſés que par l'élection de Jean-Baptiſte Cibo, cardinal de Melfe, noble Génois, qui prit le nom d'*Innocent VIII.* On lui reproche d'avoir acheté les voix de pluſieurs cardinaux. Il n'avoit que cinquante ans, lorſqu'il fut élu pape. Il avoit mené dans ſa jeuneſſe une vie peu réglée, & avoit eu ſept enfans de pluſieurs femmes.

[1489.]

Zizim, frere de Bajazet, empereur des Turcs, étoit, depuis long-tems, au pouvoir des chevaliers de Rhodes, qui le gardoient

dans la commenderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou & de la Marche. Plusieurs princes avoient demandé aux chevaliers qu'ils le leur livrassent, pour s'en servir à faire la guerre contre son frere; mais le grand-maître de Rhodes résolut de l'envoyer au pape. Bajazet, instruit de ce dessein, envoya des députés au roi de France, pour le prier de ne pas permettre que Zizim sortît de ses terres. Cette ambassade ne produisit aucun effet. Zizim, du consentement de Charles VIII, fut mené à Rome, & présenté au pape. Le maître des cérémonies l'avertit que la maniere de saluer Sa Sainteté étoit de lui baiser les pieds. Cette cérémonie ne fut pas du goût du fier Zizim,

mandoit Zizim, afin de pouvoir faire la guerre aux Turcs avec plus d'avantage. On rend les plus grands honneurs aux ambaſſadeurs de Bajazet. Ils avoient apporté avec eux la ſomme promiſe, qui devoit ſervir à payer trois ans de la penſion de Bajazet, à raiſon de quarante mille écus. Le pape accepte la propoſition du Sultan; ce qui ne l'empêche pas de lever toujours des décimes, ſous prétexte de faire la guerre à ce même prince avec lequel il venoit de traiter.

Les promeſſes du pape ne raſſuroient pas entiérement Bajazet : il réſolut de faire empoiſonner ſon frere. Un certain Chriſtophe Macrin, ſurnommé *le Picentin*, ayant été outragé par les gens du pape, ſe rendit à Conſtantinople, & promit au Sultan de le défaire du pape & de Zizim. Bajazet eut pluſieurs conférences avec ce traître, & lui promit le gouvernement de l'iſle de Négrepont, avec une flotte de deux cens galeres, s'il pouvoit empoiſonner la fontaine dans laquelle on puiſoit l'eau pour la boiſſon du pape & de Zizim. Il le renvoya chargé d'or, de pierres précieuſes, & d'autres préſens. Chriſtophe, muni d'une phiole d'un poiſon très-violent, partit de Conſtantinople; mais, étant arrivé à Rome, il y fut arrêté pour d'autres crimes. Il avoua, dans les tourmens, l'affreux projet qu'il avoit

formé. Sur cet aveu, il fut condamné au dernier ſupplice, déchiré avec des tenailles ardentes; & ſes membres furent expoſés ſur les différentes portes de la ville.

Un orage affreux éclate, cette année, ſur Rome: le tonnerre frappe le clocher de l'égliſe de S. Pierre, & le renverſe. Le pape fut ſaiſi d'une ſi grande frayeur, qu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le laiſſa, pendant vingt-quatre heures, ſans connoiſſance. On le crut mort; & les cardinaux eurent la précaution de mettre à couvert un million recueilli des décimes, & deſtiné aux frais de la guerre contre les Turcs.

[1492.]

lexandre VI. Ce pontife, qui deshonora par ſes crimes le ſiége apoſtolique, fut redevable de ſon élévation à l'or qu'il ſçut répandre à propos dans le conclave. Etant cardinal, il avoit eu d'une dame Romaine quatre fils, & une fille, nommée *Lucrèce.* Les commencemens de ſon pontificat ſemblerent annoncer un heureux gouvernement; mais, comme Néron, il ne tarda pas à dévoiler ſon caractere.

[1493.]

Chriſtophe Colomb, envoyé par Ferdinand, roi d'Eſpagne, à la découverte des terres inconnues, étant de retour de ſon fameux voyage, le roi ſe hâta d'en donner avis au pape. Alexandre, par une vaine oſtentation de ſon pouvoir, voulant accorder à Ferdinand ce qu'il ne pouvoit ni lui donner ni lui ôter, adreſſe un bref à ce prince & à ſon épouſe Iſabelle, par lequel il leur donne à perpétuité, à eux & à leurs ſucceſſeurs toutes les iſles & terres fermes, découvertes & à découvrir, vers l'occident & le midi.

[1494.]

Le pape, ne pouvant s'oppoſer à Charles VIII, qui s'avançoit à la tête d'une puiſſante armée, pour conquérir le royaume de Naples, envoie un ambaſſadeur à Bajazet,

pour lui repréſenter que le roi de France marche à Rome, pour enlever des mains du ſouverain pontife Zizim, frere de Sa Hauteſſe; que le deſſein de Charles eſt de s'emparer du royaume de Naples, de paſſer enſuite dans la Thrace, pour aſſiéger Conſtantinople, & qu'il eſt de l'intérêt du Grand-Seigneur d'arrêter dans ſa route un ſi dangereux ennemi. Bajazet, en conſéquence, écrit pluſieurs lettres au pape. Dans l'une de ces lettres, il tâche de lui perſuader de faire mourir ſon frere Zizim qu'il avoit en ſon pouvoir, lui promettant trois cens mille ducats, & une amitié conſtante pendant toute ſa vie.

[1495.]

Charles VIII, étant entré dans Rome en triomphe, force le pape de conclure avec lui un traité, par lequel Zizim devoit être remis entre les mains du roi de France, pour s'en ſervir comme il le jugeroit à propos, dans les deſſeins qu'il avoit ſur Conſtantinople. Alexandre VI rend le prince Turc par un acte ſolemnel, & dans une cérémonie publique; mais il le rend empoiſonné. Le malheureux Zizim, étant parti avec le roi, ſe ſent attaqué en chemin, d'un mal inconnu, qui le conduit au tombeau.

[1497.]

» Un ſoir, quatorzieme de Juin, le duc » de Gandie, & les cardinaux de Valence » & de Borgia, les deux premiers, fils natu- » rels du pape, & le troiſieme, ſon neveu, » revenant aſſez tard d'un jardin proche l'é- » gliſe de S. Pierre-aux-Liens, où ils avoient » ſoupé avec la dame Vénotie leur mere, ſe » retiroient dans leur palais. Le duc s'écarta » un peu du chemin, avec un ſeul de ſes » eſtaffiers qu'il envoya, un moment après, » chercher des armes. L'eſtaffier de retour, » ne trouva plus ſon maître; &, quelques re- » cherches qu'on en pût faire le lendemain, » on n'en put ſçavoir aucune nouvelle: ſeu- » lement on trouva dans la rue du Peuple » la mule ſur laquelle le duc étoit monté » la veille. On fit des perquiſitions plus » exactes, & l'on apprit enfin d'un batelier » que, vers minuit, il avoit vu, du bateau où » il étoit couché, un homme monté ſur la » croupe d'un cheval, qui en portoit un » autre couché devant lui ſur la ſelle, & » ſoutenu des deux côtés par deux autres » hommes; que tous ces gens, étant arrivés » ſur un pont du Tibre, avoient jetté dans la » riviere celui qu'ils portoient; que l'homme » qui étoit ſur le cheval, avoit demandé aux » deux autres ſi celui qu'ils venoient de jet-

» ter, étoit allé à fond, & que, ceux-ci l'en » ayant assuré, tous s'étoient retirés dans le » moment. Aussi tôt le pape ordonna à des » plongeurs d'aller sonder la riviere dans » l'endroit marqué, qui étoit le lieu où l'on » venoit de jetter le fumier & les immon- » dices de la ville. Après avoir bien cher- » ché, on trouva le corps du duc percé de neuf coups d'épée. Il avoit encore ses ha- » bits, & on ne lui avoit rien volé. »

Le public attribua ce meurtre à César Borgia, cardinal de Valence, frere cadet du duc de Gandie, jaloux de ce que le duc avoit plus de part que lui aux faveurs de Lucrèce Borgia, leur sœur & leur maîtresse.

[1500.]

Peu s'en fallut que le pape ne portât la peine des désordres affreux qu'il avoit introduits à la cour de Rome. Le jour de la fête de S. Pierre & de S. Paul, sur les quatre heures après-midi, une furieuse tempête, mêlée de pluie & de grêle d'une grosseur prodigieuse, accompagnée d'un tourbillon de vent impétueux, renversa un tuyau de cheminée sur la salle dans laquelle le pape s'entretenoit avec quelques cardinaux. Le plancher de l'appartement du duc de Valentinois, affaissé par la masse énorme de cette cheminée, s'enfonça tout-

à-

à-coup, & écraſa trois Florentins qui attendoient dans l'anti-chambre, pour avoir audience. Ces malheureux tomberent morts aux pieds du pape : lui-même penſa être accablé ſous les briques, les pierres & les poutres ; mais le dais ſous lequel il étoit aſſis, lui ſauva la vie. On le trouva ſous les débris à demi-mort, & dangereuſement bleſſé ; & ſes domeſtiques eurent bien de la peine à le retirer. Alexandre I avoit alors ſoixante-dix ans. On ne croyoit pas qu'il ſurvécût à cet accident ; & déja l'on ſongeoit à ſon ſucceſſeur, lorſqu'en dépit de tout le monde, il recouvra la ſanté.

[1502.]

Pluſieurs princes d'Italie, entr'autres les Urſins, s'étoient ligués contre Céſar Borgia, qui avoit été fait duc de Valentinois, & dont l'ambition ſans bornes menaçoit leurs Etats ; mais le duc, ayant reçu de puiſſans ſecours de la part du roi de France, abbatit le parti de la Ligue, & força les ſeigneurs confédérés à conclure un traité de paix, qui ne fut pour ce prince perfide qu'un moyen plus ſûr de ſe défaire de ſes ennemis. La paix étant faite, le duc invite les principaux chefs de la Ligue, à venir le joindre avec leurs troupes à Sénigaglia. Ces ſeigneurs entrent dans la place ſans défiance ; mais

auſſi-tôt, par l'ordre du duc de Valentinois; les uns ſont étranglés, les autres jettés dans de ſombres cachots.

Le pape, auſſi méchant que ſon fils, & agiſſant de concert avec lui, envoie prier le cardinal des Urſins, qui, ſe confiant au traité, étoit rentré dans Rome, de venir le trouver au Vatican, parce qu'il a quelque affaire importante à lui communiquer; mais l'infortuné cardinal n'a pas plutôt mis le pied dans le palais, qu'il eſt arrêté priſonnier. On ſe ſaiſit, en même tems, de tous ceux de cette famille, qui ſe trouvoient à Rome, & on les conduit au château Saint-Ange. Le pape force le cardinal des Urſins de ſigner un ordre, pour livrer au duc de

autres qui paſſoient pour les plus riches & les plus avares du ſacré collége. Les papes étoient alors en poſſeſſion d'hériter des cardinaux. Alexandre, qui n'étoit pas plus ſcrupuleux que ſon fils, accepte la propoſition, & invite lui-même les cardinaux dont il vouloit ſe défaire, à venir ſouper dans la vigne du cardinal Cornetto, qui étoit aſſez proche du Vatican, & où l'on prépare par ſon ordre un repas magnifique. Sa Sainteté avoit fait mêler, entre pluſieurs bouteilles d'excellent vin, une bouteille de vin empoiſonné, deſtinée pour le cardinal Cornetto & ſes collégues. On avoit fait remarquer cette bouteille au maître d'hôtel, & pris toutes les précautions poſſibles pour éviter quelque mépriſe. Il faiſoit alors une chaleur extraordinaire. Le pape & le duc, étant arrivés à la vigne, veulent ſe rafraîchir, & demandent à boire; mais quelque ſoin qu'on eût pris d'inſtruire le maître d'hôtel, il ſe trompa, & préſenta du vin empoiſonné au duc de Valentinois & à ſa Sainteté. Le pape, qui ne trempoit pas beaucoup ſon vin, fut attaqué ſur le champ d'une colique violente, accompagnée de cruelles convulſions. Le duc, qui mêloit ordinairement beaucoup d'eau avec ſon vin, eut les mêmes ſymptomes, mais bien moins violens. Tous les remedes qu'on employa pour le pape furent inutiles. Il expira, quelques heu-

res après avoir avalé le poiſon. Le duc fut plus heureux. Après avoir pris tous les antidotes connus, il ſe fit mettre dans le ventre d'une mule encore vivante, ce qui lui ſauva la vie ; mais la violence du poiſon étoit ſi grande, que, pendant l'eſpace de ſix mois, il fut tourmenté par des douleurs très-aiguës. Ses cheveux & ſes ongles tomberent, & ſa peau ſe leva dans toutes les parties de ſon corps.

François Picolomini, cardinal de Sienne, ſucceſſeur d'Alexandre VI, ſous le nom de *Pie III*, paroiſſoit devoir corriger les abus qui s'étoient gliſſés ſous le dernier pontificat ; mais il mourut, vingt-ſix jours après ſon élection, regretté de tous les gens de bien. Julien de la Rovere, cardinal de S. Pierre-aux-Liens, élu pour lui ſuccéder, prit le nom de *Jules II*, & s'occupa de guerres & de combats, plutôt que du ſoin de réformer l'égliſe.

[1506.]

L'égliſe de S. Pierre du Vatican, que l'empereur Conſtantin avoit fait bâtir, commençoit à tomber en ruine. Jules conçoit le deſſein de la faire rebâtir entièrement, & de lui donner une forme plus majeſtueuſe ; voulant, par ce grand ouvrage, illuſtrer ſon pontificat. Le plan de

Ce ſuperbe édifice fut donné par le célèbre Bradamante qui avoit rétabli en Italie le goût de l'architecture antique. Jules publia des indulgences pour tous ceux qui contribueroient à la ſtructure de cet auguſte bâtiment, devenu, par les divers accroiſſemens qu'il a reçus, le plus conſidérable qu'il y ait dans le monde. Il en poſa la premiere pierre, le 18 d'Avril.

[1510.]

Jules, d'un caractere violent & impétueux, ne reſpiroit que les combats. Il commandoit ſes armées en perſonne; & ſa main, deſtinée à bénir les peuples, étoit toujours armée du glaive. Ses démêlés, avec le duc de Ferrare & le roi de France, occuperent tout ſon pontificat, & le détournerent d'autres ſoins plus utiles. Son humeur guerriere penſa quelquefois lui être funeſte. Etant un jour parti de Saint Félix pour ſe rendre devant la Mirandole, dont ſon armée faiſoit le ſiége, le fameux chevalier Bayard, inſtruit de la marche du pontife, forma le projet de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & de le conduire à Milan. Il partit, au commencement de la nuit, avec cent hommes d'armes. Jules étoit en litiere, précédé de ſes équipages & de quelques-uns de ſa cour. Heureuſement pour lui, le

mauvais tems l'obligea de retourner ſur ſes pas, & de ſuivre l'avis du cardinal de Pavie, qui lui conſeilloit de remettre le départ à l'après-midi. Il n'étoit pas encore rentré dans Saint Félix, lorſque Bayard parut avec ſes ſoldats, & fondit ſur la petite troupe du pape. Jules deſcendit promptement de litiere, &, précipitant ſa marche, ſe réfugia dans le château. Il ne perdit, en cette occaſion, que quelques mulets qui portoient ſon bagage, quelques-uns de ſes domeſtiques, & deux évêques de ſa ſuite.

[1513.]

Dévoré par ſon ambition & par les

refusa, & lui repartit froidement que le sujet n'en étoit pas digne. Il tourna ensuite la tête de l'autre côté, & rendit le dernier soupir, âgé de soixante-dix ans. Il fut peu regretté de ceux même qu'il avoit comblés de bienfaits, parce qu'il obligeoit de mauvaise grace.

Le cardinal Jean de Médicis étoit à Florence, lorsqu'il apprit la mort du pape Jules II. Il prétendoit à la papauté, & partit aussi-tôt pour Rome. Il se fit porter en litiere, à cause d'un abscès qu'il avoit entre les cuisses, & voyagea si lentement, que les obséques du pape défunt étoient déja terminées & le conclave commencé, lorsqu'il y arriva. Après avoir fait jouer, pendant quelque tems, tous les resforts de sa politique pour réunir en sa faveur les suffrages des cardinaux, il ne se trouvoit pas fort avancé; & le conclave paroissoit devoir durer encore long-tems, lorsqu'un accident bizarre fit ce que toutes les brigues du cardinal de Médicis n'avoient pu faire. Les mouvemens extraordinaires que ce prélat s'étoit donnés, en rendant visite, chaque nuit, à tous les cardinaux de sa faction, firent crever son abscès. Il en sortit une matiere infecte qui empesta les cellules voisines, qui n'étoient séparées que par de légeres cloisons. Les vieux cardinaux, qui étoient les plus contraires au cardinal de Médicis,

s'informerent d'où venoit cette odeur infecte. Les médecins, qu'on avoit eu ſoin de gagner, répondirent que l'infection étoit cauſée par la maladie du cardinal de Médicis, qui ne paroiſſoit pas avoir plus d'un mois à vivre. Cette déciſion fixa les incertitudes des vieux cardinaux. Jean de Médicis fut élu pape, & prit le nom de *Léon X.* Il n'avoit pas encore trente-ſix ans accomplis; & la joie que lui cauſa ſa nouvelle dignité, lui fit bientôt recouvrer une ſanté ſi parfaite, que les vieux cardinaux eurent lieu de ſe repentir de leur crédulité.

Léon fit éclater la magnificence, qui lui étoit naturelle, dans la cérémonie de ſon couronnement. L'Italie n'avoit point vu depuis long-temps de pompe plus ſuperbe. Il y avoit des arcs de triomphe dreſſés au bout de chaque rue. Tous les officiers de la cour de Rome étoient vêtus avec autant de richeſſe que de goût. Le pape fit ſon entrée ſolemnelle ſur le même cheval qu'il montoit à la bataille de Ravenne, où il fut fait priſonnier, & qui s'étoit livrée un an auparavant, à pareil jour. Le duc de Ferrare avoit racheté ce cheval d'un cavalier de ſa compagnie de gens-d'armes, auquel il étoit échu pour ſa part du butin. Il fut diſpenſé, depuis ce jour, de tout ſervice, & on le fit nourrir avec grand ſoin. La dépenſe

de cette fête coûta cent mille ducats. On remarque que, dans cette brillante journée, Jules de Médicis, frere naturel du pape, fit trois perſonnages différens. Il parut d'abord en chevalier de Rhodes, portant le grand guidon de S. Jean de Jéruſalem. On le vit enſuite décoré de la pourpre Romaine; & enfin, la nouvelle de la mort de l'archevêque de Florence étant arrivée à Rome, le même jour, Jules fut pourvu de cet archevêché, & ſe montra revêtu des ornemens de cette nouvelle dignité. Léon fut toujours poſſédé du deſir d'aggrandir ſa maiſon, & cette paſſion lui fit commettre pluſieurs injuſtices. Il tenta de dépouiller Maximilien Sforce du duché de Milan, ſous prétexte que ce prince, devenu preſqu'imbécille, n'étoit pas capable de gouverner cet Etat. Son deſſein étoit de le faire paſſer entre les mains de Julien de Médicis, ſon frere, auquel il avoit fait épouſer la ſœur du duc de Savoye. Les intrigues, qu'il mit en œuvre pour faire réuſſir ce projet, font honneur à ſa politique; mais la mort imprévue de Julien rompit toutes ſes meſures.

[1515.]

Il réuſſit mieux dans ſon entrepriſe ſur le duché d'Urbin. Cet Etat, voiſin de Florence, étoit fort à la bienſéance du jeune

Laurent de Médicis, ſon neveu, alors chef de cette république. Sans conſidérer l'injuſtice qu'il y avoit à dépouiller ainſi un feudataire du ſaint ſiége ſans aucun ſujet, il força le malheureux duc d'Urbin d'abandonner ſes Etats dont Laurent fut mis en poſſeſſion.

[1517.]

Le pape Léon entreprend d'achever le ſomptueux édifice de la baſilique de ſaint Pierre, que Jules II, ſon prédéceſſeur, avoit commencé; mais, ſon thréſor ſe trouvant épuiſé par les exceſſives dépenſes qu'il avoit faites, il imagine, pour rétablir ſes finances, un expédient dont les ſuites furent très-funeſtes à l'égliſe. Il envoya, dans tous les royaumes Chrétiens, des légats chargés d'accorder des indulgences plénieres à tous ceux qui voudroient contribuer aux frais de l'édifice. Les conditions, qu'il falloit remplir pour gagner ces indulgences, étoient ſi aiſées, qu'il n'y avoit perſonne qui ne pût les gagner dans toute leur plénitude. Le monde Chrétien fut diviſé en divers départemens. On établit dans chacun des collecteurs pour recevoir l'argent; & pluſieurs prédicateurs furent choiſis pour inſtruire le peuple des vertus de ces indulgences. Ce trafic ſolemnel des graces ſpirituelles donna lieu à Martin Luther de

s'élever contre les indulgences, & de former cette ſecte qui a cauſé tant de maux à l'Egliſe.

Pandolphe Pétrucci, qui commandoit à Sienne, avoit rendu des ſervices ſignalés à Léon X. Le cardinal, ſon fils, avoit même contribué beaucoup à ſon élection. Cependant le deſir qu'avoit le pape de joindre l'Etat de Sienne à celui de Florence, lui fit perdre le ſouvenir de toutes les obligations qu'il avoit à la famille des Pétrucci; &, par la plus noire ingratitude, il réſolut de la faire chaſſer de Sienne. A la faveur d'une ſédition qu'il eut le ſecret d'allumer dans cette ville, les Pétrucci furent chaſſés, & leur place fut occupée par un homme devoué à la maiſon de Médicis; mais cette injuſtice penſa lui coûter la vie.

Le cardinal Pétrucci, indigné de l'outrage fait à ſa famille, réſolut de ſe venger de l'ingratitude du pape. Il forma une conſpiration contre ſa vie, dans laquelle entrerent les cardinaux Sodérini, Cornéto, Riaire & Sauli. Il y avoit en Italie un fameux chirurgien nommé *Verſelli*, homme débauché, & capable des plus grands crimes. Les conjurés réſolurent de ſe ſervir de ſon miniſtere, pour faire mourir le pape. Ce pontife, comme on l'a dit, avoit eu un abſcès qui s'étoit ouvert, mais dont la plaie ne s'étoit jamais bien fermée. Il lui

falloit, par conſéquent, un habile chirurgien qui le ſuivît par-tout pour le panſer, lorſqu'il étoit néceſſaire. Il étoit facile à ce chirurgien d'empoiſonner les bandages qu'il mettoit ſur la plaie; & les conjurés firent tous leurs efforts pour que le pape ſe ſervît du miniſtere de Verſelli, qu'ils avoient gagné; mais, quelques repréſentations qu'on fit à Léon, il ne voulut jamais conſentir à changer ſon chirurgien, quoiqu'il fût mal-adroit & qu'il eût la main lourde. Sur ces entrefaites, on intercepta une Lettre que le cardinal Pétrucci écrivoit à ſon ſecrétaire, à la cour de Rome, nommé *Antoine Nini*. Cette Lettre étoit écrite en chiffres; circonſtance qui fit naître de grands

de Rome, qui lui fit entendre que le pape étoit dans l'intention de rétablir ſon pere à Sienne, & qu'il n'attendoit que ſon retour à Rome, pour en conférer avec lui. Pétrucci ſe laiſſa perſuader, & partit auſſitôt; mais, dès qu'il ſe préſenta dans l'antichambre du pape, il fut arrêté & mis dans un cachot. On dépêcha auſſi-tôt un courier à Florence. Verſelli fut pris dans cette ville, pendant qu'il jouoit au dés; & on le conduiſit à Rome. Avant que la nouvelle de la détention du cardinal Pétrucci ſe fût répandue, le pape fit aſſembler tous les cardinaux qui ſe trouvoient alors à Rome. Il leur fit un diſcours véhément & pathétique, & ſe plaignit amèrement d'une conjuration formée contre ſa vie par quelques cardinaux. Il ajoûta qu'il connoiſſoit les coupables; qu'il leur offroit le pardon de leur crime, pourvu qu'ils en fiſſent l'aveu en plein conſiſtoire, mais que, s'ils s'obſtinoient à garder le ſilence, il les abandonneroit à toute la rigueur de la juſtice ſéculiere. Alors les cardinaux Sodérini & Cornéto ſe proſternerent aux pieds du pape qui leur pardonna; mais il les condamna à une amende de dix mille écus chacun. Le cardinal Pétrucci, après avoir été longtems appliqué à la torture, fut étranglé dans ſon cachot par un Ethiopien. Le chirurgien Verſelli fut traîné ſur une claie,

pendu, tenaillé, & tiré à quatre chevaux. Le cardinal Riaire obtint ſa grace pour cent mille écus, & fut banni de Rome. Le pape pardonna au cardinal Sauli aux inſtantes prieres de ſa ſœur.

Quelque tems après, Léon X, s'appercevant que la plus grande partie des cardinaux étoient irrités contre lui, réſolut d'en créer un grand nombre de nouveaux qui lui fuſſent plus affectionnés. Dans cette vue, il fit une promotion de trente-un cardinaux, dont le plus illuſtre fut Pompée Colonne, qui devint, dans la ſuite, le plus dangereux ennemi de la maiſon de Médicis.

Léon faiſoit peindre la galerie du Vatican par le fameux Raphaël, cet artiſte inimitable dont les ouvrages ſont l'admiration des connoiſſeurs. Il alloit preſque tous les jours viſiter ſon travail, & ſe plaiſoit à s'entretenir avec lui. Le voyant un jour plus échauffé qu'à l'ordinaire, il lui tâta le pouls, & lui trouva de la fiévre. Il lui dit de s'aller mettre au lit, & lui envoya un chirurgien qui le ſaigna, ne ſçachant pas que l'émotion du peintre venoit de s'être trop livré aux plaiſirs de l'amour. Comme la ſaignée eſt très-dangereuſe en de pareilles conjonctures, Raphaël tomba dans une langueur qui termina ſes jours. Ainſi ce Léon X, protec-

teur déclaré des artiſtes célèbres, fut la cauſe innocente de la mort du fameux Raphaël, qui n'avoit alors que trente-ſix ans, & qui pouvoit encore laiſſer à la poſtérité un grand nombre de chefs-d'œuvres.

Jules Blanci, favori de Léon, le voyant jour accablé de pluſieurs affaires importantes, choiſit ce moment pour lui préſenter une requête à ſigner, eſpérant qu'il ne la liroit pas. Le pape, ſoupçonnant quelque myſtere, interrompit ſes occupations, & lut la requête. Il trouva qu'on le ſupplioit d'unir deux bénéfices ſitués dans deux provinces éloignées l'une de l'autre. Il demanda enſuite à Blanci combien on lui avoit promis pour faire paſſer cette requête. Le favori lui avoua ingénument qu'il devoit recevoir deux cens écus. Léon courut auſſi-tôt à ſa caſſette, en tira deux cens écus qu'il donna à Blanci, & déchira la requête.

[1521.]

La plaie, qui étoit reſtée au pape depuis l'ouverture de ſon abſcès, s'étant refermée tout-à-coup, les humeurs ceſſerent de couler; ce qui cauſa ſa mort.

Ce pape aima les arts & la littérature, autant qu'aucun prince de ſa famille, & peut-être plus qu'il ne convenoit à un ſouverain pontife. On lui reproche d'avoir

préféré les poëtes aux théologiens, & ſur-tout d'avoir fait repréſenter, avec des dépenſes exceſſives, des comédies trop libres.

[1522.]

Adrien Florent, évêque de Tortoſe, autrefois précepteur de Charles V, eſt élevé ſur la chaire de S. Pierre, par les intrigues de l'empereur, ſon diſciple. Il ne changea point de nom, comme avoient fait ſes prédéceſſeurs depuis cinq cens ans, & ſe fit appeller *Adrien VI*.

Ce pontife, né à Utrecht, étoit fils d'un braſſeur de bière, & avoit été élevé, par charité, au collége des Porciens à Louvain. Les progrès qu'il y fit dans la théologie & dans la philoſophie, lui acquirent une grande réputation, & commencerent ſa fortune.

Les Romains, qui deſiroient avoir un pape Italien, furent très-irrités de ſon élection, & pourſuivirent les cardinaux, au ſortir du conclave, en les accablant d'injures. Le cardinal de Gonzague, paſſant ſur le pont Saint-Ange avec pluſieurs autres cardinaux, ſe tourna d'un air riant vers les plus mutins, & leur dit: «Je vous remercie » de ce que vous vous contentez de nous » dire des injures, tandis que nous méri- » tons d'être lapidés. »

Le

Le nouveau pape n'imita pas le faſte & la magnificence de ſes prédéceſſeurs. Il étoit bienfaiſant ſans être prodigue. Son zèle réforma pluſieurs déſordres qui s'étoient gliſſés dans le clergé. Il ne tenoit point de table, & mangeoit en ſon particulier, comme un religieux. Cette conduite, ſi conforme à celle des ſaints papes des premiers ſiécles, lui attira le mépris de tout le monde. On diſoit de lui, que c'étoit un honnête homme & un bon Chrétien, mais un médiocre pontife.

La haine qu'on avoit conçue contre ce digne pontife, étoit telle que, pendant l'eſpace d'environ deux ans qu'il occupa le ſaint ſiége, on attenta pluſieurs fois à ſa vie. Un certain Marius de Plaiſance, à qui le pape avoit ôté quelque emploi, réſolut de s'en venger, & de le tuer, lorſqu'il ſortiroit de ſa chambre; mais ce miſérable, après avoir attendu quelque tems inutilement, voyant que ſon complice ne venoit pas à l'heure marquée, craignit qu'il n'eût découvert la conſpiration, & ſe perça lui-même de ſon épée. Allant un jour célébrer la meſſe dans la chapelle pontificale, la voûte s'écroula, &, par ſa chute, écraſa quelques Suiſſes auprès du pape. Les prélats de ſa ſuite, témoins de cet accident, firent paroître par leurs manieres, qu'ils étoient fachés que le pape eût échappé à ce danger. Le peu-

ple même pouſſa l'impiété juſqu'à faire des imprécations contre la Providence qui lui avoit ſauvé la vie.

[1523.]

Les vœux des Romains ſont enfin comblés par la mort d'Adrien VI, arrivée le 14 de Septembre ſur le ſoir. Ce pape fut inhumé dans l'égliſe de S. Pierre, ſous une tombe aſſez ſimple, ſur laquelle fut gravée cette épitaphe. « Ici repoſe » Adrien VI, qui n'eſtima rien de plus mal- » heureux pour lui, dans toute ſa vie, que » de commander. »

Le cardinal Jules de Médicis lui ſuccède. Il avoit deſſein de retenir ſon nom de Jules; mais on lui dit, pour l'en détourner, que les papes. qui ne changeoient pas de nom, mouroient bientôt. Il fut aſſez foible pour le croire, & ſe fit appeller *Clément VII.* Ce pontife étoit fils naturel de Julien de Médicis, aſſaſſiné à Florence, dans la conjuration des Pazzi. C'eſt le premier bâtard qui ait occupé le ſiége apoſtolique. Pluſieurs traits, relatifs à ce pape, ſe trouvent à l'article de FLORENCE.

[1525.]

La guerre, entre l'empereur Charles V

& François I, au ſujet du Milanez, étoit alors plus vive que jamais. Jules de Médicis, après avoir inutilement exhorté les deux princes à la paix, embraſſa le parti du roi de France, qui ne fut pas le plus heureux. Ce prince ayant été fait priſonnier à la bataille de Pavie, & les François ayant été obligés d'abandonner le Milanez, un détachement des troupes de l'empereur entra dans Rome par ſurpriſe, & pilla le palais du pape, qui s'étoit retiré dans le château Saint-Ange. Ce pontife ſe voyant aſſiégé dans cette fortereſſe, conclut avec le commandant des troupes de l'empereur une trève de quatre mois; promit d'embraſſer le parti de l'empereur, & de retirer les troupes qu'il avoit au ſervice de la France & des autres puiſſances liguées contre Charles VI; mais Clément ſe vit à peine en liberté, qu'il oublia ſes ſermens; &, loin de retirer ſes troupes, il en envoya de nouvelles.

[1527.]

L'empereur, irrité de la perfidie du pape, écrit au duc de Bourbon de chercher tous les moyens de punir le pontife de ſa mauvaiſe foi. Le duc marche auſſi-tôt vers Rome à la tête de quatorze mille hommes, & en forme le ſiége. Les ſoldats, animés par le

desir du pillage, montent à l'assaut avec une ardeur incroyable : lui-même les encourage par son exemple; mais, lorsqu'il montoit le premier, un coup de mousquet le renverse mort. Cet accident ne rallentit point le courage des soldats, qui, malgré les efforts de ses habitans, se rendent maîtres de Rome, & y exercent les plus affreux ravages. Cette ville, prise jusqu'à huit fois par des peuples barbares, ne fut jamais pillée avec tant de fureur qu'elle le fut alors par les mains des Chrétiens. Tous les désordres qui accompagnent le sac d'une ville, furent exercés dans Rome avec la violence la plus effrénée, pendant l'espace de neuf mois. Cette ville n'avoit jamais été si riche; & le butin que les soldats en retirerent, ne se peut estimer.

Le pape s'étoit renfermé dans le château Saint-Ange, dès qu'il avoit appris l'arrivée du duc de Bourbon. Il y fut assiégé par l'armée ennemie, & serré de si près, qu'on pendit une vieille femme, qui avoit voulu lui faire passer un panier de laitues par une corde qu'on avoit lâchée le long de la muraille du château. Le cardinal Pulci, renfermé avec le pape dans cette forteresse, fit, pour s'échapper, une tentative qui lui coûta la vie. A peine fut-il sorti, qu'il tomba de son cheval, & son pied resta engagé dans l'étrier. Le cheval, qui venoit de sentir l'e-

peron, ne rallentit point ſa courſe, & traîna le malheureux cardinal ſur le pont-levis du château. Preſque tous les prélats de l'Europe écrivirent à l'empereur, pour ſolliciter la liberté du pape; mais Charles V, croyant que ce ſeroit un grand honneur pour lui d'avoir eu, dans l'eſpace de deux ans, deux priſonniers ſi illuſtres, un roi de France & un pape, répondit en termes ambigus, & ſongeoit même à faire conduire le pontife en Eſpagne. S'il n'exécuta pas ce deſſein, du moins il vendit bien cher au pape ſa liberté.

Cependant ce pontife ſouffroit beaucoup de la diſette des vivres dans le château Saint-Ange. Il ſe vit enfin forcé de ſe rendre, & de capituler avec le prince d'Orange, qui avoit ſuccédé au duc de Bourbon, dans le commandement des troupes. Il s'engagea de payer quatre cens mille ducats, & de remettre entre les mains de l'empereur, le château Saint-Ange, avec pluſieurs villes de l'Etat eccléſiaſtique. Il fut encore ſtipulé que le pape demeureroit priſonnier dans le château Saint-Ange, juſqu'à ce qu'il y eût cent cinquante mille ducats de payés. Pour payer promptement cette ſomme, on vendit tout ce qu'on trouva dans le château Saint-Ange, & l'on mit à l'enchere trois chapeaux de cardinaux, qui furent donnés au plus offrant.

Après que l'armée impériale eut évacué Rome, les commiſſaires des quartiers dreſſerent un compte exact des filles ou femmes que les ennemis avoient rendues enceintes ; & l'on trouva que le nombre ſe montoit à trois mille ſept cens ; & il s'en trouva encore plus de mille à la campagne, & aux environs de Rome.

Huit jours avant ce fatal évènement, un homme, habillé en hermite, âgé d'environ ſoixante ans, alloit dans les rues de Rome, vers l'heure de minuit, faiſant ſonner de tems en tems une clochette qu'il portoit en main, & prononçant à haute voix ces paroles : « La colere de Dieu va » bientôt tomber ſur cette ville. » On arrêta cet homme extraordinaire. Le gouverneur l'interrogea ; mais il n'en put jamais rien tirer que ces paroles : « La colere de Dieu » va bientôt tomber ſur cette ville. » Le pape ne réuſſit pas mieux dans l'examen qu'il voulut faire de cet homme : la violence des tourmens ne put même arracher autre choſe de lui, que cet oracle effrayant. Le prince d'Orange, ſucceſſeur du duc de Bourbon, étant maître de Rome, fit mettre cet homme en liberté, & lui offrit de l'argent qu'il refuſa. Trois jours après, il ſortit de la ville, & l'on n'a jamais ſçu ce qu'il eſt devenu.

[1529.]

Charles-Quint ſe rend à Boulogne pour s'y faire couronner, & pour conférer avec le pape des moyens de rétablir la paix. On lui fait, dans cette ville, la plus magnifique réception. Dès qu'on ſçut qu'il approchoit, tous les ſénateurs ſortirent à cheval, & en habits de cérémonie. Il marcherent enſuite deux à deux devant l'empereur, comme pour le conduire & lui faire faire place. L'univerſité en corps, & tous ceux qui étoient revêtus de quelque dignité dans la ville, allerent auſſi au-devant de ce prince, plus de deux cens pas au-delà des portes. Les plus diſtingués d'entr'eux portoient un dais de brocard d'or & de velours cramoiſi, ſous lequel paroiſſoit l'empereur armé de pied en cap. Immédiatement après lui, ſuivoit à cheval Antoine de Leve, capitaine fameux, qui avoit fait avec honneur cinquante campagnes, & qui, dans ſon extrême vieilleſſe, pleuroit de joie de voir ſes travaux ſi dignement récompenſés. Le grand amiral André Doria venoit enſuite. Enfin on appercevoit l'aigle Romaine, porté par le vice-gonfalonnier de l'empire. Tous les officiers & les domeſtiques de l'empereur fermoient la marche. Au ſon des trompettes, des tam-

bours & des fifres, on arriva ſur la place de l'égliſe cathédrale. Le pape, revêtu de ſes habits pontificaux, aſſis ſur un vaſte échafaud couvert de riches tapis, & portant la triple couronne, attendoit l'empereur. Ce prince deſcendit à quelque diſtance de l'échafaud. En approchant du pape, il ſe mit à genoux pour lui baiſer les pieds; mais le pontife retira ſes pieds, &, relevant l'empereur, l'embraſſa ſur les deux joues. Après les complimens ordinaires de part & d'autre, Charles fit préſent au pape d'une caſſette d'argent, remplie de médailles d'or; & le pape donna à l'empereur une aigle impériale d'or, enrichie de pierreries.

[1534.]

Le pape Clément VII meurt, le 25 de Septembre de cette année, âgé de cinquante-ſix ans. Ce pontife, amateur des arts comme la plûpart des princes de ſon illuſtre maiſon, enrichit la bibliothéque du Vatican d'un grand nombre de livres rares & précieux. Alexandre Farneſe, doyen du ſacré collége, lui ſuccéda ſous le nom de *Paul III.*

L'excommunication lancée contre Henri VIII, & la ſéparation du royaume d'Angleterre d'avec l'égliſe Romaine en 1538;

L'établiſſement de l'ordre des Jéſuites,

& l'approbation que le pape donna, par une bulle authentique, à ce nouvel inſtitut, en 1540 ;

La convocation du fameux concile de Trente, deſtiné à réformer les abus qui s'étoient gliſſés dans l'égliſe, dont l'ouverture fut indiquée pour le 13 Décembre 1545.

Tels ſont les principaux événemens qui diſtinguent le pontificat de Paul III.

[1549...]

Paul III, apprenant qu'Octave Farneſe cherchoit à s'emparer de la ville de Parme, appartenante au ſaint ſiége, fut tranſporté d'une ſi violente colere, qu'il en tomba en foibleſſe. Ceux qui étoient auprès de lui, le ſoutinrent, & le mirent ſur un lit où il demeura quatre heures ſans parler. Il ne revint à lui-même, que pour s'appercevoir que ſa fin n'étoit pas éloignée. Son corps, affoibli par les années, n'avoit pu réſiſter à une ſi vive ſecouſſe ; & il expira, le 10 de Novembre, âgé de quatre-vingt-un ans. On remarque qu'avant de mourir, il ordonna qu'on remît la ville de Parme à Octave Farneſe. Ce pontiſe avoit de la littérature, & faiſoit aſſez bien des vers. Il eut une affection aveugle pour ſa famille, qui n'eut jamais pour lui que de l'ingratitude.

Le cardinal de Monté, ſon ſucceſſeur, prit le nom de *Jules III.* C'eſt l'uſage que le nouveau pape donne à quelqu'un de ſes amis ſon chapeau de cardinal. Jules accorda le ſien, avec ſon nom & ſes armes, à un jeune aventurier, ſon domeſtique, & qui n'avoit pas d'autre charge dans ſa maiſon, que celle de gouverner un ſinge. Ce jeune homme, ſe nommoit *Innocent*, & étoit né à Plaiſance de parens pauvres & obſcurs. Le cardinal de Monté, étant gouverneur de cette ville, eut occaſion de voir ce jeune homme qui cherchoit à ſe placer dans quelque endroit ; ſes manieres lui plurent : il ſe chargea de ſon éducation & le fit même adopter par ſon frere Baudouin.

Les cardinaux furent indignés de voir un inconnu ſans naiſſance & ſans mérite, décoré de la pourpre Romaine. Ils repréſenterent vivement au pape qu'il avilifſoit la dignité de cardinal par la promotion d'un pareil ſujet. Jules leur répondit : « Vous m'a» vez bien élevé vous-même ſur le ſiége apoſ» tolique, quoique je n'euſſe aucun mérite. » Commençons, ajoûta-t-il, par avancer ce » jeune homme : s'il n'eſt pas encore digne » du cardinalat, il faut eſpérer qu'il le devien» dra. » La vie déréglée du nouveau cardinal démentit les eſpérances du pape. Quelques plaiſans le nommerent le cardinal

Simia, ſinge, faiſant alluſion à l'emploi qu'il avoit autrefois exercé.

[1555.]

Jules avoit deſſein de rétablir l'autorité du ſaint ſiége en Angleterre : il en avoit même écrit à la reine Marie, qui paroiſſoit diſpoſée à le ſeconder ; mais la mort, qui le ſurprit, l'empêcha de pouſſer plus avant ſon projet. On rapporte qu'étant preſſé par ſon frere Baudouin de lui céder la ville de Camérino, & les cardinaux n'y voulant pas conſentir, il feignit d'être malade pour être diſpenſé de tenir le conſiſtoire ; mais, pour colorer ſa feinte, ayant été obligé de changer ſon régime, il tomba ſérieuſement malade, & mourut.

Le cardinal de Sainte Croix, élu pour lui ſuccéder, prit le nom de *Marcel II.* Ce pontife parut avoir de grandes vues pour la réformation de l'égliſe, & forma pluſieurs projets, qu'il n'eut pas le tems d'achever. Entr'autres, il méditoit d'inſtituer un ordre militaire de cent chevaliers tirés de toutes ſortes de conditions & d'états. Il devoit en être le chef & le grand-maître. Tous les chevaliers lui auroient prêté ſerment de fidélité, & ils auroient reçu de lui une penſion annuelle de cinq cens écus ; ce devoit être leur unique revenu. Toute dignité leur

auroit été interdite, excepté celle du cardinalat. Son deſſein étoit d'employer ces chevaliers pour les nonciatures, les légations, les gouvernemens, les négociations, & toutes les autres affaires du ſiége apoſtolique. Déja pluſieurs ſçavans, qui demeuroient à Rome, avoient été faits chevaliers du nouvel ordre, & un grand nombre d'autres briguoient cet honneur.

Marcel ne voulut jamais permettre qu'aucun de ſes parens vînt à Rome. Depuis qu'il fut pape, il ne vit pas même ſon frere & ſes deux neveux. Quelqu'un lui ayant demandé ſi on leur donneroit un appartement au palais? « Qu'y ont-ils affaire, répondit-» il? eſt-ce leur maiſon? »

ler, voulut même retrancher la compagnie de ſes gardes, perſuadé que le ſigne de la croix devoit être la ſeule défenſe du vicaire de J. C.

Ce pontife ſi eſtimable mourut le dixieme jour de ſon pontificat, regretté de tous les gens de bien. On a prétendu que ſon chirurgien, corrompu par ceux qui craignoient la réforme, l'avoit empoiſonné en traitant un ulcere caché qu'il avoit à la jambe.

[1556.]

Le cardinal de Caraffe, élu pape ſous le nom de *Paul IV*, ſe ligue contre l'empereur avec Henri II, roi de France; mais, quelque tems après, informé que ce prince avoit conclu une trêve avec leur ennemi commun, il envoie en France le cardinal Caraffe ſon neveu, en qualité de légat, pour perſuader au roi de la rompre. Le légat fit dans Paris une entrée pompeuſe. On rapporte que, lorſqu'il diſtribuoit des bénédictions au peuple à genoux dans les rues, ſelon la coutume, au lieu de prononcer les paroles ordinaires, il diſoit tout bas ces mots : « Puiſque ce peuple veut être » trompé, qu'il ſoit trompé. »

Un incident, qui arriva à-peu-près dans le même tems, ſervit encore à ranimer la haine du pape contre l'empereur Char-

les V, & le roi Philippe ſon fils. Un meſſager du marquis de Sarria, ambaſſadeur de l'empereur à Rome, portant des Lettres au vice-roi de Naples, & paſſant par Terracine, fut arrêté par le gouverneur de cette ville, qui le ſoupçonna d'être chargé de quelque commiſſion contraire aux intérêts du pape. Il fut enſuite envoyé à Rome. Le duc de Palliano, neveu du pape, ne le fit entrer dans la ville, que la nuit, & ſous bonne garde : on le fouilla très-exactement, & on lui trouva des Lettres en chiffres, que Garcilaſſo de Véga, agent du roi d'Eſpagne à Rome, écrivoit au duc d'Albe. On déchiffra ces Lettres, & l'on connut que Véga preſſoit le duc d'entrer ſur les terres du pape, qui n'avoit encore raſſemblé aucunes troupes pour ſa défenſe. Là-deſſus, Véga fut arrêté & mis en priſon avec Antoine de Taſſis, général des poſtes de l'empereur. Le pape, dans ſon reſſentiment, voulut même excommunier l'empereur & ſon fils, ſous prétexte qu'ils ſoutenoient les Colonnes, excommuniés & ennemis du ſaint ſiége ; mais le pontife ne tarda pas à ſe repentir de ſes emportemens. Le duc d'Albe entra dans l'Etat eccléſiaſtique, à main armée ; & les progrès rapides de ce fameux général forcerent Paul IV à rechercher la paix.

[1557.]

Ce pontife, par un zèle un peu trop ardent pour la religion, étendit beaucoup l'autorité de l'inquiſition, qu'il appelloit l'*antidote de l'héréſie*, & attribua même à ce tribunal la connoiſſance de pluſieurs procès qui n'étoient point de ſon reſſort. Le moindre ſoupçon étoit une preuve pour lui, lorſqu'il s'agiſſoit de la religion. Il n'avoit alors aucun égard ni au mérite ni à la qualité des perſonnes. Le cardinal Moron, prélat d'un très-grand mérite, & digne d'occuper le thrône pontifical, ne fut pas à l'abri du zèle inquiet & turbulent de Paul IV, qui le fit arrêter ſur quelques indices, & renfermer dans le château Saint-Ange. Moron, qui avoit défendu autrefois avec ſuccès les vérités orthodoxes contre les erreurs des Proteſtans, fut vivement indigné de ſe voir traité comme un hérétique endurci, par un pape qui lui étoit redevable de ſon élection. Paul IV, lui ayant fait faire ſon procès avec rigueur, reconnut ſon innocence, & lui envoya dire qu'il pouvoit ſortir de priſon; mais le courageux cardinal ne voulut point uſer de cette permiſſion, & demanda qu'on le juſtifiât pleinement de l'accuſation honteuſe qu'on avoit oſé intenter contre lui. Le pape, confus de ſes

excès envers Moron, différa cependant de l'absoudre, pour ne pas se condamner lui-même; & ce ne fut que sous Pie IV, que Moron fut pleinement justifié.

[1558.]

Ignace, fondateur des Jésuites, étant mort, les principaux membres de cette société s'assemblent, & choisissent pour lui succéder le pere Laynez. Après l'élection, ils se rendirent au palais du pape qui les reçut avec bonté, & approuva leur choix. Ce pontife, se tournant vers le nouveau général, lui dit ces paroles remarquables, par le rapport qu'elles ont à l'événement

» garde que la faveur des princes ne vous » séduise.... Ne vous laissez point aveu- » gler par les honneurs du siécle; ils seroient » la cause de votre ruine. »

[1559.....]

Le cardinal Caraffe, le duc de Palliano & le marquis de Montebello, neveux du pape, abusoient de leur crédit & du pouvoir que leur confioit leur oncle, pour commettre des vexations inouïes, & pour se livrer impunément aux plus honteuses débauches. Le public murmuroit en secret contre eux; mais personne n'osoit en demander justice au pape, qui avoit une affection aveugle pour sa famille. Heureusement la licence des neveux du pape étoit montée à un tel excès, qu'il s'en apperçut lui même, & ne put s'empêcher d'en faire des plaintes. Quelques personnes, zélées pour le bien public, saisirent ce moment favorable, pour représenter au pape le scandale que causoit la mauvaise conduite de ses neveux, & lui firent appercevoir tous les abus qu'ils avoient introduits dans Rome. Le pape ouvrit alors les yeux; &, prenant une résolution généreuse, il fit assembler un consistoire nombreux, dans lequel, après avoir détesté la vie déréglée de ses neveux, il prononça contre eux un décret de ban-

niſſement, qui fut exécuté à la rigueur. Cette action vraiment grande fit voir que le pape aimoit ſincérement la juſtice, & lui fit beaucoup d'honneur.

Paul IV, attaqué d'une hydropiſie, meurt le 18 d'Août, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Le peuple n'eut pas plutôt appris la nouvelle de ſa mort, qu'il fit éclater la haine qu'il lui portoit. Une troupe de mutins courut vers la nouvelle priſon de l'Inquiſition; en fit ſortir tous les priſonniers, & y mit le feu. Les armes des Caraffes furent arrachées avec violence de tous les endroits où elles étoient placées. Le commiſſaire de l'Inquiſition fut tué dans le déſordre, & ſa

ſignale les commencemens de ſon pontificat par la perte des Caraffes, ſi puiſſans ſous le règne précédent. Le cardinal Charles Caraffe, ſon couſin, Alfonſe, & pluſieurs autres de la même famille, ſont arrêtés par l'ordre du nouveau pontife, & renfermés au château Saint-Ange. On rapporte que le cardinal Caraffe, ſe voyant conduit en priſon, dit que les Caraffes avoient bien mérité ce cruel traitement, puiſqu'ils avoient élu pour pape un homme tel que Médéchino.

[1561.]

Pie IV fit pluſieurs réglemens pour l'embelliſſement de la ville de Rome. Il y fit amener à grands frais les eaux de pluſieurs fontaines; &, dans tous les ouvrages qu'il entreprit pour la décoration de cette capitale du monde, il eut ſoin d'unir la magnificence à l'utilité. Un poëte fit à ce ſujet deux vers latins, dont voici le ſens: » Auguſte fit bâtir de marbre la ville de » Rome, qui n'étoit encore que de briques; » mais, par les ſoins de Pie IV, cette ville » eſt devenue toute d'or. »

Un des plus utiles établiſſemens de ce pape fut l'imprimerie du Vatican, deſtinée à imprimer correctement les ouvrages des peres. Il en commit le ſoin au ſçavant Paul Manuce.

Cette même année, Pie IV fait faire le

procès aux Caraffes qu'il retenoit priſonniers. Le cardinal Caraffe & le duc de Montorio ſon frere, convaincus d'avoir abuſé de leur pouvoir, furent condamnés à mort. Le premier fut étranglé dans la priſon ; le ſecond eut la tête tranchée ſur le pont du château Saint-Ange : leurs corps furent expoſés à la vue du peuple ſur le même pont.

[1565.]

Benoît Accolti, fils d'un cardinal de ce nom, trame une conſpiration contre le pape. Cet homme, viſionnaire & fanatique, s'étoit imaginé que Pie IV n'étoit pas vrai pape; qu'après ſa mort, le ſaint ſiége ſeroit occupé par un autre pontife, qui réformeroit entiérement les abus, & rendroit la paix à l'Egliſe. Il faiſoit eſpérer à ſes complices qu'ils partageroient les thréſors de Pie IV. Il leur promettoit des châteaux & des villes; Pavie devoit être donnée à l'un, Crémone à l'autre. Il cherchoit depuis quelque tems l'occaſion de tuer le pape; mais ſa timidité la lui faiſoit toujours manquer, lorſqu'elle ſe préſentoit. De trop longs délais firent échouer la conſpiration. La diviſion ſe mit entre les conjurés, & le ſecret fut éventé. Ils furent tous arrêtés dans une nuit, & appliqués à la queſtion. Ils firent paroître dans les tourmens plus de courage qu'ils n'en avoient

témoigné dans l'exécution de leur entrepriſe, & ne voulurent rien avouer. Accolti, affectant un rire forcé pendant qu'on le tourmentoit, déclara qu'un ange l'avoit excité à cette entrepriſe; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût mis à mort avec ſes complices.

[1566.]

Michel Ghiſleri, Dominicain, monte ſur le ſiége apoſtolique, vacant par la mort de Pie IV, & ſe fait appeller *Pie V.* Il ſe rendit redoutable aux hérétiques, par pluſieurs exécutions qu'il fit faire dès les commencemens de ſon pontificat. Aonius Paléaris, écrivain célébre, ayant oſé dire que l'Inquiſition étoit un poignard dégaîné contre les ſçavans, fut brûlé par l'ordre du ſévère pontife.

Les courtiſanes, dont Rome étoit remplie, éprouverent auſſi la rigueur de Pie V. Il voulut les obliger de ſortir de la ville, ou de ſe marier, ſous peine du fouet; mais, ſur les remontrances de quelques ſeigneurs, il ordonna qu'elles ſe tinſſent renfermées chez elles, & leur défendit expreſſément de ſe montrer dans la ville, ni le jour ni la nuit.

Pie V, n'étant encore que cardinal, avoit ſouvent exhorté un rabbin fort riche, nommé *Elie*, à renoncer au Judaïſme. Le

Juif lui avoit toujours répondu qu'il ſe convertiroit, lorſqu'il le verroit pape. Pie V, ſe voyant parvenu au pontificat, fit ſouvenir le Juif de ſa promeſſe, & le ſomma de l'accomplir. Elie, fidele à ſa parole, reçut le baptême en préſence des cardinaux & d'une grande multitude de peuple, & fut nommé *Michel*.

[1563.]

Le cardinal Louis Simonette mourut cette année. On rapporte qu'un voleur, dont la figure & la taille avoient beaucoup de rapport avec celle de ce cardinal, eut la hardieſſe de prendre ſon nom, ſes habits & ſon équipage, & trompa par ce déguiſement un grand nombre de perſonnes. Il parcourut pluſieurs villes d'Italie, exerçant les fonctions d'un véritable légat; & par ce moyen, il amaſſa de grandes richeſſes. Il étoit ſuivi de pluſieurs autres voleurs qui le traitoient d'Eminence, & lui rendoient extérieurement les plus grands honneurs. On découvrit enfin l'impoſture, & le faux cardinal fut arrêté dans le Boulonnois. Son procès lui fut bientôt fait; lui-même avoua ſes crimes, & fut pendu avec une corde d'or filé. On lui avoit attaché au col une bourſe vuide, avec cette inſcription: *Sine moneta*; *Sans monnoie*, pour marquer que

ce fourbe n'étoit point le cardinal Simonette, mais un voleur alors *ſans monnoie.*

[1572.]

Pie V meurt le premier de Mai, âgé de ſoixante-huit ans. Ce pontife, célébre par la ſainteté de ſa vie, par ſa charité envers les pauvres, par un grand nombre de pieux établiſſemens, ne fut pas regretté du peuple, à cauſe de ſa ſévérité, & des rigueurs qu'il faiſoit exercer par l'inquiſition. Le Sultan Sélim, ayant appris ſa mort, en fit faire des réjouiſſances publiques à Conſtantinople, pendant trois jours. Pie V étoit en effet le plus terrible ennemi de la puiſſance Ottomane. Il avoit beaucoup contribué à la fameuſe victoire de Lépante, par les ſommes immenſes qu'il avoit fournies, & plus encore par ſes prieres. On trouva dans ſes coffres plus d'un million d'écus d'or, qu'il avoit amaſſés pour fournir aux frais de la guerre contre les Turcs. Le cardinal Hugues Buon-Compagno, Boulonnois, lui ſuccéda ſous le nom de *Grégoire XIII.*

La nouvelle du maſſacre de la S. Barthelemie ayant été portée à Rome, le nouveau pape, perſuadé que cette ſanglante tragédie étoit une choſe très-utile à la religion, ordonna une proceſſion, à laquelle il aſſiſta lui-même, pour rendre graces à

Dieu de cet heureux évènement ; &, pour en perpétuer la mémoire, il fit frapper quelques médailles, où lui-même eſt repréſenté d'un côté, & de l'autre un ange tenant une croix & une épée, exterminant les hérétiques, & particuliérement l'amiral de Coligni.

[1582.]

La ſuite des tems avoit introduit des erreurs ſenſibles dans le calendrier : les fêtes n'étoient plus célébrées dans leur tems ; celle de Pâques ſur-tout étoit conſidérablement dérangée. Pluſieurs papes avoient inutilement entrepris de réformer le calendrier. Grégoire entreprend ce grand ou-

L'hiſtoire parle avec éloge de la piété & de la prudence de ce pontife. Son caractere étoit doux & modéré. Il étoit ſobre, généreux & bienfaiſant ; mais une trop grande affection pour ſa famille, défaut commun aux papes, & trop de négligence à punir les déſordres & les crimes des bandits, nuiſirent à la réputation de Grégoire.

Le cardinal de Montalte, qui lui ſuccéda, fut un homme d'un caractere ſingulier; l'hiſtoire de ſes premieres années peut paroître intéreſſante.

Sixte naquit, en 1521, dans un château de la province de la Marche, appellé *les Grottes*, & fut nommé *Félix*. Son pere, qui étoit pauvre, le plaça, dès l'âge de neuf ans, chez un riche bourgeois de ſon village, pour garder les moutons ; mais ſon maître, n'étant pas content de lui, le mit à garder les pourceaux. Un religieux de l'ordre de S. François, allant à Aſcoli, ville de la Marche, pour y prêcher le Carême, s'égara dans le voiſinage des Grottes, & chercha quelqu'un pour le remettre en ſon chemin. Le petit Félix n'étoit pas loin. Si-tôt qu'il vit ce religieux, il alla le ſaluer, & lui offrit ſon ſervice. Le bon pere reçut avec joie les offres de cet enfant, & lui demanda le chemin d'Aſcoli. Il lui répondit qu'il étoit tout prêt à le

conduire jusques-là, & se mit en même tems à marcher devant lui. Pendant le chemin, il lui parla avec tant d'esprit & de vivacité, que le bon religieux fut surpris de trouver des dispositions si heureuses dans un enfant réduit à la condition la plus vile. Ayant reconnu sa route, il remercia Félix, & voulut le renvoyer; mais l'enfant marcha toujours, sans faire semblant de l'entendre; ce qui l'obligea de lui demander en riant s'il avoit envie de venir avec lui jusqu'à la ville. Félix lui répondit, avec une hardiesse mêlée de modestie, qu'il le suivroit non-seulement jusqu'à Ascoli, mais jusqu'au bout du monde. Le religieux, étonné de la fermeté de cet enfant, réso-

tere. Le ſacriſtain l'ayant prié de répondre une meſſe, il lui répondit avec hauteur qu'il n'étoit plus novice. Cette repartie irrita le ſacriſtain, & lui fit dire que le gardeur de cochons ſe méconnoiſſoit déja.

Les progrès rapides qu'il fit dans ſes études, & ſur-tout dans la philoſophie, lui attirerent la jalouſie de ſes compagnons. Félix les irritoit encore par ſes railleries, & leur diſoit ſans ceſſe avec un air moqueur : « Veux-tu diſputer contre moi ? » Ces jeunes gens, offenſés de cette plaiſanterie, cherchoient à s'en venger par quelque tour de malice. Ils réſolurent un jour entr'eux de contre-faire le cri des pourceaux, d'auſſi loin qu'ils l'appercevroient, & ils ſe tenoient ſur ſon paſſage, pour lui donner ſans ceſſe cette cruelle mortification. Félix, ennuyé des ces inſultes, dit tout haut qu'il caſſeroit la tête au premier qui ſe trouveroit ſous ſa main, & ſaiſit à ce deſſein un gros bâton, où étoient attachées les clefs de l'égliſe. Le neveu du provincial alla, malheureuſement pour lui, recommencer la même avanie. Frere Félix, le trouvant à portée, lui déchargea un grand coup de ſon bâton ſur la tête, en lui diſant : « J'ai » gardé les cochons ; mais je ne l'ai jamais » été ; & puiſque tu les contrefais ſi mal, » c'eſt à moi à t'apprendre à mieux parler » leur langage. »

Ayant obtenu de ſes ſupérieurs la permiſſion d'aller voir le pape, qui paſſoit à Lucques, les autres religieux, jaloux de la préférence qu'on lui avoit accordée, diſoient, en le regardant avec des yeux de mépris : « Voilà un bel homme pour » aller voir le pape ! » mais, comme il entendoit raillerie, & qu'il avoit la repartie prompte, il répondit en riant : « Je » vais prendre l'air de la papauté, pour » voir un peu comment je m'en accom- » moderai. »

Il ne fut que trois jours à Lucques, à cauſe de la difficulté des logemens. Pendant ce tems, il s'informa, le plus exactement qu'il put, de tout ce qui concernoit

& il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât ſur ſes pas pour le chercher. Le lendemain matin, ayant rencontré un marchand ſur ſa route, il le joignit, &, chemin faiſant, s'entretint avec lui. Le marchand, voyant tomber un peu de pluie, détacha un manteau de deſſus la croupe de ſon cheval, & s'en couvrit; mais pere Félix, ayant reconnu que c'étoit le ſien, ne fit pas d'autre cérémonie que de l'ôter à ce marchand, & de le mettre ſur ſes épaules.

Le pape Grégoire XIII s'affoibliſſoit de jour en jour, & paroiſſoit menacé d'une mort prochaine. Alors le cardinal de Montalte commença de contrefaire l'infirme & le moribond, ſe flattant qu'à la premiere élection, les cardinaux le choiſiroient comme un homme dont les infirmités rendroient bientôt la place vacante. Il ne marchoit jamais qu'appuyé d'un bâton, & le corps courbé à moitié vers la terre; ſa voix étoit tremblante & caſſée. Le cardinal de Saint-Sixte l'ayant un jour retenu à dîner, il fit ce qu'il put pour s'en défendre, diſant qu'il n'étoit plus propre à ſe trouver aux feſtins. Il fallut néanmoins ſe rendre; mais s'étant mis à table, il penſa s'évanouir deux fois. Le cardinal neveu lui dit: « Monſeigneur, ſi vous ne mangez, vous mourrez ſans avoir été pape.... A-t-on jamais mis dans cette place, lui répondit Mon-

» talte, un vieillard infirme & moribond ?
» J'ai cru, ajoûta-t-il, que j'allois étouf-
» fer par un redoublement de mon mal de
» poitrine, qui m'ôte de tems en tems la
» reſpiration. » Le cardinal de Saint-Sixte lui ayant là-deſſus conſeillé de prendre des remedes propres à fortifier l'eſtomac : « Les
» remedes, lui dit-il, donnent quelque ſou-
» lagement au mal, mais ne diminuent pas
» les années. » Il ne montoit jamais à cheval, que quand il y étoit forcé ; & alors il étoit une heure à ſe préparer, & à prendre du ſecours & de l'aide de ſes gens, auxquels il diſoit en ſoupirant : « Il me ſié-
» roit mieux d'être porté en terre par quatre
» hommes, que de me promener ſur une
» mule autour des murailles de la ville. Et

qui le faiſoit appeller par mépris *l'âne de la Marche*, ne pouvoient ſe figurer qu'il prétendît à l'élection. Les autres ne pouvoient croire qu'on pût jetter les yeux ſur un homme ſujet à toutes les infirmités. Il paroiſſoit le moins ſain & le moins vigoureux des cardinaux ; il n'étoit pas probable qu'ils miſſent ſur le ſaint ſiége un ſujet qu'ils traitoient eux-mêmes d'ignorant, & qui avoit à peine la force de ſe tenir ſur ſes jambes. Ce fut cependant à ces raiſons que le cardinal de Montalte fut redevable de ſon exaltation. Après les diſcuſſions & les débats ordinaires en pareille occaſion, la plûpart des cardinaux jetterent les yeux ſur lui, comme ſur un ſujet qu'ils pourroient gouverner à leur gré, & qui leur laiſſeroit entre les mains toute l'autorité. Lorſque Montalte vit que la moitié des ſuffrages étoit pour lui, il commença de donner quelqu'eſſor à cette ambition qu'il avoit renfermée pendant plus de quinze ans. Il ſortit de ſa place, ſans attendre la concluſion du ſcrutin ; &, jettant ſon bâton au milieu de la ſalle, il ſe redreſſa, & parut d'une taille beaucoup plus grande qu'auparavant ; mais ce qui fut encore plus ſurprenant, c'eſt qu'il cracha avec autant de force que l'auroit pû faire un jeune homme de trente ans. Tous les cardinaux, ſurpris d'un tel changement, ſe regardoient avec étonnement. Quelques-

uns ſembloient déja ſe repentir de cette élection; ce que voyant le doyen, il dit tout haut: « N'allons pas ſi vîte, il y a de » l'erreur dans le ſcrutin; » mais Montalte lui repartit avec fermeté: « Le ſcrutin eſt » bon & dans les formes; » & puis ce même homme qui, deux heures auparavant, avoit peine à parler ſans touſſer, entonna le *Te Deum*, d'une voix ſi forte & ſi éclatante, que toute la voûte de la chapelle en retentit.

Les maîtres des cérémonies demandent ordinairement au nouveau pape, pendant qu'il eſt à genoux devant l'autel, s'il a pour agréable d'accepter le ſouverain pontificat. Un d'eux s'étant adreſſé à Montalte pour lui faire cette demande, il lui répondit, en le regardant d'un air grave & majeſtueux: » Je ne ſçaurois plus recevoir ce que j'ai » déja reçu, mais j'en recevrois volontiers » encore autant, me ſentant, par la grace de » Dieu, aſſez de force & de vigueur pour » gouverner non-ſeulement l'égliſe, mais » le monde entier. »

On remarqua, lorſque les maîtres des cérémonies l'habilloient, qu'il ſe tournoit & étendoit les bras avec une promptitude & une force merveilleuſe. Le cardinal Ruſtinecci, qui ne pouvoit comprendre une ſi grande métamorphoſe, lui dit aſſez familiérement: « Le pontificat, très-ſaint pere, » eſt

» eſt un ſouverain remede, puiſqu'il rend » la jeuneſſe & la ſanté aux vieux cardi- » naux malades. »

En ſortant du conclave, Sixte donnoit la bénédiction de la main droite, avec tant de grace & de promptitude, que le peuple, qui étoit accouru de toutes parts pour le voir, demandoit avec ſurpriſe : « Où eſt » donc le pape ? Eſt-ce là le cardinal de » Montalte, que nous voyions tomber de » foibleſſe dans les rues, & qui pouvoit à » peine ſe tenir ſur ſes jambes ? » Le cardinal de Médicis étant allé l'adorer ſelon la coutume, avec tous les autres cardinaux, & le voyant debout, appuyé tout droit contre le dos de ſon fauteuil, il lui dit : « Votre » Sainteté a bien une autre mine & un au- » tre air, que lorſque vous étiez cardinal. » Sixte lui répondit : « Je cherchois alors les » clefs du paradis ; &, pour les mieux trou- » ver, je me courbois juſqu'à terre ; mais, » depuis qu'elles ſont entre mes mains, je » ne regarde que le ciel. »

Son maître de chambre vint lui demander ce qu'il vouloit qu'on lui ſervît à ſouper, parce qu'étant cardinal, il avoit coutume de dire ce qu'il vouloit manger à chaque repas ? Sixte le regardant fixement, lui dit : « Eſt-ce qu'on demande ainſi aux » princes ſouverains ce qu'on ſervira devant » eux ? Que l'on couvre ma table comme

» on couvre celle des rois, & alors je ver» rai ce qui ſera le plus ſelon mon goût. »

Il fit mettre à ſa table les cardinaux qui avoient eu le plus de part à ſon élection, & qui ſe flatoient de gouverner ſous ſon nom. Ce repas ne fut guères agréable pour eux. Sixte ne les y avoit invités, que pour leur déclarer, par maniere de converſation, qu'il prétendoit tout voir par lui-même. Il ne leur permit pas ſeulement de lui répondre; &, lorſque quelqu'un d'entr'eux vouloit dire quelque choſe ſur cette matiere, il l'interrompoit & le faiſoit taire, en lui diſant que l'Egliſe n'avoit beſoin que d'un ſeul chef.

Les ſouverains pontifes, le jour de leur couronnement, faiſoient ouvrir les priſons.

dulgences & de graces ; mais ces malheureux furent bien trompés. Deux jours avant le couronnement de Sixte, le gouverneur de Rome, & le commandant du château Saint-Ange l'allerent trouver pour régler avec lui la maniere de remettre les priſonniers en liberté. Ils lui demanderent s'il vouloit que la grace fût générale, ou s'il lui plaiſoit en excepter quelques-uns ; & ſi ceux auxquels il accorderoit la liberté, ſeroient déchargés des dépens de leur condamnation ? Le pape, irrité de ces queſtions, &, le viſage tout en feu, leur répondit en ces termes : « De quels dépens, de quelles graces » & de quelles priſons oſez-vous ici me » parler ? Ignorez-vous votre métier, ou » prétendez-vous m'en apprendre un que » je ne veux point ſcavoir ? Les juges ſe ſont » aſſez repoſés, pendant le règne de mon » prédéceſſeur ; je ne prétends pas qu'ils » reſtent, pendant le mien, dans cette oiſi- » veté honteuſe. J'ai vu trop long-tems avec » douleur les crimes impunis dans Rome, » & je ne veux accorder aucun pardon aux » coupables. Rome n'a beſoin que de juges ; » & je prétends, en cette qualité, prendre » le glaive en main, & rendre mon ponti- » ficat recommandable par une exacte juſ- » tice. Je défends donc qu'on faſſe ſortir de » priſon aucun criminel, de quelque état & » condition qu'il ſoit. Je veux, en outre, que

» ces coupables ſoient plus étroitement re-
» ſerrés, & qu'on inſtruiſe promptement
» leur procès, afin d'en vuider les priſons
» pour faire place à d'autres. Que toute la
» terre apprenne que Dieu m'a élevé ſur la
» chaire de S. Pierre, pour le châtiment des
» crimes, & pour la récompenſe de la vertu.
» Je veux que, dès demain, on en juge
» quatre des plus coupables, deux deſquels
» ſeront pendus, & les deux autres dé-
» capités le jour de mon couronnement :
» ces exécutions ſerviront, outre l'exem-
» ple, à diminuer la foule du peuple, & à
» prévenir le déſordre & la confuſion qu'at-
» tirera cette cérémonie. »

Caſtelli, chanoine & tréſorier de ſainte Marie majeure, avoit rendu autrefois pluſieurs bons offices à Sixte auprès du cardinal Carpi, lorſque ce pontife n'étoit encore que ſimple religieux. Il crut qu'en faveur de cette ancienne amitié, il obtiendroit aiſément la grace de ſon neveu qui étoit dans les priſons. Ce jeune homme étoit accuſé & convaincu d'avoir violé une fille qu'il avoit enlevée d'entre les bras de ſon pere. Caſtelli avoit aſſoupi cette fâcheuſe affaire, en faiſant épouſer cette fille à ſon neveu ; mais, comme on lui avoit fait ſon procès en crime de rapt, & qu'il falloit obſerver quelques formalités pour ſon entiere juſtification, ſon oncle jugea à propos de le

faire mettre en priſon, perſuadé que le nouveau pontife lui accorderoit ſon élargiſſement. La rigueur, avec laquelle on avoit déja traité quelques priſonniers, fit réſoudre Caſtelli à préſenter une ſupplique au pape, dans laquelle il lui repréſentoit que ſon neveu n'avoit commis que ce crime dans toute ſa vie; qu'il étoit alors fort jeune; qu'il l'avoit ſuffiſamment réparé par ſon mariage, & que le remors, qui lui en reſtoit, le faiſoit recourir à ſa clémence, pour participer aux graces de ſon couronnement. Le pape, après avoir lu la ſupplique, répondit à Caſtelli que l'amitié qu'il avoit eue pour Montalte, lui avoit été très-agréable, mais que Montalte, devenu pape, devoit oublier qu'ils euſſent autrefois été amis, & de plus ignorer que le coupable fût ſon neveu; que s'il avoit quelque grace encore à demander pour lui, il falloit s'adreſſer à Dieu pour le ſalut de ſon ame. Le malheureux jeune homme fut en effet pendu, quelque tems après, à la porte de la maiſon devant laquelle il avoit commis ce crime. Les juges, qui avoient fait de nouvelles informations en faveur du coupable, avoient entendu des témoins qui ne traitoient point cette action de rapt; & le pere de la fille avoit déclaré que tout s'étoit paſſé de ſon conſentement & de celui de ſa fille. Mais le pape, ayant été averti par un

eſpion que ces nouvelles informations n'étoient pas conformes à la vérité, ordonna aux juges de lui apporter la premiere procédure. Il y vit que le pere de cette fille s'étoit rendu partie, & que les témoins, appellés à ſa requête, dépoſoient du rapt. Irrité contre l'iniquité des juges, il ordonna que l'un d'eux ſeroit fouetté publiquement dans la ſalle du palais, à l'heure de l'audience, & l'autre chaſſé de Rome. Après avoir déclaré tout ce qui s'étoit fait d'injuſte dans cette nouvelle inſtruction, le pape envoya chercher Caſtelli, après la mort de ſon neveu, & lui dit qu'ayant ſatisfait à la juſtice, il vouloit que l'amitié eût ſon tour. Il le nomma en même

mit deux dans chaque ville conſidérable, qui ne ſe connoiſſoient pas l'un l'autre, & qui avoient chacun un chiffre & une adreſſe pour lui faire tenir leurs mémoires avec plus de ſûreté. Il en envoya un pareil nombre dans tous les endroits de l'Italie, & du reſte de l'Europe, où il y avoit des nonces, des internonces & d'autres miniſtres réſidens de ſa part, avec ordre d'obſerver exactement leurs démarches, & de l'en inſtruire inceſſamment. Il y en avoit encore cinquante dans Rome, qui avoient leurs emplois ſéparés. L'un avoit ordre de veiller ſeulement ſur la conduite de deux ou trois cardinaux, que Sixte lui avoit nommés lui-même. Un autre étoit chargé d'obſerver les démarches de quelques princes & barons Romains. Un autre lui devoit rendre compte de tous les étrangers qui arrivoient à Rome. Un autre avoit ſoin de veiller ſur les officiers & les prélats de la cour. Il y en avoit de prépoſés pour lui rapporter ce qui ſe diſoit parmi le peuple; les nouvelles qui ſe débitoient dans les places publiques, & dans les boutiques des artiſans. Sa curioſité s'étendoit ſi loin, qu'il ſe faiſoit auſſi rendre compte par ces mêmes eſpions, de la maniere dont en uſoient, parmi le peuple, les pages, les eſtaffiers, & toutes ſortes de gens de livrée, & de la conduite des ſoldats de ſa

garde, & généralement de toute la milice de l'Egliſe. Comme il ſçavoit, par ſa propre expérience, que les moines s'entretiennent aſſez librement de toutes les nouvelles qu'ils apprennent, & qu'ils ne ſont pas les derniers à ſçavoir ce qui ſe paſſe à la ville & à la cour, il n'y avoit point de couvent où il n'y eût un ou deux religieux qui lui rendoient un compte fidele de tout ce qui ſe paſſoit, & de tout ce qui ſe diſoit dans la communauté.

Il fit publier un édit, par lequel il défendoit, ſous peine d'encourir ſa diſgrace, qu'on criât *Vive le pape Sixte!* lorſqu'il iroit par les rues, quoique cela fût établi de tout tems, & que le peuple ſe fit un grand

double haie ſur ſon paſſage, ſe retiroit, ne pouvant ſoutenir ſes regards. Il ne trouvoit en ſon chemin, que de pauvres vieillards qui, n'ayant pas eu la force de prendre la fuite comme les autres, ſe jettoient à genoux, & le ſaluoient dans un profond ſilence. Cette frayeur s'étoit tellement répandue parmi la populace, que les meres & les nourrices n'avoient pas de meilleur moyen pour faire taire leurs enfans, que de leur dire : « Voilà le pape Sixte qui » paſſe. »

Sous le pontificat de ſon prédéceſſeur, les grands de Rome prenoient crédit chez les marchands, & les rebutoient enſuite, lorſqu'ils alloient demander le prix de leurs marchandiſes : ils les faiſoient même indignement maltraiter, s'ils y retournoient une ſeconde fois. Ces pauvres marchands, craignant de perdre la vie avec leurs biens, n'oſoient pourſuivre en juſtice de pareils débiteurs. Sixte réſolut de remédier à cet abus. Il envoya chercher un certain gentilhomme, qui devoit beaucoup & depuis long-tems, à un marchand chez lequel Sixte avoit auſſi pris des étoffes. Il le contraignit de ſatisfaire le marchand en ſa préſence, & le fit enſuite mettre en priſon. Il commanda en même tems à tous les marchands de lui apporter les parties de ceux auxquels ils avoient fait crédit; les ac-

quitta toutes, & ſe rendit ainſi leur créancier ; ce qui les allarma tellement, que la plûpart allerent trouver, la nuit, ces marchands avec de l'argent, & les conjurerent de les rayer de deſſus leurs livres. Mais Sixte ayant été informé, par un eſpion, qu'un marchand lui avoit célé les dettes d'un certain gentilhomme, le fit mettre entre les mains de la juſtice, pour être puni de ſa déſobéiſſance. Les domeſtiques des cardinaux & des principaux officiers de la cour de Rome étoient, depuis longtems, à couvert de la priſon pour leurs dettes, & prenoient à crédit beaucoup de choſes chez les marchands, ſans craindre d'être pourſuivis par la juſtice : Sixte fit

» mon poſſible pour me tirer de la condi-» tion de moine ; le roi de France fait » tout ce qu'il peut pour y tomber. »

Il diſoit, en parlant de Henri IV, que c'étoit un grand prince; que ſa tête étoit faite exprès pour la couronne de France, & qu'il n'y avoit dans le monde que trois monarques qui ſçuſſent gouverner, lui Sixte V, Eliſabeth & Henri IV.

Il eut la gloire d'exterminer entièrement les bandits, dont l'Etat eccléſiaſtique étoit infecté. Par ſes ſoins & par ſa vigilance, il rendit le repos à ſes ſujets, & établit par-tout la plus grande ſûreté. Ayant un jour apperçu le Barigel de la campagne ſe promener dans les rues de Rome, au lieu d'être, ſuivant le devoir de ſa charge, à la pourſuite des bandits, il commanda qu'on le fît venir devant lui. Ce pauvre homme qui avoit pris la fuite, ſi-tôt qu'il avoit vu le pape, fut bien effrayé, lorſqu'étant à genoux en ſa préſence, il lui demanda deux fois qui il étoit, avec un ton de voix terrible & un viſage menaçant? Le Barigel, qui ſçavoit qu'il étoit connu de Sixte, lui dit, en tremblant, qu'il étoit le Barigel de la campagne. Sixte lui répondit du même ton dont il l'avoit interrogé : « Hé » quoi! miſérable, tu as l'inſolence de men-» tir devant le pape? & comment eſt-il

» poſſible que tu ſois le Barigel de la cam-
» pagne, puiſque tu te promenes ainſi
» par la ville ? » Il l'envoya enſuite en priſon, & l'on craignoit beaucoup pour ſa vie ; mais il le fit revenir devant lui, après qu'il eut ſoupé, & lui dit qu'il lui donnoit la vie, à condition qu'il lui apporteroit, dans huit jours, ſix têtes de bandits. Le Barigel, qui ne s'attendoit pas à un ſi doux traitement, tout tranſporté de joie, ſe proſterna, & baiſa les pieds du pape. Il ſortit de Rome, au moment même; alla rejoindre ſes gens, & fit ſi bien ſon devoir, qu'avant le terme expiré, il préſenta à Sixte quatre bandits en vie, & trois têtes de leurs camarades. Le pape lui en ſçut ſi

» pour moi, je trouve que les têtes de ceux » qui aſſaſſinent les voyageurs, ſont d'une » odeur bien plus incommode. »

La ſévérité de Sixte fut cauſe que les vagabonds & les bandits, n'oſant plus demeurer dans l'Etat eccléſiaſtique, ſe refugierent ſur les terres des autres Souverains d'Italie, moins attentifs & moins rigoureux, & y exercerent de grands ravages. Tous ces princes ſe plaignirent hautement que le pape avoit établi la ſûreté dans ſes Etats, aux dépens du repos & de la vie de leurs ſujets. Quelques-uns même lui envoyerent des ambaſſadeurs pour lui porter leurs plaintes; mais le pape leur répondit: » Que vos maîtres m'abandonnent leurs » Etats; je les nettoierai comme j'ai fait » ceux de l'Egliſe. S'ils en uſoient comme » moi, toute l'Italie ſeroit dans une entiere » ſûreté. Les Souverains font des miracles, » quand ils veulent. »

Un jeune Florentin, qui n'avoit pas encore dix-ſept ans, ayant fait quelque réſiſtance à des Sbires, ou archers, qui vinrent ſaiſir un cheval dans la maiſon de ſon maître, le pape le fit condamner à mort. Le gouverneur de Rome lui ayant repréſenté que les loix ne permettoient pas de faire mourir un criminel ſi jeune; Sixte répondit au gouverneur: « Pour que la jeuneſſe de ce

»coupable ne vous cauſe aucun ſcrupule ;
»je lui donne dix de mes années. »

Un artiſan avoit fait mettre ſon neveu en priſon, pour avoir manqué de reſpect à ſa mere ; & il étoit réſolu de ne l'y tenir que pendant quelques heures, parce qu'il penſoit que ſa faute ne méritoit pas une plus ſévere punition. Le pape, averti du peu de tems que ce jeune homme devoit garder la priſon, envoya défendre au géolier de le laiſſer ſortir. Son oncle, étant allé pour le retirer, fut très-ſurpris d'apprendre cette défenſe. Il alla trouver Sixte auquel il fut obligé de rendre compte du ſujet pour lequel il avoit fait arrêter ſon neveu. Le pape, après l'avoir entendu, lui dit : « Vous avez condamné votre

Félix, qui ne lui en pouvoit donner que ſix, le pria de ſe contenter de ce qu'il lui offroit pour ſes ſouliers, ajoûtant qu'il ſeroit peut-être en état de lui donner quelque jour le ſeptieme jules ; « Mais, » quand me le rendrez-vous, lui dit le » cordonnier, quand vous ſerez pape? »... » Si vous m'en voulez faire crédit juſqu'à » ce tems-là, lui repartit le frere Félix, je » vous promets de vous le payer alors avec » les intérêts. » Le cordonnier ſe prit à rire, & lui dit : « Je vous vois ſi bien diſ- » poſé à vous faire pape, que je conſens » à n'être payé qu'à ce terme-là ; » & il lui donna les ſouliers. Frere Félix demanda ſon nom, & lui promit de ſe ſouvenir, en tems & lieu, du marché qu'il venoit de faire. Si-tôt qu'il fut dans ſa cellule, il mit cette aventure dans un journal où il marquoit exactement tout ce qui lui arrivoit chaque jour. Etant devenu pape, il prenoit quelquefois plaiſir à lire ce journal, qui lui rappelloit toutes les aventures de ſa vie. Un jour, en le feuilletant, il tomba ſur l'article du cordonnier, & donna ordre qu'on s'informât de ce qu'il étoit devenu. Le gouverneur de Macérata le fit conduire à Rome, ſans lui faire ſçavoir le ſujet de ſon voyage. Le cordonnier, qui, depuis quarante ans, avoit oublié les ſouliers & le jules que frere Félix lui devoit, ne pou-

voit revenir de ſa ſurpriſe, & tremblоit à meſure qu'il approchoit de Rome. Dès qu'il fut arrivé, on le mena devant Sa Sainteté, qui lui demanda s'il ne ſe ſouvenoit point de l'avoir jamais vu à Macérata? Ce pauvre homme, tranſi de peur, lui répondit que non. « Hé quoi! ajoûta Sixte, » ne te ſouvient-il point de m'y avoir vendu » une paire de ſouliers? » Le cordonnier, plus embarraſſé que jamais, hauſſoit les épaules, & témoignoit par cette contenance qu'il n'avoit aucun ſouvenir de ce qu'on lui demandoit. « Eh bien! lui dit le » pape, je ſçais que je ſuis ton débiteur, & » je t'ai fait venir ici pour m'acquitter de » cette dette. » Ce diſcours, qui augmentoit de plus en plus l'embarras du cordon-

» donnez à cet homme. » Il congédia ensuite le cordonnier, & dit à son majordome de remarquer s'il paroîtroit satisfait de ce payement. Le cordonnier sortit de la chambre du pape, croyant recevoir une grosse somme; mais, lorsqu'il vit que le majordome ne lui donnoit qu'environ trois jules, il se retira tout confus, en murmurant; & rencontrant, au sortir du palais, plusieurs gens de son pays, qui l'attendoient avec impatience, pour sçavoir ce que Sixte lui vouloit, il leur dit que Sa Sainteté l'avoit fait venir à Rome pour lui donner trois jules*, & se plaignoit hautement qu'on lui eût fait faire pour si peu de chose un voyage qui lui coûtoit déja plus de vingt écus, sans compter la dépense du retour. Sixte éclatoit de rire au récit que lui firent ses espions des plaintes de ce cordonnier qui tenoit encore, en sortant de Rome, ses trois jules dans la main, & crioit contre un procédé si ruineux pour lui. A peine étoit-il hors de la ville, qu'il reçut ordre de revenir parler au pape, qui lui demanda s'il avoit quelque fils? Il en avoit heureusement un, religieux Servite, & qui de plus étoit un prêtre de bon exemple. Sixte lui ordonna de le faire venir à Rome, avant

* Le jules est une petite monnoie d'argent qui vaut cinq sols en Italie.

qu'il en partît ; & il le pourvut d'un petit évêché dans le royaume de Naples. Il dit enſuite au cordonnier : « Faites préſente-»ment votre compte, & voyez ſi je vous »paye comme il faut les intérêts de votre »jules. »

Le tour qu'il joua à un Auguſtin n'eſt pas moins plaiſant. Avant qu'il eût quitté ſon ordre, un jour qu'il voyageoit, il alla loger le ſoir dans un petit couvent d'Auguſtins, ne voulant pas loger dans les maiſons de ſon ordre, pour des raiſons particulieres. Le prieur, nommé le *pere Salviati ;* le reçut très-bien ; &, parce que la chambre des hôtes étoit trop incommode, il lui donna la moitié de ſon lit. Frere Félix, en

gieux dans tout l'ordre de S. François, qui s'appellât ainſi. Sixte, étant devenu pape, ſe rappella cette aventure par le moyen de ſon journal. Il ordonna auſſi-tôt au général des Auguſtins, en cas que le pere Salviati fût encore en vie, de le faire venir à Rome en diligence. Ce religieux étoit alors très-brouillé avec ſon évêque, au ſujet de quelques conteſtations aſſez ordinaires entre les évêques & les réguliers. Ce prélat s'en étoit plaint à la congrégation des cardinaux. Le général crut que le pape envoyoit chercher Salviati pour le châtier ſur les plaintes de ſon évêque. Cependant il obéit pour ne pas irriter le pape, & fit conduire ce religieux par quatre freres qui le garderent, le long du chemin, comme auroient pu faire des Sbires. L'évêque, ayant ſçu de quelle maniere on conduiſoit Salviati à Rome par ordre du pape, s'imagina qu'on le menoit en priſon, & que la congrégation, à laquelle il s'étoit plaint, alloit lui faire ſon procès. Si-tôt que Salviati fut arrivé à Rome, ſon général le mena chez le pape. Le pape renvoya le général, & fit entrer Salviati tout ſeul dans ſa chambre. Ce pauvre religieux, à qui la peur laiſſoit à peine la liberté de parler, perſuadé qu'il étoit queſtion de la querelle entre ſon évêque & lui, s'excuſoit de ſon mieux, & tâchoit de juſtifier ſon inno-

cence. Sixte, qui n'avoit jamais entendu parler de ce différend, feignit néanmoins d'en être instruit, & lui dit d'un ton grave & sérieux. « Je sçais que vous avez » tort, & que vous avez manqué de respect » à votre évêque, qui est un prélat de très- » grand mérite ; mais je vous ai fait venir » ici pour une autre affaire. On vous accuse » d'avoir détourné le revenu de votre » couvent : je veux vous en faire rendre » compte; mais il faut auparavant que vous » en demeuriez d'accord. » Salviati reprit un peu ses esprits, quand il vit qu'il ne s'agissoit que de cette affaire dont la recherche ne lui pouvoit être qu'avantageuse; ayant, par sa bonne économie, augmenté

» avez dû diſpoſer ainſi de l'argent de votre » communauté ? » Salviati ſe ſouvint auſſi-tôt de l'affaire ; mais, ne pouvant pas s'imaginer que Sixte fût le religieux auquel il avoit prêté cet argent, il lui dit : « Il eſt » vrai, très-ſaint pere, & je lui en aurois » donné davantage, s'il me l'avoit de- » mandé, parce que ce religieux me parut » homme de mérite, & digne d'être obligé ; » mais j'ai bien connu depuis que ce n'é- » toit qu'un fourbe, parce qu'il m'a laiſſé » un billet ſigné d'un nom ſuppoſé, & dont » je n'ai pu tirer depuis aucun éclairciſſe- » ment. » Le pape ſe mit à rire, & lui dit : » Ne vous mettez plus en peine pour le » trouver : vous n'y réuſſiriez pas ; mais il » m'a chargé d'acquitter cette dette & de » vous faire ſes remercîmens. N'êtes vous » pas content que j'aie pris ſa place, & que » je ſois devenu votre débiteur ? » Salviati commença de croire que le pape étoit celui qu'il venoit de traiter de fourbe : il s'imagina de trouver dans les traits du pontife ſon air & ſa reſſemblance. La frayeur le ſaiſit auſſi-tôt, lorſqu'il ſongea aux termes outrageans dont il s'étoit ſervi. Sixte, qui remarquoit ſon inquiétude, le raſſura par ces paroles. « Il eſt tems que je vous té- » moigne ma reconnoiſſance. Je ſuis ce » même frere que vous obligeâtes ſi géné- » reuſement. Vous me donnâtes la moitié

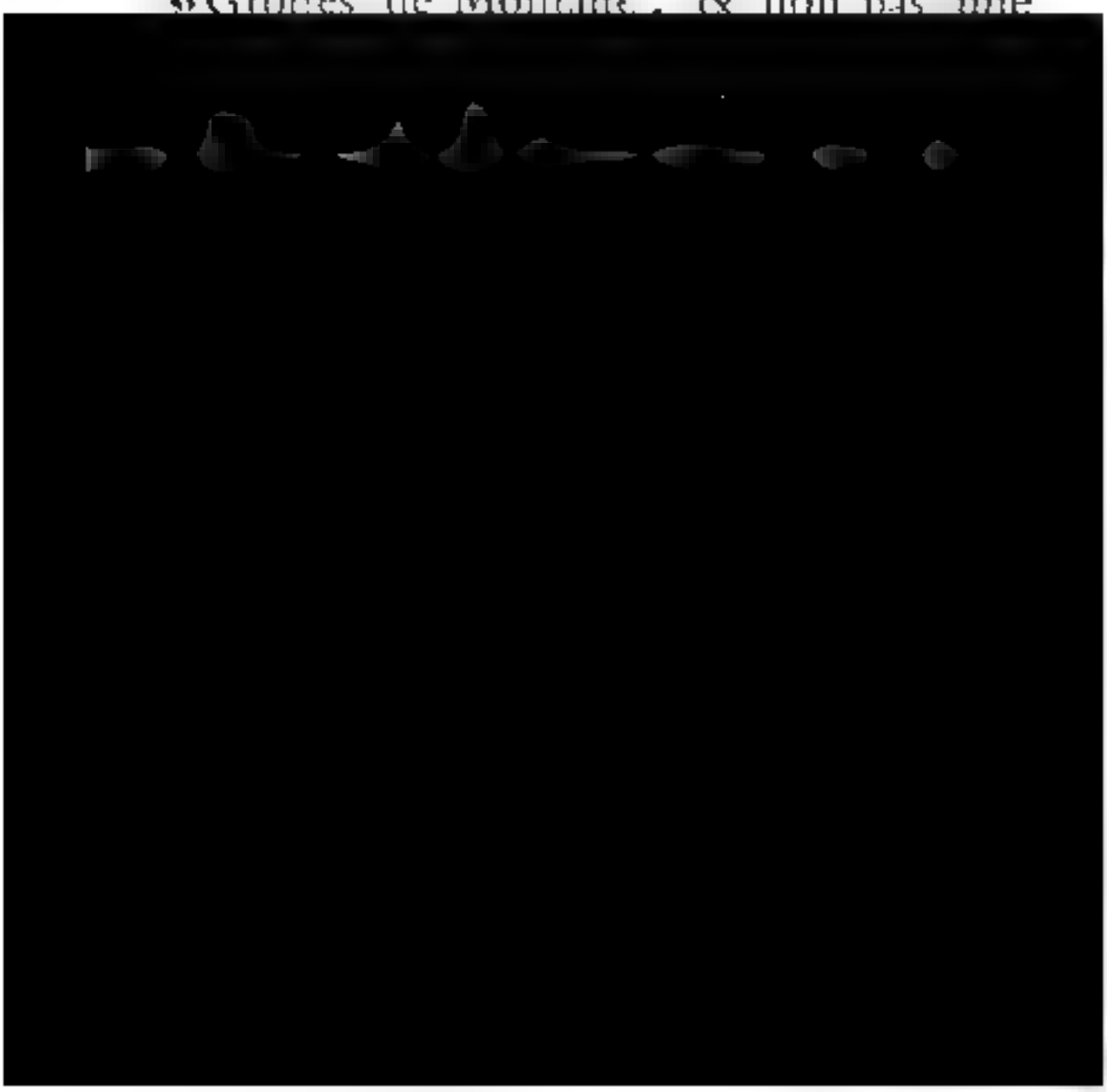
» de votre cellule. Il eſt juſte que je vous » donne à mon tour un logement chez » moi. » Il fit, en même tems, appeller le cardinal de Montalte, ſon neveu, & lui ordonna de faire donner une chambre au pere Salviati dans ſon appartement, & de le faire manger à ſa table. Pendant un mois que Salviati demeura dans le palais, Sixte eut pluſieurs entretiens avec lui, dans leſquels, ayant reconnu ſa capacité, il le pourvut d'un évêché conſidérable dans le royaume de Naples; ce qui fit dire à Paſquin, que les évêchés ne valoient plus que quatre écus la piéce.

Les Jéſuites, qui avoient abſolument

tité de vers à la louange de ſon prédéceſſeur, dont la ſociété avoit reçu de grands bienfaits. Le pape, après avoir écouté ces enfans avec beaucoup d'attention, ſe tourna vers les Jéſuites, & leur dit : « Vous » croyez, ſans doute, parler à Grégoire ? » mais vous vous trompez ; car je m'ap» pelle Sixte ; & je vous promets que je » profiterai, pendant mon pontificat, des foi» bleſſes de mon prédéceſſeur. » Quelque tems après, les Jéſuites le ſupplierent encore d'aſſiſter à la ſolemnité d'une de leurs fêtes. Le pape entendit chez eux la meſſe, & alla viſiter enſuite toute leur maiſon. Ils lui firent remarquer la propreté de leur cuiſine, & celle de leur réfectoire. Sixte leur dit alors : « J'aimerois beaucoup mieux » voir votre thréſor. » Le recteur lui répondit qu'ils n'avoient jamais été ſi pauvres qu'ils l'étoient alors. « Tant mieux » pour vous, mes peres, repartit le pape ; » plus vous ſerez pauvres, meilleurs vous » ſerez. »

Sixte entendant un jour parler de quelques maiſons illuſtres d'Italie : « Pour moi, » dit-il, je ſuis d'une maiſon plus illuſtre » encore. La maiſon de mon pere eſt à » demi-découverte ; les murailles ſont cou» vertes de vieilles nattes ; & le ſoleil pou» vant y entrer de tous côtés, je puis me » vanter qu'elle eſt une des plus éclatantes

» de l'Europe. » La ſignora Camille, ſœur du pape, étant venue à Rome, pluſieurs cardinaux allerent à ſa rencontre, &, avant de la préſenter au pape, la conduiſirent dans un palais voiſin, où ils la firent habiller en princeſſe. Ils la menerent ainſi vêtue chez le pape, qui, la voyant ſi magnifique, feignit de ne la pas connoître, & demanda où elle étoit? Le cardinal Alexandrin, qui donnoit la main à Camille, dit au pape, en lui préſentant ſa ſœur : « La voilà, très-ſaint pere; » mais Sixte répondit avec dédain : « Je n'ai qu'une » ſœur qui eſt une pauvre bourgeoiſe des



» que ma blanchiſſeuſe eſt devenue prin-
» ceſſe, » voulant reprocher à la ſignora Camille, ſœur de Sixte, qu'elle avoit coulé la leſſive. Cette piquante raillerie lui ayant été rapportée, il donna ordre qu'on fît une exacte perquiſition de celui qui en étoit l'auteur. N'en ayant pu apprendre de nouvelles, il fit publier, à ſon de trompe, qu'il s'engageoit, foi de pape, de faire grace de la vie, & de donner encore deux mille piſtoles à quiconque avoit fait cette Paſquinade, pourvu qu'il vînt lui-même s'en avouer l'auteur. Quoique celui qui avoit imaginé ce trait ſatyrique fût uniquement le maître de ſon ſecret, il ſe laiſſa tenter par les deux mille piſtoles, & alla ingénument ſe déclarer à Sixte. Surpris de la témérité de cet homme, le pape lui dit : « Je ſuis engagé à vous tenir parole ;
» je vous donne la vie, & je veux que
» vous touchiez tout-à-l'heure l'argent que
» je vous ai promis. » Il lui fit, en même tems, compter les deux mille piſtoles ; &, après lui avoir demandé s'il étoit content de lui, il ajoûta : « Vous voyez avec
» quelle exactitude j'ai ſatisfait à ma pro-
» meſſe ; mais je me ſuis réſervé, en même
» tems, le pouvoir de vous faire couper
» les mains & la langue, pour vous empê-
» cher d'écrire & de proférer déſormais de
» ſemblables médiſances. » Il ordonna, en

effet, qu'on lui coupât les mains, & qu'on lui perçât la langue, non pas tant pour avoir fait une raillerie ſi ſanglante contre lui, que pour avoir eu la hardieſſe de ſe préſenter pour gagner les deux mille piſtoles.

Un poëte Napolitain, qui s'étoit établi dans Rome, fit paroître quelques vers à la louange de certaines dames Romaines, entre leſquelles il y avoit une femme d'une vertu reconnue, mais dont le mari n'étoit point ami de l'auteur. Après avoir dit beaucoup de bien de cette femme, le poëte finiſſoit ſon article par ce vers :

Mais cette Dame enfin ne refuſe perſonne.

Une copie de ces vers, qu'on faiſoit courir par la ville, tomba entre les mains du mari. Il l'apporta au pape qui donna ordre, en même tems, au Barigel d'arrêter ce poëte, & de le lui amener. Ce malheureux fut conduit par une troupe de Sbires en la préſence du pape, qui tenoit en main la copie de ſes vers. Il lui demanda s'il en étoit l'auteur? Cet homme le lui avoua ingénument, & ajoûta, pour s'excuſer, que ce qu'il y avoit d'injurieux dans ces vers, étoit le pur effet d'une licence poëtique; que cette liberté avoit été accordée de tout tems aux peintres & aux poëtes, & qu'enfin la néceſſité de la rime l'avoit obligé de s'exprimer ainſi. Tous les

aſſiſtans ne purent s'empêcher de rire de cette bizarre excuſe. Le pape ſeul lui répondit d'un ton grave & ſérieux : « Si, » vous autres petits poëtes, prenez la licence » de faire de pareils vers, je crois que les » papes pourront jouir du même droit. » Voyons donc un peu ſi je pourrois encore faire des vers, & les tourner ſelon » mon goût. » Après avoir rêvé l'eſpace d'un moment, il prononça ces deux vers :

Vous méritez, ſeigneur Matere,
De ramer dans une galere.

ce qui fut exécuté.

Se promenant un jour par la ville, il deſcendit de carroſſe à la porte du couvent des ſaints apôtres, qu'il trouva ouverte. Il entra dans la chambre du frere portier, qui mangeoit alors un plat de féves. La pauvreté de ce repas lui rappellant le ſouvenir de ſa premiere condition, il s'aſſit ſur une marche du degré auprès de ce frere, & lui aida d'un grand appétit à manger cette portion, après laquelle il en fit encore venir une autre. Les gens de ſa ſuite reſterent immobiles d'étonnement ; mais Sixte, ſans ſe ſoucier de ce qu'ils penſeroient, ne ſongea qu'à manger ces féves à l'huile, avec une cuillère de bois. Il remercia enſuite ſon hôte, & puis, ſe tournant vers ſes gens, il leur dit : « Ce repas me fera

» vivre deux ans de plus que je n'aurois » vécu ; car je l'ai fait avec appétit, ſans » crainte, ni inquiétude. » Il fit recevoir au nombre des religieux le frere convers qui l'avoit ſi bien régalé, & lui dit, en lui donnant ſa bénédiction : « Je me ſuis » autrefois vu dans l'état où vous êtes ; » faites enſorte de vous trouver un jour » dans celui auquel vous me voyez à pré- » ſent. »

[redacted]

[1588.]

Il fit tenir à Rome le chapitre général de l'ordre de S. François ; &, lorſqu'il fut fini, il fit dire aux religieux qu'il vou-

[redacted]

chambres dans le couvent, dans leſquelles il auroit la permiſſion de faire tout ce que bon lui ſembleroit, ſans dépendre d'aucun ſupérieur, ni du pape même. Un certain frere Convers, Napolitain, ſupplia le pape de lui permettre de faire ſa demande en ſecret, & lui dit à l'oreille, qu'il deſiroit quitter l'habit pour ſe marier, ou bien avoir une courtiſane à ſon choix, ſans que ſon gardien fût en droit de l'en empêcher. Il ſe préſenta ſur la fin un bon frere âgé de ſoixante ans, qui ſupplia Sa Sainteté de faire une fontaine dans ſon couvent qui étoit fort incommodé de la diſette d'eau. Entre ſix cens religieux, il fut le ſeul qui, dans ſa demande, enviſageât le bien commun de la maiſon : auſſi fut-il le ſeul qui obtint ce qu'il avoit demandé. Le pape, ayant fait aſſembler tous ces religieux, leur dit : « Si vos ſouhaits avoient » répondu à mes bonnes intentions, je me » ſerois fait un plaiſir de les accomplir; mais, » puiſque vous avez abuſé de la permiſſion » que je vous ai donnée, pour faire des de- » mandes ſcandaleuſes & extravagantes, » trouvez bon que je n'y aie aucun égard. » Il les renvoya ainſi confus & mortifiés.

Un chirurgien, natif de Syracuſe, nommé *Moni*, avoit épouſé, à l'âge de vingt-cinq ans, une femme qui lui apporta un peu de bien; mais il ne fut que trois ans avec elle,

& s'en alla à Naples, où il se maria avec une courtisane qui avoit dix mille écus. Après avoir vécu trois ans avec elle, pendant lesquels il mangea tout son bien, il la quitta, & vint à Venise où il eut l'adresse de se faire aimer de la veuve d'un tailleur, mort depuis peu, qui lui avoit laissé quatre mille écus. Cette femme, qui crut avoir fait une espece de fortune, en épousant un homme d'un état plus relevé que celui de son premier mari, mit ses quatre mille écus entre les mains de ce débauché, qui ne demeura que trois mois avec elle, & vint à Rome, avec l'argent qu'il lui avoit volé. Il avoit quelques secrets qui le firent passer pour un médecin

ture, voulut interroger l'impoſteur, qui lui répondit en ces termes : « J'avoue, »très-ſaint pere, qu'ayant pris ma premiere »femme à Syracuſe, ſans la bien connoître, »je ne pus ſupporter ſon humeur toujours »chagrine, & je l'abandonnai. J'en pris »une autre à Naples, qui me deshonora »par ſa vie débauchée; je la quittai pareil»lement. Le hazard m'en offrit une troi»ſieme à Veniſe, qui me força, par ſes »caprices, à m'éloigner d'elle. Je viens d'en »épouſer une quatrieme, que je connois »fort peu, & que je ne crois pas garder »long-tems.» Sixte lui répondit ſur le même ton de plaiſanterie : « Puiſque vous »ne pouvez trouver en ce monde de »femme qui vous accommode, il faut eſ»pérer que vous en trouverez dans l'au»tre.» Auſſi-tôt il ordonna au gouverneur de Rome de le faire pendre; ce qui fut exécuté le lendemain.

[1589.]

Philippe II, roi d'Eſpagne, vivement irrité contre Sixte V, réſolut, de l'avis des plus habiles gens de ſon conſeil, de convoquer un concile nationnal, compoſé des évêques & des docteurs de ſes royaumes, où l'on procéderoit à l'élection d'un nouveau pape. Il donna ordre à ſon ambaſſadeur d'en faire part aux cardinaux les plus

attachés à ſes intérêts. Ils réſolurent enſemble, qu'on prendroit l'occaſion de quelque cérémonie à laquelle aſſiſteroit le pape, pour lui ſignifier la convocation de ce concile. On choiſit, à ce deſſein, le jour de la ſeconde fête de Noël, auquel le pape devoit aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau palais de S. Jean de Latran. Sixte ne pouvoit manquer d'être averti de tout ce détail par le grand nombre d'eſpions qu'il avoit dans Rome. Il en reçut l'avis, le ſoir de devant cette cavalcade, & envoya chercher ſur le champ le gouverneur de Rome & deux maîtres de cérémonies, qui lui dirent que tout étoit préparé pour le lendemain. « Je veux, leur dit-il, que vous

une raillerie de Paſquin qu'on habilla en courier, & à qui l'on mit une Lettre dans la main avec cette ſuſcription : « A mon-» ſieur Gigolo, (c'étoit le nom du bour-» reau,) exécuteur de Sa Sainteté, demeu-» rant parmi les prélats en cour de Rome. » L'ambaſſadeur d'Eſpagne, & les cardinaux de ſon parti ſe tinrent renfermés chez eux, pendant toute cette journée.

[1590.]

Le pape étoit, depuis quelque tems, attaqué de violentes douleurs de tête ; cependant il ne relâchoit rien de ſon application aux affaires. Il avoit coutume de répéter ces paroles de Veſpaſien : « Il faut » qu'un empereur meure debout. » Mais, ſe ſentant affoiblir de jour en jour, il fut enfin obligé de céder à la force de la maladie, qui le conduiſit, en peu de jours, au tombeau. On le crut empoiſonné. Les médecins, lui ayant ouvert le crâne, trouverent la ſubſtance du cerveau gâtée par la malignité du venin qui s'y étoit attaché. Lui-méme en eut quelque ſoupçon peu de tems avant ſa mort, & dit à ſon médecin : « Je crois que les Eſpagnols ſont ſi » las de me voir pape, qu'ils chercheront » tous les moyens d'abréger mon ponti-» ficat. » Après ſa mort, quelques mécon-

tens coururent au Capitole, pour y briſer ſa ſtatue; ce qui donna lieu à un décret du ſénat, qui défendit d'ériger déſormais de ſtatue à aucun pape, pendant ſa vie.

En terminant ici l'hiſtoire des papes, que les bornes de ce volume ne nous permettent pas de ſuivre plus loin, nous dirons un mot des ſucceſſeurs de Sixte V. *Urbain VII*, *Gregoire XIV* & *Innocent IX* ne firent que ſe montrer ſur la chaire de S. Pierre. *Clément VIII* l'occupa treize ans: il vit naître les fameuſes querelles touchant la grace & le libre arbitre; mais la mort l'enleva, lorſqu'il ſe préparoit à décider la queſtion. *Léon XI* ne vécut pas aſſez pour s'en oc-

NAPLES ET LA SICILE.

L'ETABLISSEMENT de ce royaume eſt un monument immortel de la valeur des Normands. Les exploits de leurs chefs, Robert-Guiſcard & Roger, leur ont acquis un rang diſtingué parmi les héros. Ni les armées de l'empereur de Conſtantinople, ni les attaques multipliées des Saraſins, ni les efforts des puiſſances de l'Italie, jalouſes de voir des étrangers élever dans leur voiſinage un empire formidable, ne purent arrêter dans leur courſe ces rapides conquérans. Les foudres des pontifes Romains furent les ſeules armes qui leur inſpirerent quelque terreur. Pour conſerver leurs conquêtes, ils en firent hommage à l'Egliſe; ce qui fut cauſe que les papes prétendirent la ſuzeraineté ſur le royaume de Naples & de Sicile. Roger, qui en fut le premier roi, obtint, en faveur de ſon dévouement au ſaint ſiége, le droit de légation dans toute l'étendue de ſes Etats, c'eſt-à-dire que le pape lui permit d'y exercer en même tems les fonctions de roi & celles de légat; privilége qu'il tranſmit à ſes ſucceſſeurs. Le mariage de Conſtance, fille de Roger,

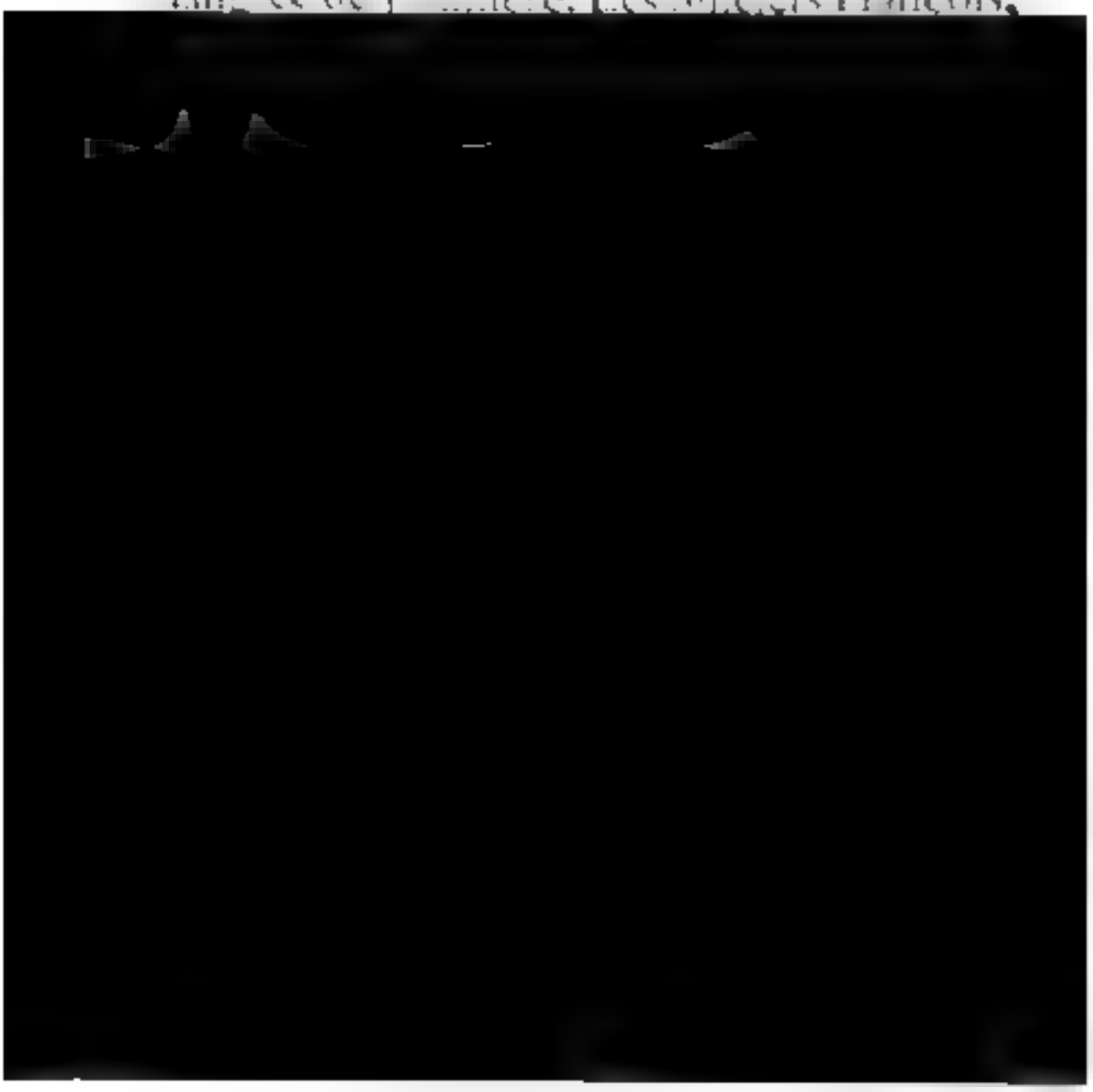
avec l'empereur Henri VI de Souabe, fit paſſer en des mains étrangeres le prix de la valeur des princes Normands; mais les empereurs, devenus rois de Sicile, parurent trop puiſſans aux papes, qui s'empreſſerent de donner ce royaume à quelque prince qui ſe reconnût leur vaſſal; & ce fut dans la maiſon d'Anjou qu'ils le choiſirent.

CHARLES I.

[1266.]

LE pape Clément IV, irrité contre l'uſurpateur Mainfroi *, avoit offert le royaume de Sicile à Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere du roi S. Louis. Ce prince ſe rend en Italie, & ſe hâte de préſenter la bataille à ſon compétiteur. On en vient aux mains dans la vallée de Bénevent, à un mille de diſtance de cette ville. Le choc fut terrible; mais les Allemands, qui faiſoient la principale force de Mainfroi, ſe virent bientôt forcés de plier. Ils ne frappoient que de taille avec leurs longues épées, leurs hâches & leurs maſſes d'armes, ſans pouvoir approcher d'aſſez près l'ennemi. Les François, au contraire, plus alertes, armés plus à l'avantage, & animés par la voix du roi qui leur crioit *A l'eſtoc, ſoldats, à l'eſtoc*, les joignoient aiſément, & leur portoient des coups ſûrs, au défaut de leurs armes. Après une heure

* Il étoit fils naturel de l'empereur Frédéric II, qu'il étouffa, dit-on, dans ſon propre lit. Il fit enſuite empoiſonner Conrad, fils de cet empereur; &, s'étant fait déclarer tuteur de Conradin, fils de Conrad, il uſurpa le royaume de Sicile, à la faveur de ce titre.

de combat, les deux premiers corps de l'armée de Mainfroi furent enfoncés : le reſte ſuivit bientôt leur exemple ; & la déroute devint générale. Les François s'acharnerent à la pourſuite des fuyards, & en firent un horrible carnage qui dura juſqu'à la nuit. Trois mille hommes des troupes de Mainfroi périrent dans cette journée. Il n'y eut qu'un ſeul chevalier tué dans l'armée de Charles. Ce fait paroîtroit incroyable, s'il n'étoit atteſté par des hiſtoriens dignes de foi. On ignora, pendant deux jours, quel avoit été le ſort de Mainfroi, qui fut enfin trouvé parmi les morts, couvert de


être un grand roi, il ne lui manqua rien qu'un droit légitime à la couronne.

Charles, devenu maître d'un royaume par la mort de Mainfroi, marche vers Naples, & trouve en chemin des députés qui lui en apportent les clefs. Son premier ſoin, lorſqu'il eſt arrivé dans cette ville, eſt d'aller, dans l'égliſe de ſainte Reſtitute, rendre graces à Dieu de la victoire qu'il lui a accordée. Il ſe loge enſuite dans le château Capouan, que l'empereur Frédéric II avoit fait bâtir. Il y trouve le thréſor de Mainfroi, preſque tout en eſpeces d'or monnoyées; &, comme c'étoit alors l'uſage de partager le butin, il le fait étendre à terre ſur des tapis; demande des balances, & donne ordre à Bertrand de Baux d'en faire trois parts égales. « Sire, à quoi bon ces »balances, » lui répliqua Bertrand d'un air de franchiſe? &, ſur le champ, ſéparant à vue d'œil le monceau d'eſpeces en trois lots: « Voilà, ajoûta-t-il, votre part; voilà »celle de la reine, & voici celle de vos »chevaliers. » Le roi, charmé de ſa généroſité, approuva le partage.

Enorgueilli par ſes conquêtes, Charles gouvernoit tyranniquement ſes nouveaux ſujets. Environné de courtiſans lâches & flateurs, il ſe rendoit inacceſſible à tout le reſte du monde. Les plaintes des miſérables ne pouvoient pénétrer juſqu'à lui; ou

s'il les écoutoit quelquefois, ce n'étoit que pour les rebuter par ſes menaces. Le pape Clément IV, inſtruit de ſa conduite, lui écrit, à ce ſujet, une lettre admirable, dans laquelle il lui donne des préceptes bien dignes du pere commun des fideles. Il lui dit, entr'autres choſes remarquables: » Si vous vous cachez à vos ſujets, en leur » fermant tout accès auprès de vous; ſi vous » ne les recevez avec cette affabilité ſi pro- » pre à gagner les cœurs, & que ce- » pendant vous prétendiez leur comman- » der, il faudra donc vous réſoudre à ne » jamais quitter l'épée ni la cuiraſſe, à tenir » votre armée à vos côtés. Qu'un ſouverain

lieues d'Aquila, capitale de l'Abruzze. Charles ſe campa ſur une colline qui bordoit la plaine ; Conradin dans la plaine même. La riviere de Giovenco paſſoit entre deux. Les deux princes ſe diſpoſerent, le jour ſuivant, à décider leur querelle par un combat. Au milieu de la nuit, quelques ſujets révoltés contre Charles, à deſſein d'intimider ce prince, introduiſirent dans le camp de Conradin des gens qui ſe dirent députés par les habitans d'Aquila, pour lui remettre les clefs de leur ville. Cette nouvelle, qu'on crut véritable, répandit la joie dans le camp des Allemands. Charles, au moyen de ſes eſpions, en ayant appris le ſujet, monte auſſi-tôt à cheval, ſuivi de peu de monde; va ſe préſenter aux portes d'Aquila, & demande le *Qui vive*. A la réponſe de la ſentinelle, il reconnoît la fauſſeté du bruit; &, le gouverneur ayant achevé de l'en convaincre, il regagne ſon camp en diligence.

Au point du jour, Conradin, encore perſuadé de la reddition d'Aquila, range ſon armée en bataille, & la diviſe en trois corps. Il avoit près de trente mille hommes, & Charles n'en avoit que dix; mais ce dernier avoit dans ſon armée un guerrier dont la prudence & l'habileté valoient mieux que le courage aveugle de pluſieurs milliers de ſoldats. Erard de Valeri, chevalier François, après s'être couvert de gloire dans les guer-

tes de la Terre-ſainte, étoit parti de la Paleſtine, dans le deſſein de retourner en France. Etant abordé à Naples, & n'y trouvant pas le roi, il l'étoit allé joindre à Capoue, lorſque ce prince ſe diſpoſoit à marcher contre Conradin. Charles, ravi de ſon arrivée, l'invita de le ſuivre dans ſon expédition, & lui en confia toute la conduite. Cet habile capitaine partagea auſſi en trois corps l'armée de Charles. Le premier, qui étoit compoſé de Lombards, de Toſcans & de Provençaux, étoit commandé par Henri de Cozence, maréchal de France. Ce généreux ſeigneur fit conſentir Charles à lui laiſſer prendre ſes armes & les autres marques

pont. Les Provençaux, qui le défendoient, après avoit fait une vigoureuſe réſiſtance, furent pris en queue, & rompus du premier choc, par un détachement des ennemis, qui paſſa la riviere à gué au-deſſus du pont. Le maréchal de Cozence, qu'on prenoit pour le roi, fut aſſailli de toutes parts, & renverſé mort ſur le champ de bataille. Les François s'ébranlerent alors pour ſoutenir les Provençaux. Conradin tomba ſur eux avec ſes Allemands. La petite troupe des François diſputa long-tems la victoire avec ſon intrépidité naturelle; mais enfin, accablée par le nombre, elle fut obligée de céder & de prendre la fuite. L'impétueux Charles, qui voyoit de ſon poſte ſes gens mis en déroute, avoit peine à retenir ſon bouillant courage. Le prudent Valeri calmoit ſon impatience, en lui faiſant eſpérer de le dédommager bientôt. En effet, dès qu'il vit les Allemands, qui ſe croyoient deja vainqueurs, ſe débander & courir au pillage, il dit au roi d'un ton d'aſſurance: » Partez, Sire, il eſt tems. » Charles auſſitôt ſort de ſon embuſcade; fond ſur l'ennemi, & renouvelle le combat. Les fuyards ſe rallient ſous ſon étendard; & les Allemands, étonnés de cette attaque imprévue, tournent le dos à leur tour. Conradin & ſes généraux font de vains efforts pour les retenir: ils ſont bientôt contraints de ſe

ſauver eux mêmes. Cependant Henri de Caſtille, un des capitaines de Conradin, qui, dès le commencement du combat, s'étoit attaché à pourſuivre les Provençaux, revenoit avec une troupe d'Eſpagnols qu'il commandoit, & cherchoit par-tout Conradin, dont il ignoroit la défaite. Il ſe trouvoit encore ſupérieur en nombre à Charles, & pouvoit ſe flatter de remporter la victoire, ſi la prudence de Valeri n'eût encore triomphé de ce ſecond adverſaire. Cet habile guerrier, le voyant venir en ordre de bataille, part, ſuivi ſeulement de trente ou quarante chevaliers des plus braves de l'armée, & attaque les Eſpagnols dont les rangs étoient très-ſerrés. Après le premier choc, il tourne bride, & ſe retire comme en déſordre. Les ennemis, trompés par cette fuite ſimulée, s'abandonnent à ſa pourſuite ſans précaution. Charles, voyant leurs rangs éclaircis, tombe ſur eux avec impétuoſité. Alors le combat recommence avec plus de furie. Les Eſpagnols, fermes & bien armés, ſe défendent avec un courage invincible; mais les François, irrités de leur réſiſtance, les ſaiſiſſent au corps; les démontent; &, par ce moyen, viennent à bout de les mettre en fuite. Ainſi l'expérience & l'habileté d'un ſeul homme triompherent du nombre & de la valeur d'une armée conduite par des généraux imprudens.

Charles, en mémoire de ce glorieux évènement fonda, dans la plaine de Tagliacozzo, un monaſtere de l'ordre de Cîteaux, ſous le nom de *Sainte Marie de la Victoire.*

[1269.]

Charles deshonora ſa victoire par les cruautés qu'il exerça ſur les vaincus. Tous les ſeigneurs du parti de la maiſon de Souabe, qui eurent le malheur de tomber entre ſes mains, périrent ſur des échafauds; mais la plus mémorable victime qu'il immola à ſa vengeance, fut l'infortuné Conradin. Ce prince avoit été pris, lorſqu'il cherchoit à s'enfuir, & amené à Charles qui l'avoit fait mettre en priſon. Ne ſe croyant pas en ſûreté ſur le thrône, tant qu'il reſteroit un rejetton de la maiſon de Souabe, il fit faire le procès à Conradin, par des juges vendus à ſon ambition, qui le condamnerent à être décapité. Lorſque l'arrêt eut été prononcé à ce prince, on le mena dans une chapelle tendue de noir, où il entendit la meſſe. De-là on le conduiſit ſur la place du marché de Naples, choiſi pour le lieu de l'exécution. Conradin monta ſur l'échafaud qui étoit couvert de velours cramoiſi. Alors Robert de Bari, grand protonotaire du royaume, lui réitéra la lecture de ſa ſentence. On rap-

porte que le comte de Flandres, indigné de l'imprudence de ce magiſtrat inique, fendit la preſſe, & lui donna un coup de poignard. Dès qu'il eut achevé de lire l'arrêt, Conradin proteſta hautement, en préſence du peuple, contre l'injuſte puiſſance qui lui raviſſoit la vie. Il déclara publiquement pour ſon héritier Pierre d'Aragon, qui avoit épouſé la fille de Mainfroi, &, en même tems, jetta ſon gand ſur la place, en ſigne d'inveſtiture, & comme un gage de bataille. On prétend qu'il fut ramaſſé par un chevalier qui le porta au roi d'Aragon. Conradin ſe mit enſuite à genoux, & reçut de la main de l'exécuteur le coup fatal qui termina ſes jours, à l'âge de dix-ſept ans.

reil lugubre. Les voiles & les cordages de ſon vaiſſeau étoient noirs, & ſembloient annoncer ſa douleur. Elle fit demander au roi la permiſſion d'ériger à ſon fils un ſépulcre de marbre, au lieu même de ſon ſupplice. Charles, toujours dur & farouche, refuſa à cette mere infortunée la ſeule conſolation qui lui reſtoit. Il lui permit ſeulement de faire tranſporter ſon corps, de la place du marché où on l'avoit enterré comme excommunié, dans l'égliſe des Carmes de Naples. On voit encore aſſez près de cette égliſe une chapelle quarrée, qu'on dit avoir été bâtie dans le lieu même où Conradin eut la tête tranchée On prétend que la terre, imbibée de ſon ſang, en conſerve les traces, & qu'on y remarque un endroit humide, qui eſt comme une tache qu'on ne voit point ailleurs. L'exécuteur de la juſtice conſerve dans cette même chapelle les inſtrumens de ſon métier.

[1271.]

Philippe le Hardi, roi de France, s'étoit rendu à Viterbe, avec le roi de Naples, pour preſſer l'élection d'un nouveau pape. Pendant le ſéjour des deux monarques en cette ville, il y arriva une aventure tragique, qui fit voir juſqu'à quel point montoit la licence parmi les courtiſans de

Charles. Henri, neveu du roi d'Angleterre; & fils de Richard, roi des Romains, étant venu à Viterbe, après la mort de ſon pere, pour y faire valoir auprès des cardinaux ſes droits à l'empire, Gui de Montfort, lieutenant de Charles en Toſcane, & qui étoit de ſa ſuite à Viterbe, ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Henri, qu'il réſolut de venger ſur ce prince la mort du comte de Leiceſter, ſon pere, qui avoit péri dans la guerre civile des barons d'Angleterre, à ce qu'on diſoit, par le conſeil de Henri. Montfort & ſon frere Simon épierent les démarches de leur ennemi commun; le ſurprirent dans l'égliſe de S. Laurent, où il entendoit la meſſe: le tuerent au pied de l'autel à coups

[1280.]

Jean de Procide, ainſi nommé d'une petite iſle près de Naples, dont il étoit ſeigneur, avoit été compris dans la diſgrace commune des partiſans de la maiſon de Souabe. Il languiſſoit dans le mépris & dans l'oubli, quoique ſon mérite le rendît capable des premieres charges de l'Etat. Accoutumé au train des affaires ſous les règnes de Frédéric & de Mainfroi, il s'ennuya bientôt de l'obſcurité honteuſe dans laquelle on le laiſſoit. Piqué de l'indifférence que Charles lui témoignoit, il réſolut de s'en venger, en ſuſcitant à ce prince quelqu'ennemi puiſſant, qui le renverſât du thrône. Procide étoit un de ces hommes nés pour exciter des révolutions dans les Etats. Il avoit toutes les qualités néceſſaires pour conduire une intrigue. Actif, ſecret, fertile en expédiens, doué d'une éloquence artificieuſe & perſuaſive, il joignoit à toutes ces qualités un grand fonds de prudence, & une expérience conſommée. Pierre III, roi d'Aragon, lui parut le prince le plus propre à ſeconder ſes projets de vengeance. Pierre avoit des droits ſur la Sicile, comme ayant épouſé une fille de Mainfroi : Conradin, en mourant, l'avoit déclaré ſon héritier. Procide

l'alla trouver, & lui remit devant les yeux tout ce qui pouvoit réveiller ſon courage & ſon ambition. Ses diſcours firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit du roi d'Aragon, que ce prince s'engagea par ſerment de porter la guerre en Sicile. Les circonſtances ſembloient favoriſer ſon expédition. Les Siciliens, opprimés ſous la domination tyrannique de Charles, n'aſpiroient qu'à ſe voir délivrés d'un prince né pour le malheur de ſes peuples. Procide avoit eu ſoin de s'aſſurer de pluſieurs ſeigneurs mécontens, qui avoient goûté ſans peine ſes propoſitions. Pierre raſſemble donc des trou-

ſon oncle, de ſe tenir ſur ſes gardes. Charles alla ſur le champ en informer le pape Martin IV, qui députa au roi d'Aragon un Frere Prêcheur pour ſçavoir de ce prince le plan de ſon expédition, & pour lui défendre, en même tems, d'attaquer aucun prince Chrétien. Pierre répondit au député du pontife, qu'il ne rendoit jamais compte de ſes deſſeins, & ajoûta que ſi une de ſes mains les découvroit à l'autre, il la couperoit auſſi-tôt. Le pape fut choqué de cette réponſe. Charles, plein de confiance dans ſon courage & dans ſa proſpérité, parla du roi d'Aragon, avec le dernier mépris, & dit au pape : « Ne vous » ai-je pas bien dit, ſaint pere, que ce » Pierre d'Aragon étoit un méchant & un » fourbe ? »

[1282.]

Jean de Procide, caché dans la Sicile, ſous un habit de moine, diſpoſoit tout à un ſoulevement général. Les barons, & les autres chefs du complot, ſe raſſemblerent à Palerne, pour célébrer la fête de Pâques, qui, cette année, tomboit le 29 de Mars. Le lundi, les Palermitains allerent, ſelon la coutume, à Montréal, petite ville à trois milles de Palerme, pour aſſiſter à une fête qui s'y faiſoit tous les ans. Les François, & le commandant de la place pour

le roi, s'y rendirent auſſi, à deſſein de ſe réjouir avec eux. Il arriva, par hazard, qu'un François voulut faire violence à une femme. Le peuple, depuis long-tems porté à la révolte par les émiſſaires des barons, & vivement ému des cris que pouſſoit cette femme, accourut à ſon ſecours. Les François voulurent ſoutenir leurs compatriotes. On en vint aux mains; &, de part & d'autre, il y en eut beaucoup de tués. La populace ſe retira auſſi-tôt du côté de Palerme, & courut aux armes en criant: *Meurent les François!* Alors commença cet affreux maſſacre, ſi connu dans l'hiſtoire, ſous le nom de *vêpres Siciliennes*, parce

cette iſle. Il part de Catalogne au mois de Mai; &, pour ſauver toujours les apparences, il fait voile vers les côtes d'Afrique, & va mettre le ſiége devant un petit fort aux environs de Tunis. A peine en a-t-il commencé l'attaque, qu'il reçoit une ambaſſade des Siciliens qui le prient de venir au plutôt prendre poſſeſſion de leur iſle. Pierre, affectant de paroître indéterminé, délibere, dans ſon conſeil, ſur ce qu'il doit faire. Les uns s'efforcent de le détourner de cette entrepriſe, & lui en font enviſager les riſques : les autres l'exhortent à ne point négliger une occaſion favorable de faire valoir ſes droits ſur la Sicile. Pierre déclare qu'il remet à la Providence le choix de ces différens avis, & qu'il prendra pour ſigne de ſa volonté le premier vent qui ſoufflera, ſoit qu'il le jette vers la Catalogne, ou vers la Sicile. On appareille. Le vent, ſe trouvant heureuſement tel qu'il le deſiroit, lui épargne la peine de recourir à quelqu'autre ruſe, & le porte à Drapani. De-là il ſe rend par terre à Palerme, dont les habitans le reçoivent comme leur libérateur. Il eſt reconnu roi, & couronné par l'évêque de Céfalu.

[1283.]

Pierre, après avoir conquis preſque toute

la Sicile, apprenant que Charles avoit reçu de puiſſans ſecours de la part du roi de France, & de quelques villes d'Italie, craignit de ne pouvoir ſe maintenir contre tant de forces réunies, & fit propoſer à Charles de vuider leur différend par un combat ſingulier, corps à corps, ou de cent chevaliers de part & d'autre, les deux rois compris. Charles, plus courageux que prudent, crut que ſon honneur en ſouffriroit, s'il refuſoit la propoſition, &, par une franchiſe à contre-tems, accepta le défi, qui n'étoit qu'un piége que lui tendoit ſon rival pour l'éloigner de l'Italie, tandis que

cependant convinrent d'une ſuſpenſion d'armes. La renommée publia dans toute l'Europe le combat prochain des rois de Sicile & d'Aragon. On accourut, de toutes parts, à Bordeaux, d'Italie, d'Eſpagne, d'Angleterre, & de la Grèce même. Au jour marqué, Charles, avec ſes cent chevaliers armés, ſuivant les conventions, entra dans le champ de bataille, & y reſta juſqu'au ſoleil couché; mais, voyant que le roi d'Aragon ne paroiſſoit point, il ſe préſenta devant le grand ſénéchal, Jean de Greilli; lui demanda acte de ſa comparution, & ſe retira. L'Aragonnois ſe préſenta auſſi devant le grand ſénéchal; mais, ſous prétexte que le roi de France lui tendoit des embûches pour le ſurprendre, lorſqu'il approcheroit de Bordeaux, il ſe préſenta déguiſé, croyant, par ce moyen, remplir ſon ſerment, & regagner enſuite ſes Etats avec précipitation.

[1284.]

Le prince de Salerne, fils du roi Charles, que ſon pere avoit laiſſé à Naples, en qualité de *vicaire du royaume*, ſe diſpoſoit à tenter quelque entrepriſe. Charles étoit alors à Marſeille. Craignant que ſon fils, emporté par l'ardeur d'une jeuneſſe ſans expérience, ne lui attirât quelque revers, il dépêcha un brigantin pour lui défen-

dre de s'engager dans aucune affaire, avant ſa jonction. Malheureuſement le brigantin donna dans une flotte Sicilienne, qui, depuis quelques jours, jettoit l'allarme ſur les côtes de Naples. Elle étoit commandée par Roger de Lauria, le plus habile homme de mer qu'il y eût alors. Ce grand capitaine ſçut mettre à profit une priſe peu importante par elle même. Connoiſſant le caractere du jeune prince de Salerne, il fit le dégât aux environs, pour irriter ſon courage, & vint inſulter les Napolitains juſqu'au pied de leurs murailles, à deſſein de l'engager à un combat. Son ſtratagême eut le ſuccès qu'il en attendoit. Le jeune Charles, perdant enfin patience, ſe mit en mer avec trente-cinq galeres, bien réſolu de faire repentir l'ennemi de ſes bravades. Lauria, témoignant beaucoup de crainte, feignit de prendre la fuite. La flotte Napolitaine le pourſuivit à pleines voiles. Lorſque Lauria la vit trop éloignée de Naples pour en être ſecouru, il revira de bord, & préſenta le combat. Après quelques déſavantages, il reprit la ſupériorité; vint à l'abordage, & accrocha la galere du prince. Les plus braves officiers de la flotte s'y étoient jettés; auſſi fut-elle défendue avec tant de vigueur, que Lauria, déſeſpérant de s'en rendre maître, fit deſcendre en mer des plongeurs qui la percerent de toutes parts.

Le prince de Salerne, prêt à couler à fond, fut obligé de ſe rendre au général ennemi. Les habitans de Sorrente, ayant reçu les premiers la nouvelle de cette défaite, envoyerent auſſi-tôt complimenter le vainqueur. Les députés, qui ne connoiſſoient pas le prince de Salerne, le prirent pour Lauria, & le prierent d'accepter, de la part de leur ville, quatre paniers de figues, & deux cens piéces d'or : « Plut à Dieu, » ajoûterent-ils, monſieur l'amiral, que » vous euſſiez pris le pere comme vous » avez pris le fils ! » Le jeune Charles, malgré la douleur que lui cauſoit ſa diſgrace, ne put s'empêcher de rire de l'erreur des députés, & dit ſeulement : « Certes, » voilà des gens bien fideles à leur roi ! »

[1285.]

Depuis que Pierre d'Aragon avoit commencé la guerre de Sicile, le pape Martin IV n'avoit ceſſé de l'accabler d'excommunications & d'anathêmes ; mais ce prince, peu effrayé des foudres de Rome, alloit toujours à ſon but. Enfin le pape, outré du mépris que l'Aragonnois témoignoit pour les cenſures, fit offrir le royaume d'Aragon au roi de France, Philippe le Hardi, qui l'accepta. Il donna commiſſion à un légat de prêcher la croiſade con-

tre Pierre, & ne l'appella plus que *Pierre, jadis roi d'Aragon.* Pierre tourna encore en raillerie ce châtiment du pontife, & ſe fit nommer le *chevalier d'Aragon.* Cependant Philippe ſe préparoit à conquérir par les armes le nouveau royaume qu'il tenoit de la libéralité du pape: Une autre croiſade ſe publioit contre Pierre d'Aragon dans la Pouille & dans la Calabre; mais tant de ſecours, qui ſe réuniſſoient en faveur de Charles, ne pouvoient adoucir ſon chagrin. Conſumé de fatigues & de douleur, il alloit de Naples à Brindes preſſer l'armement qui s'y faiſoit par ſes ordres, lorſqu'il fut arrêté à Foggia, dans la Pouille, par une fièvre violente, dont

cheurs. On les trouve cachés à Meſſine, dans un couvent de religieuſes. La crainte de la mort les force de déclarer quel eſt l'objet de leur commiſſion. Jacques, par reſpect pour leur caractere, les renvoie libres, après les avoir fait jurer ſur leur robe, qu'ils travailleront à le réconcilier avec l'Egliſe Romaine. Mais les moines, de retour auprès du pape, ne ſongent plus à leur ſerment. Avides de troubles & de diſſenſions, ils promettent au pontife de convertir toute la Sicile, s'il veut appuyer leurs prédications de quelques troupes; mais le pape, ſe défiant, avec raiſon, de leurs promeſſes, renvoie ces moines ambitieux & intrigans prier Dieu dans leurs couvens pour la converſion des Siciliens.

CHARLES II, *dit* LE BOITEUX, *ſurnommé* LE SAGE.

[1296.]

CE prince, délivré de ſa priſon par un traité conclu à Champfranc, en 1289, réconcilié depuis avec Jacques d'Aragon, ſe flattoit, après tant de diſgraces, de pouvoir poſſéder en paix le royaume de Naples & de Sicile; mais il s'éleva contre lui un nouvel ennemi dans la perſonne de Frédéric, frere de Jacques d'Aragon, qui

actes qu'ils jugeroient les plus forts pour ſe procurer des abſolutions, des franchiſes, des priviléges & des droits. Un Meſſinois, au nom de toute la nation, leur répondit, comme autrefois ce ſage Troyen, qu'il craignoit les Grecs, lors même qu'ils offroient des préſens, que c'étoit à la pointe de l'épée, & non par des bulles, que ſes compatriotes vouloient obtenir la paix.

[1303.]

Après pluſieurs années d'hoſtilités & de négociations, Charles & Frédéric font un traité portant que Frédéric poſſédera, pendant ſa vie, la Sicile & les iſles adjacentes, mais, qu'après ſa mort, elles retourneront au roi Charles, ou à ſes héritiers. On convient auſſi que Charles retiendra le nom de *roi de Sicile*, & que Frédéric ſe fera appeller *roi de Tinacrie*; mais cette clauſe ne fut pas exactement obſervée. Dans la ſuite, les Aragonnois, mépriſant la dénomination de *Trinacrie*, ſe firent appeller *rois de Sicile*; & les princes Angevins ne furent diſtingués, que par le titre des *rois de Jéruſalem*, qu'ils joignirent à celui de *rois de Sicile*. Depuis ce traité, l'iſle de Sicile, & les quatre provinces en-deçà du phare, furent regardées plus particulièrement comme le royaume de

Sicile. La Calabre, la Pouille, la terre de Labour & l'Abruzze formerent ce qu'on appelle le *royaume de Naples*, & furent gouvernées par les princes de la maiſon d'Anjou. La maiſon d'Aragon reſta en poſſeſſion de la Sicile.

[1309.]

Après avoir ramené la paix dans ſes Etats, Charles paſſoit ſes jours dans l'abondance au milieu de ſa famille & d'une cour auſſi nombreuſe que brillante, lorſqu'il tomba malade à Caſenove, maiſon de plaiſance qu'il avoit fait bâtir près de

[redacted]

ROBERT, *Roi de Naples.*

[1313.]

L'EMPEREUR Henri VII avoit formé le deſſein de faire reconnoître en Italie l'autorité impériale, preſqu'ignorée par l'indolence de ſes prédéceſſeurs qui avoient négligé de s'y faire voir; mais Robert, fils de Charles II, s'étoit fortement oppoſé aux projets ambitieux de Henri, & les avoit fait échouer honteuſement. Henri, tranſporté de colere, prononça contre le roi de Naples une ſentence où l'on reconnoît l'eſprit de vengeance, qui la dictoit. Par cet acte, dont l'eſpece eſt unique dans l'hiſtoire, l'empereur condamne Robert comme ſujet rebelle, contumace & criminel de lèſe-Majeſté; le prive de ſes royaumes, principautés, terres & domaines qu'il confiſque à ſon profit; le bannit à perpétuité des terres de l'Empire, à peine de perdre la tête; défend, ſous des peines pécuniaires, à toutes perſonnes, de quelque condition qu'elles ſoient, à toutes villes & communautés, de lui prêter ſecours contre lui empereur, & délie ſes ſujets du ſerment de fidélité. Ce coup d'éclat, que l'empereur n'étoit pas en état de ſoutenir, ruina entièrement ſon autorité dans l'Ita-

lie, & fit voir dans tout ſon jour ſa foibleſſe & ſon impuiſſance.

[1328.]

Charles, duc de Calabre, fils unique de Robert, tombe malade d'une fiévre qu'il gagna, en chaſſant dans des endroits marécageux. Robert, qui s'étoit fait une étude particuliere des ſecrets de la médecine, fait de vains efforts pour conſerver la vie à ce jeune prince, que la mort lui ravit, le 9 de Novembre, à l'âge de vingt-un ans. Le royaume fit une perte irréparable dans la perſonne de Charles qui poſſédoit toute les vertus royales. Il ſe diſtinguoit prin-

[1341.]

Robert aimoit les lettres, & ne dédaignoit pas de donner du tems & des ſoins à des affaires purement littéraires. Les ouvrages du fameux Pétrarque, que ce prince honoroit d'une bienveillance particuliere, faiſoient alors beaucoup de bruit dans le monde; & l'on parloit, de tous côtés, d'un poëme intitulé *L'Afrique*, que le poëte conſacroit à la gloire du grand Scipion. Les chanceliers de l'univerſité de Paris, & les ſénateurs Romains l'inviterent à venir recevoir dans leur ville la couronne de laurier. Il en reçut les lettres le même jour; &, après avoir délibéré avec ſes amis à laquelle des deux villes il donneroit la préférence, il ſe détermina pour Rome, autrefois témoin de pareils triomphes. Cependant Pétrarque, plus modeſte que ne le ſont ordinairement les poëtes, & ne ſe croyant pas digne des honneurs du triomphe, réſolut de ſubir l'examen de quelque ſçavant, capable d'en décider. Le roi Robert fut le juge qu'il choiſit. Il ſe rendit donc à la cour de Naples, & lut ſon poëme de *L'Afrique* en préſence du roi. Ce prince en fut ſi content, qu'il pria l'auteur de le lui dédier. Il le preſſa même de recevoir dans ſa ville capitale la couronne poëtique, qu'il

méritoit à juſte titre ; mais Pétrarque s'en excuſa, & perſiſta à vouloir être couronné à Rome. Le roi de Naples, ne pouvant aſſiſter à cette cérémonie à cauſe de ſon grand âge, chargea un de ſes favoris d'accompagner Pétrarque, qui fut couronné, le 13 d'Avril, en préſence de l'ambaſſadeur Napolitain, par les ſénateurs, Urſon, comte d'Anguillera, & Jourdain des Urſins.

[1343.]

Robert, ſe ſentant proche de ſa fin, ſe fait revêtir de l'habit du tiers ordre de ſaint François, ſuivant un uſage aſſez commun alors, & expire couvert de ces pieuſes livrées, le 19 de Janvier, à l'âge de ſoixante-quatre ans. La philoſophie Chrétienne, dont ce prince fit toujours profeſſion, le fit appeller le Salomon de ſon ſiécle. On ne peut lui reprocher qu'un excès de douceur, qui le rendit quelquefois trop lent & trop mol à punir le crime. Par ſon application continuelle à l'étude, Robert étoit devenu très-ſçavant pour ſon ſiécle. Il négligea long-tems la poëſie, comme un genre frivole & dangereux ; mais un entretien, qu'il eut avec Pétrarque, le déſabuſa, & l'engagea à cultiver cette partie de la littérature. Robert compoſa quelques poëſies philoſophiques en langage Toſcan,

qui ſont parvenues juſqu'à nous. Parmi les beaux eſprits qui brillerent à ſa cour, on diſtingue le fameux Jean Bocace, qui y devint amoureux de Marie de Sicile, fille naturelle de Robert. C'eſt pour cette Marie de Sicile, que Bocace compoſa deux de ſes ouvrages, *le Philocope* & *la Flammette*.

JEANNE I.

[1343. ...]

A PEINE Robert eut il les yeux fermés, que le trouble & la diſcorde commencerent à déchirer la maiſon royale. Jeanne, petite-fille de Robert, & ſon héritiere légitime, avoit épouſé le prince André, fils de Charobert, roi de Hongrie; mais cette union, formée dans un âge où les deux époux ne pouvoient ſe connoître, avoit été l'ouvrage de la poli-

vif & pénétrant, une gaieté charmante, & des graces naturelles, dont un Hongrois ne pouvoit ſentir tout le prix. Le frere Robert & les Hongrois, qui compoſoient la maiſon du prince André, s'efforcerent d'éloigner de la cour les anciens officiers qui étoient auprès de Jeanne. Ceux-ci jugerent qu'il ſeroit honteux pour eux de laiſſer paſſer l'autorité entre les mains de ces étrangers. Voilà la ſource des diviſions qui agiterent le règne de Jeanne.

Cette princeſſe avoit pour confidente une femme adroite & ruſée, & dont la fortune & l'élévation ont quelque choſe de remarquable.

En 1301, ſous le règne de Charles II, lorſque Robert ſon fils, encore duc de Calabre, faiſoit en Sicile le ſiége de Drapani, la ducheſſe Yolande d'Aragon, ſa premiere femme, qui l'accompagnoit, accoucha d'un prince nommé *Louis*, mort à l'âge de neuf ans. On ne trouva, pour le nourrir, qu'une pauvre femme, dont le mari étoit pêcheur : elle-même exerçoit le métier de lavandiere, & n'étoit connue que ſous le nom de *Philippe*, qu'elle avoit reçu au baptême, ou ſous celui de *la Catanoiſe*, à cauſe de la ville de Catane, lieu de ſa naiſſance. Cette femme étoit encore jeune, & avoit quelque beauté. Son eſprit ambitieux,

adroit & insinuant, plut à la ducheſſe de Calabre, qui lui accorda ſa confiance. Elle ſçut ſe rendre agréable à Sancia d'Aragon, ſeconde femme de Robert, qui la conſerva au nombre de ſes femmes, après la mort du jeune prince ſon nourriſſon. La Catanoiſe, étant devenue veuve, épouſa un homme qui, comme elle, étoit un exemple des caprices de la fortune.

Raimond de Cabane, majordome de la cuiſine, avoit acheté d'un corſaire un jeune Sarafin. Content de ſes ſervices & de ſon exactitude, il l'avoit fait baptiſer ſous le nom de *Raimond*; lui avoit donné la liberté, & lui avoit permis, en l'affranchiſſant, de prendre ſon ſurnom. Le nouveau

tien que par le conſeil de cette femme. Tel fut le digne rival qui s'oppoſa alors aux projets du moine Robert.

Un évêque, en réputation de ſainteté, & verſé dans la connoiſſance des aſtres, prédit que, le 25 de Novembre, un orage affreux feroit périr la ville de Naples. La veille du jour fatal, le peuple allarmé de ce préſage, court aux égliſes, pour tâcher de fléchir le courroux céleſte. L'oracle s'accomplit en partie. Le lendemain, un horrible tremblement de terre ébranla juſques dans ſes fondemens la ville de Naples. Le vent, la pluie, le tonnerre & la grêle, tout ſembla ſe réunir pour la deſtruction de cette grande ville. La tempête renverſa toutes les maiſons & tous les magaſins ſitués ſur le bord de la mer. Tous les vaiſſeaux, qui ſe trouverent dans le port, furent ſubmergés avec leurs équipages. On remarque que le ſeul bâtiment qui fut épargné par l'orage, étoit plein de ſcélérats dont on avoit commencé le ſupplice, & qu'on gardoit pour les expoſer, comme des enfans perdus, à la premiere expédition qui ſe feroit en Sicile. La conſternation & l'épouvante s'étoient répandues dans la ville; chacun croyoit toucher à ſon dernier moment. La reine, nuds pieds, les cheveux épars, ſuivie d'un grand nombre de dames, alla en proceſſion à l'égliſe de

Notre-Dame ; & la tempête enfin s'appaisa.

[1345.]

Le pape Clément VI voyoit avec chagrin la méfintelligence qui régnoit entre la reine Jeanne & ſon époux. Il réſolut de couronner roi de Naples le prince André, eſpérant que ce titre le rendroit plus reſpectable aux yeux de ſon épouſe. Jeanne, qui vouloit régner ſeule, & qui avoit un ſouverain mépris pour ſon mari, fut allarmée de la réſolution du pontife, & mit tout en uſage pour empêcher ou pour retarder le couronnement d'André. Les partiſans de cette princeſſe, voyant que tous leurs efforts

mains armées de gantelets, pour l'empêcher de crier ; les autres lui passerent une corde au col, & l'étranglerent. Ils traînerent ensuite son cadavre vers une fenêtre, & le jetterent dans le jardin. Ils se disposoient à le précipiter dans un puits, lorsqu'une femme Hongroise, nourrice de ce malheureux prince, accourut, & fit prendre la fuite aux conjurés, qui abandonnerent le corps. Ainsi mourut le prince André, à l'âge d'environ vingt ans. Quelques historiens, avides d'anecdotes scandaleuses, prétendent que Jeanne, dégoûtée de son foible époux, dont le tempérament ne répondoit pas à la vivacité du sien, le fit assassiner, dans la vue de se dédommager par un second mariage. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il paroît très-probable que Jeanne autorisa le complot formé contre son époux ; mais plusieurs autres écrivains, qui paroissent plus dignes de foi, n'attribuent point la mort d'André au penchant amoureux de son épouse ; & les faits conduisent naturellement à juger que l'ambition] de régner seule fut l'unique motif qui la fit attenter à la vie du prince.

[1346.]

Jeanne étoit violemment soupçonnée d'avoir eu part à l'assassinat de son époux.

Pour arrêter les bruits injurieux qui se répandoient contre elle, elle ordonne à Bertrand de Baux, grand-justicier du royaume, de faire la plus exacte recherche des coupables. La plûpart avoient pourvu à leur sûreté, en sortant du royaume. La Catanoise, favorite de Jeanne, fut arrêtée, avec son fils Robert & Sancia, sa petite fille. Bertrand de Baux leur fit donner la question dans une place sur le bord de la mer, à la vue de tout le peuple; mais une palissade empêchoit qu'on n'approchât assez près pour entendre leur déclaration. Ces trois criminels furent conduits au supplice; & la reine, qui s'intéressoit vivement pour

Jeanne, veut envain s'oppoſer à ſon paſſage. Tout plie devant le monarque Hongrois. Jeanne, ne ſe croyant pas en ſûreté dans la ville de Naples, s'embarque, pendant la nuit, ſous l'eſcorte de trois galeres provençales, & ſe rend, en cinq jours, à Nice en Provence. Les princes de la maiſon d'Anjou, Robert & Philippe de Tarente, Charles, duc de Duras, accompagnés de quelques autres ſeigneurs, vont trouver le roi de Hongrie, qui étoit à Averſe; lui font hommage, & ſont reçus au baiſer de paix. Le roi leur promet toute ſûreté, s'ils ne ſont point coupables de la mort de ſon frere, & les invite à manger à ſa table. Après le repas, ce prince, réſolu de ſe rendre à Naples, fait armer ſes gens; & s'arme lui-même. Les princes du ſang, & les ſeigneurs Napolitains le ſuivent déſarmés. Lorſqu'ils ſont montés à cheval, le roi dit au duc de Duras de le mener à l'endroit où ſon frere André avoit été étranglé. Le duc proteſte qu'il ne connoît point cet endroit, & qu'il n'y a jamais été. Mais le roi, étant arrivé au couvent de Majella, met pied à terre; &, s'étant fait conduire à la galerie où s'étoit commis le meurtre, ſe tourne bruſquement du côté du duc de Duras; lui reproche d'être l'auteur de la mort d'André, & lui prononce ce terrible arrêt: « Traître, il faut que tu meures dans

» l'endroit même où tu as fait mourir mon » frere. » Le duc essaie en vain de se justifier. Pendant qu'il s'efforce de fléchir le courroux du roi, un Hongrois, nommé *Philippe*, lui porte un coup d'épée dans la poitrine; le prend par les cheveux; le terrasse, & l'achève de plusieurs coups. D'autres Hongrois le jettent dans le jardin, au même endroit où l'on avoit jetté le corps d'André. Le roi se rend ensuite à Naples, & permet à ses soldats de piller les maisons des princes du sang. La veuve du duc de Duras, échappée de leurs mains avec peine, se refugie dans le monastere de Sainte Croix, portant deux de ses filles entre ses bras, & s'embarque, quelques jours après, déguisée

beſoin de Jeanne, propoſe à cette princeſſe de lui vendre le comtat d'Avignon. La reine, n'ayant pas d'autre reſſource, eſt obligée d'y conſentir. Elle vend à Clément VI, par contrat du 10 de Juin, la ville d'Avignon & ſon territoire, pour la ſomme de 80000 florins d'or; & l'on ſtipule que les papes la tiendront à l'avenir en franc-aleu, & comme terre entièrement libre. Avec ce ſecours, Jeanne ſe rend à Naples, accompagnée du prince Louis de Tarente, ſon époux. Les barons du royaume vont en foule la féliciter, & lui offrir leurs ſecours contre les Hongrois.

[1350....]

Jeanne ne reſte pas long-tems tranquille dans ſa capitale. Le roi de Hongrie rentre de nouveau dans le royaume de Naples, avec de puiſſantes forces, & la fortune ſeconde encore une fois ſon entrepriſe. Les Génois, profitant de l'embarras où le retour du roi de Hongrie jettoit la cour, arment douze galeres qu'ils envoient dans la rade de Naples, & font propoſer à Jeanne de les employer à ſon ſecours, ſi elle veut leur céder Vintimiglia, place du comté de Provence, & la menacent, en cas de refus, de faire paſſer leurs galeres au ſervice du roi de Hongrie. La néceſſité force

la reine d'accepter cette condition. Resserrée dans sa capitale par un ennemi puissant, & ne pouvant tirer de provisions que par mer, elle n'avoit pas une galere dans ses ports. Elle fait donc partir ses commissaires pour aller mettre la république de Gènes en possession de Vintimiglia; mais les perfides Génois, après avoir obtenu ce qu'ils desiroient, refusent de servir contre le roi de Hongrie, & s'en retournent lâchement. La reine se voyoit exposée, par cette trahison, à tomber entre les mains du roi de Hongrie, qui étoit sur le point de se rendre à Naples. Elle fut délivrée de cet embarras par Renaud de Baux, grand-amiral, qui amena dix galeres de Provence. Jeanne

vivres ; pour lui, il ſe tient éloigné. Louis de Tarente, inſtruit du crime de l'amiral, fait arrêter les officiers des galeres & les matelots, dès qu'ils ſont entrés dans la ville, & les menace de la mort, s'ils ne font enſorte que l'amiral, ſon fils, & la ducheſſe de Duras prennent terre. Ils lui promettent tous de s'y employer avec zèle. Louis en laiſſe ſortir une partie pour aller exécuter leur promeſſe, & retient les autres en ôtage. L'amiral, preſſé par les gens de ſon équipage d'entrer dans le port, s'en excuſe ſous prétexte qu'il a la goutte. Louis, tranſporté de fureur, ſe jette dans une chaloupe avec quelques-uns de ſes plus braves chevaliers ; aborde la galere de l'amiral, &, après lui avoir fait les plus vifs reproches, le poignarde de ſa main.

Le roi de Hongrie entre ſans oppoſition dans la ville de Naples, & veut exiger une contribution des habitans. Le peuple murmure beaucoup ; &, s'appercevant que les Hongrois ſont fatigués & en deſordre ; que leurs chevaux peuvent à peine les porter, il prend les armes contre un ennemi qui lui paroît ſi foible, réſolu de périr plutôt que d'être mis à contribution. Le roi, à cette nouvelle, ſort bruſquement de Naples, & ſe retire avec ſon armée dans la Pouille.

Cette circonſtance donne lieu au pape

de renouveller les propositions de paix, qu'il avoit déja faites au roi de Hongrie. Ce prince, qui commençoit à se rebuter d'une si longue guerre, entre en conférence avec les légats du pontife, & conclut un traité qui portoit en substance, qu'il y auroit une trève d'un an entre les deux couronnes; que les cardinaux délégués acheveroient l'instruction du procès de Jeanne; que si elle étoit convaincue d'avoir eu part au meurtre de son époux, le royaume de Naples seroit remis par le pape au roi de Hongrie; que si, au contraire, l'innocence de Jeanne étoit reconnue, le roi de Hongrie lui restitueroit toutes les places qu'il possédoit dans le royaume.

& par la vertu de quelque maléfice, auquel la foibleſſe de ſon ſexe avoit ſuccombé, elle ne s'étoit jamais ſenti pour le prince ſon époux un amour ſincere. Jeanne ſe prêta habilement à cette ouverture, & conſtata le fait. Elle établit, par la dépoſition de pluſieurs témoins, qu'un ſortilége, étouffant dans ſon cœur toute la tendreſſe que ſon devoir lui preſcrivoit pour ſon époux, lui avoit donné lieu de conſpirer contre ſa vie. Ce motif de juſtification parut ſuffiſant à ſes juges. Ils la déclarerent innocente du maléfice & de ſes ſuites, & publierent hardiment leur ſentence. Depuis ce jugement, rendu en faveur de Jeanne, le roi de Hongrie n'oſa plus rien tenter contre le royaume de Naples, & conſentit à la paix.

[1352.]

Louis de Tarente eſt couronné roi de Naples, avec autant de magnificence que le permet l'épuiſement des finances. Pluſieurs jours ſe paſſent dans les plaiſirs, les tournois, les joûtes, les feſtins; mais un événement de mauvais augure trouble la joie publique. Le roi, entrant dans la ville en cavalcade, ſuivant l'uſage, quelques dames, par galanterie, lui jettent des fleurs de leurs fenêtres. Son cheval effrayé, ſe cabre. Les barons, qui tenoient les rênes,

eſſayent inutilement de le ramener; les rênes ſe rompent entre leurs mains. Le roi, voyant qu'il n'étoit plus maître de ſon cheval, s'élance promptement à terre. L'agitation de ſa chute fait tomber ſa couronne, qui ſe briſe en trois morceaux. Le prince ne fait que rire de cette aventure. Il monte un autre cheval, & continue la cavalcade.

Cette même année, le nouveau roi inſtitue l'ordre de chevalerie du Saint-Eſprit au droit deſir, que les hiſtoriens Napolitains nomment plus ordinairement l'*ordre du nœud*. Le nombre des chevaliers étoit de trois cens. Il s'engageoient par ſerment à une fidélité conſtante envers le roi, à combattre les ennemis de la foi, & à viſiter les ſaints lieux. La marque de cet ordre étoit un rayon de lumiere en broderie, que les chevaliers étoient obligés de porter ſur leurs habits, & au-deſſus un nœud de ruban lié en forme d'un double lacs d'amour, avec cette deviſe en langage du tems : *Le Dieu plaît*. Lorſqu'un chevalier avoit donné quelque preuve éclatante de ſa valeur, il délioit le ruban juſqu'à ce qu'il eût fait le voyage de la Paleſtine. A ſon retour, il le renouoit, & prenoit pour deviſe : *Il a plu à Dieu*. Quelques auteurs ont prétendu que cet ordre avoit fourni l'idée de l'ordre du Saint-Eſprit, inſtitué en France par Henri III, plus de deux cens ans après.

Robert de Baux, qui avoit épouſé la ducheſſe de Duras, par le complot de Renault de Baux, ſon pere, étoit, depuis ce tems, détenu priſonnier à Naples. La ducheſſe, voulant s'affranchir des liens de ce mariage qui, quoiqu'inégal & forcé, pouvoit l'empêcher de contracter d'autres engagemens plus dignes d'elle, forme le deſſein de ſe défaire de ſon époux. Un jour que Louis & Jeanne s'étoient embarqués par partie de plaiſir pour aller dîner ſur les rochers à la vue de Naples, la ducheſſe, ſuivie de quatre ſergens, ou ſoldats armés, entre dans l'appartement de Robert de Baux; &, après lui avoir vivement reproché l'injure qu'il avoit faite en ſa perſonne à la maiſon royale, elle le fait tuer devant elle, & jetter ſon corps par une fenêtre ſur le bord de la mer.

[1362.]

Louis de Tarente, roi de Naples, meurt le 26 de Mai de cette année, âgé de quarante-deux ans. Mathieu Villani, hiſtorien Napolitain, nous a laiſſé un portrait de ce prince, qui ne lui eſt pas favorable. Il dit, entr'autres choſes, que «Louis honora peu la reine ſon épouſe, ſoit par l'effet d'un mépris naturel, ſoit que cette princeſſe ſe l'attirât par ſa faute. Il la maltraitoit ſouvent,

& en venoit avec elle jusqu'aux coups; comme si elle eût été la plus vile de toutes les femmes. Il se vantoit si fréquemment, & si hors de propos, des grandes choses qu'il avoit faites dans la guerre & dans la paix, qu'il en devenoit ennuyeux. Pour s'admirer soi-même à la vue de ses exploits, il en fit faire un journal, dans le style le plus magnifique. »

Jacques d'Aragon, roi titulaire de Majorque, fut le troisieme époux de Jeanne. Ce prince, qui joignoit au titre de *roi de Majorque* celui de *comte de Roussillon & de Cerdagne*, ne possédoit pas un pouce de terre dans tous ces Etats. Il sortoit des prisons de Barcelone, où il avoit été retenu

ques ne ſurvécut pas long-tems à ſon mariage. Il mourut l'année ſuivante.

[1378.]

Barthelemi de Prignano, Napolitain, né ſujet de la reine Jeanne, eſt élevé ſur la chaire de S. Pierre, le 7 d'Avril, & prend le nom d'*Urbain VI.* La reine avoit lieu de penſer que ce nouveau pontife lui ſeroit favorable. Elle lui envoya de riches préſens, & mit tout en uſage pour s'attirer ſa bienveillance ; mais le pontife, l'homme le plus vain, le plus orgueilleux & le plus bizarre dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, reçut les prévenances de la reine, comme un hommage qui lui étoit dû. Il pouſſa même l'impudence juſqu'à mortifier d'une maniere très-ſenſible Othon de Brunſwick, quatrieme époux de Jeanne, qui, à l'exemple de cette princeſſe, avoit comblé le nouveau pape de marques d'amitié & de déférence. Un jour qu'Othon avoit dîné avec lui, à l'heure de la collation, ce prince lui préſenta à boire à genoux, en préſence de quelques cardinaux & d'autres perſonnes de conſidération. Urbain affecta de le tenir dans cette poſture humiliante, juſqu'à ce qu'un cardinal l'eût, à diverſes repriſes, averti qu'on lui offroit à boire.

Hugues de Saint-Severin, & Nicolas

de Spinello, grand chancelier du royaume de Naples, arrivent à Rome en qualité d'ambaſſadeurs, pour complimenter le nouveau pape de la part de Jeanne. Urbain, dès la premiere audience, leur déclare qu'il prétend corriger la reine de Naples; que le royaume ne peut être que mal adminiſtré par une femme. Il ajoûte qu'il veut remettre le gouvernement entre les mains d'un homme, & qu'il faut que la reine ſe retire dans un couvent qu'il lui preſcrira. Les ambaſſadeurs répondent modeſtement que tous les ordres de l'Etat approuvent la maniere dont la reine gouverne ſon royaume. Spinello, en particulier, répliqua

grand chancelier du royaume de Naples. Il ſort enſuite du palais, & s'en retourne à Naples fort irrité.

Les cardinaux, ne pouvant plus ſupporter les hauteurs & le gouvernement tyrannique d'Urbain, procédent à ſa dépoſition; &, regardant enſuite le ſaint ſiége comme vacant, ils éliſent pape Robert de Genève, qui prend le nom de *Clément VII.* Telle eſt l'origine du grand ſchiſme qui déchira l'Egliſe pendant quarante ans. Les deux papes ne tarderent pas à ſe faire une guerre cruelle. Ils s'excommunierent l'un l'autre; ſe prodiguerent réciproquement les noms d'*intrus*, d'*antipape*, d'*hérétique*, & inonderent l'Europe de manifeſtes remplis d'invectives ſcandaleuſes. Ils ne s'en tinrent pas aux écrits & aux injures: ils eurent recours à la force des armes pour ſoutenir leurs droits; & l'Italie devint un théatre ou les *Urbaniſtes* & les *Clémentins* combattirent avec acharnement comme pour la conquête d'un royaume. Le Nord & preſque toute l'Italie reconnurent Urbain pour légitime pape. La France reſta fidele à Clément VII; & Jeanne, piquée de l'affront fait à ſes ambaſſadeurs par Urbain, ſe ſoumit à ſon compétiteur.

[1379.]

Le pape Clément ſe rend à Naples. Il

y eſt reçu de la part de Jeanne, avec de grands honneurs; mais les Napolitains le voient de mauvais œil. Ils étoient mécontents que leur ſouveraine eût quitté l'obédience d'Urbain, leur compatriote, dont ils pouvoient recevoir tous les jours de nouveaux bienfaits. Le peuple murmuroit hautement contre le gouvernement. Clément fut même informé que les partiſans d'Urbain cherchoient à s'aſſurer de ſa perſonne. Sur cet avis, il s'embarque eſcorté de quelques galeres. Il étoit tems qu'il prît la fuite. Le jour même de ſon départ, il s'éleva une ſédition dans la ville de Naples. Un gentilhomme, nommé *André de Ravignan*, paſſant à cheval dans la place appellée *la*

ayant pris les armes, appaiſerent d'abord avec beaucoup de peine le déſordre du dedans; ſortant enſuite de la ville, ils tomberent ſur les bandits qu'ils taillerent en piéces. Le ſéditieux tailleur fut pris & pendu.

Urbain, réſolu de ſe venger de la reine Jeanne, après l'avoir excommuniée & dépoſée de ſon royaume, charge du ſoin d'exécuter cette ſentence Charles de Duras, que la reine, quelques années auparavant, avoit déclaré ſon héritier légitime. Charles accepte la commiſſion. Il entre, les armes à la main, dans le royaume de Naples. Othon de Brunſwick, trop foible pour tenir la campagne, ne peut s'oppoſer aux progrès de Charles, qui ſe voit bientôt aux portes de Naples. Il avoit dans cette ville beaucoup de partiſans. Dès qu'on ſçut qu'il étoit ſi proche, un grand nombre d'habitans paſſerent par-deſſus les murailles, & porterent des rafraichiſſemens à ſes troupes. Ils lui apprirent, en même tems, que la ville étoit partagée en trois factions, dont la plus puiſſante le demandoit pour ſouverain. Sur cette nouvelle, deux chevaliers Napolitains, capitaines de cavalerie, qui ſervoient ſous Charles, ayant pour guides quelques-uns des tranſfuges, paſſent la mer à gué, le long des murailles, & entrent dans la ville par la porte appellée *Conciari.i.* Elle n'étoit ni fermée ni

gardée. La mer, qui en baignoit le pied, paroiſſoit être un retranchement aſſez ſûr. Les deux chevaliers s'avancent dans la place du marché en criant : *Vive le roi Charles de Duras, & le pape Urbain !* Suivis de la populace qu'ils y trouvent, ils vont ouvrir la porte du marché, par où Charles entre avec ſon armée. Le lendemain, ce prince aſſiége le château neuf, où la reine s'étoit retirée. Il met tout en uſage pour hâter la priſe de cette forteresſe. Après l'avoir battue avec toutes les machines de guerre alors en uſage, il y fait jetter des barils remplis des matieres les plus infectes, & des membres de ſes priſonniers de guerre cou-

Jeanne, ſa ſouveraine & ſa bienfaitrice. Le 22 de Mai, quatre Hongrois, par ſon ordre, étranglent cette malheureuſe reine, lorſqu'elle étoit en prieres dans le château Saint-Ange. Jeanne étoit alors âgée de cinquante-ſept ans, dont elle en avoit regné trente-neuf. On l'enterra ſecrettement dans l'égliſe de S. François, qu'elle avoit fait bâtir ſur le mont Gargano. On y voit encore ſon tombeau & ſa ſtatue de marbre, ſans autre épitaphe que les deux lettres initiales de ſon nom : R. J. *Regina Joanna.*

Les hiſtoriens ont parlé bien diverſement de cette princeſſe. Les uns la repréſentent comme une autre Meſſaline plongée dans les plus honteuſes débauches. Ils prétendent que ſa paſſion inſatiable réduiſit Louis de Tarente, ſon ſecond époux, à un épuiſement funeſte à ſa vie ; qu'elle fit trancher la tête à Jacques de Majorque, parce qu'il oſoit porter quelquefois à d'autres dames un tribut qu'il ne devoit qu'à ſon épouſe.

D'autres hiſtoriens prodiguent à cette princeſſe les plus magnifiques éloges. Ils l'appellent, l'*honneur du monde*, la *lumiere de l'Italie*, une *ſeconde reine de Saba*. Ils la diſculpent ſur le meurtre d'André, & prétendent qu'on ne peut pas même la ſoupçonner des autres crimes dont on a noirci ſa mémoire.

Les femmes, qui ont gouverné deſpo-

tiquement, éprouvent ordinairement la satyre & la calomnie; c'est la suite d'une prévention trop générale contre la foiblesse de leur sexe. Il paroît presque prouvé que Jeanne eut part au meurtre de son époux; mais c'est le seul crime qu'on lui puisse reprocher; &, sans cette tache ineffaçable, elle pourroit passer avec justice pour une des plus grandes reines qui ayent jamais occupé le thrône. On voit éclater dans presque toutes ses actions la piété, l'amour de la justice, la libéralité, & le désintéressement. Son esprit étoit vif & pénétrant: son éloquence naturelle, secondée par les graces de sa personne,

CHARLES III, *dit* LE BREF, *ſurnommé* DE LA PAIX.

[1382.]

DÈS les commencemens de l'expédition de Charles, Jeanne, indignée de l'ingratitude de ce prince, avoit révoqué les diſpoſitions de ſon teſtament, & choiſi pour ſon héritier Louis, duc d'Anjou. Le pape Clément VII avoit approuvé ce choix, & avoit fortement engagé le duc à s'oppoſer aux progrès de Charles, s'engageant à rembourſer les frais de l'expédition en cas qu'elle ne réuſsît point. Louis ſe mit en marche neuf jours après la mort de Jeanne, & entra en Italie, à la tête d'une armée auſſi brillante par la beauté des équipages, que formidable par la valeur des troupes. Les chevaux des hommes d'armes étoient caparaçonnés, les caſques, artiſtement travaillés, décorés de lambrequins & de cimiers très-riches. On voyoit marcher devant & derriere une longue file de mulets chargés d'or & d'argent, & de toute ſorte de meubles précieux. Charles, n'oſant tenter le ſort d'une bataille, réſolut d'amuſer ſon compétiteur,

& de laiſſer ſon armee ſe détruire peu-à-peu. Dans ce deſſein, il envoya un chevalier nommé *Mathieu Sauvage*, en qualité de héraut, le défier en combat ſingulier. Ce chevalier, habile empoiſonneur, portoit une demi lance dont le fer étoit imbu d'un poiſon ſi ſubtil, que quiconque y arrêtoit fixement la vue, ou en laiſſoit toucher ſes habits, tomboit mort à l'inſtant. Le duc d'Anjou fut averti de ſe précautionner contre ce dangereux meſſager. Il refuſa de le voir, & le fit arrêter. On l'interrogea; &, ſur ſon aveu, il eut la tête tranchée.

[1384.]

La brillante armée de Louis ſe ruinoit inſenſiblement par la diſette & par les maladies. L'habile Charles évitoit toujours de livrer bataille, & laiſſoit ſon ennemi ſe conſumer dans un pays étranger. Louis, déſeſpéré de voir ſes troupes dépérir, envoya vainement juſqu'à dix fois propoſer le combat à ſon rival. Charles trouvoit toujours des prétextes pour l'éluder. Cependant il promit enfin avec ſerment de ſe préſenter un certain jour en raſe campagne, & ſortit, en effet, de la ville de Barlette où il étoit renfermé. Louis, plein de joie, vole à ſa rencontre. Ses troupes

étoient encore assez bien armées, mais délabrées, sans chevaux, & mal vêtues. Le duc n'avoit lui-même qu'une cotte d'armes de toile peinte, semée de fleurs-de-lys. Il croyoit toucher au moment tant desiré d'en venir à une action décisive; mais Charles, qui étoit sorti de la ville par une porte, y rentre par l'autre, comme pour insulter à l'ennemi. Louis, outré de dépit, songeoit à quitter l'Italie, lorsqu'il fut attaqué de la maladie épidémique qui désoloit son armée. Son chagrin rendit tous les remedes inutiles; & il en mourut le 20 de Septembre.

Charles, d'un caractère altier & impérieux, ne voyoit qu'avec dépit le pape Urbain trancher du Souverain dans ses Etats. Il ne cherchoit qu'à éloigner de son royaume ce pontife orgueilleux & intrigant. Quelques cardinaux, ennemis d'Urbain, pour faire leur cour au roi, agiterent entr'eux, si on ne pourroit pas donner au pape un curateur, lorsqu'il se gouvernoit mal, & nuisoit au bien de l'église par son opiniâtreté. Urbain fut averti de ces consultations. Pour en prévenir l'effet, & pour fortifier son parti, en le rendant plus nombreux, il fit une promotion de plusieurs cardinaux, tous Napolitains, la plûpart indignes de cet honneur, & décriés pour leurs mœurs scandaleuses, mais très

propres à faire réuſſir les intrigues du pontife. Lorſque cette promotion devint publique, les promus en furent eux-mêmes honteux, & n'oſerent accepter leurs nouvelles dignités. Ils ſe tinrent renfermés chez eux, pour ſe dérober aux railleries du public. Les courtiſanes de Naples, qui connoiſſoient mieux que perſonne les mœurs des nouveaux cardinaux, s'égayoient entr'elles à leurs dépens, & ſe diſoient l'une à l'autre, en plaiſantant : « Que je voie donc »ton mari le cardinal ! »

Quelques tems après, Urbain, qui ſe tenoit renfermé dans le château de Nocéra, manda les eccléſiaſtiques de ſa ſuite, & les

[1385.]

Charles, irrité, le fait aſſiéger dans le château de Nocéra. Pendant le ſiége, on arrêta un meſſager du pontife, chargé de ſes dépêches, qui ſortoit du château, à la faveur de la nuit. On l'enferma dans un ſac, pieds & mains liés, à deſſein de le renvoyer dans la fortereſſe, par le moyen d'une machine alors en uſage, qui ſervoit à lancer des pierres; mais le poids de cet homme n'étant pas proportionné à la force de la machine, il ne put être porté juſques dans la place, & fut écraſé contre les murailles.

Urbain ne ſe défendoit qu'avec des cenſures & des anathêmes. Il excommunioit les aſſiégeans, trois ou quatre fois le jour, d'une fenêtre tournée du côté de leur camp; &, pendant cette cérémonie, il tenoit en main un flambeau, & de l'autre une petite cloche.

Il ſtatua, par un décret, que tous les clercs, de quelqu'ordre que ce fût, qui prendroient les armes contre Charles & ſes ſoldats, n'encourroient ni cenſures ni irrégularités, s'il leur arrivoit d'en tuer ou d'en mutiler quelques-uns; qu'ils jouiroient, au contraire, des indulgences de la Terre-ſainte. Cette conſtitution, peu canonique, ne produiſit pas un grand effet. Urbain reçut un plus utile ſecours de Raimond des Ur-

ſins, fils du comte de Nole, jeune homme de beaucoup de valeur, qui vint, à la tête d'une armée, tirer le pape & ſa cour du château de Nocéra.

Charles, peu content d'une couronne acquiſe par le crime, voulut en uſurper une autre par une voie auſſi odieuſe. Louis, roi de Hongrie, étant mort, ſa fille Marie avoit été élue reine, ſous la tutelle d'Elizabeth de Boſnie ſa mere. Elizabeth, entièrement livrée aux conſeils du palatin Jean Gara, bouleverſa tout le royaume, & mécontenta les peuples. L'innocente Marie fut punie des fautes de ſa mere. Les nobles réſolurent de ſe donner pour ſouverain Charles de la Paix, & envoyerent des députés à Naples, pour inviter ce prince à paſſer au plutôt en Hongrie. L'ambitieux Charles accepta avidement cette propoſition. Il ſe rendit à Bude, capitale de Hongrie; & les princeſſes qu'il venoit dépouiller, hors d'état de lui réſiſter par la force, cacherent leur reſſentiment ſous les dehors trompeurs de la politeſſe & de l'amitié. Elles lui firent l'accueil le plus honorable, & pouſſerent la diſſimulation juſqu'à le remercier de ſa généroſité, qui lui faiſoit quitter ſes états & ſa famille, pour ſecourir deux princeſſes affligées: elles le prierent même de vouloir bien ſe charger de l'adminiſtration des affaires. Charles, auſſi habile dans l'art

de feindre, refuſa cette offre, & affecta un grand déſintéreſſement. Il parvint cependant, par ſes pratiques ſecrettes, & par la faveur des grands du royaume, juſqu'à ſe faire ſacrer roi de Hongrie, en préſence des deux reines, qui parurent applaudir à la cérémonie; mais Charles n'eût pas lieu de s'applaudir long-tems du ſuccès de ſes embitieux deſſeins. Elizabeth, toujours diſſimulée, prit, avec ſon favori Jean Gara, des précautions ſecrettes pour ſe défaire d'un uſurpateur odieux. Un gentilhomme, nommé *Blaiſe Forgach*, ſe chargea de l'exécution.

[1386.]

Le 5 de Février, Elizabeth invite Charles à venir dans ſon appartement, ſous prétexte de lui communiquer quelques affaires importantes. Pendant leur entretien, Forgach, introduit par Gara, ſaiſit le moment favorable, & porte au roi un coup de ſabre qui lui fend la tête juſqu'aux yeux. Ce prince pouſſe un grand cri, & ſe leve chancelant ſur ſes jambes. Il eſt transféré dans cet état à Viſſegrade, où il expire trois jours après, âgé de quarante ans. On prétend qu'Elizabeth, craignant que ſa bleſſure ne fût pas mortelle, fit mêler du poiſon dans les médicamens qu'on y appliqua.

Charles parloit agréablement, & avoit la démarche aiſée. Il étoit affable, libéral, amateur des gens de lettres, & verſé lui-même dans la connoiſſance de la poëſie & de l'hiſtoire. Politique, fin & délié dans les négociations, guerrier prudent & intrépide dans les combats, il fut tout à la fois grand capitaine, grand homme d'état; & ſon ambition ſeule fit tous ſes vices.

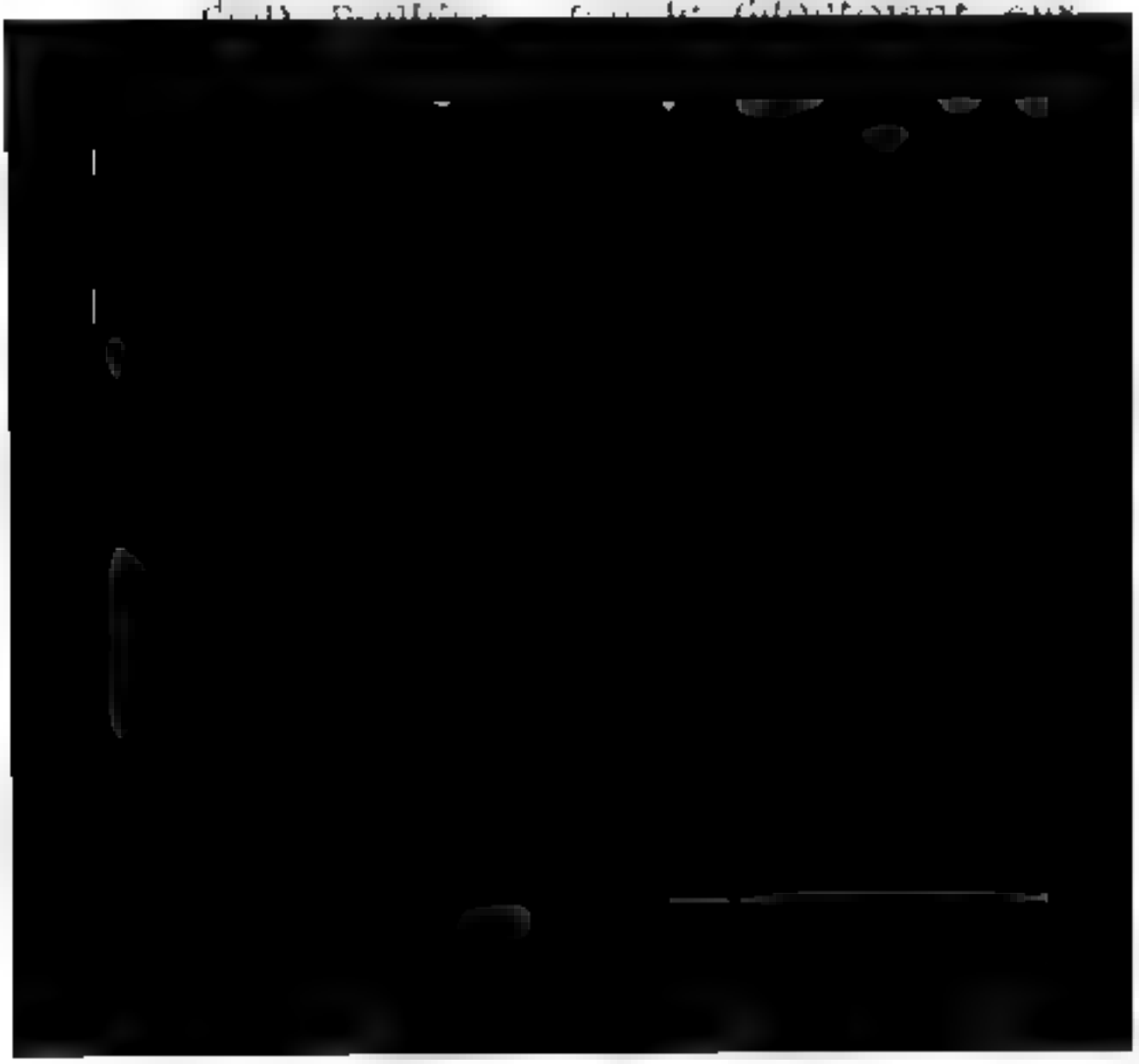
L'action la plus utile de ſon régne, eſt l'abolition d'une coutume barbare, que les Napolitains tenoient de leurs ayeux. Les jours de dimanches & de fêtes, les nobles & les autres citoyens s'aſſembloient dans un champ hors de la ville, appellé *Carbonara*, & s'exerçoient à des combats particuliers, pour eſſayer leurs forces & leur adreſſe. Cet uſage étoit probablement un reſte des jeux des gladiateurs, fréquens autrefois à Naples, où il y avoit un célébre *Gymnaſe*. Les amis les plus intimes paroiſſoient oublier dans ces combats le lien qui les uniſſoit, pour ſe livrer à une fureur aveugle. Chacun ne cherchoit qu'à montrer ſa bravoure aux dépens de tout ce qu'il avoit de plus cher. La ſcène étoit ſouvent enſanglantée; les peres voyoient tuer ou défigurer leurs enfans au milieu des applaudiſſemens des ſpectateurs, & n'oſoient ſe plaindre d'un divertiſſement ſi cruel, autoriſé par les loix

civiles, & souvent par la présence même du roi. L'église s'étoit déja élevée inutilement contre cet exercice meurtrier, peu convenable à des Chrétiens ; mais Charles réussit enfin à l'abolir entiérement, & accorda le champ Carbonara à quelques pieux Napolitains, qui y bâtirent une église.

LADISLAS, ou LANCELOT.
LOUIS II.

[1386.]

PAR une rencontre peut-être unique dans l'hiſtoire, on vit entrer en concurrence deux rois mineurs, **Ladiſlas, fils** de Charles de la Paix, & **Louis II, neveu** de Louis I, duc d'Anjou, jeune prince qui prétendoit relever le parti de ſon pere. **Les** deux jeunes rivaux étoient ſoutenus par



en ouvrirent une des portes, & les introduiſirent dans la ville.

[1388.]

Urbain favoriſoit en apparence le parti de Ladiſlas ; mais en effet, ce pontife ambitieux prétendoit s'emparer du royaume de Naples, comme dévolu au ſaint ſiége par l'excommunication de Charles. Il part de Pérouſe à la tête d'une armée, pour ſe rendre à Narni, & de-là du côté de Naples. Mais à peine a-t-il fait dix milles, que la mule qu'il montoit fait un faux pas, & le jette par terre fort rudement. Cet accident de mauvais augure n'eſt pas capable de rallentir ſon ardeur. Quoique bleſſé en pluſieurs endroits, il ſe fait un point d'honneur de ne point retourner ſur ſes pas. Il ſe fait porter à Tivoli, au-delà de Rome, & traverſe la Campanie juſqu'à Ferentino, toujours déterminé d'entrer dans le royaume de Naples ; mais, n'ayant plus de fonds pour payer ſes troupes, & voyant d'ailleurs que l'hyver approchoit, il eſt forcé de renoncer à ſon entrepriſe, & s'en retourne à Rome. Il tombe malade quelque tems après, & meurt, de chagrin d'avoir échoué dans ſes projets de conquête.

[1391.]

Louis II ſe rend à Naples pour s'aſſurer

par ſa préſence les conquêtes qu'avoient faites ſes généraux. Il gagne les cœurs de ſes nouveaux ſujets par ſa douceur, ſon affabilité, & ſur-tout par l'équité de ſes jugemens. Pierre de la Couronne, Allemand de nation, l'un de ſes généraux, ayant pris querelle mal-à-propos avec un jeune officier Napolitain, nommé *Conſtanzo*, lui donna ſur le viſage un grand coup de poing. Les troupes qui ſervoient ſous l'officier Napolitain, voulurent venger l'outrage faite à leur chef. Les ſoldats du capitaine Allemand ſe préparerent à le défendre. On en vint aux mains. Les troupes de *la Couronne* furent battues, & lui-même reçut dans la mêlée une bleſſure dangereuſe, dont il mourut quelques jours après. Ce brave avanturier étoit un des meilleurs généraux de Louis II. Il avoit autrefois rendu des ſervices ſignalés à Louis I, ſon pere. Chacun s'imaginoit que le roi vangeroit ſa mort ſur la famille de Conſtanzo; mais ce prince équitable, après avoir pris une connoiſſance exacte du fait, reconnut que la Couronne étoit l'aggreſſeur, & fit grace à l'auteur de ſa mort.

[1400.]

Le parti de Ladiſlas paroiſſoit entièrement ruiné, & le thrône ſembloit aſſuré à

Louis; mais ce foible monarque ne ſçut points'y maintenir. Plus occupé de ſes plaiſirs que de ſes affaires, il s'endormoit dans une ſécurité dangereuſe au ſein de la proſpérité, tandis que ſon rival, luttant contre la fortune, travailloit ſans ceſſe à relever ſon parti, ſans ſe rebuter de ſes diſgraces. De deux rois d'un caractere ſi différent, il n'étoit pas difficile de prévoir qui devoit enfin l'emporter. La molleſſe & la négligence de Louis donnerent lieu à ſon infatigable rival de remporter quelques légers avantages, dont il ſçut profiter habilement, & qui le conduiſirent à de plus conſidérables. Louis vit la fortune l'abandonner inſenſiblement, ſans qu'il ſe réveillât de ſon aſſoupiſſement funeſte. Ladiſlas, ayant enfin pris le deſſus, par ſon activité & ſa vigilance, força ſon rival à ſortir de Naples, & entra victorieux dans cette capitale. Louis, découragé par ce revers, réſolut d'abandonner un royaume où il n'avoit pu s'affermir pendant le cours de dix ans. Malgré les conſeils de ſes plus fidéles ſujets, il s'embarqua, & fit voile vers la Provence, ſans ſonger que cette fuite précipitée lui faiſoit perdre ſon thrône & ſa réputation.

[1401.]

Ladiſlas, ſe voyant maître du royaume,

par la ſoumiſſion de preſque tous les ſeigneurs du parti de la maiſon d'Anjou, ne ſonge plus qu'à ſatisfaire ſa paſſion favorite, qui étoit la vengeance. Jacques de Marzan, duc de Seſſa, ſeigneur illuſtre par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, avoit quitté ſon parti quelques années auparavant, pour s'attacher à celui de Louis. Ce ſeigneur étoit mort depuis peu; & le reſſentiment de Ladiſlas ne pouvoit plus tomber ſur lui; mais il laiſſoit un fils, dont la minorité offroit au roi un moyen facile d'abbaiſſer cette illuſtre maiſon. Le comte d'Aliſi, oncle du jeune duc, ſoupçonnant les deſſeins de Ladiſlas, fortifie les places du duché de

la cérémonie de leurs nôces. Le comte, pour rendre la fête plus brillante, ſe fait accompagner par la comteſſe ſa femme, par Catherine de Saint-Séverin, veuve du duc de Seſſa, & par ſes quatre filles ; c'étoit préciſément ce que Ladiſlas avoit prévu. Dès que cette famille fut arrivée à Gayette, il la fit enfermer dans les priſons du château neuf, & s'empara de toutes les terres qu'elle poſſédoit. Cependant il ſe radoucit dans la ſuite, & rendit à la famille des Marzan, la plus grande partie de ſes biens, avec la liberté, par la faveur de Marguerite de Marzan, ſœur du jeune duc, dont le roi devint amoureux, & qui fut une de ſes maîtreſſes.

Marie de Blois, mere de Louis II, meurt le 12 de Novembre de cette année. Quelque tems avant ſa mort, elle déclara au roi ſon fils qu'elle laiſſoit dans ſon thréſor deux cens mille écus. Ce prince étonné demanda à ſa mere pourquoi elle n'avoit point employé cet argent pour le ſecourir dans ſes beſoins preſſans. La reine lui répondit que, craignant toujours de le voir priſonnier de guerre, elle avoit cru devoir réſerver ce dépôt pour ſa rançon. Marie de Blois prévoyoit ſans doute les malheurs de trop loin, & cette ſomme employée à propos eût peut-être conſervé la couronne à ſon fils.

[1407.]

Le grand ſchiſme déſoloit toujours l'Egliſe. Grégoire XII, nouvellement élevé ſur la chaire de S. Pierre, ſembla prendre des meſures néceſſaires pour le faire ceſſer. Il promit de ſe démettre du pontificat, pourvu que Benoît XIII, ſon concurrent, voulût imiter ſon exemple. Il lui écrivit à ce ſujet une Lettre pathétique, pour l'exhorter à la vie privée; &, ſur ſa réponſe, il lui envoya des ambaſſadeurs, qui conférerent avec lui pendant pluſieurs jours, & ſignerent à Marſeille un acte, en forme de convention, portant que les deux papes s'abou-

du pape. Il critiquoit ſouvent en ſa préſence le traité d'union, &, par ſes inſinuations artificieuſes, il parvint à inſpirer à Grégoire un grand dégoût pour la paix. Le pontife chercha divers prétextes de rompre l'entrevue de Savone. Il chargea même les plus habiles théologiens & juriſconſultes de ſa cour, d'examiner ſi la convention de Marſeille étoit une loi de rigueur qu'il ne pût pas enfreindre, lui qui avoit le pouvoir de relever les autres de leurs ſermens. Mais, contre ſon attente, ils déciderent tous que le pape, obligé de veiller au gouvernement de l'Egliſe, devenoit un prévaricateur & un mercénaire, s'il refuſoit de ſe ſacrifier pour le ſalut du troupeau. Grégoire traita les juriſconſultes d'ignorans, & chercha de nouvelles ruſes pour ſe diſpenſer de ſortir de Rome. Il convint avec Ladiſlas que ce prince fourniroit une armée à Jean & à Nicolas Colonne, ſeigneurs Romains, de ſon parti; qu'ils s'introduiroient dans Rome, où il avoit très-peu de troupes, & qu'ils le tiendroient aſſiégé, afin qu'il eût une excuſe de ne s'être point rendu à Savone au jour marqué. L'intrigue fut très-habilement conduite. Les Colonnes entrerent de nuit dans Rome, & y répandirent l'allarme. Grégoire, affectant une grande frayeur, ſe retira dans le château Saint-Ange, où l'on étoit convenu que les Co-

lonnes viendroient l'aſſiéger ; mais il fut trompé dans ſon attente. Les ſoldats des Colonnes ne furent pas plutôt entrés dans Rome, qu'ils ſe diſperſerent de côté & d'autre pour piller. Ils forcerent les celliers, & ne ſongerent qu'à ſe remplir de vin. Cependant Paul des Urſins, Romain célébre par ſa prudence & par ſa valeur, s'étant mis à la tête du peuple & des troupes qui étoient dans Rome, tomba ſur les gens des Colonnes, la plûpart yvres & chancelans, & en fit un grand carnage. Le pontife, quoique déſeſpéré de ce mauvais ſuccès, fut contraint d'en témoigner de la joie; de louer Paul des Urſins, & de le récompenſer d'une victoire qu'il déteſtoit dans le fonds de son cœur. Paul, depuis cet ex-

Paul étoit moins avide de gloire que de richeſſes. Il ne paſſoit pas pour être fort délicat ſur l'honneur & ſur la bonne foi. Il réſiſta cependant aux premieres propoſitions de Ladiſlas ; il ſortit même de la ville, & chargea pluſieurs fois l'armée Napolitaine. Dans ces rencontres, l'avantage fut toujours du côté des Romains. Mais cette feinte réſiſtance n'étoit qu'un jeu de Paul, pour faire mieux connoître à Ladiſlas le prix d'un adverſaire tel que lui ; &, pour rendre ſon marché meilleur, il alla trouver le roi dans ſon camp, & convint avec lui des conditions auxquelles il devoit livrer la ville. Ladiſlas entra dans Rome comme en triomphe, aux acclamations d'un peuple innombrable, & aux cris de ſes ſoldats, qui lui prodiguoient les noms d'Empereur & d'Auguſte. Il logea ce jour-là dans le capitole. Le lendemain, un Florentin, gouverneur du château Saint-Ange, lui livra cette fortereſſe ; ce qui entraîna la reddition de toutes les autres.

[1411.]

Ladiſlas, maître de Rome, étend plus loin ſes vues, & forme le projet de conquérir toute l'Italie. Il s'empare de pluſieurs places de l'Etat eccléſiaſtique, & fait trembler la Toſcane & pluſieurs villes de Lombar-

die ; mais la fortune l'abandonne tout-à-coup au milieu de ſes proſpérités. Les villes d'Italie, que l'ambition de Ladiſlas menace d'un joug prochain, appellent le roi Louis II au ſecours de leur liberté. Ce prince, ſaiſiſſant cette occaſion de recouvrer le royaume de Naples, paſſe en Italie à la tête d'une armée. Les foudres de l'Egliſe ſe réuniſſent, contre Ladiſlas, aux armes de Louis. Le concile de Piſe, après avoir déclaré les deux papes, Benoît XIII & Grégoire XII, ſchiſmatiques & hérétiques, les avoit privés du pontificat. Alexandre V, élu en leur place, commence par excommunier ſolennellement Ladiſlas, pour s'être oppoſé à la paix & à l'extinction du ſchiſme

qui étoit alors Jean XXIII. Le pontife pour inſulter à Ladiſlas, fit traîner ſes drapeaux dans la boue des rues de Rome. Les gens ſages blâmerent cette action, qui ne fit en effet qu'animer à la vengeance Ladiſlas & ſes partiſans. L'indolence de Louis & le défaut d'argent, ruinerent une ſeconde fois ſon parti dans l'Italie; au lieu de pourſuivre vivement ſon ennemi vaincu, il lui laiſſa le tems de reprendre haleine, & de revenir de ſa frayeur. Ne pouvant nourrir ſes priſonniers de guerre, il les renvoya, & fit rendre à chacun d'eux ſon cheval & ſon bagage, pour le prix de huit ducats. Par ce moyen, Ladiſlas regagna la meilleur partie de ſes troupes, & ſe vit en état de repouſſer ſon ennemi. Louis, preſſé à ſon tour, & ne tirant d'autre ſecours du pape que des bulles & des anathêmes, retourna en Provence.

[1413.]

Ladiſlas vient une ſeconde fois aſſiéger Rome. Le pape Jean y étoit en perſonne; mais ce pontife peu guerrier, & mal ſecondé par des capitaines, auſſi peu expérimentés que lui, ne fit qu'une foible défenſe. Il commit à la garde des poſtes, des officiers peu ſoigneux & ſans expérience. Les ſoldats Napolitains ayant fait aux mu-

railles une brèche assez large pour y passer de la cavalerie, un detachement entra au point du jour, près de l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, & fut suivi du gros de l'armée. Dès que le pontife vit les Napolitains dans la ville, il monta à cheval avec précipitation, & s'enfuit à Sutrie. Ladislas, maître de Rome, la traita comme une place emportée d'assaut. Il pilla les thrésors du pape, sa chapelle & les joyaux du saint siége. Sa vengeance n'étant pas encore satisfaite, il fit arrêter quarante des plus notables citoyens, & les envoya prisonniers à Naples. Se croyant alors solidement affermi dans sa conquête, il créa un sénateur & des officiers pour le gouvernement de

&, dans ſes redoublemens, il paroiſſoit furieux & comme frénétique. Paul des Urſins, qui s'étoit rengagé de nouveau dans le parti de Ladiſlas, étant venu voir ce prince pendant ſa maladie, Ladiſlas, qui avoit toujours une ſecrette haine contre ce ſeigneur, depuis ſa premiere défection, aigri d'ailleurs par la violence de ſon mal, le fit arrêter & conduire en priſon ; il l'eut même fait mourir ſur le champ, ſi tous ſes officiers n'euſſent tâché d'appaiſer ſon reſſentiment. Voyant que ſa maladie augmentoit de jour en jour, il revint à Naples. A ſon arrivée dans cette ville, ſa fiévre ſe changea en frénéſie. Il ne s'occupa, pendant les derniers jours de ſa vie, que de ſa vengeance & de ſon ambition. Tantôt, plein de ſes projets ſur la Toſcane, il s'écrioit : *A Florence, à Florence!* Quelquefois, dans le fort de ſes accès, on l'entendoit demander avec des cris affreux : » Paul eſt-il mort ? » Il expira enfin, dans des tranſports de fureur & de rage, le 8 d'Août, à l'âge de quarante ans. Ainſi périt Ladiſlas, prince qui n'eut d'autre mérite que celui qui conſiſte à détruire les hommes ; qui ſacrifia tous les devoirs les plus ſacrés à ſon ambition effrénée, & qui fut plutôt un brigand qu'un roi. On attribue au poiſon la cauſe de ſon étrange maladie. On prétend que le pere de la maî-

treſſe que ce prince fit à Pérouſe, gagné par les Florentins, engagea ſa fille à ſe frotter d'une liqueur empoiſonnée, lui faiſant accroire que c'étoit un philtre capable de fixer pour toujours en ſa faveur le cœur du monarque.

JEANNE II.

[1414.]

JEANNE, ſœur de Ladiſlas, âgée de quarante-quatre ans, ſe fait proclamer reine. Expoſée par ſa nouvelle dignité aux regards de tout un peuple, ſa conduite n'en devint pas plus réglée. Sur le thrône comme dans la vie privée, elle ſe livra ſans honte & ſans réſerve à ſon penchant pour la débauche. Elle avoit conçu une paſſion violente pour un jeune gentilhomme, fort bien fait, nommé *Pandolphe Alope*. Elle ſe l'étoit d'abord attaché en qualité d'Echanſon. Lorſqu'elle fut montée ſur le thrône, elle l'éleva à la dignité de Grand-Chambellan, & lui confia toute l'autorité. La conduite fiere & hautaine d'Alope révolta les ſeigneurs Napolitains, juſtement indignés de ſe voir aſſervis à un ſimple gentilhomme. Ils en porterent leurs plaintes à la reine, & la preſſerent de choiſir au plutôt, parmi les princes dont on lui propoſoit l'alliance, un époux capable de partager avec elle les ſoins du gouvernement. Jeanne, ne pouvant ſe diſpenſer de les ſatisfaire ſur cet article, jetta les yeux ſur un prince François. Jacques de Bourbon, comte de la Marche, fut l'époux qu'elle choiſit; mais, en faiſant

entrer ce prince dans son lit, elle lui déclara qu'elle ne prétendoit point partager avec lui l'administration des affaires, ni lui donner aucun droit sur le royaume de Naples. Les seigneurs Napolitains ne furent pas plutôt informés du choix de Jeanne, qu'ils inviterent par lettres le comte de la Marche à se rendre promptement à Naples, sans se rebuter de ce qu'il pouvoit trouver de choquant dans les conditions qu'on lui proposoit, & s'engagerent à lui procurer les moyens de régner par lui-même, en dépit de son épouse. Le comte, déterminé par ces promesses, prit le chemin de Naples. Dès qu'on apprit à la cour que ce

ans la plaine de Troja. Il deſcendit le premier de cheval ; &, le ſaluant comme roi, le complimenta ſur ſon arrivée. Les gens de la ſuite du comte de Hauteville, imitant l'exemple de leur chef, s'écrierent : *Vive le roi Jacques.* Le comte de Hauteville entretint en chemin le prince, ſur l'état du royaume de Naples, &, par une confidence indiſcrette, lui apprit le commerce ſcandaleux de Jeanne avec Alope, l'exhortant à prendre en main l'autorité, & à réſiſter à cet indigne favori.

Le lendemain, Jacques étant proche de Bénevent, Sforce arriva avec ſon cortége, & ſe fit annoncer par un hérault comme grand connétable. Il ne mit point pied à terre ; &, s'inclinant ſeulement, il complimenta le prince de la part de Jeanne, ne lui donnant que le titre de comte. Le prince diſſimula ſon reſſentiment, & ſe rendit à Bénevent. Lorſqu'il fut entré dans le château, pluſieurs s'empreſſerent de venir le ſaluer en qualité de roi ; dans ce concours, Sforce ayant rencontré ſur un eſcalier le comte de Hauteville, prit la querelle avec lui ; &, la diſpute s'étant échauffée, ces deux ſeigneurs mirent l'épée à la main. Le comte de Troja, grand ſénéchal, à qui ſa charge donnoit le droit de punir les délits commis dans les maiſons royales, fit arrêter les deux combattans ; mais le comte de

Hauteville fut élargi le jour même, & Sforce fut jetté dans un cachot.

La reine, instruite de cette avanture, résolut, pour contenter la noblesse, de recevoir le comte de la Marche comme roi. On prépara, pour sa réception, un poile de drap d'or, sous lequel il fit son entrée à cheval dans la ville de Naples. Il se rendit au château neuf où la reine l'attendoit. Jeanne, dissimulant son chagrin, embrassa avec une joie apparente un époux qui lui étoit déja odieux. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale des mains de l'archevêque de Naples, les deux époux passerent dans l'appartement de parade, & s'assirent

de galanterie, qu'il lui importoit de ne pas faire éclater. Le malheureux favori fut condamné à perdre la tête, & ſon arrêt fut exécuté ſur la place du marché. On traîna ſon corps dans les rues de la ville ; on le pendit enſuite par les pieds, & il demeura longtems ſans ſépulture. Le roi, voulant enſuite ôter à ſon épouſe les moyens de ſe choiſir un ſecond favori, chaſſa de la cour tous les courtiſans de cette princeſſe, & lui donna pour ſurveillant, un vieux gentilhomme François, nommé *Berlanger*, qui l'obſédoit ſans ceſſe & ne la quittoit pas, même lorſqu'elle ſatisfaiſoit aux beſoins de la nature.

[1415.]

Le comte de Hauteville, indigné de ne recevoir aucune récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus au roi Jacques, forme le projet de perdre ce prince ingrat, pour rentrer dans les bonnes graces de ſon épouſe. Il trouve le moyen de ſe faire introduire dans l'appartement de Jeanne : après lui avoir demandé pardon de ſa perfidie & des maux qu'il lui a cauſés, il lui promet, pour réparer ſa faute, de la délivrer du joug de ſon époux, & de lui rendre l'uſage du pouvoir ſouverain. Jeanne rend graces à ſon zèle, & s'efforce de le toucher par la

peinture de ſa triſte ſituation. Le comte, encouragé par cette ouverture, s'explique plus clairement, & lui fait part du projet qu'il a d'aſſaſſiner le roi. Jeanne feint d'abord d'avoir horreur de cet attentat, retombant enſuite ſur la cruauté & les mauvais traitemens de ſon époux, elle échauffe avec adreſſe le reſſentiment du comte, lui recommande de réfléchir ſérieuſement à un deſſein de cette importance & aux moyens de l'exécuter, & conſent qu'il revienne, trois jours après, lui rendre compte de ſes diſpoſitions. En attendant le moment du rendez-vous, Jeanne engage le roi, qui ne la voyoit que très-rarement, à lui rendre viſite : elle l'accable de careſſes;

tion de la part d'une épouſe, qui n'avoit pas lieu de l'aimer, lui donne plus de liberté, & lui permet de recevoir quelquefois les viſites des ſeigneurs Napolitains. Il a bientôt lieu de s'en repentir. Jeanne cabale ſourdement avec quelques-uns de ſes partiſans, qui avoient beaucoup de crédit dans la ville: par leur moyen, elle force ſon époux à lui remettre l'autorité ſouveraine, & rentre dans tous ſes droits. Elle ſonge enſuite à ſe venger de l'eſclavage rigoureux dans lequel il l'avoit retenue. Un ſoir qu'ils ſoupoient enſemble, elle lui cherche querelle au ſujet des François qui reſtoient encore dans le royaume, & lui ordonne de les en chaſſer. Le roi lui répond: « qu'il » faut avant que de les congédier, qu'on » les récompenſe de leurs ſervices. » Jeanne réplique vivement qu'ils ſortiront tous du royaume malgré lui. Jacques, outré de colere, ſe leve de table & ſe retire dans ſon appartement. Auſſi-tôt on en ferme les portes par ordre de la reine, & l'on y met des gardes. Le lendemain, elle fait publier dans la ville un ordre à tous les François de ſortir de ſes Etats dans l'eſpace de huit jours; ce qu'ils furent contraints d'exécuter.

[1418.]

Barthelemi Coglione, gentilhomme, né

aux environs de Bergame, étant venu à Naples, s'y distingua beaucoup par sa force prodigieuse, & par son extrême agilité. Personne n'osa lui disputer le prix de la lutte, ni de la course. Les talens naturels de ce gentilhomme le rendirent cher à Jeanne, qui en fit son favori; mais Coglione, bientôt ennuyé de cet infâme exercice, se déroba de la cour, & entra dans la carriere des armes.

[1423.]

Louis III, duc d'Anjou, résolu de faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, qu'il avoit hérité de son pere Louis II,

de la maiſon d'Anjou, conçut des ſoupçons contre Alphonſe, dont les grandes qualités lui donnoient de l'ombrage. Elle craignit que ce prince ne voulût, de ſon vivant, s'emparer du thrône, & ne la retînt priſonnicre, comme Charles de Duras en avoit uſé envers Jeanne I. Ces idées lui étoient ſuggérées par Ottin Caraccioli, grand ſénéchal du royaume, qui, depuis quelques années, étoit le favori de la reine, & la gouvernoit abſolument. Ce miniſtre, jaloux de l'autorité qu'Alphonſe s'étoit acquiſe dans le royaume, après l'avoir peint des couleurs les plus odieuſes aux yeux de la reine, réſolut de concert avec elle, de s'aſſurer de ſa perſonne. Dans ce deſſein, il fit faire les préparatifs d'une joute, & invita le prince Alphonſe à venir au château Capouan, pour jouir de ce ſpectacle. Si le prince s'y fût rendu, Caraccioli étoit déterminé à le tuer, ou à le retenir priſonnier; mais Alphonſe fut averti de ſon deſſein. Indigné de l'audace du grand ſénéchal, il réſolut de le prévenir. En qualité de duc de Calabre, Alphonſe avoit droit de convoquer chez lui le conſeil d'Etat. Il envoya ordre à Carraccioli de s'y trouver: celui-ci refuſa d'y venir ſans ſauf conduit; mais Alphonſe lui en ayant envoyé un écrit & ſigné de ſa main, le ſénéchal, muni de cette piéce, ſe rendit au palais du prince.

Dès qu'il ſe préſenta, il fut arrêté. Alphonſe monta auſſi-tôt à cheval, & ſe rendit au château Capouan où demeuroit la reine; Jeanne, allarmée, ne ſçavoit quel parti prendre. Ses gens réfuſerent au prince l'entrée du château, & tirerent ſur lui du haut des tours. Alphonſe ſe retira au galop, hors de la portée du trait, & penſa même être écrasé d'une pierre qui tomba ſur la croupe de ſon cheval.

Irritée de l'attentat d'Alphonſe & de la priſon de ſon favori, Jeanne caſſa le traité, par lequel elle avoit adopté le prince Aragonois : elle le déclara déchu de tous ſes droits ſur le royaume de Naples ; &, pour ſe procurer un ſoutien, elle tourna ſes vues ſur Louis III, qu'elle adopta, & dé-

ville de Naples. Jeanne recouvra cette capitale par le moyen d'une flotte Génoiſe, & reprit bientôt la ſupériorité ſur Alphonſe.

L'abſence de ce prince, qui fut obligé de porter la guerre en Eſpagne, pour conſerver ſes Etats héréditaires, contribua beaucoup à la décadence de ſes affaires. Cependant, il lui reſta toujours pluſieurs places & un grand nombre de partiſans dans le royaume de Naples.

[1431.]

Caraccioli, peu content des biens immenſes que la reine avoit accumulés ſur ſa tête, lui demande encore l'inveſtiture de la principauté de Salerne & du duché d'Amalfi. Jeanne étoit alors infirme, & dans un âge où les paſſions commencent à s'éteindre : dégoûtée de Caraccioli, qui commençoit auſſi à vieillir, ou rebutée de ſon avidité inſatiable, elle lui refuſe ſa demande, & lui reproche même qu'il veut envahir lui ſeul toutes les terres du royaume. Le ſénéchal, vivement piqué d'un refus auquel il ne s'attendoit pas, s'échappe en paroles inſolentes contre la reine ; il a même la hardieſſe de lui porter les mains au viſage, & y laiſſe des traces de ſa fureur. Jeanne, outrée de dépit & de

rage, pleure l'aviliſſement où la réd
une paſſion honteuſe pour un de ſes ſu
jets. Les ennemis du ſénéchal profit
de ce moment de déſordre, pour repré
ſenter à Jeanne que, ſi Caraccioli oubl
qu'il n'eſt qu'un ſimple gentilhomme en
richi par ſes bienfaits, elle ne doit pa
oublier qu'elle eſt reine. Ils lui font en
trevoir que Caraccioli, après un tel at
tentat, eſt capable de ſe porter aux der
nieres extrêmités. Leurs diſcours font im
preſſion ſur la reine, qui conſent qu'on
arrête le ſénéchal; mais les ennemis de Ca
raccioli, craignant, que, s'ils ſe contentent
ſimplement de l'arrêter, il ne trouve le
moyen d'appaiſer la reine & de rentrer
en grace, jugent que le plus ſûr de

toute la nobleſſe ſe rendit au château Capouan. La journée ſe paſſa dans les plaiſirs, qui furent prolongés bien avant dans la nuit. Le ſénéchal s'étant retiré dans ſon appartement, Pierre Palagani, & François Caraccioli, chefs des conjurés, ſaiſirent ce moment pour exécuter leur deſſein. L'un d'eux alla frapper à la porte du ſénéchal, & lui dit que la reine, attaquée d'une maladie ſubite, étoit en danger de la vie. Caraccioli, qui venoit d'entrer au lit, en ſortit promptement pour ſe r'habiller, & fit ouvrir la porte de ſa chambre. Auſſi-tôt les deux conjurés entrerent; ſe jetterent ſur lui, & le maſſacrerent à coups de hache. Afin de prévenir la ſédition que les parens & les amis du ſénéchal auroient pu exciter dans Naples, on jugea à propos de s'aſſurer des principaux. On leur envoya dire, de la part du ſénéchal, que la reine étoit à l'extrémité, & qu'ils euſſent à ſe rendre au plutôt au château. Ils y accoururent; on les arrêta, & on les conduiſit en priſon.

[1435.]

Jeanne pleuroit la mort de Louis III, mort l'année précédente, lorſqu'elle fut attaquée elle même d'une fiévre qui la con-

duiſit au tombeau. Avant de mourir, elle inſtitua pour ſon héritier & ſucceſſeur René d'Anjou, duc de Bar & de Lorraine, frere de Louis III. Avec cette princeſſe finit la premiere branche d'Anjou, iſſue de Charles I, qui régnoit depuis cent ſoixante-dix ans.

Un penchant extrême au libertinage, beaucoup d'inconſtance & de légéreté, un grand éloignement des affaires, & une condeſcendance aveugle pour ceux qui la dirigeoient; voilà les principaux traits qui forment le caractere de Jeanne.

RENÉ D'ANJOU, *surnommé* LE BON. ALPHONSE V, Roi d'Aragon.

[1435.]

RENÉ, qui n'eut jamais que le titre de Roi de Naples, eut un puiſſant rival à combattre dans la perſonne d'Alphonſe. Après pluſieurs années de guerre, malgré ſa valeur & ſes grandes qualités, il fut obligé de céder à la fortune du prince Aragonnois; mais, quoique malheureux dans ſon expédition, René s'acquit une grande gloire en Italie, par pluſieurs traits qui ne peuvent manquer d'intéreſſer le lecteur pour ce prince infortuné.

[1440.]

Se voyant reſſerré dans Naples par l'ennemi, René fit dire au connétable Antoine Caldora de venir avec toutes ſes forces du côté de Naples, pour le dégager. Caldora répondit qu'il ne pouvoit, ſans argent, faire marcher l'armée; & qu'il paroiſſoit néceſſaire que René ſe tranſportât dans les provinces qui lui étoient ſoumiſes, pour y recouvrer les fonds dont il avoit beſoin. René, ne voulant rien négliger de ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſon en-

treprise, convoqua les principaux habitans de Naples, & leur déclara que, se voyant hors d'état de récompenser leur fidelité comme il l'eût desiré, il ne vouloit pas les exposer à mourir de faim dans une ville dont l'ennemi fermoit toutes les avenues; qu'il les dégageoit donc de leur serment de fidelité; qu'ils pouvoient se rendre à Alphonse; que pour lui, il alloit retourner en France. Il ordonna, en même tems, qu'on embarquât ses équipages sur quelques navires Génois qui se trouvoient dans le port. Les Napolitains, qui haïssoient la maison d'Aragon, & qui avoient conçu une grande affection pour René, le conjurerent de ne point les abandonner: ils

« Mes amis, je n'ai point aſſez dégénéré » de la vertu de mes ancêtres, pour aban- » donner une ſi noble ville, & un ſi flo- » riſſant royaume, ſans m'expoſer aupara- » vant aux plus grands dangers. Si je vous » ai fait croire que je voulois retourner en » France, ce n'a été que dans l'intention » de repaître nos ennemis de cette fauſſe » joie, afin qu'étant moins ſur leurs gardes, » je puiſſe avec moins de riſque entrepren- » dre le voyage que je médite. J'avois » mandé à Antoine Caldora, qui, comme » vous ſçavez, eſt maître de toutes nos for- » ces, de venir nous délivrer de la détreſſe » où nous ſommes. Il m'a fait dire que, » ſans argent, l'armée ne pouvoit ſe mettre » en marche; qu'il étoit néceſſaire que » j'allaſſe recouvrer des fonds dans les pro- » vinces qui m'obéiſſent : ainſi je pars. J'eſ- » pere être bientôt de retour, & faire en- » ſorte que cette ville ſoit, comme elle l'a » toujours été, la capitale du royaume. Je » vous la recommande, pendant mon ab- » ſence; je vous recommande auſſi la reine » & mes fils que je laiſſe entre vos mains. »

A ces mots, le roi donne un coup d'éperon à ſon cheval, & ſe dérobe aux cris des Napolitains qui lui ſouhaitent un heureux voyage. Après avoir marché toute la nuit, il ſe trouve près de Nole, avant le lever du ſoleil. Ayant paſſé outre, il ſe

rend, au grand jour, à Baion, prenant pour cri de guerre *Urſin*, *Urſin*, parce que la maiſon des Urſins tenoit le parti d'Alphonſe. Malgré ces précautions, il eſt reconnu; ce qui l'obligea de ſe détourner par une montagne voiſine, couverte alors de quatre pieds de neige. René & ſa ſuite étant arrivés au ſommet, ils mettent pied à terre, & deſcendent dans la plaine, par des routes nouvelles, qu'ils ſont contraints de ſe frayer dans les neiges, avec tant de peine & de fatigues, qu'il y périt pluſieurs chevaux, & même quelques hommes. Le roi ſe retournoit ſouvent d'un air gai & ſerein vers ceux de ſa ſuite, & les encourageoit, en leur repréſentant qu'

avec ce qu'il avoit de meilleurs cavaliers. L'officier fait ſa retraite en homme brave & expérimenté ; tue un de ces payſans, & en prend cinq autres qu'il conduit au roi, qui s'étoit arrêté près de Hauteville. Les priſonniers ſe jettent aux genoux de ce prince, & implorent ſa clémence, proteſtant qu'ils ne l'ont pas reconnu. René leur dit avec bonté qu'étant roi, il veut en remplir tous les devoirs ; que, loin de faire périr aucun de ſes ſujets, il ne prétend s'occuper que du ſoin de les rendre heureux. Il leur rend enſuite la liberté, & les renvoie. Les habitans de Hauteville, témoins, du haut de leurs murailles, de cet acte d'humanité, ſortent de leur ville, & préſentent au roi des rafraîchiſſemens. Ce prince pourſuit ſa route par des chemins affreux, & arrive, à deux heures après minuit, à Bénevent.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, René ſortant de la meſſe, entendit un moine qui lui ſervoit de guide, nommé *Frere Antoine*, qui invitoit à dîner un de ſes courtiſans. Il veut être de la partie, & accompagne le moine, qui étoit natif de Bénevent, juſqu'à l'endroit où il logeoit. La nappe étoit déja miſe près du même feu qui ſervoit à rôtir les viandes. René ſe met à table ; mange avec appétit, & fait l'éloge de tous les mets, au grand con-

tentement du bon moine, qui ne pouvoit contenir ſa joie. Ces traits de clémence & d'affabilité lui gagnoient tous les cœurs: les habitans des villes voiſines accouroient ſur ſon paſſage, & le combloient de bénédictions.

[1441.]

Lorſque René eut ramaſſé des fonds ſuffiſans, le connétable Caldora le vint joindre avec l'armée. René réſolut alors de retourner ſur ſes pas, pour faire lever le ſiége du château d'Averſe, qui tenoit encore; mais Alphonſe le prévint. Il laiſſa quelques troupes pour continuer le ſiege; s'avança, avec le reſte de ſon armée, juſqu'au Val di Gardano, réſolu d'en diſputer le paſſage, & ſe rendit maître du pont de la Tufara. René ſurpris, à ſon arrivée, de trouver ce paſſage fermé, envoie un héraut à Alphonſe lui propoſer le combat corps-à-corps, ou de ſix contre ſix, ou enfin des deux armées. L'Aragonnois répond que, maître de la plus grande partie du royaume, il ſeroit inſenſé de riſquer de la perdre par le hazard d'une ſeule journée. René, peu ſûr de la fidélité de Caldora, qui en effet étoit un traître, prend la réſolution de forcer ſeul le paſſage, à la tête d'un eſcadron de ſes propres troupes. Il vient en effet attaquer le pont de la Tufara, avec

tant d'ardeur, que pluſieurs des capitaines de Caldora, charmés de la valeur de ce prince, le ſuivent avec leurs compagnies. Déja les Aragonnois étoient en déroute: la victoire ſembloit aſſurée à René. Alphonſe, malade, ſe retiroit dans une litière eſcortée d'un corps de ſes meilleures troupes, lorſque Caldora ſurvient, l'épée à la main, & donne ordre à ſes gens de ſe retirer, frappant tous ceux qui n'obéiſſent pas aſſez promptement. René accourt auſſi-tôt. » Que faites-vous, s'écrie-t-il, Caldora? » Ne voyez-vous pas que la victoire eſt à » nous? ... Sire, répond le traître, votre Ma- » jeſté ne ſçait pas quelle eſt la maniere de » combattre des Italiens: ils ne tournent le » dos, que pour nous attirer dans quelqu'em- » buſcade. Il n'eſt pas naturel qu'ils prennent » véritablement la fuite, étant ſupérieurs en » nombre: ç'en eſt aſſez pour aujourd'hui... » Je crois, dit le roi, que vous pouvez » aller, vous & vos gens, où je vais moi- » même... Sire, reprend Caldora, ſi vous per- » dez le royaume, vous conſerverez la Pro- » vence & les autres Etats que votre Ma- » jeſté poſſede en France; mais ſi je perds » mes troupes, je ſerai réduit à demander » l'aumône.» Ainſi parloit ſans ménagement un général déterminé à la trahiſon.

René, déſeſperé de ne pouvoir pourſuivre ſa victoire, marche droit à Naples, &

campe aux environs de la ville. Le lendemain, il invite à dîner Caldora avec les officiers généraux & les ſeigneurs qui ſervoient dans ſon armée. C'étoit une occaſion que René ſe ménageoit pour faire un coup d'autorité. Après le repas, il remet devant les yeux de Caldora les marques de confiance dont il l'a honoré; lui reproche ſon ingratitude, ſa trahiſon à la journée de Tufara, & lui déclare que, puiſqu'il paye ſes troupes des deniers de ſon domaine, il prétend en diſpoſer ſeul, & à ſa volonté, & lui donne ordre de garder les arrêts juſqu'à ce que l'armée lui ait prêté ſerment de fidelité. Caldora, couvert de confuſion, ne répond rien & ſe retire. Le roi n'a pas plutôt reçu le ſerment de l'armée, qu'il leve les arrêts de Caldora; le confirme dans ſa charge de connétable, & l'envoie dans l'Abruzze; mais Caldora, plein de dépit, leve le maſque, & va ſur le champ offrir ſes ſervices à Alphonſe. La défection d'un général de cette importance, porta au parti de René un coup dont il ne ſe releva jamais.

[1442.]

Alphonſe preſſoit vivement le ſiége de Naples, lorſque la fortune lui offrit un moyen de ſe rendre maître de cette ville.

Un maçon nommé *Anello*, chargé de l'entretien des aqueducs, vint lui annoncer qu'il en connoiſſoit un par lequel on pourroit pénétrer juſques dans une maiſon voiſine de la porte de Capoue; qu'en introduiſant dans cette maiſon un nombre ſuffiſant de ſoldats, il ſeroit aiſé de ſe rendre maître de cette porte, & d'y faire entrer toute l'armée. Alphonſe réſolut de profiter de cet avis, & Anello gagné par l'eſpoir d'une grande récompenſe, ſe chargea de ſervir de guide à deux compagnies d'infanterie choiſies pour cette expédition. Anello les introduiſit de nuit dans l'aqueduc par un regard éloigné de la ville de plus d'un mille: ils marcherent à la file avec des falots, & armés d'arbalêtes & de pertuiſanes. Tandis qu'Alphonſe s'approchoit des murailles pour voir quel ſeroit le ſuccès de cette tentative, ils arriverent heureuſement par l'aqueduc juſques dans la maiſon d'un tailleur, près de la porte de Sainte-Sophie, & ſortirent l'un après l'autre par le puits de cette maiſon juſqu'au nombre de quarante. Mais, n'oſant encore entreprendre de forcer la garde, ils ſe contenterent de menacer la femme du tailleur & ſa fille qu'ils trouverent ſeules, pour les empêcher de crier, & attendirent leurs compagnons. Cependant le tailleur, qui étoit dehors, rentre chez lui; &, ſurpris de

voir ſa maiſon remplie de ſoldats, en ſort bruſquement, & prend la fuite, en criant que les ennemis ſont dans la ville. Les quarante ſoldats, croyant alors ne devoir plus différer, attaquent la garde à la porte de Sainte-Sophie. Ils trouvent tant de réſiſtance, que René a le tems de ſe porter de ce côté-là, d'en tuer une partie, & de forcer l'autre à reculer. Cependant Alphonſe, ne voyant pas le ſignal qu'on étoit convenu de lui donner, en cas de réuſſite, s'imagina que l'entrepriſe avoit échoué. Il reprenoit le chemin de ſon camp, lorſqu'il entendit dans la ville un bruit de guerre, qui l'obligea de revenir ſur ſes pas. René avoit renforcé la garde, & mis la porte de Sainte-Sophie en ſûreté; mais trois cens Génois, chargés de défendre celle de S. Janvier, abandonnerent ce poſte, dès que le bruit ſe répandit que les ennemis étoient dans la ville. Alors un gentilhomme, nommé *Marin Spizzicaſo*, affectionné au parti Aragonnois, jetta, du haut des murailles, pluſieurs cordes, à l'aide deſquelles Pierre de Cardonne, général de l'armée d'Alphonſe, grimpa ſur les remparts, & fut bientôt ſuivi d'un grand nombre de braves. Pendant qu'il couroit dans la ville, faiſant retentir le nom d'*Arragon*, il rencontra un guerrier, nommé *Braccazzo*, qui alloit à cheval, vers la porte

de Sainte-Sophie, trouver le roi René. Il le fit priſonnier; monta ſon cheval; &, à la tête d'un corps d'Aragonnois, il s'avança du côté de René, qui, le voyant venir à lui, crut que l'armée ennemie étoit entrée par quelque porte. Ce prince, bravant le danger, fondit avec intrépidité ſur les ennemis, & les enfonça; mais, leur nombre croiſſant à chaque inſtant, il s'ouvrit un paſſage l'épée à la main, & ſe retira dans le château neuf. Ainſi Alphonſe ſe rendit maître de Naples par un aqueduc, de la même maniere que Béliſaire l'avoit repriſe ſur les Goths, dix ſiècles auparavant. René, ſans eſpérance & ſans reſſource, s'embarqua pour paſſer en Provence. Alphonſe marcha enſuite dans la Pouille; & après avoir ſoumis tout ce qui lui réſiſtoit encore dans cette province, il revint à Naples, où il entra en triomphe, comme les anciens Romains, ſur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout rendit hommage à la fortune & à la valeur de ce prince, qui réunit ainſi le royaume de Naples à celui de Sicile, dont il étoit diviſé depuis cent ſoixante ans.

[1458.]

Alphonſe, après avoir joui paiſiblement de la couronne, pendant l'eſpace de quinze ans, depuis le départ de René, meurt à

voir ſa maiſon remplie de ſoldats, en ſort bruſquement, & prend la fuite, en criant que les ennemis ſont dans la ville. Les quarante ſoldats, croyant alors ne devoir plus différer, attaquent la garde à la porte de Sainte-Sophie. Ils trouvent tant de reſiſtance, que René a le tems de ſe porter de ce côté-là, d'en tuer une partie, & de forcer l'autre à reculer. Cependant Alphonſe, ne voyant pas le ſignal qu'on étoit convenu de lui donner, en cas de réuſſite, s'imagina que l'entrepriſe avoit échoué. Il reprenoit le chemin de ſon camp, lorſqu'il entendit dans la ville un bruit de guerre, qui l'obligea de revenir ſur ſes pas. René avoit renforcé la garde, & mis la porte de Sainte-Sophie en ſûreté; mais trois cens Génois, chargés de défendre celle de S. Janvier, abandonnerent ce poſte, dès que le bruit ſe répandit que les ennemis étoient dans la ville. Alors un gentilhomme, nommé *Marin Spizzicaſo*, affectionné au parti Aragonnois, jetta, en haut des murailles, pluſieurs cordes, à l'aide deſquelles Pierre de Cardonne, général de l'armée d'Alphonſe, grimpa ſur les remparts, & fut bientôt ſuivi d'un grand nombre de braves. Pendant qu'il couroit dans la ville, faiſant retentir le nom d'*Aragon*, il rencontra un guerrier, nommé *Brancazzo*, qui alloit à cheval, vers la porte

de Sainte-Sophie, trouver le roi René. Il le fit priſonnier; monta ſon cheval; &, à la tête d'un corps d'Aragonnois, il s'avança du côté de René, qui, le voyant venir à lui, crut que l'armée ennemie étoit entrée par quelque porte. Ce prince, bravant le danger, fondit avec intrépidité ſur les ennemis, & les enfonça; mais, leur nombre croiſſant à chaque inſtant, il s'ouvrit un paſſage l'épée à la main, & ſe retira dans le château neuf. Ainſi Alphonſe ſe rendit maître de Naples par un aqueduc, de la même maniere que Béliſaire l'avoit repriſe ſur les Goths, dix ſiècles auparavant. René, ſans eſpérance & ſans reſſource, s'embarqua pour paſſer en Provence. Alphonſe marcha enſuite dans la Pouille; & après avoir ſoumis tout ce qui lui réſiſtoit encore dans cette province, il revint à Naples, où il entra en triomphe, comme les anciens Romains, ſur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout rendit hommage à la fortune & à la valeur de ce prince, qui réunit ainſi le royaume de Naples à celui de Sicile, dont il étoit diviſé depuis cent ſoixante ans.

[1458.]

Alphonſe, après avoir joui paiſiblement de la couronne, pendant l'eſpace de quinze ans, depuis le départ de René, meurt à

Naples, le 27 de Juin, âgé de soixante-quatre ans. Ce prince posséda toutes les vertus qui font les grands hommes, & mérita le surnom de *Magnanime*, que l'histoire lui donne. Il sçut allier aux soins du gouvernement & aux travaux militaires une étude constante des sciences. La théologie, les mathématiques, l'histoire & la jurisprudence furent les objets de son application. On remarque qu'il avoit un respect singulier pour Tite-Live, & qu'il portoit toujours dans ses voyages, au nombre de ses livres, les Œuvres de ce grand homme, & les Commentaires de César. On prétend qu'il a traduit en espagnol les Lettres de Sénèque.

FERDINAND I.

[1458.]

FERDINAND, fils naturel d'Alphonſe, & ſon ſucceſſeur au royaume de Naple, hérita de la politique & de la valeur de ſon pere ; mais il n'en eut pas les autres vertus. Son règne fut preſque toujours agité de troubles & de diſſenſions. Les barons & les ſeigneurs Napolitains n'obéiſſoient qu'avec peine à un prince qu'ils ſçavoient être le fruit d'un commerce illégitime ; & leurs révoltes fréquentes entretenoient la diſcorde dans l'Etat. Jean d'Anjou, fils de René, eſſaya de relever le parti de ſon pere, & remporta par ſa valeur pluſieurs avantages conſidérables ſur Ferdinand ; mais ce prince réſiſta courageuſement à tous ces orages, & ſe maintint ſur le thrône, malgré les efforts de ſes ſujets & de ſes ennemis.

[1460.]

Pendant que Ferdinand ravageoit les terres du comte d'Avellino, qui s'étoit révolté contre lui, le duc de Seſſa, qui étoit alors en guerre avec ce prince, forme le

lâche projet de l'assassiner. Il l'invite à une conférence, sous prétexte de traiter de leur réconciliation ; mais Ferrand étoit trop prudent pour se trouver au rendez-vous avec son ennemi, sans avoir pris les précautions nécessaires à sa sûreté. Sa prévoyance fit échouer l'entreprise. Ce prince apperçevant un poignard caché sous les habits d'un des officiers, qui accompagnoient le duc, mit l'épée à la main, & se tira du danger par sa bravoure.

[1462.]

Le pape Pie II soutenoit le parti de Ferdinand contre Jean d'Anjou, fils du roi René. Il entretenoit même un corps de

» voyée dans le royaume de Naples ? Si le » roi, votre maître, eſt en état, comme » vous l'aſſurez, d'envoyer ſoixante-dix mille » hommes contre les Turcs, qu'il mette » ſur pied cette armée formidable ; qu'elle » paſſe les Alpes : nous lui ſerons tous ſou- » mis ; & l'acquiſition du royaume de Na- » ples ſera pour lui une choſe très-aiſée. »

[1480.]

Le roi René meurt, à Aix, le 10 de Juillet. Ce prince eut toutes les qualités d'un grand roi ; & il ſeroit compté au nombre des héros, s'il eût été plus heureux. Il faiſoit ſes délices de la poëſie, & raſſembla dans ſon palais une riche bibliotheque compoſée principalement des ouvrages des anciens troubadours, ou poëtes Provençaux. Il paſſoit la plus grande partie de ſon tems à peindre en miniature, & ſur le verre ; à cultiver des fleurs, à planter des arbres, à nourrir des oiſeaux rares de différentes eſpeces. On voit encore, à Dijon, à Avignon, à Aix, des peintures de ſa main, & des Heures qu'il orna de très-belles miniatures : c'eſt lui qui le premier fit apporter, en France, des œillets de Provence, des roſes de Provins, & des raiſins muſcats. Le courier, qui lui vint apporter la nouvelle de la perte entière du royaume

de Naples, après la défaite de Jean d'Anjou son fils, le trouva peignant une perdrix, & si appliqué à son ouvrage, qu'une si triste nouvelle ne lui fit pas même quitter le pinceau.

René composa quelques ouvrages. Il nous en reste trois dont le plus remarquable est intitulé : *Dialogue entre l'Ame & le Cœur, ou le Mortifiement de vaine Plaisance.* Il est en prose mêlée de quelques vers : on y voit briller, à travers le mauvais goût du tems, une imagination vive, & un excellent fonds de morale. Voici le précis de cet ouvrage dont l'idée est singuliere.

L'ame se lamente sur les désordres où le

tent le cœur. Les quatre dames l'attachent ſur la croix, au même endroit où le Sauveur avoit été mis. La foi, par le côté droit, avec un clou d'acier; l'eſpérance, au côté gauche, avec un clou d'argent; le vrai-amour, par le bas, avec un clou d'or; & la grace divine le perce d'un coup de lance. Chacune fait ſortir du cœur des gouttes de ſang, qui ſont autant de vices ou de défauts, comme la ſuperflue réflexion, la diſſolution charnelle, la convoiteuſe déception, l'impatience, la négligence, l'envie, la préſomption, & enfin la vaine plaiſance. Le cœur, ainſi purifié, eſt reporté par la crainte de Dieu & par la contrition, à l'ame qui, dans l'excès de ſa joie, adreſſe à Dieu une priere fervente, pour lui rendre des actions de graces.

[1481]

René, par ſon teſtament, avoit inſtitué pour ſon héritier au royaume de Naples, Charles, comte du Maine, ſon neveu. Ce prince ſe préparoit à paſſer en Italie, pour y ſoutenir ſes droits les armes à la main, lorſqu'une maladie de langueur l'obligea de renoncer à ſes projets, pour ne ſonger qu'à régler ſa ſucceſſion. Quoiqu'il eût deux neveux, il leur préféra le roi de France,

Louis XI, son cousin germain; &, par son testament, il appella ce prince à la succession de tous ses royaumes, états & seigneuries, &, après lui, Charles, son fils aîné, dauphin de Viennois, & tous ses descendans & successeurs à la couronne. Telle est l'origine du droit des rois de France sur le royaume de Naples. Charles mourut à Marseille, le 11 de Décembre. En lui finit la seconde maison d'Anjou, qui, moins heureuse que la premiere, ne put, pendant le cours d'un siécle, s'établir sur le thrône de Naples. Louis XI ne vécut pas assez longtems pour songer à réclamer les droits qu'il venoit d'acquérir; &, quand même la mort ne l'eût pas prévenu, il est probable qu'un prince aussi sage & aussi

un nouvel éclat à la ville de Naples, & aggrandit conſidérablement ſon enceinte. Il introduiſit le premier dans ſes Etats l'uſage de l'imprimerie, vers l'an 1474. Sous ſon règne, il s'établit, dans le royaume, des manufactures d'étoffes d'or, de ſoie & de laine, & des ouvrages d'orfévrerie, qui augmenterent le commerce, &, par une ſuite néceſſaire, introduiſirent le luxe. Alphonſe II, fils de Ferdinand, lui ſuccéda.

ANECDOTES

ALPHONSE II.

[1494.]

CHARLES, à ſon arrivée en Italie, envoie demander au pape Alexandre VI l'inveſtiture du royaume de Naples. Le pontife, qui ne vouloit pas avoir un voiſin ſi puiſſant que le roi de France, allégue qu'il faut auparavant faire examiner ſon droit ſur ce royaume. Charles irrité marche vers Rome, réſolu d'obtenir par la force ce qu'on lui refuſe. Alexandre, de ſon côté, ſe prépare à la défenſe; mais les François s'étant approchés de Rome, la conſternation ſe répand parmi le peuple: d'ailleurs la diſette commençoit déja à ſe faire ſentir dans cette ville. Les Romains, craignant de voir leurs maiſons expoſées au pillage, demandent la paix à grands cris. Le hazard augmente encore la terreur des citoyens; l'éboulement fortuit d'un pan de murailles ayant fait aux remparts de la ville une brèche de vingt braſſes, qui ſembla s'ouvrir d'elle-même pour faire entrer l'ennemi. Le pape, conſterné de cet évènement, envoie dire au roi, qu'il eſt le maître d'entrer dans Rome. Il ſe retire

enſuite dans le château Saint-Ange avec deux cardinaux. A peine y ſont-ils entrés, que, par un ſecond hazard, l'avant-mur du château s'éboule; ce qui oblige le pontife à ſe jetter dans le donjon. Le 30 de Décembre, Charles entre dans Rome, le ſoir, à la lueur des flambeaux, & comme en triomphe : les maiſons étoient illuminées; & le peuple faiſoit retentir les airs de ſes acclamations. On lui remet les clefs de la ville; & tous les cardinaux, à l'exception des deux enfermés avec le pape, vont lui rendre viſite. Les ennemis d'Alexandre VI repréſenterent au roi qu'il devoit dépoſer ce pontife, dont la vie ſcandaleuſe deshonoroit la religion, & faire procéder à l'élection d'un nouveau pape. Charles paroiſſoit goûter cet avis; mais Briçonnet, qui briguoit depuis long-tems la pourpre Romaine, l'en détourna, & ramena les eſprits à la paix. Le roi ſe réconcilia avec le pape, à condition qu'il lui donneroit l'inveſtiture du royaume de Naples, dès qu'il l'auroit conquis.

[1495.]

Charles marchoit vers Naples; & tous ſes pas étoient marqués par des conquêtes. Il emportoit en chemin les villes & les places.

Alphonſe déconcerté, & ſe croyant ſans

ressource, assemble son conseil & les principaux chefs de ses troupes ; &, après un discours pathétique, abdique la couronne entre les mains de Ferdinand son fils, qu'il fait sacrer roi de Naples dans l'église métropolitaine. Après cette cérémonie, Alphonse, obsédé par une terreur dont il n'étoit plus le maître, ne songe plus qu'à fuir de Naples. Il croyoit, à chaque instant, voir les François entrer dans la ville. Le jour, il s'imaginoit les entendre autour de lui. Le bruit des arbres agités par le vent, le moindre objet augmentoit son trouble. La nuit, il se réveilloit tout effrayé, en criant : « Les » voici ; ils sont proches. » Il s'embarque brusquement, & passe en Sicile ; sa frayeur l'y

FERDINAND II.

[1495.]

AUX approches de Charles VIII, les Napolitains s'empreſſent d'envoyer des députés à ce prince, pour l'aſſurer de leur fidélité. En vain Ferdinand s'efforce, par ſes careſſes & par les promeſſes les plus flatteuſes, de les engager à ſe défendre. Ils lui répondent ſéchement que les murailles de Naples ne ſont pas en état de ſoutenir un ſiége. Ce prince, ne pouvant rien obtenir de ces eſprits mutinés, paſſe en Sicile.

Charles fait ſon entrée dans Naples, le 22 de Février, aux acclamations du peuple. Il ſoumet, en peu de tems, le château neuf, & les autres fortereſſes qui étoient dans la ville, &, par ce moyen, ſe voit maître de tout le royaume de Naples en auſſi peu de tems qu'il en eût fallu pour le parcourir.

Les François, enyvrés de leur proſpérité, ne ſongent qu'à ſe livrer aux plaiſirs & à la débauche. Ils négligent de ſe rendre maîtres de quelques places, qui tenoient

encore pour les Aragonnois. Le roi ne pre-
noit nul ſoin des affaires, & les laiſſoit adm-
miſtrer à ſes favoris : toutes les charges,
tous les honneurs étoient pour les François;
& les ſeigneurs Napolitains reſtoient dans
le mépris & dans l'oubli. Cette conduite
indiſpoſa contre le roi ſes nouveaux ſu-
jets, qui commencerent à regretter Ferdi-
nand.

Pendant que Charles s'endormoit au ſein de la proſpérité, le pape, l'empereur, le roi d'Eſpagne & le duc de Milan, allarmés ou jaloux des conquêtes du roi de France, concertoient avec les Vénitiens les moyens d'en interrompre le cours. Au

mander aux provéditeurs Vénitiens le paſſage pour retourner en France. Sur leur refus, il continue ſa route, réſolu de combattre, s'il y eſt forcé.

Lorſque le maréchal de Gié, qui commandoit l'avant-garde de Charles, fut arrivé vis-à-vis le camp des ennemis, la riviere de Taro entre deux, le marquis de Mantoue le fit attaquer par le comte de Lujaſſe, qui commandoit les troupes du duc de Milan, & qui avoit paſſé la riviere un peu au-deſſous. Le marquis détacha, en même tems, une partie de ſes Eſtradiots, eſpece de ſoldats qui combattoient comme font aujourd'hui nos huſſards, & leur fit paſſer la riviere, avec ordre d'attaquer les bagages. Il paſſa lui-même le Taro, ſuivi de la fleur de ſon armée, & engagea l'action. Le premier choc des alliés fut très rude; mais il ne dura pas: leurs Eſtradiots s'étant débandés pour aller partager avec leurs compagnons le butin qu'ils faiſoient au bagage, le reſte prit auſſi-tôt la fuite. Charles, dans cette action, s'expoſa comme le dernier des ſoldats. Cependant il courut beaucoup plus de riſque après la déroute des ennemis, que pendant le combat. Toutes ſes troupes l'ayant abandonné, pour courir à la pourſuite des fuyards, il reſta ſeul ſur le champ de bataille, avec un de ſes valets de chambre. Quelques

fuyards, le voyant ſi mal accompagné, tournerent bride, & l'entourerent. Il ne dut ſon ſalut qu'à ſa bravoure & à l'agilité de ſon cheval nommé *Savoye*. Après s'être défendu long-tems, un gros de ſes gens vint le dégager : l'action ne dura qu'une demi-heure, & coûta aux alliés trois mille cinq cens hommes tués la plûpart dans la déroute. Les François ne perdirent que trente ou quarante combattans.

Pendant que Charles, aux extrémités de l'Italie, triomphoit des efforts des alliés, ſes ennemis lui enlevoient le royaume de Naples auſſi promptement qu'il l'avoit conquis. Les officiers, qu'il avoit laiſſés dans les différentes places de ce royaume, n'avoient ni troupes ni argent. Ils ne purent réſiſter long-tems aux efforts de Ferdinand ſecondé par la valeur de Gonſalve de Cordoue, fameux capitaine Eſpagnol, qui avoit amené une armée à ſon ſecours. Le duc de Montpenſier laiſſa prendre Naples par ſa précipitation & par ſon imprudence. Ferdinand vainqueur entra dans cette capitale comme en triomphe. La nobleſſe & le peuple le reçurent avec une joie à laquelle il n'eût oſé s'attendre. Les dames jonchoient ſon chemin de fleurs, ou l'arroſoient d'eaux odoriférantes. On en vit quelques-unes accourir, percer la foule, pour l'embraſſer,

ou pour eſſuyer la ſueur qui couloit de ſon front. On s'empreſſoit à lui baiſer les mains; &, dans ces tranſports extraordinaires, pluſieurs perſonnes ſe bleſſerent au poignard qu'il tenoit.

[1496.]

Ferdinand ne ſurvécut pas long-tems à de ſi heureux ſuccès. Il mourut, à Naples, le 7 d'Octobre, ſans laiſſer d'enfans Après ſa mort, les nobles & le peuple firent auſſitôt prier, par leurs députés, Frédéric, prince d'Atlamura, oncle du feu roi, de venir prendre poſſeſſion de la couronne. Ce prince, s'étant rendu promptement à Naples, y fut proclamé roi; &, par ſes libéralités envers la famille des Borgia, il obtint enfin du pape Alexandre VI l'inveſtiture de ce royaume.

FRÉDÉRIC.

[1497.]

FERDINAND V, dit *le Catholique*, roi d'Eſpagne & de Sicile, prétendoit avoir des droits ſur le royaume de Naples, par ſon mariage avec Iſabelle de Caſtille, niéce d'Alfonſe le Magnanime. Il envoya des ambaſſadeurs à Charles VIII lui propoſer de partager à l'amiable ce riche domaine, plutôt que de le diſputer par une guerre ruineuſe; mais, pendant le cours de [illegible] VIII mourut ſubite-

de le partager entr'eux par portions égales. On arrêta que Louis auroit pour ſon lot, Naples, la terre de Labour, l'Abruzze entiere, la moitié du produit des pâturages de la Pouille, & qu'il porteroit le titre de Roi de Jéruſalem & de Naples. Le roi d'Eſpagne devoit avoir la Calabre & la Pouille, avec le titre de Duc de Calabre & de Pouille.

[1503.]

En conſéquence du traité de Grenade, les François & les Eſpagnols conquirent promptement la partie du royaume de Naples, qui leur étoit échue; mais il s'éleva de grandes diſputes au ſujet des limites des quatre grandes provinces qui partageoient ce royaume. La conteſtation s'étant échauffée, on eut recours aux armes; mais Gonſalve de Cordoue, général des armées du roi d'Eſpagne, dont la politique avoit prévu ce qui devoit arriver, avoit pris d'avance ſes meſures, & ſe trouva le plus fort. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, qui commandoit l'armée Françoiſe, voulut, malgré l'avis des plus ſages capitaines, en venir aux mains avec les Eſpagnols. La bataille ſe donna à Cérignola, à l'entrée de la nuit. Les François, ſecondés par les Suiſſes de leur armée, fondirent impé-

tueuſement ſur les ennemis, dont le magaſin à poudre ſauta, dès le commencement de l'action, ſoit par hazard, ſoit qu'on y eût mis le feu à deſſein. Gonſalve, voulant encourager ſes ſoldats, prit cet évènement pour un heureux augure. « Enfans, dit-il, la victoire eſt à nous; le » ciel nous annonce par ce ſigne, que nous » n'aurons plus beſoin d'artillerie ! » Quelques hiſtoriens rapportent que le duc de Nemours, voulant faire un mouvement pour prendre l'ennemi en flanc, fit crier: *En arriere, ſoldats, en arriere !* que cet ordre mal interprété ayant été pris pour le ſignal de la retraite, l'armée Eſpagnole

Naples, au mépris du traité de partage. Ce fut-là que Louis ſe récria contre la mauvaiſe foi du roi Catholique. Ses plaintes ne furent point écoutées ; &, ne ſe trouvant pas en état de ſe faire juſtice par la force des armes, il conclut à Blois un traité avec Ferdinand, par lequel il donnoit en mariage à ce monarque Germaine de Foix, ſa niéce, & cédoit à cette princeſſe la portion du royaume de Naples, qui lui étoit échue en partage, à charge de réverſion à la couronne de France, en cas qu'elle reſtât veuve ſans enfans. Par ce traité, Ferdinand réunit en ſa perſonne les royaumes d'Eſpagne, de Naples & de Sicile.

FERDINAND V, *dit* LE CATHOLIQUE.

[1506]

LE gouvernement de Naples prit une forme nouvelle ſous Ferdinand & ſous les princes de la maiſon d'Autriche, qui lui ſuccéderent. Cette capitale perdit l'avantage d'être le ſéjour de ſes Souverains. Ferdinand faiſoit ſa réſidence en Eſpagne. Il laiſſa, pour gouverner en ſon abſence, un lieutenant, ſous le nom de *vice-roi*, avec une autorité preſque abſolue, lequel

les papes y envoyaſſent des inquiſiteurs; mais ils n'avoient jamais eu de tribunal fixe & permanent. Ils paſſoient d'une province à l'autre, à meſure que la néceſſité les y obligeoit; & leurs fonctions ceſſoient lorſque le motif de leur commiſſion ne ſubſiſtoit plus. Ferdinand réſolut d'établir dans ce royaume le tribunal redoutable de l'inquiſition, ſur le modele de celui qu'il avoit établi en Eſpagne, pour exterminer les Sarafins & les Maures. Sous prétexte de bannir du royaume de Naples quelques Maures & quelques Juifs qui s'y étoient réfugiés, Pierre Belleferat, archevêque de Meſſine, y fut envoyé avec commiſſion d'inquiſiteur; mais le peuple, déterminé à périr plutôt que de conſentir à cet odieux établiſſement, ſe ſouleva contre le prélat; le chaſſa honteuſement du royaume, & fit repréſenter au monarque Eſpagnol, que, pour expulſer quelques Maures, ou quelques Juifs réfugiés, il n'étoit pas néceſſaire d'employer des moyens ſi violens, puiſqu'il y en avoit de plus ſimples, qui pouvoient ſuffire. Le roi, déſeſpérant de pouvoir ſoumettre les Napolitains à ſes volontés, ſe vit forcé d'abandonner ſes deſſeins.

[1516.]

Ferdinand le Catholique meurt, le 23

de Février, ſans laiſſer d'enfans de ſon mariage avec Germaine de Foix. Toute ſa ſucceſſion paſſa à la maiſon d'Autriche, dans la perſonne de Charles ſon petit-fils. Suivant les conditions du traité de Blois, la moitié du royaume de Naples, cédée à Germaine de Foix en faveur de ſon mariage, devoit retourner à la France. François I, ſucceſſeur de Louis XII, demanda hautement cette reſtitution. Ce fut le premier ſujet de querelle qu'il eut avec Charles V. Un différend de plus grande importance diviſa bientôt ces deux princes. Ils ſe diſputerent vivement l'Empire, qui demeura enfin à Charles V. François I, aigri par les avantages de ſon rival, n'en exigea qu'avec plus de hauteur la moitié du royaume de Naples, qui devoit lui revenir. Ce fut le ſujet d'une guerre très-vive entre les deux monarques, qui ſe termina au déſavantage de François I. Ce prince, fait priſonnier à la bataille de Pavie, fut forcé de ſigner le fameux traité de Madrid, par lequel, entr'autres articles, il renonça à toutes ſes prétentions ſur le royaume de Naples.

CHARLES V.

[1528..29...]

FRANÇOIS I eut à peine recouvré ſa liberté, qu'il proteſta contre le traité de Madrid, qu'il avoit été forcé de ſigner. La guerre ſe ralluma en Italie, avec plus de fureur que jamais. Lautrec, général de l'armée Françoiſe, remporta divers avantages ſur les Eſpagnols, & vint mettre le ſiége devant Naples. Cette ville, réduite aux dernieres extrémités, étoit ſur le point de ſe rendre, loſque les maladies, ſuivies de la peſte, ſe mirent dans l'armée Françoiſe, & y firent, en peu de jours, un horrible ravage. Lautrec, attaqué lui-même du mal contagieux, ne pouvant plus donner ſon attention & ſes ordres ordinaires pour preſſer le ſiége, ni pour tenir ſon camp en ſûreté, le prince d'Orange, qui commandoit dans la ville de Naples, profita de cette circonſtance fâcheuſe, en donnant, jour & nuit, des allarmes, & en fatiguant par des ſorties continuelles les aſſiégeans, qui, la plûpart, n'avoient pas la force de porter leurs armes. Lautrec, convaleſcent, ſoutenoit encore le courage de ſes ſoldats, par

l'espérance d'un renfort qu'on devoit lui amener ; mais ce corps de troupes se trouva si foible à son arrivée, qu'on n'en put tirer aucun secours. La fatigue causa à Lautrec une rechute qui termina sa vie, le 16 d'Août. La perte de ce grand capitaine acheva d'abbatre le courage des François, qui leverent honteusement le siége.

Henri, successeur de François I, voulut tenter une nouvelle expédition en Italie. Il en confia la conduite au duc de Guise, qui ne fut pas plus heureux que Lautrec. Ainsi, après bien des tentatives inutiles de la part de la cour de France, le royaume de Naples & de Sicile resta à la maison d'Autriche, qui en est demeurée en possession, pen-

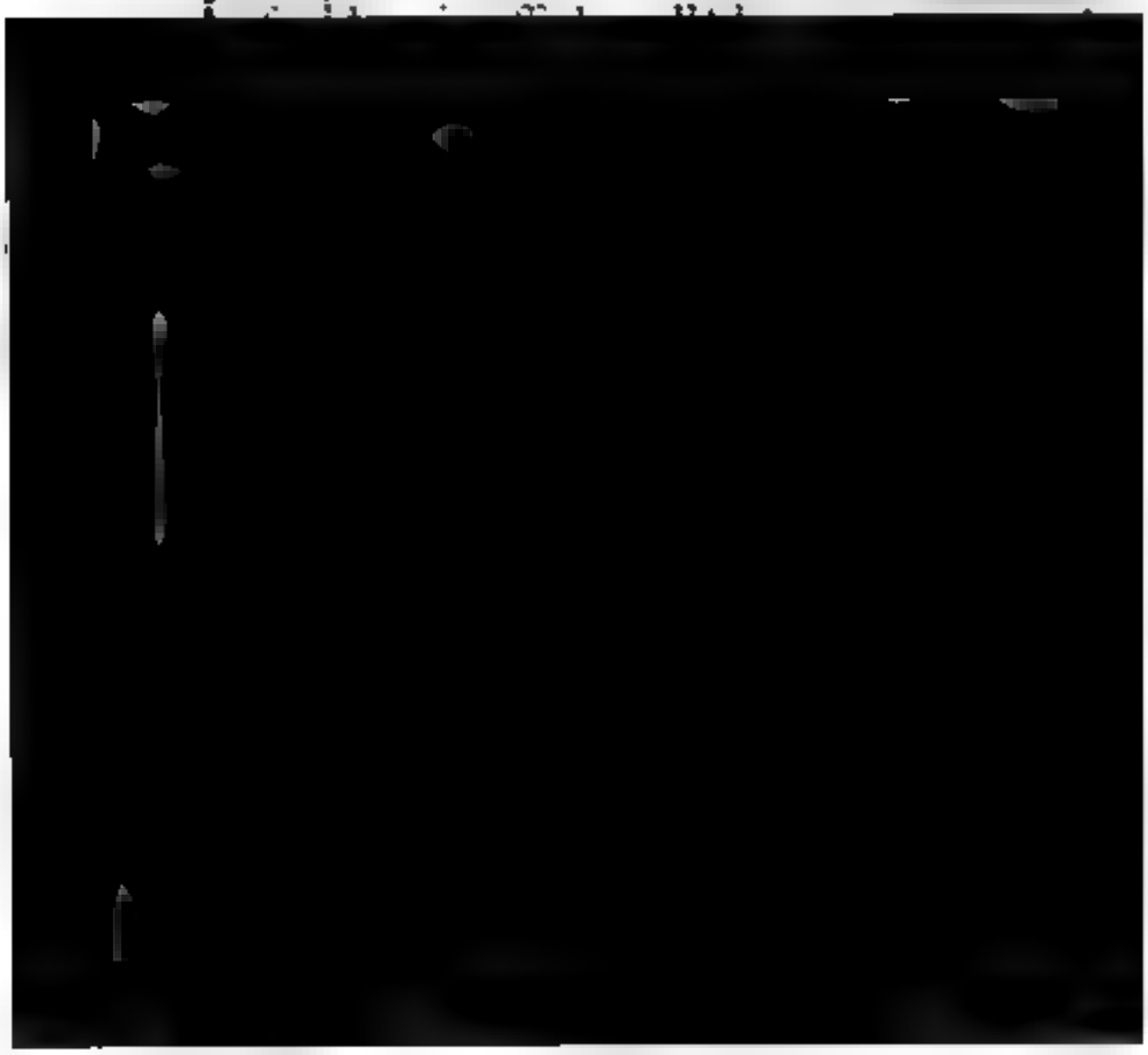
tents, la cruauté avide de ces tyrans subalternes, sont les seuls objets qui changent quelquefois la scène, & qui peuvent réveiller la curiosité du lecteur.

[1647.]

La récolte avoit été peu abondante en Sicile : le bled y étoit très-rare, & se vendoit au poids de l'or. Le peuple, déja surchargé d'impôts, se voyant réduit à la plus extrême misere, fut sur le point de se révolter. Les officiers municipaux de Palerme appaiserent pour un tems la fureur du peuple, en faisant vendre le bled à plus bas prix qu'il ne leur coûtoit ; mais ensuite, par un vil intérêt, voulant se rembourser de leur perte, ils s'aviserent de faire diminuer le poids du pain. On s'en apperçut au premier coup d'œil. Le peuple, voyant exposer en vente des pains plus petits qu'à l'ordinaire, entre en fureur ; & remplit la ville de trouble & de confusion. Le marquis de Los-Vélez, vice-roi de Sicile, laisse imprudemment croître le tumulte, au lieu de l'étouffer dans sa naissance. La populace, encouragée par l'impunité, brûle les registres des recettes publiques ; massacre les receveurs ; force les arsenaux pour y prendre des armes, & enleve jusqu'à l'artillerie des bastions. Les mutins se choisissent alors des

chefs : marchent en armes vers le palais; forcent le vice-roi, non-ſeulement à ſupprimer les droits qui ſe levoient ſur les denrées, mais encore à leur accorder tout ce qu'ils jugent le plus convenable aux intérêts du peuple, avec promeſſe de le faire approuver par la cour d'Eſpagne.

De Palerme, le feu de la révolte ſe communique juſqu'à Naples, & y exerce de plus grands ravages. Le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, voulant faire équiper une flotte contre les François, pour ſubvenir à cette dépenſe, avoit mis un nouvel impôt ſur les fruits. Le peuple de Naples, accoutumé, ſur-tout en été, à faire des fruits ſa principale nourriture, murmure hautement,



trouvée chargée d'un peu de farine qu'elle vouloit faire paſſer en contrebande. Aniello ne cherchoit que l'occaſion d'exciter une révolte ſur la place du marché. Elle ſe préſente bientôt. Des habitans de Pouzzole ayant apporté quelques paniers de figues au marché, il s'éleva une diſpute entr'eux & des marchands fruitiers de la ville, qui venoient les acheter. Il s'agiſſoit de ſçavoir qui des uns ou des autres payeroit au receveur le nouveau droit impoſé ſur les fruits ? André Naucler, élu du peuple, accourut au bruit que cauſa cette conteſtation, & décida que le droit devoit être payé par ceux qui apportoient leurs denrées à la ville. Un des payſans de Pouzzole, d'autant plus piqué de la déciſion, qu'il n'avoit point d'argent pour payer, jetta, en jurant, un panier de figues à terre, & le foula aux pieds. Tous les aſſiſtans s'empreſſerent à piller les figues. Dans ce déſordre, Aniello ſurvint, environné d'une foule d'enfans, dont les plus âgés avoient environ douze ans. Ils étoient armés de longues cannes de roſeaux. Cette canaille, excitée par ſon chef, pilla le bureau de la recette ; en chaſſa les commis à coups de pierre, & ſaccagea de même tous les autres bureaux. Les ſéditieux coururent enſuite au palais du vice-roi, en proteſtant de leur inviolable fidélité pour la perſonne du roi ; mais en fai-

diguant des graces. Sa con
rendit plus hardis. Ils piller
pourſuivirent le vice-roi,
ſauver au Château-neuf. I
leurs mains, qu'à la faveur
répandit le long du chemin
donna le tems de ſe jetter
de Saint-Louis, d'où il
un édit qui ſupprimoit l'im
fruits. Le peuple devint pl
meſure qu'on lui accordoi
demanda l'abolition de tou
pôts; &, le vice-roi héſita
ſur une demande de cette
tieux ſe répandirent dans le
tiers de la ville; maſſacr
gentilshommes; brûlerent
autres; mirent à prix la vie

jonctures si fâcheuses, résolut de satisfaire le peuple. Il supprima tous les impôts, & permit au peuple de rester sous les armes, pendant trois mois, pour donner le tems à la cour d'Espagne de ratifier cette suppression. Il accueillit avec des honneurs excessifs Thomas Aniello, chef de la révolte; & la femme de ce vil brigand occupa le premier rang à la cour de la vice-reine. Mais tant de succès troublerent la tête du malheureux Aniello. Echauffé par les veilles & par le vin, il perdit le peu de raison qui lui restoit encore. Il devint si insolent & si cruel, qu'il s'attira même la haine de ses partisans. On conjura sa perte, & on le tua dans le couvent des Carmes. Sa tête fut exposée, au bout d'une lance, dans la place du marché; & le peuple inconstant parut se réjouir à cette vue. La mort du chef de la révolte sembloit devoir rétablir le calme dans la ville; mais, peu de jours après, quelques nobles ayant imprudemment maltraité quelques gens du peuple; & les magistrats, chargés du soin des vivres, ayant fait diminuer le poids du pain, la sédition recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Le peuple, se rappellant tristement le souvenir de Thomas Aniello, reprit ses premiers sentimens pour lui, & jugea sa mémoire digne des honneurs funèbres. Sa tête fut réunie à son cadavre. On

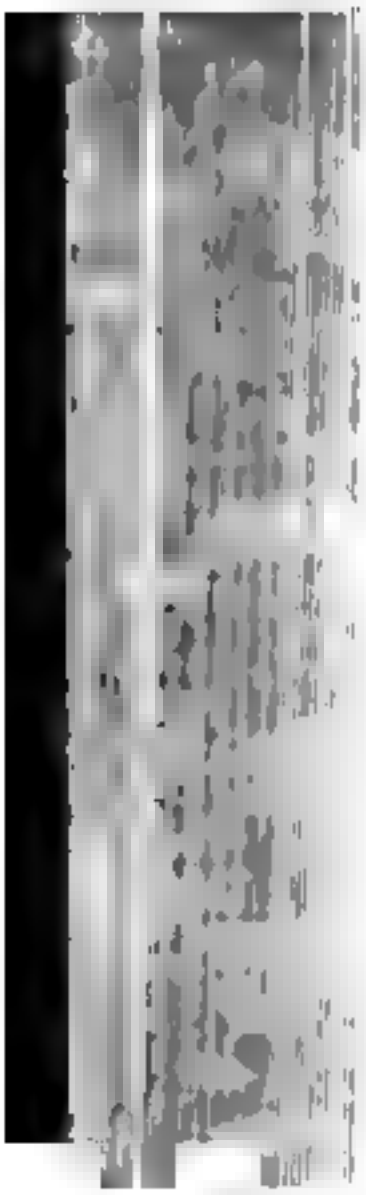
le revêtit d'un manteau à la royale. On lui mit une couronne de laurier ſur la tête ; à l'un de ſes côtés, le bâton de commandement ; de l'autre, l'épée nue ; & on le porta ainſi en grand cortège ſur un riche brancard à l'égliſe des Carmes, où l'on enſevelit, comme un homme d'armée, cet homme d'un moment, qui n'eut d'autre mérite que ſa haine contre la nobleſſe, & ſon zèle inſenſé pour ſes concitoyens.

Les mutins s'emparerent enſuite de quelques poſtes, où ils puſſent ſe retrancher, & réſolurent d'aſſiéger le Château-neuf, dans lequel le vice-roi s'étoit retiré. Pour régler leurs opérations, ils ſe donnerent un chef, qui fut François Toraldo, prince de Maſſa ; mais ayant eu quelques ſoupçons qu'il s'entendoit avec le vice-roi, ils le maſſacrerent inhumainement, & choiſirent en ſa place Janvier Annèſe, homme de baſſe naiſſance, élevé dans la profeſſion des armes, & connu par ſon audace & ſa férocité. Philippe IV, roi d'Eſpagne, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, envoya à Naples une armée navale, commandée par D. Juan d'Autriche, ſon fils naturel. Ce prince ſe donner ordre au peuple de conſigner ſes armes. Ayant eſſuyé le refus qu'il prévoyoit, il mit à terre trois mille hommes, qui allerent s'emparer des poſtes les plus avantageux, d'où l'on commença, ainſi que des

ébranleux, à foudroyer avec l'artillerie tous les quartiers de la ville. Cet affreux tonnerre inſpira d'abord quelque terreur; mais le peuple s'y accoutuma. Dans une ſi grande ville, les coups de canon, ou ne portoient point, ou ne cauſoient d'autre dommage que de ruiner des égliſes & des maiſons. Les Napolitains ſe fortifierent dans leurs poſtes, &, tirant des arſenaux toute l'artillerie qu'ils y trouverent, oppoſerent des batteries à celles des Eſpagnols, qui, bientôt manquerent de poudre; interrompirent leur feu, & donnerent des marques de leur foibleſſe, en éloignant leur flotte. Les rebelles alors ſe porterent aux plus grands excès. Ils abbatirent les bannieres du roi; foulerent aux pieds ſes portraits; & la ville de Naples s'arrogea le titre de République. Henri II, duc de Guiſe, étoit alors à Rome pour ſes affaires domeſtiques. Il conçut l'eſpérance de ſe rendre maître du royaume de Naples. Dans cette idée, il fit offrir à Janvier Annèſe, chef du peuple, de l'aider, dans ſon entrepriſe, de ſa perſonne & de ſes biens, lui promettant de plus puiſſans ſecours de la part de la cour de France. Annèſe, charmé de pouvoir s'appuyer du crédit d'un prince tel que le duc de Guiſe, accepta ces offres, & les fit goûter au peuple Napolitain. Le duc, ayant eu permiſſion du roi de France de tenter

cette aventure, s'embarqua au port d'Oſtie, ſur des felouques Napolitaines qu'on lui avoit envoyées. A ſon arrivée à Naples, il fut reçu avec de grandes acclamations de la part du peuple. Accompagné des chefs du peuple, il alla prêter au Dôme le ſerment de fidélité; & il voulut qu'on y bénît ſon épée, avec les cérémonies ordinaires. Dans l'acte de ſerment, il prit la qualité de Général des armées du royaume de Naples, & de Défenſeur de ſa liberté. Le duc de Guiſe avoit des prétentions ſur le royaume de Naples, comme deſcendant d'Yolande d'Anjou, fille du roi René. Ces droits, quoiqu'chimériques, enflammoient ſon courage. Il avoit beaucoup de qualités qui ſembloient devoir aſſurer le ſuccès de l'entrepriſe. Brave & entreprenant, doué d'une taille avantageuſe & d'une heureuſe phyſionomie, libéral, magnifique, il joignoit à tous ces avantages beaucoup d'eſprit; des manieres engageantes, & un grand uſage de la langue Italienne. Perſonne ne ſembloit plus propre que lui au rôle qu'il alloit jouer, & ſans doute il s'en fût tiré avec ſuccès, s'il eût eu la politique & la prudence néceſſaires pour conduire une pareille intrigue. Mais ſa vaine préſomption & ſon orgueil imprudent firent échouer ſes deſſeins. S'étant fait élire duc de Naples, il ſe flatta de pouvoir bientôt

ſubſtituer à ce titre celui de *roi*. Déja enyvré de ſa grandeur future, il parloit ſans ménagement de la maiſon royale de France, qu'il regardoit comme ſa rivale. Il traitoit même ſi mal les François, qui s'étoient raſſemblés autour de lui, que tous lui tournerent le dos. Il ne cherchoit qu'à tirer à ſoi toute l'autorité, ſans uſer d'aucuns ménagemens pour les chefs des rebelles, auxquels il eût été de ſa prudence de ne pas donner de l'ombrage. Annèſe, maître d'un des poſtes les plus importans de la ville, ne pouvoit pardonner au duc l'empire qu'il prenoit; & le duc ne prétendoit pas s'abaiſſer juſqu'à rien céder à un homme auſſi mépriſable que ſon concurrent. Ces jalouſies formerent deux partis dans la nouvelle république, & l'affoiblirent en la diviſant. Le comte d'Ognate, qui avoit ſuccédé au duc d'Arcos dans la dignité de vice-roi, eut l'adreſſe de profiter des diſſenſions qui régnoient entre les chefs des révoltés, pour rétablir le calme dans l'Etat. Ayant fait en vain quelques propoſitions d'accommodement au parti du duc de Guiſe, il ſe tourna vers le parti contraire, où il trouva les diſpoſitions les plus favorables. Annèſe, qui en étoit le chef, deſiroit la paix auſſi ardemment que le vice-roi, parce que la jalouſie du duc de Guiſe l'expoſoit à un danger continuel. Il ménagea adroitement



pie, les réduisit peu-à-peu
nes qu'elles ne pouvoient
anéantir l'autorité royale. Il
der une entiere amniſtie aux
ſupprimer la plus grande part
les, & d'en confirmer l'ex
des actes authentiques. Les cl
poſées à l'égard du traité de
le vice-roi apprit que le duc
toit rendu à la pointe de P
apparence pour tenter de re
Niſita ſous ſon obéiſſance,
pour ſe dérober au danger d'
par les mécontens. Il prit ce
exécuter ſon projet. D. Juar
d'un côté, & le comte d'Og
tre, ſortirent à l'improviſte
avec des troupes; marche
quartiers où ils avoient des

mille hommes, en un inſtant, ſe rendirent maîtres de tous les poſtes, ſans bruit de guerre, & ſans effuſion de ſang. Annèſe obtint ſon pardon, & vint préſenter les clefs du poſte dont il s'étoit emparé. Ainſi s'éteignit le feu prêt à embraſer le royaume de Naples. Le duc de Guiſe, déconcerté par cette révolution ſubite, n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite; mais il fut atteint par les Royaliſtes, & conduit priſonnier à Gayette, d'où on l'envoya, ſous bonne garde, en Eſpagne.

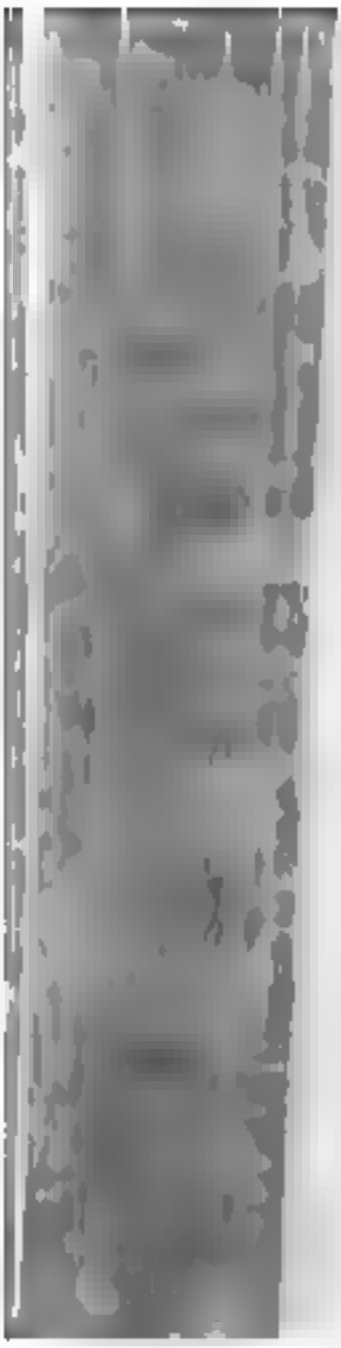
En 1654, le duc de Guiſe tenta une ſeconde expédition, dans le royaume de Naples, qui ne fut pas plus heureuſe que la premiere; & la paix conclue, quelques années après, entre la France & l'Eſpagne, par le fameux traité des Pyrénées, rendit pour une tems le calme à l'Italie.

[1673.]

Meſſine, ville capitale de la Sicile, étoit gouvernée, dans les affaires civiles, par ſon ſénat. La nobleſſe, les citoyens & le peuple ſe tenoient toujours étroitement unis aux ſénateurs, pour le maintien de leur gouvernement qu'ils prétendent s'être conſervé depuis la domination des Romains. Cette étroite union des ordres de l'Etat donna de l'ombrage aux Eſpagnols.

dom Louis Del-Hojo, gouverneur de Meſſine, de concert avec la cour de Madrid, réſolut de ruiner le pouvoir du ſénat, &, ſur ſes débris, d'établir ſon autorité. Il s'attacha à gagner l'eſtime du bas peuple par ſes libéralités, par ſes careſſes, & ſurtout par de grandes démonſtrations de piété. Lorſqu'il ſe fut acquis la confiance de cette vile populace, il lui fit entendre que la grandeur du ſénat étoit la cauſe de la ruine de Meſſine; que la puiſſance de la nobleſſe écraſoit le petit peuple, & que la miſere des pauvres ne venoit que de la trop grande richeſſe des bourgeois. Après avoir ſéduit par ces faux raiſonnemens le peuple ſimple & groſſier, il ne chercha plus que l'occaſion de le mettre aux priſes avec les ſénateurs. Par la connivence des miniſtres d'Eſpagne en Italie, il empêcha qu'il n'arrivât des bleds à Meſſine; &, par cette manœuvre, réduiſit bientôt cette ville à une diſette extrême. Le gouverneur & ſes émiſſaires eurent ſoin d'inſinuer au peuple, qu'il ne devoit attribuer ſa miſere qu'à l'avarice des ſénateurs, qui faiſoient dans leurs maiſons des amas de grains pour les vendre à l'étranger. Le peuple les crut, & commença de murmures hautement contre le ſénat. Cependant, la famine s'augmentant, le corps de ville envoya un chanoine, nommé *dom Scipion*

d'*Alisa*, demander au viceroi de Naples la permiſſion d'enlever de ce royaume quelques charges de bled. Malgré les bonnes raiſons des députés, le viceroi leur refuſa cette grace, & leur déclara que dom Louis Del-Hojo ne vouloit pas qu'on ſecourût Meſſine. Au retour du chanoine, le ſénat forma une petite armée navale qu'il envoya courir les côtes, pour obliger les barques & les autres bâtimens chargés de bled de le porter à Meſſine. Dom François Giovanni fut chargé du commandement de cette petite flotte, qui fut une aſſez foible reſſource pour les Meſſinois, parce que, la famine ſe faiſant ſentir aux environs, un grand nombre de gens de la campagne s'étoient retirés dans la ville. Un jour, une troupe de payſans joints à quelques matelots, s'étant ſoulevés contre les ſénateurs qu'ils diſoient auteurs de leurs maux, le gouverneur monta à cheval; &, loin d'appaiſer le déſordre, ſe mit à la tête des ſéditieux; les mena ouvrir les priſons, enſuite mettre le feu à toutes les maiſons des ſénateurs. De-là il ſe rendit au palais du ſénat, à deſſein d'égorger les ſénateurs qu'il eſpéroit y trouver; mais heureuſement ils s'étoient retirés. Il fallut que dom Louis ſe contentât de les dépoſer. Il rendit enſuite quelques ordonnances favorables au peuple, pour achever de le déſunir d'avec la



dom les ils qui refusoient de se
tion ; car l'usage étoit d'en
quoiqu'il n'y en eût que fi
sent les fonctions de leur ch
dant la famine étendoit ses r
gouverneur, toujours implaca
sénateurs, continuoit à les
alla même, une seconde foi
troupe de scélérats, mettre
fleurs de leurs maisons. Cette
lente dévoila les mauvaises
dom Louis. Les plus sages
qu'ils s'étoient laissés duper
crite, & tonnerent un parti
des *Malvizzi*, pour s'oppos
gouverneur & de ses partisa
nommés *Merli*.

Le prince de Ligne, vice
vint de Palerme à Messine,
de rétablir le calme dans ceu
en effet il ne s'occupa qu'à

ble des ménagemens que demande l'intrigue. Le jour de S. Jacques, on devoit, ſuivant l'uſage, faire une cavalcade en l'honneur de ce ſaint : Dom Louis exigea des ſénateurs qu'ils le vinſſent prendre chez lui pour cette cérémonie ; mais ils n'y voulurent point conſentir. Le gouverneur, irrité, apoſta deux cens hommes, avec ordre de ſortir l'épée à la main, lorſque la cavalcade paſſeroit, & de l'aider à ſe joindre de force à ceux qui la faiſoient. Mais le vice-roi, en ayant été averti, s'oppoſa à cette entrepriſe qui ne pouvoit manquer de cauſer un grand déſordre. Il éloigna même le gouverneur, & lui ordonna de ſe retirer à Mélazzo, voulant conduire lui ſeul toute l'intrigue. Il ſe mit en effet à la tête des Merli ; & la diſcorde n'en devint que plus vive entre les deux partis. Les Malvizzi acheterent ouvertement des armes & des munitions ; ramaſſerent juſqu'à trois mille hommes prêts à exécuter leurs ordres, & projetterent de ſe défaire, un certain jour, de toute la faction ennemie. Par bonheur, le viceroi, informé du complot par l'archevêque de Meſſine, envoya chercher les ſénateurs ; leur donna quelque ſatisfaction en exilant les plus ſéditieux des Merli ; & l'affaire n'eut point de ſuites.

On trouva mauvais à la cour de Madrid, que le prince de Lignes eût éloigné dom

Louis Del-Hojo, & qu'il eût exilé les Merli. On lui envoya ordre de les rappeller, & de bannir de la ville les principaux de la nobleſſe & de la bourgeoiſie. On donna, en même tems, pour gouverneur à la ville de Meſſine, dom Diegue Soria, marquis de Criſpano.

[1674.]

On crée de nouveaux ſénateurs; & cette élection cauſe une joie univerſelle au peuple. Le nouveau gouverneur, qui avoit les mêmes vues que ſon prédéceſſeur, remplit ſon palais de quatre ou cinq cens Merlis bien armés, d'autant d'Eſpagnols, de quelques piéces de canon, & d'autres munitions, &, ſçachant que les ſénateurs devoient venir, quelques jours après, chez lui, forme le deſſein de les faire maſſacrer; mais le peuple, informé du danger qu'ils courent, prend les armes, & inſpire tant de crainte au gouverneur, qu'il n'oſe exécuter ſon affreux deſſein. La trahiſon du gouverneur excite une indignation univerſelle: on aſſemble le grand conſeil; & l'on déclare le gouverneur ennemi de la ville. On prend enſuite les meſures néceſſaires pour ſoutenir la guerre qui paroiſſoit inévitable. En effet, le gouverneur, irrité d'avoir manqué ſon coup, ſortit de ſon palais

avec une troupe de ſoldats, & attaqua le peuple aſſemblé ſous le palais du ſénat : tel fut le commencement d'une guerre civile des plus ſanglantes, dont l'hiſtoire moderne faſſe mention. Les Eſpagnols battirent la ville, ſans relâche, avec l'artillerie des châteaux ; & les habitans aſſiégerent le marquis de Criſpano dans ſon palais. Après s'en être rendus maîtres, ils laiſſerent le gouverneur ſortir de la ville, & attaquerent pluſieurs autres fortereſſes qu'ils emporterent d'aſſaut. Dans cet embraſement général, un des ſénateurs, nommé *dom Thomas Caffaro*, touché des malheurs de ſa patrie, réſolut de la délivrer de la tyrannie des Eſpagnols, & de la mettre ſous la protection de la France. Il envoya ſon fils aîné à Toulon, où le duc de Vivonne équipoit alors une flotte, & le chargea de demander à ce ſeigneur du ſecours contre les Eſpagnols. Le duc de Vivonne reçut très bien le fils de Caffaro ; &, connoiſſant de quelle importance il ſeroit pour la France d'enlever Meſſine aux Eſpagnols, il dépêcha un courier au roi, qui, peu de jours après, lui envoya ordre de détacher de ſa flotte une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre, chargés de vivres & de munitions, avec trois brûlots, & de l'envoyer au ſecours de Meſſine, ſous les ordres du commandeur de Valbelle. Ce monarque pourvut, en même

tems, à l'armement d'une ſeconde eſcadre deſtinée à renforcer la premiere. Dès que les Meſſinois apprirent que la France leur envoyoit du ſecours, ils commencerent par ôter le portrait du roi d'Eſpagne de deſſous le dais où il étoit placé à la porte du palais du ſénat. Lorſque le commandeur de Valbelle parut, le ſénat fit, au bruit des tambours & des trompettes, arborer par-tout l'étendard & les armes du roi de France; &, le lendemain, il proclama ce monarque Roi & Souverain de Meſſine. Les Meſſinois, animés par la préſence de Valbelle, ſe rendirent maîtres du château San-Salvatore que les Eſpagnols tenoient encore, tandis que Valbelle donna la chaſſe à une flotte Eſpagnole, qui s'avançoit vers Meſſine. Après cet exploit, Valbelle, conſidérant l'extrême diſette qui déſoloit Meſſine, repaſſa en France, pour ſe pourvoir de bled, & pour rendre compte à la cour de l'état des affaires. Le roi, touché de la ſituation déplorable des Meſſinois, donna ordre au marquis de Vallavoire de partir avec le commandeur de Valbelle, & de mener à Meſſine un nouveau ſecours conſiſtant en deux mille ſoldats, & dans une grande quantité de proviſions de guerre & de bouche. Depuis le départ de Valbelle, la famine avoit cruellement tourmenté les Meſſinois. Ils étoient réduits à ſe nourrir, au lieu

de pain, de vieux cuir & de tout ce que le hazard offroit à leur faim dévorante. En cette extrémité, & faute de munitions, le peuple négligea la défenſe de pluſieurs poſtes; & les Eſpagnols les reprirent aiſément. Les révoltés écoutoient déja les propoſitions de paix qu'on leur faiſoit. Le ſénateur dom Caffaro, expoſé à mille dangers de la part de la faction puiſſante, qui vouloit la paix à quelque prix que ce fût, eut beſoin de toute ſa fermeté & de toute ſon adreſſe pour leur faire attendre encore, pendant quatre jours, le ſecours qui venoit de France. Il promit de ſigner l'accord, ſi, ce court délai expiré, l'eſcadre ne paroiſſoit pas.

[1675.]

Le commendeur de Valbelle parut fort à propos à la vue du port de Meſſine, le quatrieme & dernier jour du délai qu'avoit demandé Caffaro : c'étoit le 3 de Janvier de cette année. Quoiqu'il fût facile aux vaiſſeaux Eſpagnols de lui en fermer l'accès, il y entra à pleines voiles; & l'ennemi ne fit aucun autre mouvement que de reprendre la route de Reggio en Calabre, & des autres ports qui pouvoient leur ſervir d'aſyle. Le marquis de Vallavoire fut accueilli par mille cris de joie. L'air retentiſſoit de ces acclamations : *Vive le roi de France*,

notre maître & notre libérateur ! La clination, que les Meſſinois témoignoient, la veille, pour la paix, ſe changea en fureur. Ils tomberent, de tous côtés, ſur les Eſpagnols, & regagnerent quelques-uns de leurs poſtes. Vallavoire ſe crut même obligé de ralentir leur ardeur juſqu'à l'arrivée du duc de Vivonne, qui parut, à quelques lieues, au large, avec huit vaiſſeaux de guerre, & trois brûlots. Les Eſpagnols, honteux d'avoir livré paſſage au commandeur de Valbelle, voulurent réparer leur honneur : leurs galeres réunies allerent à la rencontre du duc de Vivonne. Il ſe livra un combat très-ſanglant, dont l'iſſue n'eût pas été avantageuſe aux François, ſi Valbelle n'eût été à leur ſecours avec trois vaiſſeaux de guerre. Il ſoutint le courage des François, & répandit l'épouvante parmi les Eſpagnols, qui, voyant deux de leurs vaiſſeaux coulés à fond, ſe retirerent promptement à Naples. Le duc de Vivonne entra triomphant dans le port de Meſſine; &, quelque tems après, en vertu des réſolutions du grand-conſeil, il reçut le ſerment de fidélité, que les habitans prêterent au roi, entre ſes mains, comme vice-roi, & repréſentant ſa Majeſté très-Chrétienne.

PHILIPPE V, *Roi d'Eſpagne & des deux Siciles.*

[1700.]

CE prince, petit-fils de Louis XIV, portoit le titre de *duc d'Anjou*, lorſque Charles II, roi d'Eſpagne, qui n'avoit point d'enfans, l'appella, par ſon teſtament, à la ſucceſſion de tous ſes Etats, tant en Eſpagne & dans les Pays-bas, que dans l'Italie. Il n'avoit droit à cette ſucceſſion, que du côté de l'infante Marie-Thérèſe, ſon aïeule, femme de Louis XIV, qui cependant avoit renoncé, par ſon contrat de mariage, à tous ſes droits ſur la couronne d'Eſpagne. L'empereur Léopold proteſta de nullité contre le teſtament de Charles II, prétendant qu'il n'avoit pas été en ſon pouvoir d'appeller à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou, puiſque cette même ſucceſſion tomboit en entier, par la mort de Charles ſans enfans légitimes, à la perſonne de Sa Majeſté impériale, au moyen de la renonciation de l'infante Marie-Thérèſe, reine d'Eſpagne. Ce prince, ſans déclarer la guerre, dans les formes, à Philippe V, fit entrer une armée en Italie ; &, pour ſeconder la force ouverte, eut recours aux cabales &

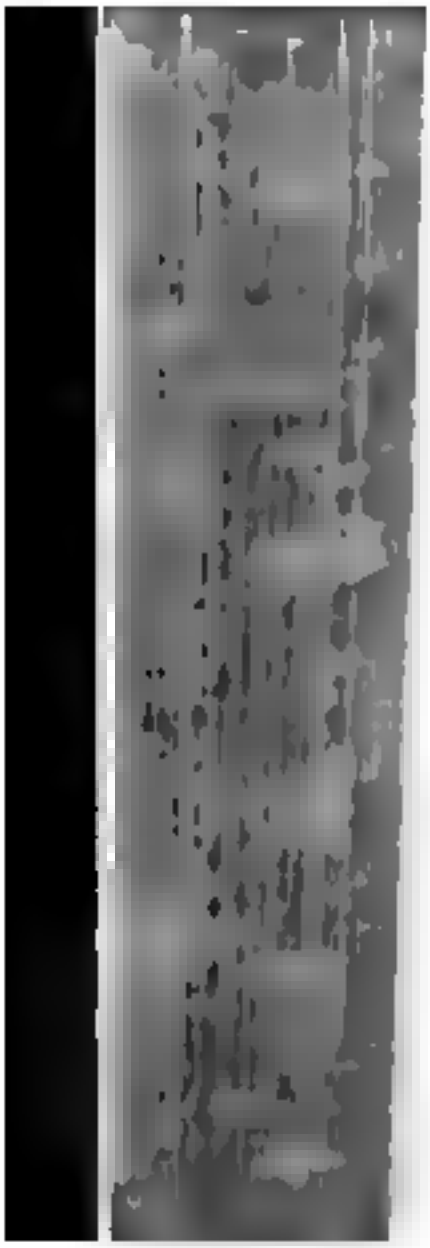
aux conjurations. Celle de Naples fut la plus considérable; mais, ayant été découverte quelques momens avant l'exécution, & les Napolitains ne s'étant point prêtés aux projets des conjurés, il fallut que la cour de Vienne fît jouer d'autres ressorts plus efficaces.

[1707.]

Léopold envoie en Italie une armée commandée par le comte de Thaun, qui s'avance vers Naples, &, dans sa marche, s'empare de plusieurs villes. Les moines donnerent alors une preuve éclatante de leur zèle pour la maison d'Autriche. A peine l'armée impériale eut-elle mis le pied dans la terre de Labour, que les religieux du Mont-Cassin envoyerent offrir au général Thaun quatre mille sacs de farine qu'ils avoient amassés dans leur monastere. Le même zèle se manifesta en Calabre. Quelques bâtimens ayant paru sur la côte avec pavillon Anglois & Hollandois, les Minimes, établis dans une ville maritime de cette province, se persuaderent que c'étoient des Impériaux qui venoient prendre terre. Ils coururent par les rues, exhortant le peuple à les recevoir à bras ouverts, & l'assurant que l'Eglise les dispensoit du serment de fidélité prêté à Philippe V. Presque tous les habitans, ayant les religieux à leur tête, [illegible]

dirent ſur la côte avec des rafraîchiſſemens, en criant : « Vous êtes les bien-venus, nos » amis & nos libérateurs ! » Ils leur menerent même pluſieurs chaloupes, pour faciliter le débarquement ; mais, à la deſcente, on fut bien étonné de reconnoître des corſaires Turcs, qui enleverent les bons peres avec environ ſept cens habitans ; pillerent la ville & les égliſes, & ſe rembarquerent chargés d'un riche butin.

Cependant l'armée impériale s'avançoit vers Naples. Les Napolitains, effrayés à ſon arrivée, jugerent qu'ils ne devoient pas expoſer leur ville à être ruinée par un ſiége, & envoyerent des députés au général Thaun, pour lui faire des conditions auxquelles ils étoient prêts de ſe rendre. Le comte de Thaun ayant ſouſcrit à ces articles, de nouveaux députés, accompagnés d'une foule de peuple, lui porterent les clefs de Naples ; & il entra dans cette ville, au milieu des acclamations, par leſquelles la populace applaudit ordinairement aux nouveautés. Toutes les autres villes du royaume ſe laiſſerent entraîner par l'exemple de la capitale. La révolution fut ſi ſubite, qu'elle étonna toute l'Europe. On ne pouvoit concevoir qu'un royaume, peuplé de nobleſſe, pût être conquis ſans effuſion de ſang. On doit faire honneur de cet évènement à la prudence du conſeil de l'empereur.



ecque, fur la fin du trei
mais république ne fut pl
ne changea plus fouvent
gouvernement. Elle fut
aux guerres inteſtines, &
formoient les premieres f
jalouſes d'avoir la princip
l'adminiſtration des affaire
érables de ces factions,
Guelfes & des Gibelins, (
Noirs.) Malgré ces trouble
la déchiroient au dedans, l
autrefois Rome, s'accrut au
à ſes loix pluſieurs villes vo
ferent un Etat connu ſous l
cane. Les autres Puiſſance
ſouvent d'inutiles efforts p
progrès des Florentins. Les
Milan, s'attacherent ſur-tou
publique naiſſante; mais elle

ſeſſion lui étoit commune avec les citoyens les plus diſtingués de Florence. Ce grand homme, né en 1360, cachoit l'ame d'un roi ſous l'habit d'un marchand. On peut le regarder comme le premier & le chef de la maiſon de Médicis, dont l'hiſtoire fait la partie la plus curieuſe & la plus intéreſſante de celle de Florence. Jean, revêtu de la dignité de *gonfalonnier*, qui eſt la premiere à Florence, gouverna ſes citoyens avec ſageſſe & avec douceur. Il défendit courageuſement leur liberté contre les entrepriſes des Viſconti, ducs de Milan, & mourut, en 1428, regretté de tous les Florentins dont les larmes firent ſon éloge. Quelques hiſtoriens ont comparé Jean de Médicis à Atticus, à cauſe de ſon intégrité & de ſa modération. Son eſprit n'étoit point cultivé par l'étude des ſciences, qui furent ſi cheres à ſes deſcendans. Il étoit ſimple & ignorant, mais homme de bien. Les richeſſes immenſes, qu'il avoit amaſſées dans le commerce, paſſerent à ſon fils Côme, digne héritier de la gloire & des vertus de ſon pere.

CÔME I, de La V

[128]

CÔME de principalement
& magnificence, par ſon
les arts, & par ſa libéralité envers
de lettres. Il n'y avoit pas
en Italie, qui pût l'égaler en
commerce étoit ſi étendu, qu'il n'y
point de contrée dans le monde où
voyât ſes marchandiſes, & qui
payât une eſpece de tribut. La
religion ne l'empêchoit pas de
les infideles ; & la correſpondance
toujours avec les empereurs Turcs,
gnoient de ſon tems, obligea
à mettre ſes facteurs en la place
de Gènes & de Veniſe, qu'ils
ſés des villes les plus
Thrace & de l'Aſie-mineure,
ſons d'Etat. Les Emirs de Babylone,
Mamelus d'Egypte lui facilitèrent
tation des ſoies & des plus précieuſes
chandiſes du Mogol ; & il profita
de l'indigence à laquelle étoient
Paléologues, empereurs de Conſtan
ple, qu'ils lui vendirent à vil prix

leure partie des pierreries & des meubles magnifiques, qui leur étoient reſtés du luxe des Juſtiniens & des Porphyrogenetes. Il prêta des ſommes conſidérables à l'Etat, & il avoit à Florence autant de débiteurs qu'il y avoit de citoyens dans cette grande ville: cependant, il n'exigea jamais aucun rembourſement ni de l'Etat ni des particuliers. L'Italie eſt pleine d'égliſes, de monaſteres & d'abbayes fondées & enrichies par ſes pieuſes libéralités. On admire encore aujourd'hui le nombre prodigieux de palais & de monumens ſuperbes dont il décora Florence, & les villes dépendantes de cette république. Il étendit même au-delà des mers ſes ſoins & ſa bienfaiſance. Il fonda un riche & ſomptueux hôpital dans la ville de Jéruſalem, en faveur des Chrétiens, pauvres & voyageurs. Côme, auſſi-bien inſtruit des myſteres de la politique, que des ſecrets du commerce, ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans les conſeils des princes & dans les cabinets des négociateurs. Il entretenoit dans toutes les cours de l'Europe des agens ſecrets, dont les rapports fideles lui ſervoient à déconcerter les ennemis de ſa patrie & à renverſer leurs projets.

La gloire dont Côme ſe couvroit, ne fut point à l'abri de l'envie. Ce grand homme éprouva l'ingratitude de ſes concitoyens, & ſuccomba ſous les efforts que ſes enne-

mis firent pour le perdre. Le gouvernement de Florence étoit alors populaire en apparence; mais il étoit tempéré de maniere que les anciennes familles y avoient la principale autorité. Ces familles étoient celles des Strozzi, des Perrucci, des Barbadorus, & des Albizzi. Elles n'étoient pas fort unies entr'elles; mais elles avoient cela de commun, qu'elles obéissoient chacune à leur aîné, & qu'elles en exécutoient les ordres avec le même zèle que s'il eût été leur souverain. Les chefs de ces familles, jaloux des richesses & de la puissance de Côme, se réunirent pour le perdre. Ils firent assembler extraordinairement le peuple, & lui remontrerent que Côme étoit l'unique auteur de la misere où la république de Florence étoit alors réduite; que c'étoit lui qui faisoit travailler, à Lyon & dans Anvers, aux manufactures des étoffes que la France, l'Espagne & l'Angleterre avoient coutume de tirer de la Toscane; qu'il ruinoit le trafic des plus fameux marchands de Florence, par les avances prodigieuses qu'il étoit en état de faire. Il n'en falloit pas davantage pour animer contre Côme de Médicis un peuple naturellement avare. On décréta contre sa personne: on s'en saisit, & on le confina dans une obscure prison. Ses ennemis n'en demeurerent pas là. Redoutant l'humeur inconstante du

Florentins, ils réſolurent de ſe défaire de Côme par le poiſon. Rodolphe Perrucci, chef de la famille de ce nom, offrit des ſommes conſidérables à Malavotta, intendant des priſons publiques, pour l'engager à ne donner à Côme aucune autre nourriture que celle qu'on lui feroit porter. Malavotta répondit à Perrucci, en termes équivoques, qui faiſoient voir qu'il n'étoit pas éloigné de ſe rendre; & Perrucci, ne voulant pas, pour cette fois, le preſſer davantage, le quitta pour aller inſtruire ſes complices du ſuccès de cette entrevue. Cependant Côme étoit agité des plus mortelles inquiétudes. Il connoiſſoit le génie de ſes ennemis, & ne doutoit pas qu'ils n'attentaſſent à ſa vie par toutes ſortes de voies. Dans cette idée, il n'avoit rien voulu manger, pendant quatre jours, de ce qu'on lui avoit ſervi. Quoiqu'il fût d'un tempérament très-vigoureux, cette longue abſtinence l'avoit tellement abbatu, que Malavotta craignit qu'il ne lui fît perdre par ſa mort la ſomme que Perrucci lui avoit promiſe. Il alla dans la chambre de ſon priſonnier; y porta ſon ſouper; &, pour l'exciter à manger, fit devant lui l'eſſai des viandes. Après le repas, ils eurent un entretien dans lequel Côme de Médicis n'oublia pas d'inſinuer à Malavotta, qu'encore que ſes ennemis ſe

fussent emparés de ses effets, il avoit des thréſors cachés dans Florence, capables d'enrichir quiconque l'oseroit mettre en liberté. Les esprits foibles croient toujours plus volontiers ceux qui les persuadent les derniers. Les promesses de Côme éblouirent Malavotta, qui crut avoir plus à gagner avec lui, qu'avec Perrucci. Dans cette pensée, il ne songea plus qu'à réjouir son prisonnier. Il lui amena un certain bouffon nommé *Farganacia*, célèbre dans Florence par ses saillies & par son enjouement. Cet homme joignoit à ces qualités frivoles un grand fonds de prudence & beaucoup de talent pour les affaires délicates. Il avoit même beaucoup de crédit auprès de Bernard Gadagne, gonfalonnier de la république de Florence. Côme s'ouvrit à Farganacia; &, pour le mettre dans ses intérêts, il lui donna une bague, pour la porter au prieur des Jacobins, qui ne l'auroit pas plutôt apperçue qu'il lui donneroit cent écus d'or pour lui, & mille autres pour le gonfalonnier. Farganacia, persuadé par la libéralité de Côme, lui jura le secret & la fidélité, & le quitta auſſi-tôt pour aller travailler à sa délivrance. Il courut d'abord présenter sa bague au prieur des Jacobins, qui lui compta sur le champ la somme qui lui avoit été promise, & celle qu'il devoit pré-

ſenter à Gadagne. De-là il ſe rendit chez le gonfalonnier auquel il offrit les mille écus de la part de Côme, le priant d'employer ſon crédit pour rendre la liberté à un innocent. Gadagne n'étoit ni ami ni ennemi de Côme. Il étoit perſuadé de ſon innocence ; & cette conſidération, jointe à un préſent de mille écus, inſpira au gonfalonnier un zèle ardent pour Côme. Afin de réuſſir plus ſûrement à le délivrer, il feignit de ſe déclarer contre lui, & vint à bout de perſuader à ſes ennemis, qu'il haïſſoit autant qu'eux cet illuſtre priſonnier. Les ennemis de Côme, trompés par la politique du gonfalonnier qu'ils croyoient leur être favorable, & rebutés par le refus de Malavotta, renoncerent au projet d'empoiſonner Côme, & réſolurent de lui faire faire ſon procès dans les formes : c'étoit préciſement ce que demandoit Gadagne. Le procès fut inſtruit par des juges ſubalternes, & porté enſuite au conſeil ſouverain, où l'on examinoit les matieres d'Etat. Côme de Medicis y fut accuſé d'avoir attenté à la liberté de la patrie. Les délateurs furent entendus : les témoins dépoſerent & furent confrontés. L'affaire prenoit un train qui faiſoit craindre pour la vie de Côme ; mais le gonfalonnier, après avoir ajuſté ſes intrigues dans le conſeil, & s'é-

tre assuré du nombre des suffrages suffisans pour exempter l'accusé du dernier supplice, fit rapporter le procès deux jours plutôt que ne pensoient les ennemis de Côme, & prononça lui-même une sentence, qui portoit que l'accusé seroit banni pour toujours de la ville & de l'état de Florence; & que le magistrat iroit incessamment le tirer hors de prison, & le conduiroit jusqu'aux frontières des terres de la république. Cette sentence est un chef-d'œuvre de prudence. Gadagne avoit sagement prévu que, si le prisonnier étoit absous, ses ennemis trouveroient quelque occasion de l'assassiner, & de se faire justice eux-mêmes. La dernière clause assuroit la retraite de Côme, qui, en allant à son exil, n'auroit pas manqué d'être attaqué sur la route par ses ennemis. L'arrêt fut exécuté aussi promptement qu'il avoit été rendu; & les ennemis de Côme furent bien surpris, lorsqu'ils apprirent, en même tems, qu'il étoit jugé, mis hors de prison, & conduit sur la frontiere.

La disgrace de Côme ne fut pas de longue durée. Les Florentins ne s'apperçurent du besoin qu'ils avoient de ce grand homme, que lorsqu'ils s'en furent privés eux-mêmes. Côme s'étoit retiré à Venise. Il y avoit établi le comptoir de son com-

merce, & y faiſoit travailler aux manufactures, qui ſe faiſoient autrefois ſous ſes ordres dans la ville, & ſur le territoire de Florence. Il arriva de-là deux notables inconvéniens aux Florentins. Le commerce de Côme de Médicis, venant à changer de place, affoiblit conſidérablement celui des plus riches marchands de Florence. Le menu peuple perdit l'occaſion aſſurée de gagner tous les jours de l'argent, en travaillant aux manufactures. Ne trouvant perſonne qui l'employât à d'autres ouvrages, il ſe répandit en murmures, & demanda hautement le rappel de Côme. Cet illuſtre citoyen rentra dans ſa patrie, aux acclamations de tous les Florentins.

Côme de Médicis étoit devenu plus circonſpect depuis ſa diſgrace. Quoiqu'il continuât toujours à faire de prodigieuſes dépenſes en bâtimens & en aumônes, il vivoit cependant d'une maniere peu différente de celle des bourgeois aiſés. Il n'aſpira jamais à aucune magiſtrature, & déclara qu'il n'en accepteroit aucune, quand même on les lui offriroit. On le voyoit marcher ſeul, & à pied, dans les rues. Ses habits étoient ſimples, & ſa table très-modeſte. Il n'avoit pas un ſeul domeſtique inutile. Il conſerva cette ſimplicité juſqu'à l'extrême vieilleſſe, & mourut entre les bras

de ſes amis. Il fut enterré dans l'ég
S. Laurent, qu'il avoit fait bâtir. Le
lui érigea une eſpece de mauſolée o
tiſpice, ſur lequel on liſoit ces mots

COSMUS MEDICIS hic ſitus eſt de
Publico Pater Patriæ.

« Cy gît CÔME DE MÉDICIS
» nommé *Pere de la Patrie*, par o
» la République. »

PIERRE DE MÉDICIS.

[1464.]

POUR montrer l'extrême différence qui ſe trouve ordinairement entre les grands hommes & leurs enfans, les anciens Romains ſe ſervoient de l'exemple du vieux Caton, qui ne fut en rien ſemblable à ſon pere. Cet exemple ſe renouvella dans la perſonne de Pierre de Médicis, fils de Côme. Il n'avoit qu'une ſeule des bonnes qualités de ſon pere, celle de ſçavoir ménager ſon bien. Au reſte, il étoit incapable d'en acquérir; & ſon eſprit borné le rendoit abſolument inhabile aux affaires. On n'avoit cependant rien oublié pour lui donner une éducation digne de ſa naiſſance. Le fameux Pogge lui avoit donné des leçons des langues grecque & latine. Il avoit même eſſayé de lui faire goûter la philoſophie. Voyant que ſon intelligence n'étoit pas capable des choſes ſérieuſes, il s'étoit abaiſſé juſqu'à compoſer des livres de contes; & même il y avoit mêlé pluſieurs circonſtances deshonnêtes, parce qu'il ſçavoit que c'étoit-là le dernier ſecret pour diſſiper l'engourdiſſement de ſon diſ-

ciple. Cependant Pierre étoit toujours le même dans sa première lenteur. La mauvaise conformation de son corps influoit peut-être sur son esprit. Tourmenté par la goutte & par plusieurs autres infirmités, dès l'âge de quinze ans, il avoit presque perdu l'usage des pieds & des mains ; & il retournoit de sa maison, que pour se faire porter en litière à sa maison de campagne de Careggio.

Les ennemis des Médicis ne voyoient dans Pierre, qu'un objet de mépris, ne purent souffrir qu'il eût à Florence la principale autorité, uniquement parce qu'il étoit fils de Côme. La famille des Pitti, l'une des plus illustres de Florence, forma une conspiration contre sa vie. On résolut de l'assassiner, lorsqu'il reviendroit de sa maison de campagne, où il étoit alors. On envoya des espions pour découvrir l'heure & le jour du retour de Pierre de Médicis ; & on le sçut à point nommé. Les assassins, placés en embuscade, l'attendoient au passage ; & Pierre, qui étoit dans une litière, accompagné de deux domestiques fidèlement, alloit se jetter entre leurs mains, lorsque, par un caprice ou par un secret pressentiment du péril qui le menaçoit, il lui prit envie, avant de rentrer chez lui, d'aller voir un de ses amis, nommé Luca, qui demeuroit dans un endroit directement

opposé au chemin que Pierre devoit tenir pour se rendre à sa maison. Il tourna donc de ce côté-là, & trouva Lanti, qui le retint à souper malgré lui, & le renvoya si bien accompagné, qu'il n'avoit rien à craindre. Les assassins, qui l'attendoient sur la route qui conduisoit à sa maison, ne le voyant point venir, abandonnerent leurs postes, & se coulerent, à la faveur de la nuit, sous les avenues de sa maison ; mais, comme il y en avoit plusieurs, il fallut qu'ils se divisassent pour les garder. Pierre de Médicis, rentrant chez lui, ne trouva que trois ou quatre hommes armés, qui le reconnurent bien, mais qui n'oserent l'attaquer, le voyant trop bien escorté. Ainsi, par le coup de hazard le plus heureux, échoua la conjuration des Pitti. Leur crime fut découvert par un de ceux même qu'ils avoient employé pour l'exécuter, & qu'ils n'avoient pas assez largement récompensé. Ils furent bannis de Florence, & se retirerent à Venise.

[1472.]

Venise étoit depuis long-tems l'asyle des illustres Florentins qu'une faction plus puissante forçoit à sortir de leur patrie. Lorsque le grand Côme fut rappellé, la famille des Perrucci, bannie de Florence, s'étoit pareillement réfugiée à Venise. Tous

[redacted]
[redacted] de Jeanne II.
[redacted] Ils allerent
[redacted] Pie, ville
[redacted] de Florence.
[redacted], implorerent le
Naples, & du duc de Mi
voyerent des troupes. L
ques de l'armée Vénitienn
favorables. Coglione, se
avoit converti le siége en
la mort de Pierre de M
grand changement dans
goutte, dont ce prince é
ment tourmenté, étant re
tems qu'il avoit la fièvre,
ment ses jours. Son fils

LAURENT DE MÉDICIS.

[1472.]

COGLIONE devoit, ſelon toutes les régles de la prudence, lever le ſiége de Piſe, dès qu'il apprit la mort de Pierre de Médicis, & s'approcher de Florence, pour profiter du trouble que cette mort devoit y cauſer ; mais il s'obſtina mal-à-propos à reſter devant Piſe. Laurent eut le tems de raſſembler les amis de ſon pere, & de mettre en campagne une armée dont il confia la conduite au fameux Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin, un des meilleurs capitaines de ſon tems. Coglione leva le ſiége de Piſe, aux approches de l'armée ennemie, & s'avança fièrement à ſa rencontre. La bataille ſe donna ſur le bord de la riviere de Ricardi, dans le territoire de Boulogne. Elle eſt remarquable par quelques circonſtances ſingulieres. Coglione ayant inventé, peu de jours auparavant, la maniere de faire rouler l'artillerie en pleine campagne, s'en ſervit, le jour de la bataille, avec un ſuccès tout-à-fait bizarre ; car elle ne fit point d'autre effet ſur l'armée des Florentins, que d'emporter le talon de la botte du prince Hercule de Ferrare. L'avantage fut égal de part & d'au-

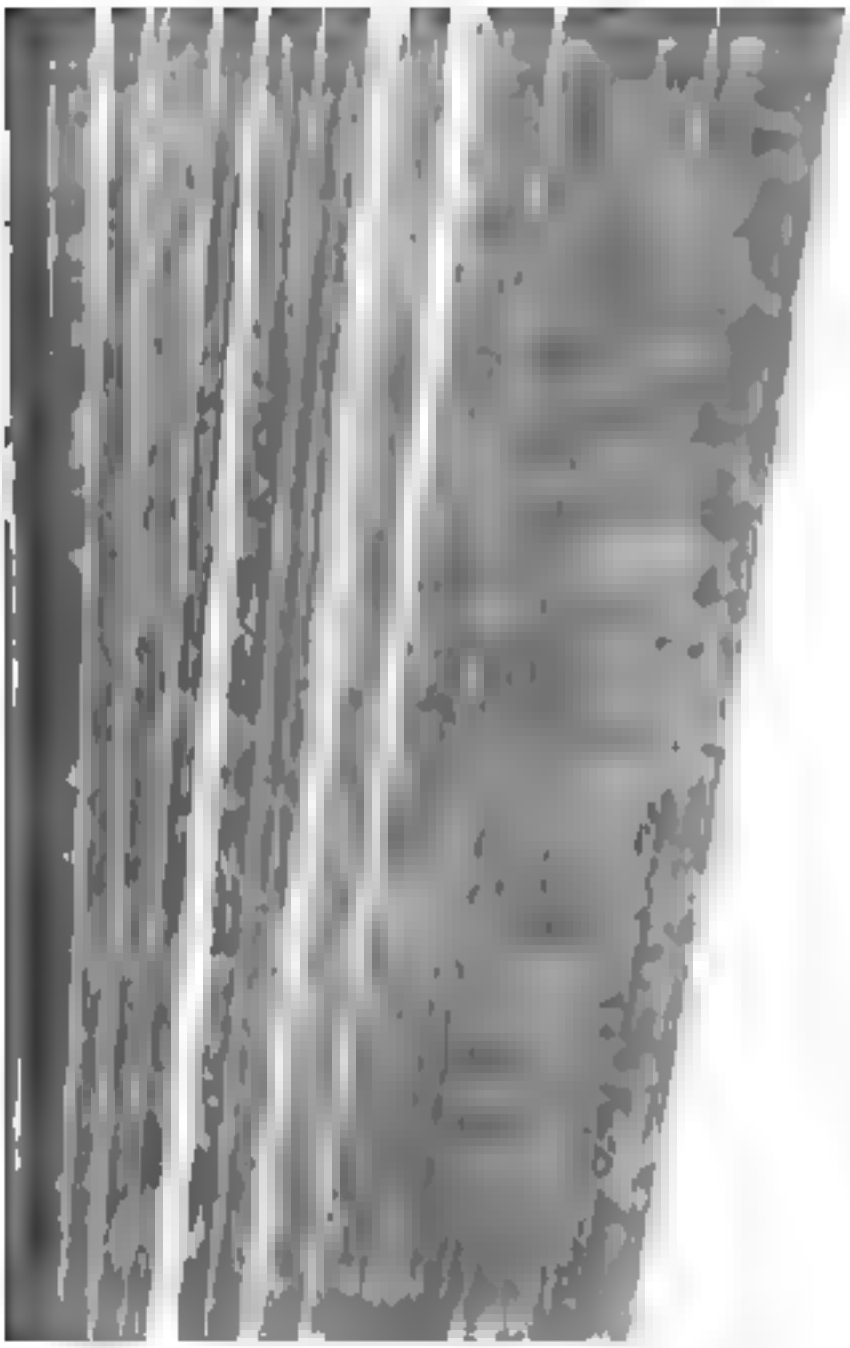
re ; mais Frédéric d'Urbin n'ayant donné que deux heures de repos à l'armée de Florence, la mena enſuite, ſans autre but, attaquer le camp des ennemis. Il y arriva la pointe du jour, & trouva les ſoldats de Coglione tellement endormis, qu'il eut pas grande peine à les vaincre. Cette victoire fut ſuivie d'un accommodement que le marquis de Ferrare ménagea entre les deux partis.

[1478.]

Pluſieurs raiſons ayant fait naître une diviſion entre Laurent de Médicis & le pape Sixte IV, celui-ci ſe ligua avec Ferdinand, roi de Naples, qui, de ſon côté, n'avoit pas lieu d'être content des Florentins. Ils arrangerent leurs batteries le plus ſecrettement qu'ils purent, & conclurent une conjuration contre Laurent de Médicis, & Julien ſon frere; mais le ſuccès ne répondit pas tout-à-fait à leur attente, Julien ſeul en ayant été la victime. Ils réſolurent d'attaquer Laurent à force ouverte, & déclarerent publiquement la guerre à la république de Florence. Laurent, voyant que ſes ennemis avoient des forces très-puiſſantes ; que les ſecours, qu'il recevoit du duc de Milan, étoient très-foibles, & que Florence étoit épuiſée d'hommes & d'argent, prit une réſolution digne de ſon courage & de ſon zèle patriotique. Après avoir fait part de ſon projet

au

du conſeil qui préſidoit aux affaires de la guerre, & donné ordre à ſes affaires & à celles de la république, il ſortit ſecrettement de Florence, & prit la route de Piſe. Son deſſein étoit de ſe rendre à Naples, pour traiter de la paix avec le roi Ferdinand. C'étoit ſe livrer entre ſes mains d'un ennemi dont il connoiſſoit l'humeur cruelle & ſanguinaire; mais il n'héſita point à ſe ſacrifier pour le ſalut de ſa patrie. Avant d'arriver à Piſe, il écrivit aux Florentins une lettre dans laquelle il leur découvroit le ſujet de ſon voyage, & les prioit inſtamment, ſi le ſuccès ne répondoit pas à ſon attente, de redoubler de courage & de force pour défendre la liberté de la patrie. Il finiſſoit, en diſant qu'il alloit éprouver ſi une guerre commencée par la mort de ſon frere, finiroit par la ſienne. Une générosité ſi rare attendrit tous ceux qui furent préſens à la lecture de cette lettre. Cependant Laurent, s'étant embarqué à Piſe, vint aborder à Naples. Le premier objet, qui frappa ſes yeux, au ſortir du vaiſſeau, fut une ſi grande multitude de cadavres, qu'ils rempliſſoient tout l'eſpace qui ſe trouvoit entre le rivage & la nouvelle citadelle. La douleur, qu'il reſſentit à cette vue, fut tempérée par le grand concours du monde qui vint à ſa rencontre. On annonça promptement au roi Ferdinand que



& Fe
pluſie
fut av
au pal
qu'il e
ſujet d
vement
guerre ;
l'arbitre
ſervir l'a
ambitieu
le plus fl
roi de fe
doient co
mis en am
ſuaſive de
Il balança
ſur le parti
il ſe déterm
donna le

Il y avoit des prix propoſés, dans les meilleures villes d'Italie, pour la courſe des chevaux. Laurent, qui étoit paſſionné pour ces exercices, fit venir d'Afrique des Barbes d'une prodigieuſe vîteſſe, qui furent dreſſés avec tant de ſoin, qu'ils remporterent tous les prix à Rome, à Milan, à Naples, à Veniſe. Parmi ces chevaux victorieux, on en diſtinguoit un qui ſe nommoit *More*, à cauſe de ſa couleur. Laurent l'aimoit plus que tous les autres. Lorſqu'il étoit malade ou fatigué, il refuſoit toute nourriture qui ne lui étoit pas préſentée par le prince; &, toutes les fois que ſon maître approchoit, il ſembloit témoigner ſa joie par ſes henniſſemens. Ange Politien a fait ſur ce cheval une épigramme ingénieuſe :

Et volucrem & zephyros curſu prævertitur ipſos
Quem tibi miſit equum Barbara, Laure, Noma
Hunc aut carceribus aut metâ cernere in ipſâ,
Laure, licet, medio non licet in ſtadio.

» Ce cheval, venu du ſein de l'Afrique, » devance par ſa vîteſſe l'oiſeau rapide & le » vent impétueux. On peut le voir à la bar» riere ou au but; mais on ne l'apperçoit » jamais au milieu de la carriere. »

Laurent s'étant retiré à ſa maiſon de campagne de Carrégo, pour y vaquer à l'étude de la philoſophie, fut attaqué d'une fiévre qui parut d'abord aſſez legère. Cependant,

per les mauvaiſes humeurs
la fiévre. Cette déciſion l
aveuglément ; mais on
combien elle étoit fauſſe.
s'affoiblir de jour en jour
comber, & la mort s'ava
On fit alors venir de P
decin, nommé *Lazare*,
de Léoni, & déclara qu'
d'employer aucuns remè
lade, mais qu'il eût pû
bien traité. Laurent reçu
avec fermeté. Il ne ceſſ
ſes derniers momens, de
les gens de lettres, dor
avoit fait ſes délices pen
tout avec Politien, & Pic
Il leur dit, entr'autres cho
» haité de ne terminer m
» avoir achevé entièrem

mériterent le glorieux ſurnom de *Grand* & de *Pere des lettres*. Pluſieurs traits qui contribuent à faire connoître ce grand homme, n'ont pu être rangés ſous une époque certaine. Le lecteur ſera ſans doute charmé de les trouver ici.

Jamais prince n'accueillit avec plus de diſtinction les ſciences & les ſçavans que Laurent de Médicis. Les hommes à talens trouverent toujours en lui un bienfaiteur & un ami. Il renvoya dans leurs pays les doctes Grecs qui s'étoient retirés auprès de lui après la priſe de Conſtantinople, afin qu'ils y achetaſſent les meilleurs & les plus anciens manuſcrits, des ſoldats Turcs, qui les avoient pillés. Il leur donna, pour cet effet, des ſommes très-conſidérables. Ces ſçavans en rapporterent un grand nombre de livres précieux, qui formerent la fameuſe bibliotheque de Médicis. Les plus ſçavans hommes de l'Europe furent reçus dans cette bibliotheque ; & on leur donna les moyens d'y étudier commodément. On y fit des conférences, où Laurent aſſiſtoit & parloit à ſon tour. On y aſſembla tous les monumens antiques, qui pouvoient ſervir à former les jeunes peintres, ſculpteurs & architectes. On les faiſoit travailler ſur ces modèles, & on leur montroit en chaque piéce combien il s'en falloit qu'ils fuſſent arrivés à la perfection. Michel-Ange fit de tels progrès

dans cette illuſtre école, qu'il contrefit, à l'âge de dix-neuf ans, une tête à l'antique, ſi parfaitement, qu'il étoit impoſſible de diſtinguer l'original d'avec la copie.

Il ne ſe contenta pas de favoriſer les Muſes ; il les cultiva avec ſuccès. L'amour qu'il conçut dans ſa jeuneſſe pour Lucrèce Donata, demoiſelle qui joignoit une grande beauté à une illuſtre naiſſance, lui fit produire pluſieurs piéces galantes, très-eſtimées des connoiſſeurs. On en a imprimé un Recueil que nous avons encore aujourd'hui.

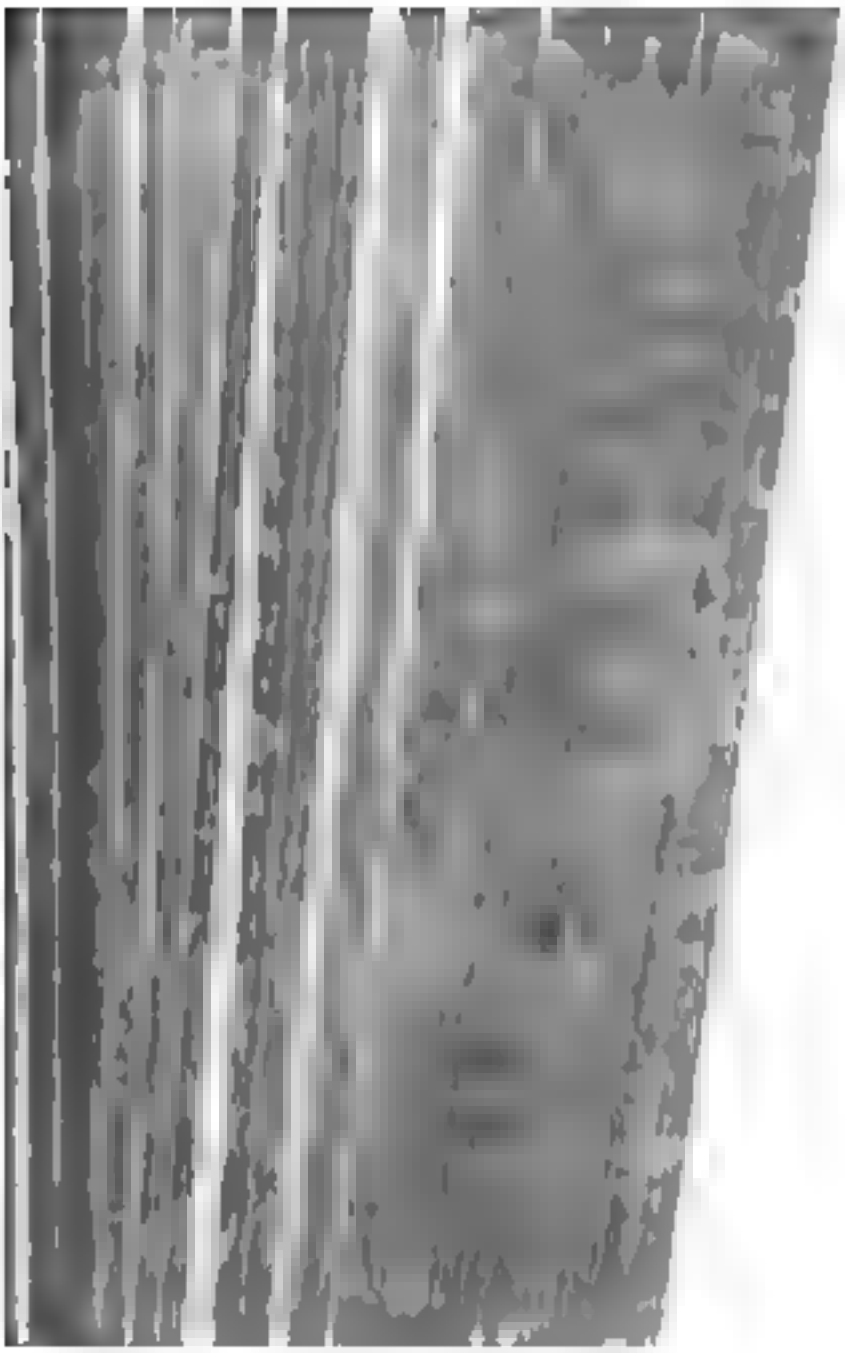
Les diſcours de Laurent étoient ſouvent aſſaiſonnés de ſaillies pleines de ſel & d'urbanité. Charles de Médicis, ſon parent,

PIERRE DE MÉDICIS II du nom.

[1492.]

CE prince poſſédoit toutes les qualités extérieures qui avoient manqué à ſon pere. Il étoit très-bien fait, & avoit la plus belle tête qu'il fût poſſible de voir. Il étoit de ſi forte complexion, qu'aucun excès n'étoit capable de l'altérer. Il avoit déja tant de force à dix-ſept ans, qu'il n'y avoit point d'homme qu'il ne terraſsât à la lutte; mais il n'avoit aucun des talens de ſon pere pour l'adminiſtration des affaires. Il ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, & n'aimoit que la chaſſe & les dames. Il affectoit un luxe toujours odieux dans un Etat républicain; & ſa fierté aliénoit de lui tous les amis de ſa maiſon. Ces défauts furent la véritable cauſe de la révolution funeſte que la famille des Médicis éprouva ſous ſon gouvernement.

Auſſi-tôt que Laurent de Médicis eut les yeux fermés, Pierre, ſortant de ſa chambre, apperçut le médecin Léoni, dont l'imprudence avoit cauſé la mort de ſon pere; &, ne pouvant, à cette vue, retenir ſon emportement, il ſe jetta comme un furieux ſur le médecin, pour l'étrangler; mais, ſe



quelques d
fecours, &
n'étoit plus t
qué. Ainſi
diction par la
damné lui-mé
tirant ſon hon

Charles VII
d'une armée n
de conquérir le
entré dans la T
rentins de ſe dé
imprudence, q
gens ſenſés, Pier
même ſe mettre
France, &, pour
livrer les fortereſſe
de Sérufanne &
action indigna

dans ſes démarches, fut allarmé de ce refus: il ſe perſuada, que tout étoit perdu pour lui; retourna promptement à ſa maiſon; monta à cheval, & ſortit de Florence, ſuivi de quelques domeſtiques. Cette fuite honteuſe fit triompher ſes ennemis, & le décrédita dans l'eſprit de ſes amis. On publia qu'il falloit bien qu'il ſe crût coupable, puiſqu'il abandonnoit ſa patrie, dans le tems qu'elle avoit le plus beſoin de ſon ſecours. Dans cette idée, on procéda contre lui, comme on auroit fait contre un criminel. On ſaiſit ſes biens, & on les mit à l'encan. Ce précieux amas de meubles, de tableaux & d'antiques fut vendu à vil prix. Ses deux freres, Julien, & Jean cardinal de Médicis, furent enveloppés dans ſa diſgrace, & prirent la fuite pour ſe dérober aux pourſuites de leurs ennemis.

Charles VIII profita du déſordre que cette révolution occaſionnoit à Florence: il s'approcha de cette ville, & y fit ſon entrée en conquérant. Ses ſoldats y commirent pluſieurs hoſtilités. La bibliotheque précieuſe de Laurent de Médicis devint la proie d'une troupe de brigands. Ces rares manuſcrits, apportés de ſi loin, avec tant de dépenſes, furent pillés & déchirés *.

* On concevra aiſément la grandeur de la perte que fit alors la république des lettres,

Au moment que Charles VIII entr
dans Florence, le fameux Pic, prince d
la Mirandole, un des plus rares esprits, q
ait paru dans ce siécle en Italie, rendit
les derniers soupirs. Quelque tems avant
mort, il avoit entrepris un ouvrage contr
l'astrologie judiciaire. Les astrologues, alar
més de ce projet, s'étoient assemblés pour
délibérer sur les moyens de conjurer l'o
rage qui les menaçoit. Ils dresserent l'ho
roscope de leur ennemi, & trouverent qu'il
ne mettroit pas la derniere main à son ou
vrage, & qu'il ne passeroit pas l'âge de
trente-deux ans. Pour l'intimider, ils lui
envoyerent signifier cet arrêt; mais il s'en
moqua. Cependant la prédiction des astr
logues fut justifiée par l'évènement. La Mi
randole étoit sur le point d'achever son ou
vrage, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre qui
l'emporta, dans l'espace de treize jours.

Pierre de Médicis, après avoir tenté plu
sieurs fois de rentrer dans Florence, voyant
qu'il n'y pouvoit réussir, s'engagea, par
dépit, dans l'armée Françoise; mais la for
tune s'obstinoit à le persécuter. Peu de tem

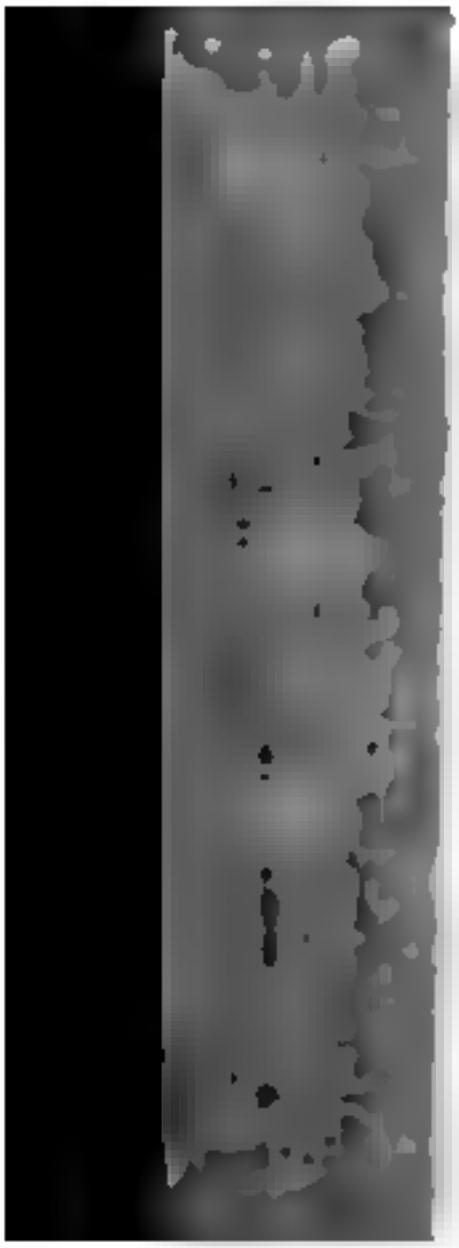
---

lorsqu'on pensera que les débris de cette bib
theque, que Catherine de Médicis fut bien à
la peine à retirer des mains des revendeurs, com
posent aujourd'hui ce qu'il y a de plus consid
dans la bibliotheque du roi.

après, les François furent mis en déroute, au paſſage de la riviere de Garillan. Pierre déſeſpéré ſe ſeroit donné la mort, ſans le ſecours de ſes amis qui s'oppoſerent à ſon deſſein. Il entra avec eux dans un vaiſſeau chargé d'artillerie ; mais il fit naufrage à l'embouchure de la riviere, & ſe noya.

Lorſque les François eurent été entièrement chaſſés de l'Italie, *Julien de Médicis*, de concert avec le cardinal ſon frere, corrompit quelques chefs de l'armée Eſpagnole, qui, ſecondés des troupes du pape, ſe rendirent à Florence, ſous prétexte de la punir d'avoir pris le parti de la France. Ils y firent rentrer les Médicis qui en étoient exilés depuis dix-huit ans. Julien gouverna quelque tems la république, & mourut, lorſque ſon frere, alors pape ſous le nom de Leon X, ſe diſpoſoit à lui donner le duché de Milan. *Laurent II*, ſon neveu, lui ſuccéda dans l'adminiſtration des affaires. Il n'avoit que vingt ans, & étoit très-bien fait de ſa perſonne ; mais il n'avoit ni l'expérience ni les qualités néceſſaires pour le gouvernement. Naturellement lent & pareſſeux, les affaires les plus importantes ne pouvoient le retirer du ſein des plaiſirs ; &, peu délicat dans le choix de ſes amuſemens, il prodiguoit ſes careſſes aux plus viles courtiſanes de Florence.

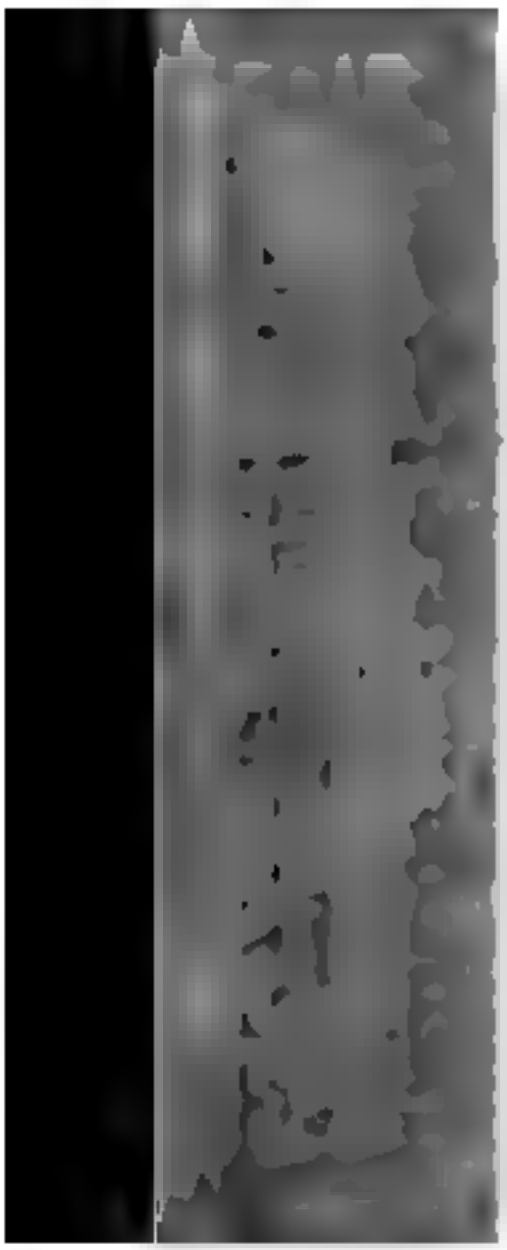
Après ſa mort, le cardinal *Jules de Mé-*



& une opiniâtreté incroya
de deux mois. Dans cet
Orlandini, l'un des plus
toyens de Florence, gag
tre citoyen, nommé *Jea*
sendi, que le cardinal Ju
alors chef de la républiq
ne feroit point élu pape.
riva cependant. Jules fu
nom de *Clément VII*. E
venu demander à ſon ad
ment de la gageure, O
qu'il vouloit ſçavoir aup
avoit été élu canoniquem
donner à entendre par-là
bâtard, il ne pouvoit, ſ
être pape. Cette aventure
noiſſance du nouveau pap
Orlandini, &, après lui
la queſtion, lui fit tranch

[1526.]

Les circonſtances dans leſquelles ſe trouvoit alors l'Italie ſembloient concourir au deſſein qu'avoient conçu les habitans de Florence de recouvrer enfin leur liberté. Le pape, brouillé avec l'empereur, s'étoit ligué avec les Vénitiens, & avec le roi de France. Une armée conſidérable d'Allemands s'avançoit en Italie, ſous les ordres de George Franiſperg, général fameux par ſa valeur. Il avoit tant de confiance en lui-même, qu'à chaque pas il tiroit de ſon ſein un cordeau d'or, avec lequel il diſoit qu'il vouloit pendre le pape. Il en avoit d'autres de ſoie cramoſie, à l'arçon de ſa ſelle, deſtinés pour les cardinaux. Aux approches de cet homme terrible, les généraux de la ligue s'aſſemblerent pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire. Jean de Médicis, le plus illuſtre d'entr'eux, & le meilleur capitaine de toute l'Italie, fut d'avis de n'en point venir à un combat, mais de harceler les Allemands par des eſcarmouches continuelles, & de les conſumer ainſi peu-à-peu. Il exécuta lui-même ce qu'il conſeilloit avec tant de prudence. Ayant joint les Allemands dans le Mantouan, il s'attacha à les harceler, & leur inſpira tant de crainte, qu'ils l'appelloient en leur langue *le grand diable*. Cet habile général vint à bout d'en-



trois pièces d'artillerie. L
trois pièces partit d'elle-m
à la jambe Jean de Médic
vers la nuit, dans son camp
comme victorieux. Il se fi
tôt à Mantoue, chez Lo
son intime ami. On lui fi
la jambe ; mais cette op
sauva pas ses jours. Ce
mourut de sa blessure,
cembre. Ses troupes, do
conçurent un chagrin si
qu'elles prirent le deuil ;
lées les *bandes noires*.

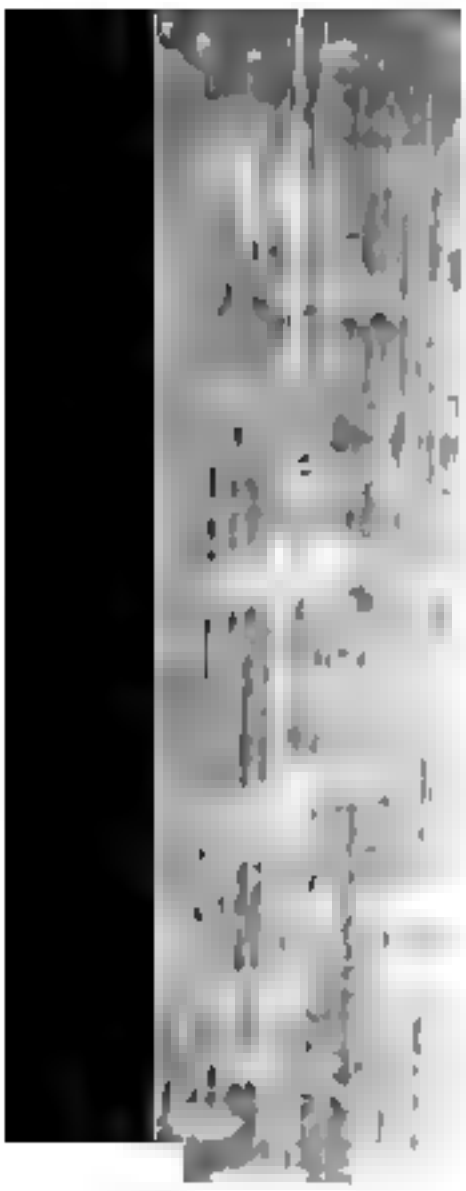
[1527.]

La mort de Jean de M
l'occasion que les habitans
tendoient pour découvrir

plus perſonne en état de les défendre; voyant d'ailleurs que le pape ne prenoit aucune précaution, pour garantir Florence du pillage, réſolurent de s'armer eux-mêmes pour la défenſe de leur patrie, & de proſcrire des chefs incapables de les défendre, & qui n'avoient d'audace que pour les tyranniſer. La jeune nobleſſe courut la premiere aux armes. Elle fut bientôt ſecondée du peuple; &, malgré les efforts des Médicis pour ſe maintenir dans Florence, ils furent contraints d'en ſortir, après avoir renoncé au gouvernement de la république. Philippe Strozzi, noble Florentin, contribua beaucoup à rendre la liberté à ſa patrie, quoiqu'il fût, par ſa femme, proche parent des Médicis.

La haine du peuple contre les Médicis ne parut pas même ſatisfaite par leur expulſion. Il étendit ſon reſſentiment juſques ſur les choſes inanimées, qui pouvoient avoir quelque rapport à cette illuſtre maiſon. La jeuneſſe de Florence entra, un jour, de très-grand matin, dans l'égliſe de l'Annonciade; frappa de pluſieurs coups & renverſa par terre la ſtatue de cire de Léon X, & celle du pape régnant *, qui

* Jules de Médicis, qui prit le nom de *Clément VII.* Il étoit fils naturel & poſthume de Julien de Médicis tué à Florence par les Pazzi, en 1478.



permettant pas de rétabli
force, il envoya à Flor
teur habile, pour voir s'il n
que moyen d'apprivoiſer
che ; mais l'envoyé fut
environs de la ville, qu
fit dire de ſe retirer ſur l
gea un ſeigneur de l'ac
l'obſerver juſques hors d
pontife peu rebuté de c
& toujours ferme dans ſo
ſer ſecrettement à Floren
le chargea de ſonder les
geroit le mieux diſpoſés
de tâcher d'en corrompre
roit. Le pontife lui fit, po

* Rome avoit été priſe d'

& treize mille ducats, & lui dit ces paroles remarquables, qui déceloient ſon caractere ambitieux : « J'aimerois mieux n'être pas inhumé en terre ſainte, que de ne » pas rentrer dans cette ville. »

[1529.]

Le pape n'avoit pas eu des forces ſuffiſantes pour punir les Florentins, tant qu'il avoit été en guerre avec l'empereur. Il ſe hâta de faire ſa paix avec ce prince, qui lui promit de lui fournir des troupes pour l'aider à réduire Florence. Les habitans de cette ville, voyant l'orage prêt à fondre ſur eux, crurent le détourner, en envoyant une ambaſſade vers l'empereur ; mais ils ſe trompoient. Leurs ambaſſadeurs furent mal reçus ; & l'empereur leur répondit qu'il ne vouloit point les entendre qu'ils n'euſſent ſatisfait à ſa Sainteté. Ils ſe préparerent donc à une vigoureuſe défenſe, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent bientôt aſſiégés. En effet le prince d'Orange, vice-roi de Naples, raſſembloit, par ordre de l'empereur, une armée qui fut prête à marcher dès que le pape l'ordonneroit. Ce pontife, plein de ſes projets de vengeance, voyoit avec la joie la plus vive tant de gens s'armer pour ſervir ſon reſſentiment. Rome retentiſſoit

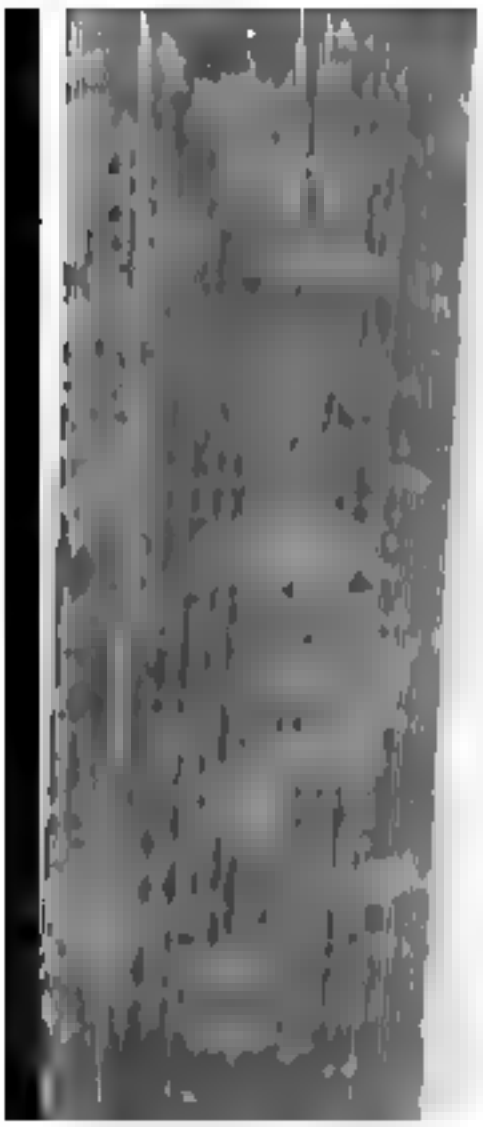
des cris de guerre, & du bruit des tambours. Il sembloit que cette capitale du monde Chrétien ne fut habitée que par des soldats. Le desir de saccager Florence étoit si grand dans les gens de guerre, qu'il y en eut qui, cités en justice, & craignant de ne pouvoir arriver à tems au rendez-vous de l'armée, protesterent, contre leurs parties, des dommages & intérêts du sac de cette ville.

[1530.]

Cependant les Florentins avoient mis leur ville en état de défense, après avoir détruit leurs fauxbourgs, qu'ils ne pouvoient se flater de conserver long-tems.

avoir aſſigné ſon poſte à chaque capitaine, ſe préſenta un jour, au lever du ſoleil, ſur les fortifications, avec tous les joueurs d'inſtrumens de la ville. Après qu'ils eurent long-tems fait retentir les airs de ſymphonies guerrieres, comme pour provoquer les ennemis au combat, Malateſta, voyant que perſonne ne paroiſſoit, les envoya défier par un trompette. Cette ſommation ne produiſit aucun effet. Le général Florentin, ne remarquant aucun mouvement dans l'armée ennemie, fit enfin, au bruit d'une infinité de tambours, une décharge générale de toute ſon artillerie dont la quantité étoit prodigieuſe. Les rivages & les collines d'alentour retentirent de ce bruit terrible: un nuage épais de fumée déroba le jour; & les Florentins, animés par cet heureux commencement, pouſſerent des cris de joie.

Nous n'inſiſterons pas ici ſur le ſiége de Florence, qui fut long & meurtrier. Les ſorties ne furent ni moins fréquentes ni moins vigoureuſes que les attaques: on fit, de part & d'autre, des prodiges de valeur; & le prince d'Orange y perdit la vie. Mais enfin les aſſiégés, ayant perdu toute eſpérance de ſecours, & voulant ſe garantir du pillage, capitulerent avec Ferrant de Gonzague, ſucceſſeur du prince d'Orange, &



cfet de ce prince, concé
forme du gouvernement.
lais de la Seigneurie, il
les magiſtrats aſſemblés :
» & très-invincible em
» Quint, venu en Italie,
» la paix, a fait jouir de c
» les villes de cette provin
» de Florence qui la refuſe
» non contens d'avoir ch
» ſans aucun ſujet, l'illuſtr
» dicis dont ils avoient re
» faits, ont déclaré la gue
» impériale. En vain ſa mo
» tenter pluſieurs fois de r
» ſon à des conditions hon
» publique. Leur opiniâtre
» de quelques particuliers,

» ſes armées; &, quoiqu'elle eût pu faire
» mourir de faim ſes habitans, ou la livrer
» en proie à ſes ſoldats, elle leur a par-
» donné, ſollicitée par ſa clémence, ainſi
» que par les vives prieres de Sa Sainteté, &
» leur a rendu généreuſement tous les pri-
» viléges qu'ils tenoient de l'Empire, &
» dont ils étoient juſtement déchus. Elle a
» ordonné, en même tems, que Florence
» eût les mêmes loix & les mêmes magiſtrats
» que ſous le gouvernement des Médicis;
» que cette illuſtre famille fût rétablie dans
» ſa patrie, & qu'elle y eût la même préé-
» minence qu'auparavant; que le ſeigneur
» Alexandre de Médicis *, duc de Civita-
» Penna, fût chef de la république ſa vie
» durant; que tous ſes deſcendans mâles &
» légitimes en ligne directe lui ſuccédaſſent,
» ayant toujours égard au droit d'aîneſſe;
» & qu'à leur défaut, ce fût le plus proche
» parent; que, ſi jamais Florence agiſſoit
» contre le préſent décret, elle fût déchue
» auſſi-tôt de tous ſes priviléges, & dévolue
» à l'Empire. »

Quand le député de l'empereur eut fini

---

* Fils de Laurent de Médicis, duc d'Urbin; d'autres diſent du pape Clément VII. Scipion Ammirato, hiſtorien contemporain, eſt de ce dernier ſentiment, & aſſure avoir appris ce qu'il avance de la bouche même du grand duc Côme I.

la Seigneurie avoit coutum
& là, comme chef, il fit
mens. Le soir, toute la v
de feux de joie. Ainsi fut
troisieme fois, la maison d
ans après sa proscription.

ALEXANDRE DE MÉDICIS.

[1532.]

C'ETOIT un uſage à Florence, que la jeune nobleſſe ſortît maſquée aux jours de carnaval, & ſe mêlât avec le reſte des citoyens, pouſſant devant ſoi un gros ballon qu'elle jettoit contre les paſſans & dans les boutiques, pour obliger les marchands à les fermer, & à donner un peu de relâche aux affaires. Cet uſage innocent devint inſenſiblement un abus. La jeuneſſe ſortoit, lorſqu'il faiſoit mauvais tems; pouſſoit çà & là ſon ballon plein d'ordures; jettoit au viſage de ceux qu'elle rencontroit, des chiffons ſalis dans la boue, & gâtoit ou renverſoit tout ce qui ſe trouvoit en dehors des boutiques: en conſéquence, on ne les ouvroit plus qu'au guichet, ſur-tout après le dîner; &, afin qu'on ſçût quand il falloit les fermer tout-à-fait, les trompettes donnoient le ſignal dans toutes les rues de la ville, un peu auparavant que la jeuneſſe ſortît. La veille de Noël de cette année, pluſieurs jeunes gens diſtingués s'aſſemblent dans le palais des Strozzi, leur rendez-

vous ordinai
propos de le
faire jouer le
ſortent auſſi-
ayent donné
quantité con
chands expo
ques, ils von
fréquentés, a
bert, fils de
renverſent &
vent; pillen
expoſés ſur
ayant rencor
François-A
d'égard pou
ſont mille o
ment indign
auſſi-tôt le
& repréſen
exciter dans
gereuſe. E
que tous les
champ, &
qu'on ſaiſit,
Strozzi, chef
reſtés dans l
plus d'égard
Pendant qu'
frere, prieur

ſur leur paſſage, jetta ſa cape par terre, & ſe mit en devoir de les faire relâcher de force ; mais les archers lui ayant dit de bien prendre garde à ce qu'il alloit faire, il reprit ſa cape, & regarda enlever ſes freres d'un œil où la rage étoit peinte. Philippe leur pere, alors abſent de Florence, y revint auſſi-tôt pour juſtifier ſes fils. Le grand crédit, dont il jouiſſoit dans Florence, fit qu'on les lui rendit, ſans qu'ils euſſent ſubi aucune punition. Tous les autres furent auſſi relâchés, & condamnés ſeulement, comme eux, à réparer le dommage. Philippe, avant que ſes fils fuſſent élargis, envoya ſatisfaire ſecrettement ceux qui avoient été léſés ; ce qui fut cauſe qu'aucun n'alla ſe plaindre. Il y en eut même, parmi ceux qui avoient ſouffert un dommage conſidérable, qui dirent qu'on ne leur avoit rien pris, & ne voulurent recevoir aucun dédommagement ; tant étoit grande la conſidération qu'on avoit alors pour Philippe Strozzi, & pour ſes fils.

[1533.]

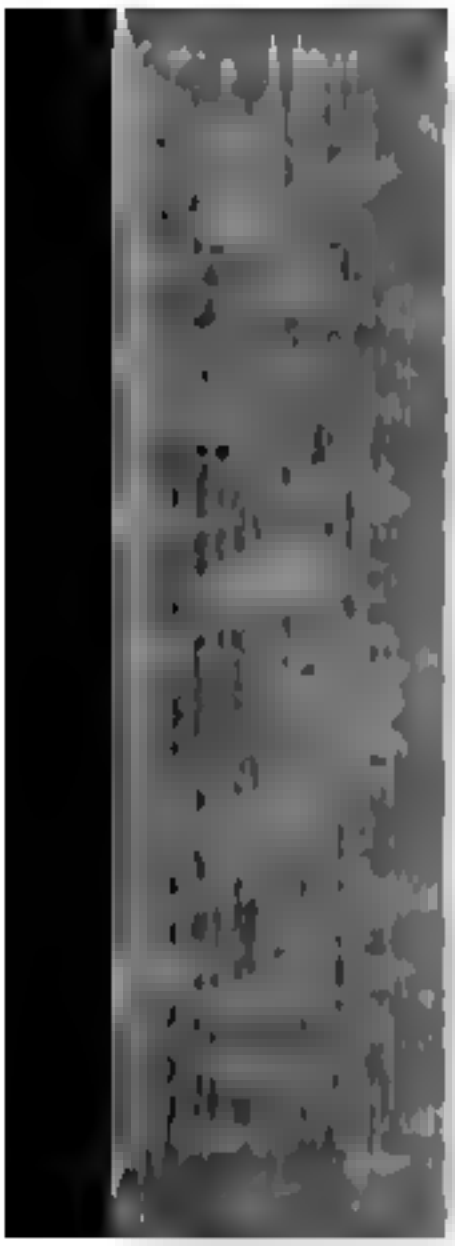
Le duc Alexandre aimoit beaucoup les femmes. Pour ſatisfaire ſa paſſion, les courtiſans lui donnoient des fêtes fréquentes, auxquelles ils invitoient les plus belles fem-

mes de la ville. Parmi ces femmes, on distinguoit Louise Strozzi, femme de Lou Capponi. Le duc pria un jour Guillaume Martelli, avec lequel il vivoit très-familièrement, de donner un bal masqué dans la maison de Nicolas Nasi, son beau-père. Louise fut invitée à ce bal, & s'y rendit. Le duc, déguisé en religieux avec tous ceux de sa suite, menoit avec lui, entr'autres, Julien Salviati, homme décrié par ses débauches. Ce courtisan affecta, pendant le bal, de se mettre auprès de Louise, & lui tint les propos les plus indécens. Lorsque le bal fut fini, Louise voulant monter à cheval pour s'en retourner, Salviati s'approcha, sous prétexte de l'aider, & profita de l'at-

bleſſe du ſang des Strozzi. Leur crainte étoit fondée ſur ce qu'à l'exemple des autres dames, elle ne faiſoit point difficulté de ſe trouver aux fêtes qu'on donnoit au duc, lorſqu'elle y étoit invitée.

[1534.]

Laurent de Médicis, jeune homme méchant & débauché, cherchoit depuis longtems l'occaſion d'aſſaſſiner le duc Alexandre, ſon couſin. Pour y réuſſir, il s'étoit inſinué dans les bonnes graces de ce prince, en flattant ſes paſſions; & le duc avoit une entiere confiance en lui. Ce prince l'ayant un jour prié de lui faire avoir un tête-à-tête avec une de ſes tantes, dont la beauté égaloit la vertu, Laurent ſaiſit un moyen ſi facile de ſe défaire du duc, & lui donna les plus belles eſpérances. Quelques jours après, il lui dit un ſoir à l'oreille, qu'il avoit diſpoſé ſa tante à répondre à ſon amour, & qu'il pourroit, cette nuit-là même, la voir chez lui, pourvu qu'il y vînt ſeul, & que perſonne ne le vît entrer ni ſortir. A l'heure marquée, le duc met ſur lui un pourpoint de ſatin, fourré de martre; puis, héſitant ſur le choix de ſes gants, dont les uns étoient d'émail, les autres parfumés, il dit: « Prendrai-je ceux de la guerre?

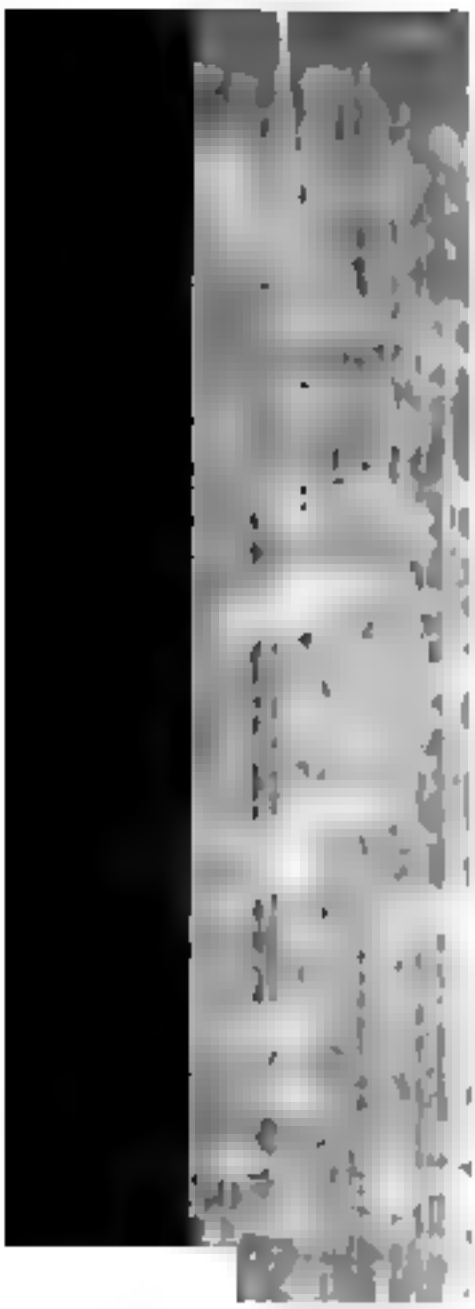


avec ordre de ne pas s'éloig
ci, après avoir resté un ter
retourna au palais des Mé
dormit.

Cependant le duc, arrivé
de Laurent, ôte son épée
le lit dont il ferme les ride
ce qu'on dit, pour éviter
ordinaires dans de pareilles
quels il se connoissoit peu
vis-à-vis de la femme qu'i
avoit beaucoup d'esprit. L
pée du duc; entortille le
de la garde, afin qu'on
sément la tirer; la lui me
l'invite à reposer, & sort
sous prétexte d'aller cherch
rentre quelques instans ap
d'un scélérat, nommé *Scor*

» vous ? » En disant ces paroles, il lui porte un coup de poignard. Scoronconcolo le seconde ; & le malheureux Alexandre, après s'être défendu quelque tems, tombe percé de coups, sans avoir poussé un seul cri.

Ce prince fut peu regretté des Florentins, & ne méritoit pas de l'être. Quelques superstitieux observerent dans sa destinée six fois le nombre de six, sçavoir, qu'il avoit été assassiné l'année 1536, à l'âge de vingt-six ans, le 6 du mois, à la sixieme heure de la nuit, le sixieme jour de la semaine, après un règne de six ans.



C'excite par ſes harang
tout le peuple de
remplacer Alexandre, C
premiers ſoins à venger
prédéceſſeur. Il fait déclare
du feu duc, & promet les
compenſes à quiconque l
mort.

[1538.]

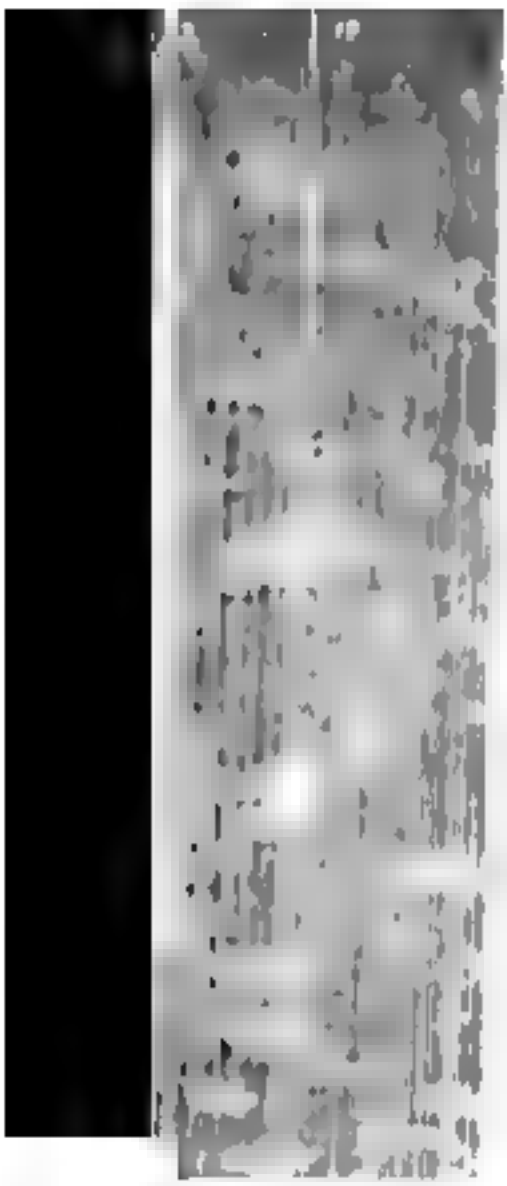
Les exilés de Florence
jet de rendre la liberté à
d'en faire chaſſer les Mé
des troupes, & s'avancent
Florence, commandés par
Côme envoie une armée
battre. La bataille ſe livre
Les exilés, ſurpris, pendar
troupes de Côme, ſont de
piéces. Un grand nombre d

qué à la queſtion; & on lui donna en trois fois quinze ſecouſſes ſi violentes *, que tous ſes membres en furent diſloqués. Il ſupporta ce tourment avec une fermeté digne de ſon courage; &, voyant qu'on lui en préparoit de nouveaux, il réſolut de terminer ſa vie. Ayant apperçu une épée qu'un des ſoldats, qui le gardoient, avoit laiſſé par mégarde dans ſa chambre, il la prit, & ſe l'enfonça dans le corps. Il vécut encore environ deux heures. On trouva après ſa mort un écrit de ſa propre main, qui renferme quelques traits curieux.

Au Dieu libérateur.

» Pour ne plus être expoſé à la rage de » mes cruels ennemis, & de peur d'être » forcé par la violence d'injuſtes tourmens » de dire quelque choſe de préjudiciable » à mon honneur, ainſi qu'à mes parens » & amis innocens, moi, Philippe Strozzi, » j'ai réſolu de m'ôter la vie de mes propres » mains. Je recommande mon ame à Dieu, » & je le prie humblement, s'il refuſe de

* Une des manieres de donner la queſtion, en Italie, conſiſte à lever en l'air le patient, par le moyen d'une poulie, avec des poids conſidérables attachés aux bras & aux jambes, & de le laiſſer tomber, en cet état, à quelque diſtance de terre, à différentes repriſes.



» nal Cibo, afin qu'il ſe
» mort, de ce dont il
» pendant ma vie. Je pr
» de Lune de faire en
» dans ſainte Marie-la-Ne
» de ma femme. Au ſurpl
» où l'on voudra. » . . .

L'écrit eſt terminé p
phe : « Et toi, empereu
» reſpect de veiller avec
» la conduite des Florenti
» gard que tu n'as eu juſ
» de leur patrie, ſi ton c
» la détruire : »

Philippus S
Jamjam moriturus

Exoriare aliquis ex offi

» PHILIPPE STROZZI,
» Près de mourir ;

» Puiſſe ſortir de ma cendre un vengeur de
» mon ſang ! »

[1560.]

Les Turcs faiſoient des courſes continuelles ſur les côtes d'Italie. Côme, pour garantir ſes frontieres, fit équiper une flotte ; &, afin qu'elle fût montée par des hommes courageux & dreſſés à l'exercice de la marine, il créa un ordre de chevalerie, dont l'inſtitution a quelque rapport avec celle de l'ordre de S. Jean de Jéruſalem. Il leur donna une égliſe & un palais dans la ville de Piſe, & les nomma Chevaliers de S. Etienne pape, en mémoire de la victoire remportée à Marciano, aux environs de Sienne, le 2 d'Août 1554, jour où l'on célebre la fête de ce pontife. Il donna de grands revenus à cet ordre. Le pape Pie IV le confirma par une bulle du 6 de Juillet 1562. Côme en fut le premier grand-maître, & aſſura à ſes ſucceſſeurs la poſſeſſion de cette dignité.

[1562.]

La félicité de Côme fut troublée par des malheurs domeſtiques, dont le ſeul récit fait frémir la nature & l'humanité. Il

avoit deux fils. L'un, nommé *Jean*, étoit d'un caractere extrêmement doux & honnête : il avoit été fait cardinal dès sa plus tendre jeunesse. L'autre, appellé *Garcias*, étoit d'un naturel dur & farouche. Le premier pouvoit être comparé à Abel; le second à Caïn. La prédilection que Côme paroissoit avoir pour l'aimable Jean, alluma la jalousie & la haine dans le cœur du cruel Garcias. Etant un jour ensemble à la chasse, Garcias attira son frere dans un bois solitaire; l'accabla des reproches les plus sanglans, & finit par lui plonger son poignard dans le sein. Garcias, après ce parricide, se retira tranquille & satisfait, laissant son frere expirant. Cependant on vint annoncer à Côme que le cheval de son fils Jean étoit revenu seul. Ce tendre pere courut à l'instant pour le chercher; & suivant ses traces, entra dans le bois où Jean étoit étendu, baigné dans son sang. Saisi de douleur à ce spectacle, il fait porter dans son palais le cadavre de son malheureux fils, & le fait placer sur son lit, de maniere que les rideaux en déroboient la vue. Il mande ensuite Garcias, qu'il soupçonnoit d'être l'auteur de ce meurtre. Garcias soutient hardiment qu'il n'en est point coupable. Alors Côme tire les rideaux qui cachoient le corps de Jean. Cet objet fait pâlir Garcias, malgré toute son audace : son trouble

hit. Il tombe aux genoux de ſon
& avoue ſon crime. Côme, dé-
é, ſaiſit le poignard dont Garcias s'é-
rvi pour tuer ſon frere, & l'enfonce
e cœur du parricide. Jean n'avoit que
ıit ans, & Garcias quinze. La mere de
eux jeunes princes ne ſurvécut pas
tems à cette cruelle cataſtrophe, & ſa
combla la douleur du malheureux
:.

[1570.]

pape Pie V, qui étoit ami de Côme,
ui donner le titre de Grand-Duc : les
res de l'empereur s'oppoſent à cette
riſe, qu'ils regardoient comme con-
aux droits de leur maître. Le duc de
e ſe range de leur parti. Cette con-
on fit la matiere d'un long procès,
Côme ne vit pas la fin : il mourut
e ſuivante. L'empereur confirma le ti-
Grand-Duc à François, ſon fils & ſon
leur.

FRANÇOIS-MARIE DE MÉDICIS.

[1589.]

L'HISTOIRE de Florence offre peu de traits remarquables sous le gouvernement de ce prince & de ses successeurs. La paix s'étoit enfin établie dans cet Etat, tant de fois déchiré par des guerres intestines. Plus un peuple est heureux & florissant, moins son histoire est intéressante.

François avoit épousé Bianca Capello, dame d'une des plus illustres maisons de Venise. N'en ayant point eu d'enfans, il avoit déclaré pour son héritier le cardinal Ferdinand de Médicis, son frere. Il mourut subitement; & sa femme ne lui survécut que cinq heures. On les crut empoisonnés.

[1688.]

Ferdinand renvoya son chapeau de cardinal au pape, qui lui accorda la permission de se marier. Il épousa Christine, fille de Charles II, duc de Lorraine. La principale action de son règne fut de secouer le joug des Espagnols, & de les chasser entièrement de ses Etats. On remarque aussi qu'il fournit de l'argent à Henri IV, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre la Ligue.

Ferdinand mourut en 1609. *Côme II*, ſon fils, régna paiſiblement, & n'employa ſes troupes qu'à ſecourir pluſieurs princes qui eurent recours à lui. Il donna du ſecours à Ferdinand, duc de Mantoue, contre Charles-Emmanuel, duc de Savoye, & dégagea l'empereur Ferdinand II, aſſiégé dans la ville de Vienne. Ce prince finit ſes jours en 1620.

Ferdinand II, ſon fils, & ſon ſucceſſeur, fournit des troupes aux Vénitiens, pour ſecourir Candie, aſſiégée par les Turcs, & mourut en 1668.

Son fils, *Côme III*, épouſa Louiſe, fille de Gaſton, duc d'Orléans, & en eut deux fils, Ferdinand & Jean Gaſton. Il gouverna la Toſcane pendant cinquante-quatre ans, & y entretint la paix & l'abondance. Il ne s'occupa qu'à faire le bonheur de ſes ſujets, & à maintenir la liberté de l'Italie.

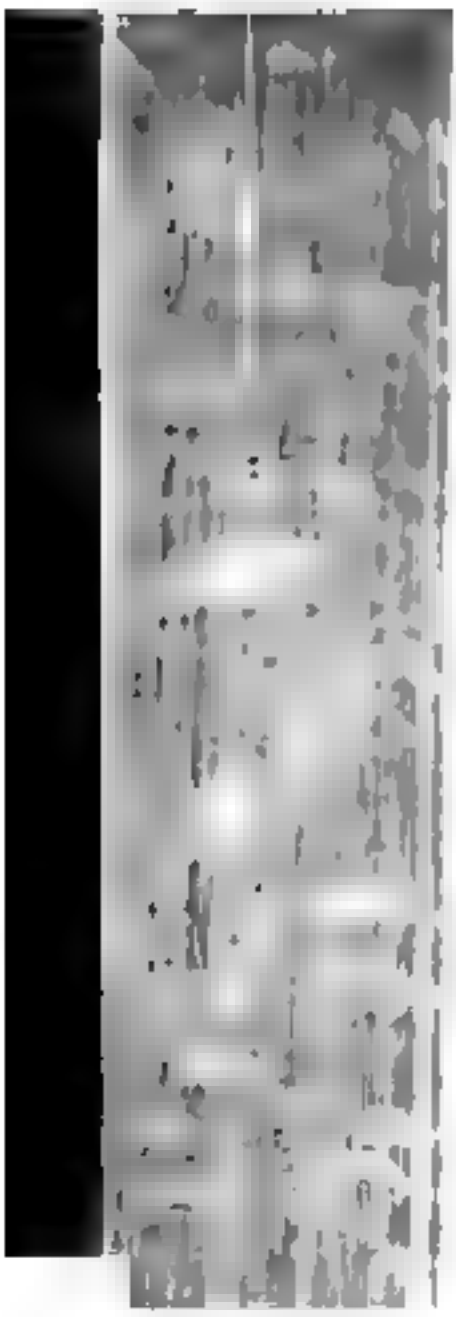
Il ne paroiſſoit pas que Gaſton, ſon ſucceſſeur, pût jamais avoir d'enfans: en conſéquence, l'héritage de la maiſon de Médicis, fut déſtiné à dom Carlos, fils de Philippe V, roi d'Eſpagne, qui fut déclaré prince héréditaire de Toſcane; mais, par un nouvel arrangement, ce duché paſſa à la maiſon de Lorraine. Gaſton, étant mort le 9 de Juillet 1737, François-Etienne, duc de Lorraine, & depuis em[illegible] prit poſſeſſion de la Toſcane.

ravie, liege des rois Lom
porta enfin sur sa rivale. C'
les rois, & les empereurs
ronner : ils recevoient la
dans la fameuse basilique
Lorsque la puissance impé
de s'affoiblir en Italie, les
les premiers qui s'efforcere
joug. Après s'être asservis
villes voisines, ils oserent
reur Frédéric II. On a v
prince châtia leur insolenc
voyant leurs murs rétablis
sance plus grande que jam
que leur ambition avoit été
disgrace. Toujours en gue
soit contre les empereurs,
voisins, ils se déchiroient
des divisions intestines. La

& turbulens, & ſi inquiets, avoient beſoin d'un maître ; & leurs diſcordes même contribuerent à les aſſujettir ſous le joug d'une autorité ſouveraine.

[1260.]

La famille des Turriens jouiſſoit alors d'une autorité preſque abſolue. Martin, ſurnommé *le Géant*, le premier de cette illuſtre maiſon qui ſe ſoit fait connoître par ſes belles actions, s'acquit beaucoup de gloire dans la Paleſtine, en combattant contre les Sarafins. Après avoir fait des prodiges de valeur au ſiége d'Antioche, il fut pris par les infideles, & mis à mort. Pagan, ſon petit-fils, & l'héritier de ſes vertus, donna un aſyle aux Milanois fugitifs, qui, vaincus dans une ſanglante bataille, par l'empereur Frédéric II, cherchoient à ſe dérober au courroux de ce prince. Pagan leur donna tous les ſecours dont ils pouvoient avoir beſoin, & leur facilita le retour dans leur patrie. Les Milanois reconnoiſſans accorderent le droit de bourgeoiſie à toute la famille de leur bienfaiteur, & lui décernerent la dignité de Préteur. Pagan fit éclater dans l'exercice de cet emploi une douceur, une équité, & une prudence admirables: on ne lui reproche que ſa haine trop violente contre la nobleſſe, qu'il pen-



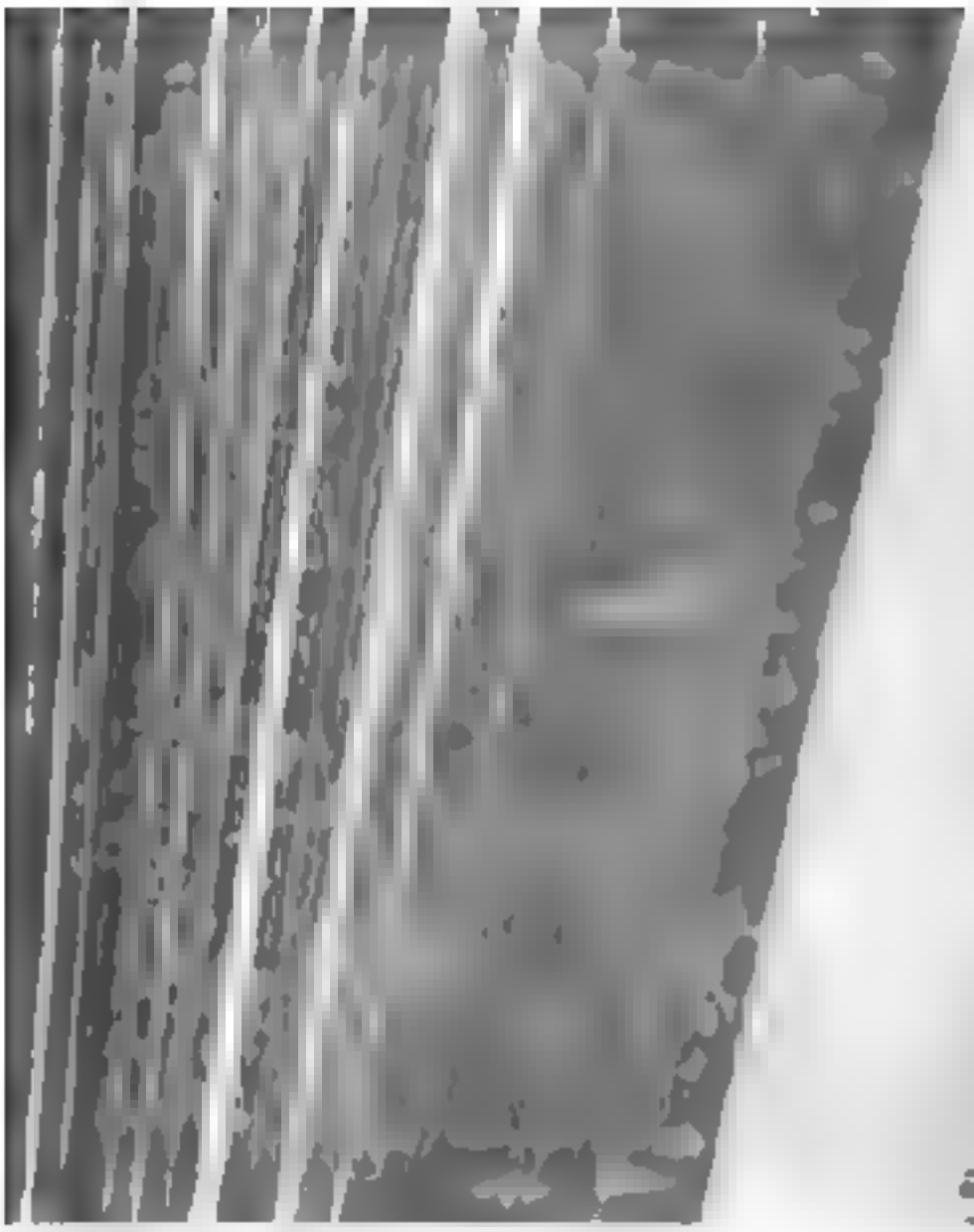
que de Milan, qui étoient
parti des nobles; & les fa
ville. Après avoir abbatu la r
coup hardi, Martin introduisi
la forme du gouvernement r
pape, instruit de cette révolt
un légat à Milan, qui fit c
mais sa disgrace ne fut pas k
de ses partisans le fit bientô
rentra dans Milan, plus pu
accrédité que jamais, résolu
de la noblesse.

Les nobles, exilés de ler
cédée de Martin, appellent
Attiolin, général des troupe
reur, homme plus fameux
férocité, que par sa valeur. E
tint marche contre ce nouve
livre bataille, & remporte

de Martin, & l'on s'empreſſe de lui donner quelque ſecours ; mais Actiolin, portant de tous côtés des regards farouches, repouſſe ceux qui veulent l'approcher : il ne veut jamais conſentir qu'on bande ſes plaies ; & il expire, conſervant juſqu'au dernier ſoupir ſa férocité naturelle.

[1261.]

Après la mort de Léon Peregus, archevêque de Milan, Martin fait élire par ſon crédit ſon neveu Raimond Turrien, pour remplir ce ſiége. Le cardinal Octavien Ubaldin, légat du pape Urbain, s'oppoſe vivement à cette élection. Ce prélat haïſſoit Martin ; & la raiſon qu'il en avoit, n'étoit pas fort honorable pour lui. Quelques années auparavant, Ubaldin, paſſant par Milan, fut frappé de la grandeur & de l'éclat d'une eſcarboucle qu'on lui fit voir dans l'égliſe de S. Ambroiſe. Il ne put s'empêcher de dire, en regardant cette pierre précieuſe, qu'elle étoit digne d'orner la tiare du ſouverain pontife. Il ſe diſpoſoit même à l'emporter avec lui, lorſque Martin, ſurvenant avec des gens-armés, le força de ſe deſſaiſir de cette pierre précieuſe. Depuis ce tems, le cardinal cherchoit tous les moyens d'abaiſſer les Turriens. Il n'en



quelques entrepriſes contre un ennemi ſi puiſſant; mais le ſuccès ne répondit pas à ſon courage.

Après la mort de Martin, & de Philippe ſon frere, Napus ou Napoléon, fils de Pagan Turrien, gouverna la ville de Milan. Ce tyran, plus acharné contre la nobleſſe qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, fit périr tous les nobles qui eurent le malheur de tomber entre ſes mains. Le pape Clément lui écrivit, pour lui recommander de recevoir Otton dans la ville de Milan: Napus ſe moqua des ordres du pontife, qui, plein de colere & d'indignation, excommunia le tyran, & mit la ville en interdit.

Napus, inſtruit que la nobleſſe tenoit de fréquentes aſſemblées dans le territoire de Verceil, envoya dans cette ville, en qualité de Préteur, ſon neveu Paganin, jeune homme d'un caractere violent & cruel. Les nobles, allarmés à cette nouvelle, ſe raſſemblerent; attendirent Paganin ſur la route, & le maſſacrerent. Rien ne peut exprimer l'indignation de Napus, lorſqu'il apprit la mort de ſon neveu. Il ordonna que tous les parens des nobles exilés, ſans aucun égard ni à l'âge ni au ſexe, fuſſent égorgés ſur le tombeau de Paganin, comme autant de victimes. Muſca, fils de Napus, eut bien de la peine à ſauver de ce maſ-

Ferdinand, roi d'Espag
rage, & forme contre les
velles tentatives ; mais, t
reux, il fut si souvent ba
par ses ennemis, qu'on ne
rer sa constance héroïque,
point abbatre par de si fréq
Enfin, à l'aide des nobles b
& des Comasques, qui lui
un asyle, ce prélat guer
Napus une victoire complet
sonnier avec toute sa famill
le reçurent à bras ouverts
rent le gouvernement de

1310. Ju

Otton, voulant finir d
jours si long-tems agités, c
affaires à son neveu Mathi

[1317.]

Après avoir gouverné la ville de Milan pendant l'eſpace de ſept ans, Mathieu Viſconti ſe voit forcé d'en ſortir, par la jalouſie de ſes ennemis, & par la malice même de ſes parens. Pendant le cours de ſon exil, il tenta pluſieurs fois de rentrer dans ſa patrie, par la voie des armes, mais toujours ſans ſuccès. L'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie ranima ſes eſpérances. Etant informé que les Turriens, alors maîtres de Milan, étoient diviſés entr'eux, & que leurs diſſenſions rempliſſoient la ville de confuſion & de troubles, il ſe déguiſa ſous un habit de payſan, &, par des chemins eſcarpés & inconnues, ſe rendit à Aſt, où l'empereur tenoit alors ſa cour. L'empereur fut touché de voir un vieillard de ſoixante ans, vénérable par ſes cheveux blancs, qui venoit de faire à pied un ſi pénible voyage. Mathieu ſe proſterna à ſes pieds, & implora ſa juſtice. Henri le fit relever avec bonté : ce prince fut lui-même le médiateur de la paix entre les Turriens & Mathieu Viſconti. Les deux partis rentrerent dans Milan, après avoir fait un traité, qui établiſſoit entr'eux une égalité parfaite.

Quelque tems après, l'empereur Henri vient à Milan : il entre dans la ville, ayant

à ſa droite Mathieu Viſconti, & à ſa gauche Gui, chef de la famille des Turriens. Il ſe fait enſuite couronner, ſelon la coutume. Le jour de ſon couronnement, il s'élève dans la ville un grand tumulte. Le peuple court aux armes, & les Allemands ont bien de la peine à le faire rentrer dans le devoir. La cauſe de cette émeute étant inconnue, on l'attribue aux Turriens. Auſſi-tôt leurs maiſons ſont miſes au pillage. Gui s'échappe avec peine, & toute ſa famille eſt obligée de ſortir de la ville. L'empereur, informé de cette révolution, croit d'abord que Mathieu en eſt l'auteur, & envoie des gardes à ſa maiſon; mais on trouve ce reſpectable vieillard, tranquille au milieu de ſa famille, qui ſe diſpoſoit à ſe mettre à table. Cette circonſtance écarte tous les ſoupçons de l'empereur, lequel, après avoir mûrement examiné cette affaire, donne le gouvernement de Milan à Mathieu.

[1322.]

Le légat du pape, gagné par les ennemis de Mathieu, entreprend de relever le parti des Turriens; &, faiſant ſervir la religion à ſon reſſentiment particulier, excommunie Mathieu, & met la ville de Milan en interdit. Les Milanois, allarmés, envoient des députés au légat, pour fléchir ſa colere. Il

leur répond qu'ils n'ont point de pardon à eſpérer, s'ils ne chaſſent Mathieu de leur ville, comme un excommunié. Le rapport des députés excite dans la ville une grande rumeur, dont Mathieu alloit être la victime, lorſque ſon fils Galéas, qui commandoit à Plaiſance, accourt à ſon ſecours avec une troupe nombreuſe. La crainte arrête le peuple furieux. Galéas acheve de l'appaiſer par ſon éloquence. Lorſque tout fut calme, Mathieu, alors âgé de ſoixante-douze ans, ſe demit du gouvernement entre les mains de Galéas, & le fit conduire à l'égliſe cathédrale de Milan. Là, en préſence du peuple, il récita hautement le ſymbole de la Foi Chrétienne, & invoqua la vengeance céleſte contre l'injuſte légat qui le forçoit à s'exiler de ſa patrie. Le lendemain, il ſortit de Milan, & ſe fit tranſporter en litiere à un monaſtere éloigné de la ville de trente ſtades. La fiévre le prit en chemin : ſes cinq fils accoururent auprès de lui. Près de mourir, il leur dit, comme le vieillard de la fable : « Tant que vous » ſerez unis, l'empire que je vous laiſſe, » ſera floriſſant ; mais malheur à vous, ſi la » diſcorde vous déſunit jamais ! » En achevant ces paroles, il ſe pencha ſur ſes fils, & rendit entre leurs bras le dernier ſoupir. Son corps fut enterré ſecrettement, pour le dérober à la haine implacable du légat.

Mathieu, qui, par ſes vertus, mérita le ſurnom de *Grand*, n'avoit pas beſoin d'un vain tombeau pour perpétuer ſa mémoire.

[1325.]

Galéas, fils aîné & ſucceſſeur de Mathieu, naquit le jour même qu'Otton remporta la fameuſe victoire qui procura la ſouveraineté de Milan à la famille des Viſconti. Lorſqu'il vint au monde, un grand nombre de coqs ſemblerent, par leurs chants, annoncer ſa naiſſance; ce qui fit que ſa mere lui donna, en badinant, le ſurnom de *Galéas*, du mot latin *Gallus*, qui ſignifie *coq*. Son inclination guerriere ſe manifeſta dès l'enfance. Dans cet âge tendre, on le voyoit, armé d'une cuiraſſe, le caſque en tête, préluder aux combats qu'il devoit livrer un jour. Cette ardeur martiale ne fit qu'augmenter avec les années. L'Italie ne parut pas même un théatre aſſez vaſte pour ſon courage. Il alla exercer ſa valeur dans les armées du roi de France, & s'y acquit tant de gloire, que ce prince, pour prix de ſes exploits, lui fit préſent d'un riche baudrier.

L'hiſtoire a conſervé le trait ſuivant, comme un exemple de la rare valeur de Galéas. Dans un combat ſanglant, qui dura preſque un jour entier, ce prince, après avoir

avoir fait des prodiges de valeur, après avoir eu trois chevaux tués ſous lui, fondit enfin ſur celui qui portoit l'étendard des ennemis; le renverſa par terre d'un coup d'épée; s'élança ſur ſon cheval; &, s'ouvrant un paſſage à travers les rangs des ennemis, revint tout ſanglant rejoindre les ſiens.

Galéas eut beſoin de toute l'intrépidité qu'il avoit reçue de la nature, pour faire face au grand nombre d'ennemis qui l'accablerent à la fois. Le pape, les Florentins, le roi de Naples, tous chefs du parti des Guelfes, ſe réunirent contre Galéas, qui ſoutenoit en Italie le parti Gibelin. Il réſiſta ſeul, pendant long-tems, à cette puiſſante Ligue; mais, voyant enfin que les forces de ſes ennemis croiſſoient de jour en jour, il appella la prudence au ſecours de la valeur; &, ſaiſiſſant un moment favorable, il fit la paix avec le pape. Mais ce trait de ſageſſe fut la ſource éloignée des malheurs qui empoiſonnerent ſes dernières années.

Marc, frere de Galéas, & le compagnon de ſes victoires, homme plein de courage, mais altier & farouche, ne voyoit qu'avec un ſecret dépit l'autorité ſouveraine entre les mains de ſon frere, & cherchoit tous les moyens de le ſupplanter. L'arrivée de l'empereur, Louis de Baviere, en Italie

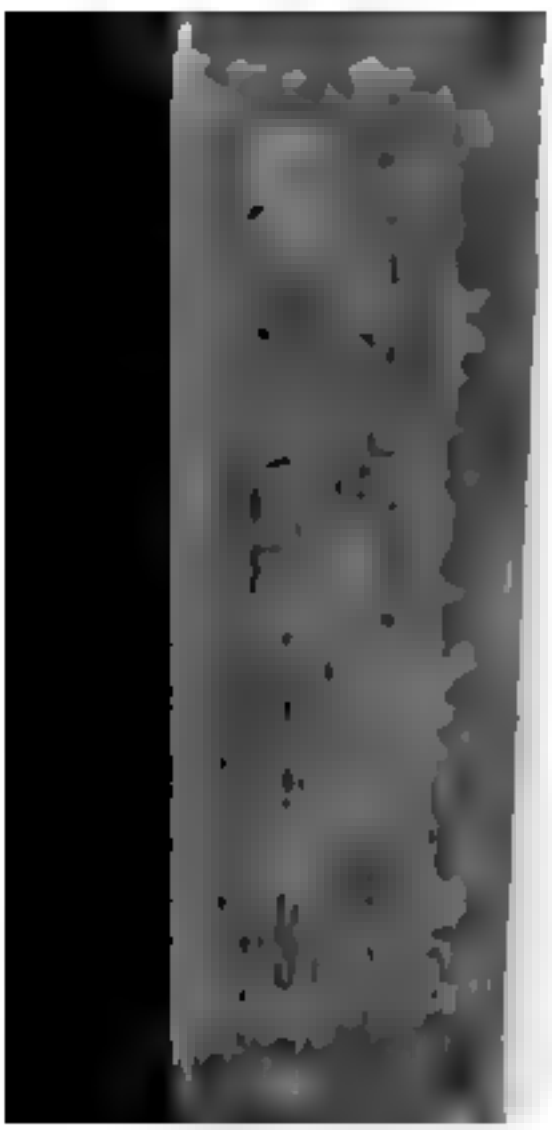
lui sembla favorable pour son dessein, il alla trouver ce prince; accusa Galéas auprès de lui de plusieurs crimes atroces, entr'autres, d'avoir conclu avec le pape un traité nuisible & honteux au parti Gibelin. Marc, connoissant l'avarice de l'empereur, & le besoin extrême qu'il avoit d'argent, lui promit des sommes immenses, s'il vouloit priver Galéas de sa dignité, & rendre la liberté au peuple de Milan. Galéas, ignorant la trahison de son frere, vint rendre ses devoirs à l'empereur, & lui offrit de riches présens. Ayant appris ce qui se tramoit contre lui, il dit hautement: « Mon » frere Marc ne sçait-il pas qu'en me frap- » pant, il se blesse lui-même? « Ces paroles furent rapportées à Marc; & la réponse qu'il y fit marque bien le motif secret de ses calomnies. « Galéas, dit-il, n'a point » de frere, puisqu'il règne seul. »

[1327.]

L'empereur arrive à Milan, & s'y fait couronner roi de Lombardie. « Il étoit, dit M. de Voltaire accompagné d'une foule de moines Franciscains, excommuniés par le pape Jean XXII, pour avoir soutenu que leur capuchon devoit être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenoit pas en propre. »

Louis de Baviere convoque à Milan une aſſemblée ſolemnelle des grands de la nation, à laquelle Galéas eſt cité de comparoître avec ſes freres & ſon fils Actius. Marc s'y préſente comme accuſateur; & après avoir renouvellé ſes calomnies contre Galéas, il finit par ſupplier l'empereur d'avoir pitié du peuple Milanois, qui gémit ſous la tyrannie de ſon ſuperbe frere. Galéas répond par un diſcours éloquent & pathétique aux accuſations intentées contre lui. Lorſqu'il a ceſſé de parler, le capitaine des gardes de l'empereur le conduit dans une chambre voiſine, avec ſes freres & ſon fils, pour attendre la ſentence que va prononcer l'empereur; mais ce prince injuſte & avare, voyant Galéas en ſon pouvoir, le fait menacer du dernier ſupplice, s'il ne lui remet la citadelle. Galéas, forcé par la néceſſité, ne l'a pas plutôt remiſe à l'empereur, qu'il y eſt conduit priſonnier, & jetté dans un affreux cachot qu'il avoit fait conſtruire lui-même pour y renfermer les priſonniers de guerre.

Après avoir ſouffert, pendant environ neuf mois, toutes les horreurs de la plus dure captivité, Galéas eſt enfin délivré avec ſes freres & ſon fils, par le moyen de Caſtruccio-Caſtracani, ſouverain de Luques. Dès qu'il ſe voit libre, il va trouver ſon bienfaiteur, qui aſſiégeoit alors la ville de



ion connees a ce siege ;
deur du soleil, est attaq
lente qui le conduit au t

[1328.

L'avarice de l'empere
la ruine de Galéas, fut
blissement de son fils A
aussi-tôt après la mort de
ver Louis de Bavierë, & l
d'argent considérable, s'i
le gouvernement de
L'empereur étoit alors
besoin d'argent. Il accep
ce moyen, Aëtius se v
dignité devenue presqu
sa famille.

ceinte; &, lorſque le terme de ſon accouchement prétendu fut arrivé, elle ſuppoſa un enfant qu'elle avoit acheté d'une autre femme. Marc fut informé de ce ſtratagême. Tranſporté de colere, il courut au lit de ſa perfide épouſe; la traîna par les cheveux juſques vers une fenêtre de la chambre dans laquelle il étoit logé, & la précipita dans un des foſſés. Marc ne tarda pas à ſe repentir de ſa cruauté: l'amour, qu'il avoit pour cette femme, ſe réveilla, lorſque ſa colere fut appaiſée. Il tomba dans une ſombre mélancolie, qui redoubla encore ſa férocité naturelle.

Dans les accès de ſon noir chagrin, Marc forme le projet de perdre Actius, comme il avoit fait Galéas ſon pere; mais tandis qu'il prend ſes meſures pour l'exécution de cet horrible deſſein, Actius en eſt inſtruit ſecrettement, & ſe hâte de le prévenir. Il invite Marc à venir dîner dans ſon palais: celui-ci, craignant de donner quelques ſoupçons par ſes refus, s'y rend ſans défiance. Aprés le repas, Actius, ſous prétexte de lui communiquer quelque affaire ſecrette, le prie de paſſer dans une chambre voiſine; mais dès qu'il y a mis le pied, des gardes apoſtés le ſaiſiſſent & l'étranglent avec ſa ſerviette qu'il avoit encore ſous le bras: ſon cadavre eſt enſuite jetté par les fenêtres.

[1339.]

Actius, après avoir heureuſement repouſſé les efforts de ſes ennemis, ſe voyant paiſible poſſeſſeur de ſes Etats, ne travaille plus que pour l'utilité publique de ſes ſujets. Il fait achever les murs de Milan, commencés depuis pluſieurs années, & conſtruire, d'eſpace en eſpace, des tours & des baſtions ſur leſquels on voyoit des viperes de marbre; mais, au milieu de ces ſoins utiles, la mort vient terminer ſes jours, à l'âge de trente-huit ans.

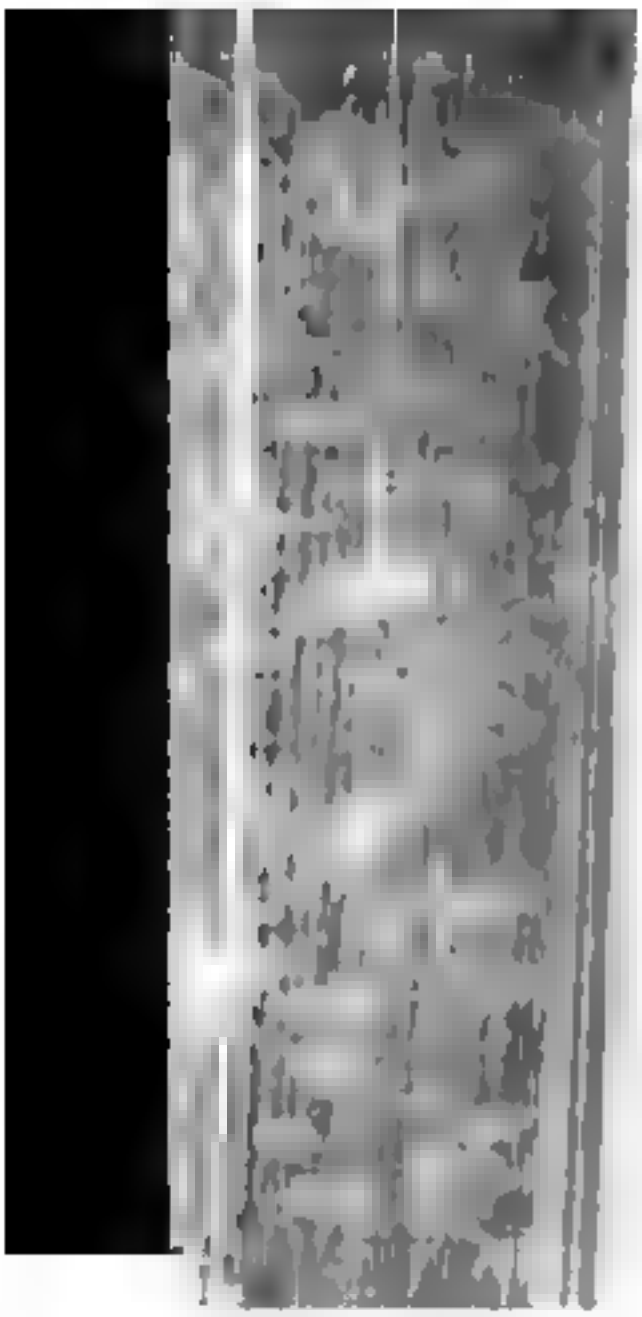
Actius ne laiſſant point d'enfans mâles, Luchin & Jean Viſconti, ſes freres, lui

[1340.]

Luchin, comme ſes prédéceſſeurs, fut en bute à la rage des envieux. Pluſieurs nobles Milanois, qui avoient eu le commandement des armées ſous Actius, indignés du mépris que Luchin paroiſſoit avoir pour eux, conſpirerent contre ſa vie. On dit même que ſes deux neveux, Galéas & Barnabo, entrerent dans cette conſpiration. Elle étoit ſur le point d'éclater, lorſqu'elle fut découverte. La plûpart des conjurés furent punis du dernier ſupplice. Puſterla, un des principaux chefs, qui avoit pris la fuite, fut pris & ramené à Milan, ſur la place du marché. Là, pour rendre ſon tourment plus cruel, on fit mourir ſous ſes yeux ſes deux fils, encore à la fleur de leur âge. Il fut enſuite exécuté. Luchin, à la priere de ſon frere Jean, ſe contenta d'exiler ſes neveux, Galéas & Barnabo.

Luchin, naturellement ſombre & mélancolique, s'abandonna depuis ce jour à la plus noire triſteſſe. L'hiſtoire rapporte qu'on ne le vit jamais rire. Les infirmités, qui commencerent à le tourmenter, redoublerent encore ſon chagrin; & les déréglemens de ſa femme Iſabelle y mirent le comble.

On devoit célébrer à Veniſe une fête



...
restitution de Bouk
s'être acquitté de t
qu'il falloit que l'a
le temporel & le sp
qu'il ne pouvoit po
même tems. Le pr
pectueusement écou
réponse, le dimanch
thédrale. Le jour v
messe pontificalemen
légat, qui, devant
réitéra les ordres d
une seconde fois le
du temporel. A c
prit d'une main une
une croix : « Voilà
» croix, voilà mon
» épée, c'est mon
» de l'un & de l'aut
tourna confus avec

qu'elle avoit entretenu un commerce criminel avec le jeune Galéas, neveu de Luchin.

[1349.]

L'archevêque Jean Viſconti ſuccede à ſon frere, & commence par rappeller ſes deux neveux Galéas & Barnabo, qu'il marie très-avantageuſement. Ce prélat, d'un caractere ſouple & ferme en même tems, avoit beaucoup de déférence pour les papes, & leur témoignoit à l'extérieur un reſpect infini; ce qui ne l'empêchoit pas d'envahir leur domaine ſans ſcrupule. Il recevoit avec honneur les légats envoyés par les papes, pour lui faire des remontrances ſur ſes uſurpations. Il les écoutoit avec une vénération profonde; mais, juſque ſous leurs yeux, il s'emparoit des terres de l'Egliſe, qu'il trouvoit à ſa bienſéance.

Le cardinal Ceccano, paſſant par Milan, l'archevêque va le recevoir, avec un corps d'officiers, & des chevaux de main, ſi richement enharnachés, que le légat étonné ne peut s'empêcher de lui dire: « A quoi bon cette pompe? » Jean répond avec humilité: « C'eſt pour » apprendre au ſaint Pere, qu'il a ſous lui » un petit clerc, qui peut quelque choſe. »

Cet arch
saint siége,
de l'Etat ec
irrité, lui
de son usu
restitution
s'être acq
qu'il falloi
le tempore
qu'il ne pc
même tem
pectueuser
réponse, l
thédrale.
messe pont
légat, qui
réitéra les
une secon
du tempor
prit d'une
une croix :
» croix, v
» épée, c
» de l'un 8
tourna con
cet archevé
l'Empire,
Pape & a

ainſi : *Votre mere la ſuperbe vous ſalue, avec vos ſœurs, l'avarice & l'impudicité.*

[1352.]

Le pape, mécontent du procédé de l'archevêque, le ſomme de comparoître devant lui, ſous peine d'excommunication. Jean reçoit avec ſon reſpect ordinaire le bref du pape, & promet d'obéir. Il envoie auſſi-tôt un de ſes ſecrétaires à Avignon, avec ordre de louer, pour ſix mois, le plus grand nombre qu'il pourra de palais, de maiſons & d'écuries, & de faire des proviſions aſſez abondantes pour nourrir douze mille chevaux, & ſix mille hommes de pied. Le ſecrétaire exécute les ordres de ſon maître, avec un ſi grand ſoin, qu'il ne ſe trouve bientôt plus d'hôtelleries dans la ville, pour loger les étrangers, & que les vivres montent tout-à-coup à un prix exceſſif. Le pape, entendant les plaintes du peuple, demande au ſecrétaire de l'archevêque, ſi ſon maître a beſoin, pour ſa ſuite, de tant de logemens? « Très-ſaint Pere, » répond le ſecrétaire, je crains bien de » ne pas en avoir aſſez; car mon maître » doit être ſuivi de dix-huit mille hommes, » dont les deux tiers ſeront de cavalerie, » ſans compter un grand nombre d'habi- » tans de Milan, qui, par honneur, accom-

dit à l'archevêque l'in
pour douze mille flori

Jean, ſentant ſa fin app
ment, par lequel il lait
Matthieu, Galéas & Ba
Viſconti, ſon frere,
ſes Etats, à conditic
poſſéderont en commu
laquelle ſera gouver
nommé par tous les tr

Boulogne, avec p
dépendance, fut le p
Viſconti; mais il n'en
Olège, citoyen de B

débauches honteuſes, fut l'opprobre de la famille des Viſcontis. Il paſſoit les jours entiers, plongé dans d'infâmes plaiſirs, au milieu d'un cercle de femmes. Ses excès continuels ruinerent tellement ſes forces, qu'il ne fut bientôt plus en état de jouir de ces plaiſirs auxquels il avoit ſacrifié ſon honneur & ſes intérêts perſonnels. « Souvent, dit Paul Jove, couché entre deux femmes charmantes, ce prince énervé n'éprouvoit que d'impuiſſans deſirs, &, pour derniere reſſource, étoit obligé d'inſérer dans les parties génitales de ces femmes des parfums étrangers, qui puſſent irriter ſes nerfs engourdis, & réveiller un peu ſes forces éteintes. »

[1355.]

L'empereur Charles IV, invité par les Viſcontis de ſe rendre à Milan, y reçoit la couronne du royaume de Lombardie. Avant de partir de cette ville, pour aller à Rome, il crée les Viſcontis vicaires héréditaires de l'Empire dans la Lombardie.

Matthieu, ſoupant un jour avec Galéas & Barnabo, s'entretenoit avec eux, ſur la grandeur & la puiſſance de l'Etat que leurs ancêtres leur avoient laiſſé. Un d'entr'eux ayant dit à ce ſujet, que le pouvoir ſouverain étoit le plus beau préſent de la fortune : « Oui, répondit indiſcrettement Mat-

qu'il apprit que le gouverneur avoit retardé le ſupplice des criminels, il ne révoqua point la grace qu'on lui avoit ſurpriſe; mais il fit trancher la tête au gouverneur, en préſence des coupables qu'il avoit négligé de punir.

[1360.]

Barnabo Viſconti fait le ſiége de Boulogne, que le marquis Malateſta le force de lever l'année ſuivante. Il fit, en 1363, une nouvelle tentative ſur cette ville, & s'empara d'un grand nombre de places dans la Romagne. En vain le pape Urbain V obtint de l'empereur des ordres aux vicaires d'Italie, pour ſe faire reſtituer ces conquêtes: il fut obligé de les racheter à prix d'argent.

[1368.]

Les Viſconti, malgré le retour du pape Urbain V à Rome, en 1667, n'avoient rien négligé pour s'aggrandir. Maîtres de preſque toute la Lombardie, ils avoient porté leurs armes juſqu'au pied des Alpes. Urbain, craignant tout du voiſinage de ces princes redoutables, appelle l'empereur en Italie. Charles IV s'y rend auſſi-tot à la tête d'une armée. Il ſaccage Vérone & s'empare de pluſieurs autres places. Les Viſconti, ne voulant rien avoir à demêler avec ce prince, ſe hâtent de conclure la paix avec lui.

Galéas donne ſa fille Violante en mariage à Lionel, fils du roi d'Angleterre, & fait éclater à cette occaſion une magnificence extraordinaire. Il donna un repas ſplendide, dont chaque ſervice étoit accompagné d'un grand nombre de riches préſens qu'il offroit à ſon gendre. Ces préſens conſiſtoient en chevaux richement caparaçonnés, en vaſes d'or & d'argent, chiens de chaſſe, cuiraſſes, caſques, habits enrichis de perles, &c. On remarque, que l'abondance & la ſomptuoſité de ce repas furent ſi grandes, que les mets, qu'on deſſervit, furent ſuffiſans pour raſſaſier dix mille hommes.

La ville de Milan eſt redevable à Ga-

qui ſe promenoit. A cette vue, tranſporté de fureur, il courut ſur ce prince, & lui donna un coup de couteau dans le ventre, qui ne lui fit qu'une légère bleſſure; la pointe du couteau ayant porté ſur l'agraffe qui attachoit ſon baudrier.

[1378.]

Galéas meurt comblé de gloire, âgé de cinquante-neuf ans. Ce prince ſçut allier aux travaux militaires l'étude des ſciences, & principalement celle de l'hiſtoire. Il conſacroit à la lecture des meilleurs auteurs tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes affaires. Il admit dans ſa familiarité les gens de lettres, entr'autres le fameux Pétrarque.

Jean Galéas ſon fils, prit poſſeſſion des villes qui avoient appartenues à ſon pere, & gouverna conjointement avec ſon oncle Barnabo. Celui-ci ne put voir ſans jalouſie le jeune Galéas maître d'un héritage ſi conſidérable, tandis que ſes propres enfans, qui étoient en grand nombre, reſtoient ſans apanage. Il conçut le lâche deſſein de ſe défaire de ſon neveu, & de partager ſes Etats entre ſes fils; mais Jean Galéas, inſtruit du complot, le prévint & fit enfermer ſon oncle, qui mourut, à ce qu'on croit, empoiſonné dans ſa priſon.

[1389.]

Ce prince donne sa fille Valentine en mariage à Louis de Valois, duc d'Orleans, fils de Charles V, roi de France, & lui assigne pour dot la ville d'Ast. Il stipule, dans le contrat de mariage, que, si ses deux fils, Jean & Philippe, meurent sans laisser d'enfans mâles, Valentine & ses héritiers succéderont au duché de Milan. Cette clause funeste est la source des guerres sanglantes dont Milan fut comme le théatre.

[1399.]

Jean Galéas, seul maître du territoire de

entre dans le Tirol, & envoie à Jean Galéas un cartel de défi avec cette adreſſe ; » A vous, Jean Galéas, comte de Vérone. » Galéas lui répond : « À vous, Robert de Ba» » viere, Nous, duc de Milan, par la grace » de Dieu & de Wenceſlas. » Suivant ſa promeſſe qu'il en faiſoit dans ſa lettre, le duc vole à la rencontre de Robert ; attaque & taille en piéces ſon armée. Cette victoire met le comble à la puiſſance de Jean Galéas, les villes de Lombardie le reconnoiſſent pour leur ſouverain.

Jean Galéas, âgé de cinquante-cinq ans, eſt attaqué d'une fièvre violente, qui le conduit au tombeau. La prudence eſt la principale vertu qu'il fit éclater. On lit, dans la Vie de Petrarque, que le pere de Jean Galéas, étant un jour dans ſon conſeil, environné de ſes miniſtres & des grands de l'Etat, remarqua que ſon fils, alors âgé de cinq ans, examinoit attentivement la figure & les traits des courtiſans. Il lui demanda, en riant, quel étoit celui de toute l'aſſemblée qu'il croyoit le plus ſage ? L'enfant, après une courte réflexion s'approcha de Petrarque, qu'il n'avoit jamais vu ; & le tirant par ſa robe, il le conduiſit, en ſouriant, auprès du thrône de ſon pere. L'hiſtorien rapporte cette anec-

dote, comme un trait de la ſagacité précoce du jeune Galéas. Il paroît ſurprenant qu'un poëte fût la tête la plus ſaine de tout un conſeil.

Jean Galéas étant mort, Jean-Marie, ſon fils aîné, lui ſuccéde à la plus grande partie de ſes Etats & au titre de Duc. Pavie & quelques villes de ſa dépendance avec le titre de Comte de Pavie, forment l'apanage de Philippe-Marie, frere de Jean-Marie.

Le nouveau duc ſe rend odieux à ſes ſujets par ſes violences & par ſes cruautés. Sa maxime favorite étoit, qu'un prince qui ne ſatisfait pas ſes deſirs, lorſqu'il le peut, eſt un ſot. Ce tyran alloit, la nuit, par les rues

rue, lorſqu'une courtiſane s'en approcha ; le couvrit de roſes fraîchement cueillies, & lui rendit les derniers devoirs, avec un reſpect & une tendreſſe qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'une perſonne de ſon état. Philippe, frere & ſucceſſeur de Galéas, récompenſa le zèle officieux de cette femme, & lui donna une très-riche dot.

Les mutins, après la mort du tyran, avoient proclamé duc un fils naturel de Barnabo Viſconti. Philippe-Marie étoit à Pavie, lorſqu'il apprit cette funeſte nouvelle. Il marche auſſi-tôt vers Milan, à la tête d'une armée : la fortune favoriſe ſes armes. Il taille en piéces les rebelles, & fait une entrée triomphante dans la ville de Milan, qui le reconnoît pour ſon légitime ſouverain.

Philippe fit la guerre avec ſuccès à pluſieurs petits tyrans, qui s'étoient emparés de quelques villes du duché.

Son règne, qui fut long & heureux, n'offre preſque que des expéditions militaires. Il donna des loix à Gènes, la rivale de Veniſe ; & ſa puiſſance abſorba totalement celle des empereurs en Italie.

[1427.]

Philippe, ſoupçonnant ſa femme Béatrix d'un commerce adultere avec un muſicien

nommé *Brumbel*, la fait appliquer à l
tion; & quoique la violence des to
ne puiſſe arracher d'elle le moindre
lui fait trancher la tête, & contra
nouvelle alliance avec la fille du
Savoye, dont il n'eut point d'enf
Ce prince, ſe voyant ſans héri
ſe nommer un ſucceſſeur. Il he
tems ſur le choix: il eſt ſur le p
décider en faveur d'Alphonſe,
ples; mais les prieres de Blanch
qui avoit épouſé François Sforc
fameux par ſes exploits, déter
lippe à choiſir ſon gendre pour ſ
pouvoit s'épargner la peine de
tament; mais il avoit, ſans d
les diſpoſitions du contrat de
ſa ſœur Valentine avec le du
ou plutôt, par une eſpece d'
aſſez commune chez les prin
avoir le plaiſir de ſe nommer

[1447.]

Philippe meurt, à l'age d
ans, d'une violente dyſſen
la domination des Viſconti
ſoixante & dix ans, gouv
Milan, avec une autorit
Lippe fit toujours la guer
tiet. Il aimoit la ſolitude

ment timide ; le moindre coup de tonnerre le faiſoit frémir. Il alloit alors ſe cacher, comme un enfant, dans les lieux ſouterreins.

Dès que Philippe eut les yeux fermés, pluſieurs princes ſe diſputerent à l'envi la poſſeſſion du Milanez. Les principaux prétendans furent l'empereur Fréderic IV, le duc de Savoye, les Vénitiens, le roi de Naples, Charles, duc d'Orléans, & François Sforce. Les Milanois étoient diviſés entr'eux: les uns vouloient un Souverain ; les autres vouloient conſerver leur liberté, & vivre en république. Ce dernier parti prévalut ; & il fut décidé que l'Etat de Milan ſe gouverneroit déſormais comme une république. Pluſieurs villes, entr'autres, Pavie, Parme, Lodi & Plaiſance, mécontentes de ce réglement, ſe donnerent aux Vénitiens.

La nouvelle république choiſit, pour commander ſes troupes, ce même François Sforce auquel le teſtament de Philippe ſembloit aſſurer la ſouveraineté du Milanez. Sforce ſe contenta du titre de Général, en attendant qu'il pût acquérir celui de Duc. Il tourna d'abord ſes armes contre les villes qui s'étoient détachées de la commune de Milan, & les força la plupart à ſe rendre.

Le duc d'Orleans paſſe en Italie, pour faire valoir ſes droits ; mais tous ſes efforts ne ſervent qu'à le rendre maître du comté

d'Aſt, qui étoit la dot de ſa mere. Pluſieurs princes firent des tentatives encore moins heureuſes; & Milan, comme une autre Pénélope, ſçut ſe dérober aux vives pourſuites de ſes opiniâtres amans. Les Vénitiens étoient les ſeuls qui diſputoient encore le terrein; mais Sforce, tournant contre eux ſes armes victorieuſes, les défit dans une grande bataille, & les mit abſolument en déroute. Les Vénitiens, perdant courage, traiterent de la paix avec Sforce, & lui offrirent tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour s'emparer du Milanez ſur lequel il avoit des droits.

Cette offre des Vénitiens étoit pleine de la plus artificieuſe politique. Ils eſpé-

, trouva le ſecret de les amuſer par des
ſitions de paix, & ménagea une trève
employa toute entiere à ſe diſpoſer ſe-
ement à la guerre, tandis que ſes enne-
toient pleins d'une ſécurité dangereuſe.
ève fut à peine expirée, que Sforce re-
ella ſes attaques plus vivement que ja-
. L'armée Vénitienne campée ſur l'Adda
livrer bataille, ni faire aucun mouve-
t pour ſecourir la place, dans l'incerti-
du ſuccès. Le général, ferme dans ſes
ipes, eſpéroit toujours que les Mila-
, réduits à l'extrémité, ſe livreroient
-mêmes aux Vénitiens; mais la for-
déconcerta ſes vains projets. Le peu-
le Milan, preſſé par la famine, ſe ſou-
contre les magiſtrats. Le chef des ſédi-
, nommé *Gaſpard de Vicomercato*, re-
nta vivement qu'il n'y avoit pas d'au-
oyen, pour éloigner les horreurs de
erre, que de recevoir dans la ville le
ral Sforce, & de lui confier la ſouve-
autorité. Cet avis fut approuvé de
; & Sforce entra comme en triomphe
Milan qu'il commença de gouverner
le titre de Duc.

e prince réſiſta par ſon courage aux
s des plus puiſſans princes d'Italie, ja-
de le voir maître d'un Etat ſur lequel
croyoient des droits. Il força ſes en-
s d'accepter la paix; & déſormais, par

» légèrement, répand une odeur agréable, » mais qui, preſſée & foulée, produit des » ſcorpions. » Le duc fut charmé de cette repartie, & traita depuis les Génois avec plus de douceur.

[1476.]

Sforce ſe rendit odieux par ſes violences, & par ſes honteuſes débauches. L'honneur de ſes ſujets étoit vil à ſes yeux; & il ſe faiſoit un jeu d'immoler à ſa brutalité leurs femmes & leurs filles. Deux ſeigneurs Milanois, Lampognano & Viſconti, auxquels il avoit fait un pareil outrage, conſpirerent contre la vie de ce tyran. Il avoit coutume de viſiter l'égliſe de S. Etienne: ce fut le lieu que les conjurés choiſirent pour l'exécution de leur deſſein. Sforce entroit dans l'égliſe de ce ſaint martyr, le jour même auquel on célèbre ſa fête, lorſque Lampognano & Viſconti, ſe jettant ſur lui, le percerent à coups de poignard, & l'étendirent mort à leurs pieds. Lampognano fut maſſacré ſur le champ par les gardes du prince. Viſconti trouva d'abord les moyens de s'échapper; mais il eut, dans la ſuite, la tête tranchée.

Jean-Galéas-Marie, fils du tyran défunt, étoit encore trop jeune pour gouverner par lui-même. On confia la tutelle

rènes du gouverne
jeune Galéas, que
régna en effet ave
gnité d'un Souverai
princes d'Italie rech

L'ambition de L
core satisfaite. Il v
passion d'un titre lé
connoître pour du
neveu. Pour y réuss
en Italie le roi de
la faveur des défor
exécuteroit bien plu
projet. L'alliance
avec l'empereur M
épouser sa nièce, lu
secours dans son en
subtilement observ
ducs de Milan av
mander l'investiture

l'empereur à lui en donner l'inveſtiture pour lui, pour ſes fils, & leurs deſcendans, & crut, par cette ſubtilité, avoir acquis des droits ſolides ſur le Milanez.

[1494.]

Charles, étant arrivé en Italie, & paſſant par la ville de Pavie, voulut loger dans le château où le jeune Galéas, duc de Milan, étoit renfermé. Ludovic fit en vain tous ſes efforts, pour détourner le roi de prendre ce logement, dans la crainte qu'il ne fût touché du ſort malheureux du jeune duc. Ce prince étoit alors malade. Dans les viſites que le roi lui rendit, il ne fut point queſtion d'affaires: il pria ſeulement Sa Majeſté de vouloir bien ſe ſouvenir des enfans qu'il laiſſoit au monde, parce qu'il prévoyoit que ſa mort n'étoit pas éloignée. La ducheſſe Iſabelle, ſon épouſe, ſe jetta aux pieds de Charles, & tâcha de l'attendrir par ſes larmes. Quelques ſeigneurs, émus de ce ſpectacle, conſeillerent au roi de ſe ſaiſir de Ludovic, & de rendre le duché de Milan à ſon légitime ſouverain. Charles parut même approuver leur avis, & fit redoubler les gardes, pendant deux jours, aux portes de Pavie; ce qui cauſa de grandes allarmes à

Ludovic; mais ce prince habile &
gant trouva moyen de parer ce
Le roi quitta Pavie, sans rien chan
l'état des affaires, & se rendit à Plai
accompagné de Ludovic. Quelques
après, le jeune duc de Milan mourut
dovic fut vivement soupçonné d'
avoir fait donner un poison lent, q
voit insensiblement conduit au tom
Théodore de Pavie, médecin du
assistant à la visite que Sa Majesté
au jeune Galéas, assura qu'il y avoit
sa maladie des signes manifestes de po

Ludovic n'eut pas plutôt appris la
de son neveu, qu'il se rendit en dili
à Milan, & fit assembler le conse
principaux membres, qu'il avoit su g
par ses largesses, représentèrent que
l'état où se trouvoit le Milanez, il ne
loit pas pour duc un enfant de q
mais un homme expérimenté, tel que
dovic; qu'il falloit, pour le bien de l
lui déférer cette dignité, & le contra
à l'accepter, s'il la refusoit. Tous les
frages étoient vendus à Ludovic; ce
passa d'un commun accord. Ludovic, jo
d'autant mieux son personnage, que
rôle étoit près de finir, se fit quel
tems prier, & ne parut céder qu'avec p
aux offres réitérées qu'on lui fit, de
voir souverain.

[1499.]

Louis XII, roi de France, ayant ſuccédé à Charles VII, ſongea ſérieuſement à faire valoir les droits réels, que lui donnoit, ſur le duché de Milan, Valentine ſon aïeule. Dans ce deſſein, il fit alliance avec le duc de Savoye, & avec les cantons Suiſſes, qui étoient auparavant alliés de Ludovic, & faiſoient ſa principale force. Ludovic, dans cette extrémité, ne trouvant aucun ſecours dans les princes d'Italie, ſi ſouvent dupés par ſon artificieuſe politique, n'eut point de ſcrupule de rechercher l'appui du Turc; mais cette démarche ne lui réuſſit pas, & ne ſervit qu'à le rendre plus odieux. Les François entrerent dans l'Italie, comme un torrent débordé que rien n'arrête, & renverſerent tout ce qui ſe préſenta ſur leur paſſage. Ludovic, n'oſant tenir la campagne, ſe renferma dans ſa capitale, qui étoit en état de ſoutenir un long ſiége; mais il éprouva, dans cette occaſion, que l'amitié des peuples eſt le rempart le plus aſſuré des princes. Landriano, ſon thréſorier, ayant été aſſaſſiné en ſortant du palais, Ludovic, qui ſçavoit combien il étoit haï de ſes ſujets, & craignant qu'on ne lui fît le même traitement, réſolut de ſortir de Milan, & de ſe retirer en Allemagne. Avant ſon départ, il confia la

voir changé de maître. Accablés d'impôts ſous Ludovic, ils furent déchargés de la plus grande partie, par la bonté de Louis XII. La douceur & la clémence du vainqueur engagerent encore, plus que ſes armes, toutes les villes du Milanez à ſuivre l'exemple de la capitale.

[1500.]

Les Milanois, naturellement inconſtans, avoient beſoin, pour être fixés, de la préſence de leur Souverain. La légèreté avec laquelle ils avoient quitté Ludovic, en étoit une preuve. Louis XII commit une imprudence, en quittant Milan, dans des circonſtances ſi critiques. Son départ fit murmurer les Milanois. Le gouverneur, que Louis leur avoit laiſſé, n'étoit pas propre à les appaiſer. Trivulce étoit un homme fier, dédaigneux & vindicatif. L'eſprit de révolte ſe répandit inſenſiblement dans toutes les villes du duché. Toutes aſpiroient à voir rétablir le gouvernement de Ludovic. Dans cette diſpoſition des peuples, ce prince parut, ſur les frontieres du duché, au commencement du printems, à la tête d'une armée conſidérable, compoſée des troupes que lui avoit fournies l'empereur Maximilien, & de huit mille Suiſſes. Malgré

les efforts des généraux François, [redacted] dans la ville de Côme, & marcha de-là vers Milan où il fut reçu avec beaucoup de joie. Pavie lui ouvrit auſſi ſes portes. Encouragé par ces ſuccès, il mit le ſiége devant Novarre. La ville ne tarda pas à capituler ; mais le chevalier Bayard fit ferme dans la citadelle, & arrêta les progrès de Ludovic. Pendant que le duc s'opiniâtroit au ſiége de cette forteresſe, Louis XII, informé de la révolution arrivée dans le Milanez, fit paſſer en Italie un renfort conſidérable, ſous la conduite de la Trimouille. Ce général marcha auſſitôt vers Novarre, comme pour en faire lever le ſiége. Les François ne furent pas

Suiſſes donna de violens ſoupçons à Ludovic. Il envoya ordre au cardinal Aſcagne, ſon frere, de lui envoyer au plutôt de l'argent, avec quatre cens chevaux, & huit mille fantaſſins. Le cardinal obéit; mais les troupes qu'il envoyoit au ſecours de ſon frere, furent arrêtées au paſſage du Téſin. Le duc de Milan, voyant ſes eſpérances fruſtrées, feignit de vouloir livrer bataille; mais les officiers Suiſſes leverent alors le maſque, & lui déclarerent qu'ils ne pouvoient exécuter ſes ordres, parce qu'ils venoient d'en recevoir de contraires de leurs ſupérieurs, qui leur enjoignoient de ne point combattre contre leurs freres engagés dans l'armée Françoiſe, & de ſe retirer à l'inſtant. Le duc fit tous ſes efforts pour les fléchir. Il les conjura, les larmes aux yeux, de ne le point abandonner. Voyant que ſes prieres & ſes pleurs étoient inutiles, il demanda comme une derniere grace, qu'on le dégageât du moins de l'armée Françoiſe dont il étoit inveſti. On lui permit de ſe déguiſer en Suiſſe, & d'eſſayer, avec les autres, de traverſer l'armée de la Trimouille. On rapporte que les Suiſſes donnerent avis du déguiſement de Ludovic aux généraux François; que ceux-ci, ayant examiné avec attention tous ceux à qui l'on avoit permis de ſe retirer, reconnurent Ludovic. Quelques auteurs ajoû-

tent que les Suisses eux-mêmes,
sant, montrerent le duc au doigt,
signe de s'en saisir. Quoi qu'il en
malheureux Ludovic, croyant être
ché sous un habit de Suisse, eut
fait quelques pas entre des piquie
çois, rangés en haie, qu'il fut r
On l'arrêta aussi-tôt, & il fut c
la Trimouille, qui l'envoya à L
Louis XII étoit alors.

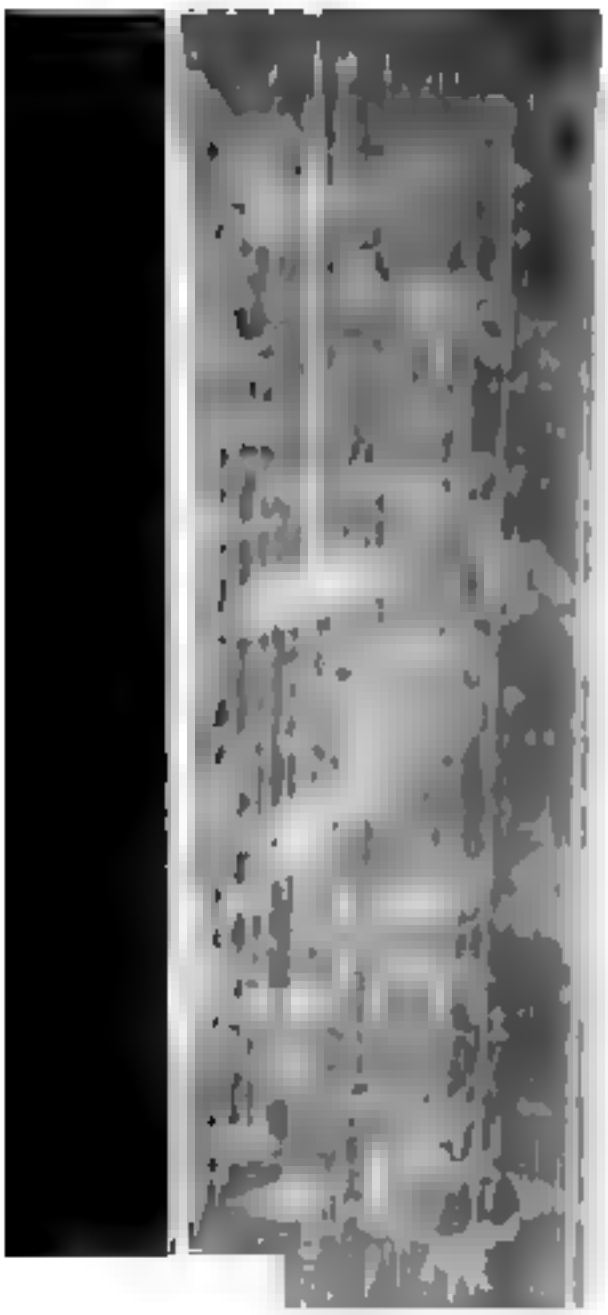
Ludovic se flattoit que le roi l
neroit en France un emploi cont
son rang & à sa naissance. Il cro
moins qu'on lui laisseroit la liberté
il se trompa. Il fut d'abord confin

peurs, & par des traités qui ne lui coûtoient rien, parce qu'il ne les obſervoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles. Il avoit conçu une ſi grande haine contre les François, qu'il avoit promis un ducat d'or pour chacun qu'on mettroit à mort; ce qui fut cauſe que tous les François, qui ſe trouvoient dans les hôtelleries de Milan, étoient égorgés.

Les Milanois, voyant leur duc priſonnier, députerent au cardinal d'Amboiſe, qui étoit paſſé en Italie avec la Trimouille, pour le prier de leur obtenir du roi de France le pardon de leur révolte. Louis XII l'accorda volontiers, & ſe contenta d'exiger des coupables une amende conſidérable, dont toutefois il leur remit la plus grande partie.

[1512.]

Le pape Jules II, Ferdinand, roi d'Eſpagne, & les Vénitiens ſe liguerent contre Louis XII, & réſolurent de chaſſer les François d'Italie. Les Suiſſes, au nombre de dix-huit mille hommes, ſe joignirent à l'armée des confédérés; & tous enſemble entrerent dans le Milanez. Trivulce, ne ſe croyant pas en ſûreté dans Milan, alla joindre à Pavie la Palice, général François; mais, apprenant que les confédérés s'approchoient de cette place, il prit la réſolution



& la Palice, avec le reſtu
ſe retirerent en Piémor
étant ainſi chaſſés de l'I
Sforce, fils de Ludovic
le duché de Milan, par l
& des Suiſſes.

[1513.

Le nouveau duc comu
goûter la douceur de ſc
lorſque Louis XII, ayan
les Vénitiens, envoya la
lie, pour recouvrer le Mil
vant les armées Françoiſ
de Lombardie, à l'excep
de Côme, abandonnere
veau duc, qui fut obligé
varre. Le pape Léon X, hé

Marignan, le 15 de Septembre 1515. Le Milanez ſe ſoumit à Louis XII; & Maximilien Sforce fut envoyé en France, avec une penſion de trente mille écus par an. Ce prince, peu digne de ſa naiſſance & du rang qu'il avoit occupé, parut ſe réjouir de ſa diſgrace, & vécut en France, d'une maniere ſi ſordide, qu'il s'attira le mépris de tout le monde.

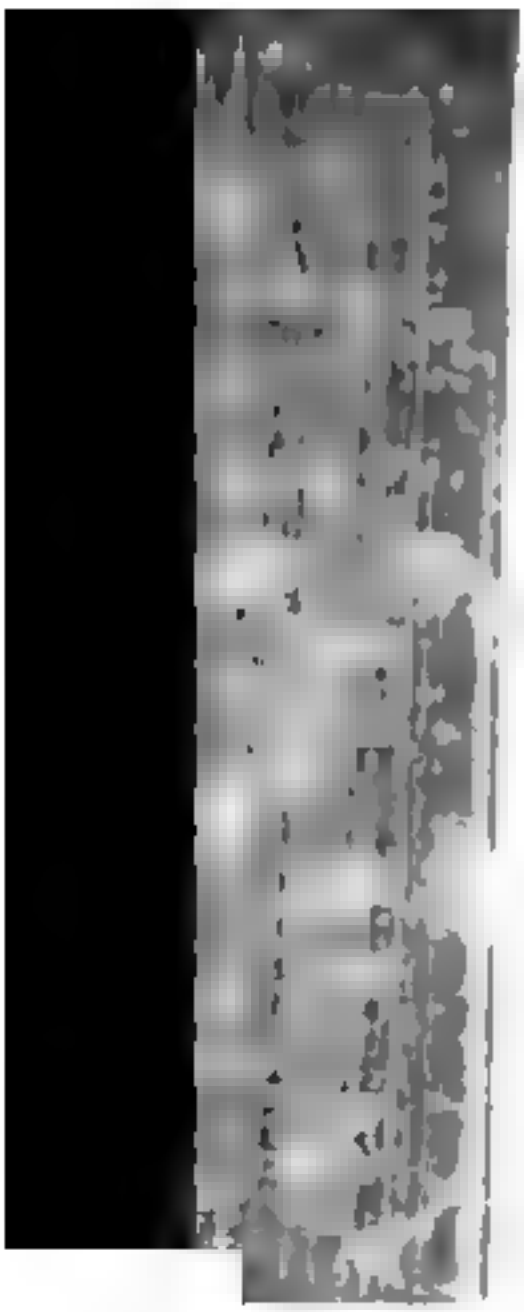
[1521.]

Le 29 de Juin, le tonnerre tombe ſur la tour du château de Milan, où étoient les poudres, & la fait ſauter en l'air. Le reſte de l'édifice en fut tellement ébranlé, qu'on fut obligé d'y paſſer les nuits, de crainte de ſurpriſe, juſqu'à ce qu'on eût renforcé la garniſon, & réparé les brèches. Cet accident ne pouvoit arriver dans des circonſtances plus fâcheuſes. Le pape Léon X & l'empereur Charles V avoient réuni leurs forces pour enlever le Milanez à François I, alors roi de France. Lautrec, gouverneur de Milan, n'avoit point d'argent pour payer ſes troupes. Dans l'extrémité où il ſe trouvoit, il eut l'imprudence de faire un acte de ſévérité, qui acheva d'aigrir les eſprits des Milanois, déja rebutés de la domination Françoiſe. Mainfroi Pallavicin, ſeigneur d'une des plus illuſtres fa-

milles de l'Italie, & même parent du pape, étoit prisonnier à Milan. Lautrec lui fit trancher la tête ; &, par un trait d'avarice, qui révolta tous les esprits, il confisqua tous ses biens au profit du maréchal de Lescun, son frere. Lautrec, après s'être attiré la haine de la noblesse par cette cruauté, continua d'irriter le peuple par des exécutions sanglantes. Les plus considérables de la bourgeoisie firent donner avis aux marquis de Pescaire, & à Prosper Colonne, généraux de l'armée de la Ligue, de s'avancer vers Milan, avec promesse de leur livrer la place. Les deux généraux profiterent de cet avis. Ils entrerent dans Milan par la porte de Pavie, tandis que Lautrec se promenoit sans

[1522.]

Peſcaire & Colonne entreprennent de faire revenir dans le Milanez François Sforce, frere de Maximilien, & de le rétablir dans les Etats de ſes ancêtres. Sforce part de Trente où il étoit depuis ſix ans, & vient, à la tête de ſix mille Lanſquenets, joindre l'armée impériale, ſans que Lautrec ſe ſoit oppoſé à ſon paſſage. Il ſe rend enſuite à Milan dont les habitans témoignent beaucoup de joie de revoir le fils de leur ancien Souverain. La révolte des Suiſſes, qui ſervoient dans l'armée Françoiſe, acheve de ruiner les eſpérances de Lautrec. Ce général n'ayant point d'argent pour les payer, les officiers Suiſſes le menacerent de ſe retirer, s'il ne les menoit promptement combattre l'armée ennemie, qui étoit alors campée à la Bicoque, maiſon de campagne, à trois milles de Milan. Ce fut en vain qu'on leur repréſenta qu'on ne pouvoit attaquer, ſans un extrême péril, des ennemis retranchés dans un grand parc entouré d'un large foſſé. Les Suiſſes répondirent en quatre mots : « Argent, congé ou bataille. » Ainſi Lautrec ſe vit forcé de livrer la funeſte bataille de la Bicoque, qui fit perdre entiérement aux François le duché de Milan, dont François Sforce fut mis en poſſeſſion.



François eussent pourſ
dans leur retraite, ils en
triomphé. Leur armée,
tigue & par les maladie
pable de réſiſter à des
François I, par une con
pour ſon favori Bonnive
ſurer de Milan où il
grands témoignages de
ſes habitans. Après avoir
repoſer ſes troupes dan
laiſſa la Trimouille, &
devant Pavie, ville très-f
doit Antoine de Leve,
capitaines de l'empereur
ſon conſeil étoient d'avis
tôt la ville de Lodi, qui
coup près ſi bien fortifié
encore, en cette occaſ
Bonnivet, une complai

ain au ſiége de Pavie, les généraux de empereur, après avoir obſervé ſes retranhemens & la ſituation de ſon camp, réolurent de l'attaquer. Ils avoient vingt ille fantaſſins, trois mille cavaliers, & uit cens gendarmes. Ces troupes étoient raîches, au lieu que celles de François I toient haraſſées par les travaux d'un long iége. Perſonne n'ignore quelle fut l'iſſue le cette bataille ſi funeſte à la France. Le oi, après avoir fait des prodiges de vaeur, & vu tomber à ſes côtés ſes plus vaillans généraux, fut contraint de ſe rendre. Le connétable de Bourbon s'étant préſenté our recevoir ſon épée, François I proteſta u'il aimoit mieux mourir que de ſe rendre un traître, & fit appeller Lanoy. Le roi, n lui remettant ſon épée, lui dit en italien: » M. de Lanoy, voilà l'épée d'un roi qui » mérite des éloges, puiſqu'il s'en eſt ſervi » pour répandre le ſang de pluſieurs des » vôtres, & qu'il n'eſt pas priſonnier par » lâcheté, mais par un revers de fortune. » Lanoy reçut à genoux l'épée du roi, en ui baiſant la main. En même tems, il tira on épée, & la préſenta au roi avec le même reſpect, en lui diſant: « Je prie votre » Majeſté d'agréer cette épée, qui a épar» gné le ſang de pluſieurs des vôtres; un » officier de l'empereur ne doit pas laiſſer » un roi déſarmé, quoique priſonnier. »

pereur, étoit même entré da
mais ce n'étoit que pour la
maître. L'empereur, inſtruit
envoya ordre à Peſcaire de
roné, & de faire tous ſes
duire le Milanez. Auſſi-tôt
força ſon armée; fortifia le
& de Pavie, & manda à M
nir trouver à Novarre, fo
commencer l'exécution de l
roné, s'y étant rendu, fut a
duit priſonnier dans le châ
te qui déconcerta le pape &
Le duc Sforce, alors malad
peſtilentielle, ſe crut perdu
La crainte lui fit accorder
lui demandoit, & livrer aux
meilleures places du duché

Clément VII lui parla en faveur de François Sforce, indignement dépouillé du duché de Milan. Sforce lui-même ſe rendit à Boulogne, & vint ſe jetter aux pieds de Charles V. Ce prince, après l'avoir laiſſé parler à genoux, pendant quelques momens, le fit relever, & lui dit avec douceur : « Vous m'avez ſenſiblement offenſé » par l'infidélité que vous m'avez faite ; je » pourrois aiſément en tirer vengeance ; &, » ſi je n'avois égard qu'aux droits de la » guerre, j'aurois de bonnes raiſons pour » conſerver le duché de Milan. Cependant » je veux bien vous rétablir, par le deſir » que j'ai de rendre la paix générale, & » pour ſuivre mon inclination naturelle, qui » me porte à perdre plutôt ce qui m'appar- » tient, que de donner lieu de ſoupçonner » que je veuille m'emparer du bien des » autres. » Ainſi le duché de Milan fut reſtitué à François Sforce ; & il en reçut l'inveſtiture de l'empereur, à condition qu'il payeroit cent mille écus comptant, & cinq cent mille dans l'eſpace de dix ans.

[1535.]

François Sforce meurt, cette année, ſans laiſſer d'enfans. L'empereur ſe vit, par ſa mort, maître de diſpoſer du duché de Mi-

[illegible] comme d'un [illegible]
Il en donna l'inveſtiture à Philippe II. [illegible]
fils. Ce prince, & tous les rois d'Eſpagne
ſes ſucceſſeurs, poſſéderent le Milanez [illegible]
qu'en 1706. L'empereur alors s'en rend
maître, & s'en fit confirmer la poſſeſſion
par le traité de Bade, en 1714. L'impé-
trice-reine de Hongrie & de Bohême [illegible]
ſede aujourd'hui ce duché.

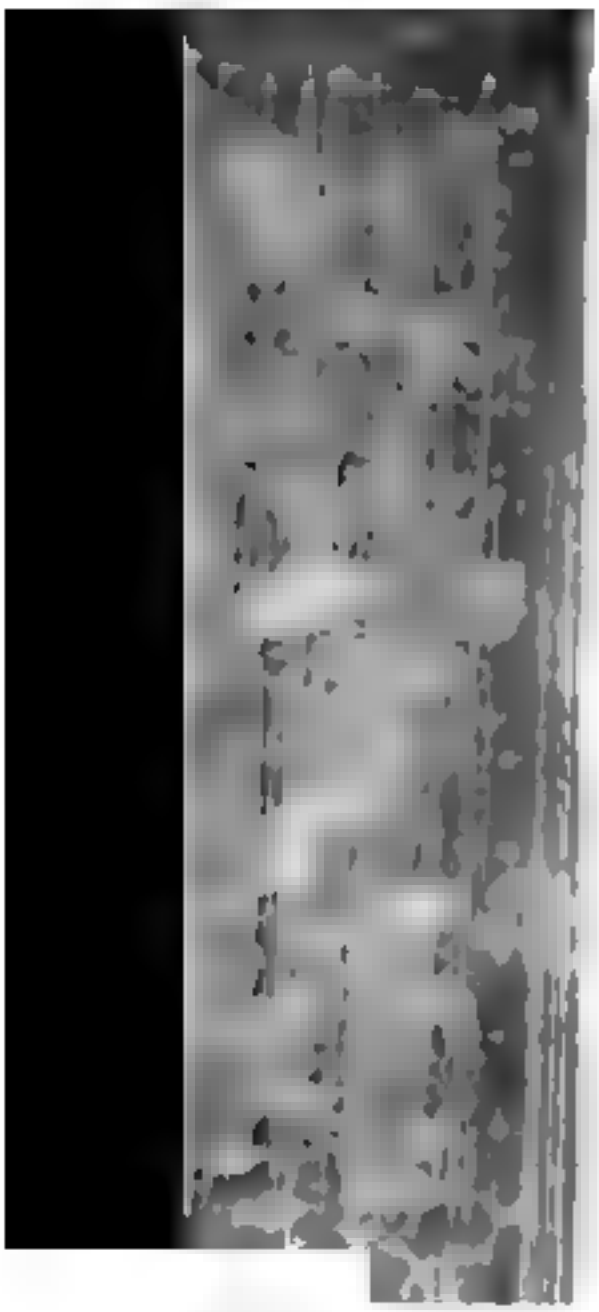
Fin de la ſeconde Partie.

L'article SAVOYE *ne pouvant trouver*
place dans ce Volume, nous le renvoyons
à celui des Républiques, après VENISE
& GÈNES, *qui appartiennent à l'Italie.*

TABLE
DES MATIERES
LES PLUS INTÉRESSANTES,
Contenues en ce Volume.

[P. I, & P. II, *signifient* Partie I, & Partie II.]

Abares; Partie I, Page 63
Abſwinde, P. I, 52
Adalbert, duc & marquis de Toſcane, P. I, 213. Ses richeſſes, 217.
Adaloald, roi des Lombards, P. I, 67-70
Adelaïde, P. I, 246, 247.
Adelchis, roi des Lombards, P. I, 137
Adelgiſe, jetté par les fenêtres, P. I, 176
Adoption ſinguliere, P. I, 100-123
Adrien I, pape, P. I, 137-139. Adrien II, 193. Adrien VI, P. II, 112
Agilulf, roi des Lombards, P. I, 61
Agnès, impératrice, P. I, 294
Aiſtulf, roi des Lombards, P. I, 128-131.
Alachis, roi des Lombards, P. I, 101, 102, 103, 104
Albéric, duc de Spolete, P. I, 227
Alboin, roi des Lombards, P. I, 48-49-50-51.
Aldon & Grawſon, P. I, 101
Alexandre V, pape, P. II, 63. Alexandre VI, 93
Alphonſe I, roi de Naples, P. II, 269. Alphonſe II, 294
Amalaſonte, P. I, 12, 13, 14, 15,



Ar.prand, fanoniaque,
Ariſtocratie chez les Lom
Arioalf, vainqueur de C
Arnaud de Breſſe,
Arnoul, roi d'Italie, P.
Aſtrologue habile,
Athalaric, roi d'Italie.
Audeſſe e, femme de T
Autharic, roi des Lomb

B ARBET,
Barbat, évêque,
Baroncelli, petit tyran,
Beliſaire, general de l'em
15 - 18 - 19 - 20. Ref
Rappellé par Juſtinien
ſe, 19. Sa triſte ſitu
deſtruction de Rome,
Benoit VII, pape guer
XI, P. II. 22. Benoit
Beroit XIII,
Bérenger, empereur, P.
Vaincu, 226. Bérenger

avec la France, 20, 21. Boniface, marquis de Toſcane, P. I, 276. Sa puiſſance, 277-280
Borgia, (Céſar) P. II, 96, 97, 98, 99
Bojon, duc de Provence, P. I, 199
Brigide, (Sainte) P. II, 54
Buccelin, chef d'Allemands, P. I, 45
Burkard, duc de Souabe, P. I, 231

CALDORA, traître, P. II, 275-281
Calixte II, pape, P. I, 317. Calixte III, P. II, 80
Calliopas, exarque, P. I, 79, 80, 81
Caraccioli, miniſtre de Jeanne II, P. II, 271-273
Caraffe, légat, P. II, 125. Bénédictions qu'il donne aux Pariſiens, *ibid.*
Carloman, P. I, 136-201
Céleſtin III, pape. Etrange formalité qu'il introduit, P. I, 338. Céleſtin V, fondateur des Céleſtins, P. II, 17
Charlemagne brave les foudres de Rome, P. I, 136. Aſſiége Pavie, 137. Va à Rome, 138. Comment reçu, 139. Sa reconnoiſſance, *ibid.* Roi des Lombards, 140-141. Tour qu'il joue à ſes courtiſans, 143. Libéral, 152. Empereur, 157-160. Son teſtament, 161. Sa mort, 162
Charles I, roi de Sicile, P. II, 181. Deshonore ſa victoire, 189. Charles II, 204. Charles III, 237-241. Charles V, 300. Charles-Martel, P. I, 123-124. Charles le Chauve, 190. Charles le Gros, empereur, 203. Mépriſé, 205. Indigent, 206. Charles VIII, roi de France, P. II, 94. Charles V, empereur, P. II, 114-119
Childebert, P. I, 56-59
Clef, roi des Lombards, P. I, 53-54
Clement IV, pape, P. II, 2, 3, 4. Clément V, 24. Abolit les Templiers, 26. Clément VI, 33-47. Clément VII, antipape, 55. Clément VIII, antipape, 72. Clément VII, pape, 114. Clément VIII, 178

Coglione, P. II, 267.
Colonnes, (les) famille puiſſante à Rome, P. II, 49
Combat ſingulier de deux enfans, P. I, 21. D'un Goth & d'un Romain, 22. D'un Goth avec un Grec, 31. Autre, 72. Autre, 134. Autre, 208
Côme le Vieux, P. II, 338 & ſuiv.
Conrad, empereur, P. I, 275. Conrad II, 350
Conradin, P. I, 351. Vaincu, P. II, 187. Exécuté ſur un échafaud, 190
Conſtant II, empereur, P. I, 85. Avare, 86
Conſtantin, antipape, P. I, 134-135
Coſme I, P. II, 382. Coſme II, 389. Coſme *III*, *ibid.*
Cunibert, roi des Lombards, P. I, 101-103-105-109

DIALOGUE ſingulier, P. II, 290
Didier, roi des Lombards, P. I, 133. Vaincu par les Français

Lettre ſingulière de ce pape, *ibid.* 110. Vindicatif, 133, 134. Ambitieux, 139. Etienne IV, 163, 164. Etienne VI. Vengeance horrible de ce pape, 211. Etienne IX, ſuperſtitieux, 28
Eugene IV, pape, P. II, 72
Eutychius, exarque, P. I, 121-128

FAMINE, & ſes ſuites, P. I, 24, 25
Félix V, pape, P. II, 77
Ferdinand I, roi de Naples, P. II, 287. Ferdinand II, 297. Ferdinand V, 306
Ferdulf, duc de Frioul; ſa vanité, P. I, 110-112
Fidélité rare d'un valet de chambre, P. I, 90
Flambert, aſſaſſin, P. I, 226
Florence, république, P. II, 336
François I, roi de France, P. II, 308
François-Marie de Médicis, P. II, 388. François Sforce, 412
Frédéric I, empereur, P. I, 329. Détruit Milan, *ibid.* Fuit, 332. Sa clémence, 334. Fait la paix, 335. Se baigne & meurt, 337. Fréderic II, 343. En Paleſtine, 345, 346. Chaſſé de devant Parme, 349. Sa mort & ſon portrait, *ibid.* Frédéric, roi de Naples, P. II, 302
Froid exceſſif, P. I, 187.

GEORGE, archevêque ambitieux, P. I, 180. Comment traité, 182. Sa dureté, 183
Gibelins; origine de ce nom, P. I, 322
Giſulf, duc de Frioul, P. I, 63
Gondeberge accuſée de galanterie, P. I, 71. Reconnue innocente, 72-74
Grégoire I, pape très-zélé, P. I, 61. Grégoire II, de même, 119, 120. Grégoire III implore le ſecours de Charles-Martel, 124. Grégoire VII abuſe de l'autorité pontificale, 301-302. Excommunie, 303. Abſout, 304. Excom-

munie, 307. Sa mort, 309. Son po
Grégoire IX : guerre indécente qu'i
déric II, 345. Grégoire X, P. II,
amer contre les têtes couronnées
Grégoire XI, 54. Grégoire XII, 6.
goire XIII, 135. Réforme le calen
Grégoire XIV, 178. Grégoire, exarq
Grimoald, roi des Lombards, P. I,
néreux, 88-90. Stratagême de ce p
Sa mort, 94. Grimoald, prince de
150. Stratagême dont il uſe,
Guelfes; origine de ce nom,
Gui, empereur, P. I, 208. Gui de
moniaque,
Guibert, antipape,
Guiſe, (Henri II, duc de) à Naples,

Hauteville, (Comte de) P. II
Henri I, empereur, P. I, 267. Hen
Empereur, 282, 288. Henri III,

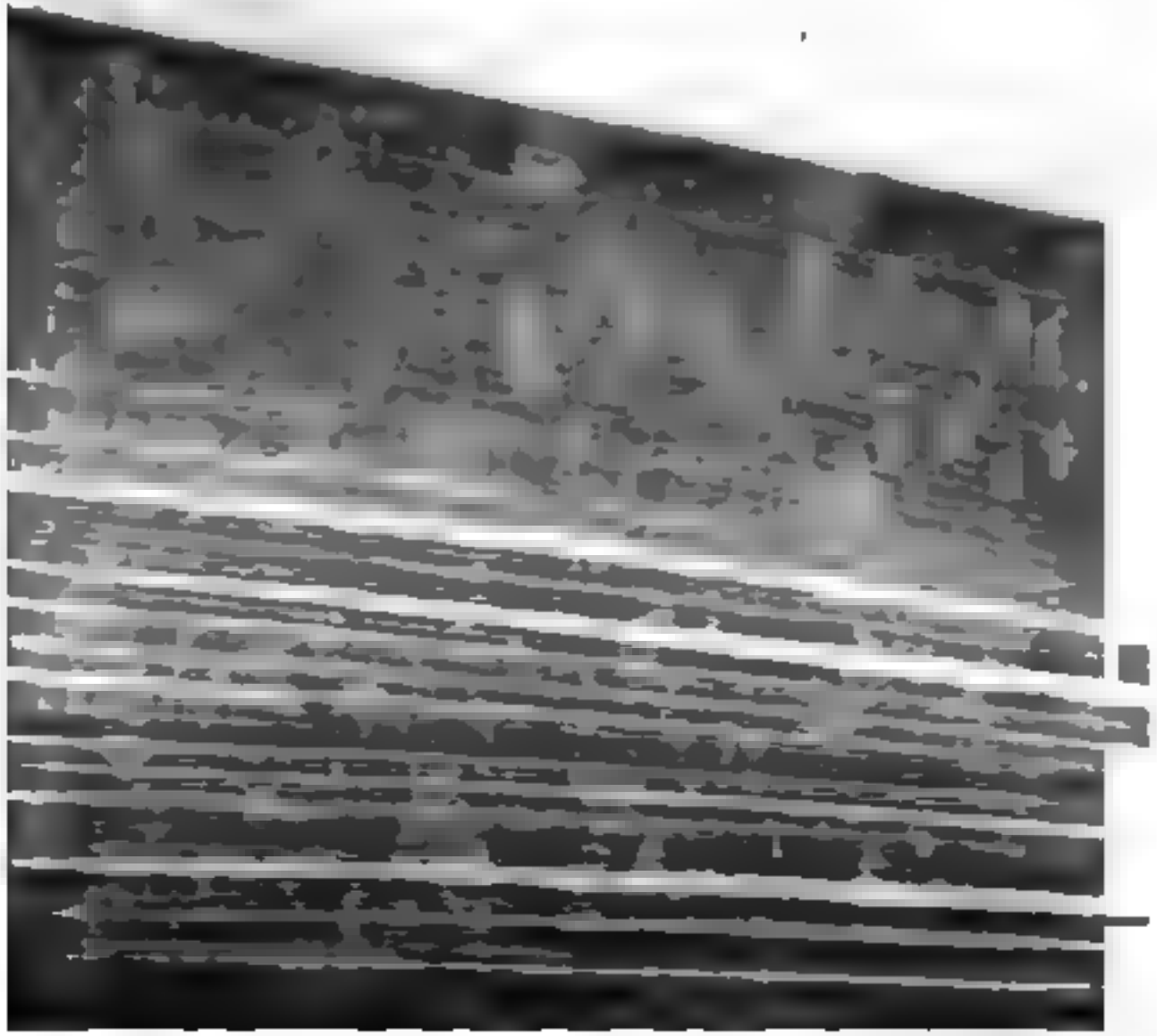
Jacques de Bourbon, roi de Naples, P. II; 263. Jacques de Bourbon, roi d'Aragon, 202
Janſéniſme; ſon origine, P. II, 178
Jean X, pape, P. I, 227. Jean XII, dépoſé, 253. Jean XXI, P. II, 7-8. Jean XXII, 26. Son tréſor, 30. Jean XXIII, 67, 68
Jean Viſconti, 406. Jean Galéas, 417. Jean-Marie, 420
Jeanne I, reine de Naples, P. II, 212-216, &c. Jeanne II, 261-262, &c.
Jéſuites; leur ruine prédite, P. II, 128
Jugement de la croix, P. I, 150
Jules II, pape, P. II, 100. Jules III, 122

Ladislas, roi de Naples, P. II, 246-250
Lambert, empereur, P. I, 210-215
Landulf, comte de Capoue, P. I, 178. Dupe de ſon ſtratagême, 191. Landulf, compagnon d'Ariald, & 290-298
Laurent de Médicis, P. II, 351
Lemigius, exarque, P. I, 67
Léon III, pape politique, P. I, 151. Maltraité, 155. Léon VIII, 253. Accorde à l'empereur Otton le droit de ſe donner un ſucceſſeur, & de nommer le pape, 256. Léon IX, 285. Léon X, P. II, 104-111. Léon XI, 178. Léon l'Iſaurien, empereur, 119-120
Leutharis, général Allemand, P. I, 44
Liutpert, roi des Lombards, P. I, 109
Liutprand, roi des Lombards, P. I, 117. Intrépide, *ibid.* Légiſlateur, 118. Conquérant, 120. Fondateur de la puiſſance temporelle des papes, 121. Sa mort, 125
Liutward, évêque, miniſtre de Charles le Gros, avare, P. I, 204-205
Longin, exarque, P. I, 48-55.

Ordre du Nœud, P. II, 226
Othon I, empereur, P. I, 253-256-258. Othon II, 259. Othon III, 261-265

Papesse Jeanne; origine de ce conte, P. I, 149
Paul II, pape, P. II, 84. Paul III, 120. Paul IV, 125. Prédit la ruine des Jéſuites, 128. Haï, 130. Paul V, 178. Paul, exarque, P. I, 117-120
Peinture injurieuſe aux Souverains, P. I, 329
Pemmon, duc de Frioul, P. I, 112. Brave, 118
Pépin adopté par Liutprand, P. I, 123. Vole au ſecours de S. Pierre, 131. Donation qu'il lui fait, *ibid.* Patrice, 133
Péridée, aſſaſſin d'Alboin, P. I, 51. Sa force extraordinaire, 52-53
Pertharit, roi des Lombards, P. I, 83. Prend une réſolution hardie, 88-89-95-100
Peſte horrible en Italie, P. I, 99
Pétrarque, poëte, P. II, 209-210
Philippe V, roi des deux Siciles, P. II, 331
Philippicus, empereur Grec, P. I, 114
Pie II, pape, P. II, 81. Pie III, 100. Pie IV, 131. Pie V, 133
Pierre III, roi d'Aragon & de Sicile, P. II, 194-198. Pierre I de Médicis, 347. Pierre II, 359

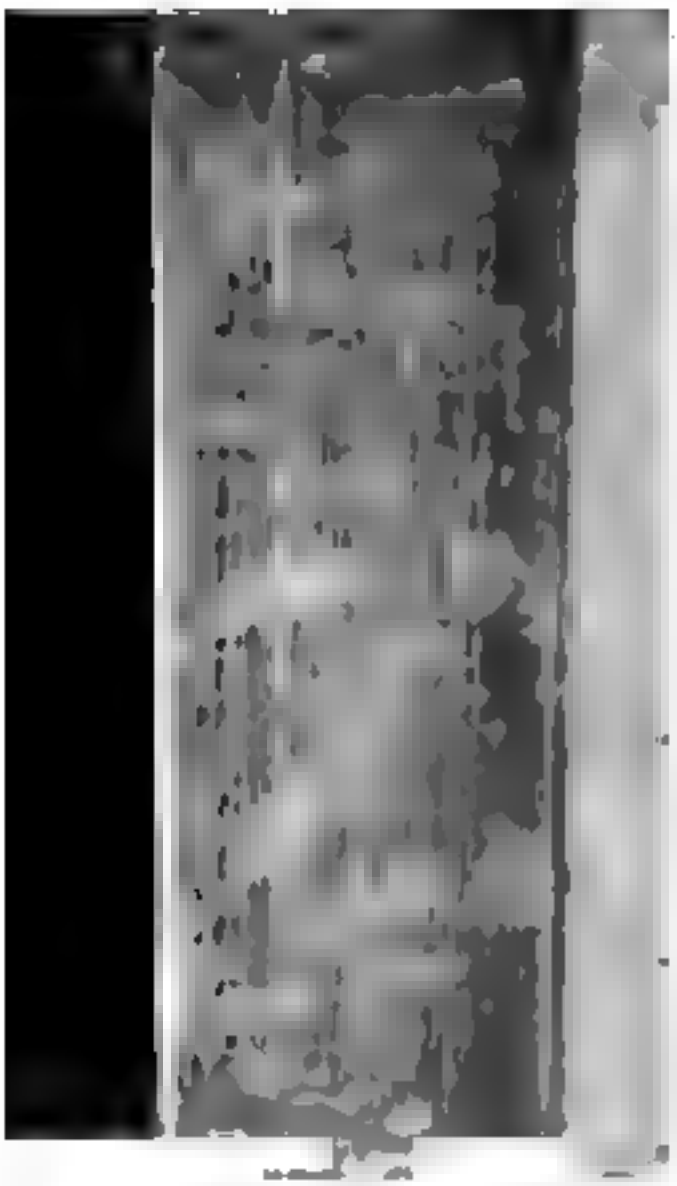
Radelgise, prince de Bénevent, P. I, 178
Ragombert, P. I, 109
Ratchis, duc de Frioul, P. I, 123. Roi des Lombards, 126. Moine, 127. Ambitieux, 132
Ratrude, fille de Ratchis, P. I, 127
Regnaris, perfide, P. I, 45-46
René, roi de Naples, P. II, 275-276
Rienzi, P. II, 34-35-36, & ſuiv.
Ripailles, château, & proverbe, P. II, 76
Robert, roi de Naples, P. II, 207. Robert Guiſcard, P. I, 295



Tasie, femme de Ratchis, P. I, 127
Théobald, duc de Spolete, P. I, 232. Converſation plaiſante de ce prince avec une femme, 233
Théodat, roi d'Italie, P. I, 14. Perfide, *ibid.* Lâche, ſuperſtitieux, 16
Théodelinde, reine des Lombards, & femme d'Autharic, P. I, 58-59. Régente, 67. Son éloge, 68-69
Theodore I. Voyez *Calliopas*. Theodore II, P. I, 98
Théodoric, roi des Oſtrogoths, conquit l'Italie, P. I, 4. Généreux, 5-6-8. Équitable, 7-8. Bon maître & bon ami, 9. Son éloge, 10-11
Théodote, maîtreſſe de Cunibert, P. I, 108
Theophylacte, exarque, P. I, 110
Thiethberge accuſée d'inceſte; comment juſtifiée, P. I, 186
Totila, roi d'Italie, P. I, 29-30. Viſite S. Benoit, 32. Prend Naples, 33. Humain, *ibid.* Equitable, *ibid.* Prend & ſaccage Rome, 36. L'embellit, 38-39. Meurt, 40
Trahiſon des Ravennates, P. I. 106-107

Urbain II, pape, P. I, 309. Urbain V, P. II, 52. Urbain VI, 55-229. Urbain VIII, 178
Urſins; (les) famille puiſſante d'Italie, P. II, 11-97
Uſage ſingulier, P. I, 96

Valbelle, (commendeur de) P. II, 328-329
Vallavoire, P. II, 328
Vêpres Siciliennes, P. II, 196
Victor II, pape. Aventure miraculeuſe qui lui ſauve la vie, P. I, 288

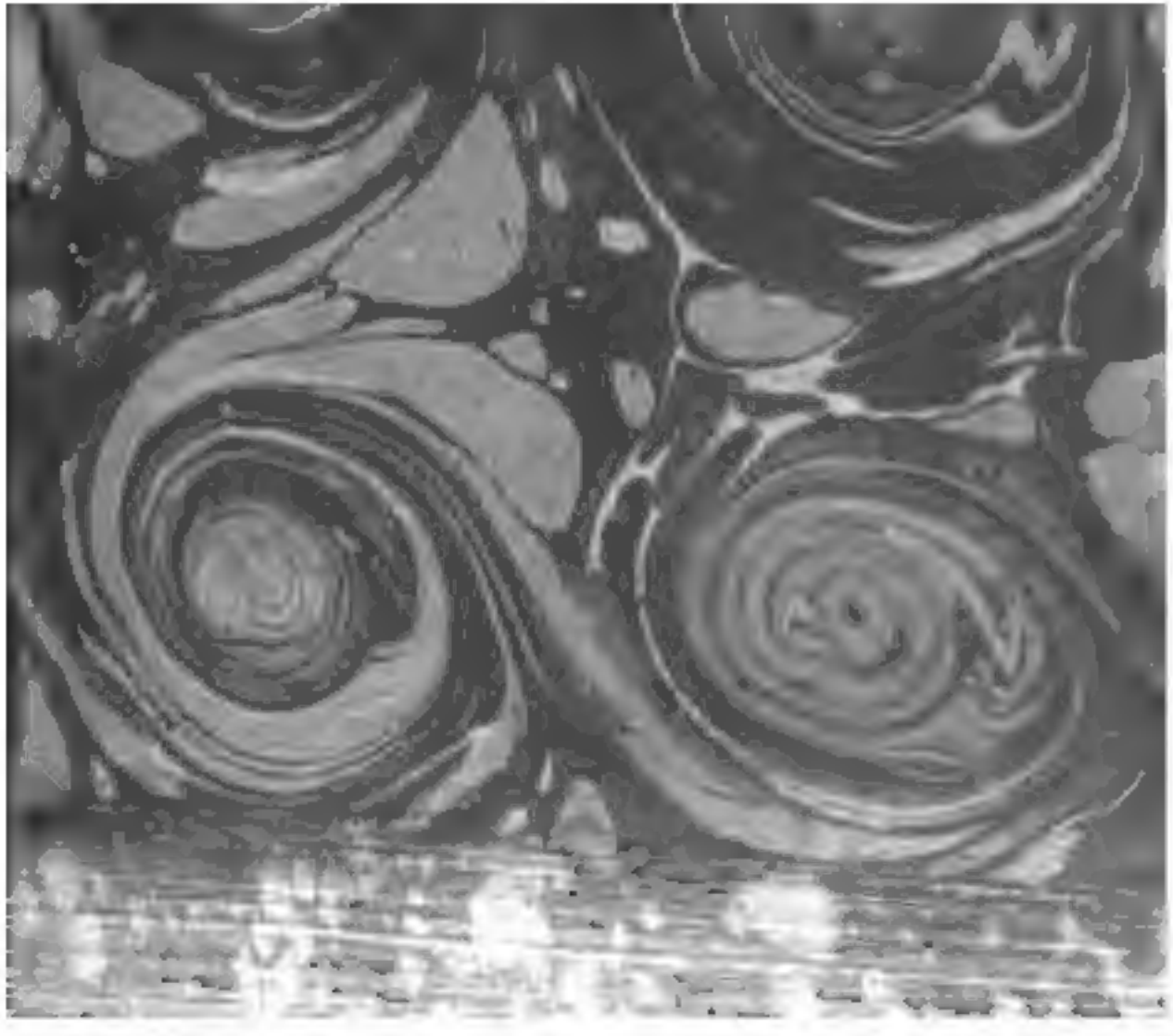


Wilfrid, archevêque d'Y
Wille, femme de Boſon,
239. Avanture humiliant
Winigès, roi d'Italie, P. I
hiſtoire, 20. Aſſiége Rom
le ſiege, 23. Bloqué da
voyé priſonnier à Com
mieux reçu que ſon vai

Zacharie, pape, hab

Zénon, diacre de Pavie ; f
pour ſon Souverain,
Zizim, frere de Sultan Ba

Fin de la Table

APPROB

J'Ai lu par ordre de M
lier les *Anecdotes Ita*